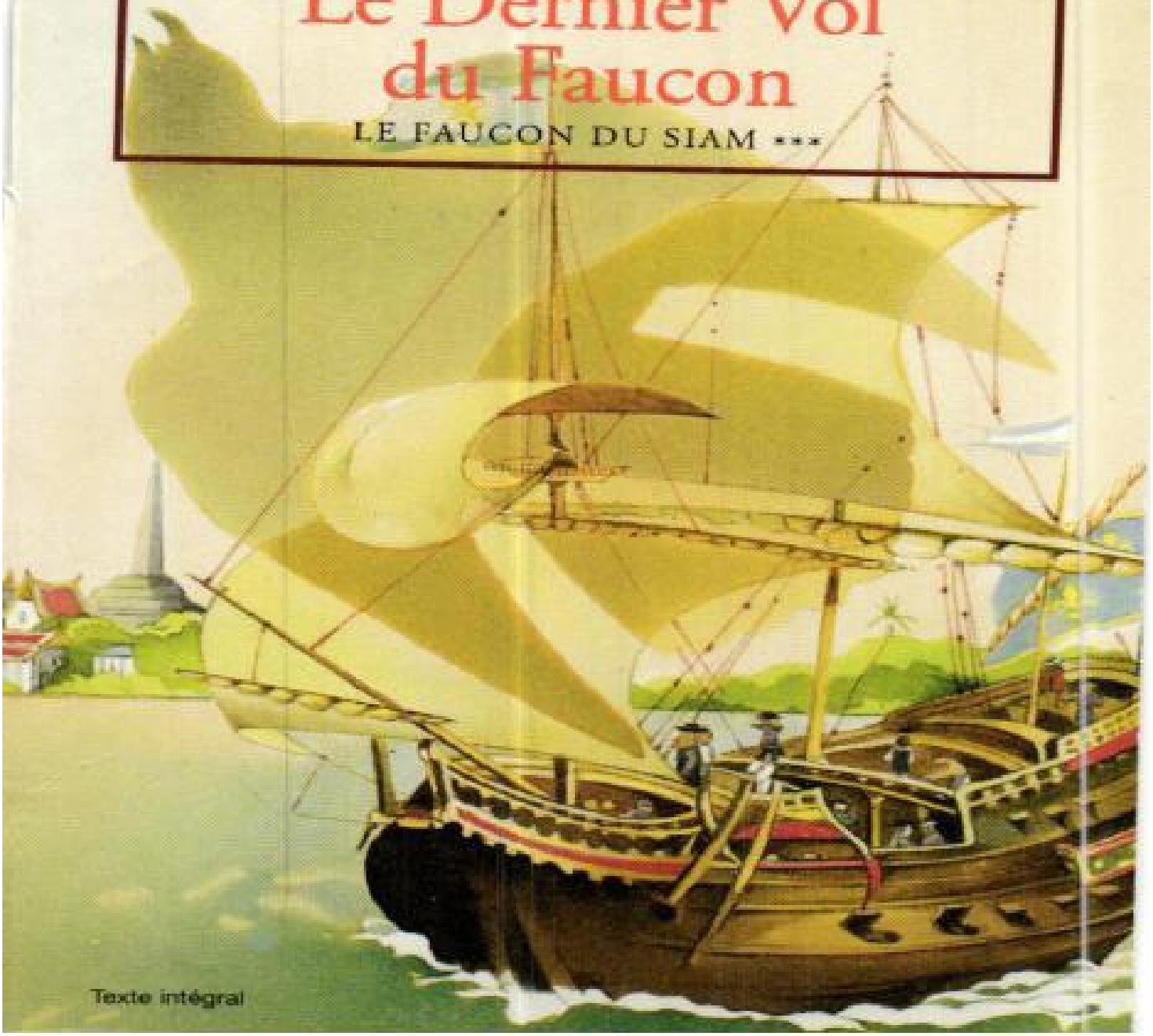
Le Livre de Poche

AXEL

AYLWEN

Le Dernier Vol du Faucon

LE FAUCON DU SIAM •••



Texte intégral

Le LIVRE de POCHE
AXEL
AYLWEN
Le Dernier Vol du Faucon
LE FAUCON DU SIAM ***
Texte intégral

Cela fait plusieurs années déjà que Constantin

Phaulkon, un navigateur grec d'origine et anglais

d'adoption, occupe les fonctions de Grand

Barcalon (Premier ministre) auprès du roi de de

Siam.

Mais, en plus des jalousies et des intrigues que la

vieillesse et la maladie du monarque déchaînent

contre lui, il lui faut compter avec l'hostilité des

missionnaires jésuites, que gêne sa sympathie

pour le bouddhisme, et aussi avec les appétits des

Français et des Hollandais, impatients d'accroître

leurs possessions coloniales.

Dans ce contexte trouble surgit une femme :

Nellie, accompagnée d'un garçon de seize ans, le

fils que Phaulkon a eu d'elle après une brève

liaison. Pour se venger de son abandon, elle est

prête à braver les périls...

L'extraordinaire fresque romanesque du Siam au

XVIIe siècle, entamée par Axel Aylwen avec Le

Faucon de Siam et poursuivie dans L'Envol du

Faucon, prend ici des allures de drame

shakespearien. Ce passionnant voyage dans une

histoire méconnue est aussi l'occasion de réfléchir

aux heurts des civilisations, des sociétés, des

pensées différentes.

LE DERNIER VOL DU FAUCON

Axel Avlwen est né à Londres. Il a publié son premier livre à l'âge de sept ans. Diplômé d'Oxford, il s'est spécialisé dans l'étude de l'histoire et des coutumes thaïlandaises. Cette passion lui a inspiré la trilogie du

Faucon (Le Faucon du Siain, L'Envol du Faucon et Le Dernier Vol du Faucon). Axel Avlwen est un grand voyageur. Il parle dix langues dont le thaïlandais.

AXEL AYLWEN

Le Dernier Vol du Faucon

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR RÉGINA LANGER

ÉDITIONS ANNE CARRIÈRE

PROLOGUE

Royaume de Siam, 1688.

Dans un ciel d'orage, de lourds nuages s'accumulent au-

dessus d'un pays serein, d'une beauté exceptionnele, riche

d'innombrables trésors. Voilà trente-deux années d'un règne

prospère que le roi Naraï le Grand, Seigneur de la Vie,

veile à la destinée de ce vaste empire.

Afin de contenir la menace d'expansion coloniale, il avait su

jouer habilement des rivalités opposant Holandais, Français

et Anglais. Un subtil exercice de stratégie diplomatique

auquel excelait son Premier ministre d'origine grecque, le

rusé Constantin Phaulkon. Pratiquant de nombreuses

langues étrangères, celui-ci était arrivé au Siam quelque

douze ans plus tôt en tant que jeune

employé de la

Compagnie anglaise des Indes orientales. Immédiatement

séduit par le Siam, Phaulkon usa de ses remarquables

talents linguistiques pour maîtriser sans retard la langue du

pays. Sa force de persuasion fit le reste et lui attira

rapidement les bonnes grâces du roi tout-puissant.

Sans craindre de rompre avec les usages et d'offenser

inévitablement les factions les plus traditionalistes du pays, le clairvoyant Naraï prit Phaulkon à son service et le porta en

peu de temps à des sommets inconcevables pour un farang

- terme par lequel on désignait

les Européens. Mais Phaulkon se montra digne de la

confiance du monarque et sut faire preuve d'inteligence et

de loyauté. Nommé cinq ans plus tôt Barca-lon - c'est-à-

dire Premier ministre -, le «Faucon» avait audacicusement

invité l'armée française au Siam dans l'espoir de contrer la

menace grandissante des Pays-Bas. Encouragés par leur

conquête des îles des Epices, les Holandais convoitaient en

effet les riches comptoirs commerciaux du Siam.

Cependant, grâce à son magistral sens tactique, Phaulkon

réussit à neutraliser les menaces des

trois puissances

coloniales. Les Pays-Bas, puissance maritime dominante en

Asie, contraints dans le même temps de céder la Flandre à

la France, hésitaient à s'opposer une nouvele fois aux

armées de Louis XIV. Quant à l'Angleterre, animée par de

grandes ambitions commerciales, ele s'était déjà instalée à

Madras et briguait la suprématie sur le golfe du Bengale.

Ele fut toutefois amenée, ele aussi, à la conciliation après

que Phaulkon eut nommé un Anglais - son vieil ami Thomas

Ivatt -gouverneur de la province siamoise de Mergui, à

l'extrémité du golfe. Aléchés par les perspectives d'une tele

nomination, les Anglais avaient consenti à fermer les yeux

sur la présence de troupes françaises dans la lointaine

Bangkok.

En même temps que le titre de comte de Faucon, le roi

Louis XIV octroya à Phaulkon un grand domaine sur les

terres de France. Mais, en échange d'un soutien militaire

fidèle, il réclama en retour la conversion du roi Naraï au

catholicisme. Officielement catholique mais bouddhiste de

cœur, Phaulkon répugnait malgré tout à engager ce dernier

dans une voie aussi délicate. Les

jésuites français instalés au

Siam ne témoignèrent pas de tant de scrupules. Voyant

s'échapper leur rêve d'un Siam catholique, ils firent pression

sur le général français Desfarges, commandant du fort de

Bangkok, afin qu'il exécute par tous les moyens les ordres

du roi Louis. Si Naraï n'obéissait pas, le général devrait

recourir à la force militaire pour soumettre le pays.

Toutefois, malgré la supériorité de son

armement - les Siamois ne possédaient qu'une poignée de

fusils et aucun canon -, Desfarges hésitait encore à engager

ses cinq cents soldats contre les vingt mile éléphants de

guerre commandés par le redoutable général Petraja.

Naraï venait d'entamer le vénérable sixième cycle de sa vie.

À l'approche de la soixantaine, et de santé chancelante, le

roi se préoccupait davantage des problèmes soulevés par sa

succession que de la prééminence ou non d'un dieu chrétien.

Et parce qu'au Siam les frères et non les fils assuraient la

succession du trône, le vieux roi se trouvait confronté à de

mélancoliques perspectives : l'aîné de ses deux frères, Chao

Fa Apai Tôt, en plus d'être handicapé, était un alcoolique

impénitent. Quant au cadet, le séduisant

Chao Fa Noi, il

passait son temps à courir les jupons et s'était attiré la colère du Seigneur de la Vie en entretenant des relations

scandaleuses avec Thepine, l'une de ses concubines

préférées. Devant un choix aussi désespérant, le roi opta en

dernier recours pour un jeune courtisan sans lien de parenté

avec la famile royale : Pra Piya. Mais, dans un pays aussi

empreint de traditions, il n'était pas

facile, même pour le

Seigneur de la Vie, d'outrepasser un protocole en usage

depuis si longtemps...

1

Avec un rugissement à glacer le sang, le tigre bondit dans la

clairière. Il s'arrêta tout aussi soudainement. Ses pattes

puissantes labourèrent l'herbe et son grand dos rayé se

courba en signe d'alerte. L'animal tourna

la tête de tous les

côtés, évaluant le danger.

De part et d'autre de la trouée, de gigantesques arbres à

pluie surplombaient des bosquets de palmiers et de

bananiers marquant la limite de la jungle. Le long de cette

ligne, les spectateurs étaient accroupis dans l'herbe en rangs

bien alignés. Devant eux, une demi-douzaine d'éléphants

mâles, régulièrement espacés, montaient la garde, portant

sur leurs encolures leurs mahouts à la peau sombre.

Le tigre gronda avec colère et jeta un regard derrière lui

vers la sécurité de la jungle épaisse et luxuriante. Mais,

poussé par la faim, il reporta son attention sur la proie qui

s'offrait à lui. Un jeune buffle terrifié, attaché à un arbrisseau à une cinquantaine de mètres de là, restait cloué sur place,

les yeux rivés sur le tueur.

Le tigre approcha.

Un lourd silence tomba sur l'assemblée. Tirant nerveusement

sur leurs gros cheroots1, les hommes contemplaient la

scène, fascinés, tandis que le grand fauve se tournait pour

les regarder. Aux derniers

rangs, les femmes, nues jusqu'à la taile, dégageaient de leur

bourre des noix de bétel rouge qu eles se

mirent à

mâchonner avec excitation en serrant plus étroitement leurs

enfants contre leurs hanches.

Malgré la crainte de rater une seule seconde de cette scène

fantastique, les spectateurs levaient fréquemment la tête en

direction de l'estrade dorée dressée derrière eux. Là, revêtu

d'une tunique de soie blanche, un puissant seigneur assistait,

lui aussi, au spectacle. C'était le premier farang qu'ils aient

jamais vu. Une centaine d'hommes composant sa suite

étaient respectueusement accroupis dans l'herbe au-dessous

de lui. Dans le ciel, un faucon tournoyait lentement tandis

que le chœur lancinant des grilons montait des profondeurs

de la jungle.

Poursuivant sa lente progression, le tigre laissa échapper un

feulement sourd. Aussitôt, les éléphants dressèrent leurs

trompes et se mirent à barrir nerveusement. Leurs mahouts

leur parlèrent à l'oreile pour les apaiser, tout en les retenant de leur aiguilon muni d'un crochet acéré.

Le tigre bondit alors. Mû par une formidable puissance, il

prenait de la vitesse à chaque saut. Le buffle lutta

frénétiquement pour se libérer de la corde qui le retenait au

tronc de l'arbre tandis qu'un murmure excité courait dans

l'assistance. Désespéré, le buffle abaissa ses cornes. Le tigre

se jeta sur lui. Dans la terrible mêlée, les cornes frappaient

furieusement de tous côtés mais, nulement intimidé, le fauve

planta ses crocs dans le cou de sa proie. L'air retentit des

cris de l'animal mis à mort.

Une chape de silence tomba sur la clairière.

Le tigre s'étendit sur l'herbe et commença à festoyer.

Pendant qu'il était ainsi occupé, les mahouts dirigèrent

tranquilement leurs éléphants vers lui. Quand l'animal leva

enfin les yeux, ce fut pour voir le cercle de pachydermes se

refermer sur lui. Furieux, il abandonna son festin à peine

commencé, se redressa et jeta un regard de défi aux

mahouts en adressant un grognement à

chacun d'eux. Ainsi

que l'exigeait la

règle, ils n'étaient pas armés, mais les éléphants avaient la

tête et la trompe recouvertes d'un épais caparaçon de cuir.

Sans avertissement, le tigre se retourna d'un bond et, rapide

comme l'éclair, sauta avec agilité sur l'éléphant situé juste

derrière lui. Le mouvement fut si soudain que le mahout eut

à peine le temps de pousser un cri. Il fut tiré à bas de sa

monture, les énormes crocs du félin plantés dans sa cheville.

Attaché à son cornac par de longues années de service,

l'éléphant lança un barrissement strident et entra en action.

Sa trompe se leva juste au moment où le mahout était

arraché de son dos. En un éclair, ele s'enroula autour de la

taile de l'homme et l'éleva bien haut

pour le mettre à l'abri.

Mais le tigre, les dents toujours plantées dans sa chair,

restait accroché à lui.

La foule, massée à l'orée de la clairière, se mit à trembler en

contemplant le pied de l'homme, complètement sectionné,

dans la gueule du tigre. Dans les arbres, non loin de là, les

criailements d'une bande de singes, excités par ce spectacle

imprévu, alèrent crescendo.

Distrait de sa chasse, le tigre retomba à terre, la gueule

pleine, et se retourna, toujours grondant, vers l'éléphant.

Replacé sur son siège, le malheureux mahout luttait pour

garder l'équilibre, hurlant à chaque fois que le moignon de sa

jambe heurtait le flanc du pachyderme. Les autres éléphants,

étroitement maîtrisés par leurs mahouts, s'avançaient

toujours en un cercle beliqueux. A moins d'être eux-mêmes

attaqués, ils ne devaient pas intervenir dans le combat afin

que celui-ci se déroule selon les règles.

Le tigre bondit une nouvele fois pour chercher à atteindre

de ses griffes les yeux de l'éléphant. Mais l'énorme animal se

détourna avec une agilité surprenante et écarta le tigre de sa

trompe. Ce dernier luttait sauvagement, enfonçant ses crocs

dans les parties non protégées par le caparaçon. L'éléphant

finit par lâcher prise et le tigre retomba à terre. Il se remit

sur

ses pattes et fit une nouvele volte-face, un instant immobile,

cherchant son souffle. Il bougea soudain si rapidement que

l'éléphant lui-même fut pris au dépourvu. D'un bond d'une

puissance sans pareile, le fauve sauta sur le dos du

pachyderme d'où il arracha l'infortuné mahout. L'éléphant se

dressa sur ses pattes arrière et le tigre, lâchant prise, roula à terre, réussissant malgré tout à entraîner avec lui le mahout

pantelant. Avec une sauvage férocité, il le mit en pièces sans

cesser de gronder.

Rendu furieux par le sort de son mahout, l'éléphant chargea

et souleva le tigre avec sa trompe. D'un puissant

balancement, il lança la bête en l'air en direction de

l'éléphant voisin qui s'avança adroitement et l'attrapa dans

ses défenses comme un balon. Avec une adresse

incroyable, les éléphants en cercle se lancèrent le tigre de

défenses en défenses jusqu'à ce que l'un d'eux, plus lent que

les autres, le laisse tomber. Affolé, le fauve se redressa, puis bondit une nouvele fois pour tenter de planter ses griffes

dans l'éléphant, là où la peau n'était pas protégée par le

caparaçon de cuir. Il saisit la trompe et s'acharna dessus

avec de vigoureux coups de griffes, contraignant l'éléphant,

dans sa douleur, à s'agenouiler. Les autres vinrent alors à

son secours et levèrent leurs pattes puissantes. L'une d'entre

eles finit par s'abattre sur la tête du tigre qui continuait à se débattre et l'écrasa, le tuant net.

Les autres mahouts sautèrent à terre et couvrirent les restes

déchiquetés de leur camarade avec des couvertures, tandis

que leurs éléphants entouraient leur congénère orphelin de

son mahout pour le consoler de sa perte.

On apporta aussitôt un brancard de solides bambous et une

douzaine d'hommes y placèrent le tigre mort. Ils le portèrent

à travers la foule admirative puis, après s etre prosternés

devant leur seigneur, déposèrent la dépouile de l'animal au

pied de l'estrade.

Joignant gracieusement les mains devant son visage, le

puissant visiteur baissa les yeux vers le tigre en

esquissant un signe de remerciement. Les cinq mahouts

survivants s'approchèrent à leur tour et se prosternèrent sur

les coudes et les genoux, la tête respectueusement baissée,

les mains jointes au-dessus du front.

Dévoré de curiosité, le plus hardi d'entre eux glissa à travers

ses doigts entrecroisés un regard vers ce bel étranger. Sa

chevelure semblait normale - n'était-ele pas noire et raide

comme cele de tous les Siamois? - et sa peau d'un beau

hâle clair ne déparait pas avec certains représentants de la

race locale. Mais la ressemblance s'arrêtait là. Le nez de ce

seigneur était droit et fin, et son corps, bien que parfaitement proportionné, affichait une stature des plus imposantes.

Quant à ses yeux, ils avaient la couleur des noisettes

sauvages qui poussent dans la forêt et ils brilaient d'une

lueur singulière.

Il leur rendit leur salut en joignant lui aussi les mains devant son menton, juste un peu au-dessous du visage ainsi qu'il

convenait à son rang élevé. Tous se sentirent honorés car il

se dégageait en effet de lui une aura de force et de dignité

qui les impressionnait tous. Et son geste fut si naturel qu'ils

avaient peine à croire qu'il s'agissait réelement d'un farang.

« Vous avez bien rempli votre rôle, mahouts. Puisse le

Seigneur Bouddha guider en toute sécurité l'âme de votre

brave compagnon vers son prochain cycle de vie. »

Bien que né sur une lointaine île

grecque, Constantin

Phaulkon, devenu maintenant Grand Barcalon, parlait un

siamois sans reproche.

Il se tourna vers son assistant prosterné à son côté. «Vitoon,

veile à ce que la crémation du corps soit accomplie avec

toute la solennité nécessaire. J'alumerai moi-même le

bûcher funéraire. Informe-toi également de la situation de sa

famile. Si ses parents dépendaient de son soutien, fais en

sorte qu'ils ne manquent de rien jusqu'à la fin de leurs jours.

- Je reçois vos ordres, Puissant Seigneur. »

Les vilageois commencèrent à se disperser. Ils avançaient,

le torse incliné, veilant à ce que leur tête

ne se trouve à aucun moment plus élevée que cele du

Barcalon. Car il était le Premier ministre du Siam, un ilustre

dignitaire jouissant de quinze mile marques de dignité.

Aucun d'eux n'oublierait jamais ce jour où il avait accosté la

rive, honorant de sa visite leur humble vilage au bord du

fleuve.

Le kamnan, chef du vilage, un homme aux cheveux gris

coupés court, son corps brun et décharné ployé jusqu'à

terre en signe d'humilité, s'approcha humblement et lança un

ordre pour que six vigoureux vilageois emportent sur leurs

épaules l'estrade du Barcalon jusqu'à sa maison. La

procession se mit en mouvement et il marcha

respectueusement à côté, fier de cet honneur.

Le vilage de Ban Klang, une agglomération de huttes de

bois montées sur pilotis, avait été fondé un siècle plus tôt

dans les mangroves infestées de

crocodiles, le long du fleuve

Tenasserim. On n'y comptait pas beaucoup d'habitations

mais eles occupaient un espace stratégique sur la seule

route praticable traversant l'étroite bande de terre qui

séparait l'océan Indien de l'océan Pacifique. A mi-chemin,

Ban Klang constituait une étape commode sur cet axe de

communication vital que représentait la route terrestre reliant

Mergui - premier port de la côte occidentale siamoise - à la

florissante Ayuthia, la capitale, à plus de soixante miles en

amont du golfe du Bengale.

Phaulkon s'était rendu à Mergui pour réprimer une sanglante

révolte de la communauté musulmane et pour instaler son

ami Thomas Ivatt sur le siège de gouverneur de cette

importante province. Après six jours de voyage avec les

cent hommes de sa suite, il se réjouissait de ce repos et de

la distraction offerte par le kamnan. Il leur restait encore à

parcourir durant six autres jours une route difficile - trois sur des fleuves à demi navigables, trois à dos d'éléphant - avant

de pouvoir contempler les flèches d'or de leur bien-aimée

Ayuthia et d'être enfin de retour chez eux.

Phaulkon abaissa son regard vers le kamnan attentif qui

marchait à son côté. «Je te remercie, kamnan,

d'avoir organisé une si bele distraction. Mais je suis désolé

qu'ele se soit terminée aussi tragiquement.»

Le kamnan arbora un sourire résigné. « En vérité, nous nous

y attendions tous, Puissant Seigneur. La vieile mère Somkit

l'avait prédit.

- Somkit?

- Il s'agit de l'astrologue que Votre Excelence nous a

demandé de convoquer. »

S'il ignorait le nom de la prophétesse, Phaulkon en

connaissait la réputation, laquele avait été encore amplifiée

par son refus réitéré de quitter son vilage, quel que soit le

rang de ses soliciteurs ou la récompense offerte. Désirant à

son tour consulter une tele légende, Phaulkon avait envoyé

de Mcrgui une délégation pour lui remettre une bague dont

d'ordinaire il ne se séparait jamais, ainsi que des indications

détailées sur l'heure et le lieu de sa naissance. L'astrologue

vivait en recluse dans une région éloignée de Ban Klang,

mais il doutait qu'ele refuse de le rencontrer. Ce n'était pas

tous les jours qu'un Barcalon passait par là.

«Ele a prédit la mort du mahout?»

demanda-t-il avec

curiosité.

« Hélas oui, Vénérable Seigneur, tout comme ele avait

annoncé la mort de ses deux frères, qui ont connu la même

fin tragique. La famile doit expier des péchés commis dans

une vie antérieure. Tel est leur karma à tous et il est

préférable pour eux qu'ils se soient acquittés rapidement de

cette dette. »

Phaulkon leva un sourcil. «Ses frères ont été également

dévorés par des tigres ?

- En effet, Puissant Seigneur. Il en a bien été ainsi. »

Stupéfait, Phaulkon insista. «Raconte-moi ce qui

est arrivé.

- Qu'il en soit fait selon vos ordres, Auguste Seigneur. Ainsi

que Votre Excelence le sait, les tigres

attaquent rarement

les humains, à moins d'être blessés et dans l'incapacité de

chasser leurs proies natureles. Cependant ce tigre-là a

causé des ravages dans tous les vilages des alentours. Des

hommes, des femmes, des enfants ont été emportés de jour

dans les rizières ou, la nuit, dans leurs huttes. L'une des

victimes fut précisément le plus jeune frère du mahout tué

aujourd'hui. Son frère aîné, résolu à venger sa mort, instala

un piège en dehors du vilage, un enclos circulaire formé de

pieux épais. Puis, au centre, il attacha un chien. On ne

pouvait pénétrer dans l'enclos que par un étroit passage

muni d'une porte qu'il était possible de refermer à l'aide

d'une corde. Pendant trois jours et trois nuits, le frère est

resté dans un arbre au-dessus de

l'enclos, la corde à la

main. Chaque jour, les aboiements du chien affamé

résonnaient de plus en plus fort. Le quatrième jour, le tigre

apparut enfin.

- Et alors? Qu'est-il arrivé?» insista Phaulkon.

«Ce fut une scène terrible, Puissant Seigneur. Le

frère ferma la porte en lâchant la corde et sauta de l'arbre.

Tout le vilage pouvait entendre les rugissements furieux du

tigre se mêler aux aboiements du chien et aux cris du jeune

homme. Quand nous sommes arrivés, tous trois étaient

morts. Le tigre avait un harpon planté entre les yeux. Quand

nous l'avons retiré, ce fut pour constater que le fauve était

borgne à cause d'un piquant de porc-épic planté dans son

œil. La douleur devait avoir ralenti

considérablement les

mouvements de la bête. Aucun tigre n'aurait perdu la partie

contre un homme sans cette infirmité.

- Et mère Somkit avait prédit tout cela...», murmura

Phaulkon, impressionné.

Il fut satisfait d'avoir fait chercher la prophétesse. Ils

s'arrêtèrent alors devant la demeure du kamnan, une maison

pauvre mais propre, couverte d'un toit

de chaume, un peu

plus grande, toutefois, que les autres. L'ensemble reposait

sur six solides poteaux ronds et une série de marches

semblables aux degrés d'une échele conduisait à la pièce de

séjour qui se trouvait à une distance suffisante du sol pour

ne pas être inondée pendant la mousson. Sous la hutte, le

sol avait été soigneusement balayé et plusieurs femmes s'y

tenaient prosternées, attendant l'arrivée du dignitaire en

visite.

À l'intérieur, une grande jarre était remplie d'eau fraîche

pour le bain et une natte de paile tressée avait été disposée

à terre en guise de lit. En signe de bienvenue, une grosse

guirlande de fleurs de jasmin pendait à un crochet de bois

au-dessus des vantaux de l'entrée.

«Où dormiras-tu, kamnan, si j'occupe ta maison?

- Je ne manque pas de nattes dans mon propre vilage,

Puissant Seigneur. J'espère seulement que vous me

pardonnerez la simplicité de cette demeure que Votre

Excelence me fait l'honneur d'occuper.

- J'ai tout ce qu'il me faut. Tu es un hôte parfait, kamnan. »

Le chef de vilage s'inclina plus profondément encore.

« Mère Somkit attend dehors votre bon plaisir, Seigneur.

Dois-je l'introduire?

- Pas tout de suite, kamnan. Je souhaite tout d'abord me

laver et peut-être me faire masser. Le voyage a été long.

- Je suis à vos ordres, Puissant Seigneur.»

Phaulkon pénétra dans la hutte et se libéra de sa

tunique à col mandarin. Puis il déroula le panung qui

encerclait sa taile. Utilisant l 'eau de la jarre disposée dans

un coin de la pièce, il s'aspergea lentement, prenant plaisir à

sentir les filets d'eau fraîche couler sur son corps et lui

redonner vigueur. Il se drapa ensuite d'un panung propre en

le faisant d'abord passer entre ses jambes avant d'en fixer

l'extrémité autour de sa taile. Il perçut alors un toussotement

discret venant de la porte et se retourna

d'un bloc pour

apercevoir sur le seuil une vieile femme prosternée sur les

coudes et les genoux, les mains jointes devant son front. Ele

portait un panung d'un bleu délavé et le reste de son corps

était nu.

«Choen», dit-il aimablement en lui faisant signe d'entrer.

Ele s'avança en rampant, un sourire crispé aux lèvres,

visiblement apeurée à l'idée d'approcher l'un des hommes

les plus puissants du pays. Avec des gestes timides, ele

sortit d'un paquet qu'ele tenait sous le bras une série de

petits flacons contenant des onguents.

Il ôta son panung et la vit sursauter à la vue de sa peau

blanche. Depuis qu'il séjournait au Siam, les parties visibles

de son corps avaient pris depuis longtemps une couleur

semblable à cele des indigènes et, manifestement, la

vilageoise ne s'était pas attendue à un tel contraste.

Quand il se fut étendu sur le ventre, il se retrouva

naturelement plus bas que la tête de la vieile femme et

cele-ci se prosterna aussitôt en implorant son pardon pour

la position qu'ele devait occuper afin d'accomplir son

travail. Après qu'il lui en eut donné

l'autorisation, ele

s'agenouila au-dessus de lui et commença par oindre son

dos et ses épaules d'huile de palme. Il soupira d'aise et sentit son corps se détendre. Les courbatures résultant de six

jours de navigation et six nuits passées dans l'inconfort

Spartiate de vilages de fortune commencèrent à se dissiper

lentement. Une fois de plus, c'était bon de se sentir en vie,

particulièrement dans ce pays béni.

Tandis que les mains expertes de la masseuse se déplaçaient

habilement sur son corps et que ses doigts puissants

palpaient les muscles à la limite de la douleur, Phaulkon

pensait à ce pays qu'il avait adopté et qu'il aimait tant. Il

songeait aussi aux plans qu'il nourrissait pour cette terre

comme pour lui-même.

Son ascension au pouvoir avait été exceptionnele mais, s'il

avait travailé dur pour y parvenir, il savait aussi que rien

n'était jamais définitivement acquis. Autrefois simple

moussailon grec, il était devenu prince de Siam et comte de

France. Même son nom avait changé. Ici, on l'appelait Pra

Chao Vichaiyen, le Seigneur de la Connaissance, courtisan

favori et confident du grand roi Naraï de

Siam. Ami de

Louis XIV et du pape, nommé comte de Faucon, il

possédait à présent des richesses inouïes, deux palais, six

cents serviteurs, une épouse et une concubine - et un enfant

de chacune d'eles. Un homme pouvait-il désirer plus?

Mais l'histoire enseigne que rien n'est éternel. Sans relâche,

il lui falait consolider sa situation. Et, pardessus tout, il

devait veiller sur son maître bien-aimé, désormais souffrant,

et faire en sorte que son successeur ait également besoin de

ses services. Il n'était pas question non plus de relâcher sa

vigilance à l'égard de ses ennemis, en particulier le général

Petraja, un grand stratège qu'il avait cependant réussi à

écarter dans la course au titre de Barcalon. Le général

s'était retiré depuis dans un monastère,

officielement pour

se consacrer à une vie de méditation ; cependant, Phaulkon

demeurait convaincu qu'il s'agissait là d'un nouveau

stratagème pour prendre le temps de souffler et de panser

ses blessures avant une nouvele attaque.

La vie de Phaulkon, au sommet du pouvoir, devenait un

exercice permanent de diplomatie, mais c'était là quelque

chose qu'il savait faire et pour laquele Dieu lui avait accordé

quelque talent. En invitant l'armée française au Siam, il avait

ainsi déjoué la menace d'une invasion holandaise. En luttant

contre la révolte musulmane à Mergui, il avait fini par

l'écraser. Enfin, il avait réussi à juguler l'asthme dont souffrait le Seigneur de la Vie en substituant aux médecins siamois du

roi le père de Bèze, un jésuite compétent, fraîchement

débarqué de France avec les remèdes les plus récents.

Restait maintenant à assurer la succession di vieux

monarque pour garantir la paix et la continuiti après la

disparition de celui-ci.

Mais la conversion du roi au catholicisme, conversion

réclamée par Louis XIV en échange des services rendus par

l'armée française, demeurait un problème. Instalé avec cinq

cents hommes dans le fort de Bangkok, Desfarges

commençait à s'irriter en voyant le temps que mettait

Phaulkon à obtenir le résultat pre-mis. Ayant déjà réussi

auparavant à apaiser le vieux général français, Phaulkon

pensait trouver le moyen de gagner du temps. Mais, au fond

de lui, il savait pe -tinemment que son maître bouddhiste ne

se convertirait jamais. Aussi avait-il

conçu le projet de

promettre à la place la conversion de son successeur. Ce

plan exigeait certes du travail mais, au moins, il lui

accorderait du temps. Si le général décidait de demander de

nouveles instructions au roi Louis, il faudrait sept mois à sa

lettre pour parvenir en France.

Phaulkon reporta ses pensées au présent. Que faisait donc

la vieile femme? Il attendit encore un instant pour être

certain. Mais oui... les doigts de la masseuse avaient pris un

autre rythme, et un toucher exquis, aussi léger que celui d'un

papilon, venait de succéder au ferme pétrissage des minutes

précédentes. Il se demanda soudain si l'on avait averti

Somkit qu'il était grand amateur de femmes mais, dans le

cas présent, cette perspective était tout

bonnement ridicule.

Ele ne s'attendait tout de même pas à ce qu'il lui fasse

l'amour! Phaulkon s'apprêtait à se retourner pour protester

quand les mains de la masseuse, dans un mouvement de

crescendo troublant, s'approchèrent dangereusement de ses

parties génitales. A son grand embarras, il sentit son sexe se

durcir et entrer en érection. Dieu merci, il se trouvait

toujours à plat ventre et la vieile femme ne pouvait le voir.

En tout cas, il falait bien le reconnaître, son toucher était des plus agréables. Pourquoi ne pas s'y abandonner encore

quelques instants?

Un soupir involontaire lui échappa lorsqu'ele se mit à

tapoter délicatement l'arrière de ses cuisses. Puis il prit

conscience d'un changement. Le bout des doigts frappait

avec plus de légèreté, la peau paraissait

plus douce, le

toucher moins affirmé. Il tourna la tête et découvrit une

ravissante vilageoise qui lui souriait avec une modestie

affectée. Ele semblait nerveuse, cependant, les pointes de

ses seins étaient dressées. Du coin de l'œil, il vit la vieile

femme se glisser au-dehors, son paquet sous le bras.

Roulant sur le dos, il sourit alors à la jeune file pour la

rassurer. Soulagée, ele lui rendit son sourire et se mit à le

caresser avec plus d'assurance. Puis, à un signal

qu'ele lut dans ses yeux, ele se pencha doucement vers lui.

Ah ! comme il aimait ce pays béni, songea-t-il tandis qu'ele

se balançait au-dessus de lui en poursuivant adroitement son

massage. Il sentit qu'ele s'excitait de plus en plus, sans

doute parce qu'ele était honorée de

s'occuper du Barcalon

mais aussi parce qu'ele se rendait compte qu'ele lui donnait

du plaisir. Il ne demandait qu'à l'imiter. Un même désir les

poussa l'un vers l'autre et leurs corps se tordirent bientôt à

l'unisson.

La nuit tombait. Tous les vilageois se rassemblèrent à

l'appel du grand tambour devant la maison du mahout tué

par le tigre. Entouré de chandeles, le corps du défunt avait

été lavé en grande cérémonie et l'on avait versé du mercure

dans sa gorge pour purifier ses organes internes. Les

membres de sa famile, vêtus de blanc et le crâne rasé,

s'avancèrent pour disposer des pièces d'or et d'argent sur

les yeux, les oreiles et la bouche du mort. Plus tard, ils en

feraient des anneaux en mémoire de lui.

Habilés de robes safran et alignés par rang d'âge -des plus

vieux tout ratatinés jusqu'aux jeunes postulants -, une demi-

douzaine de moines du vilage versèrent sur le cadavre de

l'eau lustrale et entonnèrent un chant sur la fugacité de toutes choses terrestres. Puis, au son d'un petit orchestre de flûtes,

de tambours et de cloches, le corps fut enveloppé d'un tissu

blanc et couché dans un cercueil sur lequel on disposa les

vêtements du mort avant de le couvrir de fleurs.

Conscient du fait que le rituel, d'ordinaire étalé sur trois

jours, avait été condensé en un seul pour profiter de sa

présence inattendue, Phaulkon observait, fasciné, le

déroulement de cette cérémonie très ancienne en songeant

aux étranges pouvoirs de la devineresse qui avait prévu

cette tragédie. Il pensa aussi à ses

propres ennemis qui

n'attendaient que sa mort, ces mandarins qui l'adulaient en

public mais qui complotaient derrière son dos et se

rendaient en secret au monastère de Louvo pour conférer

avec leur chef, le général Petraja.

Normalement, le corps aurait dû rester au moins deux jours

dans son cercueil mais, cette fois, des parents de la victime

le prirent sur leurs épaules pour lui faire faire une dernière

fois le tour de sa demeure. En ressortant, les porteurs

accélérèrent le pas pour accomplir trois nouveles

circonvolutions autour de la maison. Il s'agissait, par cette

manœuvre, de plonger l'esprit du mort dans la confusion afin

qu'il ne soit plus en mesure de retrouver son chemin et ne

revienne pas hanter les vivants.

Conduite par les moines, la

procession se dirigea alors vers le wat - le temple du vilage

tout proche. Là, le corps fut placé sur un grand bûcher

cerné de décorations représentant les héros des anciennes

épopées - hautes silhouettes découpées dans des papiers de

couleurs vives.

L'orchestre se mit à jouer et les moines reprirent leurs

chants tandis que des danseurs masqués tournoyaient autour

du bûcher et que des pétards zébraient l'obscurité sereine

de la nuit. Torse nu ou vêtus de blanc, les vilageois se

prosternèrent jusqu'à terre lorsque le Grand Barcalon

s'avança, une torche à la main. Le bûcher s'enflamma en

quelques secondes, crachant des gerbes d'étinceles vers le

ciel. Le rythme des chants, des danses et

des pétarades

s'accéléra et devint frénétique jusqu'à ce que le corps fût

entièrement consumé. Quand les braises jetèrent leurs

dernières lueurs, la famile s'avança pour récupérer les

cendres du mort et ramener l'urne funéraire chez eux.

La fête avait été vraiment réussie et le vilage pouvait se

montrer fier de son kamnan. Les bébés tortues, les anguiles

à l'ail, les œufs de crocodiles, les poissons fraîchement

péchés dans le fleuve, les sautereles, tout avait été cuisiné à

la perfection. Phaulkon escalada l'échele conduisant à sa

hutte tandis que le kamnan et ses assistants attendaient en

dessous, prosternés.

La vieile devineresse l'attendait, patiemment accroupie

devant la porte. Lorsqu'ele leva les yeux vers lui, une lune

d'un vif éclat émergea d'un nuage, éclairant un visage

silonné de rides aussi fines qu'une toile d'araignée mais aux

traits réguliers. Ele devait avoir été jolie dans sa jeunesse,

pensa Phaulkon. Une tignasse de cheveux blancs coupés

court à la mode paysanne luisait sous la lueur blafarde,

formant un contraste saisissant avec la peau brune, aussi

polie que du bois de teck. Somkit

demeura inclinée, sans

bouger, attendant qu'il lui parle. Dans la nuit vibrant de

l'incessant croassement des grenouiles, de vagues odeurs

d'épices flottaient jusqu'à eux, ultimes relents du banquet.

Usant de la formule de politesse qui convenait à une femme

de son âge, il lui adressa la parole avec douceur: «Je suis

honoré, petite mère, que tu aies pris la peine de venir me

rendre visite. Car j'ai appris que tu préfères garder ton

temps et tes talents pour toi-même. »

La vieile sourit, exhibant une rangée de dents rou-gies par

l'usage constant du bétel.

«Puissant Seigneur, l'agitation des viles n'est pas faite pour

moi car ele trouble mes pensées. Je ne recherche pas non

plus les richesses et c'est dans la solitude que mes

misérables dons trouvent leur meileure expression. »

Il s'appuya contre les vantaux de la porte pour l'examiner de

plus près. Instinctivement, il se sentait attiré par ele.

«Relève-toi, mère. Ici, à l'abri des regards, nul besoin de

nous encombrer d'un fastidieux protocole. J'ai donné des

ordres afin que personne ne nous dérange. Viens, entrons. »

Il repoussa les vantaux et pénétra dans la

pièce en lui faisant

signe de le suivre. Ele obéit en rampant, n'osant toujours

pas se redresser.

«Auguste Seigneur, dit-ele en s'arrêtant à côté d'une

chandele vacilante, il me faut vous confesser une certaine

faiblesse à votre égard. Ma curiosité l'a emporté. » Ses yeux

sombres étincelèrent malicieusement tandis qu'ele

l'observait, comparant l'homme qui se tenait devant ele à

l'image qu'ele s'était faite de lui à travers ses prédictions.

Ele nota la ferme détermination des traits, le visage

harmonieux, les yeux noisette au regard vif. Son air de

jeunesse et sa constitution athlétique ne reflétaient en rien

ses trente-huit ans.

«En vérité, reprit-ele, je suis venue parce que je brûlais de

voir de mes propres yeux le Barcalon farang. »

Phaulkon s'assit, le dos contre la paroi, et sourit, plein de

compréhension. Après tout, plus encore qu'ele, il était

devenu une légende car, jusqu'à ce jour, aucun farang

n'avait atteint un pareil degré de puissance dans toute la

glorieuse histoire du Siam.

«Eh bien, j'espère que ta curiosité sera ta seule faiblesse, lui répondit-il. Car je

désire que tu me parles franchement dans

tous les domaines. Même si tu vois que de terribles

événements me menacent. »

En la regardant, il crut apercevoir une ombre traverser son

visage mais, presque aussitôt, ele baissa les yeux et il n'en

fut plus vraiment certain.

« Puissant Seigneur, répondit-ele, je suis trop vieile pour

mentir, et trop proche de la mort pour connaître la peur. Je

parlerai sans détour.

- Alors, dis-moi tout, petite mère», dit Phaulkon avec

bienveilance.

Mais il ne pouvait s'empêcher de ressentir une pointe

d'anxiété.

« Puissant Maître, j 'ai étudié attentivement les signes de

votre naissance et ils n'annoncent rien de

bon en ce qui

concerne la fin de votre ilustre carrière. Nombreux sont

ceux qui vous jalousent et cherchent votre ruine. Je vois des

traîtres prêts à ourdir des machinations contre vous.» Ele

marqua une pause. «Parmi eux se trouvent ceux qui ne

peuvent admettre qu'un farang occupe la plus haute charge

de ce pays. »

Phaulkon se mit à rire. « Mère, tu ne m'apprends là rien de

bien nouveau. Ta noble race n'a cessé d'intriguer depuis

qu'ele est venue du sud du Yunnan, il y a sept siècles de

cela, pour s'instaler dans ce beau pays. De tout temps, ils

ont comploté contre leurs Barcalons successifs. Pourquoi en

serait-il autrement avec moi ? Au contraire, tu peux imaginer

avec quele ardeur mes ennemis

travailent à la chute de

l'étranger que je suis à leurs yeux. Et, de plus, favori de leur roi ! Mais je les défie tous d'apporter la preuve qu'un seul

d'entre eux est capable d'aimer le Siam autant que moi.

Non, petite mère, tu ne m'apprends rien.

- Puissant Seigneur, je vois le grand amour que vous portez

à ce pays, car il est clairement écrit dans les présages de

votre naissance. Pourtant le Siam ne

vous en saura nul gré. »

Ele hésita un instant, comme pour chercher les mots exacts.

« Pardonnez-moi, Seigneur, mais il n'est pas facile de dire à

celui qui, comme vous, occupe une position aussi élevée ce

qu'il ne souhaite pas entendre.» Ele marqua une nouvele

pause. «Je vois une tombe, une tombe que l'on creuse près

d'un lac. Et je vois une tête, une tête tranchée que l'on jette

dedans avant de la recouvrir de terre... »

Ele inclina le front presque jusqu'au sol.
«Puissant Seigneur,

cette tête est la vôtre. »

Un profond silence suivit ces mots.
Soudain, un lézard

plaqué au plafond de la hutte sortit sa
langue et, vif comme

l'éclair, happa un insecte. Malgré lui,
Phaulkon sentit un

frisson le traverser.

«Comment peux-tu être aussi certaine

que cette tête est la

mienne? Pour vous autres, Siamois, tous les farangs se

ressemblent. »

L'expression de la vieile femme resta sombre.

« Puissant Seigneur, il n'y a pas d'erreur. Le visage que j'ai

vu dans la fosse est bien le vôtre.

- As-tu reconnu aussi mon corps dans ta vision? Alons,

regarde-moi. Est-ce le même?»

Cette fois, il s'était adressé à ele d'un ton tranchant.

Ele leva vers lui un regard chargé de tristesse. « Le corps

que j'ai vu était très mutilé, Seigneur. Ils avaient même...

arraché une marque de naissance.»

Phaulkon tressailit et le sourire qu'il affichait encore

s'évanouit instantanément.

« Une marque de naissance ? »

La tête toujours inclinée, ele demeura

silencieuse.

«Où? insista-t-il. Dis-moi où ils l'ont arrachée.»

La vieile femme semblait embarrassée.

«Puissant Seigneur, il me faut d'abord implorer votre pardon

», finit-ele par répondre.

Avant que Phaulkon n'ait eu le temps de comprendre ce qui

se passait, ele désigna d'un geste sa fesse gauche. A

nouveau, un lourd silence plana dans la

hutte. Phaulkon

sentit des gouttes de sueur perler à ses tempes. Comment

cette paysanne pouvait-ele connaître la marque qu'il avait à

cet endroit précis de son corps? Il n'en avait jamais parlé,

sachant que les Siamois auraient considéré cela comme une

tare héritée d'une vie antérieure.

Un nouveau frisson le parcourut. Il avait vu, une fois, une

marque de naissance arrachée de la poitrine d'un criminel

après que l'on eut introduit tout autour des échardes de

bambou fichées profondément dans la peau.

Il déglutit. «Et quand, d'après toi, devra s'accomplir cette

issue fatale, petite mère ? » demanda-t-il en s'efforçant de

conserver un ton détaché.

Les lèvres de la vieile paysanne se mirent à trembler.

«Avant que soixante lunes ne soient levées, Seigneur.

- Soixante lunes ! Mais cela ne représente que deux mois!

Voilà qui me laisse à peine le temps de regagner Ayuthia et

de dire adieu aux miens. »

Ele lui jeta un regard chargé de bienveilance.

«Noble Maître, on peut accomplir beaucoup de bonnes

actions en soixante lunes, quand on dispose de votre

pouvoir et de votre influence. Lorsqu'un homme sait que le

temps qui reste à vivre est limité, il est capable de prodiges.

- Tu sembles bien sûre de toi, mère. Ne t'est-il donc jamais

arrivé de te tromper?

- Puissant Seigneur, ce n'est pas que je sois sûre de moi. Ce

sont les étoiles qui parlent par ma bouche. Car c'est là que

le cours de toute vie est écrit. J'ai seulement reçu le don

d'interpréter leur message.

- Mais ne crois-tu pas qu'un homme puisse changer son

destin ?

- Certains détails, peut-être, Seigneur. Mais les grandes

lignes de son existence sont immuables.

- Il n'y a donc rien que je puisse faire? A t'en-tendre, je n'ai qu'à rester assis là, bien sagement, en attendant mon

exécution...

- Je sais bien que vous ne le ferez pas.

Car ce n'est pas

dans votre nature.

- Alors tu vois! J'ai peut-être encore une chance de changer

le cours de la fatalité !

- Je ne suis ici que pour vous rapporter les visions qui me

sont apparues, Seigneur. »

Luttant contre le poids oppressant de ces sombres

prédictions, Phaulkon décida de mettre la prophé-tesse à

l'épreuve. Il avait eu un enfant de sa concubine Sunida, ce

que la paysanne avait peu de chances de savoir. De plus, sa

femme était enceinte de quatre mois - un fait encore ignoré

du public.

«Est-ce que tu vois des enfants? interrogea-t-il soudain.

- Puissant Seigneur, j'en vois trois. Mais aucun de la même

mère. L'un d'eux ne survivra pas aux émeutes.

- Des émeutes? répéta-t-il, attentif.

- De grands troubles vont survenir, mais je ne peux encore

dire avec précision les conditions dans lesqueles ces

événements se dérouleront. Tout ce que je sais, c'est qu'ils

se produiront bientôt.

- Et ces enfants dont tu me parles, s'agit-il de files ou de

garçons ? »

La vieile femme esquissa un sourire. «Je

vois bien que vous

me mettez à l'épreuve, Puissant Seigneur.»

Une expression de soulagement apparut sur les traits de

Phaulkon. Il s'était toujours moqué des man-

darins de la Cour, incapables de remuer le petit doigt sans

consulter leurs astrologues. Les familes leur demandaient de

fixer des dates propices pour les mariages, de déterminer

les endroits favorables pour construire leurs maisons.

D'autres réclamaient leur aide pour retrouver des objets

égarés ou volés. Le Seigneur de la Vie lui-même consultait

ses brahmanes astrologues à tous propos. Fréquemment,

Phaulkon s'était opposé à ces mages en apportant la preuve

qu'ils se trompaient - ce qui lui avait valu, d'ailleurs, un

regain d'estime de la part de son

prestigieux souverain.

En attendant, cette vieile vilageoise pouvait posséder des

talents de prophétie remarquables mais, si ele avait vu juste

pour sa marque de naissance, ele avait commis une erreur

en ce qui concernait le nombre de ses enfants.

Changeant de sujet, il demanda alors: «Et le Seigneur de la

Vie, sais-tu s'il vivra encore longtemps?»

A l'évocation du nom du roi, la vieile femme toucha le sol

du front à trois reprises.

«Je ne peux vous répondre, Puissant Seigneur. Je dispose

seulement d'informations vous concernant.

- Alors, dis-m'en davantage sur mon compte. De qui dois-je

me méfier? Qui songe à me trahir?»

Ele le regarda avec douceur.

« Puissant Maître, ceux qui jetaient de la

terre dans le

tombeau étaient des gens de ma race. Tous les farangs ne

comptent pas non plus parmi vos aliés. Certains de vos

ennemis vous sont connus mais pas tous. C'est le cas,

notamment, pour deux d'entre eux. Il s'agit d'un farang de

grande stature... et aussi d'une femme.

- Une femme ? Mais à quoi ressemble-t-ele donc ?

- Ele est... très bele. Mais pas comme l'une des nôtres. »

Phaulkon réfléchit. «Une Eurasienne? Tu n'es tout de même

pas en train de parler de ma femme?»

L'idée même était absurde, pensa-t-il.

«Noble Seigneur, je n'ai que des visions confuses et je ne

connais pas votre épouse.

- Décris-moi au moins ce que tu vois.

- Puissant Seigneur, ele est de ceux qui... »

La vieile Somkit s'interrompit et ferma étroitement les yeux

pour se concentrer. Manifestement, ele semblait avoir de

plus en plus de mal à parler.

«Alons, achève! s'impatienta Phaulkon.

- ... qui vous trahiront.»

Nouveau silence. La vieile femme rouvrit les yeux et

regarda le Barcalon.

«Auguste Seigneur, je vous ai dit tout ce que j'avais à dire. Il est temps, à présent,

de vous rendre votre bague. »

Phaulkon prit l'anneau avec un sourire et le remit à son

doigt. Puis il sortit de sa sacoche une bourse remplie de

pièces d'argent. La vieile femme s'était trompée dans ses

prédictions, pensa-t-il, mais il ne lui en voulait nulement.

Car ele n'avait rien de commun avec ces charlatans

qu'étaient les brahmanes.

« Mère, je sais que tu ne recherches pas la richesse pour

toi-même. Toutefois, je te prie d'accepter cette

récompense. Tu la distribueras dans ton vilage à ceux qui

en ont le plus besoin.

- Que le Seigneur Bouddha vous bénisse, Puissant Seigneur.

Lorsque je quitterai cette terre, ma joie sera grande d'avoir

eu la chance de rencontrer un homme tel que vous. On

parlera de vous au Siam et votre destin demeurera encore

dans tous les esprits bien après que vous aurez, vous aussi,

abandonné ce monde. Car ce pays n'aura jamais qu'un seul

Barcalon farang. »

2

Thomas Ivatt, gouverneur de la province stratégique de

Mergui, était un mandarin de première classe possédant huit

mile marques de dignité.

Perplexe, il haussa un sourcil. Une Européenne? Ici? Et qui

veut me voir? Une mem ? Un événement rare, en vérité ! Il

passa une main dans ses boucles brunes indisciplinées tout

en réfléchissant. Avait-il jamais vu, jusqu'ici, une mem au

Siam ? Ah oui... une fois. Il s'agissait d'une Holandaise,

épouse de l'agent principal des Pays-Bas à Ayuthia. Une

femme grande et osseuse qui passait son temps à cuisiner ou

à se plaindre de la chaleur. Ivatt sourit. Étant lui-même de

petite taile, il s'était senti un véritable nain à côté d'ele. De toute façon, ele n'avait pas tenu longtemps sous les

tropiques.

Il se demanda si cette mem-là serait aussi grande et

dégingandée que l'autre. Dieu que ces Européennes

semblaient disgracieuses au regard des

fines et sensueles

Siamoises ! Comme quelque
pachyderme égaré au milieu

d'une troupe de biches graciles.

Ivatt se mit à rire. Voilà qu'il était de
parti pris, maintenant!

Il aimait trop le Siam, tout comme son
ami et mentor

Constant Phaulkon. Des hommes comme
eux ne pouvaient

plus vivre en Occident car le Siam avait
étendu sur eux ses

ailes magiques pour les envelopper de sa grâce. Une fois,

même, Phaulkon avait comparé les charmes de ce pays à

ceux des sirènes. Pour résister à leur séduction, Ulysse et

ses compagnons n'avaient eu comme unique solution que de

s'attacher au mât de leur bateau. La même attraction fatale

s'était exercée sur Phaulkon et lui. Désormais, ils étaient

devenus les prisonniers consentants de

ce pays.

Car Ivatt savait pertinemment qu'il ne quitterait jamais plus

le Siam. Il s'y marierait et engendrerait sa descendance.

D'ailleurs, à l'approche de la trentaine, il était temps qu'il

s'établisse, même si ici les femmes ne semblaient guère se

préoccuper de l'âge d'un homme. Cependant, malgré le

grand nombre de femmes séduisantes dans ce pays béni,

malgré aussi son rang élevé de gouverneur qui lui permettait

d'obtenir toutes celes qu'il désirait, aucune ne lui paraissait

rivaliser avec son idéal, Sunida, la maîtresse de

Phaulkon - ou, comme on disait ici, sa seconde épouse.

C'était la créature la plus ensorcelante sur laquele il ait

jamais posé les yeux. Non seulement ele aimait

profondément Phaulkon mais ele savait

l'entourer de soins

si tendres qu'il n'avait plus jamais songé à chercher aileurs

d'autres maîtresses.

Et pourtant, existait-il dans le monde une déesse plus bele ?

se demandait souvent Ivatt. Il continuerait encore à chercher

avant de se résigner à un choix plus médiocre.

Le serviteur prosterné à la porte toussota discrètement. Ah

oui... la mem avait demandé audience.

« Fais-la entrer, Tawee.

- Qu'il en soit fait selon vos ordres, Puissant Seigneur. »

Tel un lézard glissant sur le sol, Tawee rampa à reculons

hors de la pièce. Lorsque Thomas leva les yeux un peu plus

tard, ce fut pour découvrir sur le seuil une jolie femme qui lui souriait avec grâce. Contrairement à ce qu'il croyait, ele

n'avait rien d'une géante et portait des

vêtements d'une

grande élégance. Ele avait des traits fins, un nez droit, de

hautes pommettes, des lèvres fraîches et pulpeuses et de

grands yeux d'un bleu intense qui semblaient dévorer tout ce

qu'ils voyaient. Une légère touche de rose sur les joues

rehaussait son teint clair et délicat qu 'aucune ride ne venait

déparer. Ivatt lui donnait moins de trente ans. Sa seule

imperfection - si, du moins, on pouvait la qualifier ainsi -

était des dents légèrement proéminentes. Mais, à bien y

regarder, ce détail ajoutait un charme supplémentaire à son

sourire. Ses vêtements occidentaux dissimulaient même ses

pieds et paraissaient totalement déplacés sous ce climat. Ils

éveilèrent pourtant chez Ivatt des souvenirs de jeunesse

qu'il aurait préféré ignorer. Un monde

depuis longtemps

oublié resurgissait pour lui rappeler ses origines.

Il se leva pour la saluer, enregistrant vaguement derrière ele

la silhouette d'un grand garçon. Tout en la regardant plus en

détail, il se morigéna. Comment

avait-il pu s'imaginer que toutes les mem ressemblaient à la

femme de cet agent holandais? Il s'empressa de lui offrir

une chaise et regagna sa place derrière son bureau - seule

concession, avec les deux sièges, au mode de vie occidental

dans cette vaste pièce décorée de paravents de laque, de

tentures birmanes, de cabinets importés d'Avuthia ou encore

de porcelaines de Chine. Malgré les nombreuses fenêtres

maintenues ouvertes à l'aide de tiges de bambou, il y régnait

une chaleur étouffante. Des esclaves

accroupis tentaient de

brasser un peu d'air en agitant leurs grands éventails de

rotin.

Ivatt passa un doigt sous le col mandarin de sa tunique

blanche et contempla ses deux visiteurs.

« Mon nom est Thomas Ivatt, commença-t-il, et je suis le

gouverneur de cette province. A votre service, madame.

Que me vaut le plaisir de votre visite?»

Ele lui adressa un sourire ensorceleur tandis que, du bout

des doigts, ele pianotait nerveusement sur son genou. Il se

dégageait d'ele une agréable impression d'équilibre et de

modestie.

«C'est très aimable à vous de nous recevoir, Excelence.

Nous venons juste d'arriver par le Star of Imlia. » Son

sourire s'élargit. « Il semble d'aileurs que nous ayons suscité

une vive curiosité. Plus d'une centaine de personnes au

moins ont insisté pour nous accompagner jusqu'à votre

demeure. »

Ivatt sourit à son tour. «Ce n'est pas tous les jours que

Mergui peut se flatter d'accueilir une dame venue d'Europe,

Mrs... euh?

- Tucker, Excelence, Nel Tucker. Mais mes amis

m'appelent Nelie. Et voici mon fils, Mark.»

Les yeux d'Ivatt se posèrent sur le garçon et, pour la

première fois, il l'étudia avec attention. Le jeune homme, mal

à l'aise, s'agita sous le poids de ce regard tandis qu'un

silence embarrassé tombait sur eux. Ivatt glissa un bref coup

d'œil sur Mrs. Tucker puis se concentra de nouveau sur le

garçon.

«Ainsi, vous êtes Mark Tucker? finit-il par dire.

- Oui, Excelence.

- Serait-il indiscret de vous demander votre âge ? »

Les yeux bruns de Mark lancèrent un éclair tandis qu'il

passait une main dans son abondante chevelure sombre.

« Seize ans, Excelence. »

L'adolescent semblait nettement plus âgé, nota Ivatt. Sans

doute à cause de sa stature et de ses larges épaules.

Nelie intervint vivement, en agitant à nouveau ses doigts.

«Je dois avouer, Excelence, que, pour moi aussi, c'est une

véritable surprise de trouver ici un gouverneur anglais. Je

m'imaginais, en effet, avoir débarqué dans un territoire

inexploré, ainsi que l'aurait dit mon grand-père, lequel avait

parcouru bien des océans. Et je ne

cessais de me demander

comment nous réussirions à nous faire comprendre par la

population locale. »

Ivatt l'examina une nouvele fois. Son expression changea.

L'aimable mondanité qu'il avait affichée au début de cet

entretien céda la place à un air réservé, presque

soupçonneux.

«Croyez bien que je représente ici une

exception, Mrs.

Tucker. Qui sait? Peut-être m'a-t-on nommé ici en prévision

de votre visite?»

Nelie eut un petit rire plein de fraîcheur. «Voilà une

suggestion bien flatteuse, Excelence, et il est vrai que j'aurai certainement besoin de votre aide. Personne, ici, ne semble

connaître ma langue et le capitaine du bateau m'a dit que

j'étais la seule Anglaise à laquele il ait

jamais fait traverser le golfe du Bengale. »

Ele observa une courte pause. « Naturelement, je suis

extrêmement curieuse d'apprendre comment un Anglais tel

que vous a pu être porté à occuper une position aussi élevée

dans ce pays. Toutefois, afin de ne pas abuser de votre

gentilesse, il est préférable de revenir à des sujets plus

concrets. »

Ele lui décocha un autre sourire aussi radieux que les

précédents et conclut : « En fait, mon fils et moi désirons

gagner Ayuthia aussi rapidement que possible. »

Les yeux d'Ivatt se rétrécirent. Il la contempla quelques

minutes en silence.

Nouveau sourire de l'Anglaise. «Au cas où ma

prononciation ne serait pas tout à fait correcte, il s'agit de

votre capitale.

- Votre prononciation est parfaite, Mrs. Tucker. Mais je

crains de me voir obligé de refuser cette requête. »

La jeune femme changea aussitôt de visage. Ivatt sentit

qu'ele se tenait brusquement sur ses gardes. «Vraiment? Et

pourquoi donc?

- Les déplacements à l'intérieur du pays sont soumis à de

sévères restrictions. »

Nelie s'efforça de contenir son impatience grandissante.

Des restrictions? Une femme comme ele était, de toute

façon, exposée à toutes sortes de contraintes. Personne ne

voulait se charger de la protéger et, dès le départ, les

autorités anglaises avaient tout entrepris pour la dissuader.

Très tôt, ele avait dû apprendre à mentir et à dissimuler

pour parvenir à ses fins.

«Je suis certaine, Excelence, que vous serez disposé à me

faciliter les choses lorsque vous connaîtrez les raisons de

mon voyage.

- J'en doute, madame. Mais vous pouvez toujours me les

exposer. »

Ele parla d'une voix plus sèche. «Voyez-vous, Excelence, il

se trouve que je viens juste d'enterrer

mon père, un

honorable capitaine de vaisseau. J'ai donc accompli cette

longue traversée pour rejoindre mon frère et lui apprendre la

triste nouvele. Nous héritons en effet conjointement et la

succession nécessite nos deux présences. La dernière fois

que j'ai entendu parler de mon frère, il était à Ayuthia où il

avait fait étape en se rendant en Chine. A Londres,

cependant, on m'a informée qu'il était fort périleux

d'emprunter la route terrestre - l'ancienne route de Marco

Polo -pour se rendre dans ce pays. Voilà pourquoi j'ai opté

pour la voie maritime. »

Cette partie du récit, au moins, était véridique, songea

Nelie. Mais ce qu'ele omettait de préciser, c'était

que le voyage par mer n'avait pas été, lui non plus, exempt

de dangers.

«J'ai bien peur que le voyage pour Ayuthia ne soit lui aussi

parsemé d'embûches, Mrs. Tucker. Douze jours d'une

épuisante progression à travers la jungle, les marais, les

rapides, au milieu des crocodiles et des tigres, sans oublier

les sangsues et les moustiques, assez nombreux pour sucer

tout votre sang. Même sans les restrictions légales, ma

conscience m'interdit de vous exposer à d'aussi terribles

dangers. »

La voix de Nelie se fit encore plus tranchante. « Soyez

persuadé, Excelence, que je suis bien déterminée à franchir

tous ces obstacles. Tout ce que je vous demande, c'est de

me dire ce que je dois faire pour obtenir les autorisations

nécessaires. »

Son sourire contrastait étrangement avec la détermination de

sa requête, une détermination forgée dans l'amertume et la

frustration accumulées au cours de ce périple. Et par la

crainte que la vie continue de plus bele à la malmener

comme ele l'avait déjà fait si volontiers par le passé.

Dissimulés dans les plis de sa longue jupe, ses doigts

continuaient leur martèlement irrité.

«Je suis la seule personne qui puisse vous accorder cette

autorisation, madame. Et je vous l'ai déjà refusée.»

Nelie sentit Mark se raidir à côté d'ele. Inquiète, ele lui

jeta un bref regard, craignant qu'il ne perde son calme.

Peut-être serait-il préférable de le prier de quitter la pièce,

pensa-t-ele. Il pouvait, parfois, se montrer si protecteur à

son égard. Mais, ele le savait, il n'était

pas dans la nature du garçon de se soumettre aussi facilement.

Ele essaya tout de même.

«Mark, je désire m'entretenir quelques instants en privé

avec le gouverneur. Sois gentil d'aler m'at-tendre dehors. »

Son fils prit une expression méfiante et, désolée, ele baissa

les yeux. Ele ne remarqua donc pas le regard insolent qu'il

lança à Ivatt en se levant.

Le gouverneur prononça quelques mots en siamois à l'un

des serviteurs pour qu'il escorte le jeune homme hors de la

pièce. Puis, lorsqu'ils furent seuls, il reporta son attention sur Nelie et lui adressa un mince sourire. « Bien. Je suppose, à

présent, que vous alez enfin me dire la vérité, madame. »

Ele le défia du regard. «Excelence, j'ai voyagé pendant

sept mois pour parvenir jusqu'ici. J'ai dû supporter des

tempêtes, des crampes d'estomac et un violent mal de mer.

Sans oublier les chaleurs torrides. J'ai aussi vu des hommes

mourir du scorbut dans de terribles souffrances. Voilà

pourquoi je n 'ai nule intention de m'en retourner sans avoir

réussi à retrouver mon frère. »

Ivatt la contempla quelques minutes en silence.

«Comment s'appele votre frère?» demanda-t-il

brusquement.

« Hewertson. Samuel Hewertson. Il commerce pour son

propre compte.

- Ma foi, s'il était passé par ici, Mrs. Tucker, je l'aurais su.

Pourtant, je n'ai jamais entendu parler de lui. Vous feriez

mieux de me parler franchement. Comme vous le dites, il

serait vraiment regrettable d'avoir fait une si longue route

pour repartir bredouile. »

Nelie se retint de se lever pour aler le secouer de toutes

ses forces. Cet homme s'imaginait-il qu'ele alait se laisser

détourner de ses plans après tout ce qu'ele venait de

traverser? Ele s'était battue bec et ongles pour obtenir un

passage sur un bateau qu'on s'obstinait à lui refuser sous

prétexte qu'ele ne possédait pas d'autorisation délivrée par

la Compagnie des Indes orientales, qu'ele n'était pas

l'épouse d'un agent de la compagnie ni même nonne ou

infirmière. On ne s'était pas non plus privé de lui objecter

que les femmes ne voyageaient jamais seules en Asie, un

monde écrasé de chaleur, infesté de moustiques, où les seuls

Européens qu'on y rencontrait étaient des aventuriers, des

flibustiers et des pirates...

Quant à ce pays du Siam... Ne lui avait-on pas répété

inlassablement que ses habitants adoraient des

éléphants blancs et que le roi tenait enfermées trois mile

concubines dans son palais?

Ele fixa Ivatt durement. Cet administrateur condescendant

alait-il bientôt comprendre tout ce qu'ele avait enduré?

Combien de fois avait-ele dû harceler, menacer, enjôler ou

supplier... quand il ne lui avait pas falu se résigner à jouer le jeu de la séduction. Ele sentit le rouge lui monter au visage.

Heureusement, Ivatt ne pouvait deviner le but réel de son

voyage. Tout ce qu'ele avait à faire, c'était le persuader de

l'aider en lui racontant cette histoire d'héritage inventée de

toutes pièces.

Ele ouvrit la bouche pour parler mais il l'interrompit.

«Je sais qui vous êtes, Mrs. Tucker.»

Nelie se sentit défailir mais ele réussit à se reprendre.

«Vous devez me confondre avec une autre personne,

Excelence. Car je peux vous garantir que nous ne nous

sommes jamais rencontrés. » Ele se mit à rire. «A moins

que ce soit dans une autre vie. Les bouddhistes ne croient-

ils pas à la réincarnation ?

- Il n'empêche. La ressemblance est vraiment troublante,

Mrs. Tucker. »

Ele prit un ton plus doux. «Je suppose que vous parlez

d'une personne pour laquele vous avez éprouvé... un

penchant.

- Je ne parle pas de vous, Mrs. Tucker, mais de votre fils.

- De mon fils ?

- Mrs. Tucker, il ne sert à rien de mentir.

La ressemblance

est trop frappante pour n'être qu'une coïncidence. »

Nelie baissa la tête, saisie d'un vertige. Jamais ele n'aurait

cru que les événements prendraient une pareile tournure.

«Je... je n'étais pas sûre. Simplement je pensais qu'il pourrait subsister un doute. Il y a si longtemps, vous comprenez...

- Combien de temps, Mrs. Tucker?

- Dix-sept ans.

- Alors pourquoi maintenant... si longtemps après?»

Ele haussa les épaules, dissimulant son agitation

sous une apparente désinvolture. « Parce que c'est le

moment, voilà tout. Il y a eu... des signes...

- Parlez-m'en.»

Nelie se creusa l'esprit pour trouver la réponse adéquate.

Pas question, naturelement, de lui dire toute la vérité - ni

même la moitié. Car, alors, il ne la lâcherait pas et ne

l'autoriserait jamais à se rendre seule à Avuthia.

Ele sentit qu'il gardait les yeux fixés sur ele, attendant une

réponse. Lentement, prenant son temps, ele redressa une

mèche rebele.

«Mon mari est mort, Mr. Ivatt. Il m'a laissé un peu d'argent.

C'est alors que Mark a découvert que Jack Tucker n'était

pas son vrai père. Puis il y a eu cet article dans la London

Gazette à propos d'un marin grec, un homme exceptionnel

devenu Premier ministre du Siam...

- Constant est-il au courant pour le garçon ? coupa

vivement Ivatt.

- Non, non. Nous avions passé la plus grande partie de l

'été ensemble en Angleterre. Lorsque je me suis aperçue

que j'étais enceinte, son bateau était déjà parti. Tout ce que

je savais, c'est qu'il était décidé à faire fortune en Asie et

qu'ensuite il reviendrait... »

Sans qu'il puisse le voir, ele planta profondément ses ongles

dans ses paumes, le temps de reprendre contenance, et se

força à sourire. «Alors j'ai épousé Jack Tucker, un homme

âgé qui a su donner un nom à Mark et se montrer bon

envers lui. Il est mort l'année dernière. »

Bien malgré ele, des souvenirs du vrai Jack refluèrent à sa

mémoire : son arrogance, ses exigences, sa cruauté... un

véritable sadique qui avait abandonné toute comédie de

gentilesse dès que Nelie était devenue sa femme. Leur

mariage avait tué en ele tous ses bons sentiments, faisant

d'ele une cynique. Comme ele avait détesté avoir à se

coucher auprès de lui chaque nuit! Quele différence avec la

passion qu'ele

avait éprouvée pour Phaulkon ! Parfois, il lui arrivait de se

demander si, sous ses cicatrices, cette flamme sauvage qui

avait donné naissance à Mark pourrait un jour renaître.

Ele dût faire un violent effort pour réussir à s'exprimer d'un

ton uni et, pire encore, pour tenter de donner à son discours

un semblant de cohérence. Mais, en réalité, ele commençait

à se dire qu'il ne lui restait plus aucune chance d'aler à

Avuthia si ele ne parvenait pas à convaincre cet homme que

ses motifs étaient innocents.

«Je ne suis pas ici pour causer des ennuis, Excelence. Mon

fils voudrait simplement connaître son père, voilà tout.

- Mrs. Tucker, je ne vois pas comment vous pourrez éviter

les ennuis. Le Seigneur Phaulkon est à présent marié à une

catholique fervente, la seule femme qui ait été élevée par les

Jésuites. Et quand il n'est pas avec ele, chaque minute de

son temps est prise par les affaires de l'État.»

Nelie se raidit mais s'efforça de garder son calme. Ele

s'était imaginé son ancien amant entouré d'une légion de

concubines... pas au côté d'une épouse

catholique! Tout

cela paraissait bien étrange. En attendant, il falait continuer

à mentir.

« Excelence, notre relation appartient désormais au passé et

je n'ai nule intention de m'introduire dans sa vie actuele. Il

n'a rien à craindre de moi.

- Vous savez vous montrer extrêmement persuasive, Mrs.

Tucker. Et aussi très séduisante. Mais le

seigneur Phaulkon

est mon ami et il m'a confié la garde de cette province qui

est la porte du Siam. Je ne serais pas digne de cette charge

si je vous autorisais à gagner Ayuthia. »

Nelie baissa la tête et il y eut un autre silence. Quand ele

affronta de nouveau Ivatt du regard, ses yeux étaient

humides. «Je vois bien que je vous ai déplu, Excelence.»

Le gouverneur s'agita, mal à l'aise. «Mais pas du tout, Mrs.

Tucker. Bien au contraire. Seulement vous

ignorez tout du climat politique de ce pays. De nombreux

facteurs doivent être pris en considération.»

De ses grands yeux bleus mouilés de larmes, ele le regarda

bien en face. « Voudriez-vous, au moins, m'en dire quelques

mots ? »

- Eh bien, pour commencer, il y a des aspects, disons...

émotionnels. Comme je vous l'ai dit, Maria, l'épouse du

seigneur Phaulkon, a été élevée dans la plus stricte

obédience de la foi catholique. Ele attend son premier

enfant. »

Nelie tiqua, incapable cette fois de se contrôler plus avant.

Pourvu qu'Ivatt n'ait rien remarqué! pensa-t-ele. Il

continuait de la fixer avec insistance.

«Et puis il y a la situation politique, poursuivit-il. Les jésuites attendent de Phaulkon la conversion du roi Naraï, mais

certains d'entre eux n'y croient plus. Votre arrivée - et cele

de ce fils inattendu - risque de nourrir encore leurs

soupçons. Ils se serviront de cet argument pour tenter

d'influencer le général français en poste à Bangkok, afin qu'il

retire son soutien au Barcalon. Il y a encore bien d'autres

facteurs de troubles, Mrs. Tucker, et votre venue à Ayuthia

n'en supprimera aucun, bien au contraire.»

Nelie tira de son sac un petit mouchoir en dentele dont ele

se tamponna délicatement les paupières. Mais ces larmes

n'étaient pas toutes de la comédie. Ele se sentait si émue, si

furieuse, que pleurer ne pouvait que lui

faire du bien.

«A présent, voulez-vous écouter mes raisons? demanda-t-

ele.

- Bien entendu.

- L'appel du sang est plus fort que tout, Excelence, et mon

fils se consume d'impatience à l'idée de connaître son vrai

père. Comment moi, sa mère, puis-je ignorer un pareil

désir? Il n'est pas l'enfant du hasard, Mr.

Ivatt, croyez-moi.

Et, ainsi que je vous l'ai dit, je ne souhaite en aucun cas

nuire au seigneur Phaulkon. Ne l'ai-je pas laissé totalement

libre tout au long de ces années?» Ele marqua une pause

pour lui laisser le temps de s'imprégner de ces paroles. Puis,

d un ton plus léger, ele reprit : « Quant à la jalousie de son

épouse, ele ne sera rien comparée à la colère que je

déverserai sur vous si vous ne me donnez pas satisfaction. »

Ele sourit. « Dans ce domaine, je suis sans égale. »

Ivatt ne put s'empêcher de sourire à son tour. Nelie

l'observait et sentit qu'il s'adoucissait un peu. Son esprit

travailait. Ele aurait préféré de beaucoup que Constant ne

soit pas averti de sa présence, mais il falait en prendre le

risque pour parvenir jusqu'à lui.

«Voyons, Excelence,

pourquoi ne pas laisser Constant décider par lui-même ?

insista-t-ele. Après tout, Mark est son fils. Ne pourriez-

vous lui écrire? S'il ne veut pas me recevoir, alors je vous

donne ma parole que je retournerai en Angleterre. Voyez-

vous une meileure solution que cele-ci ? »

Ivatt réfléchit. Même en le retournant dans tous les sens, il

falait bien reconnaître qu'il n'y avait pas de faile à ce

raisonnement. «Très bien. J'enverrai un messager. Mais

vous devez rester ici sous ma protection et ne pas oublier

que la réponse, s'il y en a une, mettra près d'un mois à nous

parvenir. En admettant que le seigneur Phaulkon ne soit pas

en déplacement. »

Nelie fit de son mieux pour avoir l'air aussi assagie que

possible.

«Mark a seize ans, Excelence, et il a besoin de connaître

son vrai père. Croyez-vous qu'un mois de plus ou de moins

fasse une tele différence ?

- Si vous acceptez d'être mon invitée ici, je veilerai à ce que

votre séjour se déroule dans les meileures conditions

possibles.

- Soyez-en remercié, Excelence.

Pardonnez-moi, mais j'ai

encore une faveur à vous demander.» Ele lui lança un

regard d'un bleu lumineux. «Mark est très doué pour les

langues étrangères et j'aimerais profiter au mieux du temps

que nous devrons passer ici. Serait-il possible de lui faire

suivre des cours de siamois ? A mes frais, naturelement.

- On dirait qu'il a hérité des talents de son père, observa

Ivatt. Je verrai ce que je peux faire. En atten-dant, vous êtes

libre de visiter Mergui. Pour votre protection, je souhaite

cependant que vous soyez toujours accompagnée. »

Nelie et Mark suivirent un domestique qui les conduisit

dans un appartement réservé aux dignitaires de passage et

décoré de somptueux tapis de Perse et de vases Ming. On

y trouvait aussi de splen-dides cabinets

de laque noire ainsi

qu'une vasque finement ciselée pour l'eau du bain. De

ravissants bouquets de fleurs de jasmin et d'hibiscus avaient

été placés de chaque côté des nattes de jonc servant de lits

mais on n'y trouvait ni chaises ni canapés. Les Siamois

avaient en effet coutume de s'asseoir sur le sol, les jambes

croisées, ou encore, de s'accroupir.

Ils aperçurent dans un angle un gong de forme inhabituele.

Près de la porte, des domestiques, vêtus d'un pagne,

attendaient de leur servir du thé dans de petites coupes.

Nelie constata immédiatement que Mark paraissait hors de

lui. Il l'avait accueilie froidement quand ele était ressortie du bureau d'Ivatt et, manifestement, brûlait de lui parler. Aussi

se montra-t-il déçu quand d'autres domestiques apparurent

avec leurs bagages qu'ils placèrent sur des tables basses en

bambou.

A grand-peine, il contint son impatience. Lorsqu'ils se

retrouvèrent enfin seuls, il se tourna, furieux, vers sa mère.

«Pourquoi m'avez-vous demandé de sortir? Qu'y avait-il

que je ne devais pas entendre ? »

Son angoisse la peina. «Rien, Mark, je t'assure.

Simplement, j'étais certaine que le gouverneur parlerait plus

librement lorsque nous serions seuls.

- Mais j'ai seize ans, mère! Je ne suis plus un enfant. Que

me cachez-vous ? »

Ele tressailit. « Si je te cachais quelque chose, crois-tu que

je t'éloignerais pour le révéler à un homme qui m'est

totalement étranger?

- Alors pourquoi est-ce que j'ai toujours

l'impression qu'il y

a une foule de choses que j'ignore?» Il serra les poings. «

Mais un jour, je le promets, je les découvrirai ! »

Ele ne l'avait pas vu aussi en colère depuis qu'ils avaient

quitté l'Angleterre. Certes, il avait eu souvent ce genre

d'accès d'humeur au cours de son adolescence, mais ele

espérait qu'ils disparaîtraient peu à peu avec la maturité.

«Il n'y a rien à découvrir, Mark, dit-ele d'une voix

apaisante. Tu sais qui est ton père. »

Ele le regarda avec tendresse mais il n'abandonna pas.

«Rien à découvrir, selon vous? Alors que s'est-il passé

exactement lorsque, à l'âge de huit ans, j'ai surpris mon père

- pardon, je devrais plutôt dire Mr. Tucker, à présent - en

train de fouiler dans votre secrétaire? Je me souviens que

ses mains tremblaient et je l'ai vu brusquement devenir aussi

pâle qu'un linge. Exactement comme vous maintenant, mère.

»

Nelie avait effectivement pâli car jamais, auparavant, Mark

n'avait mentionné cet événement. Cela pouvait expliquer

bien des choses...

Les yeux sombres du garçon flamboyaient. « Pourquoi a-t-il

forcé votre bureau? Par jalousie? Et pourquoi n'avait-il pas

confiance en vous ? Que cherchait-il dans ces papiers que

vous teniez cachés ?

- Mark, pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt?

- Parce qu'il m'a surpris en train de l'espionner et il a juré de me rosser à mort si je vous rapportais cette scène. J'étais

terrorisé. Vous savez comment il s'y prenait quand il avait

envie de faire mal. Maman... qu'y avait-il dans ces lettres?

- C'étaient... des lettres de la Compagnie des Indes

orientales. Je leur ai écrit... plusieurs fois au cours de ces

années pour savoir où se trouvait ton père - ton vrai père.

J'ai conservé toutes leurs réponses, bien qu'eles ne m'aient

pas été d'un grand secours.» Ele

guetta anxieusement ses réactions. «J'essayais seulement de

retrouver sa piste, c'est tout. »

Dieu merci, jusqu'ici il paraissait accepter cette explication.

En attendant, Jack avait fouilé dans ses papiers et, pour la

première fois, ele commençait à comprendre le sens des

dernières volontés de son défunt mari, ainsi que les termes

de son testament.

L'humeur de Mark avait une nouvele fois changé et il

commençait à présent à se repentir. «Je suis désolé, mère.

Pardonnez-moi. C'est seulement que je n'aime pas être tenu

à l'écart.»

Pour toute réponse, ele ala vers lui et le prit dans ses bras.

«Je comprends, mon chéri. Tu veux me protéger. Mais tu

dois aussi apprendre à te maîtriser, surtout ici. Souviens-toi

de ce livre qui explique que les Orientaux n'extériorisent

jamais leurs sentiments.»

Il s'amusa à étirer le coin de ses yeux pour leur donner une

forme oblique. «Mais je ne suis pas un Oriental, mère. Pas

encore, en tout cas... »

Il sourit et s'écarta de quelques pas. « Et de quoi avez-vous

donc parlé, le gouverneur et vous ?

- Il paraît que la ressemblance entre toi et ton père est

réelement saisissante. Il a deviné

aussitôt qui tu étais.

- Je m'en suis douté à la manière dont il me dévisageait. »

Nelie hocha la tête. «J'ai bien peur qu'il ne nous laisse

jamais partir à Ayuthia. Tout ce que j'ai pu obtenir de lui,

c'est d'envoyer un message à Constant.

- Mais, en supposant que mon père n'ait aucun désir de voir

ce fils dont il ignorait tout depuis tant d'années, que ferons-

nous?»

Il avait déjà posé cette question des centaines de fois au

cours des sept mois qu'avait duré leur voyage. « Et si le fait

d'apprendre mon existence ne représentait, pour lui, qu'une

mauvaise surprise?»

Nelie posa un bras autour de ses épaules. Ele était encore

sous le coup de ce qu'il venait de lui apprendre sur les

agissements de Jack Tucker.

«Je ne suis pas en mesure de te répondre, Mark, dit-ele

comme à chaque lois qu'il l'interrogeait. Mais il n'y a qu'une

seule façon de le savoir... »

3

Avec cette détermination que prête une longue habitude du

pouvoir, le Seigneur de la Vie prit la parole.

« Notre volonté est que vous épousiez

Pra Piya, ma file.»

Des paroles péremptoires, prononcées avec l'autorité d'un

monarque absolu. La voix rauque et profonde résonna dans

la chambre à coucher somptueusement décorée de tentures

birmanes et de porcelaines Ming d'une valeur inestimable.

Le roi remua légèrement sur les coussins de soie entassés

sur le splendide lit en bois de teck sculpté. Il agita une main

chargée de bagues pour souligner que sa décision était sans

appel.

Prosternée au pied du lit, la princesse Yotatep tenait ses

épaules rondes ployées si bas qu'eles en touchaient le riche

tapis persan. Ses cheveux noirs, coupés court, laissaient

apparaître un visage aux traits anguleux. Le regard baissé,

ainsi que l'exigeait la coutume, ele se tenait immobile,

n'osant lever les yeux vers son père. Une tele impudence,

ele le savait, pouvait être punie de mort. On disait même

que les concubines royales ne s'aventuraient jamais à croiser

le regard du Seigneur de la Vie lorsque celui-ci les appelait

à partager sa couche pour une nuit.

Il y eut un long silence. L'émotion de la princesse ne se

devinait qu'au soulèvement saccadé de sa jeune poitrine

recouverte d'un châle turquoise.

«Noble Père, Seigneur de ma vie, je n'épouserai pas Piya. »

Un calme oppressant tomba sur la chambre royale.

Le long des murs lambrissés, deux autres silhouettes se

tenaient accroupies, le cœur battant, entre deux vieux

coffres de laque renfermant les plus anciennes écritures

bouddhiques. L'une de ces silhouettes était la sœur du roi, la

princesse Yut'atip, une femme aux cheveux gris, pieuse, et

restée célibataire. L'autre était Omun Sri Munchay, Premier

Gentilhomme de la Chambre du roi, seul homme du

royaume à connaître le privilège de toucher le bonnet du roi

ainsi que ses autres couvre-chefs de cérémonie. Tapis dans

les angles les plus sombres de la pièce, une demi-douzaine

d'esclaves, vêtus de leur traditionnel

panung bleu, se

terraient, parfaitement immobiles, osant à peine respirer.

Des parfums d'herbes médicinales et d'encens s'élevaient de

petites soucoupes disposées à côté du lit du roi, emplissant

toute la pièce.

Tous attendaient, terrifiés, que l'ire royale frappe comme un

tonnerre.

«Avons-nous bien entendu?» La voix

était lourde de rage

contenue. «Veux-tu nous répéter ce que tu viens de dire,

mon enfant?

- Notre Père, Seigneur de ma vie, je n'épouserai pas Piya. »

Le corps du roi se contracta et, d'une main irritée, il

repoussa la montagne de coussins couleur cerise et vert

lotus avant de se redresser pour s'asseoir.

« Oserais-tu contester un ordre royal ? cria-t-il, furieux. Est-

ce que tu t'imagines pouvoir échapper aux conséquences

d'un tel comportement simplement parce que tu es notre

seule enfant ? »

Le visage de la jeune princesse, toujours prosternée, se

crispa. La tête courbée, ele parla à travers ses mains

jointes, le bout des doigts respectueusement posé contre

son front.

« Noble Père, c'est justement parce que je suis votre seule

enfant que je ne peux souiler le nom royal en me mariant

avec un homme d'une condition inférieure.

- Nos désirs passent avant de teles considérations !

rétorqua sèchement la voix royale. Tu sais parfaitement que

ces préoccupations ne sont pas de ton ressort. »

La princesse hésita avant de prendre une longue inspiration

pour retrouver un peu de forces.

«Seigneur de ma vie, je préférerais mourir que d'épouser un

homme aussi ordinaire. » Sa voix s'enfla en un crescendo

suppliant. « Mon noble Père lui-même ainsi que tous les

souverains qui l'ont précédé ne se sont-ils pas toujours

efforcés d'assurer la lignée la plus pure? Moi, Yotatep, ne

suis-je pas la file de la propre sœur de mon père, la

princesse Achamalisee? Mes enfants n'auraient-ils pas le

droit d'appartenir à une lignée aussi parfaite? Devrais-je être

la première à souiler le sang royal en le mêlant à celui d'un

roturier?

- Au diable le roturier! tonna le roi. Tu épouseras celui que

nous avons choisi, tele est notre volonté. C'est notre dernier

mot ! »

Les jambes du roi s'agitèrent en tremblant au bord du lit et,

précautionneusement, il se mit debout. Malgré sa splendide

tunique vermilon à col mandarin surmontant un panung de

soie noire, la fragilité de son corps était manifeste. Les

manches trois quarts laissaient entrevoir des bras grêles et

des mains ridées chargées de bagues. De rares cheveux gris

et une peau jaunâtre toute parcheminée accentuaient encore

l'impression de grand âge. Le roi venait juste d'entrer dans

son sixième cycle et de joyeuses festivités avaient

commémoré dans tout son vaste empire son soixantième

anniversaire.

Ses yeux noirs luisant de colère, il fit quelques pas

chancelants en direction de sa file.

«Comment oses-tu t'opposer à nous, file rebele? La vérité,

c'est que ce ne sont pas les origines de Pra Piya qui te

préoccupent mais plutôt ta passion mal placée pour notre

frère disgracié ! »

Oscilant comme s'il était frappé par un vent invisible et

puissant, le roi surplombait de toute sa taile sa file aplatie

sur le sol. Personne, pas même sa sœur la princesse ou le

Premier Gentilhomme de la Chambre, n'osait lui venir en

aide. Cependant, au fond de son cœur, Yut'atip adressait

une prière désespérée au Bouddha : « Seigneur, faites que

cette scène ne se pro-

longe pas car je crains que la santé de mon frère n'y résiste

pas. »

«Mon oncle infortuné n'a-t-il pas déjà assez souffert ?

s'exclama Yotatep d'une voix vibrante. Notre foi nous

enseigne le pardon. Aussi, pourquoi notre noble Père ne

peut-il absoudre son frère et le rappeler auprès de lui ?

- Rappeler ce traître? rugit le roi. Jamais! Nous avons déjà

manifesté assez de bonté en lui laissant la vie. C'est assez

d'indulgence, bien plus qu'il ne le mérite. Les lois de ce pays

exigeaient une sanction bien plus sévère,

et si...»

Il se mit soudain à suffoquer et s'interrompit, le visage

contracté. Chancelant, il avança à tâtons pour trouver un

soutien et finit par s'écrouler sur les coussins, cherchant

toujours désespérément son souffle.

Un long moment s'écoula. Puis un doigt se dressa,

menaçant. «Tu épouseras Piya, file, ou bien nous te

bannirons à jamais de notre vue ! »

La jeune princesse se mit à trembler de tous ses membres et

le châle drapé autour de son torse nu glissa à terre. Ele le

laissa là, trop effrayée pour s'en soucier.

Paralysé par l'effort, frôlant l'asphyxie, le roi était à demi

évanoui. Il lutta un instant contre cette somnolence aussi

irrésistible que soudaine, caractéristique de sa maladie.

Finalement, ses yeux se fermèrent. Aussitôt, sa sœur la

princesse lança une série d'ordres. Deux esclaves

s'avancèrent en rampant et se mirent à agiter leurs éventails

de bambou pour créer un mouvement d'air en direction du

Maître de la Vie. Leurs bras se levaient en cadence tandis

que deux autres domestiques plaçaient dans des soucoupes

de nouveaux bâtonnets d'encens qu'ils

déposèrent auprès du

roi.

La princesse Yut'atip se tourna vers le Premier

Gentilhomme de la Chambre.

«Omun, va immédiatement chercher le prêtre-docteur

français. C'est un malheur qu'il ne soit pas venu

de toute la semaine. La santé de mon honorable frère s'est

fortement détériorée.

- Noble dame, qu'il en soit fait selon vos ordres.»

Le Premier Gentilhomme de la Chambre sortit en

rampant à reculons, veilant à ne pas offenser la royale

assemblée par la vue de son postérieur.

Resserrant les pans de son châle noir qui couvrait sa poitrine

affaissée, Yut'atip s'approcha de son frère en se traînant sur

les coudes et les genoux. Ele saisit une fine tasse de

porcelaine Ming posée sur une petite table à côté du lit et la

porta aux lèvres du roi. Le Seigneur de la Vie se pencha,

très affaibli, et réussit à avaler quelques gorgées. Puis ses

paupières se refermèrent à nouveau, et il retomba dans une

demi-inconscience.

Sa sœur se tourna vers Yotatep, toujours prostrée.

« Regarde ce que tu as fait ! gronda-t-ele sévèrement. Ton

entêtement et ta désobéissance causeront la ruine de cette

dynastie. Ton noble Père est le plus grand monarque que ce

pays ait connu depuis deux siècles et voilà que tu raccourcis

sa vie par ton égoïsme ! Le problème de la succession est

plus important que tes désirs personnels ! »

Sa voix fléchit sous le coup de l'émotion. «Comment peux-

tu le mettre ainsi en danger? Provoquer

une crise si terrible?

Et où diable est donc ce miraculeux docteur farang?»

Yotatep pinça les lèvres et prit un air méfiant.

«Il n'existe pas de remède pour l'asthme, honorée tante. Le

prêtre farang me l'a dit lui-même. C'est peut-être pour cette

raison qu'il a cessé de venir.

- S'il en est ainsi, raison de plus pour que la succession soit

réglée avec fermeté », rétorqua vivement Yut'atip, les yeux

étincelants.

«Mon seul désir est épouser l'héritier légitime du trône,

protesta Yotatep avec indignation. La tradition de notre

pays veut que ce soient les frères qui assurent la succession.

Mon oncle n'est-il pas le plus jeune frère du roi ? »

La vieile princesse perdait patience. «Ton oncle est

en disgrâce et il ne figure donc plus parmi les prétendants.

Tout autre monarque moins généreux l'aurait fait rôtir vivant

et à petit feu sur une broche, ainsi que l'exige la loi.

Franchement, mon enfant, je ne comprends pas pourquoi tu

soupires tant après un homme qui a attenté de tele manière

à l'honneur de ton père. » Il y eut une pause.

« Parce que je l'aime, vénérable tante. »

Ces mots

retentirent de façon inquiétante dans toute la pièce et furent

suivis d'un profond silence. Même les esclaves, toujours

occupés à agiter les éventails, s'immobilisèrent brièvement

bien que, selon le protocole, il leur soit interdit d'écouter les conversations privées des membres de la Cour.

Dehors, un roulement de tambour montant de l'enceinte d'un

temple résonna puissamment. Par

moments, on distinguait

l'écho lointain de chants empreints d'une infinie douceur.

Une légère brise entra par les fenêtres ouvertes et la

respiration du roi s'apaisa progressivement.

La jeune princesse reprit la parole, mais cette fois d'une voix

nettement moins incisive. On pouvait même y percevoir un

discret appel. « Honorée tante, vous avez voué toute votre

existence à la méditation et au célibat. Comment pourriez-

vous comprendre ce que je ressens? »

La vieile femme ne répondit pas immédiatement. Ses pires

craintes se trouvaient confirmées. Seigneur Bouddha, gémit-

ele intérieurement, c'est un mal bien lourd qui afflige ma

nièce. Seule une passion aveugle peut ainsi détourner une

file de ses devoirs naturels et la conduire à s'opposer aussi

honteusement à l'autorité de son royal père.

Lorsqu'ele répondit enfin, ele fit un effort pour ne pas trahir

le dégoût qui l'envahissait. «Au contraire, ma file, je ne

comprends que trop bien les malheurs entraînés par les

passions de la chair et je sais combien eles affectent le

jugement. Mais je sais aussi que c'est l'obéissance et le sens

du devoir qui doivent toujours

l'emporter à la fin.» Ele

observa une pause,

choisissant avec soin chaque mot. « Souhaites-tu réelement

que ce serpent de Sorasak monte sur le trône ?

- Sorasak? répéta la jeune princesse, déconcertée.

Comment pourrait-il prétendre au trône? Jamais il ne pourra

devenir roi. Officielement, il est le fils du général Petraja,

pas celui de mon père.

- C'est ce que l'on croit, ma file, mais Sorasak, lui, connaît

la vérité. Si la succession n'est pas correctement réglée

avant que ton père ne quitte ce monde, son ambition et sa

cruauté nous plongeront tous dans la terreur, souviens-toi de

ce que je te dis. Ce garçon est rongé par la soif du pouvoir

et il brûle de se venger. Il ne trouvera jamais la paix tant que sa véritable

identité n'aura pas été révélée au grand jour. Si

cette situation n'est pas clairement contrôlée, je peux dès à

présent te prédire un bain de sang comme nous n'en avons

pas connu depuis l'époque où le roi Prasat T'ong a usurpé le

trône. Tu étais trop jeune, alors, pour t'en souvenir, mais

des centaines de gens furent massacrés au cours de cette

âpre lutte de pouvoir.» Le visage de la

princesse

s'assombrit. « Tu ne voudrais pas, tout de même, être

responsable d'une tele tragédie?»

Yotatep hésita, encore peu convaincue. « Mais voyons,

vénérable tante, cela ne se produira pas si j'épouse mon

oncle. Puisqu'il est le légitime héritier du trône, le peuple le reconnaîtra comme tel. Nous autres, bouddhistes, ne

sommes pas des gens violents. »

Le visage de Yut'atip se voila de mélancolie. « Il est exact

que tout au long des multiples conflits qui nous ont opposés

aux Birmans nous nous sommes efforcés de ne pas faire de

morts, préférant de beaucoup capturer des esclaves. Mais,

quand il s'agit des questions de notre propre État, mon

enfant, la raison de nos chefs s'en trouve profondément

affectée. Nous devenons alors

semblables aux bêtes de la

forêt et nous nous entr'égorgeons. Voilà pourquoi je te

répète qu'il ne dépend que de toi qu'une tele tragédie soit

évitée.

- En épousant un orphelin inconnu débarqué de sa

province?» ricana Yotatep.

« C'était le plus inteligent de tous les enfants envoyés au

palais pour y recevoir la meileure des

formations »,

rétorqua sa tante.

«Et moi je prétends qu'il aurait mieux fait de retourner dans

sa forêt avec les autres, une fois son éducation achevée!

C'est mon mauvais karma qui a voulu que ses parents

meurent avant.

- Ton royal Père a choisi Pra Piya quand il n'était encore

qu'un enfant. En l'épousant, tu assureras

ses droits. C'est un

garçon bien élevé, docile, et il possède toutes les qualités

que ton père aurait espérées du fils qu'il n'a jamais eu. Il a

confiance en lui, sinon il n'obligerait pas sa file unique à le

prendre pour époux. Crois-tu qu'il souhaiterait le mal de

cele qu'il adore pour de seules considérations politiques?»

Yotatep garda le silence. Tout en haut, sur le plafond

triangulaire, un gecko lança son appel à deux notes. La

jeune femme se sentit brusquement traversée par une vague

d'affection pour son père, presque aussitôt suivie d'un

sentiment de confusion et de culpabilité. Comment avait-ele

pu se risquer à défier ainsi son autorité? C'était un grand

monarque, un homme doux et plein de compassion. Mais

Piya, le fiancé qu'il lui avait choisi,

n'éprouvait aucun amour

pour ele. Tandis que son oncle... Où pourrait-ele jamais

trouver un amour tel que celui-là?

La voix de sa tante interrompit le cours de ses pensées.

« Pra Piya poursuivra la sage politique du roi, mon enfant.

Et Vichaiyen sera à ses côtés pour le diriger.

- Vichaiyen ? Ne me parle pas de ce diable de Phaulkon.

Son nom siamois ne m'impressionne pas. C'est un

catholique, un farang, et je ne lui ferai jamais confiance. »

Yut'atip soupira. Dès son plus jeune âge, sa nièce s'était

toujours montrée une enfant entêtée. Mais sa méfiance à

l'égard de Vichaiyen était autre chose. De nombreux

Siamois, parmi les plus éminents, partageaient cet avis, la

plupart, il est vrai, par seule jalousie.

«Tu le juges mal, ma file, finit-ele par répondre.

Vichaiven est plus siamois que beaucoup de nos mandarins.

De plus, il a l'avantage de comprendre la mentalité farang.

- La mentalité farang?» Le ton de Yotatep se fit moqueur. «

Dis plutôt qu'il nous considère comme des sauvages

ignorants ou, au mieux, des enfants capricieux. Il s'imagine

accomplir ici une mission civilisatrice,

mais ce n'est pas

parce que nous accepterons d'adorer un homme cloué sur

une croix ou de nous baigner moins souvent que nous

acquerrons plus de mérite à leurs veux. Même s'il a assimilé

notre langue et nos mœurs, Vichaiyen est comme les autres

- un prédateur. Il a invité ici l'armée française dans le seul

but d'asservir notre pays.

- Vichaiyen? Où est Vichaiyen? Nous voulons lui parler...»,

balbutia soudain Naraï.

Le roi venait de s'éveiler de sa torpeur, mais sa respiration

demeurait laborieuse. Sa sœur la princesse rampa jusqu'à lui

pour porter de nouveau à ses lèvres la tasse de porcelaine.

Ele se demanda ce qu'il avait bien pu entendre de la

conversation qui venait de se dérouler. Depuis longtemps,

ele était fascinée par l'extraordinaire attachement que se

portaient Naraï et Vichaiyen. Pourtant, tout semblait

opposer ces deux hommes. L'un, un dieu-roi, inaccessible et

tout-puissant; l'autre, simple marin farang devenu aventurier

et marchand. Néanmoins, il s'agissait bien d'une affection

réciproque, et Yut'atip était convaincue que jamais

Vichaiyen n'entreprendrait quoi que ce

soit contre les

intérêts de son maître - et, par conséquent, contre les

intérêts du Siam.

«Vénérable frère, dit-ele d'une voix douce, Vichaiyen se

trouve toujours dans les provinces occidentales où vous

l'avez envoyé instaler un nouveau gouverneur à Mergui. Il

ne devrait pas tarder à revenir.

- Mais il y a des semaines de cela !

s'inquiéta le roi en se

redressant. Nous voulons le voir maintenant ! Car nous lui

faisons davantage confiance qu'à tous ces intrigants de

mandarins - à l'exception peut-être de Petraja. Qu'on les

fasse venir tous les deux ! » Il leva la tête. « Gardes, alez

chercher le seigneur Vichaiyen immédiatement ! »

Sur ces mots, il retomba en arrière sur ses coussins et sa

respiration redevint rauque et sifflante.

«Que fait donc ce maudit jésuite?» murmura Yut'atip, irritée.

On s'agita à la porte et les esclaves s'écartèrent pour laisser

entrer le Premier Gentilhomme de la Chambre royale suivi

par le père de Bèze, le médecin jésuite. Le visage de ce

dernier était meurtri et sa robe déchirée. Il s'inclina

profondément devant le lit du Seigneur de la Vie.

«Auguste et Puissant monarque, moi qui ne suis qu'un

cheveu de votre tête, je demande humblement la permission

de m'approcher du Seigneur de la Vie pour l'examiner. »

Cette requête resta sans réponse. Un sifflement irrégulier,

douloureux, s'échappait des poumons du roi. Au bout de

quelques instants, la princesse Yut'atip se tourna vers le petit jésuite.

«Vous nous avez négligés, Père. J'ose

espérer que vos

raisons sont bonnes. Une attaque est imminente. J'ai

observé qu'ele se produit toujours après cet état

d'inconscience.

- Auguste Princesse, croyez bien que je suis le plus confus

de cette absence et, à un moment plus propice, je tenterai

de vous l'expliquer. Pour l'instant, il est plus urgent que

j'apprenne ce qui s'est produit pour mettre le Seigneur de la

Vie dans un tel état. » Le religieux parlait un siamois

convenable bien que marqué par un fort accent français. Du

coin de l'œil, il glissa un regard vers la forme prostrée de la

jeune princesse.

« Mon Vénérable Père a exprimé quelque préoccupation

concernant la succession au trône, répondit Yotatep, le

visage toujours caché. Je présume que vous, Père, êtes tout

aussi favorable que lui à la candidature de Pra Piya. »

Tout en rampant pour s'approcher du roi, le jésuite répondit

d'un ton courtois. «Si le Seigneur de la Vie, dans son

immense sagesse, a jugé bon de choisir ce jeune homme

comme successeur, qui sommes-nous, nous autres pauvres

jésuites, pour juger du choix éclairé de

Son Altesse?

- Qui parle? demanda soudain le roi. Vichaiyen, est-ce toi ?

»

Il leva la tête pour jeter un regard éperdu autour de lui.

«Auguste et Puissant Seigneur, commença de Bèze, je...

- Quoi, file! Encore ici! gronda le roi en apercevant

Yotatep. Ne t'avons-nous pas bannie de notre vue ? A

moins que tu ne sois disposée à te comporter selon nos

désirs?

- Père très honoré, Seigneur de ma vie, je ne peux épouser

Piya. »

La colère sembla redonner au roi un regain inespéré

d'énergie. Il se hissa sur un coude, indifférent à tous,

excepté sa file. «Alors tu seras exilée à jamais! Tu vivras

dans une pièce isolée de notre palais d'Ayu-thia. Un garde

sera posté à ta porte et en interdira l'accès aux visiteurs. Tu

n'auras qu'un seul esclave pour préparer tes repas et

personne d'autre à qui parler. Plus jamais tu ne reverras ton

père jusqu'à ce que tu te sois repentie et que la raison te soit revenue. Nous annoncerons publiquement que tu es entrée

dans un monastère pour y méditer jusqu'au jour de tes

noces avec Pra Piya. Ainsi, le pays pourra se préparer dans

le calme à la succession que nous avons décidée. »

Un silence profond tomba sur la pièce après cette terrible

sentence. Yotatep ele-même sembla se ratatiner sous le

coup d'une tele sévérité. Mais, au bout d'un court instant,

tremblante d'émotion, sa jeune voix se fit à nouveau

entendre.

«Vénérable Père, même si je dois passer le reste de ma vie

dans l'isolement, je refuse d'épouser un homme que je

méprise. »

Les yeux du roi jetèrent des éclairs. «Peut-être, alors,

l'exécution de ton traître d'oncle, depuis longtemps remise,

te convaincra-t-ele d'agir autrement?

- Honorable Père, répliqua Yotatep d'une voix forte, si mon

oncle doit mourir, je mourrai avec lui ! »

A ces mots, le roi devint livide. Il lança ses jambes grêles à

bas du lit et s'agrippa à l'une des colonnes. Sa poitrine se

soulevait frénétiquement, luttant pour aspirer de l'air. De

Bèze s'approcha de lui en rampant tout en maudissant

intérieurement son absence forcée. Mais le Seigneur de la

Vie l'arrêta d'un mouvement du doigt. Aussitôt, le prêtre

s'aplatit sur le sol, de peur d'irriter davantage le vieux

monarque.

La main tremblante de Naraï se pointa sur Yotatep. A cet

instant précis, un rayon de soleil vint frapper l'énorme rubis

glissé à son doigt. Un éclair rouge ilumina le visage de la

princesse, et tous eurent l'impression qu'ele venait d'être

foudroyée par la colère divine.

Les veines sailirent sur le front du roi, ses yeux lui sortaient de la tête. Il fit de violents efforts pour réussir à parler.

«Sache, file déloyale, que nous annoncerons ton

engagement aux côtés de Pra Piva et que nous le

proclamerons à travers tout le royaume. Et, s'il le falait... si nous étions contraints, par ta folie, à prendre d'autres

mesures, nous ferons savoir partout que tu as épousé Piya

en secret avant ta mort prématurée. A

présent, éloigne-toi

de nous, enfant ingrate. Épargne à ces vieux yeux la vue de

ta personne !

«Omun, ordonne au capitaine des gardes d'accompagner

notre file à Ayuthia, puis rends-toi au monastère de Louvo

pour y rencontrer le général Petraja. Nous lui ordonnons

d'échanger sa robe safran contre la robe rouge de la Cour.

Quant à vous, père de Bèze, sachez que c'est autant

l'intransigeance de notre file que votre absence inexpliquée

qui ont aggravé notre état. Que l'on fasse chercher

Vichaiyen! Nous voulons avoir nos deux plus fidèles

courtisans à nos côtés pour préparer la succession future au

trône de notre bien-aimé pays.»

Yotatep rampa jusqu'à la porte puis, toujours prosternée,

jeta faiblement :

«Vénérable Père, je vous demande pardon et je vous dis

adieu. »

Mais ces paroles semblèrent n'avoir guère d'effet sur le roi

qui venait d'utiliser le peu d'air restant dans ses poumons

pour lancer ses ordres. En suffoquant, il tenta de se traîner

vers une fenêtre ouverte mais ses genoux se dérobèrent au

bout de quelques pas et il s'écroula sur le sol, sans

connaissance, le visage baigné de sueur.

Cette fois, le père de Bèze abandonna tout protocole et se

précipita à son secours...

4

Quatre heures du matin. La grande cloche se mit à

carilonner, ses notes graves et profondes résonnant à

travers le monastère bouddhiste de

Louvo et même au-delà.

Alongés à même le sol pour dormir, les moines, crâne et

sourcils rasés, se levèrent l'un après l'autre pour faire leurs

ablutions. Après s'être lavés à la lueur des torches dans les

fontaines de la cour intérieure, ils revêtirent leurs robes

safran selon la méthode traditionnele : un pan entourant la

taile et le bas du corps, l'autre couvrant le torse et l'épaule

gauche, le bras droit devant rester nu.

Par-delà les murs du monastère, au plus profond de la nuit

noire, le peuple fut lui aussi tiré de son sommeil par la

cloche. On aluma des chandeles et l'or commença à cuire

le riz qui, un peu plus tard, serai distribué aux moines venus

mendier leur nourriture. Le riz donné en aumône devait être

fraîchement préparé afin d'obtenir, par ce geste charitable,

les grâces espérées. En aidant les moines ou les pauvres .l

survivre, en disposant des pichets d'eau le long des routes

pour apaiser la soif des voyageurs, en visitant les malades,

en décorant de fleurs les temples, chacun faisait provision de

bonheur et de chance pour sa vie future. Ainsi en alait-il du

cycle infini des naissances, des morts et des réincarnations.

Les moines traversèrent les jardins bien

entretenus du

monastère et se dirigèrent vers l'imposant temple de pierre

coiffé de toits pentus recouverts de tuiles vertes et orange

qui dominaient la cour centrale, faisant paraître minuscules

les rangées de celules courant de chaque côté de l'édifice.

Parvenus dans la sala, la grande sale d'étude, ils

s'instalèrent lentement, méthodiquement, sur des nattes de

rotin, assis jambes croisées sur deux rangées en vis-à-vis.

L'un des moines, un petit homme maigre et agile, ordonné

depuis peu et chargé de diriger les chœurs, entama le

premier chant dont les paroles louaient le Bouddha

Sommonokodom. Ce chant solennel et pieux fut repris de

concert par les moines de l'une des rangées. Lorsqu'ils se

turent, ceux d'en face entonnèrent un

nouveau refrain

exaltant, cette fois, la vie et les vertus du Bouddha, leur

ilustre Guide. Par moments, ils s'inclinaient à trois reprises

en direction de sa représentation terrestre, une grande statue

d 'or placée à l'extrémité de la sale et protégée par des

parasols. Les doigts de ses mains et de ses pieds étaient

incrustés de pierres précieuses. D'autres statues, plus

petites, décoraient une succession de niches creusées dans

les murs de l'immense sala. Les unes étaient en or, d'autres

en argent massif, d'autres encore en bois recouvert d'une

feuile d'or. Sur les murs, des peintures représentaient des

scènes de la vie du Bouddha et des épisodes du Ramayana,

le grand poème épique.

L'office terminé, les moines se levèrent pour s'emparer

chacun d'un balai rangé dans un renfoncement de la sale. Ils

se mirent à balayer le wat et, quand ils en curent fini avec la

vaste cour intérieure, regagnèrent le grand hal où un autre

personnage les attendait. Assis très droit dans la position du

lotus, l'homme dégageait une puissante impression de

sainteté qui le distinguait de tous les autres. L'un après

l'autre, les moines s'agenouilèrent à ses

pieds pour

confesser leurs péchés et recevoir sa bénédiction. Car le

célèbre abbé de Louvo était estimé et respecté de tous.

Lorsque les soixante-dix moines furent bénis, ils

retournèrent dans leurs celules pour prendre leurs bols et

partir mendier sur les routes tandis que l'aube commençait à

poindre.

Ils se divisèrent en petits groupes. Quatre d'entre eux

suivirent le vieil abbé tandis que le maître de chant, novice

fraîchement entré au couvent, marchait humblement derrière

les autres. Pieds nus, ils traversèrent en file les vastes

dépendances du temple, tenant leur bol d'une main et, de

l'autre, un éventail destiné à protéger leurs yeux de tout

spectacle impur. La petite procession

parcourut la cour

centrale, longea les rangées de stupas en forme de phalus

qui contenaient les cendres d'ilustres ancêtres, puis traversa

les jardins - lumineux buissons de bougainvilées, parterres

d'hibiscus d'un jaune glorieux - que des générations de

moines et d'esclaves avaient entretenus avec un soin

extrême. Ils gagnèrent ensuite un grand bassin au centre

duquel se dressait la bibliothèque renfermant les plus

précieux exemplaires des manuscrits de Tripitaka et des

écritures bouddhiques, protégés des termites par cette

barrière d'eau. Des poissons de toutes tailes aux couleurs

éclatantes nageaient parmi les feuiles de lotus.

Ils sortirent enfin par la grande porte dont le seuil était

flanqué de deux énormes jarres de terre.

Remplies d'eau,

eles permettaient aux visiteurs de se laver les pieds avant de

pénétrer dans l'enceinte du wat.

Devant eux, la vile se profilait dans la lumière nacrée du

matin. Nul besoin, pour eux, de mendier ostensiblement

pour recevoir leur aumône, les vilageois n'étant que trop

disposés à leur distribuer leur pitance. Personne, en effet,

n'aurait songé à refuser de remplir leurs bols de riz, de

poisson et de légumes. Les femmes plaçaient leurs offrandes

sur un linge

étendu à même le sol afin qu'il n'y ait aucun contact physique

entre eles et les religieux. Toucher une femme était en effet

un péché qui, dans les cas les plus extrêmes, pouvait

conduire les deux partenaires à être rôtis vivants et à petit

feu sur une broche...

Après avoir franchi la troisième rangée de modestes huttes

de bois devant lesqueles les paysans attendaient de

remettre leurs offrandes, le dernier novice regarda

furtivement en direction de l'abbé avant de ralentir le pas à

l'arrière du cortège. Il s'arrêta pour tendre son bol à un

jeune homme au regard inquiet et perçant. Tête baissée,

celui-ci remplit l'écuele du novice et joignit ses mains en

signe de respect, demandant au moine de prier avec lui.

Lorsque la prière fut achevée, le jeune homme murmura à

voix basse: «Très saint homme, votre capitaine vous

attendra à minuit. »

D'un battement de cils, le novice lui fit comprendre qu'il

avait reçu le message. Tandis que la procession poursuivait

sa route, il jeta un coup d'œil en direction de l'abbé et, cette fois, leurs regards se croisèrent. Les yeux du vieil homme

étaient interrogateurs et tristes.

Lorsque tous les bols furent remplis, la file reprit le chemin

du monastère. Les moines prirent alors leur premier repas

de la journée dans le hal. Plus tard, peu avant midi au soleil,

on leur permettrait une seconde colation. Après quoi,

aucune autre nourriture ne serait autorisée jusqu'à l'aube

suivante, le reste de la journée devant être consacré à

l'étude, la méditation et la prière.

Aucune étoile ne venait percer les ténèbres de cette nuit

opaque. Le moine se glissa silencieusement hors de sa

celule. Un long entraînement l 'avait habitué à se contenter

d'un minimum de sommeil. Il scruta l'obscurité de la cour

intérieure mais ne distingua aucun mouvement. Seules

quelques toux venaient troubler la quiétude de cette heure

tardive.

Pieds nus, le moine traversa silencieusement la cour et gagna

la porte du monastère. Un homme portant une torche l'y

attendait et, à son arrivée, s'inclina profondément devant lui.

Les deux hommes n'échangèrent ni paroles, ni salutations et

se mirent en route immédiatement, traversant la vile

endormie. Les habitations se firent bientôt plus rares et ils

quittèrent la route pour emprunter un étroit sentier

serpentant à travers les rizières. Malgré l'heure nocturne,

l'air était encore lourd de chaleur et la lueur vacilante de la

torche jetait des ombres étranges sur les champs inondés.

Des nuées de lucioles dansaient dans la

nuit, les grenouiles,

tapies dans les hautes herbes, poussaient leurs croassements

entêtants. Les deux hommes marchaient l'un derrière l'autre,

le moine à quelques pas de son capitaine. Ils distinguèrent

enfin au loin une hutte sur pilotis surplombée d'un toit en

pente. Les fenêtres étaient éclairées par le halo tremblotant

des lampes.

Le capitaine se retourna et inclina la tête.

« Nous sommes arrivés, Vénérable.

- Ces hommes que j'aperçois là-bas sont-ils les miens ? »

Le regard aigu du moine semblait ignorer l'obscurité

environnante et le ton abrupt de sa voix révélait une longue

habitude du commandement. La lueur de la torche vint

éclairer ses traits réguliers, soulignant la ligne creuse des

joues et les yeux noirs et pénétrants, des yeux nettement

plus arrondis que ceux des Siamois. Sa robe safran

dissimulait mal la solide musculature d'un corps rompu à

tous les exercices.

Le capitaine sourit nerveusement. «Quelques-uns d'entre

eux gardent la maison. Mais, à l'intérieur, il n'y a que deux

femmes et leurs esclaves.»

Le moine haussa un sourcil. «Ht c'est tout? Après ton appel,

je m'attendais à une menace plus sérieuse. »

Il pinça les lèvres. Ses hommes savaient pourtant qu'il lui

était interdit de quitter le monastère. Il leur falait vraiment

une bonne raison pour le faire venir jusqu'ici.

«Très saint homme, ces femmes sont issues d'une

très puissante famile des provinces du

Nord. Leur suite se

compose de cinquante personnes. Eles ont insisté pour

vous parler de toute urgence. Nous avons tenu cependant à

ce que leurs serviteurs demeurent dans un vilage voisin.

Mais, même ainsi, nous avons estimé plus sage de prendre

des précautions et nous avons payé un fermier pour qu'il

nous laisse l'usage de cette hutte isolée et, naturelement,

acheter son silence.

- Tu as bien fait. Alons... conduis-moi à l'intérieur. »

Ils escaladèrent les écheles et pénétrèrent dans la modeste

demeure. Le moine jeta un regard circulaire, embrassant

d'un seul coup d'œil tous les recoins de l'unique pièce.

Comme dans toute hutte de paysan, l'aménagement y était

des plus simples: un paravent de bambou, deux jarres de

terre posées à même le sol recouvert de nattes de jonc. Le

regard aiguisé du moine avait eu le temps d'enregistrer en

entrant le mouvement furtif d'une silhouette courant se

cacher derrière le paravent.

Au fond de la pièce, une femme d'âge moyen, encore bele,

était accroupie. Son beau visage aux traits aristocratiques

était encadré de cheveux noirs striés de gris. Une flamme

douloureuse éclairait ses grands yeux sombres, des yeux

témoins de bien des souffrances. Ele portait un luxueux

panung brodé d'argent, et six esclaves - trois hommes et

trois femmes -étaient prosternés autour d'ele.

Quatre porteurs de torches se trouvaient également dans la

pièce. Le moine nota avec satisfaction que tous faisaient

partie de sa garde personnele, des

hommes entraînés à

intervenir dans des embuscades ou pour le protéger des

indésirables.

La femme se prosterna devant le moine qui lui rendit son

salut, joignant ses mains devant le front. Puis il s'assit sur une natte en face d'ele, jambes croisées. Malgré ses cinquante

ans, il se mouvait avec aisance.

«Saint homme, commença la femme, je n'ignore pas qu'il est

passé minuit et que je suis indigne d'interrompre une vie

consacrée à la méditation. Cepen-

dant j'implore votre indulgence car j'ai voyagé six longs

jours pour vous voir. Mon mari voulait soliciter directement

une audience auprès du Seigneur de la Vie, mais je l 'ai

persuadé de me laisser vous parler d'abord. »

Ele le regarda avec une calme détermination et il fut frappé

par la noblesse de son maintien. «Après tout, vous êtes le

père du garçon. »

Ainsi, il s'agissait encore de Sorasak, songea le moine avec

lassitude.

«Noble dame, mes vœux m'interdisent de quitter le

monastère. Mais, dès que j 'ai connu votre nom, j 'ai passé

outre, au risque de me faire expulser. Je suis impatient

d'entendre votre histoire.

- Vénérable, je sais maintenant que j'ai eu raison de suivre

mon intuition. Vous êtes bien le grand homme dont on vante

les vertus. Mon mari a eu l'honneur de vous rencontrer une

fois, voici neuf ans, lorsque vous êtes venu dans notre

province.» Une profonde mélancolie voila ses yeux. « Il me

peine d'autant plus d'avoir à vous dire que votre fils n'est

pas digne de vous. »

Le moine jura silencieusement. Au diable ce maudit garçon!

Quele iniquité avait-il encore commise? Et au diable aussi

cette paysanne birmane, de trop basse extraction pour que

l'on puisse en faire une mère royale. Il maudit encore le jour

où, par loyauté envers son maître, il avait proposé de

reconnaître ce bâtard comme son fils. Voilà vingt-cinq ans

qu'il en payait le prix! Même au fond de l'exil qui lui avait été imposé, le garçon trouvait le moyen de salir son nom.

«Je vous en prie, noble dame, parlez...

- Saint homme, je ne suis pas la première à avoir été

humiliée et tourmentée par le gouverneur de Pit-sanuloke.

Mais je suis peut-être la seule à oser m'en rapporter à vous.

Les autres se taisent par crainte pour leur vie.

- Noble dame, j'ai toujours admiré la

franchise.

- Saint homme, sachez que ma file est réputée pour sa

grande beauté. Votre fils l'admirait depuis longtemps.

Pourtant, bien que le sachant gouverneur

de notre province, ele a refusé ses avances à cause de sa

mauvaise réputation. Voyant qu'ele le repoussait à plusieurs

reprises, il entra dans une rage si violente qu'il la fit enfermer dans son palais. Il me demanda alors d'intervenir

pour la

faire changer d'attitude. »

Ele marqua une pause car la suite était encore plus

douloureuse. « Comme je tentais de la défendre, il me fit

emprisonner dans ses cachots et abusa de moi.» Ele baissa

la tête. «Saint homme, je ne suis plus jeune et cependant,

même avec l'expérience de l'âge, il m'est impossible

d'exprimer les tortures horribles et impudiques auxqueles il

me soumit. Ce fut une terrible humiliation. Comme je

cherchais encore à défendre ma file, il la fit venir et abusa

de moi une nouvele fois sous ses yeux. Après quoi, il... il

nous ordonna de nous soumettre toutes deux à son plaisir.

Ma file a voulu résister...»

Ele s'arrêta encore, les yeux pleins de larmes. « C'est alors

que... »

Les sanglots l'empêchèrent de poursuivre.

« Que quoi ? »

Les yeux du moine étincelaient de rage.

«Saint homme, voyez vous-même.» Ele se tourna vers le

paravent. « Oranut, approche maintenant. »

Une jeune file d'à peine seize ans émergea de la pénombre

pour venir se prosterner aux pieds du

moine. Son visage

était vilainement meurtri et une profonde entaile lui barrait le front. Un panung blanc et une écharpe assortie drapaient

son jeune corps et, malgré ses blessures, ele était encore

d'une stupéfiante beauté. Timidement, ele s'agenouila à

côté de sa mère et saisit sa main pour se réconforter.

D'un geste lent, la mère repoussa l'écharpe de ses épaules.

La pièce entière sembla frappée de

stupeur à la vue des

longues cicatrices zébrant la poitrine et les épaules de

l'adolescente. La pointe des seins avait été brûlée.

A genoux, silencieuse, les yeux baissés et les lèvres

tremblantes, ele laissa le moine contempler les marques

effroyables de son supplice. Il ne dit pas un mot mais tous

les muscles de son corps étaient tendus.

La mère fut la première à reprendre la parole. « Je m'étais

pourtant soumise à ses désirs et voilà ce qu'il lui a fait,

Vénérable. Il a dit que nous devions être punies toutes les

deux. »

Le moine s'avança lentement vers les deux femmes. Puis,

dans un geste sans précédent pour un saint homme, il se

prosterna devant eles.

«Vous avez subi sans raison de terribles épreuves et je sais

déjà que vous en serez certainement récompensées dans

une vie future. Je ne suis encore qu'un novice entré depuis

trop peu de temps au couvent, aussi je n'ai pas oublié le

goût de la vengeance. Un crime si odieux ne peut rester

impuni. Virât ! - Saint homme, je suis à vos ordres. » Le

capitaine s'inclina très bas devant son

maître. «Prends une

centaine d'hommes et escorte ces dames sur le chemin qui

les ramènera à leur province. Mets à leur disposition mes

bateaux les plus rapides ainsi que mes meileurs éléphants.

N'épargne rien pour leur confort. Et ramène avec toi cette

crapule de Sorasak. Je te donnerai pour lui une lettre le

convoquant à la Cour. Fais-lui entendre qu'il est question de

le récompenser pour services rendus au roi. Nous ne

devons en aucun cas éveiler sa méfiance. Il sera jugé à

Louvo pour ses crimes. »

Il se tourna vers les deux femmes. «Voilà déjà longtemps

que je nourris des soupçons quant au comportement de

mon fils. Mais ce sera ses derniers excès. Je témoignerai

personnelement contre lui. Soyez certaines, nobles dames,

que nos lois sauront châtier à leur juste mesure les horreurs

que ce cœur inique a perpétrées. Alez, maintenant. Et

puissiez-vous retrouver la paix dans cette vie. »

Les deux femmes s'inclinèrent profondément devant lui. «

Saint homme, dit la mère, si jamais nous retrouvons la paix,

c'est à vous que nous la devrons. »

Comme eles s'apprêtaient à partir avec leur escorte, le

moine demanda à Virât de rester encore quelques

instants pour recevoir ses dernières instructions. Il renvoya

également les porteurs de torches afin de rester seul dans la

hutte avec son capitaine. La pièce fut bientôt plongée dans

une totale obscurité.

«Virât, souffla-t-il à voix basse, à combien de gardes as-tu

dit que se montait la suite des femmes?

- Une cinquantaine, Très Saint Homme.

- Tous doivent mourir. Et tu devras aussi tuer les deux

femmes. Nous ne pouvons laisser leur histoire se répandre à

travers le pays. Il faut que cela ait l'air d'un accident. Eles

appartiennent à une famile puissante - je me souviens à

présent avoir rencontré le mari. Tu sacrifieras l'un de mes

bateaux. Juste après Ben Sukit, le courant est très rapide et

il n'y a pas de vilages dans les environs. Au besoin, perce

un trou dans le fond de la coque. Seul un bon et fort nageur

pourrait échapper à la noyade dans un tel courant. Certains

de nos hommes périront malheureusement aussi. Il le faudra

bien car cet "accident" doit être plausible. Prends deux bons nageurs avec toi qui t'aideront à regagner la rive car je ne

veux pas te perdre. Préviens ceux qui seront mêlés à l'affaire

et paie-les bien mais, ensuite, tue-les. Tu régleras toi-même

les détails. Après l'accident, rends-toi à Pitsanuloke avec les

autres bateaux, informe le mari de la tragédie - il s'appele

Chaiboon - et ramène-moi ici ce bâtard de fils.

- Vénérable, qu'il en soit fait selon vos ordres.»

Le capitaine s'éloigna et le moine demeura seul

dans le noir, songeant avec amertume à

ce maudit «fils». Le

fait d'avoir accepte d'endosser la paternité du garçon

commençait à entraîner plus de soucis que d'avantages. Ce

paquet non désiré avait été déposé il y a vingt ans à la porte

du Palais et, pour rendre service à son maître, il s'était vu

contraint de reconnaître pour sien cette toute jeune vie qui,

avec le temps, était devenue un despote cruel et vicieux qui

ne prenait plaisir qu'au mal. Même dans cette province

reculée de Pitsanuloke, le comportement de Sorasak

commençait sérieusement à porter atteinte à son nom. Et

dans une société où les parents se voyaient tenus pour

entièrement responsables des fautes de leurs enfants, les

crueles bouffonneries de Sorasak constituaient une verrue

qu'il alait bientôt faloir extraire. Surtout

maintenant que le

moine mettait la dernière touche au plus ambitieux des plans

qu'il ait jamais conçus.

Mais comment répudier le garçon après tant d'années? Il

perdrait alors la reconnaissance du roi dont il avait si

longtemps bénéficié, ainsi que tous les avantages acquis.

Non, il falait continuer à mentir à propos de cette soi-disant

paternité et trouver un autre moyen de maîtriser Sorasak.

Il était trois heures du matin lorsque le général Petraja se

glissa furtivement dans le monastère pour regagner sa

celule. Un bilet avait été déposé sur sa mince natte. Il le prit et approcha de la chandele pour le déchiffrer: «Vous êtes

prié de vous rendre dans ma celule à la première heure. »

Le moine jura entre ses dents. Le bilet portait le sceau de

Sa Sainteté l'abbé de Louvo...

5

La nuit tombait, mais l'air était encore lourd d'humidité

lorsque la barque de Phaulkon approcha des hauts remparts

d'Ayuthia. La vue de la vile cernée d'impressionnantes

murailles lui inspirait toujours un respect mêlé de crainte.

Bâtie sur une île, Ayuthia était entourée de toutes parts par

les eaux du puissant Chao Phraya, le Fleuve des Rois.

C'était une cité plus grande que Paris et, à bien des égards,

encore plus splendide. D'imposantes portes creusées dans

l'épaisse maçonnerie s'ouvraient à intervales réguliers pour

permettre le trafic fluvial. A l'intérieur, un dédale de canaux

surmontés de ponts en dos d'âne traçait un extraordinaire

réseau de communications. Ici, la voie

d'eau tenait lieu de rue. Rien d'étonnant à ce que les

premiers visiteurs européens, éblouis par la beauté

d'Ayuthia, l'aient baptisée «Venise de l'Orient». La

population, toujours affairée, se sentait aussi à l'aise sur une embarcation que sur terre.

Les grandes portes demeuraient fermées du crépuscule à

l'aube et aucun étranger n'était autorisé à séjourner dans la

vile après la tombée de la nuit.

Aucun étranger, sauf un...

Quand il aperçut la proue luisante de la longue barque de

Phaulkon mue par cent rameurs vêtus de tuniques rouges et

de couvre-chefs assortis, le gardien leva la grile pour la

laisser emprunter le grand canal. Puis il se prosterna front

contre sol, en signe de respect. A cette heure tardive, le

trafic était rare, mais les quelques barques encore présentes

s'écartèrent vivement lorsque la proue ornée de l'oiseau

mythique garuda surgit dans la pénombre. Un peu plus loin,

un vaste espace clos de murs cachait une seconde vile à

l'intérieur de la première: cité interdite où personne n'avait le droit de pénétrer indûment sous peine de mort. Les grandes

flèches des pagodes pointant au-dessus des murs crénelés

du Palais royal scintilaient encore faiblement dans la pâle

lumière du soir. A l'intérieur de cette enceinte, le Seigneur

de la Vie régnait sur une population de vingt mile esclaves,

eunuques, valets, concubines et gardes. Mais le Maître de la

Vie était absent car il résidait pour le moment dans son

Palais d'été de Louvo, à huit heures de navigation par le

fleuve. Grâce aux brises venues du nord,

la région

bénéficiait d'un climat tempéré et l'air y était bien meileur

pour l'asthme du monarque.

Phaulkon s'était également fait construire un palais à Louvo

pour être près de son maître souffrant. Mais Maria, son

épouse, ne pouvait supporter d'être éloignée de l'orphelinat

qu'ele avait fondé dans la capitale et auquel ele s'était

totalement dévouée. Ele se plaignait amèrement des

fréquentes absences de son mari lequel, lui, ne voyait que

des avantages à cet arrangement qui lui permettait de passer

plus de temps

avec Sunida, sa maîtresse bien-aimée. Non sans taquiner

Phaulkon sur les privations qu'imposait la monogamie

catholique, le roi Naraï avait accepté d'héberger Sunida

dans son palais de Louvo parmi les concubines royales. «Tu

peux bien te considérer dans ta tête comme un catholique,

Vichaiyen, lui disait souvent le Seigneur de la Vie avec un

petit rire, mais dans ton cœur, tu es bel et bien l'un des

nôtres. »

Dans le harem du roi, les femmes avaient dû jurer de ne pas

ébruiter le fait et, comme le châtiment infligé aux

contrevenantes consistait à leur coudre les lèvres, la

présence de Sunida parmi eles demeurait un secret bien

gardé.

Bien sûr, la noblesse siamoise était ouvertement polygame.

La première femme était considérée comme la principale

épouse et les autres concubines comme des épouses de

second rang, même si eles n'étaient pas mariées. Un homme

riche pouvait s'enorgueilir de posséder autant de secondes

épouses qu'il le désirait et tous les enfants qu'eles mettaient

au monde étaient reconnus comme légitimes.

Phaulkon n'en était pas moins fâché d'avoir à mentir à

Maria. Il aurait nettement préféré que tout se passe au grand

jour, mais la rigidité des principes catholiques ne lui laissait pas d'autre choix. Sunida aurait, ele aussi, aimé offrir

publiquement son soutien à Maria - ainsi que l'exigeait la

tradition siamoise - et lui manifester tout le respect dû à une

première épouse. Mais il n'en était malheureusement pas

question.

La barque de Phaulkon accosta à un quai de bois au pied

des imposantes murailles de la cité royale. L'air se remplit

aussitôt de cris excités et une intense activité s'empara du

vaste et majestueux édifice dressé sur pilotis. Lanternes et

torches furent promptement alumées, les sentiers balayés,

tandis que des esclaves chargés d'éventails accouraient pour

se prosterner, face contre terre, le long du parcours

emprunté par le Barcalon. Dans la quiétude du soir, on

n'entendait que le chœur des cigales et le murmure des

fontaines.

Phaulkon s'avança en souriant, heureux d'être de retour. Il

aimait ces jardins qu'il avait dessinés lui-même. Un dernier

reste de lumière lui permit encore d'admirer au passage les

bassins couverts de lotus et les ruisselets courant entre les

haies tailées en forme d'animaux. Il contourna un

majestueux palmier-éventail et grimpa la volée de marches

conduisant aux grandes portes en bois de

teck sculpté. Les

battants s'ouvrirent devant lui comme par magie et deux

esclaves en livrée s'aplatirent sur le sol de chaque côté du

seuil.

Il pénétra dans la maison par la vaste antichambre et trouva

Maria, un aimable sourire aux lèvres, qui l'attendait, assise

entre une tenture birmane et un miroir français.

Il la trouva plus jolie que jamais, sa grossesse encore à

peine visible. Ele portait un large kimono bleu orné d'un

motif floral qui tombait jusqu'à ses petits pieds de porcelaine

nichés dans des mules japonaises. Délicatement parfumée,

coiffée à la perfection, ele était vraiment ravissante avec ses

cheveux noirs nuancés de subtils reflets dorés, rassemblés

en un chignon bien net. Un crucifix d'or

pendait à son cou

gracile. De ses grands yeux d'Eurasienne dont le brun

éclatant contrastait magnifiquement avec la pâleur nacrée de

sa peau, ele l'examinait avec satisfaction.

« Bienvenue à la maison, Seigneur de ma vie. J'avais déjà

deviné qu'il s'agissait de vous en voyant les serviteurs

s'affairer si soudainement. »

Ele s'adressait à lui en portugais, la langue qu'ils

employaient lorsqu'ils étaient ensemble. Mais tous deux

usaient aussi facilement du français et du siamois.

Phaulkon l'étreignit puis s'écarta d'un pas pour contempler

sa taile. «Voilà une bien jolie rondeur, dit-il en souriant.

Comment va notre jeune comte de Faucon ?

- Comment savez-vous qu'il ne s'agit pas

d'une comtesse ?

»

Il eut une petite grimace moqueuse. «J'ai mes sources.

- Ne me dites pas que vous avez consulté une devineresse?

Je croyais pourtant que c'était la seule coutume siamoise

dont vous ne faisiez pas l'éloge.»

Le petit sourire persista. «Je n'aurais en effet jamais dû me

livrer à ce ridicule petit exercice. Ele

m'a dit que je n'avais

plus que soixante jours à vivre. » Maria haussa un sourcil.

«Par exemple! Voilà qui est bien courageux de sa part!

Peut-être entendait-ele par là vous inciter à passer

davantage de temps à la maison... »

Ele lui jeta un regard suppliant. Si seulement les choses en

alaient autrement! pensa-t-ele. Si seulement je pouvais être

certaine qu'il partage ma foi, croire à son amour pour Dieu

et pour moi, savoir que je suis davantage pour lui que

quelques bribes éparses de son existence ! Comment réussir

à contrôler cette énergie sans repos qui le lance dans toutes

les directions et l'éloigné constamment de moi ?

Ele le prit par le bras et le conduisit par un couloir éclairé

de torches à son salon favori.

Confortablement instalé sur le

large canapé que les jésuites français lui avaient offert,

entouré de sa chère colection de cabinets anciens noir et or,

il se mit à lui narrer le récit de son expédition à Mergui. Ele

l'écouta attentivement, prenant garde à l'interrompre aussi

peu que possible.

Quand il en eut fini, ele prit la parole : «Vous avez

certainement eu votre compte de dangers, Constant. Mais si

vous voulez faire mentir la prédiction de cette vieile femme

et atteindre un âge avancé, je vous suggère de rester ici

avec moi. Votre premier enfant naîtra dans quelques mois

et, qui sait, vous pourriez peut-être apprendre à savourer les

joies familiales... » Il choisit ses mots avec soin pour lui

répondre. «Je ne cesse de penser à cet

enfant à venir,

Maria, mais vous n'êtes pas sans savoir que le Seigneur de

la Vie m'a instamment demandé de rester auprès de lui à

Louvo. Ne pouvez-vous changer d'avis et accepter enfin de

m'y accompagner?

- Constant, vous savez parfaitement que je ne peux quitter

l'orphelinat. » Ele fronça les sourcils. « Mais il me faut vous

dire que le roi n'a sans doute plus longtemps à vivre. »

Phaulkon se raidit : « Quoi ? Sa santé s'est détériorée ?

- Je le crains. Bien des choses se sont produites pendant

votre absence, mon Seigneur. La meileure nouvele, c'est

que Pra Piya s'est arrangé avec les jésuites. Il est prêt à se

convertir. »

Phaulkon contrôla sa colère avant de répondre, maudissant

intérieurement son absence.

«Le temps n'est pas encore venu, Maria. Le pays n'est pas

prêt pour ce changement.

- Il n'est jamais trop tôt pour recevoir Dieu, Constant.

- Vous ne comprenez pas. De teles choses doivent être

traitées avec la plus extrême prudence. Sa Majesté est-ele

au courant de cela?

- Sa Majesté est trop malade.» Ele

hésita. «Votre ami, le

père de Bèze, a cessé de lui rendre visite.

- Comment?» s'exclama Phaulkon, interloqué.

Le silence de Maria ne fit que confirmer ses pires craintes. Il

serra les poings. «Mais de Bèze alait chaque jour à son

chevet avec les meileurs remèdes venus de France. Le

traitement accomplissait de véritables miracles ! »

Maria l'observa avec une certaine agitation.

« De Bèze a été empêché de poursuivre ses visites.

- Empêché ? Mais pourquoi ? Qui a donné cet ordre ?

- Malthus. Et les autres jésuites.

- Malthus? Je n'ai aucune confiance en lui. Comment diable

ont-ils pu contraindre de Bèze?

- En le retenant de force à Avuthia et après en avoir décidé

par un vote.

- Mais c'est scandaleux! Ils précipitent la mort du roi !» Il

serra les dents. « Malthus me paiera ça. Où se trouve de

Bèze, en ce moment?

- J'ai entendu dire qu'il s'était échappé.»

Phaulkon se tourna vers un serviteur prosterné à

la porte. «Pichai, rends-toi immédiatement au sémi-

naire et tâche de savoir où se cache le

père de Bèze. S'il est

à Ayuthia, ramène-le-moi immédiatement!

- Qu'il en soit fait selon vos ordres, Puissant Seigneur. »

Maria attendit que le serviteur ait quitté la pièce.

« Il est trop tard pour sauver le roi, Constant. »

Il lui jeta un regard dur. «On dirait que cela vous fait plaisir, Maria.

- Je n'approuve pas les méthodes de Malthus et je suis

désolée pour sa Majesté, mais...

- Mais quoi ? Alons, dites votre pensée ! » Les yeux de

Phaulkon jetaient des éclairs.

Ele hésita et sa voix trembla légèrement quand ele se

décida à parler. «A la différence de vous, Constant, je suis

une fervente catholique. Voilà pourquoi, tout comme les

jésuites, je pense que vous ne parviendrez jamais à obtenir

la conversion du roi. »

Il garda quelques instants le silence, s'efforçant de maîtriser

le torrent d'invectives qui lui venait aux lèvres. Pourquoi

falait-il toujours en revenir là avec ele? «Le Seigneur de la

Vie agit comme bon lui semble», finit-il par répondre en

contrôlant sa voix.

Maria parut ne pas entendre. « Par aileurs, Pra Piya est

d'accord pour se convertir au catholicisme, reprit-ele,

poursuivant son raisonnement. Et il est l'héritier du trône

désigné par Sa Majesté.

- En tant que bouddhiste, peut-être. Mais pas comme

catholique. Je connais le roi.

- Il m'arrive parfois de me demander, Constant, si vous

souhaitez réelement voir un catholique régner au Siam... »

Décidément, l'attitude de Phaulkon l'exaspérait. Comment

pouvait-il se montrer aussi négligent devant une question

d'une tele importance ? Ne comprenait-il pas, comme ele,

qu'il n'y avait qu'une seule foi, une foi pour laquele ses

ilustres ancêtres avaient été martyrisés au Japon ?

«Rien ne presse, dit Phaulkon. Quand le moment sera venu,

il sera temps d'agir.»

Ele prit un ton sareastique. « Et quand ce moment arrivera-

t-il ?

- Sans doute quand les jésuites cesseront de s'en mêler.

Une fois Pra Piya couronné roi, nous pourrons envisager

pour le pays un changement aussi capital. Mais, en

attendant, il doit rester bouddhiste. Son accession au trône

est déjà bien assez incertaine comme cela.

- Même quand on sait que Sa Majesté a ordonné à Yotatep

de l'épouser?»

Il eut un rire moqueur. « Ele n'y consentira jamais car ele

est toujours amoureuse de son oncle. »

Maria plissa les yeux. « En somme, vous ne soutenez pas la

candidature de Pra Piya?

- Pas en tant que catholique. Il n'aurait pas une chance et je

ne veux pas voir une guerre civile

déchirer le pays.

- Une guerre civile? répéta Maria, incrédule.

- Evidemment. Des hommes comme Petraja n'attendent que

cela.

- Vous voulez dire que vous n'êtes pas prêt à risquer votre

poste pour donner à ce pays la chance de connaître le vrai

Dieu ? »

Il retint un soupir. Ele ne comprendrait

jamais. Son

engagement religieux était si total qu'il l'empêchait de

distinguer le jeu subtil du pouvoir et des ambitions

politiques. «Il s'agit de préserver la continuité du Siam,

Maria, et non de ce que l'un de nous deux souhaiterait voir

se produire.

- Ainsi, la religion n'est rien d'autre, pour vous, qu'un pion à négocier sur l'échiquier politique, n'est-ce pas ? »

Ele se pencha en avant avec colère, donnant libre cours à

ses frustrations.

Il perdit patience. « Ecoutez, Maria, je suis le Premier

ministre d'un État bouddhiste, et je sers un roi bouddhiste.

Croyez-vous que l'on puisse annihiler en quelques mois près

de mile ans de tradition ? Je vous le répète, il faut attendre

le bon moment et prendre toutes les précautions.

- Si vous refusez d'agir maintenant, Constant, ils agiront sans

vous! répliqua-t-ele d'une voix de plus en plus forte. Les

canons français protégeront le nouveau roi catholique. Dès

que les jésuites auront retrouvé de Bèze, ils se proposent

d'envoyer Malthus à Bangkok pour demander l'aide du

général Des-farges. »

Il fut stupéfait. « Et moi je vous dis qu'il faut empêcher

Malthus !

- Qui donc l'arrêtera? lança-t-ele d'un air de défi.

- Je le ferai, s'il le faut. » Une veine se mit à battre sur son front comme il se levait de son siège. «Au diable Malthus,

au diable ces jésuites et leur zèle aveugle ! lança-t-il, furieux.

En vérité, la morale rigide des catholiques ne peut convenir

aux Siamois! Ils ne cesseront jamais de croire au cycle

perpétuel de la vie et des réincarnations.

Et ils veulent

pouvoir divorcer! »

Il s'arrêta brusquement, comprenant trop tard qu'ele

pouvait mal interpréter cette dernière réflexion.

Les yeux de Maria étincelaient. «Dans ces conditions,

pourquoi n'embrassez-vous pas à votre tour la religion

bouddhiste? Je vois bien que cela conviendrait à votre style

de vie. Vous appréciez les manières débauchées de ce

peuple et vous approuvez secrètement leur polygamie, n'est-

ce pas, Constant? Et vous aimeriez bien que je l'approuve

aussi.

- Je m'absente six semaines et voilà ce que vous et vos

maudits jésuites manigancez! rétorqua-t-il, amer.

- Six semaines? Mais c'est tout le temps que vous êtes

absent! Vous ne revenez que pour découvrir d'autres sujets

qui vous éloignent de moi ! » Sa voix se fêla, comme au

bord des larmes. «Je suis si lasse d'être toujours seule.»

Il fit un effort considérable pour garder son sang-froid et

parler d'une voix douce.

«Seule, vous? Alors que vous êtes sans doute l'épouse de

Barcalon la plus active de toute l'histoire de ce pays.

L'orphelinat, les bonnes œuvres... il ne se passe pas un seul

jour sans que les femmes de mandarins ne se bousculent

dans votre salon.»

Ele eut un sourire triste. «Parlons-en, oui... Avec leurs

éternels sourires et leurs bavardages creux. Je ne suis

entourée que de gens avec lesquels il m'est impossible de

communiquer réelement. Ce sont des bouddhistes, et tous

obéissent à des règles de vie totalement étrangères aux

miennes. » Ele le regarda durement. « Et, comme vous le

dites si bien vous-même, ces femmes ne voient, eles, aucun

inconvénient à partager leur mari... »

Il l'observait, s'efforçant d'éprouver de la pitié pour ele plus que de la colère. Son inflexibilité, son rigorisme étaient les

purs produits de l'éducation dispensée par les jésuites, une

éducation qui l'avait coupée du monde extérieur simplement

parce que celui-ci n'était pas jugé conforme à leur rigide

code de vie. Les rares personnes qui partageaient sa foi

chrétienne - pour la plupart, des Eurasiens mêlés de sang

portugais - étaient issues de brèves liaisons entre des soldats

et des prostituées. Autant dire qu'eles ne constituaient guère

une compagnie convenable pour l'épouse

d'un Barcalon.

Toutefois, s'il falait bien admettre que ces circonstances

n'avaient rien de favorable, c'était aussi à cause d'ele-même

et de ses propres choix que Maria se retrouvait seule. Plus il

y pensait, plus Phaulkon réalisait à quel point le fossé qui les séparait se creusait de plus en plus.

Il la vit poser une main sur son ventre. « Sans doute devrai-

je aussi élever seule mon enfant. Le

travail que j'accomplis à

l'orphelinat m'aura au moins appris ce qu'il en est lorsque les

parents sont absents. J'espère seulement que ce sera un

garçon. Car je ne voudrais pas qu'une file ait à éprouver un

jour ce que je vis aujourd'hui. »

Le ton était si amer qu'il fit un dernier effort pour aler vers

ele. «Je vous ai proposé de me rejoindre à Louvo mais

vous avez refusé. Vous devriez pourtant comprendre les

formidables pressions auxqueles je suis soumis. »

Ele explosa. «Des pressions sur vous? Et ce que, moi,

j'endure, cela vous laissc-t-il donc indifférent? À vous

attendre chaque jour sans savoir où vous vous trouvez... ni

avec qui. Dites-moi, Constant, avez-vous emmené quelques

concubines avec vous à Mergui, comme

le ferait tout bon

mandarin?»

Il réussit à se contenir. «Je suis certain qu'il vous sera

plaisant d'apprendre que j'ai voyagé seul.

- Vraiment? Mais la nuit, Constant, qu avez-vous fait la

nuit?»

Ele le provoquait à présent, comme si ele n'avait plus qu'un

seul désir: précipiter le pire.

«J'ai dormi, Maria. J'étais épuisé.

- Je porte votre enfant, Constant, j'ai le droit de savoir. Et

Sunida? je veux connaître la vérité à son sujet. »

Avant que Phaulkon n'ait eu le temps de trouver une

réponse, Pichai, encore haletant, revint se prosterner sur le

pas de la porte.

«Puissant Seigneur, j'implore votre pardon pour cette

intrusion. Le père farang n'est pas au séminaire. On m'a dit

qu'il était parti pour Louvo il y a trois jours, dans des

circonstances difficiles. Les autres pères ont tenté de le

retenir mais, après une lutte acharnée, il a réussi à

s'échapper.

- Merci, Pichai.» Il se tourna vers Maria. «Vous

comprendrez, je l'espère, que je doive partir pour Louvo

dès le lever du jour. »

A nouveau, un terrible sentiment de solitude s'abattit sur la

jeune femme à la pensée de le perdre encore. Mais la

frustration l'emporta et ce fut sur un ton sar-castique qu'ele

répondit: « Bien entendu. Je suppose que je devrais vous

être reconnaissante d'avoir pris la peine de vous arrêter ici

en chemin. »

Il lui parla avec douceur car, à présent, il se sentait

sincèrement désolé pour ele. Si seulement ele pouvait se

libérer de son carcan... «J'ai finalement renoncé à faire halte

à Bangkok pour voir Desfarges - bien que ce soit sur ma

route - pour vous rejoindre au plus vite. »

Mais Maria ne parut pas avoir entendu. «Souve-nez-vous,

Constant: si jamais ce que l'on raconte à

propos de Sunida

est vrai, je n'aurai pas de pitié.»

Une pesante lassitude envahit Phaulkon. «Voulez-vous

prévenir les domestiques de ne pas me déranger? J'ai bien

un mois de sommeil à rattraper... »

6

C'était leur sixième jour à Mergui. En d'autres

circonstances, la fascination de Mark et Nelie pour

l'exotisme de ce nouveau monde aurait éclipsé toute autre

considération. Car jamais, encore, ils n'avaient contemplé

de spectacle aussi grandiose. Sous un ciel d'un bleu intense,

des colines boisées bordaient une plage incurvée dont le

sable éblouissant de blancheur contrastait avec l'éclat

turquoise de la mer. Rien n'aurait pu les préparer à cette

vision de l'Asie, à cette explosion de

sensations inédites : les cris rauques des vendeurs qui, torse nu, vantaient leurs

marchandises le long du front de mer; les arômes entêtants

d'épices aux senteurs inconnues ; les rangées de huttes en

bois perchées sur de hauts pilotis ; les temples bouddhistes

étincelants d'or, aux toits étrangement recourbés; les

karbaus indolents chevauchés par des gamins à la peau

brune et même, parfois, un éléphant

caparaçonné qui se

pavanait avec majesté le long de la rue principale.

La séduction que ce pays exerçait sur eux ne fut pas à sens

unique. Partout où Mark et Nelie apparaissaient, toute

activité cessait brusquement. Murmures et chuchotements

succédaient au tumulte de la rue. Chacun contemplait,

émerveilé, cette Anglaise vêtue à la mode occidentale, ses

yeux bleus comme le ciel, sa peau couleur de sable blanc.

L'Orient et l'Occident s'étudiaient, s'admiraient pendant de

longues minutes jusqu'à ce que Nelie, avec son instinct et sa

spontanéité habituels, gratifie tout le monde de son plus

radieux sourire en lançant à la ronde un joyeux «bonjour! ».

Alors l'assemblée s'éveilait de sa stupeur et réagissait avec

chaleur et ravissement.

Les vêtements de la jeune femme, sa peau lumineuse, tout

était prétexte à d'impatientes explorations. Des mains avides

se tendaient pour toucher les longues jupes et le chapeau

tandis que Nelie observait, captivée, ce peuple à la peau

sombre qui lui paraissait infiniment plus beau que les

Européens. Les hommes avaient une ossature mince, des

membres bien proportionnés et portaient

un pagne de

couleur vive. Mais c'était surtout les femmes qui I étonnaient

avec leur poitrine nue ou recouverte d'un tissu lâche. Eles

avaient des cheveux noirs et raides, des pommettes

sailantes, des yeux en amande et un sourire permanent aux

lèvres. Avec leurs doigts fins, leur peau lisse et ambrée, eles

affichaient une beauté fraîche et saine.

L'attention suscitée par sa présence n'effaroucha nulement

Nelie. Bien au contraire, ele en fut séduite. «Je vais me

plaire ici, Mark. Pour une fois que les femmes s'intéressent

plus à moi qu'à toi ! »

Ces promenades étaient, certes, agréables, mais le temps

passait et ils se trouvaient encore bien loin d'Ayuthia. Au

bout de quelques jours, le plaisir de la nouveauté s'estompa

pour céder la place à une dévorante frustration. Partout où

ils alaient, le même serviteur corpulent les escortait et

personne ne semblait parler autre chose que le siamois ou le

péguan. Parviendraient-ils jamais à s'échapper?

Ce fut Mark qui, le premier, eut l'idée de chercher une

assistance auprès du prêtre local. Il avait suivi avec assiduité ses leçons de siamois et, ce matin-là, avait même réussi à

prononcer dans le dialecte local : «C'est demain dimanche.»

Comme sa mère, il ne croyait guère que Thomas Ivatt

faciliterait leurs projets de voyage. Convaincue à son tour

qu'un prêtre pourrait se montrer favorable à leur cause,

Nelie demanda au gouverneur la permission d'assister à la

messe dans la petite église qui se dressait en haut de la

coline.

«Ainsi, vous êtes catholique? demanda Ivatt.

- En effet, Excelence», répondit-ele en mentant

effrontément.

Il la fixa avec une admiration non déguisée. Ele avait revêtu

les vêtements du pays: un panung bleu foncé autour de la

taile et un châle assorti qui drapait sa poitrine sans la

comprimer. Ses bras, ses épaules et ses jambes, d'une

blancheur de lys, se retrouvaient pour la première fois

exposés au soleil. L'enthousiasme manifeste d Ivatt pour sa

nouvele tenue rassura Nelie car ele avait craint de paraître

ridicule habilée de la sorte. Voir le gouverneur la dévorer

ainsi des yeux augurait bien de l'avenir.

«Comptez-vous éprouver les vœux de chasteté du prêtre,

Mrs. Tucker?»

Nelie éclata de rire.

«C'est vous, Excelence, qui avez suggéré que nous visitions

le marché. Je pensais que vous seriez intéressé de voir ce

que j 'en avais rapporté.

- Tout à fait seyant, Mrs. Tucker. Je vous félicite.

- Merci, Excelence. Mais, rassurez-vous, je n'ai aucune

intention de m'habiler de la sorte pour me rendre à l'église.

»

Tout en sachant ces vêtements flatteurs, ele éprouvait

encore quelque gêne à montrer ainsi ses jambes en public.

Au marché, les femmes avaient poussé de petits cris

d'émerveilement en découvrant la pâleur de sa peau tandis

qu'eles lui montraient comment enrouler le panung autour de

sa taile. Les premières réticences de Nelie s'étaient vite

envolées en constatant combien le tissu était frais et

confortable.

«Comptez-vous assister vous-même à la messe, Excelence

?

- Non, Mrs. Tucker. Je suis bouddhiste. »

Nelie fut soulagée d'apprendre qu'Ivatt ne les

accompagnerait pas à l'église.

« Connaissez-vous le prêtre ?

- Le père Carvalho? Vaguement. Un Portugais, à ce qu'il

me semble.

- Je me permettrai de le saluer de votre part. »

Ivatt sourit. «Je ne pense pas que nous ayons grand-

chose en commun, lui et moi. »

Exactement ce que Nelie avait espéré. «A propos,

Excelence, j'imagine que vous avez écrit à Lord Phaulkon ?

»

Ivatt hésita. «En effet, Mrs. Tucker, mais le courrier n'est

pas encore parti. J'attends d'autres documents qui doivent

être envoyés à Avuthia en même temps. »

Nelie fronça les sourcils. « Mais, Excelence, vous m'aviez

promis...

- Chaque chose en son heure, Mrs. Tucker. Si vous avez

l'intention de séjourner durablement au Siam vous

découvrirez bien vite que nous n'accordons pas ici la même

valeur au temps. Que sont quelques jour ; de perdus dans le

cours d'une vie?»

La petite église en haut de la coline avait sérieusement

besoin de réparations. Les murs blanchis à la chaux

s'écailaient, tout comme la peinture bleue d< s volets et du

dôme. Cependant, le petit jardin qui l'entourait semblait bien

entretenu et croulait sous 1 bougainvilées et les hibiscus.

D'un côté, le panorama offrait une vue splendide sur l'océan;

de l'autre, on pouvait apercevoir, perché sur une coline

voisir e, un somptueux temple bouddhiste dont les colonres

dorées scintilaient dans la lumière du matin.

Levés à l'aube, Nelie et Mark s'étaient

vêtus à la mode

européenne pour se rendre à la messe de huit heures.

Toujours flanqués de leur serviteur, ils escaladèrent la pente.

Le soleil tapait déjà si fort qu'ils durent faire de fréquentes

haltes pour essuyer la transpiration qui ruisselait de leur

front. Pendan. la montée, Nelie était à ce point plongée

dans ses pensées qu'ele ne jeta même pas un regard au

splenc ide panorama en contrebas.

« Macao appartient bien au Portugal, n'est-ce pas ? »

demanda-t-ele tout à coup à Mark.

- Oui, mère. C'est un port situé sur la côte chinoise.

- Que sais-tu de cette colonie ?

- Eh bien, la Chine impériale l'a donnée au Portugal il y a

environ cent cinquante ans. Il s'agit d'un comptoir

commercial d'une exceptionnele

envergure et j'ai lu qu'on y

trouvait de très beles églises. Il me semble même qu'on y a

nommé un archevêque.»

La porte de la chapele était grande ouverte lorsqu'ils

achevèrent leur ascension. Ils prirent place sur l'un des

bancs et examinèrent la petite église dont l'intérieur austère

témoignait du déclin de l'empire portugais. Le plafond était

craquelé et écaillé, les bancs de bois rongés par les vers. Un

groupe plutôt hétéroclite de fidèles - une douzaine

d'Eurasiens, deux marins européens tatoués, quelques

Indiens à la peau foncée et une poignée de Siamois à l'air

timide - se retourna en bloc pour observer avec curiosité les

nouveaux arrivants. Le serviteur du gouverneur,

manifestement bouddhiste lui aussi, ne

paraissait pas savoir

comment se comporter. Il s'attarda quelques instants près

du banc de Nelie puis, d'un geste, indiqua qu'il attendait

dehors.

Mark et sa mère s'agenouilèrent et firent mine de prier tout

en observant discrètement les fidèles se diriger l'un après

l'autre vers le confessionnal. Lorsque vint son tour, Nelie

s'apprêta à se lever, mais Mark la retint par le bras en la

fixant d'un air incrédule.

«Mère, chuchota-t-il avec anxiété, comment son-gez-vous à

vous confesser alors que vous n'êtes pas catholique ! »

Ele le rassura d'un sourire. «Tu n'auras pas besoin de me

suivre, Mark. » Ele gagna le confessionnal au fond de

l'église et entra.

A vrai dire, ele se sentait plutôt nerveuse, n'ayant jamais

connu une tele situation auparavant. Pour l'essentiel, d'après

ce qu'ele avait appris de ses amis catholiques, il lui faudrait

confesser ses péchés. Cependant, ele ignorait comment se

comporterait le prêtre.

Mais il lui falait aler jusqu'au bout de son plan au ;si risqué

soit-il.

Ele s'agenouila et aperçut le profil du prêtre se découpant

de l'autre côté d'une petite grile, ses traits à peine distincts derrière la fine gaze qui protégeait l'ouverture.

« Parlez-vous anglais, mon Père ? »

Il secoua la tête. «Portugues, mea filha. »

Le cœur de Nelie se serra. « Français ?

- Un peu »

Soulagée, ele s'adressa donc à lui dans cette langue qu'ele

avait apprise auprès des exilés huguerots employés sur les

terres de son mari.

«Pardonnez-moi, mon Père, parce que j'ai péché...» C'était

la seule phrase rituele qu'ele connaissait. Il y eut un silence.

Falait-il attendre que le prêtre pre me la parole? Comme

rien ne venait, ele prit une profonde inspiration et se

rapprocha de la grile.

«Mon Père, j'ai commis le péché d'adultère.»

Ele se tut, espérant une réponse. Mais tout ce qu ele put

entendre fut un long marmonnement. On ai rait dit du latin,

une langue avec laquele ele n'était guère familiarisée.

Le marmonnement cessa enfin.

« Est-ce tout, mon enfant ?

- Tout? répéta Nelie d'un ton mal assuré.

- Est-ce là tout ce que vous avez à

confesser?

- Eh bien, je... je me suis laissé séduire par le gouverneur en

échange de certaines faveurs. »

Ele sentit qu'il se raidissait.

« Le gouverneur de Mergui ?

- Oui, mon Père.»

Un long silence suivit cette déclaration.

«Votre cœur est-il lourd de remords, ma file? finit-il par

demander.

- Oh, certainement, mon Père. Car j'ai comrris un autre

péché: j'ai connu la colère et j'ai même envisagé de tuer

pour me venger. »

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

Nouveau silence. Le profil, de l'autre côté de la grile, parut

se durcir. Apparemment, le prêtre attendait que sa pénitente

reprenne le fil de sa confession.

«Voyez-vous, mon Père, poursuivit

Nelie, je n'ai pas été

seulement séduite mais abusée. A mon arrivée d'Angleterre,

j'ignorais la langue et les coutumes de ce pays. J'avais

besoin de porteurs, de provisions et de pirogues pour

poursuivre mon voyage. Le gouverneur m'a recueilie en me

promettant de m'aider. Mais, en échange, il me demanda de

lui accorder... mes faveurs. Rien de bien extraordinaire pour

lui car, en tant que bouddhiste, il possède plusieurs épouses.

Devant mon refus, il m'a fait mettre sous bonne garde, sous

prétexte de nous protéger. Je n'ai pas encore osé avouer la

vérité à mon fils.» Sa voix trembla. «Finalement, j'ai cédé

aux avances du gouverneur, mais il n'a pas rempli sa part du

marché. C'est alors que j'ai envisagé de le tuer. Seule la vue

de cette église et l'espoir d'y trouver un

prêtre qui

compatisse à mon sort ont arrêté mes desseins. En ce

moment même, un garde du gouverneur attend dehors pour

nous reconduire à sa résidence.» Ele prit un ton désespéré.

«Aidez-moi, je vous en supplie ! Je n'ai personne d'autre

vers qui me tourner. Votre bonté ne restera pas sans

récompense. Je possède assez d'argent pour offrir de riches

présents à la maison du Seigneur. »

Le prêtre demeurait silencieux mais, bien qu'ele ne vît

toujours que son profil, ele sentit qu'il écoutait avec

attention. La petite église réclamait d'urgentes réparations et

Nelie devinait que le père Carvalho pesait le pour et le

contre. Il reprit enfin la parole. «Attendez que la messe

s'achève, ma file. Nous prierons alors ensemble et nous

reparlerons de tout cela. » Ele fut la dernière à sortir du

confessionnal. Lorsqu'ele regagna son banc, évitant le

regard chargé de curiosité de son fils, ele vit le prêtre entrer dans la nef. C'était un homme gris et décharné, à la mine

bienveilante mais aux yeux tristes, comme s'il pleurait, lui

aussi, la gloire déchue de l'Église du Siam. Il jeta à Nelie un

coup d'oeil intrigué et ele se demanda avec inquiétude s'il

avait été dupe de sa prétendue piété. A moins qu'il n'ait

conclu que les rituels catholiques différaient sensiblement

selon les pays.

Lorsque la messe fut terminée et l'ultime fidèle sorti - non

sans avoir jeté un dernier coup d'oeil aux nouveaux venus -,

le père Carvalho s'agenouila en face de Nelie et de Mark

pour entamer une prière. Le serviteur du gouverneur revint

sur ces entrefaites et, d'un signe impérieux, commanda aux

deux Anglais de quitter l'église. Le prêtre interrompit son

oraison, s'approcha de l'homme et lui parla. Du coin de l'œil,

Nelie vit le serviteur secouer la tête avec énergie. Le prêtre

reprit sa place à genoux sur le banc. Ses mains se joignirent

en une attitude de piété fervente et il commença à murmurer

comme si cela faisait partie du rituel

liturgique.

«Ce serviteur ne parle pas français, je suppose? demanda-t-

il à mi-voix.

- Uniquement le siamois, précisa Nelie.

- Parfait. Je viens de lui expliquer qu'il n'avait pas besoin de vous attendre et que je vous raccompagnerais moi-même.

Naturelement, il s'y est opposé mais je lui ai dit que vous

n'aviez pas pénétré dans une véritable église depuis de longs

mois. » Il observa une courte pause. « Nous n 'avons pas

beaucoup de temps. Ayons l'air de prier ensemble afin de

ne pas éveiler les soupçons. »

Il regarda Nelie avec gentilesse. «Vous êtes bel et bien

prisonnière, mon enfant.

- Dans ce cas, vous alez nous aider, n'est-ce pas ? »

Le prêtre hésita. «Il faudrait d'abord que j'en

apprenne un peu plus sur vous. Mais le temps presse. »

On toussa dans leur dos et Nelie réprima difficilement son

impatience. Ele se tourna vers Mark. «Va distraire cet

encombrant serviteur. »

Mark se leva et se dirigea vers le seuil de la chapele où

l'homme attendait. Nelie profita de ce court répit pour

ouvrir discrètement sa bourse. Ele en sortit deux larges

pièces d'argent - témoignages d'un legs hérité de son défunt

mari - et les glissa sous le coussin sur lequel ele était

agenouilée. Le prêtre l'observa, sans perdre un seul de ses

gestes. Il n'était plus temps de faire dans la subtilité, à

présent. Ele devait prendre tous les risques.

«Ce n'est qu'un début, mon Père. Il y en aura plus si vous

nous aidez. »

De fines gouttes de sueur perlèrent au front du père

Carvalho. «Nous devons... en discuter plus avant. Venez

dîner chez moi demain.

- Et sous quel prétexte ? »

Il réfléchit rapidement. «J'adresserai une invitation au palais

du gouverneur en vous priant d'assister à un office spécial

qui sera suivi d'une légère colation. La liberté religieuse

existe ici et le gouverneur ne pourra refuser. Que Dieu soit

avec vous, mon enfant. »

Le soir suivant, Mark et Nelie se retrouvèrent de nouveau

sur les bancs de la chapele. Ainsi que le père Carvalho

l'avait prévu, Ivatt n'avait pu s'opposer à ce déplacement

mais, comme on pouvait s'y attendre, l'encombrant serviteur

les accompagnait. Cette fois, la petite congrégation se

composait uniquement de cinq hommes, tous des Siamois.

Après la messe, tout le monde prit place autour d'une

longue table de réfectoire sous le porche, derrière l'église.

Alors qu'il n'avait parlé que d'une modeste colation, le

prêtre servit en réalité un repas copieux composé de

crevettes et de calamars que tous dégustèrent avec plaisir, y

compris le corpulent domestique du

gouverneur. Nelie,

Mark et le père Carvalho s'étaient
instalés en bout de table

et purent ainsi converser librement.

- Une chose m'intrigue, ma file. Pourquoi
vous êtes-vous

aventurée dans ces lointaines régions?»

Nelie s était préparée à cet
interrogatoire. «Nous faisons

route vers Macao, mon Père. Ma sœur y
est mariée à un

commerçant portugais et nous ne nous

sommes pas revues

depuis dix-sept ans. Mon mari m'ayant laissé quelque

fortune à sa mort, j 'ai décidé d'entreprendre ce voyage

pour la revoir. Vous savez, nous étions très proches

autrefois. »

Le prêtre lui jeta un regard étrange. « Et pourquoi ne pas

avoir poursuivi par la route maritime? Mer-gui ne se trouve

pas sur votre chemin. »

Nelie n'hésita qu'une seconde. «Nous ne pouvions plus

supporter la mer. Je souffrais chaque jour de terribles

nausées. »

Il hocha la tête avec bienveilance. «Je comprends.

Toutefois, il est de mon devoir de vous conseiler

d'abandonner votre projet de gagner Ayuthia par voie de

terre. Le trajet est infiniment plus difficile que par la mer.

Toutes sortes d'animaux sauvages infestent les rives du

fleuve et les voyageurs doivent passer la nuit dans leurs

pirogues. Les vilages sont rares, éloignés les uns des autres.

Dans un mois, à la saison des pluies la route deviendra

quasiment impraticable. De Ceylan, en revanche, vous

trouverez des liaisons maritimes

régulières pour Macao. Je

vais voir ce que je peux faire pour vous dans ce sens. »

Nelie le fixa d'un air sombre. «Je préférerais mourir que de

reprendre la mer! »

Le père Carvalho haussa les épaules. « Dans ce cas, j'ai

bien peur de ne rien pouvoir pour vous.»

Le cœur de Nelie se serra. Ele n'alait pas retrouver de sitôt

quelqu'un capable de l'aider à

s'échapper. Pas question de

laisser passer cette chance. L'important était de retenir

l'attention du prêtre jusqu'à ce qu'ele imagine une solution.

« Mon Père, une question me brûle les lèvres depuis déjà un

bon moment: comment se fait-il qu'un Anglais ait été nommé

gouverneur de cette province?

- C'est un homme proche du Barcalon - le Premier ministre.

Un Européen également.

- Le Premier ministre est européen? s'exclama Nelie,

stupéfaite. L'avez-vous déjà rencontré?

- Oui, une fois. Un homme extraordinaire.»

Il jeta un coup d'œil en direction de Mark et poursuivit:

«D'ailleurs, votre fils me fait penser à lui. Le

beau type méditerranéen, si vous voyez ce que je veux dire.

- De quele nationalité est le Barcalon ?

- C'est un Grec vénitien, originaire des îles Ioniennes. Et

catholique aussi, Dieu soit loué.

- Comptez-vous beaucoup de convertis parmi la population

locale, mon Père ? »

Le visage du prêtre s'assombrit. «Le bouddhisme est

implanté dans ce pays depuis fort longtemps. Mais notre

plus grand espoir repose à Ayuthia.

L'épouse du Barcalon

est portugaise et très influente. De plus, son mari est le

favori du roi. Le Seigneur de la Vie, ainsi que l'on appele ici

Sa Majesté, le consulte pour un oui ou un non. Nous prions

tous pour que le Barcalon le conduise sur le chemin de la

vraie foi. »

Entendre parler ainsi de Constant troubla Nelie, mais plus

ele en apprendrait, mieux ce serait.

«Croyez-vous qu'il ait une chance de réussir?»

Le prêtre leva les bras au ciel en signe d'impuissance.

«Certains pensent qu'il fait de son mieux, d'autres qu'il agit

sans sincérité. Les jésuites d'Ayuthia sont partagés à ce

sujet.

- Et vous? Quele est votre opinion?»

Mais avant que le père Carvalho ait eu

le temps de

répondre, le serviteur d'Ivatt s'était levé de table, les yeux

fixés sur eux, l'air coupable de s'être montré oublieux du

temps et de ses devoirs. Le repas était terminé et il avait

ordre de regagner au plus vite le palais du gouverneur.

« Vite ! chuchota Nelie, expliquez-lui que nous voulons

nous rendre à la chapele pour une dernière prière. S'il vous

plaît... accordez-moi encore quelques minutes. »

Le gros serviteur écouta la requête du prêtre et finit par

céder. L'abondante quantité d'alcool de riz ingérée au cours

du dîner avait émoussé sa méfiance. Il les accompagna

jusqu'à la porte de l'église, s'étira en éructant bruyamment

tandis que les autres alaient s'agenouiler sur l'un des bancs.

« Vous me demandiez ce que je pensais

de la situation?

poursuivit le prêtre. Eh bien, ma file, nous vivons des temps

troublés. Certaines rumeurs prétendent même que les

Français et les Siamois pourraient se déclarer la guerre.

Voilà pourquoi ce n'est guère le moment de se rendre à

Ayuthia. Je vous conseile de gagner directement Macao par

bateau. Je vous y aiderai.» Il lui jeta un regard pénétrant. «

Que vous soyez catholique ou non. »

Le cœur de Nelie fit un bond dans sa poitrine el ele se mit à

fouiler fébrilement dans son sac. Ele en retira six nouveles

pièces d'argent qu'ele glissa sou? le coussin, comme la

veile.

« Ce sera ma dernière offrande, mon Père. À moin;, que

vous ne m'avisiez qu'un voyage par voie de terre soit

arrangé à notre profit. Quand tout sera prêt pou -notre fuite,

je vous octroierai une contribution financière suffisante pour

assurer la restauration complète de votre église. »

Le prêtre demeura agenouilé, perdu dans ses per-sées.

Lorsqu'ils se relevèrent enfin, ses yeux restaier t toujours

rivés au coussin sous lequel Nelie avait caché l'argent.

Mais le gouverneur, lui, ne vit pas d'un

bon ail l'invitation

que reçut Nelie quelques jours plus tard pour se rendre, en

compagnie de son fils, au baptême d'un groupe d'enfants

eurasiens.

«Vous sortez de nouveau, Mrs. Tucker? Si tôt?

- Excelence, nous sommes restés sept longs mois en mer et

le chapelain du bateau appartenait à l'Église anglicane. Nous

sommes, mon fils et moi-même, tiès croyants et avions

coutume de fréquenter l'église deux fois par jour. Le père

Carvalho avait promis de ne us avertir lorsqu'un baptême se

déroulerait dans sa paroisse et nous ne sommes que trop

heureux de nous y rendre. Les enfants siamois sont si

adorables.

- On m'a dit que vous vous attardiez souvent après

la fin de l'office. Je ne peux m'imaginer que vous ayez tant

de péchés à confesser.

- Excelence, nous consacrons presque tout ce temps à la

prière et ne parlons que de sujets ayant trait à la religion.

Ainsi le Père nous a rapporté combien il avait apprécié

votre sagesse lorsque vous avez autorisé ici la libre pratique

de toutes les religions. »

Ivatt ne sembla pas pour autant impressionné par ce

compliment. «Ces rencontres ne sont guère de mon goût,

Mrs. Tucker.

- Excelence, nous avons à cœur de respecter vos

instructions dans tous les domaines. En retour, nous

n'implorons de vous qu'une seule chose : la liberté de prier

notre Dieu. »

Ivatt l'observa un instant en silence, l'air sévère. «Vous

informerez le prêtre que cette visite sera la dernière.

Dorénavant, vous n'aurez plus l'autorisation de vous rendre

là-bas, sauf pour la messe du dimanche. »

Lorsque Mark et Nelie grimpèrent une fois de plus la

coline, ils furent accompagnés d'un nouveau garde du

corps. D'une stature nettement plus

athlétique que le

précédent, il ne les quittait pas d'une semele. Le jour

tombait et le soleil entamait un glorieux déclin. Bien que les

interminables semaines passées en mer leur aient permis de

contempler nombre de splendides couchers de soleil

tropicaux, aucun n'avait jamais égalé le spectacle admirable

qui s'offrait aujourd'hui à leurs yeux. Au fil de leur

progression sur le flanc de la coline, ils pouvaient

apercevoir les îles de la baie de Mergui surgir

majestueusement devant eux, leurs pentes baignées d'une

lumière écarlate qui se reflétait sur le blanc éblouissant des

rivages.

Mark s'adressa au garde en montrant la mer du doigt.

«Sway rnak... très beau...»

Le garde hocha la tête, manifestement flatté par les efforts

linguistiques du jeune homme.

«Je vois que les leçons portent leurs fruits, Mark, observa

fièrement Nelie.

- En réalité, mère, cet exercice m'amuse beaucoup. Vous

savez que, durant toute la traversée, je me suis appliqué à

apprendre par cœur cette grammaire jésuite enseignant une

langue orientale que seules des oreiles françaises peuvent

comprendre. A présent, je me rends compte qu'ele n'avait

rien à voir avec la réalité. Le vocabulaire y est rapporté

avec exactitude mais la prononciation est totalement

erronée. Le siamois possède telement d'intonations !

Chaque voyele peut se prononcer de cinq manières

différentes. »

Mark était à l'évidence très excité.

« Il va me faloir pas mal de temps pour m'adapter...

- Dans ce cas, mon petit linguiste, tu as intérêt à faire vite.

Car si ce prêtre ne veut pas nous aider, nous devrons nous

débrouiler seuls.

- J'ai confiance en lui, mère. Ne nous a-t-il pas fait venir?

Avez-vous remarqué son regard quand vous lui avez montré

toutes ces pièces d'argent?»

Ele sourit et jeta discrètement un coup d'œil aux poches

gonflées de Mark. Un peu plus tôt, après avoir reçu

l'invitation du prêtre, ele avait regagné avec excitation ses

appartements pour rassembler quelques affaires essentieles

- argent, vêtements et chaussures de rechange, hâtivement

fourrés dans le plus petit sac qu'ele avait pu trouver. Mark,

lui, avait bourré ses poches de ses biens les plus précieux :

sa grammaire jésuite, un couteau bien aiguisé et une paire de

chaussures. Les indigènes marchant tous pieds nus, il n'y

avait guère de chance de trouver facilement ici une paire de

rechange à acheter.

Au moment du départ, le garde avait jeté un regard

soupçonneux au sac de Nelie, mais l'objet lui avait semblé

de trop petite taile pour contenir quoi que ce soit

d'important. Rien à voir avec les males imposantes que l'on

avait débarquées du bateau. Quand Mark lui eut expliqué

que la mem avait besoin de vêtements pour se changer par

cette chaleur, il sembla satisfait. Et, pour justifier le

renflement de ses

poches, il tira de l'une d'eles un coin de sa grammaire

jésuite. Le Siamois hocha la tête ignorant que les vêtements

occidentaux possédaient des poches profondes.

Ils se trouvaient maintenant à mi-hauteur de la coline, là où

la route amorçait un virage, et pendant quelques minutes, ils

perdirent l'église de vue. Le chemin étroit et boueux longeait

d'un côté un précipice plongeant vers l'océan et, de l'autre,

un épais mur d'épineux.

Ils s'engagèrent sur le rivage, Mark en tête suivi de Nelie, le

garde fermant la marche. Soudain, il y eut un bruissement

dans le feuilage au-dessus d'eux. Levant la tête, ils virent

surgir une demi-dou/.aine d'individus masqués dont les

silhouettes inquiétantes se profilaient dans la lumière

déclinante. Ceux-ci sautèrent avec agilité sur le chemin et

fondirent sur les promeneurs stupéfaits

qu'ils maîtrisèrent

rapidement après une brève et inutile résistance. Nelie eut à

peine le temps de crier avant de se retrouver ligotée et

bâillonnée. Un homme lui rabattit les bras dans le dos, un

autre lui entrava les poignets. Mark et le garde luttèrent

courageusement, mais leurs adversaires, plus nombreux,

eurent facilement le dessus.

L'un d'eux s'empara du sac de Nelie et en vida le contenu.

Ils accaparèrent avidement les pièces d'argent, se

congratulant mutuelement à haute voix de leur butin, puis

confisquèrent ce qui se trouvait dans les poches de Mark.

«Inutile de fouiler le garde, lança en siamois l'un des

hommes. Pas le temps pour ça. De toute façon, il n'a

sûrement rien sur lui. Emmène-les à l'île

du Tigre et noie-les.

»

Malgré tous ses efforts, Mark ne put comprendre que

quelques mots mais le sens général de la phrase lui échappa.

«Lui aussi? demanda l'un des hommes en montrant le garde.

- Non. C'est un homme du gouverneur. Inutile de

prendre ce risque. Il n'aura qu'à passer la nuit ici. On le

trouvera demain matin. »

Désespérés de ne rien comprendre à ce qui se tramait,

Nelie et Mark les virent saisir le garde et le déposer

rudement derrière un rocher. Puis deux des ravisseurs

s'emparèrent d'eux et les jetèrent sur leurs épaules avant de

redescendre pas à pas la pente abrupte menant à l'océan. A

plusieurs reprises, dans la lumière déclinante, leurs

ravisseurs dérapèrent dans la boue et failirent lâcher leurs

charges, les condamnant à une mort certaine. Souffrant de

vertige, Nelie n'osait regarder en bas. Les yeux étroitement

fermés, ele se mit à prier silencieusement.

Heureusement, ils réussirent à gagner une zone plus plane et

Nelie se décida à rouvrir les yeux. Ele aperçut alors un

petit bateau. Mon Dieu... pensa-t-ele, où

alait-on les

emmener? A moins qu'ils ne les abandonnent seuls dans

l'embarcation pour les laisser dériver sur la mer...

Lorsqu'ils atteignirent le rivage, une silhouette surgit de

l'ombre. Dans un siamois rapide, ele s'adressa aux

ravisseurs. Mark et Nelie furent libérés de leurs liens et le

nouveau venu s'approcha d'eux. Nelie l'observa plus

attentivement et se raidit, n'en croyant pas ses yeux. C'était

le prêtre, mais cette fois en vêtements civils.

Il lui sourit et lui retira son bâilon.

« Pardonnez ces méthodes plutôt brutales, mon enfant, mais

les œuvres de Dieu empruntent parfois des voies

mystérieuses. Je ne peux m exposer directement à la

vindicte du gouverneur et je n'ai trouvé que ce moyen pour

que votre disparition paraisse plausible. Ne vous inquiétez

pas, tout est arrangé. Ces hommes - ce sont des chrétiens -

vous accompagneront à Ayuthia. Là-bas, vous irez voir de

ma part l'un de mes amis, le père Malthus. Il réside au

séminaire jésuite. En attendant, vous serez conduits par une

voie détournée à l'embouchure du fleuve Tenasserim où

vous attendent des canots et des

provisions. Préparez-vous

à un voyage rude. Plus loin, vous devrez che-

miner à dos d'éléphant, mais vos guides savent ce qu'ils ont

à faire et vous pouvez leur faire confiance. Tous vos biens,

ainsi que l'argent, ont été replacés dans votre sac. Il vous

suffira de donner aux hommes une petite récompense à la fin

du voyage. »

Les pseudo-ravisseurs ôtèrent leurs masques. Abasourdis,

Nelie et Mark reconnurent des visages aperçus dans l'église

quelques jours plus tôt.

«J'ai une faveur à vous demander, poursuivit le prêtre.

Quand vous serez à Macao, remettez ceci à l'évêque.» Il lui

tendit un paquet. «C'est une traduction en siamois de

l'Evangile selon saint Jean. Ce n'est pas la première, mais la

caligraphie est exceptionnele et j'en suis très fier. J'aimerais que vous rapportiez à l'évêque combien notre église manque

de ressources. Il y a longtemps que nous attendons de l'aide

de Macao et de Goa. C'est pour cela que je préférerais que

vous ne mentionniez pas la généreuse donation que vous

m'avez remise. C'est avec reconnaissance que je l'ai

acceptée car ele me permettra de parer au plus urgent.

Toutefois je ne peux recevoir davantage d'argent. C'est à

l'Église, à présent, de nous venir en aide.

- Vous pouvez compter sur ma discrétion, mon Père,

répondit Nelie, non sans éprouver une secrète culpabilité en

songeant à Macao. Je serai heureuse de plaider votre cause

avec ardeur.

- Bien. Maintenant, il faut que vous partiez. Un périple

épuisant vous attend. Si vous trouvez la nourriture trop

indigeste, n'oubliez pas que les Français occupent le fort de

Bangkok. Vous y ferez halte sur votre route et je suis

certain que les officiers ne seront que trop heureux de vous

recevoir. N'oubliez pas mon ami Malthus à Avuthia.

- Je n'ai jamais rencontré un prêtre comme vous», assura

Nelie avec sincérité en sautant dans le

bateau.

Il sourit. «Nous sommes en Asie, mon enfant, pas dans

votre puritaine Angleterre. Que Dieu vous protège tous les

deux. »

En proie à de mauvais pressentiments, le général Petraja se

dirigea vers la celule de l'abbé. Il avançait, la tête

légèrement penchée ainsi qu'on le lui avait enseigné, ne

regardant ni à droite ni à gauche, veilant à ne pas balancer

les bras. Deux heures à peine s'étaient écoulées depuis qu'il

avait trouvé le bilet du Maître sur sa natte et il avait mal

dormi.

Il maudit à nouveau le nom de Sorasak, ses excès et sa

cruauté. A cause de lui, il avait dû rompre avec la règle

monastique, laquele interdisait tout contact avec le monde

extérieur. A son entrée dans les ordres, il avait pourtant fait

beaucoup d'efforts pour gagner la confiance de l 'abbé mais

sans parvenir encore, il le devinait, à le convaincre de sa

sincérité. Ce dernier manquement risquait de faire déborder

la coupe. Dans sa profonde sagesse, l'abbé commençait à

douter sérieusement de la vocation de son novice.

Le temps n'était pas encore venu,

toutefois, de quitter le

monastère. L'ordre de regagner la Cour devait venir du roi

en personne pour être plausible. En attendant, il falait tenter

de rentrer dans les bonnes grâces de l'abbé et, lorsque

l'ordre viendrait enfin, paraître quitter à regret la vie

contemplative.

Petraja se sentait prêt à se soumettre à n'importe quele

punition plutôt que de s'aliéner la bienveilance du saint

homme. Son amitié, son soutien, lui étaient par trop

précieux. Grâce à eux, ce serait plus tard des milions de

bouddhistes qui lui seraient à leur tour dévoués. A

l'exception, peut-être, du Patriarche Suprême, personne au

Siam n'avait une tele audience auprès du peuple. Et comme

il ne recevait personne du monde

extérieur et refusait de se

mêler de politique, Petraja n'avait eu d'autre choix pour

l'atteindre que d'adopter la vie monastique.

Il frappa aux panneaux de bois de la celule et entra. Dans

un angle de la minuscule pièce, une pile de rouleaux et de

manuscrits anciens montait presque jusqu'au plafond. Dans

un autre coin, étaient rangés un bol à aumône, un parasol et

un éventail. A part ces rares objets, la celule était nue car

un moine, quel que soit son rang hiérarchique au sein de la

communauté, n'avait pas le droit de posséder de biens

terrestres.

Petraja trouva l'abbé assis dans la position du lotus. Son

visage était marqué de rides et son crâne rasé faisait

ressortir ses oreiles sailantes. Des yeux sereins au regard

profond se posèrent sur le novice. Petraja se prosterna et

attendit.

Le vieil homme parla d'une voix si monocorde qu'on aurait

dit qu'il psalmodiait. «Vous semblez fatigué, Général. Peut-

être jugez-vous trop exigeante notre règle monastique?

Etes-vous bien certain d'avoir trouvé votre voie parmi

nous?»

Le malaise de Petraja s'accrut. Jusqu'alors, l'abbé ne l'avait

jamais appelé «Général» puisque, comme chaque novice, il

était censé avoir rompu tout contact avec sa vie antérieure.

Ici, au monastère, il n'était plus le commandant en chef de

l'armée, le héros des campagnes de Birmanie, ni un membre

du Conseil privé du roi, mais un simple moine ayant fait

serment de consacrer le reste de son

existence à la

méditation et à la prière.

«Père vénéré, je m'efforce de rompre tous les liens qui me

relient encore à mon passé. Mais il arrive néanmoins que

celui-ci me rattrape. Je suis indigne.»

L'abbé garda une expression sévère. «Après tous ces mois

de préparation, vous me semblez encore très attaché au

monde extérieur. Je commence à

craindre pour votre avenir

en ces murs. »

Le cœur de Petraja se serra. «Très Saint Père, vos paroles

me confondent. N'ai-je pas suivi le dharma avec la plus

grande ferveur?

- Vous possédez un esprit aiguisé et discipliné, Général.

Mais ne préférez-vous pas retourner à la vie séculière?

- Certainement pas, Vénérable Père»,

répondit-il un peu

trop vite.

La rage l'envahit à la pensée de ces six longs mois passés à

étudier d'interminables codes de conduite, si rigides qu'ils lui interdisaient même de rire trop fort ou, plus absurde encore,

de monter un éléphant femele. Lui, le commandant en chef

du Régiment royal des éléphants !

Le vieil homme continuait de l'observer avec attention. «

Vous n'avez pas encore appris à maîtriser votre caractère,

Général. Sans parler de vos ambitions terrestres. Vous

n'êtes pas fait pour notre vie et je doute que vous le soyez

jamais. »

Petraja fit un effort considérable pour ne pas laisser éclater

sa colère et sa frustration. Au contraire, il fit mine

d'éprouver le plus profond repentir. «Vénérable Père, je

sais qu'il me reste encore beaucoup à apprendre. Je ne suis

qu'un humble novice qui n'a pas su encore dépasser les

apparences trompeuses de ce monde.

- Pour les dépasser, rétorqua l'abbé avec fermeté, il faut un

engagement total. » Petraja crut déceler sur son visage

l'ombre d'un sourire moqueur. «Vous ne pouvez être moine

le jour et général la nuit. » Il marqua une pause. «A propos,

où étiez-vous la nuit dernière ? »

L'esprit de Petraja se mit à fonctionner à plein régime. Il lui

falait au plus vite changer de tactique. S'il devait quitter ce

monastère avant que le Seigneur de la Vie l'ait fait

officielement appeler au Palais, il était préférable d'abattre

immédiatement sa carte maîtresse.

«Très Saint Père, j'ai manqué à mes devoirs, mais c'était au

nom de la foi. Le garçon qui a rempli hier mon bol à

aumônes m'a dit que son père avait besoin de me parler de

toute urgence. C'est un homme que je connais bien et qui a

servi sous mes ordres lors de la dernière campagne contre

les Birmans. J'ai péché en acceptant de sortir à minuit pour

répondre à son appel. Il m'a fait savoir que Vichaiyen avait

regagné

Louvo et qu'il appuyait de tout son poids la candidature de

Pra Piya à la succession. »

Petraja marqua un temps pour ménager ses effets. «Pire

encore, il semblerait que Vichaiyen pousse le favori du roi à

se convertir au catholicisme. Et vous n'êtes pas sans savoir

que Pra Piya peut compter sur l'appui du général farang et

sur ses armes de guerre meurtrières. »

Il risqua un coup d'œil pour juger de ses paroles mais

l'expression de l'abbé demeurait impénétrable. Pourtant

Petraja était certain d'avoir touché un point sensible. Il savait que la hiérarchie bouddhiste n'appréciait guère les tentatives

ouvertes de conversion menées par les prêtres catholiques

pour saper la religion traditionnele. Or il venait clairement

d'annoncer que ces diables de chrétiens préparaient une

offensive grâce à l'appui de leur laquais, Constantin

Phaulkon.

Le saint homme répondit du même ton égal. « Pra Piya est

faible et encore bien jeune. Pour l'instant, Chao Fa Noi

demeure l'héritier légitime du trône.»

Il y eut un silence. Comme s'il se parlait à lui-même, l'abbé

reprit: «C'est étrange, cette passion des chrétiens à vouloir

convertir tout le monde. Il ne nous viendrait pas à l'idée

d'envoyer nos moines en France pour y enseigner les

chemins de notre Guide. Les voies qui mènent à Dieu sont

multiples. »

Petraja était certain, maintenant, que ses paroles avaient

produit leur effet. Il attendit mais le vieux moine mit un long

moment avant de reprendre la parole.

«Au cours des longues années que j'ai consacrées à

l'enseignement, je ne me rappele pas avoir rencontré un

esprit aussi rapide et réceptif que le vôtre, Général. Mais je

demeure convaincu qu'un homme ne doit choisir une vie de

méditation que s'il est réelement fait pour cela. Il m'apparaît

que vous pourriez mieux servir le Bouddha par d'autres

chemins. La future succession du trône

nous concerne tous.

Le moment est peut-être venu pour vous d'abandonner

votre robe safran. »

Petraja retint un sourire. «Vénérable Père, j'espérais avec le

temps me montrer plus digne de ce saint lieu et de cette

communauté à laquele je désire sincèrement appartenir.

Mais, si tel est votre désir et si je reçois votre bénédiction,

je retournerai à la vie séculière. »

Impassible, l'abbé fixait sur lui son regard indéchiffrable. «

Une armée a besoin de son général tout autant qu'un moine

de sa force d'âme.»

Cette fois, le cœur de Petraja fit un bond dans sa poitrine.

L'abbé était-il en train de lui dire qu'il devait trouver le

moyen de lever une armée? En temps de paix, il n'y avait

pas de troupes régulières au Siam et seul le roi pouvait

autoriser un appel aux armes. Si réelement l'abbé apportait

son soutien aux projets de Petraja, ce dernier aurait toutes

les chances de gagner l'ultime défi lancé à Phaulkon. Même

avec leurs canons dévastateurs, les Français reculeraient

devant les vingt mile éléphants de guerre siamois.

La voix du vieil homme interrompit le

cours de ses pensées:

«Le jeune prince peut, certes, commettre des erreurs, mais

je suis persuadé qu'il restera bouddhiste jusqu'à son dernier

souffle.

- Vénérable Père, il aura tout mon appui.

- Vous devez savoir, Général, que d'autres pressions ont été

exercées sur moi pour que je vous renvoie à la Cour. Le

Seigneur de la Vie lui-même vous a fait

demander. »

Ainsi, l'appel était déjà venu, songea Petraja en se

demandant depuis combien de temps l'abbé gardait pour lui

cette nouvele. Il n'y avait pas de lien d'affection unissant le

religieux et le monarque. Lorsque celui-ci avait décidé de se

faire construire un palais à Louvo, il avait recruté des miliers de moines pour mener à bien ce projet. Décrétant par la

suite que beaucoup d'entre eux n'étaient

que des paresseux

indignes de porter la robe safran, il avait adressé aux

principaux wats du pays un questionnaire rédigé en

pali - la langue sacrée. Ceux qui ne purent y répondre

correctement se virent contraints d'abandonner leurs vœux

pour entrer au service du roi. Ce jour-là, un fossé

infranchissable s'était alors creusé entre le roi et le supérieur du monastère.

«Vénérable Père, je partirai d'ici le cœur lourd. Vous qui

sondez les âmes des hommes savez que, si je retourne vers

le monde, ce n'est pas pour satisfaire des désirs vulgaires

mais pour protéger notre cher pays de la domination

étrangère. Les rapaces farangs aiguisent leurs dents avant

l'assaut final et le Seigneur de la Vie est à présent trop

malade pour intervenir. » Cette fois,

l'expression de l'abbé

s'adoucit. «Un jour, peut-être, lorsque vous aurez satisfait

vos ambitions, reviendrez-vous ici pour y trouver une paix

durable. N'oubliez jamais les paroles de notre Guide : "Ne

t'attache pas aux biens de ce monde car il te faudra les

quitter un jour. Rien, dans cet univers, ne t'appartient, pas

même ton propre corps. Avec l'âge, lui aussi connaîtra la

Transformation."

- Vénérable Père, mon séjour dans ce monastère a changé

définitivement ma vie. Me permettrez-vous de rester en

contact avec vous ? »

Le visage du saint homme redevint grave. «Il y a des sujets,

Général, sur lesquels même un reclus se doit d'être

informé.»

Le cœur de Phaulkon se mit à battre un peu plus vite

lorsque le responsable de la garde frappa trois fois au

portail principal du Palais royal de Louvo. Malgré les

nombreuses années consacrées à ses activités de Premier

ministre et les innombrables audiences que le roi lui avait

accordées, il ne pouvait se garder d'un sentiment de respect

mêlé de crainte chaque fois

qu'il se trouvait en présence de celui qui avait pouvoir de vie

et de mort sur tous les habitants du Siam.

Aujourd'hui, cependant, son appréhension était différente et

tenait plutôt d'un sourd pressentiment, sans doute causé par

le fait que, pour la première fois, il ne serait pas reçu dans

l'habituele sale d'audience mais dans le sanctuaire caché du

monarque - à savoir ses appartements privés. Seuls les

eunuques, les esclaves de sexe féminin et les femmes du

harem royal y étaient admis. Mais depuis que Sa Majesté

était condamnée à garder le lit, les affaires de l'État devaient être traitées dans sa chambre.

Ici, dans ce lieu privilégié, Phaulkon changeait à la fois de

nom et d'identité. Il n'était plus Constantin Phaulkon, le Grec

d'origine vénitienne, mais Pra Chao Vichaiyen, prince de la

Connaissance, noble de haut rang à la cour du roi de Siam.

Aucun Siamois ne le connaissait sous un autre nom et seuls

les farangs l'appelaient encore Phaulkon. A l'intérieur de ces

murs, il était Son Excelence le Pra Klang, ministre du

Trésor et des Affaires étrangères. Le mot « Barcalon »

n'était qu'une déformation portugaise du siamois, employée

par tous les farangs.

Phaulkon leva les yeux vers les hauts murs crénelés qui se

dressaient devant lui. Sur toute leur longueur, les remparts

étaient ornés d'un motif sculpté représentant le lotus.

Surplombant les quelque cinq hectares couverts par le

domaine royal, ils le protégeaient du monde extérieur. Par-

delà le parapet large de près de six mètres, il distingua les

flèches dorées des temples royaux

étincelant sous les rayons

du soleil déclinant. En passant devant ces murailles sacrées,

toute personne devait descendre de sa monture et s'incliner

en signe de révérence. Chacun avait pour obligation de

fermer aussitôt son parasol et de se courber profondément

en direction des flèches altières.

Une voix sévère retentit de l'autre côté du vantail pour

demander le nom du visiteur, son rang, ainsi que l'objet de

sa visite. Lorsqu'on lui eut répondu qu'il s'agissait de Son

Excelence le Pra Klang, le garde

ala immédiatement en informer l'Oc-Meuang, premier

officier de l'avant-cour, sans l'autorisation duquel nul ne

pouvait entrer ni sortir du Palais. Quelques instants plus

tard, l'un des panneaux en bois de teck massif s'ouvrit et ce

fut l'Oc-Meuang en personne, vêtu d'une tunique rouge, le

bras orné de bracelets d'or, qui vint s'incliner profondément

devant Phaulkon avant de l'inviter à le suivre. Les quarante

esclaves de l'escorte n'étant pas autorisés à entrer, ce fut un

détachement de la garde royale qui accompagna le Barcalon

à travers le Palais.

Ils traversèrent une première cour où se tenaient, accroupis,

ceux que l'on appelait les «Bras rouges», une garde d'élite

attachée à la protection du roi. Ici, à l'intérieur de ces murs, personne n'était autorisé à se tenir debout, sauf pour se

déplacer.

Ils franchirent ensuite des jardins paisibles et frais, ornés de buissons magnifiques tailés en forme d'animaux. Des

poissons aux couleurs éclatantes nageaient gracieusement

dans les bassins recouverts de lotus. Cependant le malaise

de Phaulkon persistait et son esprit demeurait préoccupé

par la santé de son maître. Dans quel état alait-il le

retrouver après ces longues semaines d'absence et la

défection prolongée du père de Bèze ?

Nerveusement, il redressa son chapeau conique orné de

trois anneaux d'or et tâta autour de son menton la jugulaire

brodée qui le maintenait en place. Comme l'exigeait la

coutume, il le portait toujours dans ses déplacements afin de

signaler le rang suprême qu'il occupait parmi les mandarins.

Il ne se séparait jamais non plus de sa boîte à bétel incrustée

de diamants qu'il devait tenir sous le bras, conformément au

sévère protocole royal. Chapeau et boîte incarnaient les

symboles de sa position élevée. Quant à son panung de soie

ancienne filetée d'or, c'était un cadeau

du Seigneur de la Vie

et il n'était autorisé à le porter qu'en présence du monarque

ou, dans des cas exceptionnels, avec son autorisation

expresse.

Le capitaine des gardes pénétra dans une allée bor-

dée d'arbres et ralentit le pas. Ils approchaient de l'entrée du sanctuaire intérieur lorsque quatre robustes gardes leur

barrèrent le chemin. Derrière eux, à

quelque distance, se

dressaient des rangées de toits jaunes aux bords recourbés,

alignés par ordre croissant de hauteur. Leurs tuiles dorées

luisaient doucement dans la lumière tombante. Phaulkon

savait que le plus élevé d'entre eux abritait les appartements

royaux, car le souverain devait toujours se trouver plus haut

que ses sujets, que ce soit sur un balcon surplombant la sale

d'audience, un trône surmontant la barque royale ou dans le

howdah fixé sur le dos de son éléphant favori. Ces

dispositions favorisaient le maintien de son prestige et

dissimulaient habilement le fait que le roi était de petite taile.

Deux gardes s'approchèrent du Barcalon, l'un pour lui

palper rapidement le corps à la recherche d'armes, l'autre

pour renifler sa bouche afin de s'assurer

qu'il n'avait pas bu

d'alcool. Puis il changea encore d'escorte et deux nouveaux

soldats l'accompagnèrent jusqu'au seuil d'une porte basse.

Ils empruntèrent un labyrinthe de couloirs faiblement éclairés

et Phaulkon se souvint que, selon la rumeur, les monarques

du Siam avaient plusieurs appartements, occupant tantôt

l'un, tantôt l'autre pour déjouer toute tentative d'assassinat

ou de complot.

Ils continuèrent à escalader des volées de marches jusqu'à

ce que les couloirs deviennent plus larges et plus décorés.

Le sol était maintenant recouvert de tapis de Perse et les

murs lambrissés exhalaient un doux parfum de bois

exotiques. Des niches creusées par intervales dans les murs

éclairés par des torches offraient à la vue de précieuses

porcelaines Ming: vases, soupières ou bols.

Ils parvinrent enfin sur le seuil de l'antichambre royale. Les

gardes s'immobilisèrent et attendirent que deux jeunes pages

viennent les relayer. Ces derniers firent entrer le visiteur et

lui demandèrent poliment d'attendre.

Phaulkon jeta un regard prudent autour de lui.

Une colection de tablettes votives bouddhistes était

accrochée à un mur mais le plus saisissant était un grand

cabinet à bijoux qui se dressait sur un côté de la pièce. On

pouvait y admirer un splendide hamsa, une reproduction en

or massif de l'oiseau mythique, ainsi que toute une colection

de délicates mules incrustées de mile pierres précieuses.

Phaulkon était telement fasciné par la beauté de ce travail

d'art qu'il ne remarqua pas la silhouette

qui s'était glissée

dans la pièce et attendait, front contre terre.

C'était Omun Sri Munchay, le Premier Gentilhomme de la

Chambre du roi, un officier de rang élevé qui devait

beaucoup à Phaulkon. Tout jeune, il avait été page royal

puis renvoyé à l'âge de la puberté avant que les délices du

harem du roi ne le fassent succomber. Sur la

recommandation de Phaulkon qui avait pressenti ses talents,

il avait été promu à son poste actuel, statut prestigieux qui lui accordait l'honneur exclusif de toucher le bonnet et autres

couvre-chefs du roi. Dans un pays où l'on considérait la tête

comme la partie la plus sacrée du corps, le poste d'Omun

était très envié.

« Puissant Seigneur, murmura Omun, j'implore votre pardon

pour cette intrusion déplacée, mais je vous ai aperçu lorsque

vous avez traversé la cour. Je me fais tant de souci pour le

Seigneur de la Vie ! Et je crains d'être la cause de son état.

»

Phaulkon vit que le jeune homme semblait extrêmement

ému. «Raconte-moi ce qui s'est passé, Omun.

- Puissant Seigneur, mon maître m'a envoyé ce matin au wat

pour demander au Seigneur Bouddha combien de temps il

lui restait à vivre. Après avoir prié, j'ai posé ma question au

Vénérable. Puis, comme le veut la coutume, je suis ressorti

et j'ai attendu le premier mot prononcé par la première

personne que je rencontrerais. C'est alors qu'un vieil homme

s'est avancé à pas lents tout en arrachant les poils de son

menton avec une pince à épiler. Il

s'arrêta juste devant moi

et regarda un poil tombé à terre. "Ça par exemple,

s'exclama-t-il, regardez celui-là comme il

est gros!"» La voix d'Omun faiblit. «Il était de mon devoir de rapporter cette réponse du Seigneur Bouddha à mon

maître, mais le Seigneur de la Vie a interprété à sa façon ces

paroles, disant qu'eles faisaient alusion à son propre

cadavre gisant sur le sol. A présent, Sa

Majesté est

persuadée que la mort plane au-dessus d'ele ! »

Phaulkon ravala toute critique. De teles croyances étaient

trop profondément enracinées dans l'esprit du peuple

siamois pour tenter encore de les combattre. Et même le

Seigneur de la Vie, pourtant si inteligent et lucide, n'était

plus qu'un enfant crédule lorsqu'il s'agissait de ces

superstitions anciennes. Phaulkon avait bien tenté de lui faire

comprendre - preuves à l'appui - que ces croyances

n'avaient aucun fondement mais cela avait été peine perdue.

Autant dire qu'il ne serait pas facile, cette fois encore,

d'apaiser les craintes du roi, surtout depuis que sa santé

s'était à ce point détériorée. Cependant, il était

indispensable que le monarque puisse

croire à sa guérison.

«Tu as bien fait de m'en informer, Omun. Ne t'inquiète pas.

Je ne pense pas que ces paroles se rapportent au cadavre

de Sa Majesté, mais plutôt au fait qu'ele doit rester alitée et

par conséquent en position alongée. Je vais immédiatement

rassurer le roi sur ce point.

- Puissant Seigneur, répondit Omun, manifestement soulagé,

soyez remercié pour ces réconfortantes paroles. »

Un page vint chercher Phaulkon pour le conduire aux

appartements royaux. En rampant sur les genoux et les

coudes, il traversa l'entrée lambrissée menant à la chambre

royale. Une odeur entêtante d'encens flottait dans la pièce

plongée dans une demi-obscurité, et le silence pesant n'était

rompu que par le battement des

éventails.

Il s'arrêta pour s'orienter. Ses yeux ne s'étaient pas encore

habitués à la pénombre et il ne distinguait que de vagues

silhouettes. Une forme était prostrée au chevet du roi et une

autre contre le mur, sur la

droite. D'autres ombres, probablement des esclaves, étaient

accroupies dans divers coins de la pièce tandis que, près du

lit, deux domestiques agenouilés s'affairaient à brasser l'air à l'aide de grands éventails. La silhouette la plus proche de

Phaulkon se tourna un instant pour le regarder.

Un halètement brisa le silence, suivi d'une série de

sifflements. Phaulkon laissa s'écouler quelques minutes avant

de s'approcher du roi en rampant. Il se redressa sur les

genoux et toucha le sol de son front à trois reprises en

direction de la montagne de coussins entassés sur le lit.

Le protocole royal ne lui permettant pas de parler avant que

le monarque ne s'adresse à lui, il attendit donc en silence

que le vieil homme prenne conscience de sa présence. Les

contours de la pièce se dessinèrent peu à peu et il put enfin

distinguer les esclaves féminines prosternées autour de la

couche royale. Il vit alors une femme

chargée de bijoux,

appuyée contre le mur - sans doute la sœur du roi. L'autre

forme, plus proche de lui, était un homme dont il ne voyait

pas les traits mais qui lui parut chauve.

Il y eut un léger froissement à l'extrémité du lit. «Vichaiyen,

est-ce toi?»

La voix était tremblante, faible et rauque, mais on y

percevait malgré tout une sorte de joie

presque enfantine.

Phaulkon fut atterré en constatant combien la santé de son

maître s'était encore dégradée. Il y avait près de deux mois

qu'il ne l'avait pas vu. Qu'avait donc fait de Bèze pendant

tout ce temps?

«Auguste et Puissant Seigneur, moi, votre esclave, je

souhaite entendre vos royales paroles et les mettre dans

mon cerveau et au sommet de ma tête. Moi, un grain de

poussière, j'implore Votre Majesté d'autoriser cette voix

impure et profane à monter jusqu'aux portes de ses divines

oreiles. C'est bien moi, votre esclave, Vichaiyen. »

Il y eut un croassement de satisfaction. «Nous sommes

heureux de t'entendre, Vichaiyen. Tu as... manqué à notre

cœur. »

Le Seigneur de la Vie lutta pour inspirer un peu d'air. Quand

il reprit la parole, sa voix avait une trace d'irritation.

«Pourquoi es-tu resté aussi longtemps loin de nous? Nous

t'ordonnons à partir de maintenant de ne pas quitter Louvo.

- Auguste et Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. Moi,

un cheveu de votre tête, n'aspire à rien de plus que de rester

auprès de mon Seigneur et Maître. Les

ennemis qui

menaçaient la province occidentale sont repartis vers la côte

indienne de Coromandel, et votre esclave Thomas Ivatt est

désormais promu gouverneur de Mergui. L'empire

occidental de Votre Auguste Majesté est maintenant en

sécurité et entre des mains dignes de confiance.

- C'est bien, Vichaiyen. Nous sommes satisfaits.» Le roi se

releva sur ses coussins. «Mais sache que nous venons

d'avoir l'évidence irréfutable que notre vie touche à sa fin.

La question de la succession se pose donc. Aussi nous vous

avons appelés... toi et notre fidèle courtisan Petraja pour

être tous deux les gardiens de nos volontés. Vous devez

nous donner votre parole d'appuyer Pra Piya et de veiler à

ce qu'il soit instalé en toute sécurité sur

le trône quand nous

ne serons plus là. Notre ami Petraja a demandé

l'autorisation de lever une armée pour assurer une transition

sans heurts et nous y réfléchissons. Nous te demanderons

ton avis à toi aussi. Mais avant, tu dois écouter les

arguments de Petraja. Tout d'abord nous voulons... boire du

thé.»

Une jeune esclave sortit de l'ombre où ele se terrait et, tête

penchée, éleva un bol vers les lèvres royales. Le roi but

longuement et poussa un petit soupir.

«Nous nous sentons mieux. Petraja, es-tu là?

- Auguste et Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. Moi,

un grain de poussière, je suis ici devant vous. »

Phaulkon frissonna. La voix familière était venue de la forme

prostrée à côté du lit. Ainsi Petraja, le moine reclus, avait

quitté son monastère bouddhiste pour lever une armée. La

situation commençait à devenir dangereuse. Le roi déclinait

et, avec des troupes

pour le soutenir, Petraja pouvait aler aussi loin qu'il le

souhaitait.

«Explique à Vichaiyen ton projet.»

La tête rasée se tourna vers Phaulkon

dans la pénombre.

«Votre Excelence n'ignore pas combien les Siamois sont

attachés à leurs traditions. Ils s'attendent à ce que, selon la

coutume, l'un des frères de notre Auguste Souverain accède

au trône. Pra Piya est sans aucun doute un choix éclairé,

mais le bruit court qu'il se prépare à se convertir à la foi

catholique. Cette nouvele agite beaucoup notre peuple qui

respecte les enseignements du Seigneur Bouddha depuis les

origines de notre nation. C'est pourquoi, il est impératif que

je lève une armée afin de nous assurer que la volonté de

notre Auguste Souverain soit convenablement respectée. »

Les pensées de Phaulkon tournaient à plein régime. Petraja

devait avoir des espions un peu partout. Sinon, comment

aurait-il été avisé des plans des

jésuites? Au diable ces

prêtres qui complotaient et se mêlaient de tout. Leur

fanatisme faisait le jeu de son rival. Certes, le Siam était

parcouru de nombreuses rumeurs mais jusqu'à quel point le

général exagérait-il? Il devenait urgent de le découvrir.

«Auguste et Puissant Seigneur», répondit-il, sachant qu'en

présence du roi deux personnes ne pouvaient s'adresser

directement la parole sans l'autorisation du souverain, « ma

femme est une catholique fervente et ele aurait été la

première à être informée de tels bruits. Je crois savoir que le

général Petraja a mené pendant quelque temps une vie de

reclus dans un monastère. Ses craintes reflètent sans doute

celes des moines inquiets du fanatisme avec lequel les

jésuites cherchent à imposer leurs

croyances. Mais il est

absolument prématuré d'envisager que le Siam ait un

souverain chrétien.

- De semblables rumeurs sont également parvenues jusqu'à

nous, Vichaiyen, et nous pensons comme Petraja que Piya

aura besoin de protection tant que la

fausseté de ces alégations n'aura pas été prouvée.

Malheureusement, le temps travaile

contre nous. Le

Seigneur Bouddha a annoncé ce matin ma mort imminente.

»

Phaulkon devait faire quelque chose. 11 ne pouvait laisser le

roi autoriser Petraja à lever des troupes.

«Auguste et Puissant souverain, répliqua-t-il vivement, moi,

misérable grain de poussière, j'ose suggérer que si Votre

Majesté veut parler du gros poil tombé

sur le sol, celui-ci ne

peut se rapporter à votre noble personne. Avec la meileure

des imaginations, il est impensable qu'un poil venu du

menton d'un homme du commun ait un rapport quelconque

avec le puissant monarque du Siam, Seigneur et Maître de

la Vie. Le règne ilustre de Votre Majesté est loin d'être

achevé et ce poil sur le sol concerne plutôt le sort d'un de

vos plus anciens courtisans qui projette dans son cœur de

faire échouer vos projets. Moi, un cheveu de votre tête, je

ne vois pas la nécessité de rassembler une armée. J 'y suis

même nettement opposé. La situation actuele est délicate et

toute levée de troupes serait considérée par nos hôtes

français comme un acte d'hostilité. »

Le roi leva un sourcil et une lueur fiévreuse apparut dans ses

yeux. « Et qui est ce courtisan qui ose s'opposer à nous?

- Auguste et Puissant Seigneur, je dévoilerai bientôt son

nom. Mais, connaissant le sens élevé de la jus tice de Votre

Majesté, je ne peux m'avancer à accuse • l'un de ses plus

anciens courtisans sans une preuve irréfutable. »

Naturelement, Phaulkon pensait à Petraja en parlant ainsi et

il avait conscience des risques qu'il

prenait en s'attaquant à

l'ami de jeunesse du roi, ce surcroît président de son

Conseil privé. Mais il falait gagner du temps, calmer Naraï

et montrer à Petraja qu'il gardait l'œil sur lui.

«Auguste Seigneur, interrompit le général, noire honorable

Pra KJang est trop modeste. Nous avens confiance dans

son jugement et le prions donc de

désigner ce courtisan félon. Il est urgent que nous soyons

informés d'une affaire aussi grave.

- Nous sommes de cet avis, Vichaiyen, murmura le roi.

Apprends-nous son nom.»

L'esprit de Phaulkon était en ébulition. Visiblement, Petraja

semblait sûr de lui. Le moment n'était pas encore venu de

l'accuser. Mais comment sortir, maintenant, de cette

situation ? Comment aviser Naraï, sans preuve réele, que

son loyal et fidèle conseiler complotait derrière son dos? Ce

même Petraja qui, par amitié pour le souverain, avait pris à

son compte la lourde charge d'élever Sorasak, alant même

jusqu'à assumer la paternité de ce bâtard cruel et débauché

?

Il falait reculer, mais quel délai réclamer alors que le roi était convaincu

de se trouver sur son lit de mort ? Et comment

empêcher à tout prix Petraja de * lever son armée ?

« Auguste et Puissant Seigneur, si je devais dévoiler

maintenant ce nom sans véritable preuve, je me diminuerais

aux yeux de Votre Majesté. Et je ne me pardonnerais

jamais d'avoir causé une aggravation de son état de santé

par des révélations insuffisamment

étayées. Mais si Votre

Majesté, dans sa grande bonté, veut bien m'accorder une

semaine, je préparerai un rapport complet.

- Auguste et Puissant Seigneur, intervint aussitôt Petraja, les

révélations de l'honorable Pra Klang ne font qu'augmenter

mes craintes. Avec la menace d'une tele trahison, il n'en est

que plus urgent de lever des troupes sans retard. »

Avant que Phaulkon n'ait pu répondre, le roi leva un bras

pour réclamer le silence.

« Nous accordons trois jours à Vichaiyen pour son rapport,

pas davantage. Nous prendrons alors une décision. Entre-

temps, Petraja, nous t'ordonnons d'aler à Ayuthia pour y

chercher notre file Yotatep. Tu verras si l'exil a adouci son

humeur et si ele est à présent disposée à épouser Piya. Tu

feras, j'en suis certain, le meileur usage possible de ta force

de persuasion.

Quant à toi, Vichaiyen, nous t'ordonnons de rester

dorénavant à Louvo près de nous.

- Auguste et Puissant Seigneur, nous recevons vos ordres»,

déclarèrent à l'unisson les deux hommes.

9

Dans le langage qu'ils avaient élaboré - un mélange de

signes et de mots -, le capitaine fit comprendre à Mark que

les vents étaient favorables. La jonque ventrue aux voiles en

forme d'aile de chauve-souris atteindrait le vilage de

Bangkok au coucher du soleil. Le siamois de Mark s'était

considérablement amélioré, du moins pour l'usage quotidien.

Il était fier de son rôle d'interprète et heureux de sentir que

sa mère dépendait davantage de lui.

Ils voguaient à présent sur les eaux du Chao Phraya, la

Rivière des Rois que l'on baptisait «Mère des Eaux». Le

large fleuve traversait des plaines fertiles, une région en

cuvette souvent appelée « bol de riz du Siam ». Cette route

fluviale les conduirait à Ayuthia, à environ quatre-vingts

miles de là.

Le voyage avait combiné à égalité des moments de plaisir et

de terreur prouvant que les mises en garde d'Ivatt n'étaient

pas exagérées. Avant de s'engager sur le Chao Phraya, ils

naviguèrent dans un canot sur une large rivière, dormant la

nuit sous des couvertures, leur embarcation amarrée à de

gros rochers au milieu du courant. Tout morceau de chair

dénudé était aussitôt attaqué par des nuées de moustiques

affamés qui voletaient autour d'eux. Plus

terrifiants encore

étaient les bruits menaçants montant des rives : tigres,

rhinocéros à corne ou encore sangliers rôdant aux alentours.

Sans cesse, d'inquiétants grondements ou craquements

interrompaient leur sommeil.

Pendant six jours, ils avaient affronté la jungle téné-breuse,

de l'aube au crépuscule. Les rameurs ne se reposaient que

lorsque la direction du vent leur permettait de faire usage

des petites voiles dont chaque canot était équipé. Le

courant était fort et rapide, la traversée d'étroits défilés

rocheux dangereuse. Mark et Nelie avaient admiré

l'habileté avec laquele les rameurs sautaient par-dessus

bord pour diriger leur embarcation dans les tourbilons

parsemés d'obstacles.

Les splendeurs de la nature compensèrent heureusement les

rigueurs du voyage. Des troupeaux de daims joliment

tachetés les regardaient anxieusement passer le long du

rivage ; des hordes de singes bavards jouaient les acrobates

de liane en liane; des oiseaux au plumage éclatant

caquetaient gaiement au-dessus de leurs têtes. Et, défilant au

rythme lent de la yole, la forêt d'un vert

luxuriant s'étendait

de toutes parts, s'ouvrant parfois sur des rizières ensoleilées

ou de petits vilages enfouis dans la verdure.

Deux événements mémorables avaient marqué la première

partie de leur voyage, avant que le Tenasse-rim ne soit plus

navigable et qu'ils aient à recourir à des éléphants pour

poursuivre leur route. Un matin, l'un des hommes du père

Carvalho avait décidé de gagner à l'aube le rivage pour tirer

quelques oiseaux destinés à leur repas. Il avançait dans l'eau

à mi-cuisse lorsque la forme ronde et frémissante d'un

énorme meng plu sauta hors de la rivière pour le saisir à

l'aine. En entendant ses cris, les autres se précipitèrent à son secours en brandissant leurs rames. Il leur fut hélas

impossible de frapper le poisson Carnivore sans atteindre leur

compagnon.

Ils tentèrent alors de saisir le corps noir et glissant de

l'animal, mais ses dents acérées ne lâchaient pas leur prise et

finirent par déséquilibrer le malheureux marin qui perdit pied

et fut emporté par le courant. Ce macabre épisode s'était

déroulé sous les yeux de Nelie et de Mark et il leur avait

falu un jour entier avant de pouvoir toucher de nouveau à

leur repas.

Le second événement avait été tout aussi surprenant, mais

avec des conséquences moins tragiques.

Ils avaient mis pied à terre pour se dégourdir un peu les

jambes dans un petit vilage appelé Ban Klang. En

apercevant Mark, plusieurs vilageois tombèrent face contre

terre. D'autres le regardèrent avec perplexité tandis que de

vives discussions éclataient un peu partout. Mark était

devenu l'objet de toutes les curiosités jusqu'à ce qu'ils

regagnent leurs embarcations.

Nelie avait observé en plaisantant que, pour une fois, c'était

lui et non ele qui attirait tous les regards. Certes, les

vilageois l'avaient dévisagée avec intérêt, mais leurs yeux se

portaient sans cesse vers Mark. Longtemps après, les

rameurs, évoquant cet épisode, se moquaient encore de

l'évidente sottise de ces vilageois qui avaient pris leur jeune

passager pour le Barcalon.

A Jelinga, une poignée de huttes primitives à six jours de

voyage de Mergui, ils abandonnèrent le fleuve pour louer

des éléphants, des chars à bœufs et des chaises à porteurs

afin de parcourir la piste cahoteuse qui s'enfonçait dans la

jungle à travers la portion restante de l'isthme. Il leur falut

quatre jours pour franchir la jungle épaisse, composée de

forêts et de mangroves. Et quatre nuits de sommeil inquiet

autour de feux de camp attentivement gardés.

Ils émergèrent enfin de cette prison verte pour se retrouver

sur le golfe de Phriphri, émus de revoir l'océan. De là, un

service régulier de bateaux devait les

conduire à Ayuthia.

Après avoir pris des dispositions pour assurer leur passage,

les hommes du père Carvalho s'en retournèrent à Mergui

sans leur infortuné camarade.

Mark et sa mère voyageaient depuis deux jours à bord

d'une robuste jonque en bois de teck. Après avoir longé la

côte, cele-ci pénétra le second matin dans l'estuaire du

grand Chao Phraya, large de près de deux miles. La barre

franchie, ils purent admirer les rizières miroitantes et les

vergers fertiles, traversés par une multitude de canaux.

Fascinés, Nelie et Mark apercevaient sur les rives des

enfants nus à la peau brune jouant à sauter dans les eaux du

vaste fleuve depuis les terrasses de leurs maisons.

C'était là un monde entièrement nouveau

dont le charme

exotique les conquit aussitôt. Sans le savoir, Mark et Nelie

partageaient les mêmes pensées. Comme Phaulkon avait dû

être séduit, en découvrant pour la première fois ces

paysages enchanteurs! Lui qui, autrefois simple marin,

veilait aujourd'hui à la destinée de ce pays.

Le capitaine de la jonque aboya un ordre et le bateau se

dirigea vers la rive bordée de palmiers et de bananiers. Peu

avant le coucher du soleil, ils accostèrent le long d'une petite jetée de bois au voisinage du vilage de Bangkok. Le fleuve

était couvert de petites pirogues dans lesqueles des

femmes, portant des chapeaux de paysanne à larges bords,

vendaient des fruits, des légumes et des vêtements aux

couleurs vives. On pouvait voir sur chaque rive des huttes

de bois sur pilotis et, à quelque distance de là, les murailles

crénelées du fort français, rougeoyant sous les feux du soleil

couchant. Derrière le vilage, des rizières d'un vert clair

s'étendaient à perte de vue, ponctuées par la flèche dorée

d'un temple jetant ses derniers feux dans le crépuscule.

Nelie et Mark songèrent à se rendre au fort pour y

demander l'hospitalité et peut-être même

y déguster un

savoureux repas. Mais Nelie décida qu'ils avaient besoin

d'une bonne nuit de sommeil avant de rencontrer le général

français. Le lieu tranquile où ils avaient accosté, à la lisière du vilage, semblait idéal pour retrouver des forces. Les

autres passagers débarquèrent et l'un des trois membres de

l'équipage se rendit au vilage pour acheter des provisions.

Mark réussit à lui faire comprendre qu'il

était préférable de

ne pas parler de la présence de la mem à bord, espérant

ainsi que la foule des curieux ne viendrait pas les déranger.

Peu après la tombée du jour, le marin revint avec des

paniers de bambou remplis de riz, de poissons et d'un

assortiment de fruits et légumes. II avait acheté aussi

quelques longueurs d'un léger tissu blanc destiné à les

protéger des moustiques. Nelie et Mark ne furent que trop

heureux de s'en draper. Assis sur les planches du pont,

jambes croisées, ils pouvaient enfin ignorer les insectes

frustrés qui tournoyaient goulûment autour d'eux. L'air était

chaud et embaumait. A la tombée de la nuit, ils burent du lait

de coco et prirent un repas de riz et de poisson préparé à

terre par le cuisinier.

L'équipage mangeait à part et, quand les hommes eurent

terminé, ils retournèrent à bord expliquer à Mark qu'ils

alaient voir des amis au vilage. Ils reviendraient au bateau

pour y passer la nuit. La mem n'avait rien à craindre en leur

absence, assurèrent-ils en souriant, car on ne trouvait pas

d'animaux sauvages dans les parages. Réconfortés, Nelie et

Mark les regardèrent descendre le

sentier boueux qui

conduisait au vilage. Pour la première fois depuis leur

départ, ils se retrouvaient seuls.

Un croissant de lune monta dans le ciel clair tropical. Une

tapisserie d'étoiles tremblotantes apparaissait entre de fins

lambeaux de nuages qui se déplaçaient lentement. C'était un

spectacle vraiment magnifique et ils se sentaient soulagés à

la pensée de laisser la partie la plus difficile du voyage

derrière eux. Hormis l'habituel concert nocturne des

grenouiles, des criquets et des cigales, le vilage, éclairé par

quelques rares lumières, était plongé dans le silence.

« Crois-tu que je doive t'accompagner au fort demain, mère

? »

Mark avait été passablement énervé par l'expérience plutôt

agitée de son apparition dans le vilage, cinq jours plus tôt.

«Je me posais la même question. Il est peut-être préférable

que je m'y rende seule. Les officiers du fort pourraient eux

aussi noter la ressemblance. Et si nous voulons faire une

surprise à ton père, il ne faut pas qu'il soit averti de ta

présence ici. Il vaudrait mieux que tu restes un peu à l'écart

pendant quelque temps. »

Nelie retint un sourire. Ele aussi se sentait impatiente de se

retrouver face à Constant, quoique pour des raisons

différentes.

«Dommage, soupira Mark. Cet endroit me fascine. Il va

m'être pénible d'attendre encore avant de pouvoir l'explorer

à ma guise.» Il esquissa une grimace. «Mais je suppose que

c'est mieux ainsi, sinon tout le monde continuerait à tomber

à plat ventre devant moi ! »

Ele le regarda en riant. «J'espère bien que tout cela ne va

pas te monter à la tête !

- Comment alons-nous faire pour surprendre mon père?

demanda-t-il, brusquement sérieux. Il vit sans doute dans un

endroit fortifié entouré de gardes. »

En réalité, tout en brûlant de curiosité à l'idée de connaître

enfin son vrai père, cette perspective

l'effrayait. Il ne

demandait qu'à aimer cet homme que l'on disait si

remarquable. Mais il ne pouvait non plus s'empêcher

d'éprouver à son égard du ressentiment. Pourquoi Phaulkon

ne s etait-il jamais manifesté durant toutes ces années?

Selon Nelie, il ignorait qu'ele était enceinte, mais n'avait-il

pas, cependant, juré de revenir auprès d'ele ?

Ces sentiments conflictuels n'entamaient pas, toutefois,

l'admiration qu'il éprouvait pour cet homme capable de se

hisser à un rang aussi élevé dans un pays qui n'était pas le

sien. Et puis le garçon se sentait soulagé à l'idée que son vrai père n'était pas aussi vieux que le sévère Jack Tucker.

Durant toute son enfance, les autres garçons du voisinage

s'étaient souvent moqués de l'âge de ce père adoptif qu'ils

surnommaient «Barbe grise». Jack Tucker était un homme

brutal dont il avait dû endurer de crueles raclées.

Il regarda sa mère, l'air préoccupé. «Comment

parviendrons-nous jusqu'à lui?

- Espérons que le général français pourra nous servir

d'intermédiaire », répondit-ele, pensive.

La lueur des chandeles faiblissait et leur flamme tremblotait

sous la brise parfumée de la nuit. À l'extrémité de la jetée

de bois, déserte à cette heure, les marins avaient laissé sur le rivage une torche alumée de sorte que, même si les

chandeles s'éteignaient, on pourrait encore y voir

suffisamment. Nelie et Mark n'avaient guère envie de

descendre dans leur cabine sous le pont, une alcôve étroite

munie d'une minuscule fenêtre, véritable étuve quand le

bateau était à quai.

«Je crois que je vais dormir cette nuit sur le pont, déclara

Nelie, à présent que nous avons ces merveileuses

moustiquaires.

- Moi aussi. C'est vraiment un luxe. »

Mark descendit chercher deux oreilers et en donna un à sa

mère. Puis ils s'étendirent et gardèrent le silence, l'oreile

tendue vers les bruits de la nuit.

Soudain, alors qu'ils alaient plonger dans le sommeil, un son différent se distingua dans

le chœur nocturne familier. Mark dressa l'oreile. On aurait

dit un cri lointain qui alait en se rapprochant. Ce son

déchirant le silence avait quelque chose d'étrange, de

terrifiant même. Nelie se redressa et jeta un regard anxieux

à son fils.

«Tu as entendu? chuchota-t-ele.

- Chut», fit-il, un doigt sur les lèvres. Les sens en alerte, ils écoutèrent, retenant leur souffle.

Le cri suivant fut plus distinct. Une voix d'homme déchira la

nuit.

« Chuey noi ! »

Plus de doute, cette fois. Cela ressemblait à un appel au

secours.

Mark se redressa en entendant les cris se rapprocher,

haletants, désespérés. « Qui que ce soit, il vient par ici. »

Nelie le regarda, alarmée. Il y avait quelque chose

d'effrayant à entendre cela sans rien voir de ce qui se

passait. Au-delà du cercle de lumière dessiné par la torche

régnait une obscurité impénétrable. On distingua des pas, de

plus en plus nets.

Nelie se mit debout sur le pont, scrutant fébrilement la nuit.

Aucun autre bateau n'était en vue. Ils étaient totalement

seuls. À la lueur de la torche, ele vit alors une silhouette

courir vers eux.

Tout se passa très vite. Deux hommes, l'un courant à perdre

haleine, l'autre sur ses talons, se profilèrent sur la rive. Les cris cessèrent brusquement pour faire place à un halètement

rauque, tout aussi inquiétant. On aurait dit que l'homme

n'avait même plus la force d'appeler.

La lune émergea d'un nuage et un homme grand, vêtu d'une

soutane, surgit de l'ombre en trébuchant. Son poursuivant, le

visage masqué, brandissait un objet métalique et luisant. Le

premier homme, maintenant bien visible dans la lueur de la

torche, semblait beaucoup trop grand pour être un Siamois.

Lorsqu'il aperçut le bateau, il se mit à courir comme un fou

sur ses longues jambes et, bandant ses dernières forces, se

lança sur la jetée. Figée sur le pont, trop terrifiée pour

bouger, Nelie contemplait la scène, impuissante. Vivement,

Mark se plaça devant ele pour la protéger.

Quelques secondes plus tard, le grand homme bondit sur le

pont. Il rata son saut et s'écroula en avant, tout près de

Mark. Son corps long et mince était

entortilé dans une robe

de prêtre. Il resta là à la recherche de son souffle, sa tête

chauve nichée dans un bras. Son poursuivant masqué - un

Siamois, constata Mark - se matérialisa presque aussitôt.

Petit et agile, il plongea sur sa proie, trop essoufflée pour lui résister, et son bras fendit l'obscurité comme un éclair. Dans

un dernier effort, l'Européen se retourna, les yeux écarquilés

de terreur. Voyant qu'il tentait désespérément de saisir le

poignet du Siamois pour détourner le coup, Mark voulut se

jeter en avant. Mais Nelie le retint.

«Non, Mark! hurla-t-ele. Non!

- Traître! » cria en français la victime.

Ce fut son dernier mot. Le Siamois se dégagea et abaissa le

kris recourbé. Il cria quelques mots en siamois en plongeant

la lame dans le cœur du Français. Puis,

immobile, il regarda

la vie se retirer des yeux de sa victime. Après quoi, il frappa

une nouvele fois

la poitrine du prêtre en s'écriant - cette fois en français : «

Salutations de Constantin Phaulkon ! »

Nelie ne parvenait pas à en croire ses oreiles. L'assassin

avait-il réelement crié le nom de Phaulkon? Cette fois, ele

ne put retenir Mark. Il se précipita sur le

Siamois qui, pris

de court, laissa échapper le kris. Aussi vif et agile que soit

ce dernier, Mark était fort et avait l'avantage de la taile. Ils s'étreignirent furieusement et tombèrent en roulant l'un sur

l'autre sur le pont étroit. Fole d'inquiétude, Nelie se saisit

du couteau tombé à terre et s'avança vers eux, le bras

tremblant, attendant une occasion pour frapper.

Mais les deux hommes se déplaçaient trop vite. Le Siamois

se libéra soudain et, avant que Mark n'ait pu se relever, il lui asséna à la tempe un coup de pied vif comme la langue d'un

lézard attrapant un insecte. Étourdi par la force et la vitesse

du coup, Mark leva instinctivement les mains. Juste à temps.

Pivotant sur une jambe le Siamois se retourna et lança son

autre jambe, frappant rudement la main du jeune Anglais qui

roula sur lui-même pour se mettre hors d'atteinte. Il tenta de

se relever mais vacila, encore étourdi. En un éclair, son

adversaire fut à nouveau sur lui. Tournant sur lui-même il lui

décocha une série de coups de pied dans les côtes et les

reins.

Nelie observait la scène avec horreur. Abandonnant toute

prudence, ele se jeta sur l'homme et réussit à lui égratigner

le bras de la pointe de sa lame. Sans quitter le jeune Anglais

des yeux, il jeta son poing en arrière et frappa violemment

Nelie au visage. Le coup fut si inattendu qu'ele chancela et

s'écroula sur le pont. Furieux, Mark réussit enfin à se

remettre sur pied et se jeta en avant, martelant de toutes ses

forces la mâchoire du Siamois qu'il fit valser à plusieurs pas

de là sur le pont. Stupéfait, ce dernier

tenta de s'échapper

mais Mark le poursuivit comme un taureau furieux sans

cesser de le rouer de coups. L'homme tomba sur un genou

et voulut encore se redresser, mais un direct du droit vint lui

fracasser le nez. Il s'écroula, hoquetant de douleur tandis

qu'un flot de

sang jailissait de l'arête brisée. Comme il tentait de se

relever, Mark sauta sur lui et arracha son masque tout en le

maintenant fermement par les bras.

C'était le moment que Nelie attendait. Ele se mit debout et,

le couteau à la main, se précipita vers eux. Mais le Siamois

la vit venir et choisit parfaitement son moment. Dès qu'ele

fut à sa portée, il leva la jambe droite et la frappa une

nouvele fois. La lame dérapa sur son panung, déchira le

tissu et érafla sa cuisse. Mark jeta un coup d'œil alarmé à sa

mère tandis que l'homme, profitant de cette seconde

d'inattention, roulait sur le côté pour bondir sur le pont.

Rapide comme le vent, il sauta à terre et disparut dans

l'obscurité avant que Mark n'ait pu se retourner et lui donner

la chasse.

Il se précipita alors sur Nelie qui, heureusement, n'était

qu'étourdie. Appuyée sur un coude, ele respirait folement

mais ele n'était pas blessée.

«Tout va bien, mère?»

Ele fit un signe de tête, essayant faiblement de lui sourire. Il l'aida à se relever et ils restèrent un instant enlacés, serrés l

'un contre l 'autre. Puis ele tâta le front du garçon où de

vilaines marques commençaient à apparaître.

Mark écarta sa main. «Ce n'est rien,

mère. Juste quelques

contusions. »

Ele laissa échapper un rire nerveux. «Il me semblait t avoir

entendu dire que les rigueurs du voyage étaient terminées...

»

Il s'efforça à son tour de sourire. «C'est en tout cas ce que

le capitaine a bien voulu me faire croire. Il va devoir

s'expliquer quand il reviendra.»

Mais ils ne parvenaient pas à détourner leurs regards du

corps sans vie étendu à leurs pieds. Alors qu'il cherchait

quelque chose autour de lui pour le recouvrir, Mark repéra

un petit objet tombé sur le pont. Il s'avança et ramassa un

crucifix en or dont la chaîne était brisée. Probablement celui

du Français, pensa-t-il. Pourtant, quand il se pencha sur le

corps, il vit une autre croix autour du

cou de la victime.

«On dirait que le Siamois était un chrétien, lui aussi »,

murmura-t-il, songeur.

Voyant Nelie frissonner, encore sous le choc, il la prit dans

ses bras. Ele se mit alors à pleurer, sa poitrine soulevant par

saccades son corsage déchiré. Ils restèrent un long moment

enlacés, trop émus pour parler, attendant anxieusement le

retour de l'équipage. Quand les tremblements de Nelie se

furent un peu calmés, Mark se leva et ala chercher dans la

cabine un drap dont il recouvrit le corps. En chemin, il

remarqua un morceau de tissu par terre à côté du mât.

Après un rapide examen, il constata qu'il s'agissait d'un

lambeau du panung de l'assassin.

La couture s'était déchirée et laissait entrevoir une feuile de

papier. Cela ressemblait à un document officiel, songea

Mark en l'étudiant de plus près. Le texte y était rédigé en

siamois et un grand sceau ornait le bas de la page. Il replia

la feuile et la glissa dans sa poche avant de retourner auprès

de sa mère. Comme ele semblait encore mal remise, il

décida d'attendre un meileur moment pour lui faire part de

cette découverte.

Propulsée par cent rameurs, la longue barque luisante

creusait l'eau de remous qui faisaient osciler les

embarcations. Assis sur une estrade au centre de la barque,

coiffé de son chapeau conique à trois anneaux signalant son

rang de mandarin de première classe, le général Petraja

contemplait le fleuve. Deux hommes étaient accroupis à ses

pieds, l'un portant son épée, l'autre sa boîte à bétel.

Il se rendait à Ayuthia sur l'ordre de son souverain avec

mission de persuader la file unique du roi d'accepter pour

époux Pra Piva, le successeur que Sa

Majesté s'était choisi. Petraja avait une piètre opinion de

Piya, un imbécile immature et influençable, prêt à vendre son

âme aux farangs en échange du trône. Comme si les farangs

pouvaient le protéger longtemps du mépris de ses propres

sujets...

Les farangs! Ce seul mot le hérissait déjà! Toujours en train

d'intriguer et de se mêler de tout, leurs griffes tendues avec

avidité vers les territoires et les biens des autres peuples,

prêts à détruire sans scrupules les traditions les plus

anciennes pour y substituer par la force leurs croyances

bigotes. Pourquoi donc ne restaient-ils pas chez eux?

Comme si cela ne suffisait pas, ils ne cessaient de se

quereler entre eux, tels des chiens se disputant un os. Les

farangs holandais ne lui avaient-ils pas proposé, un jour,

contre leur appui, d'empoisonner le monarque et de

s'emparer du sceau royal afin d'attirer les Français hors de

Bangkok et de leur tendre une

embuscade ? Et tout cela

pour empêcher les chiens français de mettre les premiers

leurs crocs sur l'os siamois.

Mais il avait mieux pour ces farangs: le moment venu, il les

jetterait tous dehors. Oh, pas avec la tactique de Sa

Majesté qui se servait des uns contre les autres, mais

simplement en leur fermant la porte au nez. Car tout ce qu'ils

voulaient en réalité, c'était mettre la main sur le pays.

Ce qui l'exaspérait peut-être le plus, c'était leur sentiment

avoué de supériorité. Ils prenaient les Siamois pour des

êtres à peine civilisés qu'il falait soi-disant éclairer afin de les mener sur le droit chemin. Les éclairer, les farangs ? Une

race qui ne se lavait jamais, poilue comme des singes,

intolérante et dominatrice? Des êtres vulgaires qui buvaient

d'étranges boissons frelatées jusqu'à en perdre l'équilibre, à

l'haleine sentant le rance. Leurs manières étaient effroyables.

Incapables de sang-froid, ils criaient, hurlaient, gâchant

l'atmosphère, sans même garder la dignité naturele des

animaux. Et ces gens-là voulaient donner au Siam des

leçons de conduite ? Petraja serra les dents. Que le

Seigneur Bouddha les protège !

De tous les farangs, Vichaiyen comptait sans aucun doute

parmi les plus dangereux. Il n'avait guère de points

communs avec ses semblables et, à bien des égards, il

n'était même pas loin de ressembler à un Siamois. Pour

cette raison, Petraja ne le sous-estimait pas. Vichaiyen lavait

son corps et se parfumait la bouche avec des bâtonnets

odorants, il savait dissimuler ses

émotions et se comporter

en public avec dignité. Mais, par-dessus tout, il avait réussi

à maîtriser plusieurs langues, passant aisément de l'une à

l'autre. C'était un intrigant consommé, avec les ambitions

d'un seigneur de guerre chinois et la ruse d'un commerçant

indien. Il avait utilisé tous ces talents pour séduire Sa

Majesté et y avait réussi. Petraja devait admettre que son

rival lui causait plus de soucis que tous les canons meurtriers

de ce général français obèse.

Pourtant, il ne pouvait toucher au Pra Klang - pour le

moment du moins -, pas tant que le roi était encore là pour

le protéger. Petraja se sentait à la fois furieux et offensé que le Seigneur de la Vie puisse aimer un de ces damnés farangs

plus que ses propres courtisans, plus même que les

mandarins qui étaient à son service depuis les premiers

jours, plus encore que Petraja lui-même qui avait pourtant

accepté d'assumer la paternité de son fils. Maintenant

encore, alors que le roi était proche de la mort, c'était à

Vichaiyen qu'il avait ordonné de rester à ses côtés, alors

qu'il avait envoyé en mission Petraja, l'ami et compagnon de

sa jeunesse.

Le général leva les yeux et aperçut les hautes flèches

d'Ayuthia surgissant devant lui. Ils s'engagèrent dans le

grand canal et accostèrent au ponton royal. Escorté d'une

douzaine d'esclaves, il se dirigea vers les appartements de la

princesse Yotatep. Il avait presque oublié à quel point le

Palais royal était imposant et vaste. C'était une véritable

vile, trois fois plus grande que Louvo,

avec des temples

étincelants, des jardins dessinés, des écuries à éléphants,

des casernes, des han-gars à bateaux, des cachots, des

terrains de jeux et d'innombrables bâtiments réservés aux

serviteurs.

Partout où passait le cortège, on reconnaissait Petraja. Les

gardes et tous les fonctionnaires du Palais se prosternaient

respectueusement sur son passage.

Il fut surpris de découvrir que, sur ordre de son père, la

princesse avait été instalée dans de modestes appartements.

Personne n'était autorisé à venir la voir, à l'exception de

quelques domestiques. Petraja lui-même dut produire un

rouleau portant le sceau royal pour que les gardes le laissent

entrer. L'antichambre n'était qu'un simple réduit et il estima

que ce n'était pas un endroit pour parler. II était préférable

qu'ils se promènent dans les vastes jardins où leur

conversation ne risquerait pas d'être surprise.

Quand la princesse fit son apparition, il eut quelque peine à

dissimuler son étonnement. Voilà plusieurs mois qu'il ne

l'avait pas vue. Comme ele avait vieili ! Certes, ele n'avait

jamais été d'une grande beauté mais ele

semblait à présent

décharnée et hagarde, les épaules affaissées, le dos voûté,

comme si toute fierté avait à jamais disparu de sa personne.

Ele ne semblait plus faire le moindre effort pour soigner son

apparence et son visage resta de marbre tandis qu'ele

saluait le général.

Ils se promenèrent quelques instants en échangeant des

propos futiles jusqu'à ce qu'ele s'arrête et se tourne vers lui.

«Général, je suppose que mon Vénérable Père vous a

envoyé à moi pour savoir si j 'avais accepté de changer

d'avis?

- Noble Dame, il en est ainsi. Son cœur saigne en pensant à

la file qu'il aime.

- Si cela était, il devrait se préoccuper davantage de mes

sentiments.

- Noble Dame, c'est ce qu'il fait. Mais il ne lui est pas

toujours aisé de concilier ses deux grandes amours. Vous et

le Siam.

- Il y a bien peu de choses que je n'accomplirais pour mon

Vénérable Père, Général. Piva n'est qu'un pantin entre les

mains des farangs, un roturier qui n'a aucun droit légitime au

trône. Il ne pourrait même pas gouverner sans l'aide de

Vichaiyen et de l'armée française. Et les farangs exigeront

qu'il se convertisse comme prix de leur soutien. De toute

façon, sa seule vue me donne le frisson. »

Pour la première fois, ele eut un petit sourire. «Mais pas le

genre de frisson qu'une femme pourrait souhaiter. »

Aussitôt que Sa Majesté lui avait

ordonné de se rendre à

Avuthia pour voir si l'exil de Yotatep l'avait rendue mieux

disposée à l'égard d'un mariage avec Piya, Petraja avait

conçu l'idée de s'insinuer dans les bonnes grâces de la

princesse. Après tout, ele était la file unique du roi et

pourrait se révéler utile pour ses plans futurs. Et il pensait

savoir comment flatter sa vanité. Il retint un sourire. Les

gens étaient toujours prêts à écouter ce qu'ils désiraient

entendre.

« Noble Dame, puis-je vous parler en toute confiance ? »

Ils longeaient un grand bassin rempli de carpes chinoises.

Yotatep observa Petraja d'un air interrogateur. «Je

n'espérais pas qu'il en serait autrement, Général. »

Petraja la regarda dans les yeux. « Et si votre union avec

Piya n'était pas consommée? S'il ne s'agissait que d'un

mariage de convenance?

- De convenance pour qui? Pra Piya? Qu'aurais-je à gagner

à un tel arrangement?

- La tranquilité d'esprit. Votre Royal Père, que vous adorez

et respectez, je le sais, serait un homme heureux. Après

quoi...»

Yotatep le fixa brusquement. «Vous

voulez dire..?

- Avec le genre de mariage que je vous propose, il n'y aurait

aucune raison pour que vous ne vous permettiez pas de

distribuer aileurs vos... gages d'affection. »

Petraja sut immédiatement qu'il avait touché la corde

sensible. La principale objection de Yotatep n'était pas tant

la succession au trône que sa passion ardente pour son

oncle Chao Fa Noi. S'il parvenait,

grâce à son talent de persuasion, à la convaincre d'envisager

malgré tout une union avec Piya, Sa Majesté lui en serait

grandement redevable. Par la même occasion, la princesse

ne manquerait pas de lui en conserver de la reconnaissance

pour avoir suggéré une solution qui ne l éloignait pas

définitivement de son cher Chao Fa Noi.

«Mais mon père ne me permet même pas de m'ap-procher

de mon oncle, objecta la jeune file.

- Les choses pourraient peut-être changer si vous acceptiez

d'épouser Piya. Le problème de la succession consume

lentement notre vénéré souverain. Sans votre aide, il ne

vivra plus très longtemps. »

Ele se tourna vers lui et, pour la première fois depuis son

arrivée, il vit une étincele s'alumer dans son regard. «J'ai

besoin de temps pour réfléchir.»

Escorté par un détachement de gardes du palais, Petraja

quitta les appartements de Yotatep et se dirigea vers l'entrée

principale afin de rejoindre son escorte - ostensiblement

pour regagner Louvo. Aucun esclave étranger au palais

n'était autorisé à y pénétrer, pas même les serviteurs

attachés aux plus hauts dignitaires.

11 décida soudain de tenter malgré tout sa chance. Voilà

déjà longtemps qu'il cherchait un moyen d'établir un contact

avec Chao Fa Noi. Mais le jeune prince, lui aussi exilé de la

cour, avait été mis aux arrêts et privé de tout contact avec

l'extérieur.

Le général observa furtivement le capitaine de la garde qui

l'escortait. Ils s'étaient déjà reconnus en se rendant chez

Yotatep mais sans échanger aucune parole. Petraja ne se

souvenait pas de son nom mais il se rappelait fort bien son

visage. L'homme devait avoir servi sous ses ordres pendant

les campagnes de Birmanie quand, durant cet épisode

glorieux de l'histoire siamoise, il avait reconquis les

provinces du Nord à la tête de vingt mile

éléphants.

«Ne te trouvais-tu pas avec moi en Birmanie?»

demanda-t-il tout à coup en se tournant vers le capitaine.

Il avait parlé sur le ton de la confidence pour éviter de

déclencher les soupçons. Si l'homme avait réelement

participé aux campagnes du Nord, il prendrait la question

pour une simple remarque et, dans le cas contraire, pour

une réflexion polie.

« Des jours inoubliables, Excelence. » Le capitaine avait

l'air nostalgique.

Petraja prit un risque. «Je me souviens que mes assistants

m'ont rapporté combien tu avais été brave au combat.» Le

capitaine rayonna. «Merci, Excelence. Comment faire

autrement avec un chef tel que vous ? »

Ils marchèrent encore quelques instants

en silence,

traversant une autre cour cernée de hauts murs et plantée de

somptueuses bougainvilées orange et feu. Devant eux se

dressait le portail de l'entrée principale. Petraja entraîna le

capitaine à l'écart et lui parla à voix basse :

«Vieux camarade, je suis en mission pour le roi. Puis-je

compter sur ta discrétion ? »

Le garde s'inclina profondément. «Je suis votre esclave,

Excelence.»

La voix de Petraja n'était plus qu'un murmure. «Il faut que je

voie le prince royal, mais ma visite doit rester confidentiele.

»

Le garde hésita. «Excelence... aucune visite n'est

autorisée...

- Je ne l'ignore pas. C'est pourquoi le

Seigneur de la Vie ne

veut pas que cela se sache. Je dois être introduit

discrètement par quelqu'un de confiance. Peux-tu éloigner

les autres ? »

Le garde hésita de nouveau. Petraja lui adressa un sourire

d'encouragement. «Ta discrétion et ta loyauté seront

rapportées aux oreiles du Seigneur de la Vie. »

L'hésitation du capitaine s'envola. Il renvoya ses hommes et,

s'écartant de l'entrée, entraîna Petraja par un dédale de

cours intérieures jusqu'aux écuries des éléphants. Petraja

n'avait encore jamais franchi cette limite. Ici, des douzaines

d éléphants royaux, les plus beaux de leur espèce, étaient

nourris et soignés, éventés et baignés. Un certain nombre

d'entre eux, dont l'éléphant blanc sacré,

avaient été

emmenés à Louvo avec leurs cinq cents gardiens pour être

près de Sa Majesté.

Dépassant les écuries, le capitaine conduisit Petraja dans

une zone du palais connue pour y abriter les cachots royaux.

Là, bien des eunuques négligents ou des concubines

infidèles avaient dépéri en paiement de leurs fautes. En

pénétrant dans ces lieux jusque-là inconnus, Petraja ne

s'étonna plus que le roi ait exilé aussi bien ses frères que sa

file dans le même palais. Il était si grand que chaque

quartier de l'immense domaine pouvait passer pour une vile

différente. Vingt mile personnes vivaient dans cette

enceinte. Dans un tel espace, Yotatep et Chao Fa Noi, les

amants terribles, ne risquaient pas de se

croiser, séparés

comme ils l'étaient par près de sept hectares de cours

intérieures et d'alées bien gardées.

Le capitaine finit par ralentir le pas et Petraja regarda autour de lui. Les bâtiments qui se dressaient devant eux lui étaient

complètement inconnus. Les appartements du prince étaient

aussi modestes que ceux de Yotatep et ressemblaient plutôt

aux logements des esclaves. Une série

de huttes entouraient

une petite cour où un jardin nouvelement planté n'avait pas

encore pris complètement forme. Apparemment, le prince -

dont l'exil était encore récent - cherchait à améliorer son

environnement. Des constructions étaient en cours un peu

partout. Le général aperçut un bâtiment sur pilotis en bois

de teck bien poli, un peu plus grand et mieux décoré que les

autres. Ici, expliqua le capitaine, vivait le prince Chao Fa

Noi.

Il lui demanda respectueusement de l'attendre tandis qu'il

alait parler au garde posté devant la résidence du prince.

Les deux soldats discutèrent quelques instants avec

animation et Petraja, vaguement inquiet, vit qu'ils lançaient

de temps à autre des coups d'œil dans sa direction. Le

capitaine revint enfin, expli-quant que, par ordre du roi, il

était strictement interdit de recevoir ici tout visiteur.

Toutefois, considérant le rang extrêmement élevé du général

et l'objet de sa royale mission, une exception pouvait être

faite en sa faveur à la condition expresse que la visite soit

brève, car les gardes étaient inquiets de manquer à leur

devoir.

Petraja remercia chaleureusement le capitaine, l'assurant

qu'il n'enfreindrait en rien ces consignes.

L'antichambre n'était guère qu'un simple recoin orné

seulement de quelques coussins. Tandis que Petraja

attendait, il perçut l'écho étouffé de bruits affolés dans la

pièce voisine. Apparemment, sa visite semait la panique

parmi le personnel du jeune prince.

Lorsqu'il fut enfin introduit, tout semblait parfaitement en

ordre. Pourtant quelque chose n'alait pas dans l'harmonie

générale de l'appartement. Le mobilier était trop grand. Les

somptueux cabinets laqués, datant des premières temps d

Ayuthia, paraissaient déplacés dans ces pièces

originelement conçues pour des domestiques. Quant au

grand paravent japonais placé dans un angle de la chambre,

il était totalement disproportionné.

Le prince accueilit le général, à la fois souriant et tendu,

visiblement intrigué par cette visite inopinée. On le sentait

inquiet. D'un pas incertain, il s'approcha de Petraja.

Celui-ci se prosterna devant le plus jeune frère du roi en

l'observant à la dérobée. Les traits du beau Chao Fa Noi

étaient toujours séduisants, mais on distinguait encore sur

ses jambes les cicatrices du châtiment administré sur les

ordres de Yotatep. Fole de jalousie, ele avait ordonné de

le faire fouetter après qu'il eut été

découvert en compagnie

de Thepine, la concubine préférée du roi. De fait, le jeune

prince pouvait s'estimer heureux de se retrouver encore en

vie. Selon la loi, il aurait dû être enfermé dans un sac de

velours et frappé à mort à coups de gourdin. Mais Yotatep,

satisfaite et horrifiée à la fois par les crueles lacérations

infligées sur sa demande, avait couru plai-der sa cause

auprès de son père. Succombant à ses supplications, ce

dernier s'était contenté de condamner son frère à l'exil

définitif.

En examinant discrètement le jeune prince à travers ses

doigts croisés, Petraja, toujours prosterné, pouvait lire la

concupiscence et la débauche qui avaient entraîné sa chute.

Comme il s'était montré stupide et peu clairvoyant ! En tant

qu'héritier du trône, il aurait pu mener une vie de luxe et

d'opulence, satisfaire ses moindres désirs et attendre

tranquilement de monter sur le trône. Mais, en séduisant

Thepine, il avait choisi le seul fruit défendu. Il ne lui restait plus, désormais, pour seule compagnie, que ses rêves

enfuis.

L'occasion était bonne, pour Petraja, de réveiler ces rêves

afin de s'assurer pour l'avenir un alié de

poids. Par tous les

moyens, il devait réussir à rassembler les plus puissantes

influences pour mener à bien ses projets.

«Je vous en prie, cher Général, relevez-vous.» Le ton du

prince était courtois mais prudent. «Votre présence ici est,

je dois l'avouer, une immense surprise. Si peu de visites me

sont autorisées ces temps-ci. De plus, je croyais que vous

aviez adopté la vie monastique. »

Petraja retint un sourire. «C'était là mon intention, Votre

Altesse, mais votre auguste frère m'a fait rappeler. »

Quele chance, songea-t-il, qu'il ait su maîtriser son

impatience en évitant de quitter trop tôt le monastère. La

convocation royale lui avait fourni le meileur des alibis. Tous

étaient persuadés qu'il quittait à regret sa vie de reclus.

«Mon royal frère préférait sans doute avoir à ses côtés ses

plus fidèles courtisans. » Une ombre traversa le visage du

prince. «Quant à moi, j'ai malheureusement perdu ce

privilège.

- Sachez, Votre Altesse, que j 'ai souvent plaidé votre cause

auprès de Sa Majesté, dit Petraja avec sympathie. Hélas,

jusqu'ici, ce fut sans succès.

- Je n'attends aucun pardon, répliqua le prince, de plus en

plus amer. Mais que mon frère le roi veuile proclamer un

simple roturier à ma place, c'est peut-être porter le

ressentiment un peu trop loin, ne pensez-vous pas ? »

Petraja sentit que le soulagement initial d'avoir été laissé en

vie avait fait place à une profonde frustration et à un ardent

désir de retrouver la gloire de son

ancienne position.

Discrètement, il jeta un regard rapide autour de lui. En

dehors d'eux, seul un esclave était resté prosterné sur le

seuil de la porte. Il falait impérativement le faire renvoyer.

Ce qu'il avait à dire ne concernait que les oreiles du prince.

« Pouvons-nous nous entretenir seul à seul, Altesse ? » Le

prince regarda autour de lui nerveusement, un peu comme

s'il avait mauvaise conscience. «Mais nous sommes seuls. »

Petraja désigna le serviteur d'un geste rapide. «Oh lui, dit le

prince en souriant, apparemment soulagé, je vois...» Il lança

un ordre et l'esclave disparut aussitôt. Puis il attendit que

Petraja prenne la parole.

Le général regarda le prince droit dans les yeux. «Votre

Altesse, je suis venu ici aujourd'hui pour vous offrir mon

aide. Voyez-vous, je suis un traditionaliste et, de ce fait,

bien peu enclin à accepter qu'un roturier accède au trône de

ce pays à l'histoire milénaire. Surtout lorsque ce prétendant

abusif promet d'abandonner notre antique foi bouddhiste

pour embrasser les croyances étroites des farangs. »

Le prince tenta de dissimuler son excitation croissante.

«Vous éveilez en moi un espoir nouveau,

Général. - Je ne

puis, hélas, m'attarder dans ce palais, aussi je serai bref.

Pardonnez la liberté de mes paroles, mais si vous deviez

répéter un seul mot de cet entretien, je me verrais dans

l'obligation de vous contredire et de vous retirer mon appui.

»

Le prince sourit. «Il ne serait guère dans mon intérêt d'agir

ainsi, Général.»

Petraja s'inclina. «Vous êtes l'héritier légitime du roi,

Altesse, et le seul prétendant au trône.»

Chao Fa Noi rayonna. «Si je devais retrouver la position qui

m'est due, j'aurais besoin des services d'un Barcalon sur la

loyauté duquel je puisse compter. Un homme tel que vous,

en somme.»

Le général s'inclina à son tour. «Je ne

songe qu'au bonheur

du Siam, Altesse.» Il fit une pause. «Vous recevrez de

temps à autre de mes nouveles signées "Davvee". Si je fais alusion à la santé de ma sœur, sachez que je parlerai en

réalité du roi. Lorsque je vous informerai que l'état de ma

sœur s'est détérioré et qu'il n'y a plus de remède, le moment

sera venu pour vous de sortir de l'ombre. Je vous ferai signe

en temps voulu. Vous découvrirez alors

que vous avez de

nombreux soutiens au sein de notre population et que... »

Petraja s'interrompit tout à coup et le prince, surpris, vit son regard braqué sur le grand paravent japonais. Profitant d'un

rayon de soleil qui venait de se glisser par la fenêtre ouverte, ses yeux perçants avaient capté le mouvement fugitif d'une

ombre derrière le paravent.

Petraja continua à parler comme si de rien n'était tout en se

déplaçant sur le côté pour voir ce qui se cachait là. Les yeux

écarquilés, le prince le regardait sans réagir. Soudain,

Petraja bondit, les bras tendus, et plongea derrière le

panneau pour émerger presque immédiatement en tenant

par la peau du cou, comme des chiots, deux enfants qui se

tortilaient, affolés. Un garçon et une fille, âgés peut-être de

quinze ou seize ans. Tous deux d'une

beauté remarquable.

Petraja les maintint fermement en interrogeant Chao Fa Noi

du regard.

L'air penaud, le prince appela un esclave pour lui ordonner

de conduire les deux adolescents dans l'antichambre. Puis il

se tourna vers Petraja qui avait l'air furieux.

«Ils étaient... avec moi quand vous êtes arrivé,

Général. Je n'attendais pas de visiteurs, vous comprenez... »

Le regard de Petraja demeurait sombre, inflexible. « Ils ont

tout entendu. Il faut les réduire au silence.» Le prince

sursauta. « Ils sont inoffensifs, Général. Je les utilise... pour mon plaisir. Ils ne parleront pas.»

Petraja lui jeta un regard implacable. On entendait des

pleurs monter de l'antichambre. « Et moi je vous répète

qu'ils doivent être mis à mort. J'ai appris depuis longtemps à

ne pas prendre de risques, Altesse. »

Le prince prit une expression suppliante. Puis il remua les

mains dans un geste d'incertitude, à la recherche de la

meileure approche.

« Bien peu de joies me sont laissées, Général. Ces enfants

sont généreusement récompensés et ne compromettront

jamais leur situation. Je vous assure que vous n'avez rien à

craindre.»

Mais Petraja ne fléchit pas. « S'ils ne sont pas mis à mort

sur-le-champ, lança-t-il durement, je vous retire mon

soutien. »

Voyant qu'il faisait mine de quitter la pièce, le prince eut un

ultime sursaut de volonté. Indigné de se voir traiter de la

sorte, il redressa la tête.

«Je suis désolé que vous preniez les choses ainsi, Général. Il

m'est impossible de me résigner à faire mettre à mort deux

innocents enfants. C'est moi qui leur ai ordonné de rester

derrière le paravent. »

Petraja fit encore un pas en direction de la porte. «

Vraiment ? Et pourquoi cela ? »

Le prince hésita. «Quand on vous a

annoncé, j'ai cru que

vous étiez un émissaire de Yotatep. Vous savez combien

ele sait se montrer jalouse. Je ne voulais pas que vous lui

rapportiez que...» Il baissa les yeux vers les cicatrices qui

zébraient ses cuisses. «Moi aussi, j'ai appris à ne pas

prendre de risques, Général.

- Cependant, je crains de ne pouvoir changer d'avis,

Altesse. »

La brève indignation du prince fit de nouveau place à

l'angoisse. Il ne pouvait se permettre de perdre le

soutien de Petraja. Avec un stratège aussi génial que lui à

son côté, son espoir d'accéder à l'ancien trône du Siam ne

semblait plus un rêve inaccessible. Il s'avança vers Petraja et

murmura faiblement: «Très bien, Général. Je ferai ce que

vous voulez.» Petraja hocha la tête, s'inclina et sortit.

1 1

Le fauteuil occupé par le général français était plutôt

impressionnant. Construit en bois de teck poli, décoré de

sculptures représentant des scènes de combats avec des

éléphants de guerre, il avait été réalisé tout spécialement aux

mesures du corpulent Des-farges. Les Siamois n'ayant pas

coutume de s'asseoir sur des sièges, le menuisier avait dû

emprunter un modèle au séminaire jésuite. Le résultat était

pour le moins surprenant.

Mal à l'aise, le général s'agita sur son fauteuil, s'épongea le

front et contempla ses officiers supérieurs instalés autour de

la table. A sa droite, le major de Beauchamp, un bel homme

aux cheveux blonds ; à sa gauche, le capitaine Dassieux

avec sa grosse moustache noire; à côté de lui, le lieutenant

Le Roy, toujours tiré à quatre épingles. On avait disposé

devant eux, sur la table, des assiettes contenant des

quartiers de citron qu'ils pressaient dans de l'eau bouilie

pour obtenir une boisson rafraîchissante. Malgré l'ombre

jetée par les branches d'un gigantesque arbre à pluie, la

chaleur était étouffante. L'arbre et la

table qu'il abritait

n'occupaient qu'un faible espace de l'immense cour

intérieure, entourée de palmiers et cernée par les hauts murs

du fort de Bangkok. À moins d'un jet de pierre de là, le

puissant Chao Phraya roulait ses eaux huileuses dans l'air

lourd et oppressant.

«Eh bien, messieurs, j'attends vos rapports.» Le général les

regarda l'un après l'autre. «Qui a tué le père Malthus et

pourquoi ?

- Selon le capitaine du bateau, l'assassin était un Siamois.

Ce qui semble exclure toute querele interne entre jésuites,

observa le capitaine Dassieux en caressant sa moustache.

- A moins qu'ils ne se soient adressés à un tueur à gages,

rétorqua le major de Beauchamp.

- Mais qui pourrait bien vouloir tuer un jésuite? s'indigna Le

Roy.

- Un certain nombre de personnes, j'imagine, observa le

général en souriant.

- Jusqu'ici, les Siamois ont toléré l'activité des jésuites, reprit Beauchamp. Je n'imagine pas quel motif aurait pu les faire

changer d'attitude. Il est plus probable que les jésuites se

sont disputés entre eux et que l'un d'eux a

loué les services

d'un assassin pour faire la sale besogne.

- Je ne peux concevoir qu'un homme de Dieu puisse vouloir

en tuer un autre», remarqua Le Roy d'un air chagrin.

Beauchamp haussa les épaules. « Le fanatisme a une

influence étrange sur l'esprit des hommes. N'avons-nous pas

entendu dire que de sévères dissensions les agitaient à

propos du rôle de Phaulkon dans la conversion du roi ?

- Phaulkon n'a jamais eu l'intention de convertir le roi,

objecta Dassieux. Il ne se bat que pour lui-même.

- Nous n'en avons aucune preuve», intervint vivement le

général.

C'était un sujet délicat car il savait son camp divisé en la

matière. Desfarges, lui-même, hésitait. Les ordres du Roi-

Soleil étaient d'obtenir la conversion de la population

siamoise par des moyens pacifiques et de n'employer la

contrainte qu'en cas d'échec. Mais à quel moment pouvait-

on dire que cette politique avait échoué? Quand le roi Louis

avait donné l'autorisation de recourir à la force, savait-il à

quel point les Siamois étaient farouchement attachés à leur

indépen-dance? Et qu'ils pouvaient

aligner vingt mile

éléphants de guerre sous les ordres du très compétent

général Petraja, héros des campagnes de Birmanie ? Qui

pouvait prétendre connaître l'issue d'une bataile entre des

éléphants de guerre et des canons? Il n'y avait eu, jusque-là,

aucun précédent.

« Le seigneur Phaulkon a réclamé davantage de temps, dit-il

enfin.

- Que peut-il faire d'autre, sachant qu'il n'est pas en mesure

de tenir ses promesses?» contra Dassieux avec amertume. Il

n'aimait pas Phaulkon et ne faisait aucun effort pour le

dissimuler.

« Nous devons rechercher autant que possible une solution

pacifique, coupa le général. Je n'ai pas encore abandonné.

De toute façon, nous nous éloignons du sujet, messieurs. Le

problème n'est pas Phaulkon, mais Malthus.

- Quand verrons-nous cette Anglaise ? demanda Dassieux.

Ele pourrait certainement éclairer la situation.

- Laissons-lui le temps de se reposer après cette terrible

aventure, dit le général. Ele se trouve toujours sur le bateau.

Le capitaine a déclaré qu'à son retour, la

nuit dernière, il

l'avait trouvée sur le pont, tremblante, en compagnie de son

fils. Dupuy est là-bas et il nous l'amènera dès qu'ele aura

repris ses esprits. »

Le Roy intervint. « Pourquoi le capitaine a-t-il mis si

longtemps pour nous apporter le corps?

- Probablement parce qu'il devait être paralysé par des

superstitions, suggéra Beauchamp. Les

Siamois croient aux

esprits et n'oubliez pas que l'agression s'est passée au milieu

de la nuit.

- Dupuy a-t-il parlé à cette Anglaise quand il a fouilé le

bateau?

- Oui, mais seulement à travers la porte de sa cabine,

répliqua le général. Ele était trop bouleversée pour dire

grand-chose mais nous savons au moins

qu'ele parle

français.

- Merci, mon Dieu! s'exclama Dassieux qui était à la fois

paresseux et pessimiste.

- Et Dupuy n'a rien trouvé d'autre à bord ? » insista Le Roy.

Toujours méticuleux, il fit un geste pour redresser son col

pourtant aussi impeccable que d'habitude.

«Seulement des traces de sang. Pas

d'autre indice.

- Que peut bien faire une femme blanche dans ce coin?»

lança Beauchamp à la cantonade.

Avec son beau visage aux traits nordiques, le major était le

plus calme de tous les officiers, celui qui se contrôlait le

mieux. Il observait les autres sans émotion apparente.

« Le batelier dit qu'ele voyage avec son fils. D'après

Dupuy, dont le siamois est plutôt hésitant, le capitaine sait

seulement qu'ele a voyagé par route depuis Mergui et que

son passage jusqu'à Ayuthia a été payé par les hommes qui

l'ont accompagnée jusqu'à la côte.

- Tout cela semble plutôt inhabituel», soupira le général.

Dassieux hocha la tête.

« Eh bien, espérons au moins qu'ele pourra décrire

l'assassin. »

Entre temps, un groupe de Siamoises, poitrine nue, avait

apporté des chaudrons de riz fumant ainsi que des plats de

poisson et de poulet préparés à la française par le chef

Mireaux. Le corpulent général se servit largement et

abandonna la conversation pour se consacrer à son assiette.

Levée depuis déjà un bon moment, Nelie n'était pas

pressée de faire son apparition. Ele voulait se montrer sous

son meileur aspect, persuadée que ce jour alait marquer

une étape décisive dans sa recherche de Phaulkon. Les

Français, ele en était certaine, seraient en mesure de l'aider

- du moins si ele savait se montrer assez persuasive.

Ele se coiffa longuement, soigneusement. Puis, à l'aide de

son petit miroir de poche, ele se maquila

avec des fards

apportés d'Angleterre, dans l'espoir de dissimuler les cernes

que cette nuit agitée avait creu-sés sous ses yeux. Ele

portait la seule robe européenne encore en sa possession,

ayant pris soin de la suspendre chaque nuit pour la

défroisser. C'était une robe d'une jolie teinte jaune clair,

pourvue de manches bouffantes et resserrée à la ceinture,

faisant ressortir sa taile fine. Le haut en était décoleté,

laissant apparaître ses beles épaules et entrevoir les courbes

tentantes de ses seins. Sachant combien les Français étaient

attachés aux questions d'élégance, Nelie était décidée à

faire impression sur le général.

Ele voulait aussi avoir le temps de rassembler ses esprits.

La lettre que Mark avait trouvée dans la couture du tissu

arraché à l'assassin avait fait l'objet d'une longue discussion

entre eux. Devaient-ils la montrer aux hommes de l'équipage

et leur demander ce qu'ele signifiait? Mais le siamois de

Mark demeurait encore hésitant et il n'était pas certain de

comprendre leurs réponses. Peut-être valait-il mieux en

aviser seulement le général Desfarges lors de leur visite au

fort.

Instinctivement, Nelie devinait que ces lignes avaient un

rapport avec Phaulkon. Le Siamois n'avait-il pas prononcé

son nom? Ele se demanda s'il n'était pas finalement

préférable de garder la lettre secrète. Mais alors, comment

trouver quelqu'un de confiance qui la leur traduise? Les

paroles de l'assassin continuaient de la tracasser. Cet

homme qu'ele avait tant aimé et qui

n'avait pas hésité à

l'abandonner faisait-il partie d'une conspiration de

meurtriers? Le passé venait à nouveau la hanter et, bien

malgré ele, les images douloureuses de longues années de

cauchemar vécues après le départ de Phaulkon.

Agitée, ele avait attendu une éternité avant de pouvoir

trouver le sommeil. Au moment de sombrer dans

l'inconscience, ele n'avait pas manqué de remercier Dieu

pour Mark. Jamais ele n'avait eu autant besoin de sa force

intérieure et de sa protection. Ici, au Siam, sa pétulance

enfantine s'effaçait. Il se transformait en homme sous ses

yeux.

Il la rejoignit dans la cabine et lui lança un regard

appréciateur. Ele fut heureuse de lire dans ses yeux qu'il

était fier d'ele.

«Tu es l'image même d'une rose d'Angleterre, mère. Les

Français seront sous le charme. »

Ele se contempla encore une fois dans son petit miroir de

voyage. «Tout ce que je souhaite, c'est m'assurer leur aide

pour parvenir jusqu'à ton père, Mark.

- Sans doute n'ont-ils pas vu de femme européenne depuis

des années! Méfie-toi... ils pourraient

bien ne jamais te

laisser partir.

- Il faudrait bien plus que toute une armée française pour me

retenir loin de toi, répliqua-t-ele en l'embrassant.

- Comptes-tu leur montrer la lettre ?

- Je ne sais pas encore, mais je la prends avec moi. »

Ele ouvrit la porte de l'étroite cabine.

«Je ne t'accompagne pas, mère. Il y a un Français de garde

sur le pont. Je ne veux pas qu'on me prenne une fois de plus

pour mon père. »

Ele rit nerveusement, lui envoya un baiser et s'éloigna dans

la coursive.

Tout en suivant le caporal Dupuy le long d'un sentier

longeant le fleuve, Nelie fut impressionnée par l'imposante

forteresse qui se profilait au loin et ne semblait guère à sa

place dans cet environnement exotique. Son guide lui

expliqua qu'ele avait été construite par les Portugais à

l'époque où ceux-ci régnaient en maîtres exclusifs sur le

commerce de l'Asie. Par la suite, les Français avaient réparé

ses remparts et embeli le bâtiment après que le roi Naraï

avait offert au général Desfarges d'y abriter son armée. Sa

haute silhouette aux murs de briques

crénelés dominait une

courbe du fleuve à quelques miles de l'embouchure du

grand Chao Phraya. Sa position stratégique empêchait tout

visiteur importun de gagner la capitale Ayu-thia, au nord.

Nelie éprouva une bouffée de soulagement à la vue de cette

architecture européenne, si incongrue

soit-ele. Ele se réjouissait également de revoir à nouveau

les gens de sa race. A la porte du fort, une sentinele en

uniforme les salua. Ils étaient manifestement attendus. Le

guide les conduisit dans une vaste cour intérieure semée

d'une végétation exubérante. C'était un endroit agréable et

ombragé, bercé par l'écho des remous du grand fleuve

voisin. La flèche étincelante d'un temple dont la présence,

ici, surprenait quelque peu, jailissait au-

dessus de la ligne

massive des murs.

Tandis qu'ils pénétraient dans une seconde cour, Nelie

aperçut un groupe d'officiers assis à l'ombre d'un grand

arbre. Ils se levèrent tous précipitamment à son approche et

la contemplèrent, visiblement éblouis par sa beauté. Nelie

se demanda depuis combien de temps ils n'avaient pas vu

de femme européenne.

Le général fut le premier à retrouver sa voix.

« Madame, permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue à

Bangkok et de vous exprimer mes plus profonds regrets

pour les malheureux événements qui vous y ont accueilie. Je

suis le général Desfarges et voici mes officiers supérieurs,

Beauchamp, Dassieux et Le Roy. »

Les officiers s'inclinèrent à tour de rôle.

« Merci, Général », répondit-ele de sa voix la plus

cristaline, en adressant un sourire à chacun des officiers.

«Certes, cela n'a pas été facile, messieurs, mais je me sens à

présent moins effrayée en si vailante compagnie. »

Heureusement, songea-t-ele, son français était passable...

Les hommes rayonnèrent et ce fut à qui aurait l'honneur de

l'escorter jusqu'à un siège. Ils étaient sous le charme, séduits par sa beauté tout autant que par son français teinté d'un

fort accent anglais. Dès qu'ele fut assise, ils se précipitèrent pour lui offrir à boire et à manger tout en l'assurant de leur

dévouement. Ils auraient volontiers poursuivi leurs assiduités

mais un regard sévère du général leur rappela que c'était lui

le maître du jeu.

Nelie reporta son attention sur Desfarges. C'était un homme

très gros, ce qui ne devait guère être agréable dans un climat

aussi tropical. Il transpirait abondamment et la sueur avait

colé sur son front ses maigres cheveux gris. Les boutons de

son uniforme étaient tendus à en craquer et il gardait les

mains croisées sur son ventre rebondi comme si cette

position pouvait dissimuler l'ampleur de son tour de taile.

Cette apparence plutôt comique ne

s'accordait guère avec

ses efforts de galanterie et, en d'autres circonstances, Nelie

s'en serait fort amusée.

«Pardonnez-nous si cette réunion a tout l'air d'un tribunal,

madame, reprit-il en se tamponnant le front avec un

mouchoir de soie, mais la vérité est que nous avons hâte de

vous poser quelques questions au sujet de ce fâcheux

incident - du moins s'il ne vous est pas trop pénible d'y

revenir.

- Mais bien entendu, Général. Je ne demande qu'à vous être

utile. »

Nelie sourit de manière encourageante, satisfaite de l'effet

qu'ele produisait sur son auditoire. Ele remarqua que l'un

des officiers était un très bel homme, avec des cheveux

blonds et des yeux clairs. Ele crut se souvenir qu'il

s'appelait Beauchamp.

«Permettez-moi de vous demander tout d'abord votre nom,

madame.

- Je m'appele Nelie Tucker et je viens d'Angleterre. Je suis

ici pour retrouver mon frère qui se trouvait au Siam lorsque

nous avons reçu pour la dernière fois de ses nouveles. Il

s'agit d'un missionnaire du nom de Sanders. Richard

Sanders. Notre père est mort en nous laissant un peu

d'argent et je sais que cette somme serait très utile à Richard

pour son travail. J'espérais pouvoir rester ici et l'aider.

- Je vous prie d'accepter toutes nos condoléances pour

votre père, madame. J'ai cru comprendre qu'un jeune

homme voyageait avec vous ?

- Oui, mon fils Mark. » Le général sourit et ele crut déceler

chez lui une note de soulagement. « Il est encore jeune et...

les événements de la nuit dernière l'ont beaucoup affecté.

J'ai jugé préférable de le laisser se reposer sur le bateau.

- Naturelement, approuva Desfarges avec compassion.

Cette épreuve a dû être terrible pour vous deux.

Cependant, aussi douloureux que soient

ces souvenirs, il me

faut vous demander de nous relater une nouvele fois en

détail les événements de la nuit dernière, en essayant de ne

rien oublier. »

Nelie en fit une description complète, omettant toutefois de

parler du crucifix et de la lettre trouvés sur le pont. Ele se

dit que, même si l'existence de cette lettre venait à être

connue, personne ne pourrait la soupçonner de l'avoir prise.

On penserait qu'ele était tombée de la poche de l'assassin

durant sa fuite ou, encore, qu'ele avait glissé par-dessus

bord pendant la lutte. Quant à la croix, ele seule pouvait

savoir que l'assassin en portait une. Instinctivement, ele

sentait qu'une information aussi importante, capable même

d'incriminer Phaulkon, était un atout

supplémentaire contre

ce dernier. En attendant, il était préférable de rassembler

autant d'aliés que possible autour d'ele.

«L'assassin siamois n'a-t-il donc rien dit à Malthus pendant

la lutte?» s'étonna Desfarges après que Nelie eut achevé

son exposé. « Pas la moindre menace, aucune parole

fournissant une indication quelconque ? »

Nelie poussa un petit cri et enfouit la tête entre ses mains.

«J'oubliais... mon Dieu, comme c'est stupide de ma part ! Je

suis encore si troublée, Général. Lorsque l'assassin a

poignardé sa victime, il s'est écrié "Avec les compliments de Constantin..." Ma foi, j'ai oublié la suite. J'étais si affolée. »

Les officiers échangèrent des regards entendus. «Ne

s'agissait-il pas d'un certain... Phaulkon? interrogea le

général.

- Oui, oui, c'est bien cela... Il me semblait avoir déjà

entendu ce nom auparavant mais je ne me souvenais plus

où. » Et comme ele n'était pas à court de mensonges, ele

ajouta négligemment: «Qui est-ce?

- Le Premier ministre du roi, madame. Un Grec. Sans doute

aurez-vous déjà entendu mentionner son nom. C'est un

personnage très connu, ici.

- Ah ! Mais alors pourquoi voudrait-il assassiner un prêtre ?

- Phaulkon n'hésiterait pas à éliminer tous ceux qui se

mettent en travers de sa route, assura Dassieux.

- Non, ce n'est pas vrai, rétorqua le séduisant Beauchamp.

Je ne dirais pas qu'il est un catholique fervent, mais de là à

assassiner un jésuite...

- Le Premier ministre est donc catholique ? demanda Nelie,

soudain pleine d'espoir. Mais c'est merveileux. Il pourra

sans doute m'aider à retrouver mon frère.»

Desfarges devint soudain très galant. « Loin de nous l'idée

de vous présenter au Premier ministre, madame. Il a trop de

goût pour les jolies femmes.»

Nelie eut un rire coquet. « Il n'est donc pas marié ? »

Le général sourit. «Il l'est, mais son épouse vit à Ayuthia

alors qu'il passe la majeure partie de son temps à Louvo, à

une bonne journée de voyage d'ici.

- Je ne craindrais pas de le rencontrer si je me savais sous

votre protection, Général », affirma Nelie avec un sourire

enjôleur.

Desfarges rayonna de joie. « Ce serait un honneur pour moi

de me considérer comme votre protecteur, madame.

- Voilà qui est très aimable à vous, monsieur. Mais si ce

seigneur Phaulkon n'est pas un catholique fervent, je

pourrais peut-être l'aider à renforcer sa foi. Mon père était

prêcheur et je peux me montrer très persuasive, moi aussi.

Je ferais n'importe quoi pour vous remercier de votre

amabilité.

- Madame, il n'est pas question de remerciements. »

Le général l'observait, perplexe. Il se demandait

confusément si son voyage dans ce pays lointain ne cachait

pas d'autres motifs.

«Madame Tucker, nous souhaiterions vous offrir l'hospitalité

au fort pendant quelques jours. Vous et votre fils pourriez

profiter d'un peu de repos et - il sourit - apprécier notre

cuisine française. L'assassi-nat d'un de nos prêtres est une

affaire sérieuse et nous avons besoin de votre assistance

pour identifier le meurtrier dès que nous aurons mis la main

sur lui. Je suis certain qu'il ne nous faudra pas longtemps en

travailant de concert avec les autorités siamoises.»

Nelie ne s'attendait pas à ce que les événements prennent

une tele tournure. Ele ne pouvait risquer

que Mark soit

reconnu. Si Phaulkon était averti de leur présence, il pouvait

refuser de les rencontrer. Ou, qui sait, user de ses pouvoirs

étendus pour les faire expulser du Siam. Il falait élaborer

rapidement une stratégie. Et surtout éviter de perdre du

temps à Bangkok.

Ele sortit un mouchoir du petit sac suspendu à sa taile et

s'en tapota délicatement le front. Au moment de le replacer

dans le sac, ele poussa un petit cri.

« Oh, mon Dieu, j'ai apporté cela pour vous le montrer et

voilà que j'alais oublier. Que je suis étourdie...» Ele sortit le crucifix et le posa sur la table. «Cet objet est tombé du cou

de l'assassin pendant la lutte. »

Les officiers examinèrent la croix avec un vif intérêt.

Desfarges paraissait de plus en plus

intrigué. Il se demandait

comment, même dans ces circonstances, ele avait pu

oublier un détail aussi crucial. Les récents événements

semblaient décidément l'avoir beaucoup perturbée.

«Il devait appartenir à Malthus, observa Beau-champ.

- Non, il avait toujours le sien à son cou. Je l'ai vu quand j'ai examiné le corps, affirma Le Roy.

- L'assassin est donc un catholique.

Voilà qui rétrécit de

beaucoup le champ de nos recherches, décréta Beauchamp.

La plupart de ceux qui se sont convertis travailent au

séminaire d'Ayuthia. Il devrait être possible de retrouver

celui à qui cette croix fait défaut. Le séminaire est le seul à

produire ces crucifix en or et je sais que tous sont tenus de

les porter. Le père Dublanc me l'a raconté. Tout comme les

Siamois portent au cou des amulettes bouddhistes, les

jésuites ont pensé qu'il était bon d'exiger de leurs convertis

qu'ils portent une croix. Cela leur donne un sentiment

d'appartenance. »

Dassieux prit un air dubitatif.

«L'homme n'aurait-il pas pu s'en faire faire une autre au-

dehors? Ces croix ne sont sûrement pas irremplaçables.

- Eles sont en or et portent le sceau des Jésuites. Qui

d'autre, dans ce pays, pourrait en fabriquer? rétorqua

Beauchamp.

- Si je me rendais à Ayuthia, je pourrais peut-être vous

aider à identifier le coupable», suggéra Nelie.

Le général réfléchit un instant.

«Je pense qu'il est préférable que vous restiez quelque

temps ici avant que votre présence ne soit connue de tout le

pays, madame Tucker. L'assassin ne peut savoir que vous

avez trouvé le crucifix. Il va se tenir tranquile un certain

temps jusqu'à ce qu'il se sente en sécurité. Ensuite, il

cherchera sans doute à s'en procurer un autre sous une

excuse quelconque.

- Possible, admit Beauchamp, d'autant qu'ils sont supposés

les porter en permanence.

- Alors, espérons que nous pourrons l'attraper, conclut

Desfarges. Nous alons envoyer un messager au séminaire

pour les informer de la situation. Dès que quelqu'un se

présentera pour réclamer une nouvele croix, nous enverrons

Mme Tucker pour l'identifier.» Il sourit à la jeune femme. «Il

semble donc que nous alons avoir le plaisir de votre

compagnie au fort au moins quelque temps, madame. L'un

de mes hommes va vous montrer vos appartements et vous

accompagnera jusqu'au bateau pour aler chercher votre fils

et vos bagages. »

À défaut de trouver une réplique, Nelie lui rendit son

sourire.

Sorn, la cuisinière de Phaulkon, était prosternée devant son

maître dans le cabinet de travail où celui-ci aimait méditer,

entouré de ses objets d'art favoris : son inestimable

colection de cabinets d'Ayuthia en laque noir et or,

d'anciens manuscrits bouddhistes alignés sur d'interminables

étagères et le modèle réduit tant aimé du Lotus Royal, la

jonque côtière en forme d'aile de chauve-souris qui l'avait

amené pour la première fois au Siam.

Etendu paresseusement sur un magnifique divan -un cadeau

des jésuites -, il porta un regard affectueux sur Sorn, sa

fidèle servante. Ele l'accompagnait depuis les premiers

jours, assistant avec fierté à l'ascension qui avait fait de lui, simple marchand, le plus puissant personnage du pays. Le

front enfoui dans le tapis bleu de Perse, ele tenait son visage

rond et jovial partielement dissimulé derrière ses mains

jointes. Sorn était le plus ancien membre de son personnel,

qui totalisait maintenant près de six cents personnes.

Phaulkon la savait d'une loyauté absolue. Ele aurait fait

n'importe quoi pour lui. En retour, il se montrait généreux

avec ele, la complimentait fréquemment pour ses bons plats

et suivait ses recommandations à l'égard des autres

serviteurs.

Dans les premiers temps, ele lui procurait de beles esclaves

pour satisfaire tous ses désirs mais, depuis qu'il avait épousé

Maria, tout avait changé. Le catholicisme fervent de sa

femme lui interdisait désormais ces pratiques - du moins

officielement. A présent, Sorn comblait d'autres besoins

plus en rapport avec son rang élevé : ele lui fournissait des

espions.

Au Siam, les liens familiaux étaient très étroits et considérés

comme sacrés. Les espions recommandés et formés par la

vieile servante lui étant tous apparentés d'une manière ou

d'une autre, Phaulkon pou-vait donc compter sur leur

fidélité. L'espionnage étant, par essence, une activité à hauts

risques, il veilait à ce que tous ses informateurs soient

récompensés en conséquence. En retour,

ses agents se

montraient d'une efficacité et d'une loyauté à toute épreuve.

Profondément attaché à cette femme qui avait tenu dans sa

vie une place plus grande que quiconque, Phaulkon sourit à

Sorn.

« Eh bien, es-tu venue me proposer quelque nouvele

recette irrésistible?

- Puissant Seigneur et Maître, je

voudrais bien apporter

d'aussi plaisantes nouveles. Mais il semblerait que des

ennuis se profilent à l'horizon. Le jeune Krit nous a fait

parvenir une lettre depuis le palais d'Avuthia. Il était

convenu qu'il ne se manifesterait que si l'information était

trop importante pour être transmise par les voies habitueles.

La voici donc. Ele est arrivée ce matin.»

Ele regarda son maître briser le sceau et vit son regard

s'assombrir tandis qu'il lisait et relisait la lettre.

« Krit est menacé des plus grands dangers, mur-mura-t-il,

soucieux. C'est le fils de ta sœur, n'est-ce pas?

- De ma cousine, maître. Il est encore très jeune, à peine

seize ans, je crois.

- Il devient beaucoup trop risqué pour lui de rester au

service du prince. Le contenu de cette lettre va m obliger à

agir et, quand je le ferai, les hommes du prince chercheront

immanquablement à savoir d'où vient la fuite. Krit sera

probablement soupçonné en premier. Arrange-toi pour qu'il

quitte immédiatement le palais par tous les moyens - peu

importe ce que cela coûtera. Nous devons bien avoir des

gardes ralliés à notre cause là-bas, n'est-

ce pas?

- Certainement, maître, sa fuite est déjà prévue.

- Très bien. Nous trouverons un endroit pour le cacher ici.

N'est-ce pas ce joli garçon dont le prince est entiché ? »

Sorn baissa un peu plus la tête. « Il s'agit bien de lui, maître.

Le prince a toujours eu autant d'attirance pour les garçons

que pour les files. Il y a aussi une jeune file qui travaile là-

bas avec Krit, mais ele n'est pas au courant de ce qu'il fait

pour vous. Son Altesse royale les aime tous les deux et leur

demande parfois de s'ébattre devant lui pendant qu'il les

regarde. »

Dès que Sorn eut quitté la pièce, Phaulkon se mit à aler et

venir, plongé dans ses pensées. La révélation des projets de

Petraja lui avait glacé le sang. Certes, il savait déjà à quoi

s'en tenir avec le général siamois, mais l'étendue de sa

duplicité venait de le prendre par surprise. Comptait-il

réelement accorder son soutien au frère du roi, cet être

veule, ce pédéraste débauché qui n'avait pas craint de

porter atteinte à l'honneur du souverain ? Un monarque juste

et bon auquel il avait, jusqu'ici, consacré toute sa vie et dont l'appui ne s'était jamais démenti à son égard ?

La première réaction de Phaulkon fut de faire arrêter le

général. Malgré son rang élevé parmi les mandarins, le

Barcalon représentait une hiérarchie supérieure. Mais

comment se saisir de l 'un des plus proches conseilers du

roi sans une explication appropriée ? Il avait besoin de

preuves, de preuves irréfutables à présenter au roi. Et même

alors, il ne serait pas facile de dire à son

maître âgé et

malade que le président de son Conseil privé, son ami

d'enfance, était un félon qui ne songeait qu'à comploter pour

le perdre. La santé délicate du Seigneur de la Vie

résisterait-ele à une tele révélation ?

Ses pensées furent interrompues par un domestique

annonçant l'arrivée du père de Bèze. Enfin! Il y avait déjà

deux jours qu'il avait demandé au jésuite de venir le voir et il avait dû lui envoyer plusieurs rappels. Le petit bonhomme

alait devoir s'expliquer. Avant de partir pour Mergui,

Phaulkon l'avait nommé médecin privé de Sa Majesté et,

malgré cela, la santé du roi s'était fortement détériorée.

Était-il possible, ainsi que le prétendait Maria, que de Bèze

ait été contraint de ne plus prodiguer ses soins au roi ?

Le prêtre franchit le seuil de la porte et s'arrêta pour

s'incliner profondément. En le voyant, Phaulkon se rappela

combien il aimait ce petit homme rond et chauve,

certainement le plus inteligent de tous les jésuites et, de loin, le meileur médecin qu'on puisse trouver au Siam. Toujours

jovial, il savait écouter avec patience et sympathie tous ceux

qui venaient lui exposer leurs problèmes.

Phaulkon se leva pour le saluer. «Eh bien, mon Père, il est

plus difficile de vous joindre que de gagner le royaume du

ciel. Où diable étiez-vous passé ? »

De Bèze se redressa. Des traces de contusions étaient

encore visibles sur son visage. «J'ai été contraint de me

cacher. Le soutien, connu de tous, que je porte à votre

cause, mon ami, est à l'origine de mes problèmes. Mes

frères en religion ne me font plus confiance et me traquent

pour m emprisonner de nouveau. Je tiens à ma liberté et,

pour cela, mieux vaut pour moi ne pas me faire remarquer. »

Une ombre traversa son visage. «Je peux cependant vous

affirmer que mes frères jésuites sont directement

responsables du tragique déclin du roi. Car on m'a

physiquement empêché de me rendre à

son chevet.

- Ils vous en ont empêché parce qu'ils souhaitent sa mort.

C'est une tentative de meurtre.

- Oui. Le meurtre semble être à l'ordre du jour. » De Bèze

jeta au Grec un regard tendu.

« Que voulez-vous dire ?

- Vous n'êtes donc pas au courant?» Le prêtre scruta le

visage de Phaulkon. «Malthus a été assassiné par un

inconnu. Juste au moment où il s'apprêtait à convaincre le

général Desfarges de vous retirer son appui. Naturelement,

mes frères vous désignent comme premier coupable.

- Vous n'imaginez tout de même pas que je...? finit par

articuler Phaulkon, abasourdi.

- Ce que je crois est sans importance pour l'instant,

Constant.

- Pas pour moi ! »

Il y eut une pause. Une bouffée de vent pénétra

soudain dans la pièce dont les fenêtres étaient maintenues

ouvertes par de longues tiges de bambou. Le prêtre étudiait

attentivement Phaulkon. Il l'aimait beaucoup, mais il y avait

cependant des moments où il ne savait s'il pouvait lui faire

vraiment confiance. Certes, tout au long des quatre années

qu'il venait de passer au Siam, il avait eu maintes fois

l'occasion de constater le dévouement du Barcalon à la

cause jésuite. Mais quels étaient ses véritables objectifs ?

«Très bien, alors disons plutôt que je vous crois trop malin

pour commettre un crime aussi ouvertement signé. Mais il

faut que vous sachiez que mon opinion ne représente qu'une

minorité. Je n'ai pas à vous rappeler que

Malthus comptait

parmi vos plus virulents adversaires.»

Phaulkon fronça les sourcils. «Donc celui qui l'a tué, quel

qu'il soit, voulait attirer l'attention sur moi. - Un procédé

plutôt excessif, avouez-le. » Phaulkon contempla le visage

tuméfié du prêtre. « Il semble que, par les temps qui

courent, ces "procédés" soient plutôt à la mode... » Il se tut un instant. «Selon vous, combien de temps le roi a-t-il

encore à vivre ? »

Le prêtre se rembrunit. «Quelques semaines, au mieux. Et

seulement si on me laisse m occuper de lui régulièrement. »

Phaulkon accusa durement le coup. « Les jésuites n'oseront

pas s'attaquer à vous maintenant que je suis de retour. »

Le prêtre eut un petit rire moqueur et montra du doigt les

contusions sur sa tempe. « Ne les sous-esti-mez pas. »

Furieux, Phaulkon se mit à arpenter la pièce d'un pas

nerveux. Il s'arrêta brusquement devant un cabinet laqué

d'or et se retourna d'un bloc.

«Eh bien, nous alons les devancer. Je vais demander à Sa

Majesté l'autorisation de vous instaler dans ses

appartements privés. » Ses yeux lancèrent des éclairs. « En

permanence. »

Le prêtre soutint fermement son regard. «Dans ce

cas, laissez-moi vous avertir, Constant, que je ne

m'efforcerai pas seulement de soigner le corps du monarque

mais aussi son âme. Il apprendra que son rétablissement

dépend de la volonté de Dieu.»

Le prêtre soupçonnait en secret Phaulkon de ne pas

souhaiter réelement la conversion du roi, car il n'était pas

dans son intérêt de la soutenir.

« A votre guise, mon Père, dans la mesure où vous ne

retardez pas sa guérison par vos sermons. Il a bien assez de

préoccupations pour l'instant. »

Le moment était venu de poser la question cruciale, songea

de Bèze. La mort de Malthus l'exigeait et le temps pressait.

Dans l'état de vive émotion où il se trouvait, Phaulkon serait

peut-être plus enclin à parler avec sincérité.

«Quele est exactement votre position dans cette affaire,

Constant? J'ai souvent voulu vous le demander. Est-ce que

j'engage ma réputation pour une cause perdue ? »

Phaulkon réussit à se contenir. Il ne tomberait pas dans le

piège. « En politique, mon Père, répondit-il avec calme, il y

a des moments où même la foi doit

attendre son tour. Quel

avantage tirerais-je à instaler un catholique sur le trône du

Siam s'il devait en résulter une guerre civile? Il est bien peu

probable que le roi actuel se convertisse et si son

successeur avait la mauvaise idée de le faire en ce moment,

croyez bien que tout le pays se soulèverait. »

Ainsi, nous y voilà, songea le prêtre. Malthus et les autres

jésuites avaient raison de douter du soutien réel de Phaulkon

à leur cause. Ne venait-il pas de l'avouer ouvertement?

Selon lui, le roi ne serait jamais disposé à embrasser la foi

catholique. Mais, à la différence de ses coreligionnaires, de

Bèze était au moins capable de comprendre les problèmes

auxquels Phaulkon se trouvait confronté. Impossible, pour

lui, d'aler trop loin sans se mettre à dos

les mandarins et le

puissant clergé bouddhiste. Ce pays avait besoin de

stabilité.

Il sentit peser sur lui le regard du Grec et savait qu'il devinait ses pensées.

« Il est impératif que Pra Piya monte sur le trône sans rien

changer à ses convictions bouddhistes, reprit vivement

Phaulkon. Lorsqu'il aura solidement consolidé son influence,

alors seulement pourrons-nous envisager qu'il adopte la

vraie foi.

- Vous craignez l'hostilité des mandarins, n'est-ce pas ?

murmura le jésuite. On dit même que vous n 'êtes devenu

catholique que pour obtenir le soutien du roi de France.

- Sans le soutien des Français, mon Père, le Siam serait

aujourd'hui une colonie holandaise et vous n'auriez pas

d'autre choix que de plier bagage ou de développer vos

talents comme prêcheur protestant. »

Une perspective politiquement plausible, de Bèze le savait.

Mais il n'en demeurait pas moins impératif de comprendre

ce qui se cachait véritablement dans le cœur de ce diable

d'homme.

«Vous qui parlez de vraie foi, vous gardez des concubines

et des femmes en esclavage comme n'importe quel

bouddhiste... »

Phaulkon esquissa un sourire indéchiffrable. «S'il en était

réelement ainsi, mon Père, est-ce agir autrement que votre

grand roi Louis, défenseur de la foi catholique ? Que dire de

Mme de La Valière, Mme de Maintenon, Mme de... »

De Bèze l'interrompit vivement. «Vous êtes un vrai démon,

Constant, et, parfois, je me demande pourquoi je vous aime

tant. »

Phaulkon souriait toujours. Il s'avança vers le prêtre et mit

un bras autour de ses épaules. «Vous m'aimez, mon Père,

parce que je suis un pragmatique. Quoi que je puisse

penser, vous savez que je dis la vérité.» Il plongea son

regard dans celui du prêtre. « Et parce que vous savez fort

bien que je n'aurais jamais ordonné la mort de Malthus. »

De Bèze ne cila pas.

« Une femme européenne a assisté au meurtre. Ele assure

qu'en plongeant son couteau dans sa poitrine, l'assassin a

crié votre nom.»

Phaulkon le contempla, incrédule. «Quoi?

- On m'a rapporté les paroles de l'assassin: "Avec les

compliments de Constantin Phaulkon."

- C'est ridicule!» Phaulkon eut un rire moqueur. «Et,

d'aileurs, qui diable est cette femme qui ne craint pas de me

mettre en cause?

- Une Anglaise, venue retrouver son frère. Un missionnaire,

je crois. Malthus a été tué sur le pont du bateau qui venait

de l'amener à Bangkok.

- Comment savez-vous tout cela ? »

Le religieux esquissa un mince sourire. «J'ai encore un ou

deux amis qui savent comment me joindre. Les nouveles

circulent vite chez les jésuites. Il paraît que Desfarges a reçu cette femme en audience. Il la garde dans les locaux de son

état-major pour qu'ele puisse identifier le meurtrier.

- J'interrogerai cette femme moi-même, coupa sèchement

Phaulkon. Ou ele ment ou ele souffre d'halucinations.

- Les Français ne la lâcheront pas comme ça. Ele est leur

seul témoin. »

Phaulkon fronça les sourcils. « Et je suppose, dit-il avec

amertume, que l'armée française me croit coupable. »

Le Père haussa les épaules. «La sincérité de vos croyances

fait l'objet d'une controverse entre les Français. »

La colère de Phaulkon ne cessait d'augmenter. Maudits

hypocrites! fulminait-il tout en arpentant la pièce. Ils

souhaitaient son aide et, dans le même temps, essayaient de

l'incriminer.

Il se tourna brusquement vers le prêtre. « Eh bien, vous avez

tous tort! Désormais, nous sommes liés pour le meilleur et

pour le pire. Ni vous, ni moi ne pouvons nous permettre

d'être abandonnés par l'armée française. Le roi est trop

malade pour gouverner et si Petraja venait à penser que je

n'ai plus le soutien de la France, son audace n'aurait plus de

limites. Il a derrière lui tout le clergé bouddhiste. Avant

même d'avoir eu le temps de réagir, vous et tous vos frères

jésuites iriez pourrir le restant de vos jours dans les cachots

du Palais. Si vous avez vraiment de la chance, on vous

donnera peut-être vingt-quatre heures

pour quitter le pays et

regagner la France. »

De Bèze leva une main apaisante. «C'est la raison pour

laquele nous devons rester indéfectiblement liés l'un à

l'autre, Constant. Nous sommes politiquement associés,

n'est-ce pas?»

Phaulkon le regarda. Bien plus qu'un simple associé, le petit

prêtre était son seul alié de confiance

parmi la communauté

chrétienne, et il était exact qu'ils avaient besoin l'un de

l'autre.

«Vous êtes le seul de tous vos frères à avoir une attitude

pragmatique, mon Père. Comme vous le savez, je ne peux

m'éloigner du roi. C'est pourquoi vous devez trouver au plus

vite le moyen d'amener cette femme ici afin que j'éclaircisse

cette affaire.»

Le prêtre leva un sourcil. «Ne vous ai-je pas expliqué que

j'étais recherché par mes frères? Comment agir au grand

jour sans risquer d'être capturé?

- Je vais vous donner des gardes du corps. Mes meilleurs

hommes.» Il sourit. «Vous voilà devenu un véritable prêtre-

soldat, de Bèze. À partir de maintenant, aucun jésuite

n'osera porter la main sur vous. » Le prêtre se mit à rire. Il

jeta un coup d'œil affectueux au Grec. «Je vais voir ce que

je peux faire... » Les deux hommes s'étreignirent et

Phaulkon raccompagna de Bèze jusqu'à la porte.

13

Les douze esclaves accroupis sur le sol échangeaient des

regards anxieux. Ils avaient reçu l'ordre de s'aligner dans

une cour reculée du Palais royal, là où l'on avait attribué ses

appartements à Chao Fa Noi.

D'un ton impérieux, le prince leur commanda de se lever.

Inquiets, ils s'exécutèrent prudemment. Ils

étaient six hommes et six femmes, entièrement nus et

visiblement terrifiés. Depuis qu'on l'avait informé de la

disparition de Krit, le prince était entré dans une violente

colère, les menaçant tous de les mettre à mort. Jamais

encore ils n'avaient vu leur maître dans une tele fureur. Et

voilà qu'on leur ordonnait de se mettre debout, eux qui,

jusque-là, devaient toujours se tenir aplatis humblement sur

le sol. Était-ce le commencement de la fin ?

Chao Fa Noi les observa longuement, l'un après l'autre. Le

soleil matinal déjà brûlant frappait leurs

têtes découvertes,

couvrant leurs fronts de luisants filets de sueur. Mais la

chaleur n'était pas seule en cause... ils mouraient de peur.

La disparition de Krit avait accablé le prince. Il était

convaincu, à présent, que le garçon avait surpris les paroles

de Petraja. Impossible, cependant, de désobéir au général

car il ne pouvait se permettre de perdre son appui.

Chao Fa Noi fronça les sourcils. La perte du garçon le

plongeait dans le plus grand désarroi. Krit comptait en effet

parmi les plus talentueux de ses partenaires érotiques, il

semblait né pour le plaisir. En outre, l'amour que portait

l'adolescent à la jeune Choom - une amante très douée, ele

aussi - pimentait leurs rendez-vous de scènes exquises.

Lorsque les deux jeunes gens

s'unissaient sous ses yeux, le

spectacle qu'ils lui offraient était une véritable œuvre d'art.

Le prince prenait plaisir à les regarder jouir l'un de l'autre et à intervenir au moment précis où ils approchaient de

l'orgasme, leur ravissant ainsi le bénéfice de leur passion

réciproque. Où trouverait-il jamais un couple capable d'une

tele perfection et comprenant si bien ses propres désirs ?

Krit avait probablement fui les menaces

que Petraja faisait

peser sur lui, mais Chao Fa Noi espérait qu'il reviendrait à

cause de Choom. Depuis le départ de son jeune amant, la

jeune file, inconsolable, ne cessait de sangloter, confinée

dans sa chambre. Le prince ne voulait pas la perdre. Ele

pourrait encore lui don-

ner du plaisir et servir d'appât pour ramener Krit. De plus,

lorsqu'il l'avait interrogée, ele semblait sincèrement tout

ignorer de la situation.

Il continua de dévisager les esclaves de ce même regard

inflexible qu'il avait vu la veile sur le visage de Petraja.

«Ainsi, vous êtes tous innocents? Personne n'a rien vu ni rien

entendu ? »

Il laissa échapper un ricanement, mais seul le silence lui

répondit. Sa voix s'enfla.

«Vous voulez me faire croire que le jeune Krit peut

disparaître sans laisser de traces, franchir huit postes de

garde et passer le portail principal sans qu'aucun de vous ne

se soit aperçu de quoi que ce soit?» Il marqua une nouvele

pause, scrutant leurs visages. Comme tous se taisaient, il

lança: «Très bien. Dans ce cas, vous serez tous mis à mort !

»

Un vent de panique courut parmi les esclaves qui se jetèrent

aux pieds de Chao Fa Noi en gémissant et pleurant. L'un

d'eux, plus âgé, se redressa cependant sur ses genoux et fit

signe aux autres de se taire. Les cris s'apaisèrent lentement.

Sa tête grise respectueusement courbée, son torse brun

incliné très bas malgré son âge, l'homme s'adressa au prince

sur un ton déférent :

« Puissant Seigneur et Maître, mon
épouse et moi avons eu

une vie longue et heureuse au service
bienveilant de Votre

Altesse et nous vous offrons humblement
nos deux vies pour

épargner celes des autres. » Le prince ne
put s'empêcher

d'être ému devant la noblesse de cœur
de ces serviteurs

dont l'existence était pourtant si austère.
Non sans un certain

malaise, il les compara à lui-même et jeta un regard

embarrassé au vieil homme.

«Ta loyauté, Vichit, mérite une autre récompense que la

mort et, à cause de toi, j'épargnerai ceux qui sont présents,

à l'exception de deux d'entre eux. Mais à une seule

condition. » Il les considéra un à un. « Personne ne doit

jamais savoir que la fuite de Krit est restée impunie et vous

devrez tous vous engager à

affirmer sous serment que ce sont bien Krit et Choom qui

ont été exécutés aujourd'hui. Si jamais le moindre murmure

contraire parvenait jusqu 'à moi, vous seriez tous mis à mort

sans autre recours. M'avez-vous bien compris ? »

Les esclaves approuvèrent, mais leurs visages révélaient que

leur supplice n'était pas terminé. Deux d'entre eux alaient

mourir. Le prince parcourut leurs rangs et choisit un jeune

couple à peine plus âgé que Krit et Choom. Si Petraja

enquêtait, il apprendrait qu'un jeune homme et une jeune file

avaient bel et bien péri aujourd'hui.

Avant de regagner Louvo, Petraja avait rendu visite à l'un

de ses vieux amis à Ayuthia, le colonel Virawan, un officier

de haut rang qui avait servi sous ses ordres pendant les

campagnes de Birmanie. Après son séjour au monastère, le

général souhaitait apprendre ce qui se passait dans la

capitale par un informateur de première main. Mais il y avait

aussi une autre raison à ce détour: avant de partir, il voulait

être certain que le jeune prince avait bien réduit les deux

esclaves au silence.

Par Virawan, Petraja apprit que les Français se rendaient de

plus en plus impopulaires auprès des habitants de Bangkok.

Sous l'effet de l'ennui et du mal du pays, ils devenaient

arrogants et la discipline se relâchait. On racontait même

que nombre d'entre eux s'en prenaient aux jeunes Siamoises

et les contraignaient à avoir des relations sexueles avec eux.

Le bruit courait également que Pra Piya était prêt à se

convertir à la religion des farangs.

Enfin, on commençait à

raconter un peu partout que le roi était trop malade pour

gouverner - ce que Petraja fut trop heureux de confirmer.

Le général et son vieux camarade se penchèrent alors avec

tristesse sur le sort malheureux et de plus en plus menacé de

leur bien-aimé pays. En tant que militaires, ils s'accordaient

à penser qu'il devenait

urgent de lever une armée, ce qui les conduisit à examiner

toutes les stratégies possibles pour y parvenir. Mais cet

objectif était irréalisable sans l'accord du roi.

Ils discutèrent toute la nuit et ce ne fut que très tard, alors

que la vile était depuis longtemps endormie, qu'une idée leur

vint. D'abord hésitants devant l'audace d'un tel plan, ils en

étudièrent tous les détails avec une

ardeur croissante jusqu'à

ne plus douter de son succès.

Lorsqu'il gagna enfin son lit, Petraja décida d'exposer cette

idée à Chao Fa Noi le lendemain matin afin de l'inclure dans

la conspiration. Malgré les liens qui l'unissaient à Virawan, il préféra ne pas en avertir son ami.

Le matin suivant, sur le coup de onze heures, il se trouva

donc une nouvele fois à la porte du palais, demandant à

être introduit. Il s'était renseigné la veile et savait que le

même capitaine de la garde serait en service. Pourtant,

lorsque celui-ci parut au portail, il ne sembla nulement ravi

de revoir Petraja. Il falut à ce dernier user de toute sa force

de persuasion - et de l'appât d'une bourse rebondie - pour

obtenir d'être introduit une fois encore. Le capitaine ne céda

que lorsque Petraja lui eut donné sa

parole que ce serait là

sa dernière visite.

Il insista cependant pour l'escorter personnelement et

prétendit ne pouvoir l'assurer d'être reçu. Une exécution

avait eu lieu tôt le matin et le prince, profondément affligé,

s'était enfermé dans ses appartements.

«De qui donc s'agit-il? demanda innocemment le général.

- Deux adolescents, à ce que l'on m'a

dit.»

Petraja esquissa un sourire satisfait. Lorsqu'ils eurent gagné

les quartiers réservés au prince, il constata de lui-même que

l'atmosphère paraissait en effet tendue. Les gens vaquaient à

leurs affaires avec plus de lenteur et sans leur bonne humeur

habituele. Le capitaine de la garde confia Petraja à l'un des

hommes du

prince et ne lui accorda que cinq minutes pour traiter son

affaire. Il l'attendrait à la porte des appartements royaux

pour le raccompagner. Les serviteurs de Chao Fa Noi

semblaient hésiter à déranger leur maître, mais l'un d'eux

reconnut finalement le général. Après que quelques pièces

d'argent eurent changé de mains, il fut finalement admis.

L'air hagard et bouleversé, Chao Fa Noi

accueilit Petraja

en feignant la surprise. Il devinait en réalité qu'il n'était

revenu que pour s'assurer que les exécutions avaient bien eu

lieu.

« Déjà de retour, Général ? Ne prenez-vous pas trop de

risques? Je pensais que nous ne devions communiquer que

par courrier.

- Vous avez raison et ce n'est pas

prudent. Ceci sera

d'ailleurs ma dernière visite, Altesse. Mais ce que je désire

vous confier est de la plus haute importance. Il eût été trop

dangereux de vous en aviser par lettre. »

Petraja parut hésiter. «Je serai franc avec vous: il est vrai

que je souhaitais également juger par moi-même que vous

aviez bien tenu votre promesse.» Il eut un sourire aimable. «

Il m'est agréable de constater que vous l'avez fait. Voyez-

vous, je suis un homme prudent. Nous avons devant nous

un long chemin à parcourir, et il est essentiel que nous

puissions nous faire mutuelement confiance. Puisque vous

avez tenu parole et gagné ainsi mon indéfectible fidélité, il est temps, à présent, que je vous expose mon plan. »

Le prince lui jeta un regard circonspect. « Quel est ce plan,

Général ? »

Petraja prit un ton de sincérité affectée.

« Le pays est en proie à la plus vive agitation, Altesse: votre

frère trop malade pour gouverner, le Premier ministre

Vichaiyen de plus en plus impopulaire, les Français

ouvertement détestés. De plus, la rumeur court que leurs

troupes se préparent à attaquer. » Il marqua une pause pour

ménager ses effets. « Voilà pourquoi il est indispensable que

nous levions nous-mêmes une armée qui sera placée au

service de

Votre Altesse sous les ordres de votre fidèle serviteur. Mais

Sa Majesté hésite à donner son consentement, car ce

serpent de Vichaiyen dissimule la vérité et lui présente une

situation fausse qui sert ses desseins. Vichaiyen sait que sans

les Français il serait perdu. Aussi continue-t-il à leur faire

miroiter la perspective d'un Siam catholique. Réduits à l'état

d'eunuques, il ne nous resterait plus qu'à contempler,

impuissants, notre pays sombrer entre les mains de ces

traîtres. » Le prince réfléchissait. «Je suis d'accord avec

votre raisonnement, Général, mais comment pourrais-je,

moi, vous donner cette autorisation ? »

Petraja prit une mine de conspirateur. «Vous ne le pouvez

pas maintenant, Altesse, cependant vous pouvez m'aider à

convaincre votre frère de donner cet ordre.

- Et comment cela, Général?» demanda le prince, la mine

dubitative.

Petraja garda un instant le silence. « Votre Altesse royale,

ce que j 'ai à vous dire est difficile à exprimer. Il s'agit d'une proposition

sacrilège, blasphématoire, barbare même, et sa

seule justification sera de servir des fins nécessaires. Nous

traversons une époque dangereuse et ne pouvons y

échapper que par des stratégies tout aussi dangereuses.

Vichaiyen a sur l'esprit de votre frère une emprise si

diabolique que seul un choc profond pourrait réussir à

anéantir ses manœuvres. Je solicite

votre autorisation

d'informer Sa Majesté que votre frère Chao Fa Apai Tôt se

propose de profaner les restes mortels de Sa Majesté après

sa mort. »

Bouche bée, le prince fixa le général, les yeux écar-quilés.

Petraja se tut, laissant ses paroles faire leur chemin. Chao

Fa Apai Tôt était légitimement le premier sur la liste des

héritiers du trône. Mais c'était un simple d'esprit et un grand

amateur de vin de palme fermenté, ce qui ne faisait

qu'accroître sa faiblesse mentale. En outre, il bégayait

fortement et son comportement imprévisible, de même que

son absence de pensée logique, avait contraint le roi à le

confiner,

sous bonne garde, dans une aile du Palais. La population

avait accepté depuis longtemps qu'il soit écarté de la

succession en faveur de son plus jeune frère, jusqu'à ce que

celui-ci tombe à son tour en disgrâce après avoir entretenu

une liaison avec Thepine, la concubine préférée du roi.

Petraja retint un sourire. La nature vindicative d'Apai Tôt

bien connue rendait plausible ce plan audacieux.

Le prince retrouva enfin la voix, mais

une voix pleine

d'incrédulité et d'horreur.

« Général, comment pouvez-vous concevoir des idées aussi

indécentes? Je n'ai tout de même pas besoin de vous

rappeler que les rituels destinés à accompagner l'esprit du

défunt au cours de son voyage dans l'au-delà constituent la

part la plus essentiele du bouddhisme, l'essence même de

notre foi en la réincarnation. Sans ces rites, l'âme de mon

frère sera condamnée à errer sans but pour l'éternité.

Personne ne peut souhaiter cela, même à son pire ennemi. »

Petraja leva une main apaisante. «Vous m'avez mal compris,

Altesse. Cela ne se produira pas. Il s'agit seulement d'un

stratagème, d'une arme contre Vichaiyen à laquele il ne

pourra rien opposer.» Il regarda

sévèrement le prince. «Plus

que tout autre, c'est Vichaiyen qui vous empêchera

d'accéder au trône. Ne comprenez-vous pas que seule la

crainte d'un tel outrage tirera enfin le roi de ses rêves? Ce

n'est que sous cette pression qu'il me donnera l'ordre de

lever une armée. Car il croira - et je ferai tout pour l'en

convaincre - qu'Apai Tôt ne pourrait songer à un acte aussi

abominable sans le soutien d'hommes armés. Je m'engagerai

à protéger ses restes royaux de toute profanation et, ainsi, il

pourra mourir en paix tandis que nous restaurerons la

puissance de notre pays en couronnant l'héritier légitime du

trône - c'est-à-dire vous. »

Chao Fa Noi ne semblait pas encore revenu de sa surprise.

«La seule pensée de teles horreurs est un blasphème,

gémit-il. Le Seigneur Bouddha nous punira sûrement. »

Petraja ne put retenir un petit rire intérieur. Chao Fa Noi

s'imaginait-il qu'il ne serait pas puni pour sa dépravation et

son absence criante de sens moral? Il l'observa du coin de

l'œil en se demandant combien de temps il lui faudrait

encore pour reconnaître l'ingéniosité de ce plan. De toute

façon, ni l'un ni l'autre n'avait le choix.

Les crises exigeaient toujours des solutions radicales.

«Mais, alors, qu'arrivera-t-il à mon frère?» interrogea Chao

Fa Noi en fronçant les sourcils. « Le roi le fera sûrement

mettre à mort.

- Apai Tôt est un arriéré mental, un déséquilibré, épileptique

de surcroît. D'aussi loin que je m'en souvienne, il mène dans

ce Palais une existence de prisonnier. Quand nous étions

encore enfants, Sa Majesté a juré de ne jamais attenter à la

vie de son frère aliéné, quoi que celui-ci puisse faire. Il ne

souilera pas ses mains du sang d'un être déjà aussi affligé

par la nature. »

Le prince devenait de plus en plus nerveux. «Et quel rôle

devrais-je jouer dans toute cette affaire?

- Simplement appuyer ma version des faits lorsque je vous

le demanderai, Altesse. Votre confirmation donnera du

poids à mes dires. »

Le prince ne semblait pas apaisé pour autant. Cependant, il

commençait à comprendre que sa prétention au trône se

trouverait grandement facilitée par le soutien d'une armée,

surtout si cele-ci était placée sous les ordres de Petraja.

«Etes-vous certain qu'Apai Tôt ne songe pas réelement à

monter sur le trône? demanda-t-il tout à coup, pâlissant

devant ce nouveau sujet d'inquiétude.

- J'en doute. Mais si tel était le cas, il n'irait pas bien loin car sa démence est connue de tous. Et c'est bien vous que le

peuple voudra voir à la tête du pays. »

Le prince parut céder, pourtant son visage s'assombrit à

nouveau. Si seulement il existait d'autres moyens d'agir!

pensait-il, affolé.

« Général, je vais être franc avec vous. Je préférerais que

cette conversation n'ait jamais eu lieu.

- Mais, Altesse, ele n'a jamais eu lieu. Vous pouvez la rayer

de vos pensées. Je ferai de mon mieux pour que vous n'ayez

jamais à la confirmer. »

L'essentiel, songea Petraja, était d'avoir semé la graine dans

son esprit. Désormais, le prince, préparé à entendre les

fausses rumeurs qui n'alaient pas tarder à circuler, ne les

contredirait probablement pas. Il ne serait pas dans son

intérêt de le faire. Et cc serait bien suffisant pour rendre

l'affaire crédible.

«La seule chose dont vous ayez à vous souvenir quoi qu'il

arrive, c'est que vous pouvez compter sur mon indéfectible

alégeance. Il est temps maintenanl pour moi de vous quitter.

Toute communication ultérieure que je vous adresserai

portera la signature de Dawee.

- Adieu donc, Général.»

Petraja s'inclina profondément et sortit. Comme il pénétrait

dans la cour intérieure où l'attendait le capitaine de la garde

royale, il se tourna vers l'esclave du prince qui l'avait

accompagné jusque-là et lui dit d'un ton de sympathie :

«J'ai appris avec tristesse l'exécution d'aujourd'hui. Ne

s'agissait-il pas de ce charmant couple si attaché au prince?»

L'esclave eut un triste sourire. « Nous sommes tous très

attachés au prince, Excelence. Et nous sommes tous

appelés de temps en temps à satisfaire ses plaisirs. »

Rassuré, Petraja poursuivit son chemin, riant sous cape

d'avoir pu berner si aisément ce prince

aussi crédule que

pervers.

Les trois jours accordés à Phaulkon pour révéler le nom du

traître étaient révolus, et le Seigneur de la Vie attendait une

réponse.

Phaulkon avait réussi à le faire patienter, priant pour que

Krit ne tarde pas à faire son apparition afin de pouvoir

l'interroger en personne. Lorsque le

garçon s'était enfin

présenté, il l 'avait écouté avec la plus extrême attention, le

pressant de questions. Encore sous le coup de l'effroi, Krit

avait raconté comment, cachés dans l'antichambre avec

Choom, il avait entendu Petraja réclamer leur mise à mort

sans délai. Phaulkon avait beau l'assurer qu'il n'avait plus

rien à craindre, l'adolescent ne cessait de jeter des regards

apeurés autour de lui, comme s'il redoutait qu'un assassin

surgisse de derrière quelque meuble.

Phaulkon était maintenant assuré de posséder assez de

preuves pour incriminer le général félon et le faire arrêter. Il falait se servir de Dawee pour tendre le piège. Pourtant,

malgré l'évidence des faits, mettre Petraja en cause alait

certainement s'avérer la tâche la plus difficile de toute sa

carrière de Barcalon. En tant que plus

vieil ami du roi, le

général bénéficiait en effet de la confiance absolue du

monarque.

Phaulkon ajusta son chapeau conique et se prépara à

gagner le palais pour la plus éprouvante des audiences. Au

moment où il se dirigeait vers la porte, un esclave annonça

l'arrivée de Maria, sa femme. Il jura à mi-voix. Partir sans la

recevoir serait une indélicatesse qu ele ne cesserait, par la

suite, de lui reprocher. Il ne restait plus qu'à lui faire croire que Sa Majesté l'avait fait appeler d'urgence, ce que le

chapeau conique fixé sur sa tête ne pouvait que confirmer.

Quelques instants plus tard, Maria pénétra dans la pièce, la

mine sombre. «Ainsi, commença-t-ele sans le moindre

préambule, Malthus a été éliminé. » Ele se planta devant lui,

pâle de rage.

Surpris, il la dévisagea. «Vous ne suggérez tout de même

pas que c'est moi qui ai ordonné ce meurtre?»

Ele soutint son regard, dissimulant mal sa fureur. «Il n'y a

pas un seul jésuite au séminaire qui ne soit convaincu de

cette hypothèse, Constant. »

Il prit un ton négligent, presque désinvolte. «Eh bien, il n'y a pas un seul jésuite au séminaire qui ait raison.

- Croyez-vous que j'aie oublié vos paroles? s'écria-t-ele, la

voix tremblante. N'avez-vous pas dit: "Il faut arrêter Malthus à tout prix et, s'il le faut, je m'en chargerai moi-même?" Que croyez-vous que je ressente, à présent ? »

Ele semblait sur le point de fondre en larmes.

«Comment pouvez-vous croire une chose pareile, Maria ?

»

Ele parut se radoucir imperceptiblement. «Alors, c'est à

vous de me convaincre que je me trompe.

- Rien ne me ferait plus plaisir. Mais j'ai l'impression que

votre opinion est déjà faite.»

Voyant qu'ele était au bord des larmes, il la prit doucement

par les épaules et plongea ses yeux dans les siens.

« Maria, croyez-moi, ce n'est pas moi qui ai ordonné ce

meurtre. »

Ele posa la tête contre son épaule, laissant ses larmes rouler

sur ses joues. «J'aimerais tant vous croire !

- Reprenez-vous, Maria, murmura-t-il en lui caressant

tendrement les cheveux. Je suis peut-être un catholique peu

zélé, mais certainement pas un assassin.»

Ele leva les yeux vers lui. Il avait au moins une tête de plus

qu'ele. «Qui l'a fait, alors? J'admirais

tant Malthus ! C'était

un homme remarquable...

- Je l'ignore mais j'ai bien l'intention de le découvrir. Il y

aurait, paraît-il, un témoin qui a vu toute la scène - une

Anglaise. Je compte bien l'interroger.

- Une Anglaise?» Ele parut surprise. «De qui s'agit-il ?

- Ma chère, je n'en ai pas la moindre idée.»

Maria réussit à sourire. «Vous, l'homme

le plus

puissant du pays, qui possédez des espions dans chaque

port, vous ne connaissez pas l'identité de tous ceux qui

foulent ce sol? J'avoue avoir quelque difficulté à vous croire.

- C'est pourtant le cas. Il peut arriver que mon réseau

d'informateurs comporte des lacunes.»

Ele afficha à nouveau une mine soupçonneuse. « Peut-ctre

est-ce que cette Anglaise est trop jolie que vous ne voulez

pas m'en parler. Seriez-vous en train de me cacher quelque

chose, Constant?

- Je le voudrais bien. Je me serv irais aussitôt d'ele pour

vous prouver que je n'ai rien à voir dans le meurtre de ce

malheureux. Sans doute serez-vous surprise d'apprendre

qu'il ne m'est guère agréable d'être soupçonné par ma

propre épouse.»

Les yeux de Maria vacilèrent. « Vous savez toujours vous

montrer si persuasif, Constant, mais, cette fois, je ne m'y

laisserai plus prendre.» Comme fâchée par sa propre

faiblesse, ele s'écarta brusquement de lui. Il attendit,

connaissant ses humeurs changeantes.

«Si vous me mentez, Constant, je vous jure que je prends

notre enfant avec moi et que je pars pour la France. »

Il alait répondre mais il n'en avait plus le temps.

«Maria, je dois partir car Sa Majesté m'attend. Pouvez-

vous rester quelques jours ici ? »

Ele secoua la tête. «Non, Constant. J'ai dit ce que j'avais à

dire. Le reste vous appartient. J'espère pour vous - et pour

notre enfant - qu'avec le temps il sera prouvé que vous aviez

raison.»

Les deux eunuques chargés d'accompagner Phaulkon le

long du dernier corridor menant au Saint des Saints jetaient

autour d'eux des regards anxieux. Plus ils approchaient des

appartements royaux, plus les esclaves arboraient des mines

soucieuses. Après avoir été introduit dans la chambre du

Seigneur de la

Vie, le Barcalon y sentit une tension si oppressante qu'il

crut, un instant, que Sa Majesté avait reçu un coup fatal.

Mais il se trompait, car le roi prit soudain la parole d'une

voix exceptionnelement claire.

«Est-ce toi, Vichaiyen? Nous ne t'attendions pas si tôt. »

Le ton du monarque avait des accents inhabituels. Quelque

chose n'alait pas.

« Auguste et Puissant Seigneur, c'est bien moi, votre humble

esclave. »

Avec effort, le roi se souleva sur un coude. « Nous avons

appris de terribles nouveles, Vichaiyen. Nous sommes

confrontés au pire sacrilège qui puisse être envisagé de

mémoire humaine. »

Sa voix déchira l'air comme un coup de tonnerre : «Alors,

que la maladie nous accable et que la mort nous menace,

nous voici une nouvele fois exposé à un outrage sans

précédent. Nos deux frères ne nous ont pas bien servi alors

que, dans notre grande clémence, nous les avons épargnés.

Mais leur haine est si profonde - car nous avons refusé qu'ils

nous succèdent sur le trône - qu'ils...» La voix fléchit. «...

Qu'ils projettent de souiler et de

profaner nos restes

terrestres après notre mort et de les traîner honteusement à

travers les rues. »

Épuisé par cet effort, Naraï retomba en arrière, les poumons

en feu, cherchant désespérément une bouffée d'air.

Phaulkon n'en croyait pas ses oreiles. Si une pareile

abjection s'avérait, l'angoisse du roi était plus que

compréhensible. Il s'agissait là d'un terrible outrage. C'était

pire encore que de refuser à un catholique une sépulture en

terre chrétienne. Mais d'où pouvait bien venir cette

stupéfiante information?

« Auguste et Puissant Seigneur, ce sont en effet des

nouveles choquantes. Moi, votre esclave, puis-je vous en

demander la source ? »

La voix du roi n'était plus aussi claire à présent qu'il s'était déchargé de son lourd fardeau.

«Vichaiyen, notre source est sûre et ne peut être mise en

doute. Je tiens ce fait effroyable de Petraja lui-même, qui l'a

appris lors de sa visite à Ayuthia.»

Phaulkon sentit un frisson glacé le traverser. Un silence

plana sur la pièce tandis que son esprit tournait et retournait

toutes les implications entraînées par ce

nouveau

rebondissement. Obsédé par l'approche de sa mort, le roi

ne serait guère enclin à accepter une autre version des faits.

Dans de teles conditions, il pourrait même se révéler

dangereux d'accuser Petraja.

Le silence, lourd et menaçant, pesait sur lui et une immense

lassitude l'envahit.

La voix du roi lui parvint à nouveau de

la montagne de

coussins :

«Nous ne pourrons trouver la paix tant que cette affaire ne

sera pas résolue, Vichaiyen. Aussi avons-nous autorisé

Petraja, sur sa demande, à lever des troupes pour empêcher

qu'un tel outrage soit perpétré. »

Phaulkon se sentit défailir en découvrant cette ruse géniale.

Petraja savait pertinemment qu'au seuil

de la mort tout bon

bouddhiste ne songeait qu'à ces cérémonies rituelles qui le

délivreraient de son karma. La perspective d'une errance

sans fin dans les ténèbres de l'au-delà était par trop

effrayante. De plus, avec la décision du roi d'écarter ses

héritiers légitimes, rien n'était plus plausible de la part de

ceux-ci que l'idée d'une tele vengeance. Entre-temps,

Petraja aurait atteint son objectif et levé ses troupes. Qui

sait? Peut-être avait-il déjà commencé à recruter des

hommes en prévision d'une guerre imminente.

Le seul espoir qui restait à Phaulkon était de révéler au roi -

avec tout le tact nécessaire - le complot de Petraja : sa visite secrète à Chao Fa Noi et l'accord convenu sous le nom de

Dawee.

«Auguste et Puissant Seigneur, puis-je

humblement

demander de qui le général tient cette terrible nouvele ?

- D'une esclave au service de ma noble file Yotatep. Les

esclaves s'intéressent toujours aux affaires de leurs maîtres,

et il se trouve précisément que cele-ci entretenait des

relations intimes avec l'un des serviteurs de mon maudit

frère. »

Phaulkon prit une profonde respiration. «Auguste et

Puissant Seigneur, le général Petraja a-t-il appris autre

chose quand il a rendu visite à Chao Fa Noi après avoir

quitté Yotatep ? » Il s'attendait à ce que la révélation d'une

tele visite surprenne le roi, mais ce fut peine perdue.

«Non, Vichaiyen. Petraja m'a avoué qu'il avait pris sur lui

l'initiative de cette démarche à cause de

cette terrible

nouvele. »

Phaulkon jura tout bas, maudissant la prévoyance de

Petraja. L'intrigant général avait effacé toutes ses traces. Il

alait faloir jouer serré.

«Auguste et Puissant Seigneur, l'indigne esclave que je suis

n'a pas d'autre objectif dans la vie que le bien de son

Seigneur et Maître. Aussi, dans le seul

intérêt de Votre

Majesté et de ce grand royaume au service duquel je me

voue depuis tant d'années, il est de mon devoir de vous

révéler certaines vérités déplaisantes.

- Nous doutons, Vichaiyen, qu'aucune de ces vérités

surpasse en horreur cele que nous venons d'apprendre.

- Auguste et Puissant Seigneur, vous le savez, je vous sers

fidèlement depuis que vous m'avez fait la grâce de me

confier un poste.» Phaulkon déglutit. «Que je sois jeté aux

tigres s'il est avéré que mes paroles sont mensongères ! Et

cependant je ne crains pas d'affirmer que les assertions du

général Petraja ne sont que pures inventions. »

Un tel silence suivit cette déclaration que Phaulkon entendait

les battements de son cœur. Il aurait

voulu pouvoir lever les

yeux vers le visage du roi, mais une tele offense était punie

de mort. La tête enfouie dans l'épais tapis persan, il attendit

que le tonnerre frappe.

Quand le roi parla enfin, sa voix ressemblait plutôt au

grondement d'un animal qu'à un son humain.

«Queles paroles as-tu osé prononcer devant moi, Vichaiyen

? »

La voix tremblait d'indignation.

Une sueur glacée inonda Phaulkon. «Auguste et Puissant

Seigneur, Petraja est le traître dont je m'étais engagé à vous

révéler le nom. »

Nouveau silence.

« Vichaiyen, bien que tu occupes une place particulière dans

mon cœur, sache que nous retiendrons ta proposition de te

jeter aux tigres si tu ne peux apporter la preuve irréfutable

de teles accusations.

- Auguste et Puissant Seigneur, il a été aussi pénible pour

votre esclave de prononcer ces mots que pour Votre

Majesté de les entendre.

- Nous n'avons fait que les entendre, Vichaiyen, rétorqua le

roi d'un ton sévère. Cela ne signifie nulement que nous les

croyons vrais.

- Auguste et Puissant Seigneur, le général Petraja a en effet

rendu visite à votre plus jeune frère au palais, mais...

- Nous sommes au courant de cela, interrompit

brusquement le roi. Notre loyal capitaine des gardes nous

en a aussitôt informé par messager. Et Petraja nous a déjà

communiqué ses raisons.

- Auguste et Puissant Seigneur, ce que Petraja ne vous a

pas dit c'est qu'il a offert ses services à Chao Fa Noi et s'est engagé à le faire monter sur le trône après votre mort. »

Un hoquet sonore monta du lit. «Vichaiyen, il ne nous a pas

échappé que Petraja et toi n'êtes pas toujours en bons

termes, et c'est une cause de tristesse pour nous que nos

deux courtisans les plus proches soient rivaux. Nous

espérons que tu es conscient de la portée d'une tele

accusation. Je la considère comme irrévocable.

- Auguste et Puissant Seigneur, je suis prêt à mourir pour

défendre la vérité. »

Un profond soupir s'échappa du lit. « Bien, alors poursuis.

- Auguste Seigneur, la loyauté et la compétence du capitaine

de votre garde au palais sont sans reproche. Puis-je

humblement demander s'il a également mentionné la fuite

récente d'un des jeunes favoris de Chao Fa Noi ?

- Tu es bien informé, Vichaiyen. En fait, nous le

recherchons. Notre frère débauché en usait pour ses jeux

pervers et nous aimerions l'interroger pour voir ce qu'il sait

d'autre. Bien des choses peuvent être révélées dans les

moments d'intimité.

- Auguste Seigneur, le garçon attend votre bon plaisir au-

dehors. »

Le roi laissa échapper un nouveau hoquet de surprise. « Ce

n 'est pas pour rien que nous t'avons nommé Barcalon,

Vichaiyen. Fais-le venir.»

Phaulkon remercia le ciel d'avoir eu l'idée d'amener avec lui

le jeune Krit pour lui servir de témoin. L'instant d'après,

l'adolescent se prosternait au côté de Phaulkon. Malgré la

faible lumière, on pouvait voir que le garçon tremblait

comme une feuile. Il parvint cependant à faire le récit

scrupuleux de tout ce qu'il avait entendu derrière le paravent

le jour de la visite de Petraja. Il mentionna également que les

communications ultérieures entre les deux complices

devaient être signées «Dawee».

Questionné durement par le

roi, le garçon terrifié jura qu'il ne savait rien d'un complot

visant à profaner ses vénérables restes.

Lorsque le souverain le renvoya après lui avoir fait jurer de

garder à jamais le silence, le soulagement du jeune homme

était manifeste.

Voyant que le Seigneur de la Vie retombait dans l'un de ses

longs silences moroses, Phaulkon jugea

plus prudent de se

taire. Il ne percevait que trop bien le combat intérieur auquel

se livrait son maître, devinant son chagrin, ses doutes. Peut-

être Naraï espé-rait-il encore qu'il s'agissait d'un malentendu

et que, bientôt, son vieil ami d'enfance se verrait innocenté.

À la vérité, Phaulkon se sentait aussi malheureux que son

maître.

Le roi reprit enfin la parole.

«Vichaiyen, tout au long de nos années de règne, nous

n'avons jamais été confronté à un dilemme aussi cruel. Si tu

as raison, nous perdons notre plus vieil ami et si tu as tort,

notre meileur Barcalon.

- Auguste et Puissant Seigneur, vous comprendrez combien

j'ai souffert, moi aussi, en apprenant ces faits. »

Il y eut un autre soupir. «Et maintenant, que pro-poses-tu ?

- Auguste Seigneur, moi, un cheveu de votre tête, je suggère

que l'on fasse venir un scribe et qu'on lui dicte une lettre qui sera signée Dawee.

- Et quel sera le contenu de cette lettre? s'enquit le

monarque d'un ton las.

- Auguste Seigneur, la réponse vous fournira la preuve

finale, irréfutable de mes accusations.

- Nous demandons quel en sera le contenu, insista le

monarque.

- Auguste et Puissant Seigneur, moi, misérable grain de

poussière, j'écrirai que la "sœur de Dawee" a été si indignée par la nouvele de l'outrage comploté par ses deux frères

qu'ele menace les coupables de sévères représailes, même

si l'un d'entre eux est innocent. À moins que celui-ci lui

écrive immédiatement, affirmant qu'il n'a jamais participé à

un projet aussi affreux et renouvelant le gage de son

inébranlable loyauté. »

Le roi resta un moment silencieux. «Et tu t'attends à ce que

Chao Fa Noi, abusé par ce stratagème, nous réponde ?

- Auguste et Puissant Seigneur, c'est bien ce que je pense. »

Naraï laissa échapper un lourd soupir. «C'est bon, tu peux

rédiger cette lettre en notre présence. Nous la ferons porter

par un messager spécial, un homme de confiance, inconnu à

la cour d'Ayuthia et qui ne révélera jamais son véritable

mandataire. »

Pour la première fois depuis qu'il avait pénétré dans cette

chambre, Phaulkon sentit sa tension se relâcher. Il misait sur

le fait que Petraja devait certainement avoir informé Chao

Fa Noi de son projet de lever une armée après que son

frère débile, Apai

Tôt, aurait soi-disant menacé de profaner les restes du roi.

Cependant, bien que Petraja ait assuré Sa Majesté que les

deux frères étaient impliqués dars l'affaire - sans doute pour

rendre la menace encoie plus pesante -, il n'avait bien

entendu jamais avisé e prince qu'il l'accuserait lui aussi.

Affolé, Chao Fa Noi s'empresserait de clamer son

innocence. Avec cet e lettre, Phaulkon était certain de

parvenir à son bit.

Il eût été toutefois inconvenant de demander pour l'instant à

Sa Majesté d'annuler l'autorisation donnée à Petraja de

lever des troupes. Il lui falait d'abo d attendre le retour du

messager muni de la preuve finale. Petraja avait besoin de

temps pour rassembler ses hommes et il serait arrêté dans

son entreprise bien avant d'y parvenir.

« Auguste Seigneur, puis-je faire appeler le scribe ? »

La réponse affirmative fut prononcée d'une voix glaciale.

15

Nelie et Mark s'installèrent dans la barque du général et se

préparèrent à affronter les dix heures de voyage nécessaires

pour gagner Ayuthia. La matinée commençait à peine, la

température était encore supportable et un brilant soleil

nimbait d'or les rives du Chao Phraya. Des pirogues

chargées de denrées les plus diverses et pilotées par des

vendeurs coi fés de larges chapeaux tournaient tout autour

de la barque française, espérant apercevoir la mem et son

jeune fils farang au visage recouvert de

bandages.

C'était le roi qui avait offert au général Desfarges cette

splendide embarcation. N'ayant pas coutume, comme les

Siamois, de rester accroupi ou assi en tailleur des heures

durant, Desfarges s'était empressé d'y faire disposer des

sièges et des coussins. Il avait soigneusement veilé à ce que

Nelie et Mark jouissent du meileur confort. Le fauteuil

personnel du général, taillé à ses corpulentes mesures,

ressemblait plutôt à un petit canapé. Nelie et Mark s'y

blottirent tous deux pour admirer le paysage. Quatre-vingts

rameurs propulsaient la barque à une vitesse étonnante, et

sa proue sculptée en forme de garuda fendait l'eau comme

un oiseau plongeant sur sa proie.

Nelie se sentait très excitée tandis qu'ele regardait défiler

les rives couvertes d'arbres fruitiers. Selon les officiers

français, la riche production des vergers de Bangkok -

ananas, bananes, mangues, pamplemousses, jaques - était

réputée pour sa qualité.

Au cours de ces trois derniers jours passés au fort, la jeune

femme avait eu maintes fois l'impression, comme à Mergui,

d'être davantage une prisonnière qu'une invitée. A cette

différence près que, cette fois, ele était l'otage d'un général

français et non plus d'un gouverneur anglais. Afin

d'empêcher que Mark fût à nouveau confondu avec son

père, ele avait réussi à lui faire accepter de porter des

bandages sur la moitié du visage. Phaulkon ne devait à

aucun prix découvrir trop tôt leur présence au Siam. Le

garçon avait encore un œil gonflé après

sa lutte avec

l'assassin, ce qui rendait plus plausible ce déguisement. Ni

Desfarges, ni aucun de ses officiers n 'avait pu contempler

sa véritable physionomie.

Par chance, le médecin français du fort appelé, sur

l'insistance du général français, pour soigner les contusions

du garçon, semblait n'avoir jamais rencontré le Premier

ministre. Il avait appliqué des onguents et refait un

pansement propre en lui recommandant de se reposer

autant que possible. Nelie s'était arrangée pour que les

repas de Mark lui soient servis dans sa chambre.

Il lui falait cependant reconnaître que les Français s'étaient

montrés courtois et pleins de solicitude à leur égard, leur

attribuant des chambres voisines, petites

mais confortables.

Ils insistèrent néanmoins pour que Nelie se joigne à eux

pour les repas. De son côté, ele jouait les coquettes avec

les officiers, surtout avec le beau major de Beauchamp, et

prenait bien soin de dissimuler son désir de quitter le fort.

Ele se constituait ainsi une réserve de bonnes volontés dans

laquele ele pourrait puiser ultérieurement pour obtenir une

lettre d'introduction auprès de Phaulkon.

Les officiers français passaient beaucoup de temps en

réunion et Nelie avait l'impression que tout n'alait pas pour

le mieux parmi les troupes. La discipline s'était relâchée et

de nombreux soldats flânaient, moroses et oisifs, accablés

par la chaleur et les moustiques. Ils se querelaient, se

battaient pour un rien et les officiers semblaient contrôler

difficilement la situation.

Un soir qu'ele avait incidemment abordé le sujet au cours

du dîner, le général Desfarges avait éclaté de rire, affirmant

que c'était sûrement la présence d'une jolie Européenne qui

agitait ainsi les soldats et leur donnait le mal du pays. Et,

lorsqu'ele lui demanda négligemment combien de temps

encore les troupes françaises comptaient rester au Siam, il

lui répondit d'un ton ambigu qu'eles y demeureraient jusqu'à

ce que leur mission soit accomplie. Le roi de France,

ajouta-t-il, souhaitait que la population de ce monde soit

éclairée par les enseignements de la vraie foi.

Avec son habituel pessimisme, Dassieux avait alors

grommelé que Phaulkon ne remplissait pas sa part du

contrat, mais le général lui avait

vivement coupé la parole et

changé de sujet.

Il devenait de plus en plus clair que de profondes

dissensions divisaient l'état-major français à propos de

Phaulkon. Nelie glana autant d'informations que possible

sur la situation politique, grâce surtout au lieutenant de

Beauchamp qu'ele avait réussi à enjôler lors de promenades

au bord du fleuve.

Le troisième jour, un messager arrivé du séminaire d'Ayuthia

leur apprit que le père Malthus avait été chargé d'une

mission officiele au fort, juste avant de rencontrer son fatal

destin. Les jésuites lui avaient confié une lettre à remettre au général Desfarges, lettre dont il subsistait une copie.

L'envoyé remit le document signé par tous les prêtres du

séminaire. Ils exigeaient qu'une action urgente soit intentée

contre le Barcalon, car il était maintenant « tristement et

irrévocablement clair que le seigneur Phaulkon ne tiendrait

aucune de ses promesses». Le messager informa également

le général qu'un des convertis avait bel et bien égaré son

crucifix. Malgré l'inquiétude provoquée par ces révélations,

Nelie jugeait que la situation tournait à

son avantage. Ayu-

thia se trouvait à mi-chemin sur la route de Louvo et ele

faisait donc un grand pas en direction de son objectif.

Aussi fut-ele très déçue quand le général ordonna au

lieutenant Sautier, chargé de les accompagner à Avuthia, de

les ramener au fort avec le prisonnier. Pourquoi diable

Desfarges avait-il donné cet ordre? Nelie jugea préférable

de ne pas le lui demander, de peur d'éveiler ses soupçons.

Il serait toujours temps de trouver sur place un moyen de se

rendre à Louvo.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, le général avait

souligné qu'il comptait absolument sur son retour au fort

pour discuter avec ele d'importantes questions qui les

concernaient tous.

Nelie soupira en s'adossant à son siège, les yeux toujours

fixés sur le paysage splendide qui se déroulait de chaque

côté du fleuve. Faisant suite aux vergers fertiles, une riche et lumineuse végétation couvrait maintenant les rives du fleuve.

Des troupes de singes s'ébattaient dans les arbres, des

oiseaux aux couleurs inimaginables voletaient autour du

bateau. Parfois, un rayon de soleil venait éclairer les flèches

dorées d'un temple, souligner les délicates teintes vertes ou

orange d'un toit. Parfois aussi, de petits groupes de moines

vêtus de robes safran, le crâne rasé, suspendaient leurs

activités pour regarder passer la majes-tueuse barque, se

demandant sans doute à quel dignitaire ele appartenait. Un

réseau compliqué de canaux striait le tapis vert tendre du

paysage, délimitant les longues étendues

des rizières à perte

de vue. Des kar-baus y peinaient sous la conduite de jeunes

garçons à la peau brune assis sur leur large dos.

C'était un spectacle telement splendide que, pendant les

premières heures du voyage, Mark et Nelie, éblouis, ne

purent s'empêcher de pousser des cris émerveilés. Mais

lorsque l'heure fut venue de déjeuner en compagnie du

lieutenant Sautier et des deux jeunes soldats chargés de leur

escorte, le soleil était déjà haut et la chaleur oppressante.

Aussi préférèrent-ils abandonner leurs sièges pour se retirer

sous un auvent et se reposer.

L'après-midi était déjà très avancé quand Nelie et Mark,

debout sur le pont, contemplèrent, figés de stupeur, les

imposantes murailles d'Ayuthia. Derrière les remparts

massifs se dressaient vers le ciel plus de trois cents flèches

dont les toits d'or étincelaient au soleil. De grandes portes

perçant les murs épais se soulevaient pour laisser passer le

trafic fluvial avant de se refermer aussitôt. A l'intérieur de

cette immense enceinte, une multitude de canaux formait de

fort utiles voies de communication.

Ayuthia, la Venise de l'Orient, bourdonnait d'une intense

activité. Des enfants nageaient ou jouaient à s'éclabousser

sur les rives, des femmes gracieuses se penchaient au-

dessus de l'eau pour laver leurs longues chevelures noires,

des jonques glissaient lentement, chargées de bois de teck

provenant des forêts du Nord. Nelie et Mark virent aussi

des barques chargées d'épices et de riz tandis que, dans de

minuscules pirogues, des jeunes files

souriantes proposaient

aux voyageurs des guirlandes de bienvenue.

«Demain, vous pourrez pénétrer à l'intérieur de la cité»,

promit le lieutenant Sautier en voyant combien ses protégés

étaient fascinés. C'était un véritable mili-taire, au maintien

impeccable, dont le visage était barré de sourcils noirs et

broussailleux.

«Les portes ferment au coucher du soleil et nous devons

d'abord nous rendre au séminaire qui se trouve en dehors

de la vile. »

Ils accostèrent à un petit quai sous le séminaire situé dans

les faubourgs. Il avait été prévu avec le père Ducaze, le

supérieur du couvent, qu'ils seraient directement conduits à

son bureau par un sentier peu fréquenté afin de ne pas

attirer l'attention. La présence d'une femme européenne

dans ces lieux de contemplation aurait fait l'effet d'une

véritable bombe.

Le séminaire se composait d'un ensemble de bâtiments

entourant une cour centrale bordée d'éclatantes

bougainvilées et tapissée d'un gazon soigneusement

entretenu. Certains bâtiments étaient en bois à la mode

siamoise, d'autres en briques et de style européen. On y

trouvait une école où l'on enseignait les Ecritures aux

nouveaux convertis - en majorité des Siamois et quelques

Cochinchinois, Annamites et Peguans -, ainsi qu'une

chapele. En face, un long bâtiment bas abritait les dortoirs

des prêtres et le réfectoire. Des religieux en robe brune,

pour la plupart français et portugais,

mais aussi espagnols ou

italiens, traversaient la cour à pas mesurés. Partout se

devinaient le goût de l'ordre, le dévouement et le zèle

religieux.

Nelie s'étonna de l'aisance et du confort des lieux. Mais il

lui fut expliqué que le clairvoyant Naraï avait généreusement

contribué à la construction de l'établissement, tout comme il

soutenait, d'aileurs, les autres religions pratiquées dans son

pays.

Un serviteur du père Ducaze, posté tout exprès sur le

chemin pour les attendre, les conduisit au bureau de son

maître qui les accueilit chaleureusement. C'était un homme

mince et pâle dont le visage anémique était pourvu d'oreiles

démesurées. Après qu'un jeune domestique siamois au

sourire timide leur eut servi de la citronnade, Ducaze

s'enquit poliment de leur voyage. Intrigué par les

pansements de Mark, il offrit les services d'un des frères

ayant de bonnes connaissances médicales. Mais Nelie

déclina poliment l'offre, expliquant que le médecin du fort

avait déjà pris soin de son fils.

Le jésuite proposa de procéder sans délai à l'enquête, avant

que la nouvele de leur venue ne se répande comme une

traînée de poudre.

« Deux de nos convertis ont, hélas, égaré leurs crucifix,

expliqua-t-il. Une femme - et je ne crois pas que nous

puissions la soupçonner - et un homme du nom de Manoon.

Nous l'avons fait appeler. J'espère qu'il ne vous sera pas

trop pénible de procéder à cette identification, madame.

- Je ferai de mon mieux, mon Père. Et Mark est ici pour me

seconder. »

L'adolescent gardait le silence, mais ele le savait en alerte,

tel un chien de chasse reniflant sa proie. Tandis qu'ils

attendaient, ele contempla la pièce maigrement meublée.

Une grande croix décorait l'un des murs et, sur un autre,

courait une vieile étagère garnie de bibles. Nelie nota la

présence d'un épais manuscrit rédigé en siamois, sans doute

une traduction du Livre saint.

Le Père avait fait surveiler le suspect par une garde

discrète. Lorsque l'homme pénétra dans la pièce, il regarda

autour de lui d'un air indécis jusqu'à ce que ses yeux

s'arrêtent sur la mem. Certes, il était mal élevé pour un

Siamois de regarder ainsi une femme fixement, mais la

curiosité fut la plus forte. La jeune femme soutint son regard.

Ducaze s'adressa à Manoon en siamois. « Pourquoi ne

portes-tu pas ton crucifix?»

L'homme remua d'un air gêné. «Je... je l'ai égaré, mon Père.

Je vais sûrement le retrouver. Il a dû tomber pendant que je

travailais. »

Le jésuite le fixa avec sévérité. « Et quand le portais-tu pour

la dernière fois?

- Il y a bien... deux jours, mon Père...

- Vraiment? Dans ce cas, comment se fait-il que tu n'aies

pas pris la peine de signaler sa perte?»

L'homme détourna les yeux.

«Eh bien?» insista Ducaze.

Manoon devenait de plus en plus nerveux. «J'espérais le

retrouver. » Il jeta un coup d'œil furtif en direction de Nelie.

Sous bien des aspects, nota la jeune femme, tous les

Siamois se ressemblaient avec leurs cheveux raides, leurs

yeux noirs, leur peau lisse et brune pratiquement dénuée de

toute pilosité. De petite taile, ils avaient un squelette fin et des membres bien proportionnés. Mais ele avait beau

dévisager Manoon, ele ne retrouvait en lui aucun des traits

de l'assassin de Malthus.

Ele interrogea Mark du regard et le vit

secouer la tête.

« Je crains que cet homme ne soit pas celui que nous

cherchons, mon Père, dit-ele enfin. Croyez-moi, je saurais

reconnaître le coupable si je le voyais. C'est un visage que

je ne suis pas près d 'oublier. »

La déception du père Ducaze et du lieutenant Sau-tier fut si

manifeste que Nelie leva les mains dans un geste de

résignation.

«Pardonnez-moi, mais il m'est impossible d'accuser un

innocent ! »

Des coups brefs soudain frappés à la porte les firent tous se

retourner. Ils aperçurent par la fenêtre ouverte un spectacle

plutôt incongru dans l'enceinte d'un séminaire: des Siamois

en armes bloquaient le passage à deux jésuites qui

s'efforçaient d'empêcher un petit prêtre de pénétrer dans le

bureau. Grâce à l'intervention des soldats, le religieux

parvint à leur échapper et à se glisser par la porte.

Nelie observa le père Ducaze dont le visage était crispé par

la colère. Manifestement, le nouvel arrivant n'était pas le

bienvenu. L'air menaçant, il se leva. «Que signifie cette

intrusion, de Bèze?»

Le prêtre sourit calmement. «Je suis venu assister à

l'enquête sur le meurtre du père Malthus. Y voyez-vous

quelque inconvénient?» Il se tourna vers Nelie et Mark et

se présenta. «Vous êtes sans doute la dame anglaise témoin

de cette tragédie. Et ce jeune homme,

je suppose, est le courageux garçon qui a cherché à venir en

aide à la malheureuse victime. Soyez-en remercié, monsieur.

» Mark grimaça un sourire timide et baissa les yeux.

Toujours furieux, Decaze contemplait par la fenêtre le

groupe d'hommes en armes qui attendait au-dehors.

« Il n'est pas dans nos habitudes de recevoir des soldats

dans ces murs, mon Père. Voudriez-vous avoir l'obligeance

de les prier de partir?»

De Bèze haussa un sourcil et jeta un coup d'œil significatif au

lieutenant Sautier dont l'épée pendait au côté. L'officier

français s'agita, l'air embarrassé.

« Il semble que je ne sois pas le seul, ici, à faire exception à la règle, mon Frère, observa froidement de Bèze.

- Le lieutenant Sautier est ici pour arrêter un meurtrier,

rétorqua Ducaze. J'exige que vos hommes quittent les lieux

sur l'heure.

- Ce ne sont pas mes hommes, mon Frère, mais ceux du

seigneur Phaulkon. Et, si je comprends bien, ils sont ici dans

le même but que le lieutenant Sautier.» Sur ces mots, il fit un

bref salut à l'officier français.

L'air bourru, celui-ci se redressa sur sa chaise. «J'ai ordre

de ramener cet homme au fort, mon Père. »

De Bèze jeta un regard pensif au converti. «Ainsi, vous

pensez tenir le coupable ? »

Nelie avait dressé l'oreile dès que le nom de Phaulkon avait

été prononcé. Si ces hommes, dehors, étaient à lui, le prêtre

devait compter parmi ses relations. Ele décida qu'il serait

sage de se mettre en bons termes avec lui.

Avant que quiconque ait pu répondre, ele intervint: «Je

crains hélas! qu'il ne s'agisse pas de l'assassin, mon Père,

même s'il paraît avéré qu'il a bel et bien

perdu son crucifix. »

De Bèze parut surpris. «Que voulez-vous dire, madame ? »

Ducaze, furieux, ordonna au converti de retourner à son

travail après lui avoir fait jurer de garder le silence sur cette affaire. L'homme ne se le fit pas dire deux fois, salua et

disparut.

«L'assassin a perdu son crucifix au cours de la lutte sur le

bateau, expliqua Nelie. C'est mon fils

qui l'a trouvé ensuite

sur le pont. »

De Bèze hocha la tête d'un air entendu.

«Eh bien, mon Frère, demanda-t-il à Ducaze, il ne vous

reste qu'à trouver un autre de vos convertis ayant égaré sa

croix. »

Le jésuite détourna les yeux. «Je ne vois pas de qui il

pourrait s'agir», répondit-il avec brusquerie.

«A l'exception de la femme, précisa Nelie en souriant

aimablement à de Bèze. Mais nous savons que l'assassin

était un homme.»

Le petit prêtre hocha de nouveau la tête, l'air songeur.

«Vous n'avez plus rien à faire ici, intervint de nouveau

Ducaze. En ma qualité de supérieur, je vous demande

encore une fois d'éloigner ces soldats. Dois-je vous rappeler

que Dieu est présent dans cette enceinte ? »

Mais de Bèze semblait toujours perdu dans ses pensées.

«J'aimerais d'abord interroger cette femme, mon Frère, dit-il

finalement. Cele qui n'a pas de crucifix. Après quoi, je vous

donne ma parole de repartir avec ma garde. »

Cette requête irrita manifestement Ducaze, mais, finalement,

il céda et envoya chercher la jeune

femme.

Nelie et Mark échangèrent des regards entendus. A

l'évidence, de Bèze perdait son temps. Le prêtre sembla

deviner leurs pensées.

«Je sais bien, madame, que l'assassin n'était pas une femme.

Disons simplement qu'il s'agit d'une intuition. »

Nelie lui sourit gracieusement. « Nous autres femmes

suivons souvent nos intuitions, mon Père. Je comprends.

- Cela ne mènera peut-être à rien. D'un autre côté, il semble

que nous n'ayons pas d'autre indice.» Il

jeta à Ducaze un regard entendu et Nelie comprit qu'il le

tenait pour responsable du résultat négatif de l'enquête.

Comprenant l'alusion, ce dernier fronça les sourcils avec

colère. «Et moi, je vous répète que vous nous faites perdre

notre temps. Je ne vous obéis que pour faire partir ces

soldats. Leur présence ici est un blasphème. »

De Bèze s'inclina brièvement, s'excusa et quitta la pièce.

Nelie le vit parler aux hommes de Phaulkon qui l'écoutèrent

avec attention. Ils étaient une douzaine, tous solidement

charpentés et équipés, certains de poignards ou d'épées,

d'autres d'une arme qu'ele n'avait encore

jamais vue et qui

ressemblait à une sorte de harpon. La moitié d'entre eux

étaient des Siamois, les autres de type eurasien.

Instinctivement, ele se sentait attirée par le petit jésuite, non seulement parce qu'il pouvait la conduire à Phaulkon mais

aussi pour son sang-froid devant l'hostilité et les

provocations du père Ducaze, qu'ele devinait terriblement

dogmatique - un inflexible soldat de

Dieu. Ele ne connaissait

que trop bien, hélas, ce genre de fanatisme qui lui donnait la

chair de poule.

Une très jeune file, fragile comme un oiseau, pénétra dans la

pièce en même temps que de Bèze. Ses yeux sombres

parcoururent nerveusement l'assemblée. Si les femmes

siamoises étaient généralement torse nu ou ne portaient tout

au plus qu'un châle souplement drapé sur leurs seins, cele-

ci, sans doute par déférence pour ses nouveaux mentors,

avait revêtu une blouse à col mandarin. Dans ce sanctuaire

presque exclusivement réservé aux hommes, ele était l'une

des rares femmes converties et semblait inquiète de cette

convocation inattendue.

«Voici le père de Bèze, commença Ducaze en siamois. Il

désire te poser quelques questions. »

La file se tourna timidement vers le religieux qui hocha la

tête en signe d'encouragement. Ils se lancèrent alors dans

une conversation en siamois dont Nel-lie ne put comprendre

un traître mot. Ele nota cependant que la jeune femme

devenait de plus en plus nerveuse et que ses réponses

tenaient le plus souvent en de simples monosylabes. Nelie

regarda Mark dans l'espoir qu'il pourrait saisir quelques

bribes de cet interrogatoire mais, à son expression, ele vit

qu'il n'y parvenait pas.

De Bèze dit alors quelque chose à la jeune femme qui se mit

à trembler avant de se tourner vers le père Ducaze, comme

pour l'appeler à l'aide. Indigné, le supérieur du séminaire

protesta avec véhémence.

«En voilà assez! Cette file ne peut en aucune manière être

arrêtée, ni même soupçonnée. Vous n'êtes pas à un tribunal

d'Inquisition!

- Désolé, mon Frère, insista fermement de Bèze, mais je

suis certain qu'ele nous cache quelque chose. Je dois

l'emmener afin de la questionner plus avant.

- L'emmener? explosa Ducaze. Et où donc, je vous prie?

- A Louvo, chez le seigneur Phaulkon. Après tout, c'est lui

qui doit se justifier, n'est-ce pas?» répliqua de Bèze d'un ton

sarcastique.

Ducaze ne sut que dire, dérouté par cette alusion directe

aux soupçons portés par sa congrégation contre le

Barcalon. Si nombre de jésuites ne craignaient pas, entre

eux, de l'accuser, ils n'étaient pas encore prêts à l'affronter.

Le lieutenant Sautier se leva. « Si cette femme est mêlée à

l'affaire d'une manière ou d'une autre, il est de mon devoir

de la ramener au fort. Le général Desfarges voudra

l'interroger.»

Furieux, Ducaze le foudroya du regard. Comment osaient-

ils, l'un et l'autre, avoir l'audace d'emmener l'une de ses

protégées.

«A présent, écoutez-moi bien tous les deux. Cette femme

appartient à notre séminaire. C'est une innocente enfant que

vous effrayez sans raison. Il est évident que vous prenez sa

nervosité pour de la culpabilité. Il est temps de la renvoyer

dans sa chambre.»

La jeune file sembla nettement soulagée quand

Ducaze la prit par le bras pour la conduire hors de la pièce.

Mais de Bèze le suivit et Sautier, ne voulant pas être en

reste, l'imita. Nelie et Mark virent le petit prêtre murmurer

quelques mots au capitaine de sa garde et, en un clin d'œil,

trois soldats entourèrent la jeune Siamoise pour l'éloigner de

Ducaze. Sautier voulut intervenir, mais il se retrouva

prestement retenu par les gardes.

Nelie et Mark se levèrent et rejoignirent les autres dehors.

Comme Ducaze protestait encore, de Bèze, toujours très

calme, prit la parole :

«Fort bien, mon Frère, j'accepte de ne pas emmener cette

file si, de votre côté, vous vous montrez raisonnable. Nous

alons résoudre la question ici et tout de suite. Voulez-vous

nous accompagner?

- Vous accompagner? Et où donc?» cria Ducaze, exaspéré.

D'un signe de tête, de Bèze désigna les hommes de

Phaulkon. «Ils vont interroger la file en dehors de cette

enceinte. Aucun mal ne lui sera fait. »

Avant que Ducaze n'ait eu le temps de s'y opposer, Sautier

s'interposa. « Dans ce cas, je viens aussi. »

Les gailards qui le retenaient regardèrent leur capitaine,

attendant ses instructions. De Bèze hocha la tête. «Vous

êtes le bienvenu, Lieutenant.»

Une petite foule commençait à s'agglutiner à l'extrémité de la

cour pour observer la scène avec curiosité. De Bèze fit

signe au capitaine d'emmener la jeune femme et ils se mirent

aussitôt en route, suivis de Ducaze. Le lieutenant Sautier

alait se joindre à eux quand il se souvint de Nelie et de

Mark. Il se sentait responsable d'eux et hésitait à les

abandonner. Mark vint à son secours. « Pourquoi ne pas

vous accompagner, Lieutenant ? proposa-t-il. Nous ne

voulons pas rester ici seuls. »

Visiblement soulagé, l'officier hocha la tête. Nelie esquissa

un sourire entendu à l'intention de Mark, et ils se hâtèrent de

rattraper les autres.

Après avoir quitté les abords du séminaire, le groupe suivit

un sentier qui longeait le fleuve jusqu'à une clai-rière isolée, ombragée par un énorme banvan dont les puissantes racines

formaient un réseau savant et compliqué. Des chiens

aboyaient au loin, mais aucun être humain n'était en vue. En

se voyant écartée des regards par l'arbre massif, loin de tout

visage amical, la file se remit à pleurer.

De Bèze remarqua pour la première fois la présence de

Nelie et de Mark.

«Je ne pense pas qu'un tel spectacle puisse vous convenir,

madame. »

Nelie lui jeta un regard de défi. «Oubliez-vous que nous

avons assisté à ce crime, mon Père?»

Il parut réfléchir quelques instants puis haussa les épaules

d'un air résigné. «Comme vous voudrez. Laissez-moi

toutefois vous préciser que je

n'approuve pas les méthodes

qui vont être utilisées. J'ai cependant obtenu l'assurance qu'il ne serait fait aucun mal à cette pauvre file.

- Dites plutôt que ces méthodes sont indignes de notre

religion!» s'écria Ducaze en voyant les gardes de Phaulkon

obliger la jeune femme à s'agenouiler au pied de l'arbre.

«Nous sommes des chrétiens, pas des animaux ! »

Terrorisée, la convertie implora une

nouvele fois Ducaze du

regard. Voyant qu'il s'apprêtait à la secourir, les gardes le

retinrent fermement.

«Devant Dieu, de Bèze, je vous assure que vous serez puni

pour cela!

- Ces hommes ne veulent que l'intimider, Ducaze, rien de

plus. Comme vous, je réprouve de teles pratiques, mais ce

sont les ordres du seigneur Phaulkon,

pas les miens. Nous

interviendrons tous deux si les choses tournent mal.»

Debout devant la prisonnière, l'un des gardes lui mit sous le

nez une sinistre colection de pointes de bambou acérées, de

tailes différentes et reliées les unes aux autres par leurs

extrémités. On aurait dit des aiguiles. Lentement, il passa un

doigt sur les pointes pour vérifier qu'eles étaient bien effilées tandis qu'un

autre garde, posté derrière la jeune femme,

serrait sa tête entre ses mains caleuses, comme dans un

étau.

Les yeux exorbités par la peur, le front inondé de sueur, la

file se tourna une dernière fois vers Ducaze pour lui lancer

un appel désespéré. Agenouilé, il marmonnait des prières.

Nelie regarda le père de Bèze. «Que vont-ils lui faire ? »

demanda-t-ele anxieusement en s'accrochant au bras de

Mark pour ne pas défailir.

«Au Siam, le châtiment doit toujours être proportionné à la

faute commise. Celui qui est soupçonné de mensonge doit

avoir les lèvres cousues. »

Nelie pâlit, et Mark baissa les yeux en voyant le garde

approcher la longue tige de bambou des lèvres de la file.

Ele se mit à hurler et un torrent de paroles s'échappa de sa

bouche. Puis ele retomba, prostrée et muette, sur le sol.

Le garde leva les yeux vers le capitaine qui s'avança en

secouant la tête. L'air menaçant, il prit l'aiguile et se prépara à la planter lui-même dans les lèvres de la prisonnière qui

tressailit violemment et se mit à claquer des dents.

De Bèze fit un pas en avant pour intervenir, mais avant qu'il

n'en ait eu le temps, la Siamoise, affolée, se remit

précipitamment à parler. Ele semblait maintenant se

décharger de son fardeau, et le capitaine parut enfin satisfait.

De Bèze se tourna vers les autres avec un soupir de

soulagement. «C'est fini, annonça-t-il. Ele a avoué.» Très

pâle, Nelie s'approcha d'ele et l'enlaça pour la réconforter

tandis que Mark lui prenait la main.

«Ne vous inquiétez pas, ils ne lui ont pas fait de mal, précisa

de Bèze. Ele nous a dit ce que nous voulions savoir.

- Et qu'a-t-ele dit? demanda Mark, intrigué.

- Ele aurait prêté son crucifix à un autre converti qui avait

perdu le sien. Craignant d'être châtié pour cette négligence,

il lui avait emprunté l'objet en lui promettant de le lui rendre dès qu'il s'en serait fait refaire un autre. En échange, il lui a remis une grosse somme d'argent

qu'ele a accepté, car ele

avait besoin d'acheter des médicaments pour sa mère

malade. Au Siam, les devoirs envers la famile sont

prioritaires, en particulier à l'égard des parents.

- Mais pourquoi n'a-t-ele pas raconté cela tout de suite au

lieu de s'exposer à une tele épreuve? interrogea Mark,

perplexe.

- Par peur des représailes. Ele dit que l'homme auquel ele

a prêté sa croix a des amis haut placés. Il a menacé de la

tuer si jamais ele révélait son nom.

- Et l'a-t-ele révélé?

- Oui, il s'appele Somchai. »

Ducaze semblait à présent pâle et défait.

«Et vous la croyez! ricana-t-il. Alors que Somchai est l'un

de nos plus anciens et plus dévoués convertis. Cette pauvre

file a probablement cité n'importe quel nom pour sauver sa

peau. » Il jeta un regard venimeux à son frère jésuite. «Ces

pratiques sont honteuses, de Bèze. Indépendamment de vos

conclusions totalement erronées et dénuées de preuve, que

croyez-vous que l'on va penser de nous ? Dès la fin du jour,

toute la vile sera au courant de votre brutalité.

- Je vous répète que ces méthodes ne

sont pas les miennes.

»

Le supérieur prit un air dédaigneux. « Depuis quand les

ruffians de Phaulkon donnent-ils des ordres aux Jésuites? »

Quand la file lui fut enfin rendue, toujours claquant des

dents et au bord de l'évanouissement, il la prit doucement

par les épaules en lui murmurant des excuses. Tandis que le

groupe reprenait le chemin du séminaire, le lieutenant Sautier

se rapprocha du père de Bèze.

«Qui est donc cet homme qu'ele a dénoncé? Le

connaissez-vous ? »

Ducaze ne laissa pas au Frère le temps de répondre. «Il

s'agit du plus prometteur de nos jeunes élèves, un néophyte

enthousiaste qui était sans doute le favori de Malthus. Cette

accusation est risible.

- Si tel est le cas, mon Frère, observa calmement

de Bèze, Mme Tucker et son fils n'auront aucune difficulté à

disculper Somchai quand ils le verront.

- Et moi, je vous répète que je suis gêné d'avoir à le

convoquer pour des soupçons aussi déplacés», protesta

Ducaze.

En entendant mentionner le nom de

Somchai, la file se remit

à trembler et à gémir. Ducaze s'efforça de la calmer :

«Alons, mon enfant, lui dit-il en siamois, je sais que tu n'as

pas réelement voulu le compromettre. Je suis certain que ce

nom-là t'est venu à l'esprit sous l'effet de la panique.

- Mais vous alez le faire venir, n'est-ce pas?» bal-butia-t-

ele, les yeux écarquilés par la peur.

Ducaze hésita. «Ne t'inquiète pas. Si nous l'interrogeons, ce

ne sera pas en ta présence. » Ces mots parurent rassurer

quelque peu la jeune Siamoise, mais le lieutenant Sautier

intervint, l'air soucieux.

« Nous souhaitons confronter dès que possible cet homme

aux deux témoins, mon Père. Le général Desfarges exige

que nous ne négligions aucun indice. »

Ducaze hocha la tête en silence, l'air maussade. Lorsqu'ils

eurent regagné les bâtiments du séminaire, il les pria de

l'attendre dans son bureau tandis qu'il reconduisait la file à

son logement.

Une éternité parut s'écouler avant qu'il ne revienne,

accompagné de Somchai, un jeune homme au regard

ardent, au corps souple, athlétique. Le prêtre le poussa en

avant dans la pièce avec un sourire complaisant.

«Somchai, nous désirons savoir si tu as déjà rencontré cette

dame», demanda-t-il en agitant la main en direction de la

jeune Anglaise.

Très émue, Nelie attendit que l'homme la regarde. Lorsqu'il

se tourna vers ele, un frisson glacé la parcourut de la tête

aux pieds et son cœur tressailit sous le regard perçant de

ces yeux étroits et sombres - des yeux qu'ele n'oublierait

jamais. Instantanément, toute l'horreur de la scène qui s'était

déroulée sur le bateau lui revint en mémoire. Paralysée par

ce regard dur braqué sur ele, le cœur battant la cha-made,

ele le vit se détourner sans faire mine de la reconnaître. Très

sûr de lui, il sourit à Ducaze.

«Je m'excuse d'avoir osé lever les yeux ainsi, mon Père.

Mais c'est la première fois que je vois une mern. Va-t-ele

se faire religieuse et entrer au séminaire?

- Non, Somchai. Ele est ici pour remplir une mission qui,

j'ai le regret de le dire, a échoué. » Il désigna Mark. «Et ce

jeune farang, l'as-tu déjà rencontré?»

Somchai examina l'adolescent sans manifester le moindre

signe d'émotion. Mark se leva alors de sa chaise, s'avança

lentement sans quitter l'homme des yeux et s'arrêta juste

devant lui, le dépassant d'une bonne tête. Somchai

continuait à l'observer mais son sourire, cette fois, était

devenu plus embarrassé.

«Vous avez oublié quelque chose sur le bateau», dit Mark

en s'exprimant soudain en siamois.

Tous le virent avec surprise fouiler dans sa poche et en

sortir un morceau de tissu, celui-là même qu'il avait arraché

au panung de l'assassin. Il le brandit sous les yeux de

Somchai qui le contempla un bref instant avant d'interroger

du regard le père Ducaze, l'air perplexe.

«De quoi s'agit-il exactement?» demanda le supérieur avec

irritation en dévisageant le jeune Anglais.

Mark se tourna vers lui avec une expression d'assurance et

d'autorité, surprenante pour un garçon de son âge.

«Cette pièce d'étoffe appartient à l'assassin, mon Père, et je

la restitue à son propriétaire. »

Il s'exprima cette fois en français, une langue qu'il maîtrisait mieux que sa mère et qu'il avait apprise, lui aussi, auprès des

paysans huguenots exilés.

Ducaze l'observa, désorienté. «Alons, mon garçon, vous

vous trompez certainement.

- Je suis certaine que non, mon Père, coupa Nelie. Il y a

des images qui demeurent à jamais gravées dans la

mémoire. Le visage de cet homme compte parmi celes-là.

- Et moi, je vous répète que vous faites erreur, madame.

- Arrêtez cet homme ! lança de Bèze au capitaine des

gardes.

- Je vous l'interdis!» s'écria Ducaze en se redressant

vivement.

Le lieutenant Sautier, la main sur la garde de son épée,

s'avança vivement pour protéger le prisonnier des hommes

de Phaulkon.

« Mes ordres sont de ramener cet homme à Bangkok», dit-

il avec autorité.

Ne comprenant pas le français, le capitaine des gardes

hésita. Après que de Bèze eut traduit rapidement les paroles

de l'officier à son intention, il fit un signe aux hommes qui le suivaient. En un clin d'œil, une demi-douzaine de ses soldats

entouraient le lieutenant français pour l'empêcher

d'intervenir.

De Bèze adressa un sourire d'excuse à l'officier. «Je crains

que ce ne soit une affaire entre vous et le capitaine,

Lieutenant. Je n'ai pas le pouvoir d'intervenir. »

Nelie ne perdait pas une miette de cette scène. «Je pense

que le prisonnier doit être ramené à Bangkok, annonça-t-

ele tout à coup. Je l'accompagnerai car j'ai promis au

général de revenir et... »

Ele s'arrêta net, prenant conscience que tous la

dévisageaient, Mark l'air furieux, Ducaze avec un intérêt

soudain et de Bèze avec surprise. Quant au prisonnier, il la

toisait avec mépris, comme si ele n'était rien d'autre qu'un

détritus tout juste bon à écraser sous le pied. Ele frissonna

et détourna les yeux.

Somchai porta alors son regard plein de morgue vers le

capitaine de la garde et l'officier français. «Vous ne pouvez

mettre la main sur moi ni l'un ni l'autre, dit-il en les défiant. Je travaile pour le Seigneur Phaulkon.»

Pendant que le père de Bèze était à Ayuthia et que le roi

attendait la réponse à la lettre signée «Dawee», Phaulkon

trouva enfin le temps de rendre visite à Sunida. Tant de

choses s'étaient produites depuis son retour de Mergui, trois

semaines plus tôt, qu'il n'avait même pas eu l'occasion de

l'avertir de sa présence. Sunida... la femme qu'il aimait entre

toutes. Il avait hâte de la revoir, ele et Supinda, leur file de quatre ans, une charmante enfant qui avait le privilège, grâce

à l'intervention du roi Naraï, d'être élevée dans la nursery

royale.

Phaulkon regrettait de ne pouvoir parler franchement à sa

femme de sa relation avec Sunida. Mais Maria se montrait

tout à fait déraisonnable sur ce plan. Ele obéissait aux

contraintes les plus rigides de sa religion, affichant une

intolérance mesquine qui frisait le fanatisme. Quand il lui

avait fait observer que le grand roi catholique de France

avait plusieurs maîtresses, souvent

même simultanément, ele

s'était contentée de lui répondre qu'ele n'était pas mariée

avec le roi Louis. Phaulkon avait fait tout son possible pour

arriver avec ele à un compromis, renvoyant toutes les

esclaves qui partageaient autrefois sa couche, à l'exception

de Sunida dont il continuait de taire l'existence. Le grand

Naraï aimait souvent le taquiner en lui rappelant que l'Église

catholique n'admettait guère de tels comportements. Mais il

n'en avait pas moins proposé d'héberger Sunida au Palais.

Là, le secret serait bien gardé puisque aucune femme du

harem royal n'était autorisée à sortir de ces murs.

Naturelement Maria ignorait cet arrangement, cependant

ses soupçons demeuraient en éveil. À chacune de ses crises

de jalousie, le nom de Sunida revenait

sur ses lèvres.

Phaulkon ne parvenait pas à comprendre pourquoi Maria

continuait à se montrer aussi inflexible en la matière alors

qu'ele était née et avait grandi au Siam. Mais, tout au long

de son enfance, ses maîtres jésuites lui avaient inculqué des

principes rigides dont ele ne pouvait plus, désormais,

s'affranchir, même s'ils étaient en totale contradiction avec

les mœurs de la culture siamoise.

Ses éducateurs catholiques ne lui avaient pas rendu service.

En amour Maria se montrait timide, introvertie, résultat

évident des tabous chrétiens sur le « péché de la chair». Les

jésuites n'éduquant pas, en principe, les files, ils avaient fait une exception pour Maria en l'honneur de son ilustre

arrière-grand-père, premier martyr chrétien du Japon.

La jeune femme ne manquait pourtant

pas d'amis siamois

qui l'aimaient et l'admiraient pour ses œuvres charitables.

Mais ele ne pouvait leur confier ses soupçons sur la fidélité

de son époux car ils ne l'auraient pas comprise. A leurs

yeux, le comportement du Barcalon n'avait rien que de

normal. Isolée, Maria était devenue la victime de son

éducation.

Pourtant, Phaulkon avait du respect pour l'inteligence et le

sens politique de sa femme. Dès le début de leur union, il

avait éprouvé pour ele une sincère affection, appréciant sa

compagnie, sauf dans les moments où l'ombre de Sunida

surgissait dans sa pensée déformée et la mettait en rage. À

la longue, cependant, ses reproches et ses constantes

quereles avaient fini par le lasser. La

passion de sa vie, la

femme qu'il adorait, la seule auprès de laquele il se

détendait était Sunida. Jamais ele ne lui posait de question

sur sa conduite. Ele incarnait tout ce qu'il aimait dans le

Siam : la beauté et la tolérance, la candeur enfantine, la joie

de vivre spontanée, la grâce inégalable. Sunida avait hérité

de ce charme irrésistible, de cet humour espiègle si

caractéristiques de son peuple. Si Maria avait été une

compagne, Sunida, ele, exerçait sur lui une véritable

fascination. Une Aphrodite dotée d'une extraordinaire

intuition, sensible, loyale, passionnée.

La jeune Siamoise était logée à proximité du Saint des

Saints, entre les appartements des princes royaux - vides

depuis que ces derniers avaient été exilés à Ayuthia - et le

labyrinthe abritant le harem du Seigneur de la Vie.

Phaulkon gratta doucement à la porte; n'obtenant pas de

réponse, il frappa de nouveau. Cette fois, il y eut un petit cri de reconnaissance et le panneau bascula lentement vers

l'intérieur avec un léger grincement.

«Oh, mon Seigneur, vous enfin!» murmura une voix.

La porte s'ouvrit toute grande, révélant la svelte silhouette

de Sunida tombant sur le sol avec la grâce d'une gazele.

Ele leva vers lui ses grands yeux en amande brilant d'une

lumineuse innocence. Puis ele joignit les mains

respectueusement au-dessus de son front, découvrant un

sourire radieux.

Grande pour une Siamoise, d'une étonnante beauté, ele

avait de longs membres bien proportionnés et une peau

couleur de miel. Il se dit que les images idéales qu'il

emportait d'ele dans ses déplacements ne rendaient jamais

assez hommage à sa réele beauté. Ses magnifiques cheveux

se répandaient en nappe sombre sur ses larges épaules,

venaient effleurer les courbes de ses seins nus avant de

retomber en cascade jusqu'à sa taile mince, drapée d'un

panung turquoise. Son nez droit était à

peine épaté, sa

bouche pleine et sensuele.

En voyant son maître, ele poussa un soupir de plaisir.

«Où est ma petite Supinda? demanda-t-il sans parvenir à

détacher ses yeux de la jeune femme.

- A la fête du temple, avec les nourrices royales, mon

Seigneur. » Sunida eut un sourire espiègle. « Ele a dû

deviner que j'avais envie d'être seule

avec vous.

- Comment va-t-ele ?

- Très bien. La bénédiction est sur nous, mon Seigneur.

- Sunida, tu es une déesse », murmura-t-il en s'age-nouilant

devant ele. II n'osait pas encore la toucher pour ne pas

rompre le charme de cet instant de retrouvailes.

« Oh non, mon Seigneur, je ne suis que trop humaine. Je

connais le désir et la fièvre des rêves. Chaque nuit depuis

votre départ, j'ai rêvé de vous revoir. Et vous voilà devant

moi, enfin! Puis-je m'assurer que vous êtes bien... réel ? »

Ele étendit vers lui ses longs doigts minces pour caresser

doucement sa peau au-dessus du genou. Ils restèrent ainsi

un long moment, agenouilés l'un devant l'autre tandis qu'une

vague de chaleur embrasait le corps de

Phaulkon.

« Et vous, mon Seigneur, ne voulez-vous pas constater à

votre tour que je ne suis pas un rêve ? »

Il sourit et lui toucha doucement le bras sous le coude. Ce

seul contact les fit tous deux frissonner. Un étrange

magnétisme émanait d'eux tandis que lentement,

silencieusement, comme dirigés par une force extérieure, ils

étendaient leurs mains pour dénouer leurs panungs

respectifs. Avec des gestes à la fois précis et patients, ils les déroulèrent et les laissèrent glisser sur le sol tels les rideaux d'une pièce de théâtre chinoise.

Toujours agenouilés, ils se caressèrent mutuelement la

poitrine jusqu'à ce que les pointes de leurs seins se dressent

avec avidité. N'y tenant plus, Phaulkon saisit la jeune femme

par les épaules et l'étendit doucement sur la natte, humant

avec délices l'odeur délicate de sa peau. Au Siam, on ne

s'embrassait pas ainsi que le faisaient les Occidentaux. La

sensualité était davantage une affaire d'odorat. Lentement,

prenant son temps, Phaulkon renifla le corps de son amante,

savourant chaque effluve, chaque parfum. Ronronnant de

plaisir, ele ouvrit ses longues et fines jambes pour qu'il

puisse en respirer la chaleur.

Puis ele le repoussa en arrière sur la natte, sa longue

chevelure tombant en cascade sombre sur lui, et se mit à

son tour à le respirer avec ivresse, veilant soigneusement à

ce que le plaisir qu'il en retirait reste à sa limite extrême,

sans jamais la dépasser. Mais, après ce long temps de

séparation, l'impatience de Phaulkon était trop vive. Il se

retourna pour se placer au-dessus d'ele,

pressant sa

poitrine contre ses seins, ses cuisses contre ses membres

délicats. Leurs corps se confondirent si parfaitement qu'on

les aurait crus moulés par quelque sculpteur inspiré.

De longues minutes s'écoulèrent avant qu'ils puissent à

nouveau parler. Flottant dans une douce rêverie, Phaulkon

songeait à l'époque où Sunida, la nièce du gouverneur, était

première danseuse classique à la cour de Ligor. Il

contempla les superbes costumes accrochés aux murs de sa

chambre - chacun évoquant un épisode de l'épopée du

Ramayana - et les innombrables poupées de tissu revêtues

des ornements portés par les danseurs de la Cour. Chacun

de ces objets réveilait en lui de doux souvenirs.

«Vous m'avez ensorcelée, mon Seigneur,

murmura Sunida à

son oreile. Quand je vous ai vu, j'ai oublié toutes les choses

que je voulais vous dire. Lorsque vous êtes là, je ne suis

plus qu'une créature de la forêt, tout juste bonne à

accomplir des choses natureles.

- Tu dis bien, Sunida. Car tu es bien une nymphe de la forêt.

Trop parfaite pour n'être qu'humaine.»

Ele se redressa. «Vous vous trompez,

mon Seigneur, car je

suis si éloignée de la perfection que j'ai complètement oublié

de vous embrasser ainsi que le font les gens de votre race.

Pourtant, je me suis sans cesse entraînée à pratiquer cette

coutume farang pour vous en faire la surprise. Hélas, mon

peuple ignore tout du baiser. Nos lèvres ne servent qu'à

absorber la nourriture.

- Oh, vraiment? Et avec qui t'es-tu exercée?»

Le sourire malicieux réapparut. «J'ai alerté toute la

communauté farang pour trouver des volontaires, mais

quand ils ont découvert qui était mon maître tout-puissant,

tous ont trouvé des excuses pour ne pas venir. Aussi, j'ai fini

par me contenter de ce coussin... » Ele le lui tendit. «Voyez

comme il est usé par tous ces baisers

farangs. »

Il se mit à rire. «A partir de maintenant, c'est moi seul qui te servirai de coussin, Sunida.

- Vous êtes bien plus doux que cette soie, mon Seigneur»,

dit-ele en se blottissant contre lui.

Ele lut sur son visage l'anxiété qui le rongeait. «Je vois bien

que votre esprit est sombre, mon Seigneur, et je me sens

coupable de n'avoir pas su vous réconforter comme il est de

mon devoir de le faire. »

Il la regarda avec une infinie tendresse. Ele était toujours si

désireuse de lui venir en aide.

« Ne t'inquiète pas, petite Sunida. Tu as été parfaite.

- Pourtant, si vous souhaitez partager avec moi votre

fardeau, je vous écoute, mon Seigneur...

- Nous traversons des temps troublés, Sunida - les plus

troublés depuis que j'ai été nommé

Barcalon.» Il eut un pâle

sourire. « Figure-toi que, durant mon voyage, j'ai rencontré

une magicienne qui m'a prédit mon avenir. »

Ele ouvrit de grands yeux. «Vraiment, mon Seigneur?» Cela

ne ressemblait pas à son maître, pensa-t-ele sans pouvoir

dissimuler son excitation. Comme tous les Siamois, ele

croyait fondamentalement au message des étoiles.

Patiemment, ele attendit qu'il se confie.

« Il s'agit de mère Somkit. »

Sunida en eut le souffle coupé. « Mère Somkit ! Je croyais

qu'ele s'était retirée du monde. Ele est la plus réputée de

toutes, la plus brilante ! »

Phaulkon s'assombrit. «J'espère bien que non. Car ele m'a

annoncé que je n'avais plus que soixante jours à vivre. »

Le visage de Sunida se ferma. Devinant

son trouble, il

regretta de lui avoir confié cet incident. «Je pense qu'ele a

perdu ses dons, reprit-il pour l'apaiser. Ele m'a dit que

j'avais trois enfants, deux vivants et un troisième à venir. »

Sunida fronça les sourcils.

«Il y en a peut-être un dont vous ignorez l'existence, mon

Seigneur.

- Je connais le nombre de mes enfants,

Sunida. »

Mais il vit qu'ele demeurait inquiète, tournant et retournant

toutes ces choses dans son esprit. Soudain ele le regarda

avec l'expression de quelqu'un qui vient de prendre une

décision.

« Vous souvenez-vous de ce portrait de vous que le prêtre

farang a peint avec une brosse? Pourriez-vous me le confier,

mon Seigneur? Il vous ressemble telement que j'aimerais

m'entraîner sur lui plutôt que sur le coussin. J'en prendrai le

plus grand soin.»

Il ne put s'empêcher de rire mais son cœur se serra.

Désirait-ele le conserver en souvenir de lui s'il venait à

disparaître? Il s'efforça de prendre la chose à la légère. «Tu

sais, je ne crois pas à ces balivernes, et je n'ai nulement

l'intention de te quitter dans soixante jours. Par ailleurs, tu

finiras par user la toile si tu t'obstines à la couvrir de baisers farangs.

- Alors, je me contenterai de regarder ce portrait quand

vous êtes en voyage, mon Seigneur. » Ele sourit. «Je

pourrai lui confier toutes ces choses que, par timidité, je

n'ose vous dire quand vous êtes avec moi. Et, mieux encore,

il ne pourra pas me répondre. »

Il rit de nouveau. «Très bien. J'essaierai de te le rapporter la prochaine fois. »

Il se demandait comment il s'arrangerait pour sortir le

tableau de sa maison d'Ayuthia sans que sa femme lui pose

trop de questions. Peut-être pourrait-il prétendre que Sa

Majesté le lui avait demandé. Bah, qu'importe... il trouverait

bien une excuse. Sunida demandait si rarement quelque

chose.

«Oh, merci, mon Seigneur.» Mais ele n'en avait pas terminé

pour autant. « Et pourrais-je avoir également un de ces

drôles de vêtements farangs que vous portez parfois?

Comment les appelez-vous déjà... pata... patalans?»

Il rit de bon cœur. «Des pantalons, Sunida.

- Peu importe leur nom. Figurez-vous que cela amuse

beaucoup Supinda. Ele ne cesse de m'en

réclamer.

- Alors il faudra qu'ele me les demande ele-même car j'ai

hâte de la voir. Quand sera-t-ele de retour?

- Au coucher du soleil, mon Seigneur. Ele vous a réclamé

chaque jour, vous attendant, espérant...»

Sunida lui adressa un de ces sourires éclatants dont ele

avait le secret. «Ele est comme sa mère... je me fais tant de

souci quand vous êtes absent, mon Seigneur. C'est mon seul

tourment. Je crains toujours que quelque terrible événement

ne se produise quand vous n'êtes pas là pour intervenir. Et

puis il y a toutes ces rumeurs.

- Des rumeurs ? Queles rumeurs ? »

11 savait que le palais bourdonnait sans cesse de mile

chuchotements. Mais il n'y avait là rien de très étonnant. Les

cinq cents concubines du harem royal étaient la source de

tous ces bavardages et rien ne semblait devoir échapper à

leur curiosité maladive. Leur vie n'était qu'une longue suite

d'intrigues et de ragots, entremêlée de liaisons entre

lesbiennes, sans doute provoquées par l'abstinence du roi.

« Dans les appartements des femmes, on raconte que la

princesse royale n'épousera jamais Pra

Piya et que votre

ennemi juré, Luang Sorasak, va revenir de sa province et

réclamer le trône pour lui », annonça Sunida, le visage

grave.

« Quand as-tu entendu ces bavardages ? »

Le sourire malicieux réapparut. « Il y a peu de temps de

cela, mon Seigneur. Lorsqu'on vous sait absent, les épouses

royales m'invitent à leur rendre visite dans l'espoir de me

voir participer à leurs jeux.» Ele gloussa. «Je suis vraiment

vilaine, vous savez. Je fais semblant d'être prête à

succomber jusqu'à ce que j'aie extrait toutes les informations

vous concernant. Après quoi, je redeviens moi-même et

repars pour mes appartements.

- Eles doivent te détester de leur résister ainsi. Est-ce que

toutes prennent part à ces jeux?

- Ce sont des femmes solitaires, mon Seigneur, surtout

depuis que le Seigneur de la Vie est si malade. Comme je

suis la seule à résister à leurs avances, il semble qu'eles ne

m'en désirent que davantage. » Ele soupira. «Je suis si

malheureuse, en vérité. »

Il leva les sourcils. «Toi, malheureuse, Sunida? Et pourquoi

?

- Lorsqu'une femme a connu un maître tel que vous, ele ne

peut plus trouver de plaisir aileurs.

- Je suis dans la même situation que toi, Sunida, dit-il

doucement.

- De tous mes amants, vous êtes celui que je préfère, mon

Seigneur. »

Stupéfait, il la dévisagea. « Que veux-tu dire ? »

Ele garda quelque temps le silence puis, soudain, leva les

yeux vers lui, rayonnante. De son doigt mince, ele lui

caressa tendrement l'arête du nez, comme en se jouant. «J'ai

de nombreux amants, mon Seigneur, mais tous ont votre

visage. Car il s'agit de vous, mais avec des expressions

différentes. »

Il la regarda en riant. « Sunida, je ne me rendais pas compte

que je pouvais encore être jaloux. Tu m'as réelement

ensorcelé, tu sais. »

Ele effleura doucement sa cuisse et, à ce seul contact, il

sentit instantanément une onde de chaleur se répandre en lui.

Sa main était aussi légère qu'une aile de papilon.

«Alors venez encore une fois dans mes bras, mon Seigneur,

car votre absence a été vraiment très longue. »

Ils firent une fois de plus l'amour, savourant chaque seconde

comme si l'éternité leur appartenait, ivres de sensations et de

caresses, s'excitant et s'apaisant l'un l'autre tour à tour,

conscients d'avoir tout ce que deux amants peuvent désirer.

Ils demeurèrent longuement étendus, plongés dans leurs

pensées.

«Sunida, je dois te dire quelque chose.

- Je vous en prie, mon Seigneur. Dites-moi que vous

m'aimez toujours...»

Il avait envie de lui parler de Petraja et de la lettre signée

Dawee mais préféra renoncer. Cela ne ferait que l'inquiéter

davantage. Il se contenta de lui sourire. «Je suis heureux que

tu saches combien je t'aime, Sunida. D'autant que je vais

devoir te quitter maintenant. Mais je serai de retour dès que

possible.

- Je vais vivre dans l'attente de cet instant, mon Seigneur. »

Ele l'accompagna jusqu'à la porte, toujours souriante. Mais,

dès qu'ele se retrouva seule, ele donna libre cours à son

chagrin. Les larmes qu'ele avait retenues si longtemps

roulèrent à flots sur ses joues. Soixante jours! Oh,

miséricordieux Bouddha! Ele alait avoir besoin de toutes

ses forces et plus encore pour opposer un défi à ce qui avait

été écrit dans les astres.

17

Nelie et Mark passèrent la nuit chez un commerçant

portugais, Joao Pareira, ami de Phaulkon et du père de

Bèze, qui possédait une petite maison typiquement siamoise

dans la banlieue d'Ayuthia. Comme il était trop tard pour se

rendre à Louvo ce soir-là, le petit jésuite avait décidé de

rester hors de portée du séminaire.

La discussion avait été si vive entre le lieutenant Sautier et le capitaine des gardes de Phaulkon qu'il avait douté un instant

qu'on les laisserait repartir pour Louvo. À bout de nerfs,

l'officier français avait même tiré son épée pour en menacer

de Bèze. Quant à Ducaze, il avait ameuté quelques jésuites

pour lui venir en aide, mais les soldats du Barcalon avaient

eu vite fait de les immobiliser et d'entraîner Som-chai avec

les autres hors de l'enceinte. Par prudence, deux gardes

étaient restés en arrière pour empêcher le lieutenant français

de leur donner la chasse.

Nelie se sentait grandement soulagée par la tournure des

événements. Tout au long de cette vive dispute, et malgré

les regards furieux de Mark, ele avait prétendu vouloir

retourner à Bangkok. Trop aveuglé par son désir de

poursuivre en direction de Louvo, son fils n'avait pas

compris qu'il s'agissait d'un stratagème. Comptant sur la

victoire des hommes de Phaulkon, ele espérait ainsi que

Desfarges serait informé par Sautier de son soutien à leur

cause. Il s'imaginerait qu'ele avait été

contrainte de quitter

de force le séminaire et se sentirait responsable de cette

nouvele épreuve. En restant dans les bonnes grâces du

général, ele pourrait peut-être, par la suite, recevoir de lui

un soutien appréciable.

Épuisés par leur voyage matinal et ces incidents plutôt

mouvementés, Nelie et Mark ne furent que trop heureux de

prendre un peu de repos. Après un bref échange de

politesses avec leur hôte portugais, ils absorbèrent un bol de

riz au poulet suivi d'un délicieux gâteau avant de s'écrouler,

ivres de fatigue, sur leurs nattes de jonc. Leur nuit fut longue et réparatrice. Ils s'éveilèrent frais et dispos, saluant cette

aube nouvele avec un frisson d'anticipation. Leur but était

enfin en vue. Après une odyssée de neuf mois qui leur avait

fait traverser la moitié du monde, ils ne se trouvaient plus

qu'à un jour de voyage de leur objectif. Cela faisait si

longtemps qu'ils rêvaient de cet instant !

Ils firent leurs adieux à leur hôte et s'engagèrent sur un étroit sentier abrité menant au petit quai privé où la barque de

Phaulkon les attendait pour les transporter à Louvo. Mark

avait gardé prudemment ses bandages. Le père de Bèze les

accompagnait, ainsi que les douze solides gardes de

Phaulkon entourant un Somchai bien ficelé. Le prisonnier

s'entêtait à désigner le Barcalon comme son seul

commanditaire, mais de Bèze, prudent, avait conseilé au

capitaine d'escorte de le tenir entravé en attendant de

vérifier de teles alégations. Ils ne tarderaient pas à savoir si l'homme travailait effectivement ou non pour leur maître.

Une grande barque de bele alure surgit devant les yeux

émerveilés des Tucker. C'était la première fois qu'ils la

voyaient car, la veile, on les avait conduits à la maison du

commerçant portugais sur de petits bateaux. L'élégante

embarcation occupait toute la largeur du quai. Plus grande

et plus décorée que cele du général français, ele s'en

distinguait aussi par son mobilier,

entièrement de style

siamois. Cent rameurs étaient placés aux deux extrémités et,

au centre, une estrade permettait aux passagers d'avoir une

vue panoramique sur le paysage. Les deux pointes

recourbées de la coque évoquaient les toits des maisons

siamoises. De nombreux coussins triangulaires bien

rembourrés offraient un confortable appui en guise de

chaises et, sur des tables basses, on avait servi des

rafraîchissements. Mark fut particulièrement impressionné

par la haute proue qui jailissait au-dessus de l'eau. Ele avait

la forme d'un oiseau féerique et son long cou abondamment

garni de feuiles d'or étincelait joyeusement dans le soleil

matinal.

Dès qu'ils furent instalés, les cent rameurs, vêtus de tuniques

rouges et coiffés de bonnets assortis, s'inclinèrent devant

leurs hôtes et prirent position derrière leurs rames. Somchai

et les gardes disparurent à l'arrière et la barque se mit en

mouvement.

«Combien de temps durera le voyage? demanda Nelie au

prêtre.

- Pas plus de six heures, j'imagine. Vous aimerez Louvo,

madame, l'air y est plus frais qu'ici. Il soulage l'asthme du

roi. »

Ele l'observa discrètement, essayant de deviner s'il tentait

de l'apaiser ou bien de s'excuser de les avoir en quelque

sorte «enlevés», ele et son fils. Se sentait-il coupable à leur

égard? En attendant, il était préférable de continuer à

profiter de ses bonnes dispositions. Ele avait vu comment il

s'était comporté au séminaire et se disait qu'il serait un alié

précieux.

« Pourquoi ne nous avez-vous pas autorisés à regagner le

fort, mon Père?» demanda-t-ele en se blottissant

confortablement contre les épais coussins.

Le prêtre sourit aimablement. « Le seigneur Phaulkon

souhaite vous interroger personnelement au sujet

du meurtre du père Malthus après qu'on l'a accusé à tort

d'avoir orchestré ce crime. Il est important à ses yeux - et à

ceux de tous les autres - que la vérité soit clairement établie.

»

Ele le regarda, surprise. « Mais, mon Père, le meurtrier n'a-

t-il pas déjà avoué qu'il avait agi sur l'ordre du seigneur

Phaulkon ?

- Le seigneur Phaulkon est certainement d'un autre avis,

madame.

- Où résiderons-nous?

- Dans la demeure du Barcalon. N'ayez aucune inquiétude,

on s'occupera très bien de vous. » Il fit une pause. « Puis-je

à mon tour vous demander pourquoi vous vous êtes

montrée si réticente à l'idée de m'accompagner ? »>

Ele prit un air faussement penaud. «J'avais promis au

général Desfarges de retourner à Bangkok. Il s'est en effet

montré très aimable avec nous, faisant preuve d'une réele

solicitude à notre égard. Il comptait sur notre retour.

- Je vois.» De Bèze l'observa quelques instants. « Mais j 'ai

encore une autre question à vous poser. Me permettrez-

vous de savoir comment il se fait qu'une

dame de votre

éducation en vienne à voyager si loin de chez ele? Il est bien

rare de rencontrer une Européenne au Siam. »

Un bref instant, ele fut tentée de lui révéler toute la vérité.

Après tout, c'était un prêtre et il lui inspirait confiance. Mais C'était aussi un proche de Phaulkon et Mark serait furieux si

ele lâchait la moindre information sur le but réel de leur

expédition. Pauvre Mark! Comme il devait se sentir mal à

l'aise sous ses bandages dans ce climat si chaud et humide!

Pour finir, Nelie décida de ne rien révéler au jésuite mais

sans lui mentir non plus.

«Je suis ici pour une mission plutôt particulière, mon Père.

Et, pour l'instant, je préférerais la tenir secrète. »

Il inclina la tête. «Je vois que la discrétion est une autre de

vos qualités, madame. Je n'insisterai donc

pas.» Il jeta un coup d'oeil à Mark. «Mais permettez-moi au

moins d'offrir mes services à ce jeune homme. J'occupe le

poste de premier médecin de Sa Majesté et, si vous m'y

autorisez, je serais très heureux d'examiner les blessures de

votre fils.

- Je vous en remercie vivement, mon Père. Peut-être plus

tard, quand nous aurons gagné Louvo.

- A votre gré, madame, mais je ne peux vous garantir d'être

alors disponible. Le seigneur Phaulkon désire que je

m'occupe de la santé de Sa Majesté dès mon retour, et j'ai

promis de le faire immédiatement. »

La longue barque avait gagné le milieu du fleuve et prenait

de la vitesse. Agissant en cadence au rythme d'un tambour,

les solides rameurs propulsaient le bateau à une alure

surprenante.

Nelie jeta un regard pénétrant au petit jésuite.

«Travailez-vous pour le seigneur Phaulkon?

- Oh non, madame, je travaile pour le Seigneur là-haut,

répondit-il avec un petit rire, un doigt pointé vers le ciel.

Mais le seigneur Phaulkon et moi-même nous rendons

parfois quelques petits services, surtout pour des affaires sur

lesqueles nous partageons le même avis. »

Cette fois, ce fut au tour de Nelie de se mettre à rire.

«Ce n'est pas comme au séminaire, alors. L'atmosphère y

était vraiment peu cordiale.

- Je crains que vous n'ayez raison, madame. Le seigneur

Phaulkon et moi-même ne comptons guère d'amis parmi les

jésuites. »

La jeune femme haussa un sourcil. « Pourquoi cela? » Ele

avait conscience de poser trop de questions mais le prêtre

semblait bien disposé.

Il réfléchit un instant. « Disons que je partage avec mes

frères jésuites les mêmes buts ultimes, mais notre approche

demeure différente. Mon point de vue est plus pragmatique

que celui de mes coreligionnaires. Ainsi, je comprends que

le seigneur Phaulkon se comporte avant tout comme un

politicien, alors que mes frères préféreraient le voir plus

préoccupé de religion. »

Ils doublèrent une énorme barque à la proue presque carrée

qui se déplaçait lentement. Sur le vaste pont, une demi-

douzaine d'éléphants se nourrissaient de canne à sucre et de

pousses de bambou. Les yeux de Mark brilèrent

d'émerveilement. Nelie se tourna en souriant vers le prêtre.

« Puis-je vous demander quels sont les sujets sur lesquels

vous et le seigneur Phaulkon n'êtes pas d'accord ? »

La question sembla amuser le prêtre.

« S'il s'agit de discuter de politique, je crains que le voyage

ne soit pas assez long pour que je puisse vous répondre. »

Nelie éclata de rire. «Oh non, mon Père. Ce n'est qu'une

insatiable curiosité féminine. Simplement, si je dois être

interrogée par ce potentat, j'aimerais en apprendre un peu

plus sur lui, voilà tout.

- Vous serez charmée par lui, j'en suis certain. La plupart

d'entre nous le sommes, d'ailleurs.»

Ele prit un air soucieux. «J'ai entendu dire que c'était plutôt

un homme à femmes, mon Père.»

Le prêtre leva les bras au ciel. «Ah, ces choses-là sont en

dehors de ma juridiction, madame! »

Nelie l'observa attentivement. «Vous semblez d'une

inébranlable loyauté à son égard, mon Père. Il a de la

chance d'avoir un alié tel que vous. J'ai entendu dire au fort

qu'il avait beaucoup d'ennemis.

- Tous les hommes puissants ont des

ennemis. Et les

officiers français auxquels vous faites alusion ont un grief

compréhensible. Ils ont l'impression que le seigneur

Phaulkon aime davantage le souverain du Siam que le roi de

France.

- Et en quoi est-ce répréhensible ? interrogea-t-ele,

surprise.

- Ma foi, le roi Louis l'a tout de même

fait comte de France.

Et il a envoyé une armée pour le soutenir.

- Avec, en échange, le devoir de convertir le roi du Siam au

catholicisme, n'est-ce pas? Qu'arrivera-t-il si le comte

échoue ? »

Le Père lui jeta un regard soucieux. «C'est bien là le nœud

du problème, madame. »

Ils gardèrent un instant le silence.

«Cet homme, ce Somchai, travaille-t-il réelement pour lui ?

»

Le prêtre haussa de nouveau les épaules. «C'est ce qu'il

prétend.

- Mais, vous-même, que croyez-vous?

- Je crois que vous posez trop de questions, madame. Et

qu'il est temps pour un vieil homme de se reposer. »

Il lui sourit et s'étendit sous l'auvent.

À peine de Bèze était-il parti pour Louvo que le père

Ducaze, toujours bouilant de colère, s'était précipité chez

Maria à Ayuthia. C'était une vieile amie et, aux yeux des

jésuites, ele représentait toujours leur meileur espoir de

convertir le roi. Bien souvent Ducaze avait prié pour que

Constantin Phaulkon reçoive au moins une once de la

ferveur religieuse de son épouse. Il avait

parfaitement

conscience qu'ele n'était nulement responsable de la

situation et que ce n'était pas sa faute si leur rêve ne

réussissait pas encore à se réaliser.

Si Maria ne reprochait officielement jamais rien à Phaulkon,

Ducaze savait qu'ele dissimulait douloureusement ses

frustrations. Mais les événements se précipitaient. L'homme

qui avait avoué le meurtre de Malthus avait aussi reconnu

publiquement qu'il travailait pour le Barcalon. Ducaze

jugeait de son devoir d'en informer Maria afin qu'ele puisse

confondre son mari. A présent, il devenait urgent d'alerter le

général Desfarges pour obtenir justice. Car personne d'autre

ne pouvait le faire. Aucune cour de justice siamoise n'oserait

affronter le Barcalon et encore moins le

condamner. Ducaze

regrettait d'apporter à Maria d'aussi tristes nouveles, mais il

n'avait pas le choix.

Il la trouva à l'orphelinat, instalée dans l'un des vastes

bâtiments qu'ele avait fait élever sur le terrain de son palais.

C'était une magnifique œuvre de cha-rité que Maria avait

entreprise là. Grâce à ele, les enfants abandonnés ne

trouvaient pas seulement un toit mais ils étaient aussi

éduqués dans la religion chrétienne, sauvant ainsi pour

toujours leur âme.

Maria accueilit le jésuite chaleureusement et lui offrit un

rafraîchissement. Il refusa, aléguant qu'il lui falait regagner le séminaire aussi vite que possible.

Ele le fit alors entrer dans une petite pièce privée et écouta

attentivement le compte rendu qu'il lui fit

des événements.

Tout au long de son récit, ele ne manifesta aucune émotion

apparente ; il était certain cependant d'avoir lu dans ses

yeux la stupéfaction et la colère. Quand il eut terminé, ele

ne fit aucun commentaire et se contenta de le remercier de

l'avoir informée. Ele aborderait le sujet avec son mari à la

première occasion et ferait connaître au jésuite le résultat de

son entretien.

Satisfait, le père Ducaze salua et sortit.

À peine la porte s'était-ele refermée sur lui que Maria se

prit la tête entre les mains en poussant un cri de désespoir.

Ele dut faire un immense effort sur ele-même pour

contrôler ses émotions et réussir à donner encore une série

d'instructions à l'orphelinat avant de demander que l 'on

prépare la barque la plus rapide.

Ele prit la direction de Louvo pour rejoindre Phaulkon une

heure à peine après le départ de Nelie et de Mark pour la

même destination.

Tandis qu'ils suivaient le père de Bèze dans l'alée traversant

le jardin de la splendide demeure de Phaulkon, au bord du

fleuve, le cœur de Mark battait si fort qu'il avait l'impression qu'il alait éclater dans sa poitrine. En ce brûlant milieu

d'après-midi, le parfum lourd des tubéreuses flottait dans

l'air oppressant. Nelie avançait au côté de son fils en le

tenant par le bras, respirant avec délices ces effluves

enivrants. Mais, malgré ce cadre enchanteur, ele se sentait

aussi anxieuse que Mark. De temps à autre, ele s'exclamait

devant la beauté d'un majestueux palmier éventail ou d'un

buisson sculpté en forme d'éléphant ou

de daim. Des nuées

de serviteurs s'affairaient autour d'eux, tailant les haies,

balayant les alées. Ils croisèrent un groupe de servantes

occupées à disposer avec soin des guirlandes de fleurs

fraîches autour d'un autel placé sur un haut socle de marbre.

Trop absorbé par ses pensées, Mark n'écoutait pas les

commentaires émerveilés de Nelie.

Le jour était enfin venu pour lui de connaître son père.

Il avait hâte de pouvoir retirer les pansements qui lui

emprisonnaient la tête et de redevenir enfin présentable.

Mais il savait aussi qu'il n'aurait pas été prudent de révéler

trop tôt son vrai visage. Ce n'était pas au dernier moment

qu'il falait abandonner le jeu. Il espérait toutefois qu'on leur donnerait l'occasion de se rafraîchir avant d'être introduits

en présence de Phaulkon.

Nelie lui jeta un regard en coin. Je sais bien que c'est ton

jour, Mark, pensa-t-ele. Bien plus, même, que le mien.

Ele se tourna vers le prêtre. «Mon Père, le voyage a été

long, et nous aimerions nous rafraîchir avant de rencontrer le

seigneur Phaulkon.

- Bien entendu. Je vais m'en occuper dès que nous serons à

l'intérieur.»

Une superbe porte en bois de teck finement sculpté à

laquele on accédait par une série de marches évoquant

davantage une échele qu'un véritable escalier se dressa

bientôt devant eux. A leur approche, les deux battants

s'ouvrirent comme par magie, et deux domestiques en livrée

se prosternèrent de chaque côté du seuil. Manifestement, le

prêtre était un familier de l'endroit car personne ne leur avait posé la moindre question depuis qu'ils avaient accosté le

long du quai privé.

Tandis que Nelie et Mark attendaient anxieusement à la

porte en s'efforçant de faire bonne contenance, un

majordome aux cheveux blancs surgit et

s'inclina profondément. Le prêtre lui parla en siamois, et le

vieux serviteur lui répondit en leur faisant signe de le suivre.

« Le seigneur Phaulkon est malheureusement absent,

madame, expliqua de Bèze à Nelie. Il est actuelement au

Palais et ses domestiques ne savent pas quand il rentrera.

J'ai expliqué que vous étiez ici sur invitation du maître de

maison et que l'on devait vous traiter avec tous les égards

possibles. Je me suis également arrangé pour que l'on vous

donne une chambre d'hôte équipée des

instalations

nécessaires pour prendre un bain. Je dois me rendre

immédiatement au Palais afin d'informer le seigneur

Phaulkon de votre arrivée - du moins si je le rencontre. Il

est probablement auprès de Sa Majesté à laquele je dois

moi-même rendre une visite attendue depuis longtemps. »

Il s'inclina. «Ce fut un plaisir de vous rencontrer. J'espère

que nous nous reverrons.»

Nelie et Mark le remercièrent et suivirent le majordome par

un long couloir faiblement éclairé. Ils devinaient la présence

d'une foule de serviteurs qui, cachés dans tous les recoins

de la vaste maison, les observaient à la dérobée. Un autre

groupe d'esclaves marchait derrière eux en portant leur

maigre bagage.

Le vieux serviteur ouvrit enfin une porte et les introduisit

dans une vaste chambre. Très excités, Nelie et Mark

s'instalèrent dans leurs nouveaux appartements. Comme il

était extraordinaire de se retrouver enfin dans la maison de

l'homme pour lequel ils avaient parcouru des miliers de

kilomètres - et qui ignorait encore leur présence...

La pièce n'était guère différente de cele

que Thomas Ivatt

leur avait attribuée à Mergui. Meublée dans le style du pays,

ele était pourvue de longues nattes de jonc en guise de lits,

d'un paravent japonais, d'un petit tapis persan et de

nombreuses porcelaines Ming placées dans des petites

niches creusées dans les murs recouverts de bois de teck

poli. Les fenêtres, maintenues ouvertes par des tiges de

bambou, laissaient entrer une agréable brise.

Le cabinet de toilette n'était qu'une extension de la chambre

limitée par un autre paravent. On y trouvait une grande

vasque pour le bain et un profond bassin servant de latrine.

Après que Nelie eut aidé Mark à se délivrer de ses

bandages, ils s'aspergèrent tour à tour d'eau, savourant avec

délices sa fraîcheur sur leurs corps

brûlants. Puis ils se

préparèrent longuement, trop occupés à cette tâche pour se

lancer dans la conversation. Mark, le visage grave, s'était

muré dans un profond silence tandis qu'il répétait en pensée

les premiers mots qu'il échangerait avec son père. Nelie,

ele, maudissait l'absence de ses bagages laissés à Mer-gui.

La seule robe européenne qu'ele avait emportée avec ele

étant trop froissée, ele n'avait pas d'autre choix que de se

vêtir à la siamoise.

Ele choisit finalement un panung noir et un grand châle

assorti lui drapant la poitrine. Voyant son hésitation, Mark

l'assura que cette tenue la faisait paraître plus jeune, mettant joliment en valeur sa silhouette.

Il passa plus de temps encore que sa mère à se préparer,

l'interrogeant à chaque instant pour lui

demander son avis.

Son visage était encore marqué de quelques contusions, à

peine visibles cependant, et il était superbe dans son panung

bleu orné de motifs et sa chemise de mousseline blanche

décoletée en pointe et munie de larges manches trois-

quarts. Dans cette tenue, il ressemblait à quelque valeureux

corsaire prêt à tirer l'épée. Tous deux étaient pieds nus car,

selon la coutume, personne ne devait porter de chaussures

dans une maison siamoise. Même dehors, la majorité de la

population alait nu-pieds. Seuls les mandarins avaient droit

à des pantoufles aux bouts relevés.

Un coup discret frappé à la porte annonça l'arrivée d'un

esclave. Front contre terre, il leur fit comprendre par gestes

qu'ils devaient le suivre et les conduisit à travers un dédale

de couloirs jusqu'à une grande pièce de réception où il leur

indiqua discrètement un long divan au centre. Disposés sur

des tables basses, des plats d'argent offraient le spectacle

appétissant de mets les plus variés. Un délicieux parfum

d'épices

flottait dans l'air. De jeunes servantes au sourire timide,

poitrine nue, étaient agenouilées près des tables, tenant

dans leurs mains des éventails de palmes.

Après que Nelie et Mark se furent instalés sur le divan, les

jeunes files s'inclinèrent bien bas, veilant, selon le

protocole, à ce que leur tête ne se trouve jamais plus haut

que cele des visiteurs. Pourtant, malgré leur discrétion

exemplaire, eles ne pouvaient dissimuler tout à fait leur

immense curiosité à l'égard du jeune

farang aux traits si

semblables à ceux de leur maître.

La mère et le fils échangèrent quelques regards complices

en contemplant la profusion de plats devant eux. Ils se

servirent eux-mêmes, piochant un peu dans tous pour

remplir leur bol de porcelaine. A peine les virent-eles saisir

leur cuiler de nacre et commencer à manger que les

esclaves se mirent aussitôt à les éventer. Nelie et Mark

avaient l'impression de dîner dehors sous une brise chaude.

Tout en prenant leur repas, ils observaient à la dérobée le

décor, admirant les ravissants cabinets laqués aux tons fanés

par les ans, les tapisseries brodées de fils d'or représentant

des scènes de guerre, et les longues étagères chargées de

livres et de manuscrits anciens. Nelie se

demanda comment

un homme aussi occupé que le Barcalon parvenait encore à

trouver le temps de lire autant. Mark, fasciné, ne pouvait

détacher son regard d'une splendide maquette de bateau

posée sur un socle de marbre, une jonque siamoise pourvue

de voiles en forme d'ailes de chauve-souris. Un grand miroir

de style français, au cadre richement décoré, ornait l'un des

murs. Nelie et Mark auraient bien aimé s'y regarder, mais il

n'était pas question de faire preuve d'une tele vanité devant

les domestiques. Tapis dans tous les recoins de la pièce ou

accroupis près de la porte, il y en avait partout. Leur

nombre semblait incalculable.

Un peu intimidés, Nelie et Mark n'échangèrent que

quelques mots à voix basse, de crainte d'être compris par

un esclave parlant leur langue. Ils se deman-

daient aussi si tous ces domestiques n'étaient pas là pour les

espionner. Les mets, cependant, s'avérèrent excelents, bien

supérieurs à tout ce qu'ils avaient déjà goûté depuis leur

arrivée au Siam. Si certaines sauces étaient trop épicées à

leur goût, les préparations - dont la plupart leur étaient

inconnues -avaient une saveur exquise.

Il y eut un instant d'étonnement amusé lorsque, à la fin du

repas, un esclave apporta un curieux instrument de cuivre

pour le placer devant Mark.

C'était un hookah de style mauresque, richement ciselé.

Les femmes n'étant pas censées fumer, Nelie n'eut pas ce

privilège. A vrai dire, Mark n'avait lui non plus jamais eu le

loisir de goûter au tabac. Mais il jugea que le moment était

venu de s'y risquer. Comme il s'efforçait de se servir du

hookah avec une évidente maladresse, des rires étouffés

s'élevèrent dans la pièce et les deux esclaves maniant les

éventails mirent une main devant leur bouche pour dissimuler

leur amusement.

Les deux Anglais éclatèrent de rire à leur tour, ce qui

détendit l'atmosphère. Mark finit par découvrir comment

inhaler la fumée mais, à la première bouffée, il fut pris d'une

quinte de toux si violente qu'il dut quitter précipitamment le

divan, le visage écarlate. Inquiète, Nelie s'apprêtait à le

suivre, mais Mark, d'un geste impératif, lui demanda de

suivre, mais Mark, d'un geste impératif, lui demanda de

rester assise. Il jugeait avoir suffisamment perdu la face

comme ça.

Cette fois, les esclaves s'étaient arrêtés de rire. Deux d'entre eux accompagnèrent le garçon jusqu'à sa chambre tandis

que les autres tentaient de rassurer Nelie et de lui faire

comprendre par signes qu'il n'y avait pas lieu de s'alarmer.

La jeune femme s'adossa alors à son siège, perdue dans ses

pensées. Lorsqu'ele entendit marcher dans le couloir

quelques minutes plus tard, ele pensa tout d'abord qu'il

s'agissait de Mark. Mais, à la réflexion, les pas étaient trop

légers pour être ceux d 'un homme. L'instant d'après, une

femme apparut sur le seuil. Petite, mince, de type eurasien,

ele était très jolie.

Élégamment habilée à la mode siamoise, ele portait de

superbes bijoux au cou, aux poignets et aux mains. Sans

doute s'agit-il d'une des concubines de Phaulkon, songea

Nelie, sachant que sa femme résidait à Ayuthia.

En l'apercevant, la nouvele venue s'arrêta brusquement

pour l'observer avec curiosité. Puis, comme si ele se

souvenait de quelque chose, ele lui sourit et s'avança vers

ele avec assurance.

«Vous devez être cette dame anglaise qui a assisté au

meurtre du père Malthus, dit-ele dans un anglais un peu

hésitant. Je suis Maria de Guimar, l'épouse du seigneur

Phaulkon.»

A ces mots, le cœur de Nelie bondit dans sa poitrine.

C'était une situation si inattendue qu'ele en demeura comme

engourdie, même si de multiples pensées occupaient son

esprit. Que faire, à présent? Ele n'avait plus le temps

d'alerter Mark afin qu'il se tienne à l'écart. Jusqu'ici, ele

avait envisagé des douzaines de scénarios différents pour la

scène des retrouvailles avec Constant - mais aucune en

présence de son épouse.

Ele prit une profonde inspiration et réussit à sourire. «Je suis enchantée de faire votre connaissance, madame. Mais je

vois que vous semblez déjà savoir qui je suis...

- Je ne connais pourtant pas encore votre nom, répondit

Maria en prenant place à côté d'ele sur le divan.

- Nelie Tucker, madame. »

Maria sourit à son tour. «J'imagine combien il a été

éprouvant pour vous d'être le témoin d'un crime aussi

affreux, dit-ele d'une voix chaleureuse. Croyez bien que je

suis de tout cœur avec vous. Si vous pouvez supporter

d'évoquer une nouvele fois ce terrible épisode, j'aimerais

que vous me racontiez ce qui s'est passé. Voyez-vous,

j'étais très proche du père Malthus. » Ele observa une

courte pause. « Et, bien entendu, j aimerais savoir ce qui

vous amène au Siam. »

Nelie alait répondre quand ele entendit les pas de

Mark dans le couloir. Ele fit un mouvement pour se lever,

mais il était trop tard. Le cœur battant à tout rompre, ele se

rassit, fit semblant d'ajuster son panung et entreprit de faire

le récit du meurtre. Maria l'écoutait avec attention ;

cependant, lorsque Mark pénétra dans la pièce, ele coula

vers lui un regard intrigué. Dès lors, Nelie sut qu'ele ne 1

écoutait plus.

Maria fixait le jeune homme comme s'il s'était agi d'un

spectre. Alarmé, Mark se figea, interrogeant du regard sa

mère qui, paralysée ele aussi, semblait pour une fois à court

d'idées.

Maria fut la première à se ressaisir.

« Eh bien, jeune homme, asseyez-vous, et dites-moi qui

vous êtes. »

Ele esquissa un sourire d'encouragement, mais Nelie devina

qu'ele faisait un violent effort pour se contrôler. Mark

regarda de nouveau sa mère qui baissa

les yeux.

«Je m'appele Mark Tucker, madame.

- Ainsi, vous êtes le fils de Mrs. Tucker?

- Oui, madame.

- Eh bien, asseyez-vous, Mr. Tucker. »

Mark s'exécuta et reprit timidement sa place sur le divan à

côté de sa mère.

«J'ai entendu dire que vous vous étiez comporté

courageusement sur le bateau. Vous semblez si jeune ! Quel

âge avez-vous ?

- Seize ans, madame.

- Pas plus? Dites-moi, pourquoi votre père ne voyage-t-il

pas avec vous pour vous protéger?»

Nelie finit par retrouver sa voix. «Mon mari est mort, lady

Maria.» Ele avait volontairement prononcé le nom de Maria

pour alerter Mark sur l'identité de son

interlocutrice.

Cele-ci se tourna vers Nelie, affichant toujours le même

masque de sympathie.

«Je suis désolée de l'apprendre, Mrs. Tucker. Votre deuil

est-il récent ? »

Cet interrogatoire ne plaisait guère à Nelie, mais

ele ne trouvait pas d'échappatoire. Ele était certaine que

Maria avait compris qui ele était.

«Mr. Tucker est mort il y a juste un an, madame.

- Oh, comme c'est tragique. Je présume que vous avez

quitté l'Angleterre aussitôt après sa disparition. »

C'était plus une constatation qu'une question et Nelie ne vit

pas la nécessité de répondre. Si Maria avait reconnu Mark,

pourquoi jouait-ele ce jeu? Etait-ce pour les humilier tous

les deux? A moins qu'ele ne cherchât à

déconcerter le jeune

homme dans l'espoir de lui arracher des confidences. Nelie

avait lu quelque part que les Orientaux pratiquaient l'art

raffiné de l'esquive, tournant autour d'un sujet épineux sans

jamais l'aborder directement ou encore prétendant

simplement qu'il n'existait pas. Mais la femme de Phaulkon

commençait à pousser le jeu un peu trop loin.

Maria les regarda tour à tour. « Eh bien, puisqu'il semble

que nous avons tous des questions urgentes à discuter avec

mon mari, pourquoi ne l'attendrions-nous pas ensemble?»

Et ele s'adossa au divan, un sourire doucereux sur les

lèvres.

18

À pied, le chemin était court entre le Palais et la demeure de

Phaulkon, située non loin des murs massifs de l'enceinte

royale. En cette bele fin de journée, les rayons obliques du

soleil teintaient d'or les chapeaux à larges bords des

marchands naviguant dans leurs petites pirogues chargées

des produits qu'ils n'avaient pu écouler dans la journée.

Cheminant le long du fleuve avec pour seule escorte un

groupe de vingt esclaves, le Barcalon

regagnait sa demeure.

Au Siam, il était d'usage qu'un dignitaire ne sorte jamais

seul. Une suite d'esclaves l'accompagnait à chacun de ses

déplacements, tant pour indiquer son rang élevé que pour sa

protection personnele. Lors des sorties officieles, chaque

dignitaire était escorté par la totalité du personnel qui lui était attaché. Ainsi, quand le Seigneur de la Vie quittait son

palais, pas moins de vingt mile esclaves

se pressaient autour

de lui. Mais pour une visite privée comme cele que

Phaulkon venait de rendre à Sunida, une petite escorte

suffisait.

Plusieurs des esclaves du Barcalon échangeaient entre eux

des regards. Selon la loi, aucun d'eux n'aurait jamais osé

adresser la parole à son maître à moins que celui-ci ne

s'adresse à lui ; mais ils étaient inquiets de le voir aussi

préoccupé. Absorbé dans ses pensées, il failit même

dépasser sa propre maison.

De fait, Phaulkon se reprochait d'avoir parlé à Sunida des

sinistres augures de la mère Somkit. Il aurait dû se souvenir

combien ele croyait à ces choses et se montrer plus

réservé. Il n'avait pas été dupe des efforts qu'ele avait

déployés pour le distraire. En réalité, Sunida s'inquiétait

terriblement - et c'était de sa faute. Mais ele lui était

devenue si proche qu'il avait pris l'habitude de ne rien lui

cacher. Et c'était là une des nombreuses raisons pour

lesqueles il l'aimait. Féminine, dévouée, ele savait aussi faire preuve d'une extrême finesse en matière de politique, ayant

grandi à la cour de son oncle, gouverneur de Ligor - une

vile d'un tel faste qu'on pouvait la comparer à Byzance. La

Compagnie néerlandaise des Indes orientales y possédait un

comptoir, et Sunida avait eu ainsi maintes occasions

d'observer le comportement des farangs.

Constant aurait voulu lui parler également de Malthus et de

Petraja, ainsi que de la lettre signée Dawee mais il n'en avait

pas eu le temps. D'ailleurs, il n'aurait réussi qu'à l'inquiéter

davantage. Les temps étaient troublés. À peine un problème

était-il résolu qu'un autre surgissait: la santé du roi, les

manigances de Petraja, le meurtre de Malthus encore non

éclairci.

Autant de préoccupations prioritaires dont dépendaient sa

surv ie et son avenir.

Tout en gravissant les marches de sa demeure, il se

demandait queles autres surprises les dieux pouvaient bien

encore lui réserver. Sarit, son majordome, l'attendait dans

l'antichambre pour l'informer que son épouse se trouvait au

salon en compagnie d'une mem et de son fils.

En apprenant la présence de Maria, Constant fronça les

sourcils. Cela ne pouvait signifier que des soucis

supplémentaires. Mais il se réjouit

néanmoins à l'idée de

rencontrer enfin cette Européenne, témoin du meurtre de

Malthus. Manifestement, l'inteligent petit jésuite avait

accompli sa mission.

Lorsqu'il pénétra dans le salon, Maria se leva pour le saluer.

Son visage reflétait une expression étrange.

« Constant... enfin ! Nous attendions tous votre retour avec

impatience. Mais nous avons eu ainsi le temps de faire

connaissance, Mrs. Tucker et moi. Permettez-moi de vous

présenter. »

Ele prit son mari par la main et le conduisit auprès de Nelie

et de Mark qui semblaient, eux aussi, fort mal à l'aise.

«Je te présente Mrs. Tucker et son fils Mark», annonça

Maria en arborant son sourire le plus éblouissant. « Mrs.

Tucker, voici le seigneur Phaulkon, mon époux. »

Phaulkon contempla Nelie Tucker - une femme qu'il jugea

séduisante, bien que d'alure plutôt surprenante dans ses

vêtements siamois. Un vague souvenir naquit en lui tandis

qu'il l'observait. Il avait la nette impression de l'avoir déjà

rencontrée. Mais où ?

Ele aussi le regardait, sans faire mine de le reconnaître. Je

dois me tromper, pensa-t-il en lui adressant son plus

aimable sourire.

«Bienvenue à Louvo, Mrs. Tucker. On m'a informé que

votre visite au Siam a été marquée par de pénibles

événements. Je m'en excuse auprès de vous. Mon pays se

montre d'habitude plus hospitalier vis-à-vis des étrangers. »

Ele lui rendit son sourire. « Espérons que le pire est derrière

nous, seigneur Phaulkon, et que cela n'aura été qu'une

malheureuse entrée en matière. »

Plus Constant l'observait, plus il se sentait intrigué. Cette

voix lui semblait familière.

« Soyez assurée que je ferai de mon mieux pour que votre

séjour se déroule sans autres incidents, madame, dit-il en

s'inclinant galamment.

- Vous n'avez pas encore salué Mark, le

charmant fils de

Mrs. Tucker, intervint Maria. Il s'est interposé

courageusement pour protéger la vie de sa mère sur le

bateau. »

Phaulkon se tourna vers le garçon. «J'ai entendu dire, en

effet, que vous vous étiez comporté avec bravoure... »

Dérouté, il laissa traîner sa voix sur les derniers mots tandis

qu'il fixait le jeune Anglais. Le garçon soutint bravement son

regard, même si l'on pouvait lire dans ses yeux une vive

anxiété.

Mon Dieu... pensa Phaulkon. Ce visage... Abasourdi, il

avait l'impression de se retrouver devant son propre reflet,

comme lorsqu'il se regardait dans un miroir français - mais

avec quelques années de différence. C'était une apparition

surgie de son passé, l'incarnation même de sa propre

jeunesse. Il devait avoir eu ce visage-là quand il s'était rendu pour la première fois en Angleterre.

Ses pensées s'éclaircirent soudain. L'Angleterre? Doux

Jésus... Cette femme qui lui semblait si familière... et ce

garçon... Non, impossible! La jeune fille qu'il avait connue

autrefois ne s'appelait pas Tucker, mais Summers.

Le sourire rusé de Maria le déconcerta. Que s'étaient donc

raconté les deux femmes en son absence? Il était certain que

Maria avait exercé tous ses talents de stratège auprès de

Nelie en l'enjôlant avec des promesses d'amitié.

Il tressailit soudain. Ne venait-il pas de retrouver le prénom

de cette jeune femme? Bien sûr! Nelie, la rose

d'Angleterre...

Il prit une profonde inspiration et demanda, d'une voix aussi

unie que possible.

« Nelie ? »

La jeune femme esquissa un faible sourire.

« Constant ?

- Dieu du ciel ! »

Il se tourna vers le garçon qui continuait à le dévisager avec

une expression avide comme si... oui, comme s'il attendait

de lui quelque signe de reconnaissance. Seigneur! songea

Phaulkon, je ne me sens pas préparé à affronter une tele

situation...

«Je disais justement à Mrs. Tucker, il y a seulement un

instant, combien la ressemblance entre son fils et vous était

frappante, Constant, insinua Maria avec un petit rire lourd

de sous-entendus. Naturelement j'ai précisé que, pour nous

autres, Siamois, tous les farangs se ressemblent. » Ses yeux

se rétrécirent quand ils se posèrent à nouveau sur Nelie. «

Figurez-vous que mon mari ne cesse de me répéter que je

ne pense pas comme les Siamois...»

Cela ne peut durer, songea Phaulkon, tandis que les

souvenirs se bousculaient dans ses pensées. Nelie

Summers... En la voyant ainsi vêtue à la mode siamoise, ses

cheveux auburn flottant librement sur ses épaules, il ne l'avait pas reconnue. Autrefois, ele portait des nattes. Ele était

aussi fraîche qu'une fleur du Dcvonshire et il l'avait adorée.

Nelie... le premier grand amour de sa vie.

Son attention se reporta sur le jeune Anglais. Quel était son

nom, déjà? Dans sa confusion il avait oublié ce que Maria

avait dit. Ah oui, Mark... Pas étonnant que le garçon ait l'air

aussi tendu. Mon Dieu, depuis combien de temps attendait-

il ce moment? Constant imaginait sans peine son angoisse,

son émotion...

Malgré le choc d'une tele surprise, il n'alait pas fuir devant

ses responsabilités - même devant Maria. Il n'était pas

encore l'heure de penser aux conséquences qu'une pareile

situation n'alait pas manquer d'entraîner.

Il s'avança vers le jeune homme en arborant son plus

chaleureux sourire. Mark attendait, incertain, un rideau de

larmes voilant ses yeux.

« Bienvenue au Siam, Mark, dit Phaulkon. Je suis enchanté

de te voir. » Il le regarda avec bienveilance. «Jusqu'à cet

instant, j'ignorais ton existence. Je crois que nous avons pas

mal de choses à rattraper, toi et moi. »

Il lui tendit les bras. N'osant croire à sa chance, Mark

n'hésita qu'une petite seconde. Timidement, il fit un pas en

avant, tomba dans les bras de son père et se mit à sangloter

sur son épaule. Le père et le fils restèrent un long moment

enlacés.

Ils se ressemblaient tant qu'on aurait pu les prendre pour

deux jumeaux, à quelques détails près : un peu plus grand

que Constant, Mark avait des cheveux aussi épais et bruns

que les siens mais plus indisciplinés. Une larme coula sur la

joue de Nelie, mais le visage de Maria demeura de pierre.

Mon fils... déjà presque un homme, songea Phaulkon, en

étreignant le corps solide de son enfant. Qui aurait jamais pu

imaginer cela? Soudain il se raidit. Mark sentit le

changement et leva les yeux vers lui.

Phaulkon venait de se

souvenir des paroles de mère Somkit, la vieile devineresse.

Ele avait donc deviné le nombre exact de ses enfants...

C'était étrange... troublant. Et dire qu'il avait ri d'ele,

croyant qu'ele se trompait !

Il fouila son cerveau pour se remémorer ce qu'ele avait dit

d'autre. Ne l'avait-ele pas averti de se méfier de la mère de

son enfant? Mais de laquele? S'agissait-il de Nelie ou de

Maria? Pauvre Nelie, comme ele avait dû souffrir...

L'épreuve l'avait-ele rendue vindicative ? Le contraire serait

surprenant. Il pouvait s'imaginer ce que cela avait dû

représenter pour ele d'être une mère célibataire dans un

pays aussi puritain que l'Angleterre. On avait dû la traiter de

catin. Quele sorte de vie avait-ele dû

endurer? Peut-être

était-ele venue jusqu'ici pour le tuer...

Il se souvint qu'il lui avait promis de lui écrire et ne l'avait jamais fait. Mais il ignorait tout de cette grossesse. Et puis...

il avait eu bien d'autres préoccupations en tête. L'ambition

avait été son seul moteur, tout au long de son existence.

À moins que le danger ne vienne de Maria? Il l'observa du

coin de l'œil et surprit son regard méprisant.

«Eh bien, Constant... commença-t-ele, la voix légèrement

tremblante, on dirait que l'enfant que je porte n'est pas votre

premier-né. »

Son ton était si hostile que Mark se tourna vers ele.

« Madame, je sais que ma présence ici doit être un choc

terrible pour vous. Je souhaite cependant que vous ayez de

l'indulgence pour les sentiments que j'éprouve à cet instant.

C'est la première fois que je vois mon père depuis que je

suis né, il y a seize ans de cela. »

Maria grimaça un sourire. «Oh ! mais je comprends fort

bien, jeune homme. Vous ne pouvez être tenu pour

responsable de la duplicité de votre père... »

Phaulkon n'aimait guère la tournure que prenait la

conversation. «Nous parlerons de cela plus tard, Maria»,

coupa-t-il sèchement.

Nelie se leva de son siège. « Mark et moi vous prions de

nous excuser, mais nous désirerions nous reposer. Le

voyage a été long. Nous pourrons nous entretenir à un autre

moment», ajouta-t-ele avec tact.

Phaulkon, reconnaissant, les accompagna jusqu'à la porte. Il

donna une petite tape dans le dos de Mark. «Je te verrai

plus tard, mon garçon.» D'un signe, il ordonna à un esclave

de les mener à leur appartement puis referma la porte

derrière eux.

« Vous êtes un monstre ! siffla Maria avec une expression

venimeuse. Plus je vis avec vous et moins je vous

comprends. » Ele fit une pause pour reprendre son souffle.

« Et, pour parler franchement, moins j'ai envie de vous

comprendre !

- Maria, votre surprise ne peut être plus grande que la

mienne. »

Ele l'observa d'un air moqueur. «Surprise? Le mot ne me

semble guère convenir. Je suis choquée et peinée par le

déshonneur que vous jetez sur nous. Comment pourrai-je

jamais vous faire à nouveau confiance ? »

Il tenta de l'apaiser tout en sachant au fond de lui que cela

ne servirait à rien.

«Tout cela s'est passé il y a bien longtemps, Maria. Dans

une autre vie. Avant même que j'aie songé à mettre le pied

au Siam.

- Peut-être était-ce une autre vie, Constant, mais,

aujourd'hui, ce passé redevient le présent. Vous ne vous

attendez tout de même pas à ce que nous vivions tous

ensemble sous ce toit comme une grande et heureuse

famile?» Son indignation ne faisait que croître, s'attisant

d'ele-même. Il ne connaissait que trop bien le processus.

Et, pour une fois, les reproches de sa femme avaient une

cause légitime. «A moins que vous n'envisagiez d'avoir une

famile à Louvo et une autre à Ayulhia ?

lança-t-ele,

sarcastique.

- Maria, je doute que mon autre famile, comme vous dites,

ait la moindre intention de demeurer au Siam. »

Ele ricana. «Et pourquoi croyez-vous qu'ils sont venus

jusqu'ici? Pour changer d'air? Alons, Constant, ayez au

moins la dignité de regarder la vérité en face. Ils sont ici

pour rester. Vous êtes le père du garçon et l'homme le plus

puissant du Siam. Pourquoi parti-raient-ils ?

- Je l'ignore, Maria, et, pour l'instant, ces conjectures sont

inutiles. Peut-être que ce garçon voulait seulement connaître

son père.

- Dans ce cas, je vous propose un marché : je vous donne

trente jours. Passé ce délai, s'ils ne sont pas partis, c'est moi qui m'en irai. Pour

la France. » Ele le regarda durement. «Je

sais que vous possédez d'importantes participations dans la

Compagnie française des Indes orientales. Je veux que vous

vous engagiez à m'en remettre la moitié. Pour votre enfant à

naître, afin qu'il soit élevé convenablement et vive

décemment en France. »

Il la contempla un instant en silence, curieusement soulagé

de cette proposition. Maria était-ele sérieuse ou s'agissait-il

seulement d'une étape avant que n'éclate l'orage? Ses

changements d'humeur, hélas, n'étaient que trop familiers. Il

ne lui faisait nulement confiance, pas plus qu'ele à son

égard.

« Il se trouve, Constant, que je suis venue vous voir pour

une raison tout à fait différente. » Ele eut un sourire pincé.

«Je n'avais pas prévu qu'il me serait donné de rencontrer

votre... autre famile. Mais laissons cela pour le moment. Je

désire vous parler du père Malthus. Vous savez, bien

entendu, que Somchai a avoué ? »

Phaulkon la regarda stupéfait. «Somchai? Qui est Somchai ?

»

Ele lui jeta un regard soupçonneux. «Vous ne le connaissez

pas? Alors que ce sont vos propres gardes du corps qui

l'ont arrêté?

- Maria, j'arrive tout juste du Palais, annonça-t-il d'un ton

las. Et je n'ai parlé à personne en dehors de ceux qui se

trouvaient dans cette pièce.

- Dans ce cas, laissez-moi vous mettre au courant, reprit

Maria, apparemment peu convaincue. Le meurtrier du père

Malthus a été identifié. Il s'appele Somchai. Non seulement

il a avoué son crime mais il a aussi révélé qu'il travailait pour vous.

- Quele absurdité ! s'exclama Phaulkon, exaspéré. Je vous

répète que je n'ai jamais entendu parler de cet homme. »

Ele le regarda comme s'il n'était qu'un enfant désespérément

entêté. « Après tout, que pourriez-vous dire d'autre,

Constant? A quoi vous servirait de

reconnaître vos fautes

puisque vous perdriez ainsi mon appui et celui de l'armée

française, même si, je le sais, vous ne faites pas grand cas

de mon opinion. »

Cette fois, Phaulkon commençait à perdre patience.

«Contrairement à vos insinuations, votre avis compte pour

moi, Maria. Mais je viens de vous déclarer catégoriquement

que je n'avais rien à voir dans le meurtre de Malthus.

Néanmoins vous persistez à m'accuser.

Me croyez-vous donc assez stupide pour me mettre à dos

l'armée française?

- C'est précisément la question que je me pose. Vous saviez

que Malthus cherchait à dresser les Français contre vous,

répondit-ele en s'échauffant. Selon le témoignage de votre

seconde "famile", Somchai aurait prononcé votre nom en plongeant son poignard dans la poitrine du malheureux. »

Il la regarda, abasourdi. «Nelie vous a dit cela?

- Oui, ce sont exactement les paroles de... votre Nelie.» On

aurait dit qu'ele crachait en prononçant ce nom.

Un toussotement discret se fit entendre à la porte.

« Puissant Seigneur, veuilez pardonner cette intrusion

indigne, mais le gouverneur de Mergui attend dehors depuis

quelque temps déjà. Il solicite une audience de Votre

Excelence.

- Thomas Ivatt? Ici?» s écria Phaulkon, brusquement

soulagé. Ivatt était son alié le plus proche et il avait bien

besoin d'un ami en ce moment.

Il regarda Maria, attendant sa réaction.

«Très bien, dit-ele lentement, je m'en

vais. Je vous ai dit

comment se présentaient les choses. La suite est entre vos

mains. »

Ele se dirigea vers la porte. Avant d'en franchir le seuil, ele

se retourna brusquement. «Un mois, Constant. N'oubliez

pas.»

Il ne répondit pas. Son esprit tourbilonnait pour assimiler

tous ces développements récents. A cet

instant précis, Ivatt

entra par une autre porte, sans voir Maria. Quand il la

découvrit enfin, il s'immobilisa, l'air confus.

«Veuilez accepter mes excuses, milady. Je ne vous avais

pas vue. Que l'on couse mes lèvres pour me punir d'un tel

manquement ! » Il se dirigea vers ele et lui baisa galamment

la main. «Suis-je pardonné?

- Je ne suis pas d'humeur à pardonner, Thomas, lança-t-ele

froidement. Votre ami Constant vous en expliquera

sûrement les raisons mieux que moi.»

Perplexe, Ivatt ne sut que répondre. En quête d'une

explication, il se tourna vers Phaulkon, mais son expression

ne lui apprit rien.

«Vous partez donc?» dit-il un peu gauchement à Maria.

Ele esquissa un mince sourire forcé. « Pour peut-être plus

longtemps que vous ne l'imaginez.»

Dès qu'ele fut sortie, Constant saisit son vieil ami par les

épaules et l'examina. «Tu as l'air en pleine forme, Thomas.

C'est Dieu qui t'envoie. Tu n'imagines pas à quel point je

suis heureux de te voir. »

Thomas lui jeta un regard intrigué. « Que se passe-t-il ? »

Thomas lui jeta un regard intrigué. « Que se passe-t-il ? »

Phaulkon hésita, ne sachant par où commencer.

«J'espère seulement que ce n'est pas une nouvele crise qui

t'amène de Mergui. J'ai déjà suffisamment de problèmes à

régler comme cela. »

L'inquiétude de Thomas ne fit qu'augmenter. «Pas une crise

politique, Constant, répondit-il, presque sur un ton d'excuse.

Mais des soucis qui, j'en ai bien peur, concernent ta vie

privée.

- Encore ! » gémit Constant.

Ivatt s'efforça d'aborder le sujet avec légèreté. « Eh bien,

vieux fripon, voilà une histoire dont tu ne m'avais jamais

parlé... »

Phaulkon le regarda sans comprendre. Jamais Ivatt ne lui

avait vu un air aussi soucieux.

« Est-ce que le nom de Nelie Tucker te rappele quelque

chose ? »

Encore sous le choc des événements de ces dernières

heures, Phaulkon se sentait trop épuisé pour avoir envie de

rire. Il réussit néanmoins à esquisser un sourire las.

«Hélas oui, mon ami, soupira-t-il. Je ne le connais que trop

bien... »

Debout dans le bureau de Phaulkon, Somchai ne semblait

éprouver aucun repentir tandis que ses yeux étroits et

méfiants dévisageaient Nelie et Mark avec insolence. On lui

avait entravé les pieds et les mains et deux solides gardes le

tenaient de chaque côté.

Aidé des témoignages de Nelie et de Mark, Phaulkon

tentait de retracer en détail les événements qui s'étaient

déroulés sur le bateau. Il avait déjà interrogé le suspect,

mais sans résultat. Somchai s'était contenté de brèves et

dédaigneuses réponses et Phaulkon commençait

sérieusement à perdre patience.

Il ne savait encore que peu de choses sur lui, en dehors du

fait qu'il s'était converti au christianisme, séjournait au

séminaire depuis un peu plus d'un an et parlait quelques

mots de français. Quelqu'un l'avait certainement payé pour

assassiner Malthus et proclamer ensuite qu'il travailait pour

le Barcalon.

Qui se cachait donc derrière tout cela? Phaulkon avait

espéré qu'il ne serait pas nécessaire de recourir à la torture,

car il ne s'était jamais accoutumé à la cruauté des châtiments

appliqués au Siam. Mais les meurtres y étaient rares et,

selon la loi, Somchai devait être condamné à être dévoré

vivant par un tigre. Une mort lente, atroce.

Il s'approcha et s'adressa à lui en siamois, les yeux dans les

yeux.

«Je ne te connais pas et tu le sais fort bien. Jamais tu n'as

été à mon service. C'est ta dernière chance de parler avant

de connaître les pires souffrances que te réservera un juste

châtiment. Sa Majesté, informée de ta conduite, vient en

effet d'ordonner que tu subisses une mort lente, déchiqueté

par un tigre - à moins que tu ne consentes enfin à révéler la

vérité. C'est la dernière fois que je te le demande. »

Somchai le toisa avec mépris.

«Vous vous êtes servi de moi et maintenant vous

m'abandonnez. Est-ce ainsi qu'agit un chrétien?

- Il t'est facile de faire le fier pour l'instant. Mais tu verras les choses différemment quand le tigre dévorera tes pieds et tes

mains. Emmenez-le ! »

Les gardes poussèrent Somchai hors de la pièce.

«Je ne sais pas qui se cache derrière les agissements de cet

homme, soupira Phaulkon. Il continue à prétendre travailer

pour moi. Or c'est faux.

- Je le sais», dit froidement Nelie, le

visage impassible.

Phaulkon la regarda, surpris. «Que voulez-vous dire ? Si

vous savez quelque chose, je vous prie de parler

maintenant. Cet homme va être livré aux tigres. Savez-vous

ce que cela signifie ? »

Nelie eut l'air mal à l'aise mais continua de se taire. Il lui jeta un regard sévère.

«Ils l'attacheront près d'un tigre affamé toute la nuit pour

qu'il entende ses rugissements jusqu'à l'aube. Puis ils

alongeront la corde qui retient le fauve prisonnier - juste

assez pour qu'il atteigne les pieds du condamné. Ils lui

donneront de plus en plus de champ jusqu'à ce qu'il ne reste

rien du malheureux. Cela prendra longtemps. »

Cette fois, il la vit vaciler. « Si vous savez quelque chose,

Nelie, il est en votre pouvoir d'éviter

cela.

- Je t'en prie, mère», supplia Mark.

Ele le regarda avant de reporter son attention sur Phaulkon.

«Nous avons des choses à nous dire, Constant.

- Naturelement», répondit-il, mal à l'aise, en se demandant

queles pouvaient être ses intentions.

Ele se tourna vers son fils. «Mark, je désire m'en-tretenir

avec ton père en privé. Ce ne sera pas

long. Je te promets

que c'est la dernière fois que je te demande ce service. »

L'air manifestement contrarié, Mark se dirigea à contrecœur

vers la porte et Phaulkon ordonna à un esclave de

l'accompagner. Après quoi il offrit un siège à Nelie, mais

ele s'obstina à rester debout.

«Je vous en prie, dites-moi ce qui s'est réelement passé»,

implora-t-il.

Ele l'observa calmement, mais il la devinait troublée au plus

profond d'ele-même.

« Vous comptez sur mon aide, n'est-ce pas ? demanda-t-

ele froidement.

- Je vous l'ai dit. J'ai besoin de connaître la vérité. »

Ele continua à fixer sur lui un regard dur.

«Ainsi, vous vous attendez à ce que

j'agisse comme si rien

ne s'était passé?»

Il garda le silence.

« Donnez-moi une seule bonne raison pour laquele je

désirerais sauver votre peau ? » articula-t-ele lentement,

l'air de plus en plus sombre.

Nous y voilà donc, songea Phaulkon. Ele n'est revenue que

pour se venger.

« Parce que je suis le père de votre enfant et que je suis

sincèrement désolé de ce qui vous est arrivé. Je sais que

vous avez dû beaucoup souffrir. »

Ele cila. «Vous n'avez pas la moindre idée de ce que j'ai dû

endurer!

- C'est vrai. Mais j'attends que vous me l'appreniez.

Croyez-moi, Nelie, je veux réparer mes torts.

- Vous ne pourrez jamais les réparer! s'exclama-t-ele,

indignée. Surtout vis-à-vis de Mark. »

Il soupira, l'air soudain accablé. «Laissez-moi au moins

essayer. Je ferai tout ce que je peux. »

Ele détourna les yeux.

« "Je ferai tout ce que je peux...", répéta-t-ele

douloureusement. Ce sont des paroles que vous avez déjà

prononcées autrefois, Constant. Il

semble que vous les

utilisiez volontiers. »

Il la contempla, plein de regrets. «Nelie, je ne peux rien

changer à ce qui est arrivé. Mais je désire savoir ce qui s'est

passé, aussi cruel que cela soit. »

Un voile de chagrin assombrit le visage de la jeune femme.

« Vous ne m'avez pas envoyé une seule lettre ! lança-t-ele

d'une voix vibrante. Pourquoi, Constant?

Pourquoi ? »

Il leva les bras en signe d'impuissance. «J'ai commencé à

vous écrire, je ne sais combien de fois, mais je ne savais pas

quoi dire. Comment vous apprendre que je n'alais pas

revenir? Le goût de la mer, l'attrait de pays inconnus

s'étaient emparés de moi et m'attiraient inexorablement au

loin. Le temps passait et plus je tardais à vous écrire, plus je m'éloignais de

l'Angleterre - et de vous. Un monde nouveau

m'appelait. C'était égoïste, j 'en conviens, et j 'ai eu tort

d'agir ainsi. Et pourtant je vous dis la vérité.

- Tort ? Voilà tout ce que vous trouvez à dire ? Alors que

votre attitude a été d'une inconcevable cruauté! Tout ce que

vous aviez à faire, c'était de m'écrire et de m'apprendre la

vérité. Une vérité certes douloureuse

mais, au moins, j'aurais

su que tout était fini. Jour après jour, tandis que l'enfant se

développait dans mon sein, j'ai attendu un mot de vous. Je

vivais d'espoir car j'avais encore confiance. C'était

monstrueux de votre part. »

Il se sentit sincèrement honteux. «Vous avez raison. Mais,

honnêtement, je ne savais pas que vous étiez enceinte. »

Ele ricana. « Peut-être parce que vous ne vous souciez pas

de teles choses. Avez-vous donc oublié pourquoi nous

avons fait l'amour avec tant d'insouciance? Vous deviez

revenir et m'épouser! »

Il courba la tête. «Dieu me punira.

- Vous vous trompez, Constant. C'est moi qui m'en

chargerai. »

Ele parlait sérieusement, il en était

certain. Il leva les yeux

vers ele et comprit soudain ses intentions. Pour quele autre

raison aurait-ele parcouru la moitié du monde afin de le

retrouver?

«Croyez-moi, insista-t-il, le remords que j'éprouve est une

punition déjà bien assez lourde. Pourquoi ne pas plutôt me

dire comment réparer mes fautes ? »

Ele lui jeta un regard glacial. «Je

préférerais vous voir à la

place de Somchai dans la cage aux tigres. »

Il frémit en pensant à la prédiction de la devineresse. «

Nelie, je ferai pour vous tout ce qui est raisonnablement en

mon pouvoir pour me racheter. » Les yeux de la jeune

femme flamboyèrent. « Raisonnablement, dites-vous ?

Croyez-vous que ce qu'ils m'ont fait était raisonnable ?

Connaissez-vous le sort que l'on réserve en Angleterre aux

fornicateurs, Constant ? En avez-vous la moindre idée ?

Une femme qui a conçu la vie hors des liens du mariage est

considérée comme adultère. »

Il frémit en se rappelant le sort que les Puritains réservaient

autrefois aux files mères, les brûlant vives, comme des

sorcières. Il n'y avait pas si longtemps de cela. Il déglutit.

«Racontez-moi tout, Nelie.»

Il la vit hésiter pour la première fois, comme si le poids de

toutes ces souffrances était devenu trop lourd à porter. Le

regard vague, ele parla d'une voix morne.

« A chaque jour sans lettre de vous, ma peur augmentait à

l'idée de ce qu'ils pourraient me faire. Bientôt, il ne me fut

plus possible de dissimuler ma grossesse. Le crime de

fornication m'exposait à un châtiment terrible et je ne cessais

de me demander si j'aurais la force de supporter une tele

épreuve... Il m'arrivait souvent de pleurer en dormant. Je

songeais à m'enfuir dans un endroit où on ne me connaîtrait

pas, mais je n'avais pas d'argent et personne vers qui me

tourner. Ma mère était morte et mon père trop malade pour

se soucier de mon sort. J'ai pensé à me

noyer dans cet

océan qui vous avait emporté, tuant ainsi dans le même

temps cette vie que je portais. Je n'en eus pas le courage.

Un jour, les anciens du vilage sont venus me trouver, l'air

menaçant. Ils m'ont interrogée et j'ai dit la vérité. Que

pouvais-je faire d'autre? Naturelement, ils refusèrent de me

comprendre, répétant que j'avais commis un très grave

péché et que je serais exposée aux yeux de tous pour expier

mon adultère. » Sa voix se mit à trembler.

«Le lendemain, ils sont venus me chercher en me disant de

ne rien prendre avec moi. Ils m'ont revêtue d'un grand drap

blanc et m'ont conduite sur la place du vilage. Toute la

population était accourue pour contempler la scène. Quand

ils m'ont lié les bras à un poteau, j'ai

senti soudain Mark

remuer dans mon ventre. C'est cela, cela seulement, qui m'a

donné la force de supporter cette épreuve. »

Ele sanglotait à présent et Phaulkon eut une terrible envie

de la prendre dans ses bras. Mais, comme si ele avait

deviné ses intentions, ele se ressaisit et reprit son récit d'une voix dure tandis que des larmes silencieuses continuaient de

rouler sur ses joues.

«Ils m'ont laissée deux jours et deux nuits sans nourriture,

sans même un peu d'eau, tremblant de froid. Je devais rester

là tout le temps de mon châtiment, marquée du sceau de la

fornication, afin que tous puissent contempler ma

déchéance. Par dizaines, ils venaient me regarder de près,

crachant sur moi, sifflant des injures. Des mères me

montraient du doigt à leurs enfants comme si j'étais une

lépreuse. Ce jour-là, j'ai souhaité mourir. Il me faudra vivre

avec cette humiliation jusqu'à la fin de mes jours.»

Phaulkon resta sans voix. La pensée d'être responsable de

pareiles horreurs l'anéantissait. En vain cherchait-il une

excuse quelconque, aussi minime soit-ele, pour justifier sa

conduite. Pourtant la véritable question

qui le hantait était

tout autre. S'il avait appris l'existence de l'enfant, serait-il revenu malgré tout? Encore aujourd'hui, il se sentait

incapable d'y répondre. D'ailleurs, même s'il lui avait écrit, il n'aurait pu lui éviter cette affreuse torture. Une lettre aurait mis six mois à lui parvenir et serait arrivée trop tard. Seul

son retour, s'il avait tenu parole, aurait pu éviter cet outrage public. Ils se seraient alors certainement mariés car il avait

été autrefois très amoureux de Nelie Summers.

Comment ne pas comprendre, d'aileurs, les raisons d'une

tele attirance? se demanda-t-il, violemment ému. C'était une

jeune femme toujours très séduisante et, malgré tout ce

qu'ele avait enduré, les années n'avaient eu nul effet sur sa

beauté. Il retrouvait ce visage heureux, lumineux, qu'il avait

connu et aimé. Les souvenirs affluaient, des souvenirs d'une

autre vie, d'un autre monde.

Mais, pensa-t-il encore, s'il était resté auprès d'ele,

combien de temps aurait-il connu la paix avant que sa soif

d'aventure et l'appel des horizons lointains ne deviennent

trop forts pour qu'il leur résiste? Et, en la quittant plus tard, ne lui aurait-il pas causé autant de peine et de tort? Il se

souvint combien il était alors égoïste, aventureux. Ses

années d'apprentissage auprès du grand navigateur George

White l'avaient entraîné au loin comme une vague puissante.

Pourtant, s'il avait épousé Nelie, au moins lui aurait-il

épargné la honte.

Son seul désir à présent était de se racheter. Bien sûr, il ne

pourrait jamais effacer le passé mais il pourrait peut-être

offrir à la jeune femme un avenir meileur. En Angleterre, il

n'était qu'un pauvre marin sans le sou naviguant pour le

compte de la marine marchande britannique. Ici, il était le

Premier ministre du Siam, comte de France et l'un des

hommes les plus riches du monde.

«Je vous aiderai, vous et Mark, avec tous les moyens dont

je dispose», répéta-t-il avec sincérité.

Un voile de tristesse passa sur le visage de Nelie.

«C'est un peu tard pour cela, non? Mais je n'en ai pas

encore fini avec vous.» Voyant qu'il s'apprêtait à réagir, ele

le foudroya du regard. «Je dois encore vous parler de

Mark. Comme vous le savez, je porte désormais le nom de

Nelie Tucker. J'ai fait la connaissance de mon mari sur la

place du vilage, le second jour de mon supplice.» Sa voix

devint amère. «C'est là qu'il m'a vue pour la première fois et

il ne m'a jamais permis de l'oublier. Il

avait l'âge d'être mon

père, mais je n'étais pas en mesure de faire la difficile. Il m'a promis de m'emmener là où personne ne me connaîtrait

pour que je puisse oublier. Mais il a fait en sorte que ce ne

soit pas le cas. »

Ele pleura de nouveau, de rage cette fois.

«Épouser Jack Tucker a été ma seconde erreur après avoir

cru en vous. Je ne me pardonnerai

jamais d'avoir été ainsi la

cause de toutes les souffrances endurées par Mark. Dès la

naissance de mon enfant, mon mari l'a pris en grippe. Plus il

grandissait, plus Jack le haïssait. C'était un homme brutal.

Pas un seul jour ne s'écoulait sans qu'il le batte. Je voulais

m'en-fuir avec mon fils, mais mon mari a menacé de me

dénoncer une nouvele fois comme adultère. Et je ne

pouvais supporter l'idée de me retrouver une fois de plus sur

la place du vilage - cette fois sous les yeux de mon enfant

bien-aimé. Il m'a falu rester, pleurant chaque jour en voyant

mon fils malheureux, humilié et battu.

- C'était un monstre!» s'écria Phaulkon, bouilant de colère.

«Et vous, vous croyez-vous donc meileur?» rétor-qua-t-ele

d'un ton acerbe.

«Oui, infiniment plus. Et si vous restez assez longtemps au

Siam, vous le constaterez par vous-même. »

Ele eut un pâle sourire. «Je doute que votre épouse vous y

autorise. Il est évident que sa rencontre avec Mark lui a

causé un choc pénible. »

Il demeura silencieux. Mieux valait, pour l'heure, laisser

Maria en dehors de cela.

«Pourquoi êtes-vous venue au Siam?» demanda-t-il tout à

coup.

La réponse de Nelie fut immédiate. «A cause du testament

de mon mari. »

Il haussa les sourcils.

«Je ne suis pas disposée à en parler maintenant. Mais,

naturelement, il y a aussi une autre raison : Mark ne rêvait

que d'une chose, connaître enfin son

père.

- C'est un gentil garçon. J'aimerais passer un peu de temps

avec lui.» Comme ele ne répondait pas, il ajouta avec une

évidente sincérité. «J'ai une lourde dette envers lui. »

Il y eut un long silence. Phaulkon ne quittait pas Nelie des

yeux. A présent qu'ele avait raconté ses souf-frances, ele

semblait avoir retrouvé une forme de sérénité, s'être

déchargée de son fardeau.

« Voulez-vous me dire à présent pourquoi vous savez que

Somchai ne travailait pas pour moi ? demanda-t-il.

- Parce que je possède une lettre mentionnant l'identité de

son véritable maître. »

Phaulkon la fixa, stupéfait. «Puis-je la voir?»

Ele hésita. «Je ne suis pas encore décidée, Constant.

- Mais, enfin, pourquoi? Je ne comprends pas.»

Il attendit sa réponse avec anxiété. La jeune femme

semblait la proie d'une violente lutte intérieure.

«Nelie, il est essentiel que nous connaissions le nom de celui

qui employait Somchai. L'armée française m'accuse d'un

crime que je n'ai pas commis, or j'ai besoin du soutien du

général Desfarges.

- Je sais tout cela, Constant, répliqua-t-ele sèchement.

- Nelie, je ne crois pas que vous compreniez. »

Ele lui sourit gentiment. « Détrompez-vous. Je comprends

parfaitement.

- Mais alors, pourquoi continuer à vous taire ? »

Ele le regarda avec tristesse. « Parce que je ne

veux pas qu'on se serve de moi une fois de plus.»

Il la contempla, perplexe. «Nelie, je n'ai pas l'intention de

me servir de vous. Je... je veux seulement vous aider.

- Je n'ai plus confiance en vous, Constant. Cette fois, vous

devrez d'abord faire vos preuves avant que je ne consente à

vous aider. »

Il soupira. «J'espère seulement qu'il ne sera pas trop tard.

Voulez-vous au moins me dire qui employait Somchai ?

- Un général siamois du nom de Petraja.
»

Sur ces mots, ele se leva et partit rejoindre Mark.

Après le départ de Nelie, Phaulkon resta longtemps perdu

dans ses pensées. Il savait qu'il devait se rendre au Palais

pour voir le roi à propos de Som-chai - car seul le Seigneur

de la Vie pouvait prononcer ou annuler la sentence de mort.

Mais la révélation des terribles

souffrances de Nelie et de

Mark le troublait encore si violemment qu'il avait besoin de

réfléchir seul.

Et puis il y avait cette découverte bouleversante, l'existence

d'un fils... un beau garçon âgé de seize ans. Constant se

sentait profondément coupable d'avoir abandonné Nelie à

son sort. Et quel sort! Quel genre d'homme était-il donc ?

Après tout, ele avait peut-être raison de ne plus lui faire

confiance.

Ses pensées revinrent à Somchai. Nelie avait déclaré qu'il

travailait pour le compte de Petraja - une information des

plus extraordinaires. Pourquoi diable n'y avait-il pas pensé

plus tôt? Était-il sage, maintenant, de mettre à mort Somchai

? Car si les assertions de Nelie étaient vraies, il pourrait se

révéler nécessaire de confronter Petraja avec l'assassin.

Que pouvait-il faire pour regagner la confiance de la jeune

femme? Il aurait aimé le lui demander, mais ele avait quitté

la pièce avant de lui en laisser le temps. En fait, il y avait

encore tant de choses qu'il souhaitait savoir sur ele.

Pourquoi donc refusait-ele de parler du testament de son

mari ? Quel était le véritable but de son

voyage ? A

nouveau, il se demanda à quele femme la vieile mère

Somkit avait fait alusion en disant qu'il devait se méfier de la mère de son enfant. Maria ou Nelie? Dieu du ciel... pas

plus tard qu'hier, il avait calculé que la moitié des soixante

jours qui lui restaient soi-disant à vivre était déjà écoulée.

Aujourd'hui, cela ne faisait déjà plus que vingt-neuf. Les

prédictions de la vieile femme commençaient à le

tourmenter. Chaque jour apportait un nouveau problème.

Mais le plus dangereux de tous était incontestablement

Petraja. Si seulement Chao Fa Noi voulait bien répondre à

la lettre signée Dawee! Phaulkon disposerait ainsi de la

preuve définitive d'une conspiration entre le prince et le

général Petraja. Le sort de ce dernier

serait alors scelé.

Naturelement, il faudrait qu'il soit arrêté dans les

appartements privés du roi, seul endroit où l'on devait

pénétrer sans armes. Partout aileurs, le général se déplaçait

entouré de son escorte. L'ordre devait venir du roi lui-

même, dès que Naraï serait convaincu de la culpabilité de

celui qu'il croyait pourtant son plus fidèle ami. L'élément de

surprise jouerait en leur faveur. En tant que Barcalon,

Phaulkon aurait pu donner lui-même cet ordre, mais on

pourrait alors le soupçonner d'assouvir une rancune

personnele. Petraja avait de nombreux amis. Si l'arrestation

émanait directement du Seigneur de la Vie, plus personne ne

songerait à la contester.

L'apparition soudaine du père de Bèze interrompit le cours

de ses pensées. Le petit jésuite semblait très agité et hors

d'haleine. Il ala droit au but.

« Sa Majesté est dans un état épouvantable, Constant. Pire

que tout ce qu'il a déjà enduré jusqu'ici. Il vous réclame

d'urgence. Vous feriez mieux de venir avec moi sur-le-

champ.

- Qu'est-ce qui a bien pu provoquer cela ? » demanda

Phaulkon en se levant vivement.

« Il a reçu une lettre qui, à ce que j'en sais, l'aurait

profondément bouleversé. »

Ils quittèrent en hâte la maison et poursuivirent leur entretien tout en marchant. Une escorte se tenait toujours prête à la

porte de Phaulkon et les gardes se joignirent aussitôt à eux.

Le Père jeta un regard en coin à son compagnon.

« Etiez-vous au courant de cette lettre ?

- C'est possible, mon Père, du moins s'il s'agit de ce que j

'espère.

- Que vous "espérez", dites-vous ? » Le prêtre fronça les sourcils. «Je ne crois pas que vous ayez compris à quel

point Sa Majesté est fragile. Vous ne devez rien dire qui

puisse aggraver son état. »

Phaulkon s'efforça de le rassurer tandis qu'ils s'approchaient

du palais. Ils se soumirent à l'examen traditionnel destiné à

s'assurer qu'ils ne portaient pas d'armes et n'avaient pas

consommé d'alcool. Puis,

escortés seulement de deux gardes, ils franchirent les portes

massives et pénétrèrent dans la première cour intérieure.

Presque aussitôt, ils furent les témoins d'une scène des plus

étranges: comme poursuivi par un fantôme, le général

Petraja courait à perdre haleine dans leur direction...

Tout au long de ces derniers jours, Petraja s'était employé

activement à lever son armée. D'anciens camarades qui

avaient servi sous ses ordres commençaient à répondre à

son appel et partaient à leur tour en quête de soldats ayant

combattu à leurs côtés dans les glorieuses campagnes de

Birmanie. Leur nombre augmentait peu à peu, bien que ce

fût une tâche longue et compliquée que de localiser tant

d'hommes après vingt années de paix.

Petraja concentrait ses efforts sur la région de Louvo de

manière à rester en liaison avec l'abbé tout en étant proche

des plus hautes instances du pouvoir. Quant au colonel

Virawan, son vieil alié, il avait reçu pour mission de recruter

des troupes dans la région d'Ayuthia.

Petraja avait secrètement rendu visite au monastère de

Louvo pour tenir informé le vieux moine de ce qui se

passait. Patiemment, il lui avait expliqué que cette levée

d'hommes n'avait pour seul but officiel que d'assurer une

succession sans heurts. En réalité, ce serait Chao Fa Noi,

l'héritier légitime, qui devait monter sur le trône le moment

venu, et non Piya, ce pantin à la solde

des catholiques. Il

réussit à persuader l'abbé que les Français, à Bangkok, se

préparaient déjà à la guerre, plus que jamais décidés à

imposer le christianisme par la force.

Même si l'entente était loin de régner entre le supé-rieur de

Louvo et le roi, Petraja se garda de faire alusion au soi-

disant projet de profanation des restes du monarque car un

acte aussi choquant n'aurait pu que susciter un revirement

des bouddhistes en faveur de Naraï. Comme prévu, le

prudent abbé n'approuva pas ouvertement le plan de

Petraja mais, grâce à sa longue expérience au sein du

monastère, le général savait très bien que le silence du saint

homme était une tacite approbation.

Si le recrutement massif de soldats donnait les résultats

escomptés, ses troupes seraient cinquante fois supérieures à

celes des Français. Une tele disproportion lui permettrait

de perdre quelques hommes sous le feu des canons farangs.

Par ailleurs, la santé du roi se dégradait si vite que, bientôt,

personne ne pourrait ignorer que c'était Petraja et non le

Seigneur de la Vie le véritable chef des armées. Il était déjà

établi que Sa Majesté avait donné son

consentement à la

levée des troupes. Si, à la mort du roi, le supérieur de

Louvo se rangeait publiquement au côté de Petraja, le

pouvoir du général ne connaîtrait plus de limites.

Les diverses pièces du plan se mettaient donc parfaitement

en place, songea-t-il avec satisfaction. Seul le

comportement de Vichaiyen demeurait une inconnue. Tant

que Naraï restait en vie, le Barcalon conservait toute sa

puissance. Mais après la mort du roi, qui le soutiendrait? La

plupart des mandarins de la Cour, jaloux de son ascension,

lui étaient hostiles et ne songeaient qu'à le renverser.

Certains farangs, naturelement, se ralieraient à Phaulkon :

ses amis, ainsi que des marchands et quelques douzaines de

mercenaires portugais, sans oublier une

poignée de

mandarins avec lesquels il était en bons termes. Et, bien

entendu, Piya et ses sympathisants.

Autant que Petraja pouvait en juger, Desfarges représentait

encore une menace sérieuse. S'il parvenait à priver

Vichaiyen de ce soutien, il l'isolerait pour de bon. Le général

réprima un sourire. Les choses commençaient à progresser

sérieusement...

Par cette chaude et orageuse soirée, le ciel était lourd de

nuages. Après une longue journée passée à recruter des

hommes à Louvo, Petraja se dirigeait vers le Palais. Il

n'avait pas oublié la menace du Barcalon de dénoncer «un

traître au sein du royaume». Soupçonnant qu'il s'agissait de

lui et que ce serpent de Vichaiyen ferait tout pour indisposer

le roi à son égard, il avait décidé qu'il serait bon d aler se

rendre compte par lui-même où en étaient les choses, pour

le cas où il aurait besoin de défendre sa réputation. Il n'était pas question de laisser Vichaiyen exercer seul son influence

sur le roi.

Quand il avança en rampant dans la chambre royale, il

trouva le roi dans un état de santé déplorable. Plusieurs fois

par minute, son corps était parcouru de violents

tremblements. Suffoquant, ses pauvres poumons

désespérément en quête d'un peu d'air, le vieil homme

s'agitait sur ses oreilers en marmonnant fiévreusement. De

temps à autre, on distinguait quelques mots dans ce flot

incohérent: «Qu'on l'arrête!» bal-butiait-il. Ou encore : «

Faites venir la garde ! >» Son visage se

crispait sous l'effort et il retombait sur ses oreilers, à demi évanoui.

Prosterné, Petraja tenta en vain de faire connaître sa

présence. «Auguste et Puissant Seigneur, votre esclave

indigne est là pour vous servir», commença-t-il.

Mais le roi ne parut pas l'entendre. Après s'être

accommodé à la faible lumière ambiante, Petraja distingua

dans un coin de la pièce la sœur du roi.

Toujours fidèle, la

princesse ne quittait jamais le chevet de son royal frère,

dormant la nuit au pied de son lit.

« Noble Dame, puis-je demander ce qui afflige ainsi votre

noble frère ? »

Il n'était certes pas permis de se parler directement en

présence du roi mais, en ces circonstances exceptionneles,

Petraja jugea opportun de faire une

exception au strict

règlement. D'aileurs, le Seigneur de la Vie ne les entendait

manifestement pas.

«Je l'ignore, Général, murmura-t-ele. Il est ainsi depuis qu'il

a reçu une lettre au début de l'après-midi. Il la garde sous

ses oreilers et je ne sais ce qu'ele contient. Sa Majesté a

appelé à plusieurs reprises Vichaiyen et crié : "Qu'on l'arrête

!" Le médecin farang vient juste de sortir pour aler le

chercher. Il a longuement essayé de calmer mon pauvre

frère, mais sans y parvenir. »

A peine la vieile dame aux cheveux gris avait-ele fini de

parler que le roi s'assit dans son lit. « Est-ce toi, Vichaiyen?

Qu'on l'arrête!» cria-t-il d'une voix croassante.

Petraja tenta à nouveau de signaler sa présence, mais le roi

ne lui prêta aucune attention et continua de jeter des regards

éperdus autour de lui, fouilant la pièce plongée dans la

pénombre. Il repéra une jeune esclave et lança soudain,

d'une voix étonnamment claire: «Va chercher le capitaine

des gardes. Immédiatement!» L'ordre avait été prononcé

sur un ton froid, impitoyable. La jeune file rampa

précipitamment à reculons vers la porte

sans se le faire dire

une seconde fois.

La brusque colère du roi retomba presque aussitôt et son

visage se voila d'une infinie tristesse.

« Comment croire que notre ami de jeunesse, celui que nous

avons aimé comme un frère, cet ami de toujours que nous

avons couvert d'honneurs, se permettrait de nous trahir de la

sorte?» murmura-t-il faiblement.

Il eut un pauvre sourire, poursuivant son monologue. «Te

souviens-tu quand, il y a bien longtemps de cela, un énorme

éléphant mâle, devenu furieux, chargeait droit sur nous en

barrissant? Et comment notre ami Petraja a réagi en

dirigeant son éléphant sur notre royale monture pour la

pousser juste à temps hors de sa trajectoire ? Et comment

nous avons perdu l'équilibre, tombant de

notre howdah par

terre avec seulement quelques égratignures ? » Le roi voulut

rire mais sa gorge se noua. «Grâce à lui, nous sommes

encore là aujourd'hui pour raconter cette histoire.»

Après cette longue tirade, il se tut, épuisé, pour aspirer de

grandes bouffées d'air.

Les pensées de Petraja s'embalèrent. Pourquoi donc le roi

parlait-il de trahison ? Il ne pouvait pas savoir...

Voyant que la princesse le fixait, l'air perplexe, il se força à rester. Un départ précipité aurait ressemblé à un aveu de

culpabilité. Mieux valait chercher à se défendre. Mais il

semblait que le roi n'en avait pas terminé avec l'évocation de

ses souvenirs.

« Et toi, ma petite sœur, nous savons que tu n'as pas oublié

cette petite paysanne du Nord que nous

avons honorée de

notre vigueur amoureuse quand nous étions encore jeunes et

que nous repoussions l'ennemi de Birmanie. Ele nous a

donné un fils que Petraja a adopté comme s'il l'avait lui-

même conçu car nous ne pouvions le reconnaître nous-

même. Hélas, le garçon s'est révélé n'être qu'un œuf pourri,

mais notre ami a supporté sa nature sauvage pendant toutes

ces années sans le répudier. Tout cela pour nous être

agréable. »

Bouleversé, le roi se mit à sangloter et la princesse se tourna

une nouvele fois vers Petraja pour l'observer.

«Noble Dame, votre frère délire, affirma le général. Il faut

que j'aile chercher un médecin.

- Ne partez pas», murmura-t-elc.

Petraja ne sut s'il s'agissait d'un ordre ou

d'une prière.

Manifestement, la princesse n'avait pas encore d'avis précis

à son sujet. Il lui falait la convaincre rapidement de son

innocence ou trouver un prétexte pour quitter au plus vite les

lieux.

Il s'apprêtait à reprendre la parole lorsque le roi s'assit

brusquement sur son lit. «Où est le capitaine de notre

garde? gronda-t-il. Devrons-nous aler le chercher nous-

même ? »

La princesse s'efforça de le calmer. « Noble frère, nous

l'avons fait appeler.»

Mais le roi ne l'écoutait pas. Il retomba sur ses oreilers

épuisé, les yeux clos. Au même instant, le capitaine des

gardes entra dans la chambre et se pros-

terna devant le lit d'où s'élevait, à

présent, un léger

ronflement. Le roi avait sombré dans le sommeil.

Petraja saisit l'occasion pour se tourner vivement vers le

capitaine de la garde qu'il connaissait personnelement.

« Bira, Sa Majesté délire. Reste auprès d'ele pendant que

je vais chercher un médecin. »

Il commença à ramper à reculons en direction de la porte

mais la princesse intervint.

« Non ! cria-t-ele Arrêtez-le ! Arrêtez Petraja ! »

Bira la contempla, abasourdi. Il jeta un coup d'oeil incertain

à Petraja qui s'était figé.

« Le Seigneur de la Vie a ordonné son arrestation, reprit la

princesse. Vous ne voyez donc pas qu'il cherche à s'enfuir!»

Le garde alait intervenir quand la voix du Seigneur de la Vie

s'éleva de nouveau, l'immobilisant net. Selon la loi, il lui était interdit d'agir lorsque son maître s'adressait à lui.

«Où est le capitaine de notre garde?» murmura le roi.

Petraja n'attendit pas la réponse et se rua vers la porte.

Quelque chose de terrible venait d'arriver mais ce n'était pas

le moment de chercher à comprendre. Il était seul et sans

armes comme l'exigeait le règlement intérieur, et son escorte

l'attendait de l'autre côté des portes du Palais. Si Bira

alertait ses hommes, il serait arrêté sur-le-champ et jeté au

fond d'un cachot du donjon en attendant le bon plaisir du

roi. Dieu merci, la stricte étiquette royale avait empêché le

soldat d'agir. Il avait donc une longueur d'avance.

Deux des esclaves s'étaient couchés en travers du seuil pour

l'empêcher de passer. Il les écarta

rudement et les piétina

sans se soucier de leurs gémissements de douleur. Comme il

pénétrait dans le couloir, il entendit la voix du capitaine de la garde s'élever dans la chambre royale: «Auguste et Puissant

Seigneur, je reçois vos ordres. C'est moi, Bira, votre indigne

esclave... »

Une nouvele fois, Petraja se félicita d'avoir pu pro-fiter de

l'inflexible rituel royal. Il retrouva avec

soulagement la

lumière de la première cour intérieure. Mais il lui falait

encore en traverser cinq autres avant d'atteindre l'entrée

principale. De combien de temps disposait-il avant que le

capitaine ne lui donne la chasse? Petraja comptait sur la

lenteur d'expression du roi et les fréquentes pauses qui lui

étaient nécessaires pour retrouver son souffle. A son

passage, les esclaves se prosternaient en le reconnaissant

mais quand ils touchaient le sol de leur front, il était déjà

loin.

En arrivant dans la cour, il s'était mis à courir, repoussant

ceux qui gênaient son passage et criant qu'il alait chercher

un médecin pour le Seigneur de la Vie. Tout le monde le

connaissait et personne ne mit en doute ses déclarations,

même s'il était inconvenant de courir dans l'enceinte du

Palais.

Il avait déjà traversé la troisième cour et entrait dans la

quatrième quand il aperçut Vichaiyen venant à sa rencontre.

Il jura tout bas. Le Barcalon marchait rapidement en

compagnie du prêtre farang et de deux gardes du Palais.

Vichaiyen le repéra à son tour et fit halte pour échanger

quelques mots avec le prêtre. Les pensées de Petraja

étaient en ébulition tandis qu'il cherchait désespérément un

moyen de se sortir de cette dangereuse situation. La cour

était assez vaste pour qu'il puisse éviter les deux hommes et

leurs gardes, mais cela paraîtrait suspect. Sa seule chance

était de bluffer.

Il courut droit sur le prêtre farang et s'arrêta devant lui,

haletant. « Enfin ! vous voilà, docteur! j'alais à votre

recherche. Le Seigneur de la Vie souffre de convulsions

terribles. Hâtez-vous ! » Du coin de l'œil, il vit que

Vichaiyen regardait derrière lui à la recherche d'éventuels

poursuivants. Dieu merci, le capitaine de la garde n'était pas

encore là.

Vichaiyen ne semblait nulement convaincu. « Dans ce cas,

alons-y ensemble, Général.

- Je vous rejoindrai plus tard, Excelence. Le Sei-gneur de

la Vie m'a demandé de lui amener son médecin siamois. Je

dois exécuter ses ordres. »

Petraja s'éloigna sans attendre la réponse. Il comprit que

Vichaiyen hésitait avant de se mettre en route mais n'osa pas

se retourner. En achevant la traversée de la cinquième cour,

il entendit des cris retentir derrière lui. Sans doute Bira était-il enfin parvenu à quitter la chambre royale. Ce n'était pas le

moment de traîner.

Les grandes portes ouvrant sur l'extérieur se dressaient à

présent devant lui. Les cris se rapprochaient. «Arrêtez-le!

Arrêtez-le!» Alertés, les gardes du portail se préparèrent à

l'intercepter. Mais Petraja se dirigea droit sur eux.

«Dépêchez-vous! lança-t-il, haletant. Il est dans la

cinquième cour!» Il fit un geste pour désigner un point

derrière lui. « Il était trop rapide pour moi, je n'ai pas pu

l'arrêter.»

En reconnaissant Petraja, les gardes ne mirent pas sa parole

en doute et se précipitèrent à l'intérieur de l'enceinte.

Aussitôt, le général en profita pour se glisser tranquilement

par la porte.

Ses gardes du corps l'attendaient, tandis que des hurlements

de colère s'élevaient de l'autre côté des murailles.

«Vite, partons!» ordonna Petraja à ses hommes.

Ils firent cercle autour de lui et la petite troupe s'éloigna en courant.

21

Le seigneur Sorasak, honorable gouverneur de Pit-

sanuloke, la province située le plus au nord du royaume,

alongea ses jambes musclées et croisa ses puissantes mains

derrière son cou pour contempler le paysage qui défilait. De

la barque, la vue sur cha-

cune des deux rives était idylique, surtout dans la douce

lumière de cette fin d'après-midi.

Il s'autorisa un long moment de détente, captivé par la

beauté de son pays natal. Les hauts palmiers et les épais

massifs de bananiers se balançaient doucement sous la brise

légère, les rizières inondées scintilaient sous la lueur

déclinante du crépuscule.

De temps à autre, les rameurs jetaient un regard furtif à leur

solide passager comme effrayés par sa seule présence.

Sorasak retint un sourire satisfait. Il faisait cet effet-là à tout le monde, même

lorsque l'on ignorait qui il était vraiment,

comme c'était le cas aujourd'hui. Il avait loué le bateau

quatre jours plus tôt dans le Nord et payé convenablement

les hommes afin qu'ils le conduisent à Louvo. En dehors de

cela, ils ne savaient rien de lui.

Cela faisait déjà quelque temps que Petraja lui avait

demandé de revenir à la Cour, mais il ne s'était pas pressé,

prenant son temps pour traverser paisiblement à dos

d'éléphant les provinces du Nord en s'accordant le plaisir de

s'adonner à son passe-temps favori, la boxe thai, sport

national au Siam.

Sorasak y excelait. En fait, il n'avait pas d'égal. Cette

supériorité l'obligeait à voyager anonymement dans tout le

pays pour participer incognito aux combats. Ce sport était si

populaire que les combattants n'étaient pas obligés de

s'inscrire à l'avance pour participer aux compétitions. Ils

surgissaient simplement de la foule pour relever le défi.

Lorsque l'un d'eux était déclaré gagnant d'une reprise,

l'arbitre se tournait vers le public pour demander à

l'assistance si quelqu'un était prêt à affronter le champion.

Sorasak se présentait alors et montait sur

le ring. Jamais

encore il n'avait été vaincu. Son surnom de «Tigre» était

devenu légendaire, mais personne ne connaissait sa véritable

identité.

Pour garder le secret, Sorasak ne demeurait jamais

longtemps à la même place, partant dès qu'il avait touché la

prime revenant au vainqueur.
Paralèlement à sa vie de cour,

le fils rébarbatif et musclé du général

Petraja s'était créé une légende anonyme dans toutes les

provinces du royaume.

Il poussa un grognement. Que pouvait-il y avoir de si urgent

pour que son père l'ait fait venir? Il avait vingt-cinq ans et

encore toute la vie devant lui. Beaucoup de temps, en

somme. Et il n'avait nule intention d'accepter un autre poste

de gouverneur dans quelque province éloignée.

Il savait pertinemment que le roi - son vrai père -, aidé de

Petraja, avait comploté pour l'écarter du centre des affaires

en l'exilant. Mais il n'alait plus se laisser faire. Il avait

d'autres projets. Certes, sa mère était de basse extraction,

mais il n'en demeurait pas moins le fils unique du Seigneur

de la Vie - un vieil homme de plus en

plus malade à ce que

l'on disait. Les rumeurs sur son déplorable état de santé

avaient déjà atteint le nord du pays, mais la réalité pouvait

être encore plus grave. Les frères du roi pouvaient

prétendre au trône en tant qu'héritiers légitimes.

Heureusement, l'un était épileptique et l'autre un pédéraste

en disgrâce. Qui d'autre restait donc en lice pour la

succession en dehors de lui, Sorasak, fils naturel de Naraï le

Grand ?

Naturelement le roi et Petraja avaient conclu une sorte de

pacte pour dissimuler au reste du monde l'existence de ce

fils gênant. Mais si le roi était effectivement mourant, il était temps de dévoiler qui il était réelement. Il confronterait le

roi et Petraja, exigeant que la vérité soit rendue publique.

Il fit quelques flexions pour réveiler ses muscles raidis.

Comment osaient-ils le traiter comme un lépreux? C'était le

sang du roi de Siam qui coulait dans ses veines. Il saurait

gagner cette bataile, aussi facilement qu'il remportait ses

combats de boxe. Ainsi, il effacerait définitivement

l'humiliation de son exil.

Il n'était qu'un tout jeune garçon lorsque l'une de ses tantes

lui avait révélé sa véritable identité - le jour des funérailles

de sa mère... Il se rappelait encore les hautes flammes

léchant le bûcher funéraire. « Sur son lit de mort, ta mère

m'a fait jurer de te révéler ta véritable origine, Sorasak, lui

avait annoncé sa tante. Tu es le fils du Seigneur de la Vie.

Au cours des dernières années, ta mère a tenté de te faire

reconnaître officiellement, mais ton père

s'est montré

inflexible. Quand un rocher a fait son trou dans la terre, a-t-

il dit, il est préférable de le laisser là où il est, car c'est sa place. Mais ta mère souhaitait que tu sois fier de ta lignée,

Sorasak, et que tu ne partages pas sa honte silencieuse. »

Sa tante l'avait regardé dans les yeux d'une manière qu'il

n'oublierait jamais avant d'ajouter: « Le Seigneur de la Vie

n'a pas d'autre fils. »

La honte n'était plus de mise. Seul restait le temps de la

colère. Ils alaient tous payer pour ces années de mensonge

et de frustration. Le pays était prêt pour accueilir un

nouveau roi, un combattant sans peur qui jetterait dehors

tous ces farangs parasites, à commencer par ce démon de

Vichaiyen. Non, d'aileurs. En y réfléchissant bien, Vichaiyen

serait le seul qu'il ne mettrait pas à la

porte. Il le ferait étriper lentement et laisserait les fourmis rouges dévorer ce qui

resterait de lui.

Sorasak s'aperçut que la cadence des rameurs avait ralenti.

Que diable se passait-il ?

Il vit une barque chargée d'hommes armés se diriger vers le

milieu du fleuve pour leur bloquer le passage. Sur la rive,

près d'une hutte à toit de chaume, on pouvait distinguer

d'autres gardes en armes. Sorasak n'était pas venu dans

cette région depuis quatre ans mais il ne se souvenait pas y

avoir jamais vu tant de postes de garde. Venus, comme lui,

de la lointaine province du Nord, ses rameurs ne pouvaient

lui fournir aucune explication et commençaient à devenir

nerveux.

Ils approchaient de Louvo, lieu de résidence favori du roi.

Cela pouvait peut-être expliquer un tel renforcement de la

sécurité.

La barque armée s'était arrêtée au milieu du fleuve et l'un

des gardes leva la main. Le bateau ralentit tandis que les

rameurs regardaient Sorasak avec anxiété.

«Vous feriez mieux de leur demander ce qu'ils veulent», leur

dit-il d'un ton brusque.

Les rameurs manœuvrèrent pour s'aligner contre le flanc de

l'autre bateau et un officier en uniforme examina les

passagers. Sorasak se vit sommé de se faire connaître et,

plutôt embarrassé, répondit à voix si basse que l'officier dut

lui demander de répéter. Il s'exécuta de mauvaise grâce,

cette fois plus nettement. En entendant son nom, les

rameurs, stupéfaits, se prosternèrent

précipitamment en

signe de soumission. Originaires du nord, tous savaient que

Luang Sorasak était le gouverneur le plus brutal et le plus

sadique du pays - sans parler de ses pratiques sodo-mites.

On racontait même qu'il violait de jeunes enfants et qu'il

n'était autre que le célèbre «Tigre», si redouté sur les rings.

L'officier en uniforme parut lui aussi déconcerté. Il discuta

un instant à mi-voix avec son compagnon avant de revenir

s'incliner respectueusement devant le jeune homme en le

priant de l'attendre pendant qu'il retournait à terre.

Tandis que le bateau des gardes se dirigeait vers la rive,

Sorasak envisagea un instant de forcer le barrage, mais ses

rameurs paraissaient si effarouchés qu'il y renonça. Il n'avait

d'ailleurs aucune raison de se sentir

coupable de quoi que ce

soit. Il serait même intéressant de connaître la raison de ce

retard.

Comme le fleuve n'était pas très large à cet endroit, il

pouvait voir nettement l'officier en uniforme s'entretenir avec

les gardes postés dans la hutte. Le bateau revint finalement

et l'officier demanda courtoisement à Sorasak de bien

vouloir l'accompagner.

Les yeux de Sorasak se rétrécirent.

«Alez-vous enfin m'expliquer ce qui se passe? gronda-t-il.

- Puissant Seigneur, tous les bateaux se rendant à Louvo

doivent se faire enregistrer ici sur ordre de Son Excelence

le Barcalon.

- Et pourquoi cela?»

L'officier eut l'air embarrassé. «Nous l'ignorons,

Puissant Seigneur, mais ce sont les ordres. Je dois vous

demander de bien vouloir apposer votre sceau sur notre

registre. »

La méfiance naturele de Sorasak était en éveil, mais il

réussit à se contrôler. Il n'avait rien à gagner en compliquant

les choses. Ses rameurs n'oseraient pas le soutenir face à

une demi-douzaine de gardes armés prêts à fondre sur eux.

«C'est bon. Qu'on en finisse!» abova-t-il.

Il toucha terre et vit un officier à cheveux gris sortir de la

hutte pour venir se prosterner devant lui. Dans un murmure,

il demanda s'il pouvait s'entretenir avec lui, suggérant qu'il

pourrait en profiter pour soulager un besoin naturel après les

longues heures passées sur le fleuve. D'abord surpris par

cette étrange proposition, Sorasak

comprit qu'il ne s'agissait

que d'un prétexte pour lui parler seul à seul. Il accompagna

l'homme jusqu'à la lisière de la clairière et, tandis qu'il

défaisait son panung, l'officier s'adressa à lui en se tenant à

une respectueuse distance.

«Puissant Seigneur, c'est un privilège de vous rencontrer.

J'ai servi sous les ordres de votre ilustre père dans les

campagnes de Birmanie. Et, dernièrement, j'ai eu l'honneur

d'être une nouvele fois engagé à son service. Il me faut

cependant agir avec prudence car mes compagnons ne sont

pas au courant de mon recrutement.

- Quel recrutement ? » demanda Sorasak en se soulageant

dans les buissons.

L'officier le regarda avec surprise. «Puissant Seigneur, il

s'agit de la nouvele armée que votre père est en train de

former. Lorsque le Barcalon a ordonné son arrestation,

votre honorable père a dû chercher refuge au monastère de

Louvo, non loin d'ici. Le farang Barcalon a donné l'ordre de

placer des postes de garde à toutes les issues de Louvo. »

Sorasak sentit une vague de colère monter en lui. « Et de

quoi accuse-t-on le général Petraja ?

- Puissant Seigneur, les farangs projettent de s'em-parer du

pays à la mort du Seigneur de la Vie et votre honorable

père veut s'y opposer... »

L'officier alait en dire davantage quand le garde qui était sur

le bateau se dirigea vers eux.

«Je m'appele Tanit, murmura l'officier très vite. Dites-le à

votre père. Dites-lui aussi que nous sommes nombreux à le

soutenir. »

Sorasak réajusta son panung et regagna la hutte pour

apposer son sceau sur le registre. Puis, tandis qu'officiers et

gardes se prosternaient sur son passage, il regagna sa

barque qui s'éloigna rapidement du rivage. Ils naviguèrent

bon train, les rameurs étant visiblement galvanisés depuis

qu'ils avaient découvert l'identité de leur employeur. Le

souvenir de ce petit garçon mis en pièces par les crocodiles

était encore frais dans leur mémoire. D'après la rumeur, le

gouverneur avait abusé de l 'enfant. Rendu furieux par ses

gémissements, il avait donné l'ordre de le jeter aux

crocodiles. L'histoire s'était répandue dans toutes les

provinces du Nord, terrorisant tous les parents.

Sorasak retint un sourire satisfait en

voyant le chef des

rameurs exhorter ses hommes à ramer vigoureusement.

Voilà donc Petraja de retour au monastère, songea-t-il. Et

les farangs prêts à bouger sous la conduite de ce serpent de

Vichaiyen. J'ai bien fait de revenir. Il faut que le roi soit

vraiment très malade pour laisser ce maudit Barcalon

ordonner l'arrestation de mon père adoptif.

Il observa attentivement le paysage jusqu'à ce qu'il

reconnaisse devant lui l'espace boisé qui précédait le

monastère.

«Tu peux me laisser au prochain débarcadère, Sunil, dit-il

au chef des rameurs. Après quoi, vous pourrez vous en

aler. Je n'ai plus besoin de vous. »

L'homme s'inclina profondément en s'efforçant de dissimuler

son soulagement. Quand le bateau accosta le long du quai,

tous les rameurs se prosternèrent sur le passage de

Sorasak. Avant de s'éloigner, il se retourna pour jeter

rudement un petit sac rempli de piécettes sur le pont.

Marchant d'un bon pas, il mit une vingtaine de minutes pour

gagner les jardins clos de murs du monastère. Quand il

demanda à voir son père au moine

gardant le portail, on le

pria d'attendre car seuls les moines étaient autorisés à

pénétrer dans l'enceinte sacrée.

Sorasak aperçut alors une silhouette sous un arbre voisin.

L'homme regardait dans sa direction comme s'il hésitait à

s'adresser à lui. Il finit par rassembler son courage et

s'avança.

«Pardonnez-moi, Excelence, mais j'ai

entendu par hasard

votre honorable nom. J'apporte un message pour le général

Petraja de la part de Son Altesse Royale Chao Fa Noi.

Voilà déjà longtemps que je suis ici, mais personne n'est

encore venu pour me parler. Puis-je vous confier cette

lettre?»

Sorasak tendit la main. «Très bien. Je la prends. Tu peux

partir, à présent. »

L'homme sourit avec reconnaissance et s'éclipsa

rapidement. Dès qu'il fut hors de vue, Sorasak fouila les

environs du regard pour s'assurer que personne ne le voyait

et ala se dissimuler à l'ombre d'un arbre. A l'aide de son

couteau, il souleva le sceau de la lettre. Les sourcils froncés, il la déchiffra sans rien comprendre. Manifestement, l'auteur

de ce message s'exprimait selon un code

secret. Qui diable

pouvait bien être cette « sœur de Davvee » ?

Il eut une soudaine inspiration. La sœur de Dawee devait

désigner le Seigneur de la Vie. Avant appris que la santé du

roi se dégradait, Chao Fa Noi avait sans doute cherché à se

rapprocher de lui pour obtenir son pardon. La lettre

reprochait à Petraja de n'avoir pas su obtenir que la «sœur

de Dawee» lui pardonne et réponde à sa demande de

réconciliation adressée voilà déjà plusieurs jours au Palais.

La lettre concluait sur un ton de reproche en insistant sur le

fait que Petraja avait été l'organisateur de toute cette affaire.

Les sourcils froncés, Sorasak réfléchissait tout en humectant

le sceau de sa salive avant de le remettre en place. Ainsi,

son père adoptif était de mèche avec Chao Fa Noi -

probablement en vue de la succession. Encore une fois, on

le tenait, lui, en dehors du complot. Mais ça ne se passerait

pas comme ça !

Quand Petraja apparut enfin au portail, Sorasak fut tout

d'abord surpris par sa robe safran et son crâne rasé. Le

général avait l'air inquiet et agité, bien différent de

l'orgueileux et autoritaire commandant qu'il avait connu

jusqu'alors.

« Bienvenue, fils, dit Petraja. Je n 'ai guère de temps pour te

parler car l'abbé est très strict en matière de protocole.

Apprends seulement que je désire te voir séjourner quelque

temps à Louvo car j'ai d'importantes tâches à te confier. » Il

plongea son regard dans celui de son fils adoptif « Des

tâches vitales. Le Seigneur de la Vie a ordonné mon

arrestation et je suis contraint de me cacher ici. Dans ce

monastère, au moins, je suis intouchable. Mais j 'ai besoin

de découvrir pourquoi cet ordre a été donné. Il faut que tu

ailes voir le roi. »

Sorasak failit sourire. Il était satisfait d'avoir réussi à

déchiffrer le contenu de la lettre et de constater que Petraja

avait besoin de lui. En acceptant de se rendre à Louvo, il

aurait de surcroît toutes les chances de rencontrer le roi. Il

s'en félicitait car il avait des questions personneles à traiter avec lui.

«Est-ce bien le Seigneur de la Vie qui a ordonné votre

arrestation ? »

Les lèvres de Petraja remuèrent silencieusement comme s'il

avait du mal à parler. «Oui, fils, répondit-il enfin.

- J'ai pourtant entendu dire que l'ordre venait du Barcalon. »

Petraja hésita à nouveau, ne sachant jusqu'à quel point il

pouvait se confier à son fougueux rejeton. Il semblait

cependant préférable de lui apprendre la vérité. «C'est un

bruit que j'ai fait répandre. En réalité, l'ordre émane du

Seigneur de la Vie et j'ai besoin de savoir pourquoi.

- Dans quel état de santé se trouve le roi

?

- Très mauvais, mais il a encore des moments de lucidité. »

D'un mouvement du bras, Petraja indiqua les murs du

monastère.

«Il est indispensable que je sorte d'ici car il m'est impossible de lever une armée de l'intérieur de cette enceinte. Toutefois

je ne peux pas prendre à nouveau le risque d'être arrêté en

m aventurant à l'extérieur. C'est

pourquoi tu dois découvrir

la vérité. » Il observa une courte pause. «Te souviens-tu de

Somchai?

- Votre espion au séminaire?»

Sorasak avait eu de la sympathie pour lui. C'était un homme

brave au combat et un assez bon boxeur.

«C'est bien de lui qu'il s'agit.»

Chaque fois qu'il repensait à Somchai, Petraja se sentait

traversé par une rage difficilement contrôlable. L'imbécile!

Se faire prendre après tous ces mois de patient entraînement

! A force de persévérance, il avait réussi à l'infiltrer dans le séminaire farang en le faisant passer pour un converti. Quel

gâchis! C'était pourtant l'un de ses agents les plus capables.

Le meurtre de Malthus avait été une idée géniale,

brilamment exécutée - un élément essentiel de sa stratégie

pour dresser le général français contre Vichaiyen. Comme

prévu, les jésuites montraient tous du doigt le Barca-lon, à

présent. Et l'on était en droit d'espérer que Desfarges

cesserait enfin de tergiverser pour se ralier à leur cause.

Cela faisait près de quatre jours que les hommes de

Vichaiyen tenaient Somchai prisonnier et ils devaient l'avoir

déjà torturé. Avait-il révélé quelque

chose? Petraja savait

que l'homme avait une volonté de fer. Lui arracher des

aveux ne serait pas une tâche aisée. Si le roi était trop

malade pour prononcer la sentence de mort, il était même

possible que Somchai soit toujours en vie. Vichaiyen

n'oserait pas prendre l'initiative de le faire mettre à mort sans le consentement de Sa Majesté.

Le moyen le plus sûr de garantir le

silence de Somchai était

de l'éliminer. Petraja regarda Sorasak. Si quelqu'un pouvait

faire ce vilain travail, c'était bien ce maudit fils adoptif doté d'une nature brutale et sans scrupules. Il falait bien qu'il soit bon à quelque chose. Et puis lui aussi haïssait Vichaiyen - le

seul homme à l'avoir dominé lors d'un match de boxe.

Sorasak ne lui avait jamais pardonné et ce ressentiment, au

fil des années, tournait à l'obsession. Oui, Sorasak détestait

le farang Phaulkon presque autant que lui. Malgré tous ses

torts, pour une fois le garçon pensait juste.

«Si Somchai est toujours en vie, il est sûrement emprisonné

dans la maison de Vichaiyen, ici, à Louvo. S'il venait à

parler sous la torture, le général français pourrait bien

découvrir que Vichaiyen est innocent et décider de le

soutenir. Nous ne pouvons prendre ce

risque.

- Alors, il faut l'empêcher de parler», approuva Sorasak, le

regard dur.

Petraja sourit. «Je vois que tu as compris.

- Ne vous inquiétez pas, père. Je m'en chargerai.»

Une nouvele vague d'espoir envahit Petraja en le

regardant. Après tout, cette espèce de brute pouvait peut-

être se révéler utile.

«Tu as deux tâches importantes à accomplir, fils: éliminer

Somchai et découvrir pourquoi mon arrestation a été

ordonnée. J'ai besoin de le savoir pour déterminer mon

action à venir. »

Sorasak hocha la tête. «Au fait, dit-il tout à coup, un

messager m'a chargé de vous remettre ceci.»

Il tendit la lettre à son père qui en examina le sceau, le

regard soudain soupçonneux. Sorasak attendit en vain qu'il

l'ouvre.

« Le messager m'a dit qu'il attendrait votre réponse dans le

vilage voisin. Il semblait penser que l'affaire était urgente. Si je peux vous être utile... »

Le visage de Petraja s'assombrit. Il jeta un nouveau regard

méfiant en direction de Sorasak avant de

se décider

finalement à ouvrir le pli. Il tenait à deux mains le papier de

riz comme s'il voulait le réduire en miettes.

Que diable s'était-il donc passé? Jamais il n'avait demandé à

Chao Fa Noi d écrire au roi. Quelque chose était alé de

travers. 11 devait y avoir un espion quelque part. N'avait-on

pas, pourtant, exécuté ces deux esclaves avec lesquels le

prince prenait tant de plaisir? Petraja réfléchit. En réalité, il n'avait pas vu l'exécution de ses propres yeux, se contentant

du témoignage d'un garde du palais. Cruele erreur. Et si, en

fin de compte, Chao Fa Noi les avait épargnés pour

continuer avec eux ses jeux pervers? Vue sous cet angle,

l'affaire devenait plus claire et il était facile de comprendre

pourquoi le roi avait ordonné son arrestation. Sans doute

l'avait-on informé de ses plans. Mieux valait s'en assurer

sur-le-champ car, dans ce cas, il ne pouvait se permettre

d'attendre plus longtemps. Il lui falait agir immédiatement,

avec ou sans armée.

Il vit que Sorasak l'examinait avec curiosité. «De mauvaises

nouveles, père? Vous avez l'air inquiet.

- Rien de grave. Seulement un malentendu. » Il était évident

que le garçon avait lu la lettre, songea Petraja en croisant le

regard fourbe de son fils adoptif. Et d'ailleurs, le sceau avait

été trafiqué.

«Je vais te dire de quoi il s'agit, commença-t-il, mais il faut

que tu me jures de garder cela pour toi. » Voyant que

Sorasak hochait la tête, il reprit: «Chao Fa Noi a eu une

aventure avec la sœur d'un de mes anciens officiers, une

jeune femme du nom de Daeng. Quand ele a découvert

les... autres jeux amoureux de Chao Fa Noi, ele l'a quitté et

maintenant il cherche à se faire pardonner. » Petraja affecta

de s'en irriter. « Même si j'avais assez de temps pour cela,

comment les gens peuvent-ils s'attendre à ce que je

m'occupe de ces choses depuis ma retraite dans ce

monastère?» Il jeta un regard rapide en

direction de

Sorasak. « Mais tu as d'importantes affaires à traiter, fils, et il vaut mieux que tu t'en ailes maintenant. »

Sorasak le dévisagea un instant, l'air pensif «J'accomplirai

les tâches que vous m'avez confiées,

père, mais quand ce sera fait, j'attendrai en retour une

faveur. »

Petraja se força à sourire. «C'est tout naturel, mon fils. Tu

n'as qu'à demander.

- Très bien. » Il plongea ses yeux noirs dans ceux de

Petraja. «Voyez-vous, je sais qui est mon véritable père.

Les deux héritiers légitimes du roi étant en disgrâce, il ne

serait donc pas ilogique de voir son descendant le plus

proche lui succéder sur le trône. »

Le visage de Petraja se durcit.

«Oui, père, reprit Sorasak en retenant un

sourire. Il s'agit

bien de moi. Et j'estime que le moment est venu de faire

valoir mes droits. »

22

Avec la maladie du roi, les affaires de l'État étaient

pratiquement au point mort. Aussi Phaulkon pouvait-il

consacrer son temps libre à rendre la vie de Nelie et de

Mark aussi agréable que possible.

Il les avait logés dans le plus beau des appartements

réservés aux hôtes de passage, mettant à la disposition de

chacun six esclaves. Mark avait son propre bureau ainsi

qu'un précepteur qui lui donnait des leçons de siamois. Mais

surtout - et c'était le plus important - il l'avait confié à Anek, un jeune serviteur de trois ans plus âgé que Mark et dans

lequel il avait toute confiance. Élevé dans la maison de

Phaulkon, il avait su faire preuve, en grandissant, de

beaucoup d'initiative et de réeles aptitudes. Sa soif de

connaissances l'inclinait à s'intéresser à toutes sortes de

choses et, quand Mark commença à se plonger avec

enthousiasme dans l'étude de la langue siamoise, Anek se fit

un plaisir de l'aider pour le vocabulaire et la prononciation.

Les deux garçons devinrent rapidement

d'inséparables

compagnons.

Phaulkon retrouvait en Mark les élans et l'ambition de sa

propre jeunesse. Il s'attachait de plus en plus à lui et le soir, après avoir attendu en vain une occasion de s'entretenir

avec le roi des affaires importantes, il ne songeait qu'à

rentrer chez lui pour observer les progrès de ce fils tombé

du ciel.

La santé du roi ne s'améliorait pas et c'était à peine s'il

reconnaissait le Barcalon. A plus forte raison se montrait-il

incapable de parler avec lui. De Bèze assurait que le

Seigneur de la Vie avait subi un tel choc qu'il faudrait peut-

être des jours avant qu'il ne retrouve ses facultés. De son

côté, Phaulkon demeurait convaincu que seule la lettre de «

Dawee » avait pu déclencher cet état

d'accablement. Le roi

avait été bouleversé par la trahison de Petraja. Depuis

quatre jours qu'il avait reçu la lettre, il la tenait toujours

enfouie sous ses coussins comme quelque talisman

diabolique.

Furieux d'avoir laissé le général lui glisser entre les mains,

Phaulkon ne cessait de se le reprocher. Si seulement il

n'avait pas hésité quand il l'avait croisé dans la cour! Si

seulement le capitaine des gardes était apparu quelques

secondes plus tôt! Ses espions lui avaient rapporté que le

traître s'était à nouveau réfugié dans son monastère où, sous

son habit de moine, il devenait intouchable. Certes, et c'était

une maigre consolation, Petraja devait rencontrer de

grandes difficultés pour lever des

troupes du fond de cette

retraite. Il falait trouver un moyen de l'obliger à sortir et

convaincre Desfarges de prêter main-forte avec toute son

armée pour assurer la stabilité du régime.

Il se rendit à nouveau au Palais pour rendre visite à Naraï.

Dans la chambre royale, seule la respiration rauque et

inégale du Seigneur de la Vie se faisait entendre. Phaulkon

coula un regard en direction du père de Bèze et le vit

secouer la tête en signe d'impuissance. Aujourd'hui encore,

rien n'avait changé, le roi demeurait prostré. Phaulkon avait

cessé de parler directement au jésuite car un tel

manquement à l'étiquette offensait manifestement la

scrupuleuse sœur du roi. Les deux hommes correspondaient

maintenant par signes et, quand ils

avaient des choses

importantes à se dire, ils rampaient à reculons jusque dans

l'antichambre où ils pouvaient s'exprimer plus librement.

Vichaiyen s'apprêtait à quitter la chambre quand une

silhouette massive entra et se prosterna devant le lit royal à

côté de lui. Peu de personnes avaient accès au chevet du

malade, et Phaulkon alait examiner le nouveau venu quand

une voix profonde et familière le fit frémir.

«Auguste et Puissant Souverain, votre esclave supplie le ciel

pour que sa voix impure atteigne les divines oreiles du

Seigneur de la Vie. »

Seul le silence répondit aux paroles de Sorasak. Dans la

pénombre, les deux hommes tournèrent légèrement la tête

pour s'observer. Après une autre supplique, toujours sans

réponse, Sorasak désigna d'un geste la porte et les deux

hommes rampèrent jusqu'à l'antichambre où ils se

redressèrent.

Phaulkon étudia le garçon. Il ne semblait pas avoir

beaucoup changé durant ces quatre années où on l'avait

éloigné du Palais. Avec sa tête épaisse et carrée, ses

cheveux coupés court, et ses muscles puissants étirant le

tissu du panung, il avait décidément un physique

impressionnant.

Les deux hommes ne s'aimaient pas et les yeux du boxeur

se plissèrent quand il regarda Phaulkon, l'homme qui l'avait

fait reléguer dans la province la plus éloignée du royaume

lorsqu'il avait été nommé Barcalon. C'était un exil à peine

déguisé que Phaulkon et Petraja, pour une fois d'accord,

avaient décidé de concert. Le général voulait éloigner ce fils

encombrant qui se comportait comme un rustre car, au

Siam, les parents étaient tenus pour responsables des actes

de leurs descendants, même lorsque ceux-ci étaient adultes.

La véritable filiation de Sorasak étant un secret bien gardé,

la grande majorité des gens pensaient en effet que c'était à

Petraja de répondre des fautes du

garçon.

Phaulkon le regarda avec
circonspection.

«Qu'est-ce qui vous amène à Louvo,
seigneur Sorasak?

Vos devoirs ne vous retiennent-ils pas à
Pitsa-nuloke ?

- Mes devoirs sont envers mon roi,
Excelence, répliqua

Sorasak avec une pointe d'insolence.
Apprenant qu'il était

malade, je suis venu lui présenter mes
respects. »

Il en falait plus pour abuser Phaulkon. Une idée le traversa

et il décida de jouer la comédie.

«Le roi est en effet très mal, soupira-t-il, l'air résigné. Quand il n'est pas inconscient, son esprit divague et, récemment, il

voulait qu'on arrête tout le monde autour de lui. Hier c'était

moi et auparavant, le croi-rez-vous, votre honorable père...

»

Une lueur traversa les yeux sombres de

Sorasak.

«Qui sait où ces fantaisies vont l'entraîner la prochaine fois?

reprit Phaulkon du même ton faussement las. Le médecin dit

que c'est une forme de délire. Nous ne pouvons qu'attendre

et prier. »

Sorasak le regarda fixement. «Quelqu'un a-t-il été arrêté à

ce jour?

- Bien sûr que non. Au début, le

capitaine des gardes a cru

que l'ordre était sérieux mais, à présent, il fait semblant

d'obéir. » Phaulkon secoua la tête d'un air découragé. « De

toute façon, le Seigneur de la Vie oublie ses ordres dès qu'il

les a donnés. C'est une situation vraiment terrible. »

Il fit une pause. «Et comment va votre honorable père ? Il y

a quelque temps que nous ne l'avons vu. Le Seigneur de la

Vie réclamera sûrement sa présence dès que sa fièvre aura

baissé. »

Méfiant, Sorasak se rembrunit. « Mon père aussi est

souffrant, Excelence. C'est la raison pour laquele je suis

venu ici de mon propre chef pour prendre des nouveles du

roi.

- Je suis désolé de l'apprendre. Mais vous pouvez lui dire

qu'il n'a pas manqué grand-chose, dit négligemment

Phaulkon. Le Seigneur de la Vie ne nous reconnaît

pratiquement plus. »

Sorasak continuait de l'observer d'un œil calculateur. «Je le

lui dirai quand je le verrai. »

La porte de la chambre s'ouvrit et de Bèze fit son

apparition. Après s'être incliné devant Sorasak, il alait

ouvrir la bouche pour parler à Phaulkon lorsque ce dernier

se hâta d'intervenir.

«J'étais justement en train de dire au seigneur Sorasak

combien il était triste que Sa Majesté ordonnât d'arrêter

tous ceux qui tombent sous ses yeux.» Il eut un sourire

affligé. «Personne n'y a échappé, semble-t-il. Pas même son

meileur ami, le général Petraja. »

L'inteligent petit jésuite eut vite fait de comprendre. Entrant

dans le jeu, il s'exclama: «Dieu du ciel, les gardes ont enfin

cessé de prendre ses ordres au sérieux. Cela commençait à

devenir grotesque.

- Espérons que cette crise ne durera pas. Si je peux faire

quoi que ce soit pour vous pendant votre séjour à Louvo,

seigneur Sorasak, je vous prie de me le faire savoir. »

Il était préférable de se montrer courtois envers l'irascible

garçon. Son mauvais caractère et sa susceptibilité n'étaient

que trop légendaires. Tout à fait le genre d'homme à agir

avant de réfléchir. Il se repaissait de violence comme un

glouton de nourriture. Non que Phaulkon eût peur de lui,

mais sa nature imprévisible faisait de lui un adversaire

capricieux qu'il était préférable

d'apaiser dans toute la

mesure du possible.

Sorasak lui jeta un coup d'œil circonspect. «Au fait,

Excelence. J'ai appris que vous aviez arrêté un de mes amis

et j'aimerais en connaître la raison.»

Phaulkon eut l'air surpris. «De qui s'agit-il, mon Seigneur?

- D'un homme du nom de Somchai. Nous avions l'habitude

de boxer ensemble.

- Ah... Somchai. Il a été condamné à mort pour le meurtre

d'un prêtre catholique. »

En réalité, Phaulkon était très ennuyé de la lenteur avec

laquele l'affaire évoluait. Somchai n'avait pas parlé, même

sous la torture, et l'on n'attendait plus que la sentence de

mort venant de Sa Majesté. Le dernier espoir de Phaulkon

était que l'homme finisse par céder devant la menace d'être

dévoré par un tigre. Quant à Nelie, ele continuait à se

montrer réticente au sujet de la preuve qu'ele prétendait

détenir.

Sorasak prit une mine sceptique. «J'ai quelque mal à croire

en la culpabilité de Somchai, Excelence. N'oubliez pas qu'il

est lui-même catholique.

- Cependant des témoins l'ont bel et bien identifié, seigneur

Sorasak.

- Je crains que la preuve de son crime ne soit indéniable»,

renchérit de Bèze.

Le prêtre salua et regagna la chambre du roi. L'oeil sombre,

Sorasak le regarda disparaître.

« Les témoins peuvent aussi se tromper, Excelence, siffla-t-

il, et les témoignages être achetés. Si vous me le permettez,

je désirerais l'interroger moi-même.

- Je crains que ce soit impossible, mon Seigneur. Il est à

l'isolement au cachot.»

Les yeux de Sorasak se firent tout petits et une veine se mit

à battre sur son cou de taureau. «Je ne demande pas à le

voir seul, Excelence. Si vous le souhaitez, je suis prêt à

l'interroger en présence de vos gardes. »

Phaulkon n'attendait rien de bon de cet homme. Il pouvait

aussi bien essayer de tuer le prisonnier pour l'empêcher de

parler.

«Je suis désolé, mon Seigneur, l'homme est condamné. »

Sorasak le fixa d'un air irrité. «Seul le Seigneur de la Vie

peut prononcer une peine de mort.

- Et je suis certain qu 'il le fera dès qu'il sera rétabli. »

Les yeux de Sorasak se rétrécirent encore. « Pas s'il

apprend que Somchai est un de mes amis. »

Avant que Phaulkon ait pu réagir, Sorasak s'était élancé

dans la chambre royale. Phaulkon l'y suivit rapidement et ils

se prosternèrent côte à côte devant le lit du monarque. On

n'entendait que l'habituele respiration hachée de Naraï et

quelques ronflements.

En les voyant entrer, de Bèze esquissa un nouveau signe

d'impuissance.

Sorasak s'avança en rampant vers la princesse et la salua à

voix basse. Phaulkon fut surpris qu'ele ne lui reproche pas

ce manquement à l'étiquette.

«Honorable Princesse, poursuivit Sorasak à mi-voix, j'ai

appris que votre noble frère ordonnait d'arrêter tout le

monde. »

L'estomac de Phaulkon se noua. Son

stratagème alait-il être

L'estomac de Phaulkon se noua. Son stratagème alait-il être

dévoilé? La princesse joignit les mains au-dessus de son

front en un geste de prière et murmura avec désespoir:

«C'est chaque jour quelqu'un d'autre, jeune homme. Puisse

le Seigneur Bouddha rendre bientôt à mon noble frère sa

raison. »

Phaulkon poussa un soupir de soulagement. L'astucieux

jésuite avait réussi à la prévenir. Sorasak eut l'air satisfait.

« Dès que mon père ira mieux, je lui demanderai d'amener

son propre médecin. »

Phaulkon réfléchissait rapidement. Il devait faire en sorte

que les soi-disant délires du roi soient connus de tout le

Palais.

Sorasak s'adressa à lui. «Puis-je vous voir à l'extérieur,

Excelence?»

Phaulkon suivit de nouveau Sorasak dans l'antichambre où

ils se redressèrent. Le boxeur le regarda droit dans les yeux.

«Je vais être franc avec vous, Excelence. Vous savez, je le

pense, que lors de sa dernière visite ic mon père n'a pas été

traité avec le respect qui lui es dû. Il en a été très contrarié et cela l'a même

rendi malade. Je crois comprendre à

présent ce qui s'es. passé, mais il ignore lui-même ces

circonstances. Nous sommes tous préoccupés par l'état de

santé du Seigneur de la Vie, et j'aimerais que mon père

amène au chevet du roi le plus tôt possible son meileur

praticien. Mais, au vu de ces derniers malentendus, je dois

vous demander de lui délivrer un sauf-condu t que je lui

remettrai. Sans ce document et des excusts appropriées, je

doute qu'il me soit possible de persuader mon père de

remettre un pied au Palais.

- Je comprends parfaitement, mon Seigneur», répondit

Phaulkon en affectant la plus grande compréhension. «À la

vérité, certains membres de la garde du Palais seraient

gênés de se retrouver face à votre honorable père après

cette regrettable méprise. C'est pourquoi je dois vous

demander en retour qu'aucune représaile ne soit exercée à

leur encontre. Si vous êtes d'accord sur ce point, je

préparerai le document que vous me demandez. »

«Somchai est toujours vivant», annonça Sorasak à Petraja

qu'il avait retrouvé à la porte du monastère sous les fraîches

branches de l'arbre à pluie. «Mais il me

faudra des hommes

pour pénétrer dans la maison de Vichaiyen. J'ai découvert

pourquoi votre arrestation a été ordonnée. »

Il relata alors tout ce qui s'était passé au Palais. Petraja

l'écoutait avec un amusement à peine dissimulé jusqu'à ce

que Sorasak déclare fièrement: «Et j'ai obtenu un sauf-

conduit pour vous, père.»

Satisfait, Petraja saisit le document et sourit à son «fils».

Contrairement au garçon, il n'était pas dupe de ces soi-

disant arrestations multiples. Il s'agissait très probablement

d'un nouveau piège. Mais il avait repéré le sceau du

Barcalon sur le sauf-conduit et, au-dessus, l'écriture de

Vichaiyen. Cela pouvait servir.

«Tu as bien travailé, fils. A présent, écoute-moi

attentivement. Voilà ce que je veux que tu fasses...»

Petraja lui donna des instructions détaillées et les lui fit

répéter deux fois avant de le renvoyer.

Une heure plus tard, Sorasak arriva près d'un quai longeant

une petite rivière dans les environs de Louvo. A

Pitsanuloke, il ne se déplaçait jamais sans une nombreuse

escorte, ainsi que l'exigeait son rang élevé, et il était heureux de pouvoir

circuler librement comme un citoyen ordinaire. Il

roula les épaules et sourit. Avec le document qu'il tenait à la

main, il se sentait aussi exalté que s'il était en train de ratisser le pays à la recherche d'un bon combat.

Sur le quai, il acheta quelques gâteaux de riz et loua la petite barque d'un vendeur qui s'était mis à l'abri du redoutable

soleil de midi. Il n'y avait pas grand monde à cette heure et

les quelques personnes réfugiées à

l'ombre clémente de

leurs maisons étaient trop somnolentes pour lui prêter

attention.

Il loua l'embarcation pour toute la journée et, sans s'éloigner

beaucoup de la rive, se mit à ramer en direction d'un groupe

de huttes sur pilotis. Habile à manœuvrer le petit bateau, il

ne mit pas longtemps à accoster près d'une sorte d'échele

dont les degrés conduisaient à l'une des huttes. Toutes les

habitations à la ronde semblaient désertes et on ne voyait

personne, à l'exception d'un ou deux pêcheurs occupés à

jeter des filets dans la rivière.

Il escalada les marches conduisant à l'unique pièce. Le

mobilier y était modeste : des nattes de joncs jetées sur le

sol, un paravent de bambou et une cruche d'eau pour le

bain. Une grande feuile de bananier, posée par terre,

contenait les restes d'un repas de midi. Du papier de riz, des

plumes de canard et quelques manuscrits déroulés étaient

éparpilés çà et là. Dans un coin, un homme aux cheveux

blancs ronflait doucement.

Sorasak toussa et le vieil homme ouvrit enfin les yeux. En

apercevant un visiteur, il se jeta sur ses coudes pour se

prosterner.

«Pardonne-moi de te réveiler, dit Sorasak d'un ton plus

aimable que de coutume. Mais je suis pressé.

- Puissant Seigneur, tout l'honneur est pour moi. Je suis

votre serviteur. »

Le vieilard semblait nerveux et l'on aurait dit qu'il avait déjà eu affaire à Sorasak précédemment.

« Et tes yeux, comment vont-ils ?

- Que le Seigneur Bouddha soit loué. Sans eux, il me serait

impossible d'exercer mon commerce.»

Sorasak fit danser les pièces de monnaie qu'il portait dans

sa poche, reliquat du dernier prix qu'il avait remporté sur le

ring. Les yeux du vieilard brilèrent de convoitise.

«Vieil homme, je te récompenserai généreusement si tu mets

de côté ton autre travail. J'ai quelque chose à te demander

qui ne souffre aucun retard. C'est Son Excelence le général

Petraja qui m'envoie.»

Au nom de Petraja, le Siamois s'aplatit plus bas encore. «

Puissant Seigneur, je reçois vos ordres.

- Bien, alors approche. »

Le vieil homme rampa dans la direction de Sorasak.

Comparé au puissant boxeur, il semblait encore plus frêle et

plus fragile. Il tendit une main pour

saisir le document que

Sorasak tira de sa poche mais quand ses yeux tombèrent

sur le sceau du grand Bar-calon, il frissonna.

«Le général Petraja a préparé une lettre. Il veut que tu la

copies en imitant l'écriture du Barcalon.»

De plus en plus mal à l'aise, le vieil homme continuait de

fixer le sceau.

« Personne ne m'a vu entrer et personne ne me -verra

sortir», précisa Sorasak.

Il fit de nouveau sauter les pièces de monnaie dans sa

poche. « Et, bien que cela ne présente aucun risque, je te

paierai le double de ce que tu demandes d'habitude pour tes

bons services. Après tout, toi et mon père êtes de vieux

amis. »

Tout en marmonnant des prières angoissées, le vieux scribe

rassembla son matériel et s'assit près de la fenêtre, jambes

croisées. Sorasak commença à dicter.

Lorsqu'il réalisa pleinement ce qu'il était en train d'écrire, le vieilard se mit à transpirer et déposa sa plume. Sorasak se

dressa au-dessus de lui d'un air menaçant. Ses cuisses

musclées étaient presque aussi larges que la poitrine

haletante de son interlocuteur.

«Continue d'écrire! aboya-t-il.

- Mais... protesta le scribe en tremblant de tous ses

membres, on pourrait me mettre à mort pour cela !

- Un sort sûrement plus agréable que d'être la cible de mon

courroux, vieil homme ! » Les yeux de Sorasak jetaient des

éclairs. «Nous ne manquons pas de scribes dans cette vile,

crois-moi. Pourquoi es-tu aussi lâche? Le général Petraja

m'a assuré que ce travail n'entraînera pour toi aucune

conséquence. Je triplerai la somme et tout sera fini. A

présent, remets-toi au travail ! »

Le vieilard lui jeta un regard implorant mais, devant

l'expression inflexible de Sorasak, il se résigna et haussa les

épaules. « Si cela doit être ma dernière lettre, qu'il en soit

ainsi.

- Rassure-toi, lança Sorasak avec un sourire arrogant. Tu

en écriras encore bien d'autres... »

Lentement, il continua à dicter et le vieil homme s'absorba

dans son travail mais, quand il lui falut imiter le sceau du

Barcalon à la fin de la lettre, ses scrupules resurgirent en

force. Ses doigts tremblaient si violemment qu'ils ne

pouvaient plus tenir sa plume. Sorasak ne lui accorda pas

de répit. Usant à la fois de la menace et de la promesse

d'argent supplémentaire, il réussit à galvaniser le courage du

scribe jusqu'à ce que tout fût terminé.

« A présent, écris cette phrase au-dessous du sceau - la

dernière. Applique-toi, c'est important. »

Le vieilard s'efforça de retrouver son calme. Quand sa main

fut plus ferme, Sorasak dicta les derniers mots de la lettre.

Puis il examina le document et sourit, satisfait. L'écriture du

Barcalon et son sceau avaient été parfaitement imités.

«Tes talents n'ont pas diminué avec l'âge, vieil homme. Il se

peut que j'aie encore besoin de toi à l'avenir. Seuls tes

bavardages pourraient te nuire. Inutile, donc, de te

recommander le silence. »

Le scribe le regarda partir et soupira, à demi rassuré par la

haute pile de pièces de monnaie posée devant lui.

Le Seigneur de la Vie reprit conscience une heure avant

l'aube. Il s'assit dans son lit et regarda autour de lui, une

expression de confusion sur le visage, tandis que des

pensées contradictoires se livraient bataile dans son esprit.

Il avait du mal à faire le point après ces

longs jours de total

abattement. Alors qu'il essayait de mettre de l'ordre dans ce

chaos, un fait revenait sans cesse sur le devant de la scène,

dominant tous les autres : la trahison de Petraja. Le terrible

coup que venait de lui infliger son ami d'enfance le forçait

maintenant à reconsidérer tour à tour chacun de ses vieux

courtisans. A qui donc pouvait-il encore faire confiance ?

Le roi regarda à nouveau autour de lui. A la lueur d'une

chandele vacilante, il constata que tous étaient endormis :

sa sœur, affalée sur une montagne de coussins, et plusieurs

esclaves féminines roulées en boule dans les coins de la

pièce. Près de la porte, un garde remua et ouvrit un œil. Dès

qu'il vit le roi assis, il se prosterna aussitôt. Sur un signe, il s'avança en rampant vers le lit.

«Va chercher dame Sunida, chuchota Sa Majesté pour ne

pas éveiler les autres.

- Auguste et Puissant Seigneur, je reçois vos ordres »,

psalmodia le garde d'une voix étouffée en rampant à

reculons.

Sunida était la seule personne dont le roi était absolument

sûr et il l'avait toujours tenue en haute estime. Il se rappela

comment, à son arrivée dans le Palais, ele lui avait

consciencieusement rapporté tous les mouvements de

Vichaiyen malgré l'amour qu'ele éprouvait déjà pour lui. En

dépit de sévères luttes intérieures, sa loyauté n'avait jamais

faili et sa fidélité à la couronne l'avait toujours emporté. Le

roi était certain que cette loyauté était toujours aussi solide, aussi solide que l'amour que Sunida portait à Vichaiyen. Il

pouvait compter sur ele.

Il s'adossa paisiblement à ses oreilers et demeura

parfaitement silencieux, attentif à ne pas réveiler sa sœur. Il

ne voulait pas que quelqu'un s'interpose dans le cours de ses

pensées et il savait qu'ele insisterait immédiatement pour

aler chercher le docteur farang qui dormait dans la pièce à

côté. Il aimait beaucoup le petit jésuite mais, pour l 'instant, il devait prendre

certaines décisions pendant que son esprit

était clair. Qui pouvait dire combien de temps cette clarté de

pensée durerait ?

Sunida suivit le garde en direction des appartements royaux,

son cœur battant à tout rompre. Il y avait si longtemps que

le Seigneur de la Vie ne l'avait fait appeler! Lui... le

Chakravatin maître du monde, l'incarnation des dieux sur

cette terre...

Ele vit les deux eunuques postés à l'entrée échanger des

sourires amusés en la voyant approcher. Ils devaient

s'étonner que le Seigneur de la Vie réclame les services

d'une concubine à pareile heure. Peut-être se sentait-il

mieux? Le fait que Sunida était la maîtresse de Vichaiyen et

non du roi était un secret bien gardé, et les rares personnes

connaissant la vérité avaient dû prêter serment de ne jamais

la révéler, sous peine de mort.

Terriblement intimidée, Sunida atteignit la porte de la

chambre royale et tomba le front contre terre. C'était

seulement la troisième fois qu'ele se retrouvait en présence

du Seigneur de la Vie et ele ne l'avait jamais rencontré

jusqu'ici dans sa chambre à coucher privée.

Immobile, la tête enfouie dans l'épais tapis persan, ele

attendit. Comme dans un rêve, ele entendit la voix du roi

qui s'adressait à ele. Il parlait d'un ton calme, apaisant.

«Approche, petite souris. Viens tout près de moi.»

Sunida se traîna sur les coudes et les genoux jus-qu'au bord

du lit, essayant tant bien que mal de réprimer ses

tremblements.

«Plus près encore», l'encouragea la voix.

Violemment émue, ele s'approcha tout doucement sachant

que le protocole séculaire interdisait à quiconque de se tenir

aussi près du Maître de la Vie. Ele s'attendait à ce que

l'ordre de s'arrêter tombe à tout moment, mais il ne vint pas

et, sans qu'ele s'en soit rendu compte, ele sentit soudain la

présence du roi juste au-dessus d'ele. La

respiration du

vieux monarque était sifflante, laborieuse, ele la sentait sur

son visage comme un souffle d'air déplacé par un éventail.

Du coin de l'œil, ele aperçut la princesse royale, accroupie

contre le mur, et plusieurs esclaves féminines prosternées

près d'ele. Malgré l'heure matinale, ele constata que toutes

étaient bien réveilées et observaient discrètement la scène

avec un vif intérêt.

Soudain une main se posa sur son épaule. Un frisson la

secoua. Le roi l'avait touchée! Ele en ressentit à la fois de la fierté et une terreur sacrée.

«C'est un temps d'épreuves, petite souris, et des traîtres ont

profité de notre mauvaise santé. Mais ils nous ont incité à

nous accrocher à la vie avec une vigueur renouvelée, afin de

ne pas les laisser mener à bien leurs vils

projets. »

Sunida sentit son estomac se nouer. D'étranges rumeurs

circulaient dans le quartier des femmes. On racontait même

que l'ordre avait été donné d'arrêter le général Petraja. Cela

semblait inconcevable. Le Maître de la Vie évoquait-il cette

situation? Sa première pensée fut pour la sécurité de son

amant, Vichaiyen. N'avait-il pas évoqué, lui aussi, des temps

incertains? Et que dire de la terrible prédiction de mère

Somkit? C'était une pensée insupportable. Un nouveau

frisson la parcourut. La main du roi tapota doucement son

épaule et, à ce seul contact, ele fut rassérénée.

«Toi, petite souris, tu seras notre envoyée spéciale. Nous

alons te donner une escorte et tout l'argent nécessaire. Tu

vas rassembler les vêtements dont tu as

besoin et partir pour

Ayuthia. Nous chargerons les nurses royales de prendre

soin de ton enfant. Là-bas, tu te rendras au Palais et tu

demanderas à notre file Yotatep de revenir vers nous. Tu lui

diras que son père lui pardonne et qu'il a des choses

importantes à lui révéler avant sa mort prochaine. »

Sunida ravala ses larmes à la pensée que le Seigneur de la

Vie alait les quitter pour toujours.

« Auguste et Puissant Seigneur, je reçois vos ordres »,

réussit-ele à murmurer tant bien que mal.

Ele rampa à reculons, le cœur plein d'amour et de tristesse

pour son maître, le Seigneur de la Vie.

À peine avait-ele regagné ses appartements qu'ele remplit

un petit sac de coton de panungs propres et joua avec la

petite Supinda tout en pliant ses

vêtements en piles bien

nettes. Pendant ces préparatifs, un esclave lui apporta un

grand sac rempli de pièces d'argent ainsi qu'un sauf-conduit

l'autorisant à quitter l'enceinte du Palais.

Ele se changea pour revêtir un panung mauve bordé de

broderies d'or et prit la petite Supinda dans ses bras pour

l'embrasser une dernière fois. Fièrement, ele lui expliqua

que le roi lui avait confié une mission qui la tiendrait éloignée quelques jours.

Quand ele présenta son sauf-conduit au portail, l'aube

pointait. Une lueur orange emplissait le ciel, l'air était vif,

transparent. En regardant autour d'ele, ele fut soudain

tentée de rendre une rapide visite à Phaulkon dont la

demeure se trouvait juste sur le chemin du fleuve. Ele le

surprendrait quelques instants seulement

avant de reprendre

sa route. Non seulement ele mourait d'envie de partager

avec lui l'honneur insigne que lui faisait le Seigneur de la Vie, mais ele en profiterait pour avertir son amant qu'ele serait

absente du Palais quelque temps.

Ele déclara aux deux gardes qui l'escortaient qu'ele avait un

message à délivrer à la maison du seigneur Vichaiyen et

qu'ils devaient l'y accompagner d'abord.

Ele n était encore jamais alée chez Phaulkon et avait un peu

peur à l'idée du risque qu'ele prenait. Ele savait que dame

Maria, son honorable première épouse, ne résidait pas à

Louvo, mais ele n'ignorait pas non plus que cette dernière

veilait attentivement à ce qu'aucune autre femme ne

s'approche de son mari.

A la porte principale, ele montra le sauf-conduit royal qui

suscita aussitôt le respect des gardes de Phaulkon et

demanda à parler à Sarit, le vieux majordome qu'ele avait

connu à Ayuthia. Puis ele pria ses gardes de l'attendre au-

dehors. Quand le vieux domestique apparut, il sursauta en la

reconnaissant et lui adressa un chaleureux sourire de

bienvenue. A l'époque où Sunida vivait chez le Barcalon,

ele avait été très populaire auprès du

personnel de la

maison.

«Dame Sunida! Quele surprise! Le maître sera sûrement

enchanté. Il se promène au bord du fleuve. »

Le sourire du vieux serviteur s'effaça, et son visage devint

soucieux. «A vrai dire, il semble préoccupé ces jours-ci, et

ses promenades sont plus longues que de coutume. Peut-

être serez-vous en mesure de soulager ses inquiétudes. »

Sunida s'assombrit. «J'essaierai. Savez-vous quand il

rentrera? Je ne puis rester longtemps.

- Bientôt, certainement. Attendez-le, je vous en prie. Votre

présence lui fera du bien.

- Juste quelques minutes, alors. »

Sunida suivit le vieux majordome aux cheveux blancs à

travers les délicieux jardins ornés de

frais bassins et de

buissons tailés en forme d'animaux. Ele soupira devant tant

de beauté. Une merveileuse demeure pour un maître

merveileux. Que le Seigneur Bouddha lui accorde d'en

profiter encore de nombreuses années... Mais la sinistre

prédiction de mère Somkit hantait toujours son esprit.

Le vieux serviteur la conduisit dans le grand salon et, après

s'être incliné, se retira pour aler commander des

rafraîchissements.

Fascinée, Sunida examinait autour d'ele les objets que son

bien-aimé avait choisis pour meubler son

décor quotidien. On aurait dit une enfant assistani pour la

première fois à une fête au temple. Soudain ele vit quelqu'un

assis à un bureau, dans un angle reculé de la pièce. Quand il

tourna la tête dans Se direction, ele sursauta, surprise que le

majordome ne lui ait pas signalé la présence d'un autre

visiteur La lumière du jour était encore faible et il lui falul

quelque temps pour accommoder sa vision.

Stupéfaite, ele reconnut son bien-aimé, Vichaiyen. Pourquoi

donc Sarit l'avait-il conduite ici? L'âge lui jouait-il des tours?

A moins qu'il ait ignoré que son maître

était déjà rentré de

sa promenade. Comme Vichaiyen paraissait jeune et beau

dans la douce lueur du petit matin !

Ele s'avança en rampant vers le bureau et se prosterna.

«Seigneur et Maître, j'implore votre pardon pour cette

intrusion. Mais je n'ai pu supporter l'idée de passer si près

de votre maison sans venir vous surprendre. »

Il quitta le bureau où il écrivait et s'avança vers ele en lui

faisant signe de se redresser. Ele se sentit soudain mal à

l'aise. Ce n'était pas le genre de Vichaiyen de garder ainsi le

silence. Sa visite inattendue lui déplaisait-ele? S'efforçait-il de contenir sa colère comme ele lui avait appris à le faire il

y avait déjà longtemps?

Ne sachant que faire, ele se leva, hésitante, et le regarda.

Que s'était-il donc passé? Le visage de son bien-aimé

semblait plus jeune et ses cheveux plus bouclés. Une terreur

superstitieuse s'empara d'ele. Oh ! Seigneur Bouddha, viens

à notre secours ! Était-ce le premier signe du destin qui les

menaçait? Lui était-il donné d'apercevoir précocement

l'image de sa renaissance ?

Mark la fixait, figé sur place. Il n'avait jamais vu une femme

aussi splendide. Ele ressemblait à une statue avec ses

formes voluptueuses, son visage aux traits fins rehaussé par

de hautes pommettes ciselées, ses grands yeux en amande

qui le contemplaient, terrifiés. Voyant qu'ele tremblait

comme une feuile, il s'avança pour lui toucher le bras afin de

la réconforter. Ele sursauta comme un animal apeuré.

«Je vous en prie, parlez-moi, qui que

vous soyez... »

implora Sunida.

Mark comprenait déjà assez bien le siamois. Son

application au travail et ses dons naturels pour les langues

avaient porté leurs fruits. «Je m'appele Mark Tucker. Je

vous en prie... n'ayez pas peur. » Il lui sourit et vit qu'ele se détendait un peu.

«Muk Tuka?» répéta-t-ele laborieusement en s'ef-forçant

de prononcer son nom comme lui.

Il sourit à nouveau. «C'est déjà mieux.»

Sunida l'examinait d'un œil pénétrant. Pour un fantôme, il

avait l'air plutôt amical. Lentement, rassemblant tout son

courage, ele tendit la main vers lui. Il fit de même et leurs

doigts s'effleurèrent brièvement. En sentant le contact chaud

de sa peau contre la sienne, ele recula vivement son bras.

Ce fantôme avait quelque chose d'humain... «Qui êtes-

vous?» souffla-t-ele en le dévorant des yeux.

Il ne pouvait supporter de la voir aussi troublée. «Je suis le

fils du seigneur Phaulkon.

- Le fils du seigneur Phaulkon ? » répéta-t-ele, abasourdie.

Comme il était étrange que son maître n'ait jamais mentionné

son existence. Pourtant, ils n'avaient guère de secrets entre

eux.

Bien qu'ele sût qu'il était incorrect de poser une autre

question, sa curiosité l'emporta. «Et qui est votre honorable

mère, je vous prie ? »

Il sourit. « Une dame anglaise. »

Oh ! miséricordieux Bouddha, songea Sunida. Mais qui

donc, alors, était l'épouse principale du Barca-lon? La dame

anglaise ou dame Maria? Un homme ne

pouvait avoir deux

premières épouses.

« Et vous ? Qui êtes-vous ? » interrogea-t-il.

Ele hésita. «Je m'appele Sunida.

- Êtes-vous une amie de mon père ? »

Subjugué par la beauté de la jeune femme, il restait planté

là, à la dévorer des yeux.

Sunida réfléchit rapidement. Devait-ele révéler son identité?

Ele n'avait pas à en avoir honte. Bin au contraire même,

ele avait tout lieu d'être fière de sa position. Mais, avec ces

farangs, mieux valait se montrer prudente. Ils avaient parfois

d'étranges idées. Le garçon était très jeune et très beau, et

son regard ardent exprimait un peu plus que de la simple cur

o-sité. Il était peut-être préférable de se présenter av£ nt

qu'il n'y ait quelque malheureux

malentendu.

«Je suis la seconde épouse de votre honorable père. »

Ce fut au tour de Mark de sursauter. Ele vit pisser sur son

visage une expression de regret. C'était étonnant de

constater à quel point il ressemblai à Vichaiyen. La première

surprise passée, ele fut triste à l'idée que son maître ne lui

eût jamais parlé de lui. Pourquoi avait-il dissimulé l'existence de cet enfant? Il

aurait dû, au contraire, s'enorgueilir d'avoir un fils premier-né. Mais alors... pourquoi répétait-il eue

Supinda était son premier enfant?

Non que Sunida se sentît le moins du monde jalouse.

Simplement, ele était triste qu'il n'ait pas jugé bon de se

confier à ele. Mais peut-être avait-il pour cela i ne bonne

raison. Ele espéra qu'il ne serait pas fâché de ce qu'ele

venait de découvrir.

Mark continuait à la regarder, hypnotisé. « Mon père a-t-il

encore d'autres épouses ? » demanda-t-il à brile-pourpoint.

Sunida eut un sourire réservé. «Vous le lui demanderez. »

Il prit une profonde inspiration et balbutia: «Vous... vous

êtes... très bele. »

Sunida baissa les yeux. « Merci. »

Il y eut un silence.

«Je suis venue voir votre honorable

père, reprit-ele. Sera-t-

il bientôt de retour?

- Il aime se promener de bon matin le long du fleuve pour

contempler le lever du soleil. Il dit que c'est le meileur

moment de la journée pour réflé-

chir. » Mark porta son regard vers la fenêtre. « Il fait jour

maintenant, il ne devrait pas tarder. »

Sunida l'observa avec douceur. «Vous parlez bien le

siamois. Etes-vous ici depuis longtemps?

- Quelques jours seulement. Mais j'ai un bon professeur et

le désir d'apprendre.

- Je suppose que vous avez hérité des dons de votre père.

Ainsi, la petite Sup... »

Ele se mordit la langue avant d'avoir prononcé le nom de sa

file. Il pourrait se révéler inopportun d'apprendre au jeune

homme l'existence d'une petite sœur.

« Avez-vous des enfants avec mon père ? » demanda Mark

comme s'il avait deviné la cause de son embarras.

Sunida se figea, cherchant désespérément la bonne réponse.

Ele ne voulait pas lui mentir. Après tout, il était le fils de son maître. Mais que dirait Vichaiyen s'il découvrait qu'ele avait

trop parlé? Ne lui avait-il pas dissimulé pendant des années

l'existence de ce garçon ?

«C'est une question que vous devrez poser à votre

honorable père, finit-ele par dire.

- Encore une ? »

Mark la regarda en souriant. Il connaissait la sévérité et la

rigueur des règles hiérarchiques au Siam, mais c'était autre

chose que de s'y trouver confronté. S'il demandait à Sunida

ce qu'ele pensait de ce magnifique lever

de soleil, le

renverrait-ele à nouveau à son maître au lieu de répondre ?

«J'ai toujours désiré avoir des frères et des sœurs, dit-il en

l'observant attentivement. Je suis fils unique et j'ai été

solitaire toute ma vie. »

Ele garda un visage impassible. Manifestement, ce garçon

était aussi inteligent que son père, mais ele n'alait pas

tomber dans le piège et lui dire la vérité.

Une voix féminine se fit soudain entendre dans le corridor.

Sunida, affolée, reconnut l'accent d'une voix farang.

«Je dois partir, dit-ele vivement.

- Restez, je vous en prie, supplia Mark en se pla-

çant sur le chemin de la porte. Il faut que vous rencontriez

ma mère. »

Au même instant, Nelie pénétra dans la

pièce. Ne pouvant

s'échapper, Sunida se prosterna front contie terre, mais

Mark l'obligea à se relever sous le regard stupéfait de

Nelie. Tête baissée, Sunida demeura debout devant ele.

Malgré son désir de s'en aler aj plus vite, la curiosité fut la

plus forte et ele coula u i regard vers la mem. Quel teint

superbe ele avait ! Plus blanc que le riz! Et ses cheveux...

On aurait dit la couleur du soleil levant. Sunida n'avait jamais rien vu d^ semblable. C'était une grande femme, aussi

grand.? que Sunida qui, pourtant, dépassait largement les

autres Siamoises.

Son esprit lui commandait de partir, mais ses jambes se

refusaient à bouger. Il y avait quelque chost de fascinant

chez cette femme farang. Ele était tele ment différente de

dame Maria.

« Mère, je te présente la seconde épouse de mor père. Ele

s'appele Sunida.»

Les yeux de Nelie vacilèrent quelques secondes. Puis,

aussi calmement que possible, ele examina Sunida avec une

expression de bienveilance.

Tandis que la mère et le fils échangeaient quelques paroles,

Sunida se sentit aussitôt ragailardie. Ele

ne comprenait pas

un mot de ce qui se disait, mais ele était sûre que le garçon

avait parlé gentiment d'ele. Il devait avoir expliqué à sa

mère qui ele était. Apparemment, la mem ne paraissait pas

s'en émouvoir. Était-il possible que des femmes farangs

puissent comprendre qu'un homme ne se satisfasse pas

d'une seule compagne? Existait-il des femmes farangs qui

pensaient différemment de dame Maria? Son excitation

s'accrut quand ele vit la mem lui adresser son plus radieux

sourire. Instinctivement, ele se sentit attirée vers cette

étrangère. Malheureusement, ele semblait ignorer le

siamois, contrairement à son fils.

«Ma foi, on ne peut pas reprocher à Constant de manquer

de goût», déclara Nelie.

Ele aussi, pour quelque inexplicable raison, se sen-tait

attirée par Sunida. «Une seconde épouse, as-tu dit?

demanda-t-ele à Mark. Crois-tu qu'ele ait des enfants ? »

Mark sourit. «C'est une question qu'il te faudra poser à mon

père.

- Que veux-tu dire ?

- Je le lui ai demandé, mais ele n'a pas voulu me répondre.

On dirait qu'ele a peur.»

Nelie se mit à rire. «Ele n'a rien à craindre de moi. Peux-tu

le lui expliquer?» Ele sourit une nouvele fois à Sunida pour

l'encourager et fit le geste de bercer un enfant dans ses bras

en lui jetant un regard interrogateur.

Voyant que Sunida voulait à nouveau se prosterner, Mark la

retint. « Ma mère désire savoir si vous avez des enfants. Ele

serait très heureuse si c'était le cas. »

Sunida réfléchit. Selon la règle, ele se devait de répondre à

l'épouse principale. Mais s'agissait-il bien de l'épouse

principale? Pouvait-il en être autrement puisqu'ele avait

donné au Barcalon un fils premier-né? Quele était la

véritable place de dame Maria dans ce cas? A bien y

réfléchir, la situation paraissait plutôt embarrassante. Mais

cette dame farang semblait si aimable, si compréhensive.

«Je vous prie de dire à votre honorable mère que j'ai une

petite file de quatre ans», dit-ele finalement.

Mark transmit le message à Nelie et tous deux sourirent,

enchantés.

«Une sœur, enfin! s'exclama Mark, ravi. Et dire qu'il m'a

falu traverser la moitié du monde pour la découvrir.

- C'est sans doute une beauté comme sa mère, observa

Nelie. Dis-lui combien nous sommes heureux de cette

nouvele. »

Soulagée, Sunida laissa échapper un petit soupir heureux.

Ele était impatiente de connaître la position de dame Maria

dans tout cela. En attendant, son instinct lui soufflait que,

pour une première rencontre, ils avaient échangé

suffisamment d'informations.

«Veuilez dire à votre honorable mère que je lui suis toute

dévouée, dit-ele à Mark. Cependant je la prie de me

donner l'autorisation de partir car je suis chargée d'une

mission par le roi. »

Cette fois, Mark ne put empêcher Sunida de se prosterner

devant Nelie. Tandis qu'ele rampait à reculons vers la

porte, Mark lui demanda si ele avait un message pour son

père.

Sunida sourit.

« Dites à mon maître, je vous prie, que j'étais venue pour le

surprendre mais que c'est lui qui m'a surprise. »

24

C'était une nuit sans lune et, durant l'heure qui précéda

l'aube, Sorasak n'avait cessé de

surveiler la maison de

Phaulkon, dissimulé derrière un épais buisson de bananiers

qui tapissait un terrain surélevé, non loin de la rive du fleuve.

De ses yeux perçants, il guettait le moindre mouvement.

Grâce à sa position en hauteur, il pouvait apercevoir au-

dessous de lui les feux de la garde de nuit. Les voix des

hommes se mêlaient au chœur des grenouiles et des grilons

qui emplissait la nuit. Au-dessus de lui, un ciel sans nuages

déroulait le dessin compliqué de constelations étincelantes.

Peu à peu, les oiseaux commencèrent à pépier tandis qu'une

vague lueur teintait l'horizon. Un serpent rampa devant lui

pour gagner le bord de l'eau tandis que les premiers signes

d'animation se manifestaient dans la grande maison. Depuis

la branche d'un arbre voisin, un gecko

lança son appel sur

deux notes et projeta sa langue au-dehors pour attraper sa

première victime.

Un nouveau jour prenait vie.

Il ne bougeait pas, regardant l'aube se lever, repé-rant peu à

peu les (ormes floues qui se matérialisaient autour de lui. Les

toits recourbés de l'imposante demeure dominaient les

huttes construites sur le vaste domaine.

Des silhouettes

commençaient à émerger et à silonner la cour intérieure

dans toutes les directions. On disait que le Barcalon

possédait à Louvo près de deux cents serviteurs, et le

double dans sa résidence d'Avuthia.

Cette seule pensée rendit Sorasak furieux. Il fronça les

sourcils et pensa : quand je serai roi, il n'y aura plus de place dans ce pays pour des Barcalons farangs.

L'aube était déjà levée depuis une bonne demi-heure quand

il vit Phaulkon franchir le portail accompagné d'une vingtaine

d'hommes et se diriger à grands pas vers le Palais. La veile,

Sorasak avait effectué une reconnaissance des environs et

choisi soigneusement sa position. Ici, tapi au cœur d'une

épaisse végétation, éloigné de tout sentier, il avait un poste

de choix pour ne rien perdre de ce qui se

passait en

contrebas.

Il attendit encore un peu puis, tête baissée, quitta son abri,

marchant pieds nus sans faire de bruit. Ses deux complices -

des hommes de Petraja - étaient si bien cachés qu'il failit les

manquer. Ils avaient revêtu la tunique rouge des gardes du

Palais et tendirent un costume semblable à Sorasak. Après

quoi, tous trois s'engagèrent sur le chemin menant à la

maison du Barcalon. Quelques minutes plus tôt, Phaulkon

avait lui-même parcouru rapidement ce sentier, mais dans la

direction opposée.

Ils ne firent rien pour se dissimuler tandis qu'ils approchaient du portail avec cet air d'autorité qui convenait à un capitaine

de la garde royale et à ses deux subordonnés. A la porte,

Sorasak demanda d'un ton hautain à voir Son Excelence le

Barcalon. Un garde en uniforme l'informa que ce dernier

n'était pas chez lui.

« Dans ce cas, faites venir son secrétaire car je viens tout

exprès du Palais pour une affaire officiele.

- Son Excelence est partie pour un bon moment >, répliqua

le garde sans faire mine de bouger. «Il vaut mieux que vous

reveniez plus tard. »

Sorasak bomba le torse d'un air important. «C'eît le

Seigneur de la Vie en personne qui m'envoie. Ausî i veuilez

appeler immédiatement un responsable. »

Le garde hésita puis se décida enfin à aler chercher

quelqu'un. Sorasak avait vu le capitaine des gardes de

Phaulkon - le seul homme susceptible de le reconnaître -

partir pour le palais avec son maître. I ne risquait pas, ainsi, d'être démasqué. D'aileurs i vivait en exil depuis quatre ans,

et peu de gens st souvenaient de lui. Il valait mieux,

néanmoins, ne pas s'éterniser ici. Si le roi était encore trop

malade pour parler, Phaulkon pouvait être de retour plus

vite que prévu.

Ce ne fut pas un homme, mais plusieurs qui revinrent en

compagnie du garde. Un petit homme sec et nerveux

s'approcha. A l'évidence, il ne s'agissait pas d'un soldat.

«Vous avez un ordre de mission royal? demanda-t-il en

examinant Sorasak d'un œil soupçonneux. Avez-vous des

documents ?

- Qui êtes-vous ? interrogea Sorasak avec le même air

d'autorité.

- Le secrétaire du seigneur Phaulkon. »

Sorasak produisit la lettre qu'il avait dictée la

veile au faussaire. Le jeune homme l'examina, l'air hésitant.

« Mais ce pli est signé de Son Excelence le Barca-lon,

observa-t-il, et non du Seigneur de la Vie. »

Sorasak le toisa comme s'il était sur le point de perdre

patience.

«Vous ignorez peut-être que le Seigneur de la Vie n'est pas

actuelement en état de signer quoi que ce soit. La lettre a

été dictée et le Barcalon y a apposé son sceau. Voulez-vous

lire les instructions au bas de ce document ? »

Le secrétaire s'exécuta et lut la phrase que Sorasak avait fait

ajouter par le faussaire, attestant que cette affaire était de la plus haute priorité. En cas d'absence du Barcalon, le porteur

du message était autorisé à interroger le prisonnier.

Le secrétaire passa la lettre à un colègue qui la lut à son

tour et la lui rendit. Personne ne semblait désireux de

prendre la responsabilité d'une tele décision.

«Écoutez, explosa Sorasak, j'ai une autorisation royale me

permettant d interroger le prisonnier. Je ne vais tout de

même pas m'enfuir avec lui ! »

Le secrétaire consulta les autres du regard et l'accord fut

finalement donné. Deux d'entre eux fouilèrent Sorasak pour

s'assurer qu'il ne portait pas d'armes.

«Suivez-moi», dit le secrétaire. Il désigna les deux

compagnons de Sorasak. « Mais les autres restent ici. »

Sorasak haussa les épaules et accompagna le jeune homme

jusqu'à un petit bâtiment extérieur surveilé par un régiment

de gardes. Un escalier menait à une pièce en sous-sol.

Voyant que les gardes s'apprêtaient à le suivre à l'intérieur,

Sorasak se tourna vers eux :

«Je dois parler au prisonnier en tête à tête. Comme il me

connaît, il révélera des choses qu'il ne dirait jamais devant

un tiers.»

Les gardes hésitèrent en interrogeant le secrétaire du regard.

Sorasak, impatienté, se tourna vers le jeune homme d'un air

sévère. « La lettre dit que je peux agir à ma convenance.

Attendez-moi ici. Ce ne sera pas long. »

Le secrétaire céda et un garde remit à Sorasak une

chandele tandis que l'autre poussait un gros verrou pour lui

permettre d'entrer. La porte de la celule se referma derrière

lui. Levant les yeux, Somchai scruta l'obscurité, inquiet de

cette nouvele visite. Lorsqu'il reconnut Sorasak, il alait

s'exclamer mais le jeune homme l'en empêcha d'un geste.

« Somchai, c'est bon de te voir, dit-il à voix basse. Je n'ai

pas beaucoup de temps. Aussi, écoute-moi bien.

- Je savais bien que votre père me viendrait en aide,

murmura Somchai avec excitation.

- Leur as-tu révélé quelque chose?» demanda Sorasak.

Somchai sourit d'un air entendu. «Seulement que je travaile

pour le Barcalon. »

Sorasak hocha la tête, satisfait. « Excelent. A quele heure

t'apporte-t-on ton repas ?

- A la tombée de la nuit, mon Seigneur.

- Bien, cela nous laisse un peu de temps. Voici ce que tu

dois faire : il va faloir que tu tues le garde qui t'apporte à

manger car il pourrait donner l'alerte.»

Sorasak esquissa un sourire. «Je t'ai vu sur le ring. Cela ne

devrait guère te poser de problème. Il n'y a que trois ou

quatre autres gardes ici, mais ils sont beaucoup plus

nombreux à la grande porte. Mes hommes et moi nous nous

en occuperons ; cependant nous ne pouvons pénétrer trop

loin à l'intérieur du domaine. Il te faudra donc, seul, maîtriser ceux qui gardent l'entrée de ta prison. L'élément de surprise

jouera en ta faveur et tu devrais y parvenir. Tout ce que tu

as à faire, c'est de gagner le grand portail. Là, tu te

retrouveras entre des mains amies. Nous t'y attendrons au

crépuscule. »

Somchai rayonnait. Il hocha vigoureusement la tête en signe

d'accord.

Sorasak se dirigea vers la porte; avant de sortir, il se

retourna, comme si une nouvele idée venait de lui venir à

l'esprit.

« Ne te préoccupe pas du nombre de ces chiens que tu

seras obligé de tuer. Ce ne sont que des hommes du

Barcalon, après tout. »

Somchai se baissa subitement et se mit en posture d'attaque.

Puis, rapide comme l'éclair, il esquissa plusieurs

mouvements dans le vide, comme confronté à un adversaire

imaginaire. «Ne vous faites pas de souci pour moi, lança-t-il

fièrement. Je serai prêt pour eux. »

En regagnant le portail en compagnie du secrétaire, Sorasak

déclara :

« Il a reconnu le meurtre mais ne manifeste aucun repentir et

ne parle que de s'enfuir. Il ne faut pas lui

faire confiance. Je vous recommande de

doubler la garde au

portail. »

En quittant la maison de Phaulkon, Sorasak se rendit

directement au monastère pour faire son rapport à Petraja.

«Il tentera de s'échapper, père, je vous le garantis. Nul

doute que les gardes l'abattront au cours de cette tentative.

»

Le général lui lança un regard satisfait.

«Tu as fait du bon

travail, fils.»

Une fois encore, il avait obtenu de l'abbé l'autorisation de

parler à Sorasak. Seule la crainte de ce que ces fanatiques

de chrétiens pouvaient bien projeter avait conduit l'austère

moine à faire une entorse au strict règlement du monastère.

Il falait bien que le général garde des liens avec le monde

extérieur. C'était l'avenir du bouddhisme qui était en jeu.

Sorasak lança à son père un regard perçant. «J'espère que

vous avez eu le temps de songer à ma requête, père. »

Les yeux de Petraja se rétrécirent. «J'y ai songé, fils, mais le moment n'est pas venu. Le peuple ne te connaît pas encore.

Tu es jeune et tu dois te montrer patient. »

Sorasak fit jouer ses muscles. «Jeune? Je suis plus âgé que

Piya qui a pourtant le soutien de ce serpent de Vichaiyen.

- Piya ne montera pas sur le trône du Siam.

- Qui le fera alors ? » lança Sorasak d'un ton agressif

Petraja eut un mince sourire. «Moi, et tu me succéderas. Je

ne vivrai pas éternelement. Apprends d'abord de moi tout

ce que tu pourras.»

Sorasak resta pour une fois sans réplique.

« Mais je croyais que vous souteniez Chao Fa Noi ? Quels

droits avez-vous au trône?

- Les droits d'un patriote. Et j'ai le soutien du clergé

bouddhiste. De plus, j'ai l'intention d'épouser Yotatep. Je

chasserai du Siam les farangs et, après moi, tu poursuivras

cette politique. »

Sorasak le contempla. La colère et la crainte l'habitaient

simultanément. Son père adoptif était le seul homme pour

lequel il éprouvait quelque considération - un sentiment qui

tenait presque du respect si jamais il savait ce que cela

voulait dire.

« Mais... et Chao Fa Noi ? Ne l'aviez-vous pas assuré de

votre soutien ? »

Les lèvres de Petraja se retroussèrent. «Tu ne devrais pas

ouvrir mes lettres, fils. Disons plutôt que Chao Fa Noi croit

que je le soutiens. »

Sorasak plissa les yeux. «J'ai davantage de droits légitimes

au trône que vous.

- Sans doute, mais il te faudra bien attendre ton tour. Je

préparerai la voie pour toi. Je veux que tu me succèdes non

parce que je t'ai élevé comme un fils, mais parce que je sais

que tu maintiendras le Siam entre des mains siamoises. »

Une veine se mit à battre sur la tempe de Sorasak. «

Pourquoi le Seigneur de la Vie n'a-t-il jamais voulu me

reconnaître ? »

Petraja s'était attendu à cette question.

«A cause des basses origines de ta mère. Et aussi parce que

tu étais un enfant vraiment indiscipliné, ce qui n'augurait rien de bon pour l'avenir du pays. Les astrologues de la

Cour

ont convaincu le roi de t'écar-ter. » Il posa une main sur

l'épaule du jeune homme. «Alons, garde ton calme. Je ferai

en sorte que tu reçoives la place qui te revient, mais par un

chemin détourné.

- Je veux parler au roi. II doit me reconnaître avant de

mourir.

- Si tu le fais, fils, je te souhaite bonne

chance. N'attends

cependant pas trop de cette confrontation. Tu ferais mieux

d'employer tes énergies à m'aider, que cela te plaise ou non.

Je représente pour toi la voie la plus sûre pour accéder au

trône et tes services me sont précieux.» Il sourit. «Ainsi, tu

vois, nous avons besoin l'un de l'autre.»

Sorasak le regarda. Peut-être bien que son père adoptif

avait raison, finalement. Il devait attendre son heure. Le

général ne serait pas éternel. Mais il parlerait au roi malgré

tout. Et si cette démarche échouait, il se rangerait au côté de

Petraja. Ainsi, il était sûr d'atteindre son but par un moyen

ou par un autre.

Petraja lut dans ses pensées.

«Va donc voir le roi pour t'ôter cette idée de la tête. Et

reviens ensuite vers moi. Si Somchai est éliminé, les

Français vont se dresser contre Vichaiyen et je serai prêt à

entrer en action. Aussi dépêche-toi. Mais il y a encore une

chose, mon garçon.

- Laquele?

- Il ne serait pas sage de faire état de mes projets auprès de

Sa Majesté. Tout obstacle sur le chemin qui doit m'amener

sur le trône jouera aussi contre toi et ton propre avènement.

»

25

Un changement était en train de se produire en Nelie.

Durant les premiers jours passés dans la demeure de

Phaulkon, ele avait mené une vie très réservée, broyant du

noir la plupart du temps. Mark avait été sa seule source de

joie. Ses yeux brilaient quand on lui parlait de ses succès, et

ele était fière de ses dons évidents. Ses progrès rapides en

siamois étaient pour ele une cause de fierté et, pour le reste

de la maisonnée, d'étonnement joyeux.

Assise dans sa chambre, Nelie s'interrogeait. Ses

sentiments à l'égard de Phaulkon avaient évolué. Son

ressentiment s'apaisait lentement, et ele se sentait plus

tolérante envers lui. Chaque fois qu'ele voyait sur le visage

de Mark un sourire heureux, ele sentait naître en ele un élan

d'affection pour son ancien amant. La passion vengeresse

qui l'animait au début de son voyage s'atténuait peu à peu.

Ele ne souhaitait plus, comme avant, la mort de Constant, et

commen-çait même à s'intéresser à lui. Mieux informée, à

présent, de la situation politique, ele

avait pris conscience

de la précarité grandissante de sa position et savait combien

il avait besoin du soutien de l'armée française.

Il avait délégué Ivatt à Bangkok pour obtenir une aide

urgente du général français. L'Anglais était parti trois jours

plus tôt et devait ensuite regagner rapidement Louvo après

avoir installé à Mergui un gouverneur intérimaire.

Manifestement, Phaulkon avait besoin de toute l'aide dont il

pouvait disposer.

Nelie n'avait jamais révélé à Mark les conditions du

testament de Jack Tucker. Et pourtant... tant pour le bien de

son fils que pour le sien propre, ele avait sérieusement

envisagé de tuer Phaulkon. Produit d'un esprit tortueux et

sadique, les dernières volontés de son mari étaient, hélas,

fort claires en la matière. Pendant longtemps, Nelie avait été

persuadée qu'ele était obligée de les respecter. La jalousie

de Jack était tele qu'il avait voulu, même dans la mort,

s'assurer que jamais Constant ne reviendrait dans la vie de

sa femme. Il falait donc qu'il meure lui aussi. Et Jack avait

savouré la pensée que ce serait de la main de Nelie. Car il

la savait prête à tout pour ne pas

retomber dans la pauvreté.

Il avait donc fait en sorte qu'ele ne puisse hériter de sa

fortune si ele n'apportait pas la preuve de la mort de

Phaulkon. Voilà pourquoi ele avait quitté l'Angleterre pour

entreprendre ce long voyage vers l'inconnu, poussée par la

rancune et le désir d'assurer l'avenir de son fils.

Mais la situation, aujourd'hui, prenait une autre tournure.

Ele ne pouvait pas s'en prendre à l'homme que Mark avait

manifestement tant de bonheur à appeler son « père ». Les

choses auraient été différentes si, comme ele l'avait d'abord

supposé, Phaulkon avait refusé de les voir ou de reconnaître

Mark. Non qu'il soit difficile de tuer un homme sans

méfiance, surtout si l'on était prêt à mourir soi-même au

cours de l'opération. Nelie l'aurait fait

pour Mark. Mais le

spectre tant abhorré de la misère s'éloignait et Phaulkon

sem-blait prêt à leur donner, à ele et à leur fils, tout l'argent qu'ils pouvaient désirer.

La découverte de Sunida avait également joué un rôle

essentiel dans cette lente transformation. Nelie était surprise

de constater à quel point la file lui plaisait. Sunida était de

cette sorte de femme dont le charme

opère aussi bien sur un

sexe que sur l'autre. Nelie avait été frappée par son

honnêteté, sa rectitude, sa loyauté. Visiblement, Sunida

aimait profondément Phaulkon. Un sentiment d'aileurs

partagé, car Phaulkon avait paru fort déçu en apprenant

pat-Mark qu'il l'avait manquée lors de sa dernière visite. Il

avait aussi promis au garçon d'arranger une rencontre avec

la petite Supinda.

Nelie avait pu constater que Mark avait été, lui aussi, très

impressionné par Sunida - quoique pour d'autres raisons. La

douceur et l'extrême beauté de la jeune Siamoise l'avaient

conquis et, plus d'une fois, il avait demandé à son père

quand ele reviendrait.

On frappa à la porte et Mark entra dans la pièce, sortant

tout juste d'une longue leçon de siamois. Depuis l'apparition

de Sunida trois jours plus tôt, l'enthousiasme de l'adolescent

pour cette langue n'avait fait que croître. Phaulkon avait

raconté à Nelie qu'il avait même prié son professeur de lui

enseigner la manière de s'adresser aux femmes selon les

meileures règles de la courtoisie. Il désirait s'informer du

statut exact des secondes épouses dans

la société siamoise.

Devant ce penchant si manifeste de Mark pour la bele

Sunida, Phaulkon et Nelie avaient ri ensemble de bon cœur

pour la première fois.

« Père pense que Sunida repassera par ici en regagnant le

Palais à son retour», dit Mark en s'asper-geant le visage et

le cou de l'eau contenue dans le bassin.

Nelie sourit. «J'en suis persuadée, mon

chéri.» Ele fit une

pause. « Crois-tu que je doive remettre à ton père la lettre

établissant un lien entre Somchai et Petraja ? »

Mark parut stupéfait. « Comment ? Vous voulez dire que

vous ne l'avez pas encore fait? Alors que père a tant besoin

de prouver son innocence ?

- C'est seulement que je dois me montrer prudente. Nous

n'avons pas d'autre moyen de pression sur lui.

- Mais pourquoi en avoir un ? » Il lui jeta un regard de

reproche. «Vous feriez mieux de lui remettre cette lettre

immédiatement. »

Ele aurait voulu pouvoir être aussi sûre de Phaulkon que

Mark l'était. Tout au fond de son cœur, les anciennes

blessures la faisaient encore souffrir. Si je lui remets ce

document, nous nous retrouverons entièrement entre ses

mains, songea-t-ele amèrement.

Comme Mark se déshabilait pour prendre son bain, Nelie

se glissa au-dehors et partit à la recherche du Barcalon. Ele

le trouva dans son bureau, penché sur des documents.

Depuis la mort de Somchai, il devenait de plus en plus

sombre. Nelie avait appris que la veile, à l'heure du repas,

le prisonnier était devenu fou. Il avait tué deux gardes et

s'était attaqué à une douzaine d'autres en tentant d'atteindre

le portail. Phaulkon ne pouvait blâmer ses soldats d'avoir

mis l'homme en pièces mais il ne parvenait toujours pas à

comprendre pourquoi Somchai avait agi de la sorte. Il aurait

dû savoir, pourtant, qu'il n'avait aucune chance, seul contre

un régiment entier de gardes. Cela

ressemblait à un suicide.

Courroucé par la manière dont son personnel avait laissé

entrer un inconnu dans la celule de Somchai, Phaulkon avait

déjà démis son secrétaire de ses fonctions. D'après la

description qui lui avait été faite du visiteur, il soupçonnait de qui il s'agissait.

Nelie toussota pour attirer son attention. «Je suis désolée

de vous déranger, Constant. Mais j'ai un

document à vous

remettre. »

Il leva les yeux pour la regarder. Ele portait un panung d'un

vert délicat qui mettait en valeur son épaisse chevelure

auburn. Le châle qui pendait négligemment de ses épaules

laissait entrevoir une peau blanche et satinée. Les yeux bleu

clair de la jeune femme étaient voilés d'une touche de

mélancolie. Il la trouva très séduisante et nota que, pour une

fois, ele semblait mieux disposée à son égard. Comme si le

venin qui la rongeait commençait tout doucement à se

dissoudre.

«Je sais combien il était important pour vous d'avoir

Somchai comme témoin, commença-t-ele.

- Sa mort est en effet un coup dur pour moi. Je viens de

perdre ma dernière chance de prouver mon innocence,

observa-t-il amèrement. Mon sort repose toujours entre vos

mains, semble-t-il.

- Je ne suis pas venue marchander avec vous, Constant.

Mais je voudrais vous poser quelques questions. »

Ele vit qu'il ne semblait pas particulièrement heureux de

cette initiative. «Nous verrons si je peux y répondre», dit-il

d'un ton contraint.

Ele le regarda avec plus d'amitié qu'ele ne l'avait fait

jusqu'ici.

«Je vous suis reconnaissante de ce que vous faites pour

Mark, reprit-ele doucement. Il est heureux ici. » Ele

marqua une pause. «Et je sais qu'il s'attache de plus en plus

à vous.

- C'est absolument réciproque.

- Que se passera-t-il s'il désire rester? Je veux dire pour une

longue période ? »

Phaulkon la regarda. «Il s'agit de mon fils, Nelie. Sans le

vouloir, je l'avais rejeté de ma vie. Je ne commettrai pas une

seconde fois la même erreur. Il peut rester ici aussi

longtemps qu'il le désire.

- Mais qu'en pensera votre femme?»

Il haussa les épaules. « Maria ? Il faudra

bien qu'ele

l'accepte. »

Ce n'était pas suffisant pour Nelie. «Et si ele refuse ?»

Il s'agita sur sa chaise. «Espérons que nous n'en arriverons

pas là.

- Naturelement.» Nelie l'observa un instant en silence. Au

bout d'un long moment, ele demanda: «Envisagez-vous de

passer le reste de votre vie au Siam ?

- Je suis siamois, Nelie. Je suis chez moi ici.»

Ele sourit, un sourire distant qui sembla la ramener dans le

passé. «Vous avez toujours voulu être différent. Et

conquérir le monde...» Ele lui jeta ur regard étrange,

partagée entre le ressentiment el l'admiration. « Et il semble

que vous y soyez parvenu

- L'histoire nous enseigne qu'il est plus difficile de garder le pouvoir que de le

conquérir, observa-t-i sombrement. En

fait, j'ai envisagé la possibilité que Mark reste ici et travaile pour moi. Il apprend vite Mais une grave menace plane au-dessus de nous.

- Laquele?»

Il la regarda bien en face. «Pour que Mark puisse bénéficier

de ma position au Siam, il faudrait que j< garde le pouvoir.

Et, pour 1 instant, les perspectives dans ce sens ne sont pas

très favorables.» Il souri, tristement. «

Ceux qui pourraient

m'aider ne semblen pas désireux de le faire. »

Ele fut immédiatement sur la défensive. «Vous avez toujours

été bon orateur, Constant. J'ai pourtan: mes raisons pour

demeurer prudente à votre égard.

- Ce ne sont pas des paroles, Nelie. Ce sont des faits.

- Très bien, dit-ele d'un ton las. Je suis en possession d'une

lettre attestant officielement que Somchai travailait pour le

compte du général Petraja. Cette lettre a été trouvée sur le

bateau, cousue dans un bout de tissu arraché au panung de

Somchai pendant 11 lutte. Mark l'a fait traduire morceau

par morceau, chacun des traducteurs n'ayant connaissance

que d'une seule phrase. » Sur ces mots, ele s'approcha du

bureau pour y déposer la lettre.

Il la prit aussitôt pour la parcourir rapidement. Ses yeux

s'élargirent. «Pourquoi ne me lavez-vous pas remise plus

tôt? Aviez-vous l'intention de me faire chanter, Mark et

vous?»

Ele vit sa colère monter et ses mains tremble]-, crispées sur

la lettre.

«Mark était furieux contre moi quand je lui ai dit que je ne

vous l'avais pas encore montrée, expliqua-t-ele. Si j'ai

hésité, c'est parce que la vie m'a appris combien il est

imprudent de perdre le contrôle d'une situation. Je vais vous

faire confiance pour la seconde et la dernière fois de ma vie,

Constant. »

Il s'apaisa. «Saisissez-vous qu'avec ce document je pourrais

déjà compter sur le soutien du général Desfarges? Votre

conduite est impardonnable.

- Tout autant que la vôtre envers moi.

- C'est déjà du passé, rétorqua-t-il avec irritation.

Souhaitez-vous réelement ma chute?»

Ele plongea son regard dans le sien. «Je l'ai souhaitée, en

effet. Mais c'était avant d'arriver ici...» Ele demeura

silencieuse, perdue dans ses pensées. « Le moment est venu

de vous parler du testament de Jack

Tucker», reprit-ele

enfin.

Phaulkon attendit, visiblement impatienté. « Eh bien ?

- Jack était un homme fortuné. Selon certaines conditions,

ses biens doivent revenir à Mark et à moi. Sinon, c'est

l'Église qui en bénéficiera. Tout dépend de moi.

- Et queles sont ces conditions?

- Si je peux apporter à son notaire la

preuve de votre mort,

Constant, alors Mark et moi hériterons de tout. Dans le cas

contraire, nous n'aurons rien. Jack nous a laissé juste assez

d'argent pour entreprendre ce voyage afin de vous

retrouver. Le reste est sous tutele. »

Phaulkon demeura stupéfait. «Mais quele sorte d'homme

était-ce donc? Et pourquoi voulait-il ma mort ? »

Nelie resta un long moment silencieuse.

« Parce que, tout au long de notre mariage, il a su que vous

étiez le seul que j'aimais. Cela l'a rongé. Il a dû penser que,

s'il me laissait sa fortune, je chercherais à vous retrouver

pour vous offrir... de partager cette fortune avec moi. A

moins qu'il n'ait cru que j'essaierais d'acheter vos bonnes

grâces avec tout cet argent... » Ele eut un pâle sourire. « Il

ne pouvait pas savoir que vous étiez devenu l'un des

potentats les plus riches d'Asie.

- Ainsi, vous étiez prête à me tuer pour assurer votre

héritage?» lança-t-il d'une voix tranchante.

«Pour l'avenir de Mark, bien plus que pour moi. Voyez-

vous, je sais ce que cela signifie que de vivre dans la misère.

»

Phaulkon ne se laissa pas impressionner. «J'ai peut-être été

un jeune flibustier inconséquent, mais votre mari n'était rien

d'autre qu'un meurtrier par procuration.

- C'était un homme brutal, Constant, et sa brutalité se

nourrissait de ce que vous m'aviez fait subir, de ce charme

que vous aviez jeté sur moi et qui m'ensorcelait à jamais.

- Pensiez-vous sérieusement pouvoir m assassiner et repartir

tranquilement après un acte pareil ? Ici, au Siam ?

- Peut-être pas moi, mais j'aurais fait en sorte que Mark

puisse s'en tirer.

- Ainsi, je ne dois même plus vous tourner le dos de crainte

de recevoir un coup de couteau? C'est bien cela ? »

Ele sourit. «Vous n'avez plus rien à craindre de moi,

Constant. Mais je voulais que vous connaissiez la vérité. Et

que vous sachiez aussi qu'à présent je dépends totalement

de vous.

- Mark est mon fils et vous êtes sa mère. Aussi longtemps

que je garderai le pouvoir au Siam, vous ne manquerez de

rien. »

Nelie le considéra pour la première fois d'un œil plus

bienveilant. «Je l'espère. Votre charmante concubine me

considère même comme votre première épouse. Il y a donc

au moins quelqu'un, ici, qui croit que vous seriez revenu

m'épouser. »

Il garda le silence.

«Et qu'en est-il de Maria? Est-ele aussi votre première

épouse ? Quele est réelement sa place ? »

Le visage de Phaulkon s'assombrit. «Je crains que ce ne soit

pour ele un sujet permanent de ressentiment.

- Les choses sont vraiment faciles pour les hommes au

Siam. Quand vous êtes fatigués de votre première épouse,

vous vous en procurez une autre...

- Je n'ai jamais été fatigué de vous, Nelie. Ce sont les

circonstances qui nous ont séparés.

- Moi non plus, je n'ai jamais été fatiguée de vous,

Constant. Mais vous m'avez appris à haïr.

- Bien malgré moi, Nelie. Et j'en suis profondément navré.

Mais, pour ma part, je ne pourrai jamais vous haïr.» Son

visage s'éclaira d'un brusque sourire. «A moins, bien sûr,

que vous ne parveniez à me tuer, auquel cas il serait trop

tard, de toute façon, pour éprouver quoi que ce soit.

- Vous avez toujours eu la riposte aisée,

Constant. » Ele le

contempla avec une étrange expression. « Décidément, je

me montrerai toujours faible avec vous. J'étais venue pour

vous éliminer et voilà, maintenant, que je vous aide à

survivre.

- J'ai besoin de votre aide, Nelie.»

Il vit qu ele le regardait curieusement avec, dans les yeux,

une lueur nouvele. S'il ne l'avait sue

aussi agressive, il aurait pu croire que c'était une lueur d'affection. L'orage était-il

passé? Il l'espérait sincèrement.

«Nelie... », dit-il doucement sur un ton qu'il aurait pu

employer dix-sept ans plus tôt.

Ele parut déconcertée et ses yeux s'adoucirent encore.

«Oui, Constant?

- Sommes-nous amis à présent? Mark a besoin de nous

deux, vous savez.

- Oui, je le sais. Et j'aime la manière dont vous vous

comportez avec lui.

- Alors, venez... et embrassons-nous.» Il lui tendit les bras.

Ele hésita un long moment. Puis ele se glissa entre ses bras,

prenant garde à ne pas toucher son corps. Il referma ses

bras sur ele pour la serrer contre lui. Ele se raidit lorsqu'il

posa sa joue contre

son cou. Mais il était bien plus fort qu'ele. Peu à peu, ele se

détendit et sentit tout à coup un frisson la secouer. Ele

s'écarta alors, effrayée à l'idée de ce qu'il pouvait penser.

Il la retint par les épaules et sourit - de ce sourire qui l'avait tant séduite des années auparavant.

«Au Siam, dit-il, il est parfaitement normal pour un homme

de prendre dans ses bras sa première

épouse. Je pense que

vous vous y habituerez vite...»

26

15 mai 1688.

A la tête d'une troupe de quatre-vingts hommes d'élite et

d'officiers, parmi lesquels le capitaine de Beauchamp et le

lieutenant Le Roy, le général Desfarges, en route pour

Louvo, fit halte à Ayuthia.

On était en plein cœur de la saison chaude. La température

et l'humidité étaient si accablantes que même une personne

immobile se retrouvait instantanément trempée de sueur.

Mal à l'aise, les officiers tiraient désespérément sur le col de leur uniforme, mais le général, bien qu'il souffrît lui aussi de ce climat torride, avait insisté pour qu'ils le portent en public afin d'entretenir l'image d'une force bien disciplinée.

Après le départ d'Ivatt, il avait encore falu quatre jours au

Français pour délibérer avec ses officiers avant de se

décider à prendre la direction de Louvo. Thomas Ivatt avait

pourtant insisté pour que l'armée française entre

immédiatement en action, soulignant l'urgence d'intervenir

contre Petraja avant que celui-ci ne soit en mesure de réunir

une force de combat décisive. Il avait fini par convaincre le

général que, étant donné l'état du roi,

Phaulkon tout autant

que

Pra Piya auraient besoin d'un appui sans délai pour assurer

une succession catholique. Respectueux des ordres de son

souverain, le roi Louis, Desfarges avait juré d'accomplir son

devoir au nom de la France et de sa religion, assurant Ivatt

qu'il était prêt à envoyer ses troupes à Louvo.

Ivatt lui avait rappelé la prudence sur laquele Phaulkon

insistait tant: en aucun cas, il ne falait se laisser influencer par des rumeurs contraires. Au Siam, en effet, les ragots

alaient bon train, semés par les moines de Louvo qui les

répandaient, selon une tactique ancestrale, lorsqu'ils

mendiaient, à l'aube, leur nourriture sur les chemins. C'était

la manière la plus sûre et la plus rapide pour diffuser une

information - aussi mensongère soit-ele.

Desfarges assura Ivatt qu'il était un trop vieux soldat pour

être dupe d'une tele tactique.

Pourtant, à peine Ivatt était-il parti pour Mergui que

l'indécision naturele du général reprenait le dessus,

entretenue par les opinions contraires de ses officiers.

Certains insistaient pour qu'ils restent à l'abri au fort où ils pouvaient se défendre convenablement contre une

attaque

imprévue. D'autres, au contraire, pensaient qu'ils avaient une

mission à accomplir au Siam - mission pour laquele ils

avaient prêté serment - et qu'il était de leur devoir de

protéger Naraï et Phaulkon. Il y avait aussi ceux qui

protestaient, soulignant combien leurs hommes s'ennuyaient,

avaient le mal du pays et ne songeaient qu'à retourner en

France. Le moment n'était-il pas venu de les entendre ?

Quant au général lui-même, il était comme d'habitude d'un

avis partagé. D'un côté, Phaulkon avait été lavé de toute

implication dans le meurtre de Malthus et avait besoin de

soutien pour instaler et maintenir un catholique sur le trône

du Siam. Mais, d'un strict point de vue militaire, il n'était pas bon de diviser ses forces ni d'abandonner la sécurité du fort.

Après de longues délibérations, Desfarges s'arrêta à un

compromis. Il laisserait quatre cents hommes au fort sous le

commandement de Dassieux et n'en prendrait que quatre-

vingts avec lui, dont les officiers désireux de soutenir

Phaulkon., pour aler explorer la situation à Louvo. Il verrait

par lui-même où les choses en étaient. Il ne voyait pas

comment il pourrait arrêter le général

Petraja, si l'homme

avait cherché refuge dans un monastère ; mais Phaulkon

avait peut-être imaginé un plan pour l'en faire sortir.

Quand la troupe débarqua sur le quai de bois proche du

séminaire, écrasée de chaleur et de fatigue après douze

heures de voyage, Desfarges décida de passer la nuit sur les

lieux et de continuer le lendemain en direction de Louvo.

Les hommes n'étaient pas en état de naviguer six heures de

plus.

Il mit pied à terre, suivi de deux de ses assistants et de

plusieurs domestiques portant ses bagages. Un large chemin

de terre desséché par le soleil longeait le fleuve à travers des buissons de bananiers et passait devant une poignée de

petites huttes sur pilotis avant de s'écarter de la rive en

direction du séminaire.

À la vue des soldats, les paysans levèrent les yeux,

abandonnèrent leur travail et, comme s'ils venaient de voir

un fantôme, s'enfuirent en criant. Certains sautaient dans

leurs pirogues et pagayaient pour s'éloigner au plus vite,

d'autres fuyaient à pied. En quelques instants, les lieux furent totalement déserts. Lorsque le général parvint au petit

vilage, il n'y restait plus que des chiens effrayés qui

aboyaient furieusement.

En avançant à la tête de sa petite troupe, il vit la population

courir dans toutes les directions, en criant et en les montrant

du doigt. La panique semblait avoir gagné le pays. Surpris,

les officiers et les soldats échangèrent des regards

interrogatifs, ne sachant comment interpréter tout cela.

«Que diable se passe-t-il? demanda le général en se

tournant vers Le Roy qui se trouvait juste derrière lui. C'est

à croire que nous avons la lèpre!

- Les jésuites seront peut-être en mesure de nous apporter

leurs lumières, suggéra Le Roy. Ces choses-là ne se passent

qu'à Ayuthia car nous n'avons rien vu de semblable le long

du fleuve. »

La longue colonne progressant en file indienne pénétra enfin

à l'intérieur de l'enceinte jésuite après avoir gravi la rive. Le séminaire bourdonnait d'activité, comme d'habitude. Ici, les

convertis ne s'enfuyaient pas en voyant les Français mais ils

ne leur en jetaient pas moins des regards soupçonneux.

Après un court échange avec le général, Beauchamp et Le

Roy dirigèrent les hommes vers la chapele tandis que

Desfarges gagnait le bureau du père Ducaze.

Le Père se leva de son bureau, manifestement heureux de le

voir. Il renvoya deux jeunes convertis auxquels il était en

train d'enseigner le catéchisme et offrit une chaise au

militaire. Puis, voyant que celui-ci aurait du mal à y prendre

place, il l'orienta vers un banc plus large.

«Je suis enchanté de vous voir ici,

Général, lui dit-il

aimablement. J alais justement envoyer un émissaire au fort.

Nous vivons des temps étranges.

- Mais que diable se passe-t-il, mon Père? Tous les gens

que nous avons croisés se sont enfuis à notre vue en

poussant des cris. »

Le général porta son mouchoir de soie, déjà trempé, à son

front pour essuyer la sueur qui perlait à

ses tempes.

« Le bruit court que le roi est mort, expliqua som-brement

Ducaze. Et, pire encore, que les Français vont s'emparer du

pays. Certains de nos convertis ont déjà demandé à partir.

»>

Il jeta au général un regard anxieux. «Vous n'êtes pas

accompagné de votre armée, j'espère? »

Le général fronça les sourcils. « Eh

bien, d'une fraction

seulement. Quatre-vingts hommes, en fait. Ils sont à l'église

pour l'instant, où ils font leurs dévotions.»

L'anxiété du père parut augmenter. «Quatre-vingts hommes

armés, murmura-t-il en faisant un signe de croix. Cela ne

peut que confirmer la rumeur...

- Mais est-il vrai que le roi est mort? demanda le général en

vidant d'un trait un verre de citronnade.

- Nous n'en savons rien. Le bruit a commencé à courir hier

et les gens se rassemblent en masse devant la résidence de

Chao Fa Noi, au Palais. Cela signifie qu'ils s'attendent à ce

que ce soit lui qui accède au trône. Il a de plus en plus

d'appuis ici, à Ayuthia. »

Le front du jésuite se creusa de rides profondes. «Le bruit

court aussi qu'une fois Piya instalé sur le trône avec

Phaulkon pour Barcalon, l'armée française tuera tous ceux

qui refuseront de se convertir au catholicisme. » Les lèvres

pincées, il regarda Desfarges comme s'il le tenait pour seul

responsable. «Il faut arrêter cela, Général. Sinon, tous mes

convertis vont me quitter. »

Desfarges se gratta la tête et s'épongea de nouveau le

visage. « Il est impératif que nous sachions si le roi est mort

ou non.

- J'ai envoyé le père Leblanc ce matin chez le gouverneur

d'Ayuthia. Mais celui-ci n'a encore reçu aucune confirmation

officiele de Louvo. Il a mandaté là-bas un de ses assistants

pour s'informer. Nous attendons son retour.

- Je dois immédiatement voir dame Phaulkon, décréta le

général en se levant avec difficulté de son banc. Ele sait

sûrement quelque chose.»

Il regarda le jésuite. «Vu les circonstances, il serait

imprudent que je traverse la vile avec ma troupe. Cela ne

ferait qu'encourager la rumeur. Puis-je laisser mes hommes

ici ? Je reviendrai dès que possible. »

Le visage de Ducaze s'assombrit. «Ne pourraient-ils vous

attendre dans leurs barques, Général ? protesta-t-il d'un ton

geignard. Pourquoi devrais-je m'exposer à perdre encore

d'autres convertis? Nous ne sommes pas impliqués dans

votre stratégie militaire. »

Le général lui jeta un regard irrité et se dirigea vers la porte.

«Vous ne verrez peut-être pas d'inconvénients à ce qu'ils

achèvent d'abord leurs prières?

- Non, non, bien sûr. S'il y a quoi que ce soit que je puisse

faire pour vous... »

Le général lui tourna le dos. «Inutile. Votre position est très

claire, mon Père...»

Desfarges traversa Ayuthia accompagné seulement de deux

officiers pour se rendre à la superbe résidence de Maria

située juste au pied des murs du Palais. Comme d'habitude,

la capitale était très animée. Tout le long du chemin, la

population leur jeta des regards soupçonneux en s'écartant

mais personne ne s'enfuit en criant ni ne les agressa. Il était

évident qu'une escorte de trois hommes n'était pas aussi

menaçante que tout le contingent.

Desfarges fut à nouveau captivé par la beauté des femmes

au marché. Certaines portaient des jarres sur la tête, une

fleur rose d'hibiscus piquée dans les cheveux, d'autres

étaient accroupies par terre offrant, sur des feuiles de

palmier, leurs marchandises à la vente. Parfois, le son d'une

flûte surmontait le brouhaha et se mêlait au tintement des

clochettes suspendues à la pointe des toits des temples dont

les portes dorées et laquées étincelaient au soleil. Un

mandarin en visite, reconnaissable à son

haut chapeau

conique cerclé d'or, passa dans une chaise à porteurs.

Parfois une noble dame, escortée de nombreux esclaves,

s'avançait gracieusement, vêtue de ses plus beaux atours, le

cou et les bras ornés de pierres précieuses. Partout, des

hommes et des femmes apportaient des offrandes aux

temples et les rueles les plus étroites étaient eles-mêmes

une débauche de couleurs avec leurs maisons à terrasses

bordées de fleurs.

Le général loua une petite vole pour naviguer sur le canal

principal puis termina son chemin à pied en empruntant une

série de ponts en dos d'âne qui franchissaient les canaux

secondaires. Il parcourut ensuite une avenue bordée

d'arbres, appréciant leur ombre bienfaisante, gagna le

quartier des artisans où joailiers et orfèvres, fabricants de

poupées et sculpteurs sur bois exposaient leurs œuvres.

Tous le regardaient mais personne ne bougea à son

passage.

Il avait déjà décidé secrètement de se rendre en personne à

Louvo après avoir parlé à Maria. Il lui demanderait s'il

pouvait laisser ses hommes dans sa résidence pendant sa

courte absence. En dehors du

Palais royal, c'était la seule demeure assez vaste pour

héberger un si grand nombre de personnes et le changement

ferait du bien aux soldats. Ils seraient mieux que sur les

barques pour passer la nuit.

Il savait que les farangs n'étaient pas autorisés à demeurer

dans la vile ele-même quand les portes sur l'eau se

fermaient au coucher du soleil, mais il espérait que l'épouse

du Barcalon pourrait obtenir une dispense.

En traversant les jardins bien entretenus de la résidence du

seigneur Phaulkon, escorté d'une demi-douzaine de gardes,

il sourit à la pensée que demain, à Louvo, il aurait le plaisir

de revoir Mme Tucker. Il avait trouvé sa compagnie des

plus agréables, il falait bien l'admettre.

Et il avait été heureux de lui offrir sa protection. Après tout, ele se trouvait seule

dans un pays étranger. Il se demanda si ele avait réussi à

rencontrer Phaulkon comme ele le souhaitait.

Il pensait encore à la jeune Anglaise lorsqu'il fut introduit

dans le salon de dame Maria. Il s'étala avec satisfaction sur

un grand canapé pour l'attendre et sourit lorsque deux

jeunes esclaves se mirent à agiter des éventails pour brasser

l'air et rafraîchir son visage et son cou luisants de sueur. Un

flot de souvenirs remonta à son esprit tandis qu'il

contemplait la pièce autour de lui. C'était là qu'il avait passé les trois premiers mois de son séjour au Siam, avant que le

roi ne leur offre de réparer le fort de Bangkok et d'y

prendre garnison. L'hospitalité de Phaulkon avait été

grandiose et dame Maria une hôtesse parfaite. Combien

d'agréables soirées n'avait-il pas passées ici, savourant une

cuisine raffinée tout en assistant à de superbes spectacles:

acrobaties qui auraient fait courir tout Paris, marionnettes

chinoises, tournois de boxe, danses rituelles... C'était un vrai

bonheur de contempler ces hommes et ces femmes dont les

bras souples ondulaient comme des

feuiles sous le vent.

Leurs mouvements étaient si parfaitement synchronisés qu'il

se dégageait de leurs danses quelque chose d'hypnotique.

Plus tard, dans l'intimité de sa chambre, il

jouissait de ces émoustilants massages dont les Siamoises

avaient le secret et qui mêlaient savamment l'érotisme à la

relaxation. Après cela, il s'endormait, satisfait et soulagé.

Phaulkon était un homme qui comprenait que l'on puisse

goûter aux plaisirs de la vie sans se sentir coupable. Il n'avait pas son égal comme hôte.

«Général, quele bonne surprise!» Plongé dans ses pensées,

il n'avait pas remarqué l'entrée de Maria. Il se mit

péniblement debout.

«Je vous en prie, asseyez-vous, dit-ele aimablement. Il fait

si chaud que personne n'a envie de

bouger. »

Il eut l'air embarrassé. «Pardonnez-moi de ne pas vous

avoir saluée, comtesse. C'est que j'ai beaucoup de soucis,

en ce moment...»

Ele s'assit à côté de lui, heureuse de s'entendre donner le

titre de comtesse. Tous les officiers français l'appelaient ainsi et cela lui plaisait. Bien que mi-japonaise, mi-portugaise, ele

n'en était pas moins l'épouse d'un comte

de France...

Ele le regarda aimablement tandis que des esclaves

entraient avec des plateaux de rafraîchissements.

«Je suppose, Général, que vous êtes au courant des

rumeurs... »

Il approuva d'un signe de tête. «Le Siam adore les histoires,

Général, et je crois savoir d'où proviennent celes-ci en

particulier. - Je serais intéressé de le savoir, comtesse. » Ele eut une expression attristée. « Du monastère de Louvo. De

source sûre, j'ai appris que l'astrologue de la Cour a rendu

visite plusieurs fois à l'abbé. Ce n'est pas une coïncidence

car c'est une vieile connaissance de Petraja. Vous savez

probablement que le peuple tient ses prédictions en haute

estime. » Ele regarda le général d'un air sévère. «Or il a

annoncé que le pays alait connaître de terribles

bouleversements. Il a prédit que les Français, et tous ceux

qui les soutiennent, seraient chassés du Siam et subiraient de

lourdes pertes. » Ele fit une pause. « Pour ma part, je crois

que ces prédictions ont été soufflées par Petraja. J'ai

entendu dire ce matin que, dans tout le pays, les astrologues

reprennent le flambeau en insistant sur

l'imminence des

événements. Rien d'étonnant à ce que la population soit

agitée. »

Le général fronça les sourcils. « Est-il vrai que le roi est

mort ? »

Maria secoua la tête. « Bien que je n'aie eu que de rares

communications avec mon mari ces jours derniers, j'aurais

certainement été informée d'un

événement aussi

considérable. »

Le front du général se creusa de rides profondes. «Au

séminaire, j'ai appris que l'on racontait que mon armée

tuerait tous ceux qui refuseraient de se faire catholiques.

C'est une rumeur absurde.

- Cela ne me surprend pas. Tout le monde sait déjà que Pra

Piya occupera le trône avec votre appui

et qu'il se

convertira ensuite.»

Le général eut l'air surpris. «Mais je croyais que Sa Majesté

avait ele-même désigné Piya comme successeur? La parole

du Seigneur de la Vie n'a-t-ele pas force de loi ? »

Maria eut un petit sourire triste. « En effet. Mais le problème

est que Sa Majesté, dans son état de santé actuel, n'a pas

encore pu annoncer publiquement son choix. Et, quand il se

sentait mieux, il s'efforçait encore de convaincre Yotatep

d'épouser Piya, ce qui aurait grandement renforcé la

position de celui-ci. J'ai moi-même tenté de convaincre

Yotatep, mais ele est entêtée et reste toujours entichée de

son oncle Chao Fa Noi. Il faut que vous compreniez,

Général, que la désignation de Piya

comme successeur doit

être faite sous la forme d'un édit royal. Dans l'état actuel des choses, les choix de Sa Majesté ne sont connus que d'une

poignée de courtisans. Et nombre d'entre eux, comme

Petraja, ne sont pas prêts à les soutenir. C'est la raison pour

laquele tant de personnes s'agglutinent autour de Chao Fa

Noi pour lui offrir leur alégeance.

- D'après ce que vous me dites, il est indispensable

que Sa Majesté désigne officielement Piya comme

successeur. Dès maintenant.

- En effet, Général. J'espère seulement qu'il n'est pas trop

tard.

- Trop tard, comtesse? répéta Desfarges, surpris.

- Des rumeurs de guerre circulent depuis quelque temps.

Beaucoup les considèrent comme une réalité. Il est

regrettable que vous ne vous soyez pas engagé plus tôt dans

votre mission. »

Desfarges eut l'air mal à l'aise. «Comtesse, je l'aurais fait si je n'avais dû, au préalable, traiter une importante affaire.

Pardonnez mon franc-parler mais, jusqu'à ces derniers

temps, nous avions de bonnes raisons de penser que votre

mari était impliqué dans le meurtre de Malthus.

Naturelement, je n'y ai jamais cru moi-même, mais nombre

de mes officiers ainsi que la plupart des jésuites en étaient

persuadés. Vous comprendrez mes hésitations ; je ne

pouvais apporter mon soutien à un homme qui n'aurait pas

été, auparavant, lavé d'un tel soupçon. Je suis heureux que

ce soit maintenant chose faite. »

Maria parut surprise. «Vraiment, Général? J'aimerais savoir

comment vous en êtes arrivé à cette conclusion ? »

Le général la considéra avec perplexité, surpris par son

scepticisme. «Une Européenne, témoin du meurtre, a

identifié l'assassin.

- Mais je croyais que Somchai avait avoué qu'il travailait

pour Constant? N'a-t-il pas, d'aileurs, été tué par la suite

alors qu'il se trouvait précisément sous la garde de mon

mari? Et pratiquement sous ses yeux, semble-t-il. »

Le général s'étonna à nouveau de ces insinuations. Où

Maria voulait-ele en venir?

«C'est exact, comtesse. Mais le témoin, Mme Tucker, a

produit depuis lors une preuve évidente de l'innocence de

votre mari.

- Quel genre de preuve, Général ? demanda Maria, une

moue ironique relevant les coins de sa bouche.

- Ele a découvert un document officiel révélant

que Somchai travailait en réalité pour le compte de Petraja.

»

Maria ouvrit de grands yeux. «Si longtemps après le

meurtre? Puis-je vous demander d'où provient ce document

? »

C'est vraiment extraordinaire, songea Desfarges. À croire

qu'ele n'a qu'une seule idée en tête: incriminer Phaulkon.

«C'est une longue histoire, comtesse, mais vois pouvez me

faire confiance. Ce document est absolument authentique.»

Il s'efforça de sourire poliment. «Mme Tucker a innocenté

votre mari.»

Ele plissa les yeux. « Général, je ne mets pas en doute

l'efficacité de votre enquête, mais je ne peux m'empt -cher

de me demander si vous savez réelement qui ej t Mme

Tucker. »

Le général fut immédiatement sur la défensive. «Ele a passé

quelque temps au fort, comtesse. C'est une femme exquise

qui, de surcroît, s'est montrée très coopérative. »

C'était donc ça. Cette vipère anglaise avait déj i réussi à

tourner la tête du général. Maria le regarda durement. Ele

connaissait l'indécision légendaire de Desfarges mais l'avait

attribuée jusqu'ici à une prudence naturele. Après tout, il ne

pouvait avoir accédé au rang de maréchal de France sans

de bonnes raisons. Manifestement, Nelie Tucker l'avait

enjôlé e: Maria était déterminée à lui ouvrir les yeux.

« Mme Tucker a toutes les raisons de se

montrer ser viable,

Général », observa-t-ele avec un sourire pincé

Le général haussa un sourcil. «Et pourquoi cela comtesse ?

- N'oubliez pas qu'ele se trouve en pays étranger Ele a

donc tout intérêt à gagner le soutien de gens aussi influents

que mon mari et vous, Général.

- Je lui ai moi-même offert ma protection, comtesse, et je

suis persuadé qu'ele en est digne.

- Une protection certainement très utile pour ele Général.

Mais ne vous abusez pas : c'est surtout de mon mari qu'ele

cherche à s'assurer les bonnes grâces.»

Ele fit une pause pour ménager ses effets. « Constant est le

père de son enfant», annonça-t-ele lentement.

Le général, tout d'abord, ne comprit pas. «Je... je ne vous

suis pas, comtesse. »

Ele le regarda avec un mélange de frustration et de mépris.

Comment avait-il pu se laisser prendre aux ruses de cette

diablesse ?

«Ele a fait tout ce chemin pour présenter son fils, Mark, à

son ancien amant», dit-ele froidement.

Ele observa attentivement Desfarges et put voir la colère

assombrir ses traits. Il n'était jamais

agréable pour qui que

ce soit de comprendre qu'on l'avait pris pour un imbécile...

«Je vous laisse le soin de juger par vous-même, Général.

Quant à moi, je ne suis pas disposée à me montrer

particulièrement charitable, ce qui me conduit à mettre en

doute cette soi-disant preuve que Mme Tucker a fournie

pour innocenter mon mari. Ele a été sa maltresse, Général,

et je crains qu'en apprenant le rang élevé qu'il occupait, ele

n'ait jugé que c'était le bon moment pour renouer

connaissance. »

Les pensées du général se bousculaient. Etait-il possible que

Nelie ait conspiré avec Phaulkon pour fabriquer cette

preuve? Avait-ele pu faire un marché avec lui en retour de

quelque faveur ou d'autre chose ? Ele avait dit à Desfarges

qu'ele était ici pour rechercher son frère missionnaire.

Phaulkon était peut-être coupable, après tout. A présent, il

comprenait mieux l'attitude de Maria. Il se remémora

différents épisodes passés qui jetèrent un nouvel éclairage

sur toute cette affaire : la réticence de Nelie à montrer le

visage de Mark, son ardent désir de rencontrer Phaulkon,

son empressement à quitter le fort.

Il se leva, furieux d'avoir été trahi et plus déterminé que

jamais à se montrer désormais d'une extrême prudence.

Une semaine s était écoulée depuis le départ d'Ivatt : pour

Bangkok, et Desfarges ne s'était toujours pas manifesté.

Phaulkon s'était arrangé avec de Bèze pour que celui-ci

l'envoie chercher dès que Sa Majesté serait en état de tenir

une conversation. Un matin, on l'informa

enfin que le roi le

convoquait immédiatement à son chevet.

Phaulkon avait passé les deux derniers jours à parcourir le

quartier étranger à la recherche de volontaires pour sa

nouvele unité de combat. 11 avait déjà engagé trente-cinq

solides recrues désireuses d'en découdre - principalement

des Portugais et des métis - ainsi qu'une poignée de

mercenaires comme on en rencontrait partout sous les

tropiques. Certes, ce n'était pas suffisant pour envahir le

monastère où Petraja s'était réfugié mais, dès que le général

siamois mettrait un pied dehors, ils étaient prêts à lui sauter

dessus.

En pénétrant dans l'antichambre du Seigneur de la Vie,

Phaulkon fut étonné d'apprendre de la bouche des pages

que le roi avait été exceptionnelement lucide durant ces

deux derniers jours et qu'il avait reçu un grand nombre de

visiteurs. Perplexe, il pénétra dans la chambre royale et, tout

en se prosternant jeta à de Bèze un regard accusateur.

Pourquoi le jésuite ne l'avait-il pas fait chercher comme

convenu? Front contre terre, le petit prêtre montra ses

paumes ouvertes en signe d'impuissance.

Au même instant - fait sans précédent - le Seigneur de la

Vie ordonna à tous ceux qui se trouvaient dans la pièce de

sortir, y compris sa sœur, les esclaves chargés des éventails

et le père de Bèze. Ce dernier adressa une grimace

embarrassée à Phaulkon en rampant à reculons vers la

porte.

Un sentiment de malaise s'empara du Grec quand

il vit l'entourage royal quitter la chambre au grand complet.

La porte se referma derrière eux et, dans le profond silence,

on entendit résonner au loin le gong d'un temple. La

respiration sifflante du roi déchirait l'air pesant avec une

régularité monotone. Très ému, Phaulkon s'interrogea.

Avait-il offensé Naraï de quelque façon pour qu'il ne juge

pas urgent de le voir à son chevet? A

moins qu'il n'ait

vainement essayé de le joindre au cours de ces deux

derniers jours... Il était tout à fait inhabituel qu'il renvoie ainsi ses familiers qui avaient tous juré le silence sous peine de

mort.

Après une longue et atroce attente, la voix du roi interrompit

le cours de ses pensées. Le Seigneur de la Vie s'exprimait

lentement mais de façon très consciente.

«Vichaiyen, nous savons parfaitement que tu as demandé au

docteur jésuite de te prévenir dès que notre esprit serait

assez clair pour te parler. En fait, voilà deux jours que nous

alons mieux, mais c'est de notre propre volonté que nous

avons jugé bon de ne pas te faire chercher. »

Une nausée contracta l'estomac de Phaulkon. C'était la

première fois que le Seigneur de la Vie

se passait de ses

avis et de ses visites quotidiennes. Il avait pourtant servi son maître loyalement chaque jour durant ces sept dernières

années... Quelque chose s'était donc produit qui avait

suscité son déplaisir?

«Vichaiyen, nous avons voulu déterminer par nous-même

l'état réel des affaires de notre royaume.» Le roi marqua une

pause et Phaulkon, angoissé, sentit son

cœur se serrer. «

Nous avons fait cela pour te marquer notre grande affection,

Vichaiyen. Car tu ne te préoccupes pas assez de ta propre

sécurité pour apprécier sainement les dangers qui te

menacent. Nous avons beaucoup de choses à te dire et

nous te demandons d'écouter attentivement en faisant taire

tes protestations jusqu 'à ce que nous soyons prêt à les

entendre. »

Le roi se tut à nouveau. Deux geckos se disputant

leurs territoires se pourchassèrent à travers le plafond

jusqu'à ce que l'un d'eux perde l'équilibre et tombe par terre

à quelques centimètres de Phaulkon, toujours prosterné. Il

le vit détaler en rampant sur ses courtes pattes.

«Des nouveles alarmantes nous sont parvenues, reprit enfin

le roi. Nos espions viennent de nous rapporter que le

général français a rebroussé chemin à Ayuthia avec ses

troupes pour regagner le fort de Bangkok, probablement

influencé par les nombreuses rumeurs qui circulent au sujet

de notre mort et par les importants mouvements de foule

contre les farangs. »

Phaulkon frémit en songeant aux terribles conséquences que

les tergiversations du général français alaient entraîner. Mais

pourquoi diable ses propres espions ne lui avaient-ils pas

signalé la retraite de Desfarges ?

« Pra Piya est également revenu de province, reprit le roi en

poussant un profond soupir. Après l'avoir longuement

interrogé, nous sommes arrivé à la conclusion que le garçon

n'a pas l'énergie nécessaire pour survivre dans le climat

actuel. Même avec toi pour conseiler, Vichaiyen, et avec

l'appui de l'armée française - sur laquele, d'ailleurs, nous ne

pouvons plus compter désormais. » Il soupira de nouveau. «

Pra Piya n'est pas de l'espèce dont on fait les souverains. En

outre, notre file Yotatep persiste dans son refus de

l'épouser, ce qui rend sa position encore plus précaire.

Sunida est revenue ce matin et nous a

appris que Yotatep

refusait de revenir à moins d'être
assurée que nous

n'aborderons pas le sujet de Piya. »

Phaulkon se sentit trahi. Pourquoi Sunida
n'était-ele pas

venue le voir à son retour?
Naturelement, ele devait en

premier lieu faire son rapport au roi
mais, disposant sans

doute toujours du sauf-conduit royal, ele
aurait pu le

rejoindre aussitôt après.

Le roi devina son désarroi.

«Vichaiyen, tu te demandes certainement pourquoi Sunida

ne t'a pas avisé de cette mission que nous lui avons confiée.

Nous lui avons interdit de le faire avant que nous n'ayons pu

te parler.» Il s'arrêta pour reprendre son souffle. «Nous

t'avons convoqué aujourd'hui pour soulager notre cœur de

sujets qui lui sont chers. Notre mort est proche, Vichaiyen,

et le moment est venu pour nous de te faire connaître nos

plus intimes pensées. Car celes-ci te concernent, très cher

ami... »

Il y avait tant de bonté et d'affection dans cette voix que

Phaulkon se sentit à la fois rassuré et profondément troublé.

« Nous avons apprécié longtemps ta compagnie, Vichaiyen,

plus que cele de tous nos autres courtisans. Bien que

chacun d'entre nous soit né sur des faces opposées du

globe, ait été élevé dans le respect de religions différentes,

nourri de cultures apparemment inconciliables, un lien

étrange a toujours existé entre nous, un lien qui a transcendé

nos origines. C'est un miracle, Vichaiyen, et il faut rendre

hommage au pouvoir de l'esprit humain

qui nous a permis de

nous rejoindre ainsi par la pensée. Au seuil de notre tombe,

partager avec toi un tel privilège nous est particulièrement

précieux. Alors que nous vivons nos derniers jours sur cette

terre, nous voulons que tu saches combien nous nous

sentons émus en évoquant tous ces moments heureux avec

toi. Grâce à toi, nous avons mieux compris l'esprit farang,

pourtant si éloigné du nôtre. Nous, Siamois, vivons dans

l'espoir d'acquérir assez de mérites pour renaître selon un

cycle éternel et cette croyance nous porte à vénérer la

patience et la paix de l'esprit. Mais pour ton peuple,

Vichaiyen, il n'existe qu'une seule vie, aussi recherche-t-il

éperdument les plaisirs passagers et l'accumulation des biens

dans un monde qu'il ne traversera qu'une

seule fois. Nous

avons plus de chance car il nous est donné de pouvoir nous

améliorer au cours des nombreux cycles qui s'offrent à nous,

alors que la roue de vos destins n'accomplit qu'un seul

tour...

« Ensemble, Vichaiyen, il n'y a pas de limites à ce que nous

aurions pu accomplir. Car tu as saisi l'essence même de

l'esprit siamois et nous, à travers toi, nous avons appris à

comprendre celui des farangs. À nous deux, nous aurions

fait du Siam un grand pays. Mais avec notre mort, une ère

disparaîtra également. »

Violemment ému, Phaulkon entendit le roi soupirer avant de

reprendre la parole.

« Au seuil de nos derniers jours, nous désirons que tu

saches toute l'affection que nous te portons. Bien des

rumeurs sont parvenues jusqu'à notre lit. Et si notre longue

expérience nous a enseigné à ne pas croire tout ce que nous

entendons, ele nous recommande aussi de ne pas négliger

ce qu'il importe de savoir. Tu es en danger, Vichaiyen, nous

en sommes convaincu. La maladie qui nous cloue dans cette

chambre ne nous permet plus de diriger

le pays et d'assurer

ta sécurité. C'est pourquoi nos ennemis se sentent plus forts

et, de jour en jour, plus téméraires. A ceux qui s'opposaient

déjà à toi dans le passé s'ajoutent à présent de nouveaux

adversaires qui attendent leur heure en silence. Et ils sont

nombreux, mon ami. Leur jalousie les a conduits à haïr, et

leur haine à chercher une revanche.

«Tu as toujours été un fier et loyal serviteur, Vichaiyen, et il n'est pas dans ta nature d'accepter de reculer. Mais nous

devons te conseiler d'agir ainsi aujourd'hui car nous

sommes désormais certain que notre mort, hélas proche,

sera suivie d'un grand bouleversement et que tes adversaires

chercheront à t'éliminer. Il te faut partir, Vichaiyen, et gagner la France. Le roi Louis nous a donné l'assurance que tu y

seras reçu avec les honneurs dus à ton

rang de mandarin. Tu

es encore jeune et ta descendance doit pouvoir grandir en

paix. Prends avec toi tous tes biens et pars tant que tu le

peux ! »

Après cette longue tirade, le roi se tut, à bout de souffle.

Bouleversé, Phaulkon mit quelque temps avant de retrouver

sa voix. Comment pourrait-il abandonner un roi et un ami

qui, à l'heure de la mort, ne se souciait que de la sécurité de

son ami et de sa famile ?

« Auguste et Puissant Seigneur, vos paroles ont touché

votre esclave droit au cœur. Mais si je vous aban-donnais,

je ne pourrais plus jamais trouver le bonheur. Car mes plus

grandes joies, je les ai connues ici, à votre ilustre service.

Que peut-on souhaiter d'autre que d'obtenir le contrôle

absolu du vaste royaume de son maître, de jouir de sa

profonde amitié et de sa faveur? Un maître si bon que ni

mon père ni même ma mère n 'auraient pu me témoigner une

plus grande tendresse...

- Nous nous sentons trop faible pour discuter avec toi,

Vichaiyen, dit le roi lui-même très ému. Mais tu as toujours

obéi à nos ordres et nous désirons, aujourd'hui, que tu

quittes le Siam.

- Auguste et Puissant Seigneur, je crains, dans ce cas, de

me voir contraint de désobéir pour la première fois à un

ordre royal. Si je dois mourir, ce sera aux pieds de Votre

Majesté. »

Un long silence s'instala et Phaulkon crut entendre le roi

étouffer un sanglot. Puis, d'une voix que l'émotion rendait

vacilante, Naraï reprit la parole.

« Fais venir un serviteur, alors, car nous voudrions boire un

peu de thé. »

Phaulkon décida de s'acquitter lui-même de cette tâche. En

rampant, il s'approcha d'une petite table près du lit et saisit

une tasse de thé de Chine qu'il porta aux lèvres de Naraï

tout en veilant à garder les yeux baissés et la tête placée

plus bas que cele du souverain. Lentement, il inclina la tasse

à plusieurs reprises jusqu'à ce que le vieil homme lui fasse

signe qu'il avait assez bu.

Il alait reprendre sa place quand le roi leva une main.

« Demeure auprès de nous, Vichaiyen. Dans ces derniers

moments, nous voulons que tu connaisses la profondeur de

notre affection.» Il marqua une nouvele pause. «Tu peux...

tu peux à présent contempler notre visage. »

Phaulkon n'en crut pas ses oreiles. Une pareile faveur était

sans précédent.

Tout en se demandant s'il n'était pas en train de rêver, il leva lentement les yeux et, pour la première fois, regarda en face

le maître qu'il servait depuis sept ans. C'était un visage

émacié, creusé, à la peau brunâtre. Mais les yeux sombres

brilaient d'une bonté qui lui chavira le

cœur. C'était bien

cette bonté qu'il avait toujours imaginé pouvoir y trouver. Le

roi sourit et leva une main tremblante, comme pour dire que

cela suffisait. Son sourire était si chaleureux que Phaulkon,

tremblant et bouleversé, se prosterna profondément en signe

d'alégeance et de respect.

«Tu as vu aujourd'hui ce qu'aucun autre homme n'a pu voir

avant toi, Vichaiyen. Cet immense privilège doit te faire

comprendre ce que tu représentes pour nous.

- Auguste et Puissant Seigneur, l'honneur que vous venez de

m'accorder m'a tant comblé que je suis prêt, dès à présent,

à mourir pour votre cause.

- Alors, si tu refuses de partir pour la France, Vichaiyen,

reste à notre service jusqu'à notre mort. Ensemble, nous

trouverons bien le moyen de déjouer les plans de Petraja.

- Auguste et Puissant Seigneur, moi, un simple grain de

poussière, j'attends vos ordres.

- Fort bien. Sache alors qu'un homme proche de la mort

sent une main se poser sur son épaule le pressant de

pardonner à ceux qui lui ont fait du tort. Aussi avons-nous

choisi, dans l'intérêt de la paix du royaume, de nous

réconcilier avec notre plus jeune frère Chao Fa Noi et de le

proclamer notre héritier. Nous avons également décidé,

devant l'affection tenace de notre file à son endroit,

d'autoriser son mariage avec lui. Nous éviterons ainsi le

terrible bain de sang qui se produirait sûrement si nous nous

entêtions à faire monter sur le trône Pra Piya, un être sans

défense et sans expérience qui, de

surcroît, ne possède

aucun droit légitime à la couronne. »

Phaulkon resta frappé de stupeur. Il lui falut un instant pour

reprendre ses esprits. Le Seigneur de la Vie n'alait tout de

même pas faire la paix avec Petraja? L'accession de Chao

Fa Noi au trône impliquerait en effet qu'il pardonne au

général siamois, et une tele aliance signifiait à coup sûr la

mort pour Phaulkon. Le roi se souvenait-il de la lettre de

Dawee ?

«Auguste et Puissant Seigneur, Votre Majesté n'a pas oublié

le pacte qui existe entre Chao Fa Noi et Petraja ?

- Loin de là, Vichaiyen, il est au premier plan de nos

préoccupations. Mais cette apparente aliance n'est rien

d'autre qu'une machination diabolique de Petraja.» Il s'arrêta

pour aspirer une longue bouffée d'air. «Sorasak, notre

maudit fils, est venu hier plaider sa cause auprès de nous et

demander que nous le reconnaissions pour notre héritier.

Bien que notre conscience nous ait parfois reproché de l

'avoir écarté, le temps a prouvé que notre instinct nous avait

bien conseilé. C'est une nature fondamentalement

diabolique et nous ne pourrions pas

mourir en paix en

léguant notre royaume à un homme qui a l'instinct d'un

boucher. Cependant, nous avons appris de sa bouche quele

était la situation réele. C'est Petraja lui-même qui cherche à

usurper le trône et il se sert de Chao Fa Noi comme alibi.

Nous savons aussi que c'est lui qui a répandu les fausses

rumeurs prétendant que le jeune prince projetait de profaner

nos restes mortels... »

Tremblant d'émotion, le roi se redressa sur son lit. «Nous

lutterons contre lui jusqu'à notre dernier souffle... »

Phaulkon était de plus en plus abasourdi. Jamais il n'avait

soupçonné Petraja de nourrir une tele ambition. Quels

droits pouvait-il faire valoir pour prétendre au trône ?

«Vichaiyen, nous alons envoyer Sunida chercher Chao Fa

Noi car nous voulons que tu restes en permanence à nos

côtés. Par sa gentilesse, Sunida saura convaincre notre

frère que notre convocation ici n'est pas un piège et que

nous ne lui voulons pas de mal. Nous mettrons les cinq

cents hommes de la garde du Palais à sa disposition et nous

le proclamerons notre héritier. Mais nous avons besoin de

ton avis, Vichaiyen, en ce qui concerne

le général

Desfarges.

Comment crois-tu qu'il réagira à ce changement de plan ? »

Phaulkon réfléchit rapidement. Desfarges était prêt à

soutenir Piya tant que celui-ci promettait de se convertir au

catholicisme. Chao Fa Noi, en revanche, resterait sans nul

doute un bouddhiste convaincu. Le général français était

manifestement retourné à Bangkok parce qu'il voulait éviter

une confrontation avec les Siamois, jugeant préférable

d'attendre la suite des événements à l'abri dans son fort. Il

se demanda si Desfarges le considérait

déjà comme une

cause perdue. Il était essentiel de savoir ce qu'il pouvait

penser car peut-être n'était-il pas trop tard pour s'emparer

de Petraja avec son appui.

Phaulkon sut alors ce qu'il lui restait à faire. Il enverrait

Nelie voir Desfarges puisqu'ele s'était souvent vantée des

bonnes dispositions du général à son égard. Quel meileur

émissaire pouvait-il trouver? Ne l'avait-ele pas encore

récemment assuré qu'ele était prête à faire n'importe quoi

pour protéger sa position au Siam ?

«Auguste et Puissant Seigneur, avec votre permission, je

voudrais envoyer une personne de confiance auprès du

général pour connaître son état d'esprit.

- Très bien, Vichaiyen. Mais nous t'ordonnons d'obtenir de

lui par la même occasion qu'il vous donne asile, à toi et à ta

famile, au cas où la situation se détériorerait et menacerait

votre vie. »

Devinant les protestations de Phaulkon, le roi ajouta

vivement : « Ou encore si notre mort plus proche que prévu

te laissait sans maître à servir. »

Phaulkon sourit. Comme c'était inteligemment présenté! Il

pouvait difficilement s'élever contre cela...

«Auguste et Puissant Seigneur, vos désirs sont mes ordres.

- Eh bien ! notre désir reste et restera, même par-delà la

tombe, que tu prennes soin de ta sécurité, Vichaiyen.

- Auguste et Puissant Seigneur, ne serait-il pas

sage de lancer dès maintenant un mandat d'arrêt officiel

contre Petraja?

- Quand un démon a plusieurs visages, le plus sage est de

ne pas dévoiler ouvertement son jeu. Notre meileure

chance de l'attirer jusqu'à nous est de lui faire croire qu'il

jouit toujours de notre affection. »

28

Sunida jetait autour d'ele des coups d'œil anxieux en

parcourant le chemin de boue séchée qui menait de la

maison de Phaulkon à la rive du fleuve. Pour la rassurer, ele

adressa un sourire à Nelie qui marchait près d'ele, vêtue

d'un simple panung mauve et d'une écharpe assortie.

Ele cheminait pieds nus, mais Nelie, dont les pieds n'étaient

pas habitués au sol rugueux, portait des mules de style

musulman qu'ele avait achetées plusieurs semaines

auparavant au marché de Mergui. Le

fleuve était proche et

l'on pouvait déjà apercevoir ses berges grouilant de monde.

Jamais encore Sunida n'avait vu une foule aussi dense.

Beaucoup transportaient de gros balots sur leurs épaules ou

en équilibre sur leur tête et il était clair que tous fuyaient la menace de guerre. Des chiens efflanqués, l'air perdu,

erraient çà et là, fouilant le sol en quête de nourriture. Des

marchands, profitant de l'aubaine,

vendaient des nouiles sur

des comptoirs de fortune dressés en hâte au bord du fleuve.

L'ambiance était tendue et les visages avaient perdu leur

sourire légendaire. Nombreux furent ceux qui dévisagèrent

les deux femmes -surtout Nelie - d'un air soupçonneux.

Dans le ciel, des nuages d'orage annonçaient une forte pluie

de mousson et l'humidité avait atteint un degré déplaisant.

Peu habituée à ce climat, Nelie souffrait encore plus que les

autres et son visage étail trempé de sueur.

Comme l'atmosphère avait changé au cours de ces trois

derniers jours ! songea Sunida. Après son retoui d Ayuthia

pour apporter au roi la réponse de Yotatep ele avait eu

l'honneur d'être chargée d'une nouvele mission royale. Il lui

falait cette fois prier Chao Fa Noi de

regagner Louvo pour

se réconcilier, après tant d'années, avec son royal frère.

Mais les visages inquiets des passants semblaieni confirmer

les dernières rumeurs entendues au Palais on disait que les

Français se préparaient à attaquer e que Petraja alait être

rappelé du monastère par le ro mourant pour être nommé

régent et défendre le pay< contre l'invasion farang. Sunida

savait qu'il n'y avai rien de vrai dans ces racontars, mais la

population ele, était disposée à les croire - encouragée en

ceh par les moines. Ele remarqua que de nombreux pay

sans étaient armés de frondes ou de longs bâtons pointus.

Ele se demanda si ele avait eu raison de refuser l'escorte

armée que le Seigneur de la Vie lui avait pro posée. Ele

avait cru tout d'abord qu'en ces temps

troublés cela n'aurait

fait qu'attirer l'attention sur eles - en particulier sur Nelie.

Une nombreuse escorte accompagnant une femme farang

pouvait être mal interprétée alors que, seules et sans armes,

eles éveileraient moins les soupçons. Mais en observant à

présent la foule hargneuse se presser près du fleuve, ele se

demanda, mal à l'aise, si cette décision avait été la bonne.

Ele regarda Nelie. Son maître lui avait demandé

d'accompagner l'Anglaise jusqu'à Ayuthia et, là, de veiler à

ce qu'ele s'embarque sur un bateau pou " gagner Bangkok

en toute sécurité. Ravie, Sunida avait accepté de bon cœur.

Ele se sentait étrangement attirée par cette femme farang,

mère du fils premier-n > de son maître et, malgré la barrière de la langue, il lui semblait qu'ele pouvait communiquer avec

ele pa: intuition. Ele remarqua que Nelie était aussi en état

d'alerte, même si ele faisait de son mieux pour le dissimuler.

Phaulkon l'avait chargée d'une mission de première

importance auprès du général français, dans l'espoir de

ralier ce dernier à sa cause. Il avait dit à Sunida qu'il n'était pas trop tard pour agir, du moins tant que Petraja se terrait

au monastère.

Comme eles approchaient du fleuve, un

groupe d'officiers

français en uniforme les dépassa rapidement à cheval,

suscitant sur leur passage une vague d'hostilité. Sunida et

Nelie échangèrent un regard. Eles entendirent derrière eles

un nouveau galop de cheval et, se retournant, aperçurent

des cavaliers siamois armés. Manifestement, ils suivaient les

Français tout en restant à bonne distance.

Les cavaliers farangs se divisèrent soudain. Quatre d'entre

eux partirent dans une direction différente. Désorientés, les

Siamois s'arrêtèrent pour discuter, ne sachant que faire. Ils

finirent par se séparer à leur tour. Mais les officiers farangs, excelents cavaliers, avaient pris suffisamment d'avance pour

ne pas risquer d'être rattrapés.

Prenant Nelie par la main, Sunida se mêla à la foule qui

fourmilait au bord du fleuve. Des petits

groupes d'hommes

armés étaient accroupis le long des berges. Certains levèrent

les yeux vers eles mais aucun ne leur adressa la parole.

Plusieurs bateaux, encombrés de passagers et de

marchandises, étaient à quai. Un flot de voyageurs,

cramponnés à leurs balots, attendaient pour embarquer. Ils

formaient une longue queue sur la rive et l'on pouvait

entendre leurs cris de protestation quand les bateliers,

harassés, les repoussaient faute de place. Pour un passager

qui débarquait, il y avait au moins trois personnes qui se

précipitaient afin de le remplacer. Tous voulaient un passage

pour Ayuthia.

Le Seigneur de la Vie avait muni Sunida d'une généreuse

somme d'argent, ele craignait cependant d'en faire usage

pour s'épargner cette longue attente. La corruption d'un

batelier n'aurait fait que susciter l'animosité d'une foule déjà nerveuse. Pourquoi doi-ner la priorité à une femme farang ?

Tandis que Sunida réfléchissait à ce qu'ele devait faire, les

officiers français, à nouveau réunis, réapp i-rurent un peu

plus loin sur la rive. Apparemment, ils n'avaient eu aucun

mal à se libérer de leurs poursuivants. Ils convergeaient

maintenant vers le fleuve en avançant lentement, d'un air

dégagé, pour ne pis attirer l'attention. Lorsqu'ils passèrent

tout près des deux femmes, ils les saluèrent et Nelie crut

reconnaître l'un des officiers rencontrés au fort.

Négligeant la queue, les cavaliers parcouraient les quais à la

recherche d'un bateau. Parmi les passageis qui avaient déjà

embarqué, certains étaient munis de

bâtons et de petits

harpons pour aider les bateliers à empêcher d'autres

personnes de monter à bord dans l'espoir de pouvoir partir

plus vite. De nombreux bateaux tanguaient dangereusement

sous la brise et, sous la charge excessive, semblaient sur le

point de chavirer.

Un peu plus haut sur la rive, un groupe de moines s'avança

dans l'eau en relevant les robes safran et s<-dirigea vers une barque longue et étroite ancrée a quelque distance de là.

Ele était encore presque vide, mais personne ne cherchait à

y embarquer par res pect pour les saints hommes. Avec

inquiétude, Sunid< vit les officiers échanger des regards en

hochant h tête. Lorsque le moine de tête atteignit le flanc de

la barque, tous les bateliers se prosternèrent. Au même

instant, les officiers couvrirent au galop la courte distance

qui les séparait du bateau en faisant jailir des gerbes d'eau.

Sautant à bas de leur monture, ils se précipitèrent vers la

barque, l'épée au poing. Deux d'entre eux repoussèrent les

moines qui attendaient tandis que les deux autres sautaient à

bord et menaçaient les rameurs. Le moine déjà monté à

bord fut contraint de débarquer sur-le-

champ.

Bien que profondément choquée par une attitude aussi

sacrilège, Sunida s'empara de la main de Nelie et courut

vers le bateau. Un violent coup de tonnerre

déchira le ciel à cet instant précis, et une pluie torrentiele

s'abattit sur les rives. En quelques secondes, tout le monde

fut trempé.

Terrorisés, les moines ouvrirent l'un après l'autre leurs

ombreles et s'éloignèrent en hâte, tandis que l'un des

Français tenait son épée pointée sur la gorge du maître

d'équipage. La foule, jusque-là muette de stupeur, réagit

enfin et convergea vers le bateau en poussant des cris

furieux. Tenant toujours Nelie par la main, Sunida courait

en tête et s'inclina respectueusement en

passant devant les

saints hommes.

Les Français se regroupèrent et contraignirent les rameurs

de la pointe de leur épée. L'un d'eux jeta un ordre bref et

tous saisirent les rames pour écarter le bateau juste au

moment où Sunida arrivait à sa hauteur. Plissant les yeux

sous la pluie qui tombait à verse, ele s'efforça par des

gestes frénétiques de faire comprendre à Nelie qu'il falait

demander aux officiers d'attendre.

« Arrêtez ! » cria Nelie en français tout en agitant les bras.

Surpris, les soldats hésitèrent, les yeux fixés sur les deux

femmes qui s'avançaient dans l'eau jusqu'aux cuisses.

Furieuse de l'offense faite aux moines, la foule compacte

approchait pour demander des comptes. Des bras puissants

hissèrent les deux femmes à bord au moment où les paysans

en colère n'étaient plus qu'à quelques mètres. La barque

bondit en avant, laissant derrière ele la nuée hurlante.

«Qui êtes-vous?» demanda l'officier supérieur en regardant

durement Nelie dont le chapeau trempé dégoulinait en

ruisseaux.

Son ton n'était pas particulièrement amical.

«Une amie du général Desfarges, répondit-ele en cherchant

à reprendre son souffle. Je suis chargée d'une importante

mission auprès de lui.»

Les officiers semblèrent un peu calmés par cette déclaration.

«Nous nous rendons également à Bangkok. Vous

êtes la bienvenue.» 11 montra du doigt Sunida. < Et ele, qui

est-ce? Une domestique?»

Quel total manque d'éducation que de montrer ai isi

quelqu'un du doigt, songea Sunida en se détournant avec

mépris. Décidément, ces farangs étaient dépourvus du plus

élémentaire savoir-vivre. Il falait les voir jacasser et

gesticuler comme des singes ! Combien Je fois n'avait-ele

pas fait remarquer à son maître ces mauvaises manières,

bien que pour sa part il fût nettement

plus civilisé.

Contrairement aux autres de ;a race, il ne faisait pas de

grands gestes en parlant, sa if parfois lorsqu'il était fâché.

Ele les écouta discuter quelques instants sans comprendre.

Mais, d'après leur expression, les soldats français

semblaient satisfaits des explications de Nelie.

Ils avaient maintenant atteint le milieu du large fleuve et se

mirent à naviguer rapidement, aidés par un courant puissant.

Les rameurs avaient repris leur place, le visage fermé, trop

effrayés pour résister. Nelie capta le regard de Sunida et,

malgré la pluie torrentiele, les deux femmes échangèrent un

sourire complice. Sunida se félicitait de la camaraderie qu

s'instalait entre eles. Quel soulagement de voir que cette

femme farang l'acceptait et semblait

même respecter sa

position. Ele se sentait de plus en plus attachée à ele et

prête à la protéger de sa vie. Après tout, Nelie Tucker était

l'épouse principale de Phaulkon et, selon les mœurs

siamoises, Sunida avait le devoir de l'assister en toutes

choses. Un point obscur subsistait cependant: où donc se

trouvait dame Maria, à présent? Ele se promit d'éclaircir

cette question avec son maître à la première occasion. En

attendant, ele veilerait à ce que Nelie atteigne Bangkok

saine et sauve. Il était regrettable de voir des moines ainsi

maltraités mais, au moins, Nelie aurait une escorte armée

jusqu 'au fort.

Malgré tout, Sunida restait préoccupée. Un grand nombre

de vilageois l'avait vue monter dans la barque avec les

farangs. Alaient-ils penser qu'ele était de leur bord, surtout

accompagnée d'une femme farang?

Ele avait croisé leurs regards surpris quand le bateau avait

pris le large. Au début, ils avaient dû penser qu'ele courait,

ele aussi, pour protéger les moines. Mais ensuite...

qu'avaient-ils soupçonné? Dieu merci, la forte pluie avait

empêché que la situation tourne au tragique, mais les

nouveles circuleraient vite.

Les Français étaient trop occupés à garder un œil sur

l'équipage siamois pour faire beaucoup de conversation et,

en dépit de l'épais rideau de pluie, ils maintinrent un train

rapide jusqu'à la tombée de la nuit. Si les rameurs n'avaient

pas encore fait mine de leur désobéir, dès que l'obscurité les

eut enveloppés, ils se glissèrent silencieusement dans l'eau

l'un après l'autre en emportant leurs rames. Enfin alertés par

ce manège, les Français réagirent et parv inrent à garder la

moitié des rames. Mais, à leur grand désespoir, il n'y eut

bientôt plus un seul Siamois à bord. Si seulement ils avaient

pu prévoir... pensèrent-ils, furieux. Ils auraient attaché les

hommes à leur banc. Trop tard à présent... Privé de ses

rameurs, le bateau dérivait vers le

rivage.

Les officiers n'eurent pas d'autre choix que de se mettre

eux-mêmes à ramer. Au début, ils le firent avec vigueur

mais, avec un nombre réduit de moitié, ils avançaient

lentement. Bientôt, peu habitués à ce genre d'exercice, ils

eurent les muscles douloureux et les mains couvertes

d'ampoules. Epuisés, ils furent contraints d'accoster.

La pluie s'était enfin calmée et ils choisirent un endroit désert près d'un marais pour amarrer le bateau et se reposer

quelques heures. Sunida insista pour que Nelie pose sa tête

sur ses genoux et les deux femmes s'endormirent à leur tour.

A leur réveil, le ciel nocturne s'était éclairci et la lune brilait de tout son éclat. Après avoir examiné leurs mains

meurtries, les Français tergiversèrent pour savoir s'ils

devaient ramer à tour de rôle. Mais

l'urgence d'une fuite

salutaire les incita à prendre une autre décision. Ils choisirent de terminer le trajet par voie de terre, en traversant les

riches plaines, ce qui représentait un détour considérable.

Plus ennuyeux encore, aucun d'entre eux n'avait jamais

emprunté la route. Cette perspective leur parut toutefois

préférable pour se mettre à l'abri de la foule qui, ils le

devinaient, s'était lancée à leur

poursuite. Ici, sur le fleuve, ils risquaient d'être rapidement rattrapés.

Suivant la rive sous le clair de lune, ils progressèrent un bon

moment sur un sentier bien tracé surplombé de buissons qui

prenaient des formes étranges sous la lumière argentée.

Galamment, les officiers avaient proposé aux deux femmes

de porter leurs sacoches renfermant quelques panungs et

des objets de toilette. Pourtant, très vite,

eles se

retrouvèrent à l'arrière, retardant tout le cortège.

Sunida fit comprendre à Nelie par gestes qu'eles devaient

laisser les Français partir sans eles. En réalité, ele éprouvait un certain malaise à continuer le voyage en leur compagnie.

L'incident avec les moines et la fuite des rameurs ne jouaient

pas en leur faveur et ele jugeait plus prudent de faire bande

à part. Us n'avaient encore rencontré

personne à cette heure

de la nuit mais ele savait que, lorsque l'aube poindrait, les

vilages avoisinants se réveileraient. Et les nouveles

circulaient vite. Comment réagiraient les paysans à leur

passage ?

Nelie devina les craintes de Sunida et se rangea à son avis.

Ele éprouvait une curieuse confiance en cette charmante

concubine de Phaulkon. Aussi conseila-t-ele aux Français

de ne plus les attendre.

Ils ne semblèrent pas trop mécontents d'être débarrassés

d'eles et n'insistèrent pas tant ils avaient hâte de retrouver la sécurité du fort. Ils leur souhaitèrent bonne route et

s'éloignèrent d'un bon pas. Dès qu'ils furent hors de vue,

Sunida repéra un endroit abrité sous un rocher et fit

comprendre à Nelie qu'eles devaient

dormir là. Ele avait

tout l'argent nécessaire pour trouver le lendemain un mode

de transport convenable, et il n'y avait aucune raison de

s'épuiser dans une longue marche nocturne. Fouilant dans

son sac, ele offrit à Nelie l'un des gâteaux apportés du

Palais. Puis ele appliqua sur sa peau une pommade à

l'odeur forte destinée à tenir les moustiques à distance.

Après quoi eles s'étendirent et plongèrent rapidement dans

le sommeil.

Eles s'éveilèrent à l'aube, un peu raides mais reposées, et

se rendirent au bord du fleuve pour se laver dans l'eau

fraîche. En souriant, Sunida aspergea le dos de Nelie qui lui

rendit gaiement la politesse.

Eles empruntèrent ensuite un chemin de boue séchée,

ombragé de palmes et bordé de bananiers, conduisant vers

quelques huttes sur pilotis que l'on apercevait au loin. La

brise apportait par bouffées des échos de voix qui se

mêlaient au faible clapotis du fleuve contre les berges. Les

quelques nuages qui parsemaient le ciel n'avaient plus rien

de sombre comme la veile et, bien que ce fût la saison de la

mousson, la matinée s'annonçait sèche.

Sunida s'avança vers le vilage, non sans quelque

appréhension. Ce n'était qu'une poignée de huttes sous

lesqueles on voyait des femmes et des enfants occupés à

balayer la poussière avec des balais de joncs. En

apercevant Sunida, ils levèrent la tête, surpris, et leurs yeux

s'élargirent à la vue de Nelie. Figés, ils dévisagèrent les

deux femmes la bouche ouverte. Un

sourire amical aux

lèvres, Sunida s'informa des possibilités de transport.

Embarrassés, ils lui rendirent son sourire et, comme s'ils

avaient perdu leur langue, montrèrent du doigt un vilage plus

important un peu plus loin sur la route. L'une des vieiles

femmes rassembla son courage et finit par murmurer

timidement qu'il y avait là un vieux paysan qui louait parfois

ses éléphants.

Après que Sunida l'eut remerciée, les deux femmes

marchèrent en silence une dizaine de minutes avant de

parvenir au vilage suivant, beaucoup plus important. Eles

furent bientôt entourées d'une horde d'enfants curieux et de

chiens aboyant qui accouraient pour les saluer. Un groupe

de moines sortirent d'une hutte, leurs bols à offrandes à la

main, et les observè-rent avec curiosité. Puis ils se mirent à

parler entre eux à voix basse en leur jetant de fréquents

regards.

Sunida s'alarma tandis que les moines continuaient à les

dévisager. Avait-on déjà donné leur signalement ?

Consciente de son trouble, Nelie posa une main apaisante

sur son bras.

De nombreux vilageois se pressaient maintenant autour

d'eles en leur posant les questions d'usage. «Pai Nai ? Où

alez-vous ? » « Pai Nai Ma ? D'où venez-vous ? » Ils ne

semblaient pas hostiles mais ne manifestaient pas non plus

leur cordialité habituele vis-à-vis des étrangers. Sunida ne

parvenait pas à savoir s'ils s'étonnaient de la présence de

Nelie ou si la rumeur d'une invasion

farang les avait déjà

atteints.

Ele leur sourit et, d'un coup de coude, invita Nelie à faire

de même. Puis ele expliqua aux paysans qu'eles faisaient

route vers Ayuthia quand leur bateau avait chaviré au milieu

du courant, les obligeant à gagner la rive à la nage. On leur

avait dit qu'eles trouveraient ici un éléphant à louer et eles

étaient venues dans ce but au vilage.

Il falut un certain temps pour que ses paroles fassent le tour

de la foule ; plusieurs garçons se mirent alors à courir avec

excitation dans l'espoir d'être le premier à trouver le

propriétaire de l'éléphant et de recevoir peut-être une petite

récompense. Le temps qu'ils reviennent, Sunida s'était

acquis un large auditoire. Debout sous un vénérable banyan,

orgueil du vilage, ele régalait ses auditeurs, accroupis par

terre sur des feuiles de palmier, d'un de ces récits imagés

dont ils se montraient friands. Ele leur raconta que,

cherchant son père disparu, ele était alée à Louvo soliciter

de l'aide auprès du Seigneur de la Vie. Le roi lui avait donné

sa bénédiction et permis de poursuivre ses recherches à

Ayuthia. Les vilageois, auxquels

s'étaient joints les moines,

l'écoutaient intensément et, quand ele eut terminé, ils

accoururent pour leur offrir des fruits, des fleurs et des bols

de riz agrémenté de poisson séché et d'une épaisse sauce

brune.

Quand le propriétaire de l'éléphant fit enfin son apparition, il régnait une ambiance de fête. Sous les huées des habitants,

gagnés à la cause des deux jeunes

femmes, il dut réduire le

prix demandé et décida à son tour de traiter avec

bienveilance ces étrangères qui avaient d'aussi nobles

relations. L'accord se conclut finalement au prix le plus bas

qui fût jamais consenti, à la grande joie de tous. De

nombreuses mains se tendirent pour aider Sunida et Nelie à

s'instaler sur le siège aux vives couleurs fixé sur le dos de

l'animal. Les femmes étaient remplies de crainte et de

curiosité devant la peau blanche de Nelie et eles se

battaient pour la toucher en s'exclamant devant sa douceur.

Lorsque l'énorme bête se leva sous la conduite du jeune

mahout assis sur son cou, le vilage tout entier souhaita bon

voyage aux jeunes femmes et les accompagna jusqu'à la

dernière hutte. Aux pastels de l'aube

avait succédé un ciel

d'un orange flamboyant et, du haut de leur perchoir, eles

avaient une vue spectaculaire sur le large fleuve et sur les

rizières aux reflets d'émeraude. Des buffles avançaient

nonchalamment dans l'eau, aiguilonnés par de jeunes

garçons qui s'arrêtaient pour regarder passer les voyageurs.

Des oiseaux aux couleurs indescriptibles voletaient autour

des arbres à pluie et des grenouiles croassaient gaiement

dans les marécages. Jamais Nelie n'avait contemplé de

spectacle aussi idylique. Ele soupira. Comment pourrait-

ele jamais décrire à Mark de teles splendeurs ?

Ele se rendit compte soudain que ce n'était pas seulement

Mark qui lui manquait mais aussi Phaulkon. Si seulement il

était là pour partager ces moments avec

ele! Ele sut alors

au plus profond d'ele-même que jamais ele ne nuirait au

père de son enfant. La colère qui l'avait si longtemps habitée

avait disparu, sans doute à jamais, cédant la place à une

affection assez proche des sentiments qu'ele avait éprouvés

pour lui autrefois. Un léger frisson la parcourut. Que lui

arrivait-il ?

Le voyage se poursuivit pendant plusieurs heures en silence,

bercé par le balancement régulier du pachyderme. Sunida

ôta l'écharpe qui lui couvrait la poitrine et insista pour que

Nelie s'en serve afin de protéger sa tête du soleil

implacable. Nelie sourit en regardant à la dérobée les seins

parfaits de Sunida. Ele était aussi bele que sage, cette

charmante concubine de Phaulkon. A

cette pensée, une

pointe de jalousie la traversa pour disparaître aussitôt.

Vers midi, tandis que la chaleur et l'humidité étaient à leur

comble, eles rencontrèrent des hordes de vilageois

cheminant sur la route. La foule, trop compacte pour qu'il

soit possible de la traverser, les obligea à ralentir l'alure.

Heureusement, tous paraissaient trop occupés d'eux-mêmes

pour leur prêter attention. Eles n'eurent donc pas d'autre

choix que de suivre le mouvement. De temps à autre,

quelqu'un se retournait pour les observer mais sans

témoigner à leur endroit une particulière curiosité.

Le chemin déboucha un peu plus loin sur une vaste clairière

qui permit à la multitude de se disperser. Surprises, les deux

femmes y retrouvèrent les soldats

français. Sunida comprit

alors ce qui se passait. Les vilageois les avaient suivis tout

en demeurant à bonne distance car les officiers étaient bien

armés -ele avait vu leurs mousquets sur le bateau quand ils

les avaient mis à l'abri de la pluie.

Sur le qui-vive, les officiers se retournaient fréquemment

pour observer la foule qui les traquait, tele une meute de

loups. On voyait bien qu'ils avaient peur et Sunida devina

qu'ils ne devaient pas avoir mangé depuis un certain temps.

Non sans appréhension, ele se demanda si les moines ou

les rameurs qui s'étaient enfuis avaient donné une description

d'ele et de Nelie en même temps que des officiers farangs.

Mais, jusque-là, personne ne semblait s'intéresser à eles. Il

se pouvait que dans l'esprit des

poursuivants, il n'y eût aucun

rapport entre des soldats farangs armés et deux femmes sur

un éléphant. Ele craignait cependant que les Français, en les

reconnaissant, ne s'adressent à eles et que les vilageois ne

fassent le

rapprochement avec les deux femmes du bateau dont ils

avaient certainement entendu parler.

Pour éviter d'éveiler des soupçons,

Sunida fit comprendre à

Nelie qu'eles devaient descendre et se mêler au cortège.

Ele dit au mahout que la mem avait envie de se dégourdir

les jambes et qu'il devait suivre derrière à quelque distance.

Curieusement, à présent qu'eles se mêlaient à eux en

fermant la marche, les paysans semblèrent s'intéresser

davantage à eles. Ils étaient de plus en plus nombreux à se

retourner pour les dévisager et les craintes de Sunida

augmentaient à chaque pas.

L'immense convoi s'immobilisa soudain. Sunida s'efforça de

regarder à l'avant par-dessus les têtes mais, bien qu'ele soit

grande pour une Siamoise, son regard ne dépassa pas

quelques rangées. Les farangs, qu'ele avait pu apercevoir

du haut de l'éléphant, étaient à présent hors de vue.

Comme tout le monde était arrêté, l'un des paysans - un

homme massif couvert de tatouages sur la poitrine et les

bras - se tourna vers Sunida et lui demanda si Nelie était la

femme d'un des farangs.

«Oh, non! s'exclama Sunida en feignant de rire d'une tele

alégation. Ele les déteste. Ils nous ont poussées hors de

notre bateau un peu plus tôt et ele aimerait bien prendre sa

revanche sur eux. Tout comme moi d'aileurs!»

Le paysan la contempla sans dire un mot. Sunida n'aimait

pas la manière dont il la regardait. Ele l'entendit parler à mi-

voix à ses compagnons et quand plusieurs d'entre eux se

retournèrent pour les dévisager, ele sut qu'il était en train de parler d'eles. De plus en plus mal à l'aise, ele se demanda

s'il ne valait pas mieux remonter sur l'éléphant pour prendre

une autre direction. Mais cela ne ferait qu'attirer davantage

l'attention. Et, d'aileurs, où iraient-eles? Il n'y avait qu'une seule route pour Ayuthia. Peut-être trouveraient-eles un peu

plus loin au bord du fleuve un vilage plus important où eles

pourraient louer un bateau. Ele se renseignerait à la

première occasion.

La foule se remit en marche et parvint bientôt à une autre

clairière où ele se dispersa en cercle. Sunida et Nelie virent

à nouveau les officiers français, immobiles et manifestement

épuisés. Ils semblaient terriblement affaiblis par la chaleur, la faim et la soif. Pourtant, la seule vue de leurs armes suffisait à maintenir les Siamois à distance.

Ils se tournèrent vers les paysans et montrèrent leurs

bouches d'un air suppliant. Pour toute réponse, les Siamois

pointèrent le bras en direction de leurs

mousquets. Le geste

était clair: s'ils déposaient leurs armes, ils leur apporteraient de la nourriture. Déconcertés, les Français ne savaient que

faire. La situation semblait dans une impasse.

Soudain le robuste paysan aux tatouages s'approcha de

Sunida et lui demanda si ele parlait la langue farang. Voyant

qu'ele secouait négativement la tête, il plissa les yeux.

«Alors, comment fais-tu pour communiquer avec la mem ?

demanda-t-il en désignant Nelie.

- Par gestes, répondit Sunida en faisant de son mieux pour

dissimuler son anxiété.

- Je ne te crois pas», rétorqua l'homme d'une voix dure.

Il s'avança et la saisit par le bras. Aussitôt, Nelie fit un pas vers lui pour le retenir. Surpris, il se tourna vers ele pour la fixer avec colère. Le cœur de Nelie battait à tout rompre

mais, bravement, ele soutint son regard.

L'homme s'adressa à nouveau à Sunida.

« Tu vas prendre la femme farang avec toi et parler à ces

officiers, ordonna-t-il. Tu leur feras savoir que s'ils veulent

de la nourriture, ils devront d'abord déposer leurs armes.

- Mais je vous répète que je ne parle pas leur langue, insista

Sunida.

- Eh bien, tu n'auras qu'à communiquer

avec eux par signes

comme tu le fais avec la femme farang», lança-t-il

rageusement.

À ces mots, un murmure d'assentiment courut dans

l'assemblée. Sunida sentit que le vent tournait. Il n'était pas

prudent de s'opposer plus longtemps à cette foule

surexcitée. Ele fit signe à Nelie de la suivre et eles

s'avancèrent vers les officiers farangs, l'homme tatoué

marchant sur leurs talons. Eles virent avec désolation les

Français leur lancer des regards chargés d'espoir. Sunida

priait pour qu'ils ne les saluent pas en amis. Un silence

menaçant tomba sur la clairière tandis que tous les yeux

étaient braqués sur les deux femmes.

Heureusement, l'officier supérieur ne fit pas mine de les

reconnaître et se contenta de regarder Nelie d'un air

suppliant.

«Aidez-nous, madame. Nous avons désespérément besoin

d'eau et de nourriture. Je vous en prie. »

Nelie se tourna vers le paysan et tenta de lui faire

comprendre ces paroles par signes.

Mais l'homme secoua la tête.

«Dis-leur qu'ils doivent d'abord déposer leurs armes»,

lança-t-il à Sunida.

Voyant qu'ele hésitait et craignant de voir les Français

perdre leur seul moyen de défense, il se mit en colère.

«Alons, qu'attends-tu! Si tu n'obéis pas, vous subirez toutes

deux le même sort qu'eux. »

Sunida fit de son mieux pour traduire cette menace à

l'intention de Nelie.

«Ils exigent que vous déposiez d'abord

vos armes avant de

vous apporter à manger», transmit-ele à l'officier supérieur.

Ce dernier eut l'air perplexe.
«Pourquoi? Dites-leur que

nous ne leur voulons pas de mal. Nous désirons seulement

reprendre quelques forces. »

Il était trop difficile de faire comprendre la nuance par

gestes et l'homme tatoué donnait des signes d'impatience. Il

cria un ordre et plusieurs hommes partirent en courant.

Une lueur d'espoir s'aluma dans les yeux de l'officier. «

Sont-ils alés chercher de la nourriture ? demanda-t-il à

Nelie.

- Je l'ignore, répondit-ele. Je ne parle pas leur langue, mais

il est clair qu'ils ont peur de vos armes. Je ne pense pas que

vous devriez les abandonner.»

L'officier hocha la tête sombrement.

«S'il nous arrivait quelque chose, voulez-vous en informer le

général Desfarges ? »

Nelie acquiesça tout en se demandant avec angoisse si ele

aurait davantage de chances qu'eux de revoir le général.

« Bien entendu, mais espérons que cela ne sera pas

nécessaire. »

Autour d'eux, le cercle se refermait

lentement. Ils étaient

maintenant cernés de toutes parts. Des hommes revinrent,

apportant des bols de riz et de poisson séché. Affamés, les

Français ne pouvaient détacher leurs regards de cette

nourriture providentiele. Ils virent alors avec désespoir les

vilageois s'asseoir à quelques pas d'eux et commencer à

manger sous leurs yeux. Quand les bols furent à moitié

vides, l'officier en chef s'adressa à ses hommes.

«Nous pouvons en tuer quelques-uns et mourir de faim, ou

bien prendre le risque de déposer nos armes. Voyons si, en

les plaçant à portée de main, ils seront satisfaits. »

Peu rassurés, les soldats s'exécutèrent un à un. Dès qu'ils

furent tous désarmés, les vilageois s'avancèrent avec des

écueles remplies de nourriture, les yeux

fixés sur les

mousquets et les sabres posés à terre.

Nelie réfléchissait rapidement. En observant la scène, ele

eut soudain le pressentiment de ce qui alait arriver. Ele

sentit un imperceptible raidissement parmi la foule et devina

que tous attendaient un signal pour bondir. Mais à quoi bon

avertir les Français ? Ils n'avaient aucune chance contre un

tel nombre. Et que leur arriverait-il à Sunida et à ele si ele

venait ouvertement en aide aux farangs? Non, pensa-t-ele,

accablée. Pour Mark et pour Phaulkon, il falait à tout prix

rester en vie.

Les officiers lurent l'inquiétude dans son regard et

semblèrent deviner ses pensées. Ils se retournèrent

nerveusement, jetèrent précipitamment leurs bols et

fondirent sur leurs mousquets.

Épuisés par la chaleur et la faim, ils ne furent pas assez

rapides. La foule, enhardie, marcha sur eux pour les

engloutir comme un raz de marée. Ils furent jetés à terre,

roués de coups, dépouilés de leurs vêtements. L'homme

tatoué qui semblait jouer le rôle de chef aboya un ordre,

déclenchant un tonnerre d'acclamations excitées. Une

douzaine de vilageois partirent aussitôt chercher des

chevaux tandis que la foule accablait de sarcasmes les

officiers terrifiés.

Consternées, Sunida et Nelie virent arriver les chevaux.

Traînant derrière eux les corps nus et meurtris des farangs,

ils se mirent à galoper folement en rond dans la clairière,

éperonnés par leurs cavaliers siamois. On rapporta en hâte

des huttes voisines des cannes de bambou pour en frapper

les malheureux chaque fois qu'ils passaient devant les

vilageois dans un nuage de poussière. Poussant des

vociférations et des cris de triomphe, chaque paysan

assénait un coup à leurs misérables victimes et leur crachait

dessus.

Dans le feu de l'action, l'homme tatoué semblait avoir oublié

Sunida et Nelie. Soudain, il se retourna pour les regarder et

vit Nelie, révulsée à l'idée de jouer les bourreaux, repousser

la canne de bambou qu'on lui tendait. A ses côtés, Sunida

donnait à contrecœur quelques coups avec une autre canne

qu'on lui avait glissée dans la main. Furieux, l'homme fendit

la foule pour se planter devant Sunida et lui arracher sa

baguette.

«Ces démons de farangs s'imaginent qu'ils peuvent envahir

notre pays! gronda-t-il. Tu as prétendu que la femme farang

n'avait pas de relations avec eux. Alors, qu'ele le prouve!

Dis-lui que si ele ne frappe pas d'aussi bon cœur que les

autres, ele subira le même sort. »

Il fusila Sunida du regard. « Et toi aussi ! » Sunida vacila.

La foule des paysans fit cercle autour d'eux, avide de voir

ce qui alait arriver. Leur attention n'était distraite que par le passage d'un cheval

traînant derrière lui un infortuné Français criant et gémissant

auquel ils s'empressaient de donner à nouveau un méchant

coup. Sunida connaissait bien le caractère de son peuple.

Doux et affable par nature, il pouvait devenir aussi dur et

cruel que tout autre quand on l'avait excité. L'idée que ces

farangs étaient venus pour leur imposer

leur façon d'agir et

les priver de leur chère liberté les rendait fous. Aussi

effroyable que soit l'alternative, ele savait qu'il était

impossible d'y échapper.

Ele reprit la canne des mains de l'homme et la tendit à

Nelie avec un regard d'excuse. D'un geste, ele lui fit

comprendre ce qu'on attendait d'ele, espérant que Nelie

déduirait d'ele-même le sort affreux qui leur serait réservé si

ele ne s'exécutait pas.

Nelie pâlit. L'expression de Sunida était claire et ne laissait

aucune échappatoire. Cependant ele hésita encore. Voyant

cela, le chef cria un ordre et plusieurs paysans se

précipitèrent pour aler chercher une corde afin de lui lier les

pieds. Quand ils réapparurent, ele les regarda d'un air

épouvanté et lut l'horreur dans les yeux de Sunida. Tandis

qu'ils lui entravaient les cheviles, ele se tourna vers un

cheval qui approchait. Le chef rugit quelques mots et Sunida

s'avança vivement pour lever le bras de l'Anglaise plus haut

encore.

Nelie tremblait de tous ses membres quand le cheval arriva

à sa hauteur. Lacéré de coups, à demi inconscient, le

malheureux Français rencontra son regard et lui lança un

appel suppliant et muet. Fermant les yeux, ele abattit le bras

et lui asséna un coup en tremblant avant de se détourner,

écœurée. Confusément, ele vit Sunida l'imiter mais ce n'était

qu'un commencement. Trois autres chevaux suivaient. Ele

ferma à nouveau les yeux pour frapper. Quand, entraînés

dans une boucle infernale, les chevaux

se présentèrent à

nouveau devant ele, Nelie s'effondra, évanouie.

Un cri s'éleva alors dans la foule: «Assez! Les farangs se

rendaient à Ayuthia. Il ne faut pas les retarder davantage ! »

La foule gronda son approbation ei les chevaux quittèrent la

clairière pour prendre la direction de la capitale en traînant

toujours derrière eux les corps des Français. De nombreux

vilageois coururent à leur suite, criant encore leur colère à

rencontre des farangs, à peine conscients.

Tandis qu'ils s'éloignaient, Sunida s'était agenouilée auprès

de Nelie pour tenter de la ranimer. Ele ramassa un bol

vide, ala le remplir au fleuve et en baigna longuement le

front et les tempes de la jeune femme qui finit par retrouver

ses esprits. La clairière s était vidée en

un clin d'oeil et leur éléphant approcha. Sunida délia la corde qui enserrait les

pieds de sa compagne et toutes deux réussirent péniblement

à se hisser sur l'animal. Mais les beautés de la nature et la

contemplation des paisibles rizières miroitant sous le soleil

couchant ne pouvaient effacer de leur esprit la vision des

corps déchirés et sanglants. Nelie pleurait et Sunida dut

rassembler tout son courage pour ne pas

s'effondrer à son

tour. La prédiction de mère Somkit continuait de la hanter et

l'image de Phaulkon traîné dans la boue comme ces pauvres

farangs ne la quittait pas.

Le soleil se couchait quand eles atteignirent les faubourgs

d'Ayuthia. Déjà, le sort des malheureux Français alimentait

toutes les conversations. Sunida et Nelie apprirent que l'un

des officiers avait péri et que les autres, gravement blessés

ou inconscients, avaient été confiés à des prêtres farangs.

Marquées par les scènes d'horreur de la journée, l'estomac

au bord des lèvres à cause du balancement de l'éléphant, les

deux femmes se dirigèrent vers le Palais royal. Sunida

connaissait le capitaine des gardes et comptait y demander

asile pour la nuit.

Mark frappa discrètement à la porte du bureau de

Phaulkon, hésitant à le déranger. Son père sembla t

extrêmement préoccupé ces derniers temps et il s'er-fermait

parfois pendant des heures. Une voix boui-rue l'invita à

entrer. Il trouva Phaulkon le visage sombre, arpentant

nerveusement la pièce. Prudemment, Mark resta sur le seuil.

«Monsieur, je m'inquiète pour ma mère.

Anek m'a dit que la

situation devenait de plus en plus alarmante. »

Phaulkon cessa ses alées et venues et se tourna vers lui.

«Mark, tu dois m'appeler "père".» Il réussit à sou rire. «J'ai peut-être endossé tardivement ce rôle, mai:, je tiens

désormais à le remplir convenablement. »

Le jeune homme rit nerveusement pour dissimuler le fait qu'il

était ravi. «Je suis venu vous demander

votre avis, père.

Après tout ma mère n'a pas d es corte et ignore la langue de

ce pays.

- Ele a Sunida, Mark, ce qui est plus précieux que

n'importe quele escorte. Je dois pourtant avouer que je me

fais également du souci. Nous vivons des temps troublés. Je

voulais la faire accompagner par mes gardes mais Sunida

m'en a dissuadé. Ele assure que les Siamois ne feront

jamais de mal à une Européenne et qu'une escorte aurait

attiré l'attention. J'ai appris depuis des années à faire

confiance à son instinct. »

Les yeux de Mark brilèrent à la mention du nom de Sunida.

«C'est une femme vraiment exceptionnele, père. »

Phaulkon sourit «Ele n'a pas son égale, en effet.» Il

s'aperçut que Mark hésitait à poursuivre. «Qu'est-ce qui te

préoccupe ? »

L'adolescent se décida et lâcha soudain: «Est-ce que... est-

ce que vous avez aimé ma mère?

- Certainement, Mark. Mais j'étais jeune alors, à peine plus

âgé que toi aujourd'hui et j'avais soif de voir le monde.

Naturelement, ajouta-t-il, je n'avais pas la moindre idée que

Nelie t'attendait quand je suis parti. »

Mark se força à regarder son père au fond des yeux: «Si

vous l'aviez su, l'auriez-vous épousée?»

Phaulkon hésita. «C'est une question difficile, et je me la suis posée fréquemment ces derniers temps. La vérité est que je

l'aurais sans doute épousée mais que je serais un jour ou

l'autre parti chercher fortune malgré tout. » Il regarda son fils et vit que cette réponse ne semblait guère le rassurer. «

Mais je suis sincèrement heureux que vous soyez tous les

deux venus me retrouver ici, Mark, et je suis fier de t avoir

pour fils. »

Le garçon eut l'air soulagé. «J'aime ce pays, père. Ici, il n'y

a pas de honte à être un enfant ilégitime.

- Et il ne devrait pas y en avoir. C'est une idée ridicule.»

Phaulkon le regarda avec affection. «J'aimerais que tu restes

au Siam, Mark, car un bel avenir t'y attend. Du moins,

ajouta-t-il pensivement, si je réussis à contrôler la situation.

- J'aimerais tant vous aider.

- Tu le feras en son temps. Pour l'instant, tu agis exactement

comme il le faut en apprenant la langue et en découvrant le

pays. Si ta mère réussit à obtenir le concours du général

Desfarges, nous pourrons venir à bout de Petraja

rapidement.

- Et si ele n'y parvient pas?

- Alors nous devrons lutter avec nos propres moyens. La

parole du roi fait encore loi et si Petraja quitte le monastère, il sera arrêté par les gardes du palais. »

Un domestique se présenta à la porte et informa son maître

qu'un groupe d'officiers français venait d'arriver de

Bangkok.

Phaulkon se tourna vers Mark avec un sourire. «Voici peut-

être les bonnes nouveles que nous attendons. »

Mark lui jeta un regard anxieux. «Je ferais mieux de vous

laisser, père. Il n'est pas nécessaire qu'ils me voient. »

Il alait partir mais Phaulkon le retint d'une main ferme par

l'épaule. «Tu n'as aucune raison de te cacher. Il est temps

que ta présence ici soit officielement

reconnue. »

Mark hésitait toujours, mal à l'aise. Que faire si les Français

reconnaissaient en lui le garçon qu'ils avaient reçu au fort, le visage dissimulé par des pansements? Sa mère leur avait

menti sur son identité. Ne seraient-ils pas furieux d'avoir été

dupés?

«Fais-les entrer», ordonna Phaulkon sans lâcher le bras de

son fils.

Mark le supplia du regard une fois encore mais il ne se

laissa pas fléchir.

« Comment est ton français, Mark ?

- Pas trop mauvais, père.

- Bien. Dans ces conditions tu pourras entendre par toi-

même où en sont nos affaires. »

Un instant plus tard, trois officiers français vêtus de leur

uniforme militaire pénétrèrent dans la pièce et s'inclinèrent.

Phaulkon reconnut le beau major de Beauchamp et le jeune

Desfarges, l'aîné des deux fils du général, qui commençait à

ressembler à son père par sa corpulence. Le troisième, le

lieutenant de Fret-tevile, était un homme mince et élégant

doté d'une moustache impeccablement soignée.

«Bienvenue à Louvo, messieurs, dit aimablement Phaulkon.

Je vous attendais depuis quelque temps.

Puis-je vous

présenter mon fils Mark qui vient d'Angleterre ? »

Les officiers se tournèrent vers le garçon et l'examinèrent

avec curiosité.

«J'espère que vous apportez de bonnes nouveles»,

poursuivit Phaulkon en leur offrant de prendre place sur les

coussins.

Il observa Beauchamp. C'était son

préféré, un homme

intègre, loyal, sincèrement attaché au Siam et à son peuple.

Son expression le renseigna mieux que n'importe quel

discours et il avait deviné sa réponse avant même qu'il

n'ouvre la bouche.

« Hélas, mon Seigneur, le général Desfarges a décidé de

rester au fort...» Les yeux bleus de Beauchamp lancèrent un

éclair. «Je ne vous cacherai pas que, tous trois, nous avons

tenté par tous les moyens de le persuader de conduire son

armée à Louvo. Mais tout ce que nous avons réussi à

obtenir, c'est l'autorisation de venir en personne vous

communiquer cette malheureuse décision. J'ajouterai que

cela même ne fut pas facile en raison du sort affreux réservé

récemment à nos camarades.

- J'aurais pensé que cet incident aurait justement incité le

général à entrer en action. »

L'orgueil de Phaulkon l'empêcha de manifester trop

ouvertement sa déception, mais, en réalité, la confirmation

de la défection de Desfarges était un coup sévère. Cet

homme qu'il croyait son ami, qu'il avait reçu chez lui pendant

des semaines, lui tournait le dos à présent. Il se rappela les

avertissements de la vieile devineresse évoquant la trahison

d'un «gros farang». Était-ce lui le judas en question? Il

comprit pour la première fois que le général avait fait la

sourde oreile à tous ses appels. Malheureusement, son

désistement semblait irrévocable. Sans les Français, il se

retrouvait seul.

Malgré le choc, Phaulkon conserva son impassibilité mais,

du coin de l'œil, il vit Mark l'observer avec anxiété. Aussitôt, il retrouva son esprit de décision. Il avait une responsabilité

vis-à-vis de son fils. Le moment était venu de montrer à ce

couard de Desfarges qu'il avait encore quelques cartes dans

sa manche. Il procéderait lui-même à l'arrestation de Petraja

et on verrait bien alors qui commandait. Mais, avant tout, il

falait faire en sorte que Petraja ignore tout du retrait des

Français.

«La vie est décidément pleine d'ironie, dit-il à Beauchamp.

Voilà que la cause française à laquele je m'étais ralié

m'abandonne.

- Mon Seigneur, nous sommes nombreux à déplo-rer la

décision de mon père », interv int le jeune Desfarges, l'air

désolé.

«Nous espérons qu'au moins vous et

votre famile

accepterez notre invitation de venir à Bangkok», ajouta

Beauchamp avec une émotion sincère. « Le général vous y

recevra volontiers et nous serons honorés de vous y

escorter. »

Phaulkon eut un mince sourire. «Y chercher refuge ? Non

merci, Major, je préfère rester ici. J'ai encore beaucoup de

choses à faire et, contrairement à ce que vous pouvez

penser, le combat est loin d'être perdu. Le roi a ordonné

l'arrestation de Petraja et j'ai l 'intention de veiler à ce que les ordres de Sa Majesté soient exécutés. J'apprécierais

toutefois que le général laisse au moins entendre qu'il garde

ses choix ouverts. »

Beauchamp alait répondre lorsque le père de Bèze fut

introduit dans la pièce, suivi de près par

un garde agité qui

n'avait manifestement pas réussi à l'arrêter. Le prêtre était

haletant. Il fit un rapide salut aux officiers avant de se

tourner vers Phaulkon.

« Constant, j 'ai de mauvaises nouveles. Ce matin, à l'aube,

les moines ont fait savoir que l'abbé de Louvo s'adresserait

à la population sur la place du marché avant midi. Un de

mes frères, le père Lambert, s'y est rendu. Il y avait

énormément de monde et le saint homme a informé la

population qu'en raison de la malheureuse maladie du

Seigneur de la Vie, son loyal serviteur Pra Petraja avait été

chargé à sa place des affaires de l'État. Il précisa aussi que

Sa Majesté avait déchu de ses fonctions le Pra Klang, Pra

Chao Vichaiyen, qui projetait de trahir

le pays et de le livrer

aux farangs. Enfin, il raconta que les troupes françaises

postées à Bangkok n'attendaient que son signal pour

attaquer. Aussi le Seigneur de la Vie avait-il ordonné à Pra

Petraja de prendre les armes et de défendre le pays contre

les intrus. Tous les hommes en état de se battre devaient se

rendre au Palais pour organiser la résistance. »

Le jésuite fit une pause, comme effrayé par ses propres

paroles. «En me rendant ici, ajouta-t-il, j'ai vu une véritable

procession marcher en direction du Palais. En tête, des

hommes portaient sur leurs épaules les palanquins de l'abbé

et des moines les plus âgés. »

Phaulkon retint une exclamation de surprise. « Mais qu'en

est-il de Sa Majesté? Pourquoi n'a-t-ele pas ordonné

l'arrestation de Petraja? Il est inconcevable qu'il puisse agir

de la sorte tant que le roi est encore en vie.

- Le roi a eu une rechute, Constant, répondit le jésuite, la

mine sombre. Et il n'est pas informé de ce qui se produit. Il

n'a plus toute sa conscience.» Il marqua une pause. «Il doit

y avoir un espion parmi ses proches. Ce n'est pas par

hasard si l'abbé a choisi ce moment pour

agir.

- Dans ce cas, je dois me rendre au Palais sur-le-champ,

déclara Phaulkon.

- Permettez-nous de vous accompagner, mon Seigneur»,

proposa Beauchamp en se tournant vers ses compagnons

qui firent aussitôt un signe d'assentiment.

L'air soucieux, de Bèze intervint.

«Mon Seigneur, laissez-moi vous rappeler que ce serait folie

d'agir ainsi.» Il s'adressa aux officiers: «Messieurs, j'ai

pleinement conscience que la malheureuse décision de votre

commandant vous incite sans doute à manifester votre

soutien, mais je peux vous assurer que le moment est mal

choisi. J'ai vu la foule se masser aux portes du Palais. C'est

une foule compacte, menaçante, qui grandit de minute en

minute. L'abbé et ses moines tiennent la

population sous leur

coupe. Je vous supplie de ne pas les pousser à bout en vous

montrant. Cela ne servirait qu'à renforcer leurs craintes. »

Il se retourna vers Phaulkon. « Il est encore temps pour

vous de partir, Constant. Prenez votre famile et vos gardes

avec vous et gagnez Bangkok au plus vite.

- Jamais», répliqua Phaulkon avec l'assurance d'un homme

que l'on ne peut détourner de son devoir. «Tant que Sa

Majesté sera en vie, c'est sa volonté qui prime. L'ordre doit

être restauré et Petraja arrêté. Je

vais m'en charger moi-même. Retournez vous occuper du

roi, mon Père. Plus vite il reprendra conscience, plus vite

l'offense sera vengée.

- Je vous accompagne au Palais», intervint Mark en se

plaçant à son côté.

Phaulkon lui jeta un regard chargé de tendresse.

«Non, Mark, j'ai besoin ici de quelqu'un de confiance.

Rends-toi immédiatement avec Anek dans le quartier

portugais. Demande la maison de Joao Pareira. Tu diras à

ce dernier de ralier ses hommes et de me retrouver à la

porte sud avec toutes les armes qu'il pourra rassembler. Tu

reviendras ensuite ici pour m'y attendre. »

Phaulkon vit le visage de son fils s'assombrir et devina sa

déception. «Tu ne peux pas venir avec moi, Mark. Dès que

ta mère sera de retour, tu la raccompagneras au fort où ele

sera en sécurité. »

Heureux d'avoir un rôle à jouer, Mark étreignit son père et

disparut sans discuter. Phaulkon fit signe aux autres de le

suivre et se dirigea vers la porte du Palais. Les trois officiers lui emboîtèrent le pas, imités par le père de Bèze,

visiblement réticent.

Phaulkon décida qu'il valait mieux entrer par une petite

porte latérale, plus discrète. Ils éviteraient ainsi la foule qui, aux dires du père de Bèze, marchait sur le Palais.

Le petit jésuite était parti devant pendant que Phaulkon

rassemblait ses gardes - une petite troupe de vingt Siamois

qui l'accompagnaient dans tous ses déplacements. Malgré la

stricte interdiction de pénétrer armé dans l'enceinte du

Palais, Phaulkon avait fait exceptionnelement distribuer les

armes à ses hommes. Si nécessaire, il était décidé à user de

la force. Il espérait aussi que la redoutable bande de

mercenaires que Mark était alé chercher serait suffisante

pour repousser la foule. Les armes

sophistiquées des

farangs étaient redoutées de tous.

Les rues étaient étrangement désertes mais on

entendait clairement au loin le grondement de la foule.

Phaulkon longea la muraile extérieure du Palais jusqu'à une

petite porte utilisée généralement par les fournisseurs des

cuisines royales. Malgré ce rôle accessoire, ele était

néanmoins munie d'un épais vantail de teck et gardée en

permanence.

« Si nous devions être séparés pour une raison quelconque,

nous nous retrouverons ici à cette porte», lança-t-il à ses

hommes.

Il s'était adressé à eux, le dos contre le mur, sans remarquer

que la porte s'était imperceptiblement entr ouverte derrière

lui.

«Notre objectif est de disperser la foule sans verser le sang.

Nous devons également arrêter le général Petraja. Vous le

connaissez tous de vue. Si vous le voyez, emparez-vous de

lui et faites-le-moi savoir immédiatement. » Viroj, le chef

des gardes, s'inclina bien bas. « Puissant Seigneur, nous

recevons vos ordres. » Phaulkon se retourna et, les trois

officiers français sur les talons, s'avança vivement vers la

porte. Surpris de la trouver non fermée et sans gardes, il la

poussa prudemment pour s'assurer que l'accès n'était pas

gardé, recula puis, d'un seul coup, l'ouvrit toute grande.

Avec un grand sourire, Joao Pareira serra Mark dans ses

bras. C'était un homme d'une taile colossale. Il administra

un grand coup sur le dos du garçon et

s'exclama en riant:

«Tel père, tel fils, hein?»

Manifestement enchanté de pouvoir passer à l'action, Joao

gratta son abondante barbe noire, mit son gros bras sur

l'épaule de Mark et l'entraîna dans le dédale du quartier

portugais. Il voulait d'abord rassembler ses vieux camarades

de combat avant d'aler prospecter les autres quartiers

farangs. La plupart de ses amis étaient, comme lui, couverts

de dettes et désireux de se lancer dans la bagarre. On

comptait parmi eux quelques vétérans: Vasco Pinhero -

bap-tisé le singe -, capable de grimper aux arbres les plus

élevés, d'escalader les murailles les plus hostiles et de sauter

d'une incroyable hauteur sans jamais se rompre quoi que ce

soit; Antonio Calao, connu sous le nom

d'Hercule, qui avait

une fois forcé un buffle adulte à se coucher sur le flanc à la

suite d'un pari; les frères Pereira de Goa qui s'étaient battus

aux côtés des princes hindous contre l'année moghole; trois

Français, voleurs de grands chemins, venant de Madagascar

et dont la tête était mise à prix; l'Espagnol Fernando

Sanchez qui avait réussi à plier les barreaux de sa prison à

Manile pour s'enfuir; Van Fliets, parti du Cap; un Anglais

qui s'était enfui de la colonie de Nouvele-Angleterre ainsi

qu'une douzaine d'autres mercenaires de la même espèce,

pour la plupart métis, fruits d'unions hasardeuses entre

d'anciens soldats portugais et de pauvres servantes

siamoises.

Joao souriait radieusement à Mark chaque fois qu'une

nouvele recrue venait rejoindre les rangs. S'il ne trouvait pas

chez lui l'un de ses hommes, il lui laissait pour instruction de rejoindre la porte latérale du Palais dès que possible. Il ne

falut pas longtemps pour qu'une bonne vingtaine d'hommes

armés jusqu'aux dents se dirigent vers les murs du Palais,

prêts à en découdre pour la plus grande gloire du farang

Barcalon.

Phaulkon resta un instant sur le seuil de la porte, l'oreile

tendue. Ne voyant et n'entendant rien, il fit signe aux

Français qui étaient juste derrière lui de le suivre. A peine

Frettevile, le dernier des trois, eut-il franchi le seuil que la porte se referma brutalement, coupant Phaulkon de sa

garde personnele. Il se retourna aussitôt. Dissimulé contre

le lourd battant, un garde siamois était en train de pousser

hâtivement les verrous. Le jeune Desfarges chargea mais

l'homme l'esquiva et. en retour, pointa sa lance sur

Beauchamp. Rapide comme l'éclair, Phaulkon écarta à

temps l'of-ficier et la lance ne fit que l'effleurer sur le côté.

Abandonnant son arme, le Siamois s'enfuit à toutes jambes

en emportant les clés. Desfarges et Frettevile le

poursuivirent à travers une cour voisine,

mais l'homme

courait vite et l'écart se creusa entre eux.

Le garde se mit alors à crier à l'aide. Les Français, alarmés,

retournèrent vivement sur leurs pas. Entretemps, Phaulkon

et Beauchamp examinaient le verrou en bois de teck muni

d'une armature de fer. Il ne serait pas facile de le briser.

«Vous m'avez sauvé la vie, bredouila Beauchamp, vivement

ému.

- Vous êtes en train de risquer la vôtre pour moi», répondit

Phaulkon.

La porte était en bois massif et, pour l'enfoncer, il aurait falu un bélier. Quant aux murs du Palais, trop hauts pour être

escaladés sans l'aide d'une échele, ils étaient cependant

assez larges pour qu'on puisse y marcher. Phaulkon maudit

son impétuosité naturele qui l'avait empêché de voir le

piège. Heureusement, Joao Pareira était en route. Le rusé

Portugais trouverait le moyen de franchir l'enceinte.

« Que faisons-nous à présent ? »

Le jeune Desfarges et Frettevile le regardaient, attendant

ses instructions.

«Nous alons emprunter ce passage voûté, dit Phaulkon en

désignant la cour devant eux. Puis nous traverserons les

jardins et deux autres cours pour gagner l'entrée du Palais

intérieur. Il faut absolument trouver le roi. »

Ils se dirigèrent en hâte vers le passage, leurs pas rapides

martelant la terre sèche. Personne n'était en vue. Abrités par

ses hauts murs de briques, la cour semblait totalement

déserte. Phaulkon ouvrait la marche en compagnie de

Beauchamp, les deux autres officiers

suivaient.

Ils venaient de franchir le passage voûté et de déboucher

dans la cour suivante quand une douzaine de Siamois

surgirent de l'ombre. Le petit groupe fut aussitôt cerné.

Phaulkon n'était pas armé mais les

Français tirèrent leur épée et firent face à leurs adversaires,

également armés - fait totalement exceptionnel au Palais où

les armes extérieures étaient proscrites. Phaulkon eut un

mauvais pressentiment devant les changements récents dont

il commençait à se rendre compte. Si ces hommes étaient

ceux de Petraja et s'ils circulaient armés entre ces murs sans

être inquiétés, jusqu'où pouvait bien aler le contrôle exercé

par le général siamois? Où était la garde personnele du roi?

Phaulkon ne reconnaissait aucun des

visages qu'il avait sous

les yeux.

Bien que trois fois supérieurs en nombre, les Siamois ne

firent pas mine de bouger. Les deux groupes restèrent

immobiles à se dévisager lorsque des pas résonnèrent

derrière eux. Les Français se retournèrent et virent Petraja

pénétrer dans la cour, venant de l'autre extrémité. Il n'était

pas armé, mais l'un de ses gardes portait son épée car, au

Siam, il n'était pas d'usage que les nobles de haut rang

portent eux-mêmes leurs armes. Phaulkon avait lui-même

respecté cette règle et, selon les usages du Palais, l'homme

chargé de son épée attendait de l'autre côté des murs. Les

mousquets étaient également restés dans les mains de sa

garde. Il maudit à nouveau son sort.

En souriant, Petraja s'adressa à ses hommes.

«Tout va bien. Ce n'est que Son Excelence le Pra Klang.»

Il continua de s'approcher de Phaulkon. « Excusez mes

gens, mon Seigneur, ils n'ont pas voulu vous manquer de

respect. C'est seulement qu'ils sont un peu excités en ce

moment... »

Phaulkon ne répondit pas. Les trois officiers français, leur

épée à la main, attendaient ses ordres. Le sourire toujours

aux lèvres, Petraja fit encore quelques pas en avant. Bientôt,

il alait se trouver à la portée de Beauchamp.

Phaulkon fit un rapide calcul. Ils avaient quatorze hommes

contre eux en comptant Petraja et son porteur d'épée.

Treize d'entre eux étaient armés. Que n'avait-il ses gardes

près de lui! Il n'était guère probable

qu'ils aient pu déjà

franchir la porte principale

qu'il savait étroitement surveilée. Sans doute ne

songeraient-ils pas non plus à escalader l'enceinte royale.

Quant aux mercenaires de Joao, quand ils arriveraient, il leur

faudrait encore du temps pour franchir ces mêmes murs à la

force du poignet. Et en admettant qu'ils y parviennent,

comment alaient-ils faire pour se repérer à l'intérieur de ce

Palais qu'ils ne connaissaient pas? Mieux valait ne pas

compter sur des secours immédiats.

Beauchamp, les yeux fixés sur Petraja, attendait l'ordre de

Phaulkon, son épée pointée vers le traître. Phaulkon

réfléchit rapidement. Si l'officier français tuait Petraja

maintenant, un massacre s'ensuivrait inévitablement car, en

retour, tous les farangs seraient impitoyablement assassinés.

Et qui sait s'ils pourraient eux-mêmes en sortir vivants ?

Petraja s'inclina aimablement devant Phaulkon. Sans

changer d'expression, il aboya un ordre et, en un clin d'oeil,

ses hommes s'avancèrent pour encercler les Français et les

isoler du Barcalon. Beauchamp lança un cri pour lui signaler

qu'il n'attendait que son ordre. Frustré et

furieux, Phaulkon

se retint cependant d'agir, jugeant que les chances étaient

par trop inégales. Les officiers furent désarmés et emmenés,

non sans que Beauchamp ait crié en français d'une voix forte

: « Le général Desfarges sera informé de tout cela ! »

Il répéta le nom de Desfarges à plusieurs reprises dans

l'espoir que Petraja comprendrait que la réaction ne

tarderait pas si le moindre mal leur était fait.

«Conduisez-les à l'entrée principale et attendez-moi là»,

ordonna Petraja, impassible.

Neuf hommes entraînèrent les Français tandis qu'il restait en

compagnie de trois autres et de son porteur d'épée.

«Vingt hommes de ma garde attendent de l'autre côté de

ces murs, Petraja, déclara froidement Phaulkon. S'ils ne me

voient pas revenir bientôt, ils briseront la porte.

- C'est pourquoi nous alons les rassurer, répliqua

sereinement Petraja. C'est vous, Vichaiyen, qui alez leur

dire que tout va bien. »

Accompagné de ses quatre gardes, il escorta Phaulkon vers

une série de marches tailées dans le mur, à quelque distance

de la porte par laquele ce dernier était entré. Sur un ordre

de Petraja, les hommes remirent leurs sabres au fourreau et

s'armèrent de petits poignards dont ils dirigèrent la pointe

sur le dos de Phaulkon. En l'aiguilonnant de la sorte, ils lui

firent monter les marches sans ménagements. Juste avant

d'arriver en haut, Petraja saisit le bras de son prisonnier et

l'obligea à se retourner face à lui. Debout tous deux sur la

même marche, Phaulkon dépassait

Petraja d'une bonne tête.

« Écoutez bien, Vichaiyen, car je ne le répéterai pas deux

fois. Vous et moi alons nous promener sur ces remparts

côte à côte et avoir une aimable conversation bien en vue de

vos hommes. Quand nous serons proches d'eux vous leur

direz - bien sûr en siamois afin que je vous comprenne - que

tout va bien, que vous avez des choses importantes à

discuter avec moi et que nous alons voir le roi ensemble.

Qu'ils ne vous attendent pas et regagnent la maison. S'ils ne

disparaissent pas ou si vous faites une fausse manœuvre,

vous serez tué immédiatement. Deux de mes hommes vont

se tenir derrière vous. Ils savent manier le poignard. »

Phaulkon ne répondit pas. Petraja ordonna à son porteur

d'épée et à l'un des gardes de l'attendre

en bas. Puis il

donna aux deux autres des instructions strictes : dissimuler

leurs poignards et marcher juste derrière eux comme des

esclaves.

Petraja prit alors Phaulkon par le bras et gravit avec lui les

dernières marches. Le rempart était assez large pour que

deux hommes puissent y cheminer de front. Le général se

mit à avancer au côté de Phaulkon, l'entretenant à haute et

paisible voix de la santé du roi tandis que, dans un murmure,

il ne manquait pas de lui rappeler fréquemment qu'il

n'hésiterait pas à l'abattre sur-le-champ.

Accablé, Phaulkon envisagea de sauter mais le mur était

bien trop haut et il risquait de se briser les os. Il aperçut ses gardes aler et venir le long de la muraile. Ils ne l'avaient pas encore repéré et discutaient entre eux nerveusement.

Lorsqu'ils le virent enfin, leur maître avait les yeux fixés plus loin, vers le fleuve. Un groupe important de farangs avait fait

son apparition, marchant à grands pas et armés jusqu'aux

dents. Phaulkon eut un mouvement de joie. Joao Pareira et

ses mercenaires !

Petraja se tourna vers lui d'un air interrogateur et, devant

son sourire énigmatique, fit signe à ses gardes de se

rapprocher. Phaulkon sentit la pointe de leurs lames contre

son dos. Sur un seul mot du général, il serait transpercé de

part en part.

«Qui sont ces farangs? demanda Petraja à voix basse.

- Mes hommes, répondit Phaulkon avec assurance. Tous

des combattants d'élite. Je vais devoir les rassurer car s'il m

arrivait quelque chose... »

Il laissa exprès la phrase en suspens pour donner le temps à

Petraja de mesurer la menace implicite. Ce dernier parut un

court instant déconcerté et ses yeux lancèrent des éclairs

furieux.

« Vous alez leur dire la même chose qu'à vos gardes,

Vichaiyen. Sinon, vous mourrez. »

Phaulkon le regarda avec un sourire affecté. « Ils ne

comprennent pas le siamois, Général. Quel ennui pour vous,

n'est-ce pas ? »

Les Portugais avaient maintenant rejoint les gardes du corps

du Barcalon et discutaient avec eux. Le groupe n'était pas

au complet - un peu plus de la moitié des trente-cinq

hommes que Phaulkon avait recrutés, les seuls que Joao ait

eu le temps de rassembler. Phaulkon fut soulagé de

constater que Mark n'était pas parmi eux. Manifestement, il

avait obéi à ses ordres et regagné la maison.

Ils aperçurent Phaulkon et poussèrent un cri. Tous

regardaient maintenant dans sa direction en abritant leurs

yeux du soleil. Petraja continuait à parler comme si de rien

n'était, mais les robustes mercenaires observaient la scène

d'un air soupçonneux. Ils étaient

impressionnants avec leurs

visages rudes et menaçants, les uns portant la barbe,

d'autres non, certains vêtus à l'occidentale, d'autres à la

siamoise. Tous n'attendaient qu'un mot de Phaulkon pour

passer à l'attaque. Poignards, mousquets et sabres étin-

celaient au soleil.

«Parlez-leur!» ordonna Petraja d'un ton pressant.

Mais ce fut Joao Pareira qui les devança.

«Est-ce que tout va bien, mon Seigneur?» cria-t-il en

portugais - une langue que Petraja ne comprenait pas.

«J'ai un poignard dans le dos, répondit Phaulkon d'un ton

aussi uni que possible. Et la porte est fermée.» Joao Pareira

tressailit mais comprit rapidement le jeu de Phaulkon. Du

même ton calme, il répondit: «Nous

alons escalader les

murs dès que Vasco le singe arrivera avec les autres. Je les

ai avertis. Ne vous inquiétez pas, mon Seigneur.

- Je ne m'inquiète pas, mais dépêchez-vous. Il semble que

cette vermine ait besoin que je reste en vie. Ce qui signifie

que le roi n'est pas mort.»

Petraja serra le bras de Phaulkon.

« Renvoyez-les sinon vous mourrez !

- Mon compagnon devient nerveux, lança Phaulkon à Joao.

Eloignez-vous et emmenez mes gardes avec vous. Faites

savoir au général Desfarges que trois de ses officiers sont

retenus prisonniers ici.»

Phaulkon sentit une brusque douleur dans son dos. L'un des

poignards venait de lui trouer la peau.

« Saluez-moi maintenant et partez», dit-il d'une voix

pressante, craignant que le prochain coup ne soit fatal.

Les Portugais s'inclinèrent. «Nous alons revenir et escalader

les murs, ayez confiance, mon Seigneur», lança Joao.

Il se tourna vers ses hommes et leur fit signe de rebrousser

chemin. Ils s'éloignèrent à contrecœur en jetant de temps en

temps derrière eux un regard lourd de regrets. Les gardes

de Phaulkon les avaient rejoints et l'un

des hommes de

Joao, qui parlait un peu siamois, leur expliqua la situation à

voix basse.

«Vous leur avez certainement dit de revenir, Vichaiyen, dit

Petraja. Mais vous perdez votre temps et le leur. Là où je

vais vous conduire, personne n 'entendra plus jamais parler

de vous. »

Le cœur de Phaulkon se serra, pourtant

il ne posa aucune

question. Petraja n'aurait été que trop heureux de le voir

perdre son sang-froid.

«Croyez-moi, Petraja. Si vous êtes assez fou pour vous en

prendre à moi, vous signez votre propre arrêt de mort. Les

Français vous détruiront.

- A Bangkok, le général ne semble pas telement soucieux

de vous venir en aide, Vichaiyen.

- Il n'a aucune raison de s'inquiéter tant que je suis libre,

rétorqua Phaulkon. Mais si vous m'arrêtez, il changera

d'attitude. Vous oubliez que je suis un mandarin en France

et un ami de leur roi.

- Ici, vous êtes un traître, répliqua Petraja avec un mince

sourire. Et vous serez puni en conséquence.

- Je vous ai déjà averti de ce qui se passerait si vous osiez

lever la main sur moi.

- Ce que je prévois pour vous est bien pire que la mort,

Vichaiyen.»

Une joie diabolique tordit son visage. «Tout le monde

ignorera à jamais votre sort», ajouta-t-il en pointant un doigt

vers le sol.

Phaulkon se sentit pris de vertige mais il réussit à demeurer

impassible. «Je suis le serviteur du

Seigneur de la Vie et

l'unique mandataire de ses volontés. Seul le roi a le pouvoir

de donner un tel ordre. »

Petraja grimaça un sourire. « Le Seigneur de la Vie est

mourant et il m'a chargé de le suppléer. Toute la population

est maintenant au courant de cette passation de pouvoir. »

Phaulkon eut l'impression que tout s'effondrait autour de lui.

«C'est un mensonge éhonté, Petraja. Je veux entendre cela

de la bouche même du roi. Conduisez-moi à lui.

- Il est trop malade pour recevoir qui que ce soit,

Vichaiyen. Mais regardez donc autour de vous si vous avez

le moindre doute. » Tout en parlant, il fit un large geste

circulaire.

Ils avaient entre-temps traversé deux cours et tous ceux

qu'ils croisaient - esclaves, pages, gardes, eunuques - se

prosternaient sur leur passage. À la manière dont les gens

les regardaient, Phaulkon comprit que c'était à Petraja qu'ils

obéissaient. Le général orienta ses pas vers un large chemin

qui longeait les écuries abritant les éléphants royaux.

Phaulkon était rarement venu dans cette partie du Palais

mais, d'ores et déjà, il savait que c'était

la direction des

cachots royaux.

30

Le Palais royal d Ayuthia, capitale du pays, était trois fois

plus grand que celui de Louvo. C'était une véritable vile

dans la vile, et personne ne pouvait y pénétrer sans

autorisation, sous peine de mort. Sunida y avait vécu

plusieurs mois dans le quartier des

femmes - officielement

comme l'une des cinq cents concubines royales - avant que

le Seigneur de la Vie ne s'instale à Louvo. Ici, les gardes la

connaissaient bien. Aussi ne firent-ils pas de difficultés -

incités en cela par une bonne gratification - pour lui

accorder ainsi qu'à Nelie une chambre confortable dans le

harem maintenant désert.

Choquées et épuisées par les terribles événements de la

journée, eles s'étaient effondrées sur leurs nattes de joncs et

aussitôt endormies. Le lendemain, à la pointe de l'aube,

Sunida avait accompagné Nelie aux docks et loué pour ele

une place sur un bateau assurant la liaison régulière avec

Bangkok. A Ayuthia, l'atmosphère n'était pas aussi

oppressante qu'à Louvo et les gens

continuaient à vaquer

normalement à leurs

affaires. Mais les quelques farangs qu'eles avaient croisés

sur leur route - des marchands ou des prêtres -affichaient

néanmoins des mines vaguement inquiètes.

Sur le quai encombré, Nelie prit Sunida dans ses bras et

l'embrassa avec affection. Ce n'était guère une manière de

se dire au revoir au Siam, mais c'était la seule façon pour

ele d'exprimer sa reconnaissance et son amitié à cette jeune

femme au cœur d'or qui l 'attirait instinctivement. De son

côté, Sunida évita de se prosterner et se laissa embrasser à

la manière farang. Ele sentit la chaleur que la mem mettait

dans ce geste et lut dans ses yeux la même sympathie qu'ele

éprouvait à son égard. Quel honneur,

pour ele, de servir

une première épouse aussi bienveilante !

Sunida donna à Nelie des gâteaux et du poisson séché et

demanda à l'une de ses compagnes de voyage, une femme

au visage rond et amical, de veiler sur ele pendant le trajet.

Puis ele s'attarda sur le quai jusqu'au départ du bateau et le

regarda disparaître, le cœur lourd.

Ele gagna ensuite le Palais où son sauf-

conduit royal lui

valut une escorte de deux gardes pour l'accompagner

jusqu'aux appartements du prince. La sécurité avait été

renforcée depuis que des miliers de personnes, apprenant

que la santé du Seigneur de la Vie s'était gravement

détériorée, se pressaient aux portes du Palais pour

présenter leurs respects à son successeur légitime. A

quelques exceptions près, et toujours pour des raisons de

prudence, la plupart des visiteurs avaient été refoulés à

l'exception de quelques mandarins de haut rang.

A son retour des docks, Sunida avait remarqué la foule

rassemblée devant les portes et le garde l'avait informée

qu'en dehors d'ele seule une petite délégation de prêtres

farangs, envoyés par l'évêque pour

présenter leurs respects,

avait été autorisée à pénétrer ce matin dans le Palais.

Les princes royaux, Chao Fa Apai Tôt et Chao Fa Noi - le

premier, cadet du roi de quinze ans, et le second de trente -,

vivaient dans des maisons conti-guës situées dans la section

la plus éloignée du palais principal. L'aîné des deux frères

n'était pas beau à voir avec son visage bouffi, sa

claudication prononcée et ses épaules déformées - résultat,

probablement, de la prédilection royale pour l'inceste. Tout

en lui conservant le respect dû à son haut rang, ses esclaves

avaient la tâche difficile de lui interdire les boissons

alcoolisées pour lesqueles il avait un net penchant.

Le plus jeune en revanche, Chao Fa Noi, avait la beauté

d'un prince de conte de fées et Sunida

ele-même ne put

s'empêcher de déplorer son sort. Certes, il avait commis le

crime odieux de s'intéresser de trop près à la concubine

favorite de Sa Majesté, mais Sunida connaissait la jolie

Thepine et pensait qu'ele était la première à blâmer.

Séductrice accomplie, de plusieurs années plus âgée que le

prince, ele avait fait tomber dans ses filets le jeune homme

encore inexpérimenté. Sunida savait à quoi s'en tenir car

c'était précisément Thepine qui avait été chargée de la

former aux jeux de l'amour.

A peine entrée à la Cour, la concubine royale s'était révélée

une femme intrigante et insatiable, trop heureuse d'utiliser

son pouvoir de séduction pour prendre ses victimes au

piège et les enchaîner. Chao Fa Noi n'avait eu aucune

chance. Malgré cela, les choses semblaient finalement

s'arranger au mieux puisque désormais, près de dix ans

après la mort de la courtisane, le Seigneur de la Vie, dans sa

grande bonté, se déclarait prêt à pardonner.

Un flot de souvenirs heureux afflua à la mémoire de la jeune

Siamoise en entendant le gazouilement joyeux des oiseaux

au plumage bariolé. Toujours

accompagnée de son escorte,

ele longea un grand bassin recouvert de feuiles de lotus au

milieu desqueles s'ébattaient des carpes chinoises et des

poissons tropicaux dont les écailes multicolores jetaient des

reflets irisés sous le soleil.

Ils pénétrèrent ensuite dans une alée où, souvent, ele avait

joué à cache-cache avec les concubines

royales. Combien de fois n'avait-ele pas

erré dans ces

beaux jardins en rêvant de son bien-aimé Phaulkon? Cet

environnement familier éveila en ele une profonde nostalgie.

Ces temps de paix étaient loin, à présent. Ele songea aux

dangers qui guettaient son amant bien-aimé et son désir de

voir Petraja arrêté dans ses sombres desseins n'en fut que

plus ardent.

Ils arrivèrent dans une partie du Palais qui ne lui était pas

familière: l'aire réservée aux princes bannis, un exil à la fois si proche et si lointain puisque le reste du domaine royal leur

était interdit.

Le chemin était barré par un portail de bois artistiquement

sculpté, encadré par un régiment de gardes. Par-delà le

rideau d'arbres, Sunida apercevait les toits de tuiles bleues

des modestes appartements aloués aux princes.

«Honorable Dame, il est interdit d'entrer ici sans un laissez-

passer spécial. Quele est donc l'affaire urgente qui vous

amène ? »

Un garde au visage marqué par la petite vérole, vêtu d'une

tunique rouge et d'un calot assorti, s'était avancé, regardant

Sunida et son escorte avec suspicion. Il était manifeste que

les hommes qui l'accompagnaient n'avaient pas qualité

d'intervenir en ce lieu retiré de la cité royale. Sunida se dit

que le prince ne devait pas recevoir beaucoup de visiteurs.

«Je suis envoyée par le Seigneur de la Vie et j'apporte un

message de Sa Majesté pour ses royaux frères», annonça-t-

ele d'un ton ferme.

En entendant mentionner le roi, le robuste garde se

prosterna à trois reprises. «Quele preuve avez-vous de

votre mission, Noble Dame ? »

Cette fois, le soupçon avait cédé la place à la curiosité.

Du bout des doigts, Sunida fouila dans ses cheveux et en

retira la bague ornée d'un magnifique rubis qu'ele avait fixée

au sommet de sa tête. Ce ne fut pas une tâche aisée et ele y

laissa quelques cheveux ce qui lui arracha une grimace de

douleur. A la vue de l'énorme pierre étincelante, les veux du

garde et de son escorte s'élargirent. Sunida se remémora

l'ins-tant où le Seigneur de la Vie s'était péniblement

redressé dans son lit pour la lui remettre. Sa voix douce

résonnait encore à ses oreiles: «Notre père a donné à

chacun de ses fils une bague semblable, Sunida, et notre

frère la reconnaîtra sur-le-champ. Il sera

alors convaincu

que tu es bien envoyée par nous. Fixe-la sur ta tête et

recouvre-la de ton épaisse chevelure. Il est préférable

qu'ele demeure invisible car une tele pierre attirerait

imprudemment l'attention sur toi. »

Quand ele la tendit au garde, l'éblouissante pierre capta les

rayons du soleil levant et lança un éclat aveuglant.

«Je vous prie de remettre ceci à Son Altesse Royale Chao

Fa Noi, demanda-t-ele. Il saura d'où je viens.»

Impressionné, l'homme s'inclina avant de s'éloigner

rapidement, laissant derrière lui Sunida et son escorte qui

attendaient en silence. La jeune femme préparait

mentalement ce qu'ele alait dire au prince. Quel long

chemin j'ai parcouru, songea-t-ele, en se

remémorant

l'époque où, petite file, ele étudiait la danse classique à la

cour de Ligor. Me voici devenue aujourd'hui l'émissaire du

roi...

Le garde revint et, après s'être incliné front contre terre, il se confondit en excuses de se voir obligé de fouiler la jeune

femme. Après un bref examen, Sunida fut introduite dans

une antichambre maigrement meublée où

attendaient en

silence trois prêtres farangs. Ils semblaient des plus timides,

évitant ses regards et se dissimulant sous leurs capuchons

relevés. Ele était curieuse de leur parler, sachant que

nombre d'entre eux connaissaient le siamois et que l'évêque

français d'Ayuthia, de même que plusieurs jésuites, étaient

des amis de Phaulkon. Peut-être apprendrait-ele quelque

chose d'eux. Voyant qu'ils s'étaient accroupis en rang face à

la porte, ele s'instala à côté d'eux et s'adressa en siamois à

son plus proche voisin, espérant qu'il pourrait la

comprendre. Finalement, après avoir répété plusieurs fois sa

question, ele le vit secouer négativement la tête en

continuant à dissimuler son visage.

Étonnée, ele se demanda comment ils alaient pouvoir

communiquer avec le prince.

«L'un de vous parle-t-il siamois, saints pères?»

Mais avant qu'ils n'aient eu le temps de lui répondre, la

porte s'ouvrit et un garde déférent l'invita à le suivre. Sa

mission royale lui avait valu la préséance sur les prêtres.

Arrivée à la porte, ele se retourna à nouveau pour les

regarder. Ils s'enfoncèrent un peu plus sous leur capuche et

ele ne put qu'entrevoir leur visage. Celui auquel ele s'était

adressée semblait être un Eurasien, le second un Européen

et le troisième un Siamois. L'Européen avait une expression

brutale, absente de toute piété. Ils devaient craindre de

regarder une femme ainsi que l'aurait fait tout moine

bouddhiste.

Quand ele fut introduite dans les appartements du prince,

ele constata que ce dernier n'avait rien perdu de sa

légendaire beauté. Ele éprouva un malaise en se sentant

étudiée de près sous son regard lascif. Malgré le terrible

châtiment qu'il avait reçu, Sunida ne put s'empêcher de se

demander à quel point il avait été changé par sa fatale

rencontre avec Thepine. Il lui souriait d'un air engageant et

ele vit qu'il continuait à la dévorer des

yeux tandis qu'ele se

prosternait devant lui. Ele nota cependant qu'il semblait très

agité par le fait que son royal frère cherchait de nouveau à

communiquer avec lui après tant d'années de silence.

«Mes frères et moi avons reçu chacun un rubis semblable,

commença-t-il. Ils n'ont pas de prix. En Chine, ils vaudraient

une véritable fortune. Je suis enchanté qu'il me soit apporté

par un aussi charmant messager. »

Il coula vers ele un regard caressant. «Mais dites-moi plutôt

comment se porte mon royal frère...

- Mal, Puissant Seigneur. Moi, un cheveu de votre tête,

j'aurais souhaité vous apporter de meileures nouveles. »

Voyant que le regard du prince glissait sur ses seins, ele

réajusta son écharpe.

«S'il en est ainsi, il ne peut y avoir

d'autres bonnes nouveles.

Dites-moi néanmoins, je vous prie, l'objet de votre visite»,

reprit Choa Fa Noi, visiblement très excité par une aussi

séduisante visiteuse.

« Puissant Seigneur, moi, un grain de poussière, j'ai reçu

l'ordre de vous informer que le Maître de la Vie a été

traîtreusement trompé par son vieil ami, le général Petraja. »

Ele marqua une pause. « Le président de son Conseil privé

projette d'usurper le trône. »

La bouche de Chao Fa Noi s'ouvrit toute grande. « Le

Seigneur de la Vie m'a chargée d'informer Votre Altesse

que, de ce fait, tous les griefs familiaux sont désormais

enterrés et que le pardon royal vous a été accordé. Sa

Majesté désire que vous lui succédiez sur le trône. A cet

effet, il octroie sa bénédiction royale à votre mariage avec

sa file, la princesse Yotatep. »

Le prince demeura muet de stupeur. Le silence n'était

troublé que par le bruit de l'air déplacé par les grands

éventails sur les cordes desquels des esclaves tiraient en

cadence. Une mouche bourdonna dans un coin. Sunida

imaginait l'effet que ses paroles avaient pu produire sur le

jeune prince coupé du monde depuis presque dix ans. Mais

ele ne pouvait mesurer toute l'étendue de sa colère et de sa

stupéfaction en apprenant la félonie de Petraja. Le Seigneur

de la Vie n'était pas le seul à avoir été trahi par lui.

«Ainsi, je suis donc pardonné!» finit-il par dire, rompant le

silence.

Son soulagement était si manifeste qu'il se mit à aler et venir

tout en soliloquant, oublieux pour la première fois de la

présence de Sunida. On sentait passer dans sa voix de la

gratitude et de la colère.

«Je prouverai ma reconnaissance à mon frère. Il ne doit pas

mourir avant que je puisse agir pour le soutenir. Tout

Ayuthia marchera avec moi. Petraja n'aura pas une seule

chance. Petraja... cette vermine... »

Sa voix mourut dans un soupir et, se rappelant soudain qu'il

n'était pas seul, il baissa les yeux vers Sunida, l'air

embarrassé. La vue de ses formes gracieuses le rasséréna et

il laissa errer un regard affamé sur les longues cuisses

dessinées par le panung turquoise.

«Peut-être souhaitez-vous vous reposer quelques instants

avant de poursuivre votre voyage ? proposa-t-il d'un ton

encourageant. Je vous ferai donner la chambre la plus

confortable de mes appartements et des esclaves pour vous

masser. »

Sunida comprit l'insinuation. L'insouciance du prince la

surprit. Comment pouvait-il savoir qu'ele n'était pas une

concubine royale? N'avait-il donc rien appris de sa

mésaventure avec Thepine ?

«Votre Altesse Royale est trop aimable. Mais le Seigneur

de la Vie m'a ordonné de regagner immédiatement Louvo

après vous avoir transmis le message. J'ai également ordre

d'informer Votre Altesse qu'il serait de bonne politique de

faire en sorte que les Français ne vous soient pas opposés.

La mission des farangs ici a surtout pour objet de convertir

le Seigneur de la Vie à leur religion

chrétienne. Il serait donc utile que Votre Altesse Royale laisse entendre qu'ele n'est

pas hostile à une tele perspective, ce qui influencerait

grandement leur décision. L'honorable Pra Klang se

chargera d'expliquer au commandant français que ses

chances d'aboutir dans sa mission sont plus grandes avec

votre aide qu'avec cele du général Petraja. »

Le prince l'avait écoutée avec admiration. «Mais qu'en est-il

de Pra Piya? Je croyais que c'était lui que les Français

soutenaient?

- Puissant Seigneur, c'est bien le cas. Mais le Pra Klang les

convaincra que, sans la princesse Yotatep pour épouse, Pra

Piya serait trop faible pour prétendre au trône. »

Le prince sourit, manifestement ravi. «On dirait que nos

amis farangs n'ont pas perdu de temps pour tâter le terrain

par eux-mêmes. Une délégation mandée par l'évêque de

France attend justement d'être reçue. » Il sourit à nouveau.

« Leur arrivée opportune me donnera l'occasion d'exprimer

mon intérêt grandissant pour les enseignements d'une Église

qui a engendré des esprits aussi brilants. »

Le prince réfléchit un instant. «Je vous

prie d'informer mon

royal frère que je suis profondément touché de sa grande

bonté, ajouta-t-il. Dites-lui que j'encouragerai le peuple

d'Ayuthia à soutenir le successeur légitime.

- Votre Altesse Royale, le Seigneur de la Vie demande que

vous regagniez Louvo avec moi. Sa Majesté désire discuter

ele-même avec vous des affaires concernant sa succession.

Il m'a confié à votre intention un sauf-conduit vous

autorisant à quitter le Palais. »

Les yeux du prince brilèrent tandis qu'il voyait le terme de

son long exil. Enfin! Très excité, il répondit:

«Noble Dame, je vous suggère d'aler m'attendre dans

l'antichambre. Je vais d'abord recevoir cette délégation de

saints hommes français pour semer les grains de ma future

conversion. Levez-vous maintenant et prenez ce rubis.

J'aimerais vous l'offrir s'il m'appartenait car vous l'avez bien mérité.»

Sunida prit le rubis et leva gracieusement les bras pour

l'enfoncer dans son épaisse chevelure. Ele entendit le prince

soupirer.

«Avec votre permission, Altesse, je souhaiterais plutôt me

promener dans les jardins. Je reviendrai un peu plus tard

quand vous serez prêt pour le voyage.

- Bien sûr, charmante amie, nous nous retrouverons ici dans

quelques instants. »

Sunida rampa à reculons avec déférence et fut

raccompagnée à travers la cour jusqu'à une petite porte

ouvrant sur le Palais principal. Ele rencontra là le visage

familier d'un vieux garde qui ne fut que trop heureux de la

laisser flâner à son gré dans les jardins.

S'attardant à l'entrée du Palais intérieur où ele avait

autrefois résidé, Sunida écouta chanter l'eau des fontaines,

songeant à l'homme qu'ele aimait. Quels heureux jours ils

avaient coulés ensemble ! Combien de fois n'avait-il pas

franchi cette même porte pour

savourer avec ele des instants d'amour parfait. Il y avait

longtemps qu'ele avait quitté ces lieux et ele espérait les

retrouver lorsque le jeune prince monterait sur le trône. Ele

se promit de lui révéler qui ele était pendant le voyage vers

Louvo et de l'assurer de la loyauté de son maître, Phaulkon.

Si Chao Fa Noi accédait au pouvoir, il aurait besoin près de

lui d'un Barcalon expérimenté, et qui l'était davantage que

son bien-aimé Seigneur? Ele plaiderait

sa cause, même s'il

lui falait sourire un peu trop à ce prince lascif.

Ele resta encore quelques instants à rêver d'autrefois. Puis

ele adressa un sourire reconnaissant au garde et pénétra

dans l'alée aux buissons sculptés qui faisait le tour des

jardins.

Ele alait en ressortir à l'autre extrémité quand ele entendit

des cris derrière ele. Ele se retourna et vit des gardes

courir dans sa direction.

« Arrêtez ! Restez où vous êtes ! »

Ele regarda les alentours pour voir à qui s'adressaient ces

appels mais il n'y avait personne en dehors d'ele. D'autres

gardes vinrent se joindre aux premiers et tous coururent de

plus bele. Les premiers arrivés la dépassèrent puis se

retournèrent pour lui bloquer le passage. En un instant, ele

fut cernée. Deux hommes s'avancèrent, leur arme pointée

sur sa poitrine.

Le cœur de Sunida battait à tout rompre. Il devait y avoir

une erreur. Était-ce au rubis qu'ils en voulaient? Ils ne

savaient peut-être pas qu'il appartenait au Seigneur de la

Vie.

Un garde de la maison du prince s'approcha, un grand aigle

tatoué sur son avant-bras. Ses yeux sombres étaient furieux

et il semblait hors d'haleine.

«Venez avec nous!» ordonna-t-il.

Sunida regarda autour d'ele, désarmée. «Que se passe-t-il

? »

Les yeux noirs du garde jetèrent un éclair. «Vous êtes en

état d'arrestation. Vous devez nous

accompagner pour être

interrogée. »

Ele se sentit défailir. « Pourquoi donc ? demanda-t-ele

calmement. Tout le monde ici me connaît. Demandez à

n'importe quel garde du Palais.» Ele fit un geste en direction

de l'ami qui l'avait escortée dans les jardins. Mais il semblait aussi perdu qu'ele.

L'homme au tatouage la regarda sévèrement. «Son Altesse

Royale vient d'être tuée à coups de gourdin par les prêtres

farangs. Vous les connaissiez. On vous a vue parler avec

eux. Suivez-nous. »

Envahie par un terrible pressentiment, Sunida leur emboîta le

pas jusqu'à la demeure du prince. Cet homme, ce prêtre si

laid au nez cassé... son aspect l'avait surprise. Alors

pourquoi n'avait-ele rien dit à Chao Fa Noi? Pourquoi

n'avait-ele pas exprimé ses doutes ?

Soudain, ele sut ce qui était arrivé. Petraja avait une

longueur d'avance sur le roi. Son bras avait déjà frappé à

Ayuthia.

31

Le cœur de Nelie battit plus vite quand ele aperçut devant

ele le quai de bois du fort de Bangkok surplombant le

fleuve. Le bateau sur lequel Sunida lui

avait trouvé un

passage, une sorte de yole longue et étroite à la proue ornée

d'une tête d'animal sculptée, assurait un service de poste

grâce aux efforts conjugués de six puissants rameurs. Il

s'arrêtait fréquemment pour déposer ou embarquer des

passagers et était constamment au maximum de sa capacité.

Le voyage avait duré deux jours au lieu d'un seul, et Nelie

n'avait sommeilé que de brefs instants, blottie dans un coin

de l'embarcation.

Lors des nombreux arrêts destinés à changer l'équipe de

rameurs, ele s'était rafraîchie en puisant de l'eau dans les

grandes jarres de céramique alignées sur la jetée à la

disposition de tous. Le voyage avait été pénible et ele avait

regretté le confort de la barque de Phaulkon. Mais Sunida

l'avait assurée qu'il était plus prudent de se déplacer

discrètement. La première partie du trajet, de Louvo à

Ayuthia, n'avait fait que confirmer cette alégation.

Heureusement, la route jusqu'à Bangkok s'était déroulée

sans incident notoire. Certes, les Siamois l'avaient regardée

avec intérêt, mais leurs yeux n'étaient pas hostiles et ils

arboraient encore ce sourire candide et

amical si

représentatif de leur peuple.

Une sentinele française, postée sur le quai, l'aida à

descendre sous les regards curieux des autres passagers.

Nelie était la seule à débarquer au fort. Ele suivit le soldat

le long du chemin de terre sèche jusqu'à la large cour

intérieure qu'ele connaissait bien. Il lui offrit un siège à

l'ombre de l'arbre à pluie aux larges branches pour aler

chercher le général.

Un domestique siamois lui apporta quelques tranches de

mangue ainsi qu'un verre de citron pressé bien frais. Epuisée

par ce long voyage, ele s'écroula sur sa chaise, le corps

brisé par de multiples courbatures. Il n'y avait pratiquement

pas d'air et la chaleur était suffocante. De temps à autre

montaient de la rivière les appels des femmes proposant

dans leurs petites pirogues de modestes marchandises.

Le général se fit attendre et quand il apparut enfin, Nelie

sentit l'angoisse s'emparer d'ele. Desfarges ne semblait

guère heureux de la revoir. Il la salua froidement et s'assit à

bonne distance en la regardant comme une intruse. C'était

un accueil bien éloigné des amabilités

qu'il lui avait réservées auparavant. Que s'était-il passé ? Sa mission se présentait

sous de mauvais auspices.

Un oiseau au plumage de toutes les couleurs s'était perché

au bout de la table, agitant furieusement ses ailes irisées et

sa queue. Dans toute autre circonstance, Nelie aurait ri de

plaisir à ce charmant manège.

« Eh bien, madame Tucker, que nous vaut le plaisir de votre

visite ? » demanda le général d'un ton bourru.

Ele hésita, ne sachant par où commencer. «J'arrive de

Louvo, Général. Je viens vous apporter les salutations du

seigneur Phaulkon.

- Ah, oui? Et comment va son fils?

- Son fils ?

- Oui, le jeune Mark. Je suppose qu'il apprécie son séjour...

»

La sueur ruisselait sur ses joues mais il ne fit aucun effort

pour l'essuyer. Il était trop occupé à la regarder.

Nelie sentit le rouge lui monter aux joues. Ainsi, c'était cela.

Le général devait penser qu'ele l'avait pris pour un idiot.

Mais comment avait-il été informé? Ele comprit qu'il

attendait une explication et se tortura l'esprit pour trouver la réponse la plus adéquate.

« Général, je ne peux que m'excuser auprès de vous de mes

mensonges. Mais j'ai été contrainte de dissimuler la vérité à

tout le monde, même à vous qui m'avez pourtant témoigné

tant de bontés. Voyez-vous, je craignais que si le seigneur

Phaulkon apprenait l'existence de son fils avant que je

puisse le rencontrer, il refuserait de le voir. » Ele s'arrêta

pour juger de sa réaction.

Le visage du Français demeura impassible. Mais, cette fois,

il retira de sa manche son mouchoir de soie pour s'en

éponger le front.

«Il ne vous est pas venu à l'idée que, bien au contraire,

j'aurais pu vous aider à rencontrer le seigneur Phaulkon ? »

Ele se sentit gênée. Décidément, Desfarges avait l'art de lui

prêter les intentions les plus tortueuses.

«Général, je ne peux qu'implorer votre pardon. J'avais trop

peur de gâcher ma seule chance.

- Ainsi ce soi-disant frère missionnaire n'était qu'une

invention de votre part ? »

Ele baissa la tête. «C'est exact, Général.

- Et comment le seigneur Phaulkon a-t-il accueili ce fils

inespéré ?

- Très cordialement. Ce fut pour moi un grand soulagement.

»

Il hocha distraitement la tête et sortit une montre à gousset,

comme si le temps lui était compté. « Puis-je connaître le

motif de votre visite, madame ?

- Je suis venue intercéder auprès de vous, Général,

répondit-ele avec douceur. Quoi que vous puissiez penser

de moi, je vous ai toujours tenu en haute estime. Les

événements ont révélé que le général Petraja se propose

d'usurper le trône et comme il n'aime ni les Français, ni les

catholiques, j'ai voulu plaider la cause du seigneur Phaulkon

dans notre intérêt à tous. »

Il la fixa d'un regard dur. «Les derniers rapports qui me sont

parvenus indiquent que le sort du Barcalon est chancelant et

que sa popularité diminue. Je suis responsable de mes

hommes, madame Tucker. Trois de mes officiers sont morts

dans des circonstances épouvantables voici deux jours et je

ne serais pas loin de penser que les ennuis du seigneur

Phaulkon y sont pour quelque chose.

- Les vilageois responsables de ces meurtres ont été

victimes de fausses rumeurs répandues par le supérieur de

Louvo. Jetais là lorsque cette terrible tragédie s'est

produite.»

Desfarges l'observa. «Vraiment?

- Oui, Général, et je peux vous dire que ce sont leurs armes

qui ont effrayé les paysans. Ils les suivaient depuis déjà

longtemps sans oser s'approcher jusqu'à ce que les officiers

aient déposé leurs mousquets et leurs épées à terre.» Nelie

le regarda bien en face. «Petraja ne craint qu'une seule

personne, et c'est vous. »

Ele vit que la flatterie avait porté mais ele n'eut pas le temps de poursuivre, car des cris s'élevèrent soudain en

provenance du quai. Quelques minutes plus tard, on entendit

s'approcher des voix parlant avec animation en français.

Le général regarda Nelie avec circonspection.

« Nous alons bientôt pouvoir juger la valeur de vos

assertions, madame. J'ai envoyé le major

de Beau-champ à

Louvo pour étudier la situation et je crois qu'il est de

retour.»

Au même instant, Beauchamp, suivi du lieutenant de

Frettevile et de quelques soldats, fit son apparition sous le

porche conduisant à la cour. Les deux officiers français

arboraient une mine sinistre. Ils renvoyèrent les soldats avant

de s'approcher du général pour le saluer. Ils n'avaient plus

d'épées et leurs uniformes étaient déchirés et souilés.

Ils jetèrent un regard distrait à Nelie, mais leurs visages

restaient fermés.

«Où est mon fils?» s'étonna le général.

«Général, commença Beauchamp d'un air abattu, les

nouveles ne sont pas bonnes. Frettevile et moi avons été

relâchés mais ils ont gardé votre fils en otage. »

Le regard de Desfarges se durcit.

«Mon fils... prisonnier? Où est-il retenu et par qui?

- Par Petraja. Au Palais royal. Nous nous trouvions chez le

seigneur Phaulkon lorsque le père de Bèze vint le prévenir

qu'une foule importante se dirigeait vers le Palais. C'est en

nous rendant sur les lieux pour nous informer de ce qui se

passait que nous sommes tombés dans une embuscade. Les

hommes de Petraja semblent à présent avoir pris le

contrôle.

- Qu'est-il arrivé au seigneur Phaulkon? s'enquit Nelie, pâle

comme un linge.

- On nous a séparés, répondit tristement Beau-champ, et

nous ne l'avons plus revu. Après quoi, les Siamois nous ont

libérés, nous demandant de transmettre un message à notre

commandant.

- Et quel est ce message ? grogna Desfarges, morose.

- Qu'il n'arrivera rien à votre fils si nous consentons à

négocier avec Petraja et à prendre publiquement position en

sa faveur. Le bruit court en effet que l'armée française est

sur le point de s'emparer du pays pour placer sur le trône un

roi fantoche. Petraja exige la preuve que nous ne

consentirons jamais à une tele situation. Il assure qu'il n'en

veut qu'au seigneur Phaulkon et non à la France avec

laquele il souhaite au contraire développer des relations

diplomatiques. Il pense que le Barcalon est derrière tous ces

malentendus et espère qu'il n'a agi que pour son propre

compte. »

Beauchamp fit une pause. «Franchement, je ne crois pas un

mot de tout cela, reprit-il, le visage grave. Il est en effet

avéré que le général Petraja a un contentieux personnel avec

le seigneur Phaulkon.

- Il s'agit bien entendu d'une supercherie, Général!

s'exclama Nelie en se tournant vers lui. Tout le monde sait

que Petraja hait les farangs.

- Et le roi dans tout cela? interrogea Desfarges, ignorant sa

remarque.

- On ne nous a pas autorisés à le voir mais de Bèze nous a

dit que Sa Majesté était inconsciente et ignorait donc les

récents événements. Il semblerait que le supérieur de Louvo

ait fait croire à la population que le souverain, trop malade

pour exercer le pouvoir, avait nommé Petraja régent. Cela

expliquerait qu'il n'y ait pas d'entraves à sa présence dans le

Palais.

- Mais je croyais que le roi avait donné l 'ordre de l'arrêter!

- Petraja s'est arrangé pour faire croire que cet ordre n'était

le fruit que d'un délire du roi, expliqua Beauchamp.

- Comment ose-t-il garder mon fils en otage ! » tonna

Desfarges qui semblait se désintéresser totalement du sort

de Phaulkon. Il posa les yeux sur Frettevile. « Eh bien,

Lieutenant, vous n'avez encore rien dit. Qu'en pensez-vous

?

- Je crois que le roi est mort, Général, et que Petraja

contrôle tout. Autant que j 'aie pu en juger, les gardes du

Palais semblent tous lui obéir.

- Général, intervint Nelie d'une voix douce, je sais de façon

certaine que Petraja ne redoute que vous. Il garde votre fils

en otage pour vous mettre à l'épreuve. Seule une

démonstration de force... »

Le général se retourna vivement vers ele et lui coupa la

parole : « Madame, il s'agit de questions mili-taires qui ne

vous regardent pas. Quand je désirera i connaître votre

opinion, je vous la demanderai. J2 n'ignore pas que le père

de votre enfant est retenu prisonnier, mais un officier

français a été enlevé. Nous devons établir nos priorités.» Il

lui tourna le dos e s'adressa de nouveau aux autres. «Quele

est votre position, Major?»

Nelie avait souvent remarqué à quel point le général se fiait

à l'avis de ses officiers et ele jugea préférable de se taire.

S'opposer à lui n'aurait guère servi la cause de Phaulkon.

Desfarges se montrait exclusivement préoccupé par le sort

de son fils, comme ele-même l'était en ce moment par celui

de Mark. Qui alait veiler sur lui? Il lui falait regagner Louvo

dès que possible. Nelie eut une brève défailance en

songeant que les deux hommes qui comptaient le plus dans

sa vie se trouvaient en grand danger. Ele alait attendre la fin

de cette discussion pour savoir ce qui en

sortirait puis ele

partirait. Si Desfarges envoyait un messager à Louvo. ele

pourrait demander à l'accompagner car ele n'avait guère

envie de refaire un voyage de deux à trois jours sur un

transport public.

«Je pense que Petraja bluffe, Général, reprit Beau-champ.

Tout comme Mrs. Tucker, j'estime qu'une démonstration de

force est nécessaire et que nous ne devons pas céder à la

première pression exercée sur nous. Il faut lui faire

comprendre que s'il désire réelement l'amitié de la France, il

doit relâcher immédiatement - et sans condition - le jeune

Desfarges et le seigneur Phaulkon. Sinon, nos canons

ouvriront le feu et l'armée française marchera sur Louvo

pour y exercer de terribles représailes. »

Nelie fut soulagée par cette déclaration mais garda ses

pensées pour ele. Encore indécis, le général se racla la

gorge.

«D'accord avec vous pour une démonstration de force,

Major. Personne ne peut s'en prendre impunément à la

France. Mais je ne crois pas que nous devrions inclure le

seigneur Phaulkon dans nos négo-ciations. Petraja n'a-t-il

pas souligné qu'il s'agissait d'un conflit personnel entre lui et le Barcalon et non d'une provocation intentionnele contre la

France? Je ne suis pas certain que nous ayons intérêt à

continuer à soutenir la cause de Phaulkon. »

Le cœur de Nelie défailit et ele se mordit la lèvre.

«Général, insista Beauchamp, c'est précisément ce que

voudrait Petraja: nous diviser. Si le roi n'est réelement plus

de ce monde, comme le pense Frettevile, alors seule

l'armée française peut éviter la mort de Phaulkon. Mais si

Petraja voit que nous ne soutenons pas son Premier

ministre, il ne se gênera pas pour l'éliminer afin de

poursuivre librement son plan. Phaulkon est comte de

France et aussi notre alié, le serviteur d'un roi que nous

avons juré de défendre. En ce qui me

concerne, je

n'aimerais pas avoir sa mort sur la conscience.

- Qui sait s'il n'a pas déjà été exécuté? intervint Frettevile

sombrement.

- Je ne crois pas que Petraja oserait, du moins pas à ce

stade, répliqua Beauchamp. En premier lieu, je pense que le

roi n'est pas mort. Si c'était le cas, Petraja n'aurait-il pas été le premier à l'annoncer? Non, Général, je suis

persuadé que

nous perdrions toute crédibilité en ne soutenant pas

fermement le Barcalon.

- Si Petraja craignait nos réactions, objecta Desfarges

comment a-t-il pu permettre l'agression dont ont été

victimes récemment nos camarades officiers?

- Raison de plus pour que nous intervenions, souligna

Beauchamp.

- Ce n'était peut-être qu'un hasard», risqua Frettevile.

Desfarges garda un instant le silence.

«Fort bien. Nous alons convenir d'un compromis et exiger

que mon fils soit relâché immédiatement. Nous insisterons

aussi pour connaître le lieu de détention du Barcalon et

manifesterons notre intérêt pour son sort sans pour autant

l'inclure directement dans nos menaces. Lieutenant, voulez-

vous faire venir l'in-terprète et le scribe? Je vais dicter une

lettre et l'envoyer par messager à Louvo. »

Nelie s'efforça de dissimuler sa déception. «M'au-

toriseriez-vous à accompagner votre messager, Général ?

J'ai hâte de retrouver mon fils. » Desfarges la foudroya du

regard. « Il n'est pas question de mêler

des civils à des

affaires militaires. Votre nom est associé à celui du seigneur

Phaulkon, madame. Je demanderai à mon messager de

ramener votre fils au fort où il vous rejoindra. »

Nelie alait protester mais le général ne lui en laissa pas le

temps. « Ma décision est irrévocable. »

Nelie chancela, si désespérée que Desfarges parut se

radoucir. Mais, après quelques secondes d'hésitation, il

s'éclaircit la gorge et tourna brusquement les talons.

32

Joao Pareira examina avec soin la porte latérale du Palais,

comme il l'avait déjà fait une demi-douzaine de fois. Ele

était en bois de teck, certes beaucoup moins massif que le

portail principal, mais suffisamment solide. Verrouilée de

l'intérieur, ele devait être probablement gardée.

Perplexe, il gratta son épaisse barbe noire. Ses hommes

auraient sans doute du mal à la briser sans l'aide d'un bélier

mais l'instalation d'un tel dispositif attirerait trop l'attention.

Depuis que Vasco le singe avait rejoint leurs rangs, ils

avaient mis au point un autre stratagème. Il s'agissait de

former une pyramide humaine - deux des

plus vigoureux en

bas, deux autres sur leurs épaules - afin que Vasco puisse

tenter de franchir les murailles.

Certains hommes montraient plus de dispositions que

d'autres pour cette opération; pourtant, en s'exer-çant

régulièrement, ils avaient constitué une équipe capable de

projeter le Portugais aussi haut que possible. Le problème,

c'était qu'ils n'avaient pas la moindre idée de ce qu'ils

trouveraient de l'autre côté. Il devait bien y avoir des

marches quelque part, celes que leur maître avait

empruntées pour gagner les remparts, mais à quele distance

de la porte, seul le diable le savait. Joao avait sévèrement

tancé Vasco de s'être présenté avec retard. Avec l'avance

reçue de Phaulkon, il était alé s'enivrer

au point de tout

oublier et n'avait regagné son logis que le lendemain pour y

trouver le message de Joao.

Naturelement, dans une opération comme cele qu'ils

préparaient, l'élément de surprise était capital. Il falait qu'un homme parvienne à se laisser tomber de l'autre côté du mur

et leur ouvre la porte avant que les gardes ne s'aperçoivent

de quoi que ce soit. Mais l'endroit

fourmilait de monde. Si

les marches étaient trop éloignées de la porte, l'homme

devrait sauter d'une hauteur de huit à neuf mètres. C'était

beaucoup. Si Vasco pouvait le faire, peu d'autres en

seraient capables. Il faudrait donc que ce soit lui qui leur

ouvre la porte.

D'autres hommes étaient venus les rejoindre, portant le

nombre de leurs effectifs à vingt-sept. Joao décida d'agir

sans attendre d'autres renforts. Ils formaient un groupe

hétéroclite et sans scrupules, ayant tous en commun le plus

grand respect pour Phaulkon auquel ils étaient dévoués

corps et âme. Ils admiraient sa bravoure et savaient qu'il

payait bien. Inteligent, chaleureux, il s'adressait à chacun

d'eux dans sa propre langue. Les

hommes avaient encore

quelques difficultés à se comprendre entre eux mais, au

combat, ils parlaient tous le même langage.

Joao lut sur le visage de ses soldats le désir d'en découdre.

Ils n'avaient peur de rien et si Phaulkon était encore en vie

quelque part dans ce maudit palais, ils le retrouveraient

coûte que coûte. Tous avaient besoin d'argent et Phaulkon

représentait pour eu> une mine d'or.

«Alons-y, mes amis!» lança Joao en désignant le mur.

En quelques secondes, la pyramide humaine fui formée et

Vasco l'escalada lestement. Arrivé au sommet, il tendit un

bras mais il lui manquait encore quelques centimètres. Jurant

entre ses dents, il fit comprendre par gestes aux autres de

bander leurs muscles pour gagner quelques pouces

supplémentaires. Le petit Portugais agrippa alors le bord de

pierre et réussit enfin à se hisser au sommet. Il se mit de

nouveau à jurer.

«As minhas pistolas!» s'écria-t-il en mettant ses mains en

porte-voix.

Dans sa précipitation, il avait laissé en bas ses pistolets dont il aurait certainement besoin. Hâtivement, on lui en remit

deux qu'il glissa dans sa ceinture. Jetant

un regard de l'autre

côté du mur, il vit, ainsi qu'ils l'avaient soupçonné, une

dizaine de gardes flânant près de la porte. Sur la gauche, à

une quarantaine de mètres, une série de marches semblait

conduire aux remparts. S'il passait par là, il devait

abandonner tout effet de surprise et traverser près de la

moitié de la cour pour atteindre la porte. Alors qu'en

sautant, il atterrirait juste à côté.

Il s'accroupit, prit une profonde respiration et se lança dans

le vide...

En alerte, Joao et ses hommes attendaient nerveusement

près de la porte, leurs mousquets pointés.

« En arrière ! » cria Joop le Holandais, en se retournant

soudain.

Un petit groupe de badauds convergeait

vers eux.

Quelqu'un avait dû voir l'échele humaine et donner l'alarme.

Mais, devant les mousquets pointés sur eux, les Siamois

reculèrent vivement tandis que Joop courait sur eux, l'arme

au poing, en les accablant d'injures. Ils disparurent enfin. Ce

n'était sans doute qu'un répit. Ils alaient sûrement revenir

avec des renforts.

Deux coups de feu se firent entendre de l'autre côté de la

porte. Joao et ses hommes tressaillirent, prêts à intervenir. Il

s'agissait certainement de Vasco. Au même instant, des cris

furieux retentirent puis le grincement du verrou coulissant

dans le pêne de la lourde porte.

Le battant s'ouvrit enfin...

«Joop, reste ici pour refouler les vilageois qui se

montreraient trop curieux», ordonna Joao en désignant la

foule qui, au loin, commençait à se rassembler.

Accompagné des autres, il s'élança par la porte à l'intérieur

d'une vaste cour. Un Siamois gisait juste à côté du seuil, la

tête en sang et gémissant. Quelques pas plus loin, un autre

semblait avoir eu son compte. Les gardes, au nombre de

huit, étaient alignés le dos au mur.

Terrifiés, ils ne

bronchaient pas, les yeux fixés sur les pistolets de Vasco

dirigés sur eux. Joao retint un sourire. Ignorant tout des

armes à feu, les Siamois ne savaient évidemment pas qu'il

aurait falu un certain temps à Vasco pour les recharger.

Il aboya un ordre et deux des Eurasiens qui parlaient le

siamois s'emparèrent des deux gardes les plus proches.

« Demande-leur où se trouve le seigneur Phaulkon », dit

vivement Joao.

Voyant que les gardes, méfiants, refusaient de répondre, il

s'écria : « Coupe-leur la langue ! »

Les hommes se précipitèrent pour en saisir par la tête et les

bras en leur maintenant la bouche ouverte tandis que l'un

des Eurasiens tirait son couteau. Il leur laissa encore

quelques secondes pour parler puis, n'obtenant pas de

réponse, leur coupa adroitement la langue. Ils lièrent ensuite

celes-ci par une ficele et les attachèrent à leur cou.

«Lâche-les et voyons où ils vont, proposa Joao. Vasco,

prends trois hommes et suis-les. »

Vasco sourit car il connaissait ce vieux stratagème. Les

Siamois à la langue coupée se rueraient sur leur

commandant pour lui expliquer par gestes ce qui venait de

se produire. Embusqués derrière eux à courte dis-

tance, ils n'auraient plus qu'à s'emparer de leur chef Une

attaque par surprise était toujours plus facile Ils lui

couperaient également la langue et ainsi de suite, jusqu'à ce

qu'ils tombent sur quelqu'un d'assez important pour savoir

où se trouvait Phaulkon.

L'un des six gardes restants se dégagea soudain et partit en

courant. Vif comme l'éclair, Vasco se jeta sur les jambes de

l'homme qui tomba la tête la première, plaqué au sol. Vasco

glissa un bout de tissu dans sa bouche et, d'un rapide coup

de poignet, lui trancha la langue. Il fit un geste à ses

compagnons et courut pour rattraper deux Siamois qui

battaient en retraite.

Joao se tourna vers les autres dont le corps était agité de

tremblements incontrôlables. Il s'avança vers le plus proche,

le saisit à l'aine et tira son couteau.

« Si tu veux pouvoir encore coucher avec une femme, tu

ferais mieux de me dire où se trouve le seigneur Phaulkon. »

L'Eurasien traduisit ses paroles et les yeux de l'homme

s'écarquilèrent sous l'effet de la peur. Il se mit à bégayer.

Joao resserra sa prise et l'homme hurla de douleur.

«Votre Honneur, supplia-t-il, je ne suis qu'un tout jeune

garde. Mais je peux vous conduire à mon chef. »

Joao sembla satisfait. Il lâcha l'homme qui se mit à uriner

malgré lui le long de sa jambe.

Puis il se tourna vers les autres gardes et les toisa d'un

regard impérieux. «L'un de vous a-t-il quelque chose à dire

ou voulez-vous tous mourir maintenant ? »

Il y eut un terrible silence. L'un des Siamois bredouila: «Je...

j'ai... entendu dire que... qu'on l'a emmené aux cachots.

- Bien, tu vas m'y conduire. » Joao contempla les trois

autres. « Quant à vous, vous êtes tous des traîtres à votre

roi et ne méritez pas de vivre. »

Il se tourna vers ses hommes. «Ne gâchez pas votre

poudre. Décapitez-les ! »

L'ordre fut exécuté sans délai.

Joao remit alors des mousquets supplémentaires à deux

Espagnols en leur ordonnant de rester là pour garder la

porte. Ils seraient sans doute obligés de reprendre ce

chemin pour quitter le Palais, mieux valait donc assurer ses

arrières. Il se tourna ensuite vers les deux Siamois survivants

qui contemplaient, hébétés, les corps sans tête de leurs

compagnons étendus sur le sol et chargea l'Eurasien de

traduire ses ordres :

«Toi, tu vas nous conduire à ton chef, et toi aux cachots. Ne

cherchez pas à vous enfuir sinon nous vous abattrons.

Avancez d'un air naturel comme si vous nous conduisiez de

votre plein gré. Votre vie dépend de la manière dont vous

vous comporterez. Si nous atteignons notre but sans

incident, nous vous épargnerons. »

Ils se mirent en route et traversèrent une autre cour. Il n'y

avait que peu de végétation dans cette partie du Palais.

C'était là que s'effectuaient les livraisons pour les cuisines

royales. Des chemins de terre sèche traversaient des cours

vides transformées en fournaise sous le soleil accablant.

Tandis qu'ils avançaient, Joao nota que des petits groupes

de gardes postés près des passages voûtés et des portes les

observaient à la dérobée. Il fit semblant de les ignorer, dans

l'espoir que son attitude paraîtrait suffisamment dégagée

pour ne pas éveiler trop de soupçons. Plus ils

s'approchaient du Palais lui-même, plus nombreux étaient

les regards fixés sur eux et plusieurs

gardes s'enfuirent

comme des flèches, sans doute pour signaler leur présence.

Ils arrivèrent enfin devant un arbre à pluie aux branches

imposantes et les deux groupes se séparèrent. Joao

s'éloigna avec dix hommes tandis que Manuel, avec l'autre

moitié, suivait le garde qui les conduisait à son chef. Ils se

mirent d'accord pour se retrouver aux cachots.

Après avoir franchi une courte distance, l'homme qui guidait

Joao désigna un passage voûté conduisant vers un bâtiment

de bois, un peu plus loin. Les cachots, expliqua-t-il, se

trouvaient juste en dessous. Joao fit attendre ses hommes et

partit en reconnaissance.

Il franchit le passage et étudia l'édifice, à une cinquantaine

de mètres de là. Il était couvert d'un toit de tuiles en pente

dont l'une des extrémités ne semblait pas symétrique par

rapport à l'autre. En approchant, le Portugais aperçut un

homme tapi sur une sailie, au-dessus de la porte. Au même

instant, cele-ci s'ouvrit et deux hommes en sortirent, portant

une civière. Joao se raidit et regarda la silhouette alongée

mais il se trouvait trop loin pour distinguer ses traits. Une

odeur âcre flotta dans l'air étouffant et

parvint jusqu'à ses

narines. Il plissa le nez. On aurait dit de la chair brûlée.

Il vit l'homme au-dessus de la porte sauter soudain à terre.

Pas d'erreur: un tel exploit était signé Vasco le singe! Il

atterrit juste aux pieds de l'un des deux gardes et la bagarre

se déchaîna. Joao s'apprêtait à retourner chercher ses

hommes quand un cri perçant, provenant de l'intérieur du

bâtiment, déchira l'air.

Ils l'avaient enfermé dans une celule humide et sans air. Pas

de lumière et les rats pour seule compagnie.

Enchaîné, il n'avait aucun moyen de se protéger d'eux.

Quand il avait tenté de les repousser, les chaînes lui étaient

entrées profondément dans la chair.

Il se demanda quel était le pire: avoir les chairs meurtries ou

subir l'assaut des rats affamés avec leur hideuse fourrure et

leurs dents acérées. Il ne parvenait pas à dormir plus de

quelques minutes à la suite. Depuis combien de temps était-

il dans ce cachot glacial? Un jour, deux? Difficile à dire dans

cette obscurité permanente. Chaque fois qu'il fermait les

yeux, le même cauchemar l'assailait, il voyait Sunida et

Nelie aux mains des hommes de Petraja

- violées, peut-être

tuées. Curieusement, il était moins inquiet pour la sécurité de

Mark.

Il se demanda pour la centième fois pourquoi Petraja ne

l'avait pas fait mettre à mort. Une seule explication à cela: le traître craignait la réaction de Desfarges, préférant retenir

Phaulkon prisonnier en attendant de connaître de queles

représailes le menaceraient les Français. Si Desfarges

réclamait des comptes, Phaulkon pourrait alors se révéler

une bonne monnaie d'échange. Vivant, il représentait une

certaine valeur tandis que mort, il ne servait plus à rien.

Mais l'ambivalent Desfarges parviendrait-il à comprendre la

stratégie de Petraja? Réaliserait-il qu'une fois le général

siamois au pouvoir, les jours de la France au Siam seraient

comptés et la mission de Louis XIV

condamnée? Se

rendrait-il compte que Petraja était profondément hostile

aux farangs ?

Phaulkon regrettait de n'avoir pas appelé à l'aide quand il

était sur les remparts. Il aurait peut-être même dû sauter.

Qu'était une jambe cassée à côté de ce cachot infect?

Une autre question le tourmentait. N'aurait-il pas dû partir

pour Bangkok avec sa famile quand c'était encore possible

? Mais, là aussi, il butait toujours sur la même réponse. Il

n'aurait jamais pu abandonner son roi. La chance avait joué

contre lui, voilà tout. Même maintenant, il était le seul en

mesure d'arrêter Petraja, du moins si les Français

réclamaient sa libération. Tant que le roi était encore en vie,

il restait une once d'espoir car Petraja

n'oserait pas mettre à

mort son vassal. Naraï le Grand était le roi bien-aimé de son

peuple. Dire que ce couard de Desfarges avait fait serment

de le protéger!

Et que diable fabriquaient donc Joao et ses mercenaires?

Pourquoi n'étaient-ils pas encore venus à son secours?

Avaient-ils été déjoués? Écrasés sous le nombre?

Épuisé, le corps en feu et l'esprit en déroute, Phaulkon se

laissa retomber sur la pierre dure.

Ce ne fut que plusieurs heures plus tard que la porte de sa

celule grinça en s'ouvrant. Un garde qu'il ne connaissait pas

se tenait sur le seuil et lui fit signe de se lever. Il lui falut un long moment pour pouvoir bouger, même après avoir été

libéré de ses chaînes. Ses membres étaient raides et

douloureux. Il finit par se traîner

derrière le garde et monta

péniblement à sa suite quelques marches menant à un

couloir plongé dans la pénombre. On le conduisit alors dans

une pièce sans fenêtre, éclairée par des torches. Des

gardes, torse nu, se tenaient nonchalamment près de la seule

autre porte, à l'extrémité la plus éloignée de la pièce. Ils le

regardaient distraitement comme s'il n'existait pas. Des

civières de bambou étaient posées dans un coin, côte à

côte.

Trois dales de pierre de la longueur d'un corps étaient

placées à distance égale dans la pièce, chacune d'eles

recouverte d'une natte de joncs et équipée, de chaque côté,

d'un jeu de cordes. Phaulkon reconnut la sale des tortures

et sentit son estomac se contracter. Il avait déjà perdu

beaucoup de forces. C'était sans doute pour cela qu'on

l'avait laissé si longtemps enchaîné.

Pour miner son énergie

et lui ôter toute veléité de résistance.

Le garde le prit par les épaules et le força à s'étendre sur la

dale du milieu. Les lueurs de la torche jetaient des ombres

inquiétantes sur son visage impassible tandis qu'il attachait

les pieds et les mains du prisonnier aux solides anneaux de

fer disposés à chaque angle.

Puis il se retira, laissant Phaulkon

contempler son destin en

silence. Le cœur battant à tout rompre, une nausée au bord

des lèvres, il sentit sa dernière heure venir.

Il lui sembla qu'une éternité s'était écoulée avant que deux

autres gardes surgissent de l'escalier qu'il avait emprunté.

L'un était couvert de tatouages et l'autre avait sur le nez une

verrue d'où sortait un long poil. Ils traînaient derrière eux

deux Siamois qu'ils attachèrent sur les dales situées de part

et d'autre de Phaulkon. Ils étaient nus, comme lui, à

l'exception du panung recouvrant leur sexe.

Selon le rite, les gardes s'inclinèrent à tour de rôle, les mains jointes, pour s'excuser des souffrances qu'ils alaient leur

infliger. Accablé, Phaulkon tourna la tête d'un côté et de

l'autre et, à la lueur vacilante des flammes, lut la terreur dans les yeux des

autres prisonniers. Les gardes attrapèrent deux

torches pour les approcher lentement de leurs pieds. Dieu

du ciel ! songea Phaulkon, ils vont leur brûler la plante des

pieds...

Les prisonniers furent torturés simultanément et il fut

contraint d'endurer les cris qu'ils poussaient de chaque côté

de lui. Il n'y avait aucune échappatoire et l'agonie des deux

hommes le rendait fou. Bientôt, une terrible odeur de chair

brûlée atteignit ses narines, s'ajoutant aux hurlements

terrifiants qui assaillaient ses oreiles. Impuissant, il ferma les yeux et se mit à prier.

Il pensait avoir atteint le bord de la folie quand, soudain, les cris cessèrent. Se risquant à ouvrir les yeux, il aperçut un

homme penché au-dessus de lui. Petraja! Du coin de l'œil, il

vit qu'on emportait sur une civière l'un des prisonniers,

inconscient.

« Vichaiyen, votre tour va venir. Votre sort dépend des

réponses que vous me donnerez. Si vous voulez à nouveau

marcher, je vous suggère de vous en tenir à la stricte vérité.

»

Il avait parlé d'une voix ferme, mais enjôleuse.

«On vous a nommé comte de France, un général français a

vécu chez vous et partagé vos repas. Vous devez donc bien

connaître les plans des farangs. »

En un suprême effort, Phaulkon tenta de se concentrer.

Ainsi, comme il l'avait supposé, Petraja était réelement

inquiet des réactions des Français...

«Je connais leurs plans et aussi leur mentalité, répondit-il

d'une voix rauque. Si vous osez porter la main sur moi, les

représailes seront rapides et sanglantes. L'armée française a

prêté serment de protéger le Seigneur de la Vie et son

Barcalon.

- Ils n'ont pas l'air de s'intéresser beaucoup à vous en ce

moment, Vichaiyen, ricana le général. Mais je n'en désire

pas moins connaître leurs intentions.

- Les deux choses sont inextricablement liées,

Petraja. Si vous touchez un cheveu d'un mandarin farang,

non seulement le général Desfarges envahira Ayuthia, mais

le roi de France enverra des navires de guerre avec des

miliers de soldats pour dévaster ce pays. Le roi Louis est le

plus puissant monarque de la terre et il n'aime guère perdre

la face.

- Vous ne répondez pas à ma question, Vichaiyen. Je veux

connaître en détail les plans militaires des Français.

- Vous les découvrirez bientôt par vous-même», rétorqua

Phaulkon.

Il avait compris que rien de ce qu'il pourrait dire ne

satisferait le général siamois. L'issue de cette séance était

déjà fixée et une vague de terreur le traversa quand il vit

Petraja faire un signe aux tortionnaires. Ils s'approchèrent de

lui en se lamentant suite mal qu'ils alaient lui faire et, à cet instant précis, il vit qu'on emportait le second prisonnier sur

une civière.

L'un des hommes lui bloqua la cheville dans une mâchoire

de fer tandis que l'autre tenait la torche de manière à ce que

la flamme lèche la plante de son pied. Une douleur

fulgurante le traversa et s'enfla jusqu'à devenir insoutenable.

Son corps se convulsa tout entier.

Il poussa un cri perçant, suppliant qu'on arrête, près de

confesser tout ce que l'on voulait entendre de lui. Penché

au-dessus de lui, Petraja le regardait se tordre de douleur.

Phaulkon sentit l'odeur de sa propre chair torturée et tourna

la tête pour vomir. Soudain, l'horrible sensation de brûlure

fut un peu moins cruele. La flamme avait été écartée de son

pied.

Les tortionnaires regardaient en direction de la porte. Il

suivit leur regard et aperçut une silhouette prostrée sur le

sol. L'un des gardes de Petraja brandissait une épée au-

dessus de sa tête. L'homme portait autour du cou comme un

colier sa langue coupée. Puis une autre silhouette vint

s'écrouler à ses côtés dans le même état, et d'autres encore.

Les gardes stupéfaits alaient sortir pour voir ce qui se

passait quand un groupe bruyant de mercenaires farangs

armés de mousquets se précipita à travers la porte ouverte.

Les Siamois tentèrent vainement de leur barrer le passage

tandis que Petraja, sentant le vent tourner, disparaissait

vivement dans l'escalier.

Maniant l'épée et le mousquet, les Portugais se frayèrent un

chemin dans le cachot, abandonnant une traînée de morts

sur leur passage. Joao plongea son épée dans le cou massif

de l'un des bourreaux encore en vie et un flot de sang

éclaboussa sa poitrine.

Le massacre terminé, les mercenaires poussèrent un cri de

triomphe en apercevant Phaulkon.

« O Barcalon. Viva o Barcalon ! »

Mais Phaulkon était évanoui.

« Est-il encore vivant ? » demanda l'un des hommes.

Vasco avait l'oreile colée sur la poitrine du Grec. «Oui,

mais il nous faut une civière. Son pied est méchamment

brûlé.

- Les bâtards! jura Joao en détachant les liens de Phaulkon.

Il était temps que nous arrivions, les amis ! Attention en le

soulevant ! »

Ils déposèrent Phaulkon sur la civière restante et

l'emportèrent sans traîner.

Dehors, Joao scruta rapidement les environs. Il vit des

groupes de Siamois embusqués derrière chaque arbre ou

tapis dans les recoins sombres des passages voûtés. Les

hommes de Joao levèrent leurs mousquets pour couvrir leur

marche, les uns dirigés sur la droite, les autres sur la gauche.

À leur vue, les Siamois reculèrent vivement, visiblement

apeurés par ces armes qui tuaient à distance.

« Retournons à la porte ! » ordonna Joao tandis que ses

hommes entouraient la civière pour la protéger.

Avec une bonne vingtaine de mousquets prêts à faire feu, le

groupe se dirigea rapidement vers la porte du Palais par

laquele il était entré.

Sunida était accroupie devant le robuste capitaine. Ils étaient

seuls dans une petite pièce nue dans le quartier des

esclaves, non loin de la maison de Chao Fa Noi.

Ele devinait sous la surface, prête à éclater, la colère mêlée

de peur de son geôlier. Leurs vies à tous deux ne tenaient

qu'à un fil. Il portait la responsabilité ultime de la mort du

jeune prince. A moins de mettre au jour

le complot et de

produire les coupables, il serait certainement accusé de

négligence et condamné. Sunida tremblait au fond d'ele-

même, sachant qu'il avait intérêt à l'incriminer.

Il la scrutait de ses yeux étroits et froids qui paraissaient

encore plus petits au regard de son cou épais et de son

visage carré.

«Qui étaient ces prêtres? aboya-t-il une nouvele fois.

- Je ne les avais jamais vus avant, Capitaine.

- Vous leur avez parlé, pourtant.

- Je me suis adressée à eux car il s'agissait de prêtres

farangs. Mon Seigneur et Maître m'a ordonné de me

renseigner sur la situation à Ayuthia. Les prêtres farangs

sont généralement une bonne source d'information. »

Ele le vit abaisser les coins de ses lèvres en une moue

dédaigneuse. « Qui est votre Seigneur et Maître ? » lâcha-t-

il d'un ton sarcastique.

Sunida feignit la surprise. «Mais c'est le Seigneur de la Vie !

» s'écria-t-ele en touchant vivement le sol de son front.

Ele avait eu le temps de le voir hausser un sourcil. Etait-ce

de surprise ou d'incrédulité?

«Je suis une ancienne concubine de Sa Majesté», précisa-t-

ele fièrement.

Indécis, il se prosterna malgré tout brièvement. «Avez-vous

une preuve de cela?

- J'ai sur moi un rubis qui m'a été remis par le Seigneur de la

Vie afin que le prince royal puisse m'identifier. Je l'ai montré à ses gardes.»

Ele porta les mains à sa tête.

«Les gardes sont tous morts, répliqua-t-

il, à nouveau

menaçant. Et ceux qui ont survécu ont été exécutés. Si vous

ne me fournissez pas une preuve satisfaisante de votre

identité, vous subirez le même sort. »

Sunida s'efforça de garder son calme. Ele ne devait

manifester que de l'indignation et surtout pas de peur.

Fouilant dans ses cheveux, ele en sortit le rubis et vit le

garde retenir son souffle à sa vue.

«Voici le rubis royal, Capitaine. Il n'y en a que deux autres

semblables au Siam. Chacun des princes royaux en avait

reçu un. Son Altesse Royale Chao Fa Apai Tôt pourra vous

le confirmer si vous le lui montrez.

- Son Altesse Royale est morte ele aussi. »

La gorge de Sunida se noua. Ele était si occupée à lutter

pour sa propre vie qu'ele n'avait pas encore pris le temps

de penser aux conséquences de la mort du prince cadet. Et

voilà que le prince aîné avait été également assassiné! C'était

là de bien mauvaises nouveles pour son maître Phaulkon.

« Vous saviez qu'ils n'étaient pas des prêtres, assura le

capitaine des gardes. Je vous ordonne de me révéler leur

identité.

- Capitaine, quand je leur ai parlé, ils ont refusé de me

répondre et ont détourné la tête. La manière dont ils se

dissimulaient sous leurs capuches a éveilé mes soupçons et

j'ai songé à signaler le fait à son Altesse Royale mais je me

suis dit finalement que cela ne me regardait pas», ajouta-t-

ele d'une voix chargée de regrets.

Le garde resta un moment silencieux sans la quitter des

yeux.

«Avant de mourir, ces soi-disant prêtres ont donné votre

nom. Nous savons que vous êtes leur complice.

- Pardonnez-moi, Capitaine, mais c'est tout à fait

impossible, protesta-t-ele.

- Vous êtes bien Sunida, non?»

La jeune femme se creusa l'esprit. Il bluffait, évidemment,

mais ele sentait qu'il cherchait à

l'inculper de toute manière.

Il avait sans doute besoin d'un bouc émissaire, ce qui lui

permettrait alors de reprocher aux gardes du Palais de

l'avoir laissée entrer à la porte principale. Ele eut soudain

une idée.

« Capitaine, je peux vous prouver qui je suis. »

Il eut l'air surpris. «Vraiment? Et comment cela?

- Les esclaves de Son Altesse Royale chargés des éventails

étaient présents dans la pièce et ils peuvent témoigner que

leur maître m'a identifiée.

- Vous savez très bien que les esclaves n'ont pas le droit

d'écouter.

- Mais ils ont cependant des oreiles, Capitaine.

- S'ils s'en servaient, on les leur couperait.

- Et s'ils révélaient ce qu'ils entendent, ils auraient les lèvres cousues. Je connais la règle. Au harem royal, nous

respectons le même protocole. Mais il arrive parfois que,

dans sa grande sagesse, le Seigneur de la Vie alège ces

règles. Et c'est ce que je vous demande de faire dans

l'intérêt de la justice car je suis totalement innocente. » Ele

lui jeta un regard déterminé. «Je suis très proche du

Seigneur de la Vie et je peux faire en sorte que votre

sagesse soit récompensée... »

Sunida vit que la remarque avait atteint son but. Une vie

pour une vie, c'était peut-être sa chance d'obtenir le pardon

du roi. On savait, à Ayuthia, que Sa Majesté était malade

mais on croyait toujours le gouvernement entre ses mains.

Petraja ne pouvait courir le risque de susciter une émeute

dans la capitale en dévoilant sa conspiration. Il était dans

son intérêt de faire croire qu'il recevait ses ordres du

Seigneur de la Vie.

Le capitaine la regardait d'un air calculateur, mani-festement

tente par sa proposition. Mais il savait que, même en

interrogeant les esclaves, le résultat n'était pas assuré. La

rigueur du protocole royal pouvait les terrifier au point de les rendre

incapables de parler, de peur d'être accusés d'avoir

écouté les conversations de leurs maîtres. Ces pauvres

créatures ne sauraient sans doute que faire et tout

dépendrait de la confiance qu'ils mettraient dans leur

interlocuteur.

Il n'y avait pour l'instant aucune autre issue et il falait que la jeune femme regagne d'urgence Louvo pour y faire son

rapport à son maître et au Seigneur de la Vie. L'assassinat

des deux princes alait sûrement entraîner de terribles

conséquences.

Il continuait à la dévisager. «Nous avons quelqu'un ici qui

peut confirmer votre histoire et nous l 'avons envoyé

chercher. »

Le capitaine prit un air suffisant pour bien montrer qu'il était de son devoir de découvrir rapidement toute la vérité.

Quelqu'un alait donc l'identifier? se demanda Sunida,

brusquement inquiète. Qui donc cela pouvait-il être? Le

capitaine avait-il décidé d'interroger les esclaves ?

Ele espéra qu'il ne s'agissait pas du capitaine des gardes du

Palais central qui la connaissait bien mais avait prêté serment

au Seigneur de la Vie de ne jamais révéler son identité. Il

était sans doute le seul, en dehors du

harem, à savoir qu'ele

était la seconde épouse du Pra Klang. Quele serait sa

réaction si on le questionnait?

Sunida vit que l'homme continuait à l'observer. Sa vie était

en jeu et il serait difficile à convaincre. Sans doute avait-il

déjà tout arrangé avant de l'interroger.

Ils se mesurèrent des yeux en silence jusqu'à ce qu'un coup

soit frappé à la porte. Un étrange

pressentiment envahit

Sunida.

Un esclave se prosterna sur le seuil. «Noble Capitaine,

votre hôte est arrivé. La dame attend dans le salon de Son

Altesse Royale. »

Le capitaine se leva et fit signe à Sunida de le suivre. Ainsi

c'était une femme qui devait l'identifier, songea la jeune

Siamoise, surprise. Les femmes du

harem n'avaient de

comptes à rendre qu'au Seigneir de la Vie et ne pouvaient

être interrogées que par lui. Il y avait là quelque chose

d'irrégulier.

Ele suivit le capitaine à travers une cour menar t aux

appartements de Chao Fa Noi et fut introduite dans

l'antichambre. Le capitaine se prosterna sur le seuil du salon.

«Noble Dame, voici la femme qui dit s'appeler Sunida.

- Fais-la entrer!» répondit une voix manifestement habituée

à donner des ordres.

Prosternée ele aussi sur le seuil, Sunida coula un regard

oblique dans sa direction et se sentit aussitôt traversée par

un frisson glacé. Ele avait reconnu la femme sans difficulté.

Comment oublier, en effet, ces traits eurasiens et cette peau

couleur de perle? Ele portait un kimono bleu pâle et ses

cheveux noirs étaient noués en chignon. Ses pieds

minuscules poin taient sous l'ourlet de son long vêtement.

« Laissez-nous seules ! » ordonna-t-ele. Le capitaine rampa

à reculons tandis que Sunida attendait avee appréhension.

Dès que le garde eut disparu, la voix se fit pluj douce,

presque enjôleuse. «Ne vous inquiétez

pas mon enfant. Je

sais qui vous êtes... »

Sunida fut surprise par la cordialité apparente de la voix.

«Vous pouvez vous asseoir et me regarder, repril dame

Maria. Oubliez le protocole, nous avons à parler. >;

Sunida resta en alerte car son maître avait souvent évoqué

devant ele le caractère changeant de sa première épouse.

Pourtant, un rayon d'espoir réchauffa le coeur de la jeune

Siamoise. Était-il possible que Maria ait enfin compris que le

sort de Phaulkon les plaçait toutes deux devant des

urgences communes ?

«N'ayez pas peur, mon enfant. Je sais parfaitement que le

sort de mon honorable époux nous concerne de concert.

Nous devons donc nous donner la main pour l'aider. »

La méfiance de Sunida commença à se dissiper, d 'autant

qu'ele ne demandait qu'à servir cette femme. Se pouvait-il

que, sous l'effet du danger, eles parv iennent enfin à se

rapprocher? Ele se redressa pour s'asseoir sur ses talons,

partagée entre l'espoir et la crainte.

« Le capitaine m'a demandé si mon mari avait déjà

mentionné devant moi l'existence d'une concubine royale du

nom de Sunida. J'ai tout de suite su que c'était de vous qu'il

s'agissait. Que lui avez-vous dit exactement ?

- Que j'étais une concubine royale, Honorable Dame,

répondit prudemment Sunida.

- Vraiment?»

Sunida vit une brève crispation de souffrance contracter ses

traits. Sa voix demeura cependant ferme quand ele reprit la

parole. «Mais vous êtes depuis de nombreuses années la

seconde épouse de mon mari, comme nous le savons toutes

deux. »

Sunida crut déceler une note d'incertitude dans ces paroles,

comme si Maria espérait une réponse négative. Ele se

demanda un instant si cet interrogatoire visait seulement à

confirmer ses soupçons. Mieux valait peut-être ne rien dire

de sa relation avec Phaulkon.

«Nous devons être franches l'une envers l'autre, ma chère,

poursuivit Maria d'une voix douce. Si nous voulons

poursuivre notre but la main dans la main.»

Sunida gardait toujours le silence tandis que Maria lui

adressait un sourire encourageant.

«On m'a demandé de vous identifier. Est-ce que cela vous

aiderait que je confirme au capitaine que vous êtes

réelement une concubine royale? Je suis prête à le faire si

vous vous montrez sincère avec moi. »

Sunida était perplexe. Etait-ce un piège? Maria pouvait-ele

avoir encore un doute à son sujet?

La voix de Maria se fit plus sévère. « En ma qualité

d'épouse principale, je vous ordonne de me dire la vérité.

- Vous savez qui je suis, Honorable Dame, finit par

répondre Sunida, à bout d'arguments.

- Bien. Notre relation doit se construire sur des bases saines

et vous verrez que je peux vous être très utile. Dites-moi

maintenant comment va votre enfant? Ou peut-être devrais-

je dire vos enfants? Je ne m'en souviens pas. »

Sunida frémit. Son maître l'avait toujours assurée que Maria

ignorait tout à ce sujet et ne devait jamais rien savoir.

«Il n'y a pas d'enfants, Honorable Dame.

- C 'est difficile à croire car je sais que votre maître vous

rend visite fréquemment. »

Sunida garda le silence. Puis ele se dit qu'il était préférable

de nier ce dernier point.

« Mon maître voyage beaucoup, Honorable Dame. Il a très

peu de temps pour moi.»

Maria se fâcha tout à coup. «Je vois que vous ne voulez pas

devenir mon amie. Je vous ai tendu la main et vous l'avez

repoussée.»

Comme Sunida demeurait silencieuse, ele appela le

capitaine. Le cœur de la jeune Siamoise battait à tout

rompre. Dès que le capitaine se présenta, Maria la renvoya,

prétextant qu'ele voulait parler seule au responsable des

gardes. Sunida se prosterna et sortit à reculons.

«Capitaine, dit Maria, j'ai interrogé cette femme

consciencieusement. Ele ne sait rien ou très peu de choses

des coutumes du Palais. Je crains qu'ele ne soit pas une

concubine royale mais bien une usurpatrice.» Ele fit une

pause et poursuivit d'un ton glacial. «Vous devez me dire qui

étaient les assassins du jeune prince.

- Us étaient vêtus comme des prêtres farangs. Tous ont été

tués à l'exception d'un seul, un Eurasien, qui a pu être arrêté

vivant. Avant qu'on ne lui coupe la langue, il a avoué que les

ordres étaient venus d'un moine du monastère de Louvo. »

Maria dévisagea le capitaine. «Cette file vient éga-

lement de Louvo, affirma-t-ele. Si vous voulez mon avis,

c'est beaucoup pour n'être qu'une

coïncidence. » Le visage

du capitaine exprima le soulagement et la reconnaissance.

« Merci, Honorable Dame. Vous avez été très aimable de

bien vouloir vous déplacer. Ce que vous venez de nous dire

sera fort utile. »

34

L'après-midi du 18 mai fut particulièrement orageuse et

suffocante. Le Seigneur de la Vie

reprenait parfois

conscience et, avec effort, réussissait à se redresser dans

son lit, cherchant pathétiquement son souffle, le visage

déformé par la souffrance.

Le père de Bèze se précipita vers lui et le reposa

doucement sur ses oreilers. Les princesses royales - la sœur

et la fille du roi - échangèrent un regard de commisération.

Accablée par le meurtre de son oncle, Yotatep venait

d'arriver d Ayuthia afin de se réconcilier avec son père, mais

il était alors trop malade pour la reconnaître. Depuis

quelques heures, il ne faisait que marmonner des choses

incohérentes parmi lesqueles on reconnaissait souvent le

nom de Vichaiyen et le mot «cachot». La voix du roi était

ensuite devenue incompréhensible sous

le coup de la fureur

et de l'indignation.

En arrivant, la jeune princesse avait trouvé une situation

inconcevable. Il lui avait falu soliciter l'autorisation du

général Petraja pour pénétrer dans le saint des saints et

revoir enfin son père. Certes, ses désirs avaient été exaucés

rapidement, mais il n'en demeurait pas moins extraordinaire

qu'ele ait été obligée de les formuler. Petraja régentait tout

au Palais. Ele ne s'était pas encore trouvée en face de lui

mais, d'après ce qu'ele avait vu et entendu de la bouche

même des gardes, c'était son père qui avait donné l 'ordre

d'arrêter et d'emprisonner Vichaiyen. Il aurait également

chargé Petraja de prendre les rênes du gouvernement

pendant sa maladie. Partout, on racontait

que le Seigneur de

la Vie délirait. Yotatep avait découvert de nombreux visages

nouveaux au Palais et ele était sûre qu'il s'agissait d'hommes

de Petraja, placés à des positions clés pour faire circuler les

informations souhaitées. Il ne lui avait cependant pas

échappé que son père, ou du moins l'autorité qu'il exerçait

sur son peuple, inspirait encore à Petraja un respect mêlé de

crainte. Ce n'était pas pour rien que le roi était appelé Naraï

le Grand. Tant qu'il était en vie, le général devait agir

prudemment car il ne pouvait se permettre d'être soupçonné

d'avoir entraîné la mort d'un tel monarque.

Ce que Petraja avait fait était réelement stupéfiant. Si on

avait dit à Yotatep un mois plus tôt que le président du

Conseil privé trahirait le roi, ele se

serait moquée de cette

idée. Et voilà que, maintenant, le Seigneur de la Vie avait

soi-disant demandé à Petraja, son vieil ami et alié, d'exercer

la régence! Quoi de plus naturel que le héros des

campagnes de Birmanie dirige le Siam quand un ennemi

étranger - la France, cette fois - menaçait de l'envahir.

Hélas... songeait amèrement Yotatep, ele aussi avait eu

confiance en Petraja et l'avait cru le plus fidèle soutien de

son père.

Ele avait appris que le général se présentait régulièrement à

l'entrée du saint des saints pour faire croire qu'il venait

chercher les ordres du roi. Le père de Bèze n'était pas

autorisé à quitter le chevet du malade afin de donner un air

de crédibilité à cette assertion.

Ele dirigea son regard vers un coin de la chambre où se

terrait, tremblant, Pra Piya, l'ancien page royal que son père

avait choisi comme successeur. Il était resté là, prostré,

depuis plusieurs heures, terrorisé à l'idée du sort que

pourrait lui réserver Petraja et n'osant pas quitter son refuge

dans le saint des saints.

Âgé seulement de vingt-deux ans, il avait des traits plutôt

agréables, jugea Yotatep en le regardant. Bien que le roi l'ait

adopté, ele l'avait toujours méprisé en raison de ses

modestes origines mais, en ces tristes instants où ele pleurait

la mort de son oncle bien-aimé, ele fit en ele-même un vœu

solennel. Si, comme ele en avait été secrètement informée, il

s'avérait que Petraja était bien responsable de la mort de

son oncle, alors ele épouserait Pra Piva

pour se venger. La

méprisable ambition de Petraja de monter sur le trône ne

devait en aucun cas aboutir. Ele aurait tant voulu pouvoir

dire tout cela à son père mais son état avait déçu ses

espoirs.

Les pensées de la princesse furent interrompues par la

soudaine apparition d'un garde posté à l'entrée du saint des

saints. Il se prosterna sur le seuil, haletant, attendant que le roi lui donne l'autorisation de parler. Mais Naraï ne

s'aperçut même pas de sa présence.

La sœur du roi prit sur ele de s'adresser à lui. «Alons,

parle. Nous transmettrons ton message au Seigneur de la

Vie quand il s'éveilera.

- Noble Dame, qu'il en soit fait selon vos ordres. Le général

Petraja a pénétré dans l'enceinte sacrée avec une demi-

douzaine de ses hommes. Ils demandent l'autorisation de

venir ici. Ils sont armés et recherchent le seigneur Vichaiyen.

- Le seigneur Vichaiyen? répéta le père de Bèze, soudain

rempli d'espoir. A-t-il réussi à s'échapper?

- Vichaiyen, est-ce toi ? » Levant la tête, le roi regardait

autour de lui. « Où es-tu ? »

De ses mains décharnées, il tâtait le bord du lit, comme pour

atteindre la tête du Barcalon prosterné à côté.

«Auguste et Puissant Seigneur, c'est moi, Prasit, un cheveu

de votre tête. Le général Petraja et six de ses hommes

veulent pénétrer dans l'enceinte sacrée. Les gardes

attendent les instructions de Votre Majesté. »

Le roi regarda soudain droit devant lui, les yeux

flamboyants. A la stupéfaction des

femmes et du méde-

cin jésuite, il lança ses jambes hors du lit et se leva. Son

visage était pâle comme la mort et sa bouche tremblait si

violemment qu'aucun son ne put d'abord franchir ses lèvres.

Puis les mots en jaillirent brusquement à flots.

«Qu'on fasse entrer ce traître et qu'on m'apporte mon

épée», ordonna-t-il d'une voix qui, d'ordinaire si faible,

résonna comme le tonnerre.

Une esclave pétrifiée se précipita au-dehors pour aler

chercher le porteur de l'épée royale tandis que le roi,

chancelant, s'avançait le long du lit en s'agrip-pant à lui. Le

porteur entra en courant dans la pièce et vint se prosterner

aux pieds de son maître en élevant l'arme au-dessus de sa

tête. Bouilant de rage, le roi dégaina l'épée de son fourreau

et se plaça face à la porte. Personne n'osait bouger et les

princesses, pas plus que le jésuite, ne se risquèrent à

intervenir.

Au même instant la porte s'ouvrit brutalement, livrant le

passage à Petraja et à trois de ses gardes armés. L'épée

pointée sur eux, le roi contempla les intrus avec fureur.

Interdits, ne sachant que faire, Petraja et ses hommes

s'immobilisèrent.

« Prends notre vie, si tu oses, vermine, traître ! » cria le roi, les yeux étincelants.

Il leva son épée et fit un pas en avant mais l'effort l'épuisa.

L'arme glissa de sa main tandis qu'il s'effondrait en arrière

dans les bras des princesses qui le portèrent doucement sur

son lit. Les jeunes esclaves, terrifiées, s'étaient

recroquevilées dans un coin.

Yotatep se tourna vers Petraja, méprisante

« Pourquoi ne pas nous tuer maintenant, nous autres femmes

désarmées, brave soldat ? » Ele fixa sur lui un regard

farouche. « Mais si vous n'en avez pas le courage, alors

sortez immédiatement! »

Petraja ignora le sarcasme et ordonna à ses hommes de

rengainer leurs épées. Il voyait que le roi n'avait plus

longtemps à vivre et ne pouvait risquer d'être tenu pour

responsable de l'issue fatale.

Il s'inclina devant les princesses. «Vos Altesses Royales,

soyez assurées qu'il n'était pas dans mon

intention de manquer de respect à Sa Majesté ni à vous-

mêmes. Mais on m'a informé que Vichaiyen s'était réfugié

dans les appartements privés de Sa Majesté. L'avez-vous

vu?

- Si tel était le cas, pensez-vous que nous vous le dirions?

jeta Yotatep, furieuse, tandis que sa tante tentait de la

retenir. Vos mains sont déjà souilées par le meurtre de mon

oncle et je peux vous assurer que, quel qu'en soit le prix, je

veilerai à ce que vos ambitions traîtresses ne se réalisent

jamais. J'épouserai Piya et vous ne monterez jamais sur le

trône de Siam. Maintenant, hors de ma vue, traître!

- On a dû me donner une fausse information, déclara

tranquilement Petraja, ignorant l'éclat de Yotatep. Nous

alons poursuivre nos recherches.»

Sur le seuil de la porte, il se retourna et salua de nouveau les princesses.

«J'espère que Sa Majesté se sentira bientôt mieux», dit-il

avec impudence.

En sortant, il aperçut dans un coin la silhouette tremblante

de Pra Piya et murmura quelques mots à l'un de ses

hommes tandis que Piya s'enfonçait un peu plus dans

l'ombre.

Quand Petraja eut quitté la chambre royale, il lui falut

prendre quelques rapides décisions. A l'intérieur de

l'enceinte privée, les gardes étaient restés fidèles au roi et

l'écho de cette pénible confrontation avec le Seigneur de la

Vie alait bientôt se répandre comme une traînée de poudre.

Le guetteraient-ils déjà quand il alait sortir? Les attaquer

mettrait fin au stratagème qu'il avait pris tant de peine à

monter en prétendant obéir aux ordres royaux. C'est

pourquoi il avait résisté à la tentation d'entraîner

immédiatement Piya au-dehors, comme

il avait pourtant

souhaité le faire. La déclaration de Yotatep affirmant qu'ele

alait épouser ce pantin l'avait exaspéré. Une tele union

augmenterait les chances de Piya de monter sur le trône,

surtout si le roi vivait assez longtemps pour l'appuyer. Mais

traîner dans les couloirs de l'appartement royal un Piya

hurlant et se débattant aurait donné aux gardes du roi le

signal de l'attaque.

Il s'occuperait de lui plus tard, dès qu'il en aurait fini avec

Vichaiyen. Pour l'instant, mieux valait éviter d'affronter les

gardes royaux.

En sortant du long couloir qui débouchait dans

l'antichambre, il vit que plusieurs gardes bloquaient le

passage. Le couloir ouvrait sur une cour intérieure proche

de la porte d'entrée du saint des saints.

Petraja n'était accompagné que de six hommes et il avait en

face de lui un nombre égal de gardes. Il lut l'incertitude sur

leurs visages. On entendit alors s'approcher des pas

précipités et la voix de Yotatep s'éleva :

«Arrêtez, Petraja! Par ordre de mon royal père!»

Petraja jura. Il lui falait trouver sur-le-champ une

échappatoire. Sans ralentir l'alure, il s'adressa au capitaine

des gardes qui lui faisait face à l'extrémité du couloir.

« Le Seigneur de la Vie délire malheureusement. Il m'a pris

pour un intrus.»

Il les vit de nouveau hésiter. Au même instant, ses hommes,

bien entraînés, prirent l'initiative de le plaquer contre le mur, formant un demi-cercle protecteur autour de lui. Ils

écartèrent les gardes et l'entraînèrent

rapidement vers la

cour. Quand les soldats du roi finirent par se ressaisir, il se

trouvait déjà dans la cour, entouré de son escorte. Le

portail du saint des saints se profilait devant lui mais d'autres gardes royaux y étaient postés. Lorsqu'ils reconnurent

Petraja, ils ne surent comment agir.

«Arrêtez-le! Ne le laissez pas s'échapper!»

La voix de Yotatep avait des accents désespérés. Cette

fois, les gardes n'hésitèrent plus et, tirant leur épée,

attaquèrent le groupe. Trois des hommes de Petraja se

retournèrent pour leur faire front tandis que les trois autres,

serrés autour de leur chef, marchaient droit sur la porte.

Quand ils l'atteignirent, deux d'entre eux poussant

un grand cri se jetèrent sur les gardes royaux plus nombreux

et parvinrent à les tenir en respect

quelque temps avant de

tomber sous leurs coups. Cette action suicidaire permit à

Petraja de se glisser sans encombre au-dehors. Tout juste

avait-il une égratignure au bras lorsqu'il émergea enfin de

l'enceinte sacrée. Mais ses hommes d'élite, eux, étaient tous

morts.

Quelques secondes plus tard, Yotatep gagna à son tour le

portail en regardant frénétiquement autour d'ele. Ele ne vit

que des gens se prosternant sur le sol au passage de Petraja

dans la cour suivante. Hors de l'enceinte privée du roi, tout

le monde le considérait déjà comme le régent. Abandonnant

à regret la poursuite, la princesse retourna vers son père

pour s'occuper de lui.

Petraja se dirigea vers les portes extérieures du Palais,

racontant à qui voulait l'entendre que les gardes de l'enceinte

privée, profitant de l'état de santé du roi, avaient tenté de

piler le trésor royal. Il devenait urgent, dit-il, de les chasser tous pour les remplacer par des hommes à lui. Comme il

traversait les magnifiques jardins avec leurs bosquets

éclatants de bougainvilées, un groupes de gardes du Palais

courut à sa rencontre pour l'informer que des mercenaires

farangs solidement armés avaient pénétré dans le Palais et

tuaient tous ceux qu'ils rencontraient. Plus de vingt d'entre

eux étaient de ceux qui avaient délivré Vichaiyen et ils

tentaient maintenant d'atteindre la porte latérale du Palais.

Furieux, Petraja aboya un ordre : tous les hommes

disponibles devaient se rendre immédiatement dans la

troisième cour.

Les gardes s'exécutèrent et le général, préoccupé, leur

emboîta le pas.

Transportant Phaulkon sur une civière, Joao et ses soldats

faisaient retraite lentement, leurs mousquets braqués sur la

foule qui les suivait à distance, trop effrayée par les armes à

feu pour attaquer. À la porte latérale, ils trouvèrent les deux

Espagnols laissés en sentinele gisant sur le sol, morts. Leurs

mousquets avaient disparu.

« Essaie d'ouvrir la porte ! » cria Joao à Vasco.

Vasco courut à perdre haleine tandis que Joao et ses

soldats le couvraient en reculant vers la porte. En face

d'eux, à quelques mètres, une meute grandissante de

Siamois observait leur mouvement.

«Ele est fermée! s'exclama Vasco. Et la clé a disparu ! »

Joao pesta entre ses dents. Ils étaient piégés à l'intérieur du

Palais. Leur seul espoir était d'escalader à nouveau la

muraile. Il apercevait sur sa droite les marches conduisant

au-dessus des remparts, celes-là même que Phaulkon avait

empruntées quelque temps plus tôt.

Joao jeta quelques mots rapides à Vasco et le petit homme

courut vers les marches qu'il escalada trois par trois. Ils le

virent marquer un temps d'arrêt au sommet pour estimer le

saut, puis disparaître.

Le Portugais sourit en l'entendant atterrir de l'autre côté. Il

savait que Vasco ramènerait les gardes de Phaulkon ainsi

qu'une grande couverture assez solide pour amortir le saut

des quelque vingt hommes restés sur le rempart.

Il observa les Siamois en se demandant combien de temps

ils attendraient avant de se ruer sur eux. Certains étaient

armés d'épées, d'autres de haipons ressemblant à des

arbalètes. Malgré leur crainte des armes à feu, ils étaient en

mesure de causer pas mal de dommages s'ils attaquaient.

Mais Joao pensa qu'ils ne le feraient pas. Il calcula qu'il

faudrait environ quinze à vingt minutes à Vasco pour revenir

avec les gardes et le matériel.

À cet instant, il entendit au loin l echo de cris et de

piétinements. Le bruit s'approchait et, bientôt, des dizaines

de Siamois, encouragés par la voix forte de Petraja,

débouchèrent d'un passage voûté pour faire irruption dans la

cour. En voyant la rangée de mousquets pointés sur eux, ils

s'arrêtèrent brusquement paniqués. Les gardes siamois se

déployèrent le lonj des murs, les yeux

fixés sur les fusils des

farangs. Leur nombre ne cessait d'augmenter et ils furent

bientôt une centaine face à Joao, et à ses mercenaires.

Petraja se tenait à l'entrée du passage, aboyant des ordres,

un bandage entourant son bras gauche de l'épaule au coude.

Joao hésita. S'il ordonnait de tirer maintenant, les Siamois

pouvaient s'enfuir, effrayés, ou, au contraire, se décider

brusquement à charger en comptant sur leur supériorité

numérique. Il lui falait donc gagner du temps en priant pour

que Vasco arrive avant que Petraja ne donne l'ordre de

l'attaque. Il jeta un rapide coup d'œil au corps de Phaulkon

qu'ils avaient posé par terre, toujours inconscient, la tête sur leurs vestes en guise d'oreiler.

Petraja avait envoyé chercher un interprète à qui il ordonna

de s'adresser aux étrangers.

«Vous n'avez aucune chance, traduisit l'homme dans un

mauvais portugais, nous sommes déjà très nombreux et je

peux faire venir cent gardes de plus en un instant. Nous ne

désirons pas vous faire de mal. Tout ce que nous voulons,

c'est votre chef Phaulkon. Vous nous le remettrez contre la

clé de la porte et votre liberté. »

Joao réfléchit rapidement. Il devait faire traîner en longueur

la négociation jusqu'au retour de Vasco.

« Si nous vous remettons notre chef en échange de la clé,

comment pouvons-nous être certains que vous nous

laisserez sortir?

- Dès que l'échange sera fait, je renverrai mes hommes.

Vous demeurerez seuls dans la cour. »

Joao fit semblant de réfléchir

longuement à cette offre.

«Vos hommes doivent s'en aler avant que nous vous

remettions le seigneur Phaulkon.

- Ce n'est pas possible. Si vous n'acceptez pas maintenant

ma proposition, j'ordonne à mes hommes de charger et

vous serez écrasés sous le nombre. »

Joao chercha désespérément d'autres arguments car il savait

que le temps travailait pour lui. Il alait

parler quand une

voix rauque s'adressa à lui en portugais.

Malgré le ton inhabituel, il l'aurait reconnue entre toutes.

« Aide-moi à me lever, Joao. Je parlerai moi-môme à

Petraja ! »

Joao se retourna en souriant. Il serait plus facile de lancer

par-dessus les remparts un homme conscient qu'un corps

inanimé.

«Une minute, s'il vous plaît, dit Joao à Petraja. Quelqu'un

désire vous parler.»

Il se pencha et aida Phaulkon à se redresser. Chancelant, le

Grec s'appuya lourdement sur l'épaule du Portugais en

évitant de poser par terre son pied blessé.

«Bienvenue dans ce monde, mon Seigneur», dit Joao.

L'ombre d'un sourire apparut sur le visage livide de

Phaulkon. De son pied à vif et gonflé s'écoulait un liquide

sanguinolent.

«Je n'ai entendu que la fin de ton discours, Joao, mais je sais

déjà que tu as fait du bon travail. »

La voix coupante de Petraja résonna. « Que se passe-t-il,

encore? Mes hommes perdent patience.

- Sont-ils si désireux de mourir? rétorqua Phaulkon en

siamois, d'une voix lente mais nette.

Vous ne leur avez peut-

être pas bien expliqué la situation. Nous avons ici vingt-cinq

mousquets entre les mains de soldats qui savent s'en servir.

Vingt-cinq de vos hommes mourront à la première salve et

ces nouveaux mousquets se rechargent très rapidement, de

sorte qu'il ne faudra pas longtemps pour en abattre vingt-

cinq autres et ainsi de suite. »

Il marqua une pause. «Alors, Petraja, quels sont les hommes

que vous alez sacrifier en premier?»

À un signal de Phaulkon, les vingt-cinq armes dirigées sur

les Siamois balayèrent leurs rangs de leur gueule menaçante.

Il y eut une pause inquiétante avant que Petraja prenne la

parole.

«Vous vous trompez, Vichaiyen. Mes gardes n'ont pas peur

de vos armes et ils vous auront écrasés avant que vous

n'ayez rechargé. Je peux vous garantir qu'un second assaut

ne sera pas nécessaire. Tout sera fini avant même que les

renforts que j 'ai demandés n'arrivent.

- Nous devons gagner du temps, mon Seigneur, murmura

Joao à l'oreile de Phaulkon. Vasco devrait être de retour

d'un moment à l'autre. »

Phaulkon hocha imperceptiblement la tête.

«Je ne me trompe pas, Petraja, et vous le savez. Mais je ne

veux pas sacrifier tant d'hommes. Ils ne sont pas à vous, ce

sont les sujets du tout-puissant Seigneur de la Vie qui est

leur maître ainsi que le vôtre. Je suis prêt à me rendre pour

éviter un bain de sang inutile. Mais je ne le ferai que si nous

alons ensemble, vous et moi, chercher

nos ordres auprès du

Seigneur de la Vie.

- J'ai déjà reçu son aval, Vichaiyen. Si vous ne vous rendez

pas immédiatement, je donne l'ordre de charger. »

Pendant qu'ils parlaient, d'autres hommes surgirent par le

passage voûté et se massèrent dans la cour. Phaulkon jeta

un regard inquiet à Joao. Les renforts évoqués par Petraja

commençaient à arriver.

«Et les remparts? murmura-t-il au Portugais.

- C'est à ça que je pense, mon Seigneur. Nous aurons

l'avantage de nous trouver en surplomb. Deux de mes

hommes vont vous aider à monter pendant que nous vous

couvrons. C'est maintenant ou jamais. »

Phaulkon hocha la tête.

Joao cria un ordre à Jorge, son second,

et tout se déchaîna.

Couverts par leurs compagnons, deux des hommes de

Jorge se précipitèrent sur Phaulkon qui avait repris place sur

la civière tandis qu'une douzaine d'autres leur ouvraient un

passage en direction des marches menant au sommet des

remparts. Les dix hommes restants se serrèrent autour de

Joao et visèrent les assailants. Au même instant, Petraja

donna l'ordre de charger et les Siamois formant un groupe

compact se ruèrent en avant, les uns en direction des

marches, les autres vers Joao.

Sous les coups répétés des mousquets, nombre d'entre eux

tombèrent, mais pas assez pour ralentir vraiment l'assaut.

Les mercenaires tentèrent désespérément de recharger mais

la foule était déjà sur eux et un combat sans merci s'engagea

au corps à corps. Joao courut vers les marches, préoccupé

avant tout de son maître. Pendant ce temps, les hommes de

Jorge atteignaient le sommet des remparts d'où ils se

retournèrent pour viser la foule. Plusieurs explosions

retentirent et quelques Siamois qui se trouvaient en bas des

marches s'écroulèrent. Ceux qui se pressaient derrière eux

hésitèrent. Joao les traversa comme une

flèche, piétinant les

coips inanimés sur le sol, et bondit sur les marches avant

qu'on ne puisse l'arrêter.

Un cri monta des remparts.

« Vasco ! Viva Vasco ! »

Parvenu au sommet, Joao regarda de l'autre côté du mur.

Les gardes de Phaulkon étaient massés au-dessous,

déployant une grande couverture de laine. Un peu plus loin,

Joop et ses hommes tenaient en respect une foule de plus en

plus agitée. Sous la conduite de Vasco, une douzaine de

gardes s'approchèrent de la muraile et tendirent fermement

la couverture déployée à hauteur d'épaules. A neuf mètres

au-dessus du sol, Joao souleva Phaulkon de sa civière et, le

portant à bout de bras, se redressa sur la crête des massives

murailes.

Une flèche l'atteignit soudain dans le dos et il bascula en

avant, tenant toujours Phaulkon dans ses bras. Les deux

hommes tombèrent dans le vide en s'écartant l'un de l'autre.

Les recevoir tous deux dans la couverture était impossible.

Les gardes se précipitèrent en direction de leur maître et le

corps de celui qui venait de lui sauver la vie s'écrasa sur le

sol à côté d'eux avec un bruit sourd.

De l'autre côté de la muraile, le massacre avait commencé.

Submergés, les hommes de Joao furent tailés en pièces et il

n'en resta bientôt plus qu'une demi-douzaine qui, réfugiés au

sommet des remparts, repoussaient de leur mieux leurs

attaquants.

Quatre d'entre eux, seulement, réussirent à sauter et à

arriver sains et saufs. Un cinquième sauta trop vite et tomba

à côté de la couverture. Des dizaines de Siamois avaient été

tués ou gravement blessés.

Les gardes de Phaulkon avaient saisi entre-temps le corps

de leur maître et l'emportaient à la hâte vers sa maison

tandis que Joop et la poignée de mercenaires encore en vie,

couraient, éplorés, à côté de la dépouille de Joao portée par

Vasco et l'un de ses camarades.

35

À l'aube, le guetteur du fort de Bangkok reposa sa longue-

vue et courut chez son supérieur. Le général, qui se

préparait à partir pour Louvo, confirma son rapport

quelques instants plus tard.

Une flottile de barques siamoises s'approchait des quais.

D'après l'aspect de la barque principale, une splendide

embarcation dorée dont la proue était ornée d'un

majestueux garuda, il était évident qu'il ne s'agissait pas d'un convoi ordinaire. L'équipage se composait de dizaines de

rameurs vêtus de tuniques rouges et d'un bonnet assorti. Au

son d'une éclatante fanfare, la barque d'apparat accosta et

une nuée d'esclaves débarquèrent pour venir se prosterner

le long du quai. A les voir, on aurait pu croire qu'ils

honoraient un dignitaire de haut rang.

Intrigués, le général et plusieurs de ses officiers s'étaient

regroupés près du quai. A leur grande surprise, ils

découvrirent que ces marques de respect s'adressaient à...

une lettre. Des tambours et des conques retentirent tandis

que, dans une chaise à porteurs, un majordome en livrée

s'avançait, l'air céré-monieux, pour remettre officielement

au général le message placé dans un coffret doré au bout

d'un long manche.

La lettre était écrite en siamois en lettres d'or. Le général fit appeler son interprète, Suvit, un jeune orphelin catholique

originaire des provinces du Nord auquel les jésuites avaient

appris le français, heureux de pouvoir compter sur ses yeux

et ses oreiles dans l'enceinte du fort.

Desfarges et ses principaux officiers

attendirent

anxieusement son arrivée. Hors de lui, le général fulminait.

Comment avait-on osé retenir de force son fils à Louvo?

L'honneur de la France était en jeu. Malgré leurs

protestations, il avait informé ses officiers qu'il se rendrait en personne à Louvo, accompagné seulement de son second

fils et d'un assistant. Après quoi, il ramènerait ses deux fils

sains et saufs à Bangkok ou alors il périrait avec eux dans la

tentative. S'il devait leur arriver quelque chose, son

suppléant Verdesal, qui commanderait le fort en son

absence, devait immédiatement déclarer la guerre et

informer Petraja que les canons français de Bangkok

tireraient sur toute embarcation siamoise empruntant le

fleuve.

Quand Suvit se présenta, le général lui tendit la lettre et lui

demanda de la traduire devant ses officiers: Beauchamp,

Verdesal, Le Roy, Frettevile et le jeune Desfarges, son

second fils.

La lettre était rédigée dans le style officiel fleuri et le général y était qualifié d'ilustre envoyé du puissant monarque

français, le roi Louis. Ele disait qu'à la demande du

Seigneur de la Vie, Petraja avait été chargé des affaires du

royaume en tant que régent et qu'à ce titre celui-ci était

satisfait de voir que les Français n'avaient pas tenté de venir

en aide à Constantin Phaulkon, accusé de trahison et démis

de toutes ses fonctions. Petraja s'excusait pour le sort

malheureux des trois officiers récemment tués, soulignant

que l'incident montrait bien à quel point

le peuple identifiait

la cause de la France à cele de Phaulkon.

Petraja se déclarait également satisfait de noter que les

Français, tant admirés par le Seigneur de la Vie, resteraient

les aliés fidèles du Siam et, comme témoignage de son

amitié indéfectible, il proposait de nommer Barcalon, à la

place de Phaulkon, le fils du général, actuelement accueili

en «invité» à Louvo. Ainsi, la France resterait à jamais

l'aliée privilégiée du Siam, aliance confirmée par la

nomination d'un Français au poste de Premier ministre.

Petraja espérait en outre que le général Desfarges resterait

quelque temps à Louvo pour faire profiter son fils de son

expérience et le préparer à son nouveau poste. Il l'invitait

donc à le rejoindre au Palais au plus vite

et mettait ses

barques à sa disposition.

Desfarges questionna du regard ses officiers et lut dans leurs

yeux la même réponse: c'était un piège. Mais le général

français, fidèle à sa nature hésitante, demeurait convaincu

que c'était de Phaulkon que les Siamois voulaient se

débarrasser et non de la France.

«J'ai du mal à croire, Général, que

Petraja veuile instaler un

Français comme Barcalon. C'est un nationaliste convaincu,

objecta Beauchamp.

- Petraja cherche à vous attirer dans un piège, Général,

avertit Le Roy. N'y alez pas.»

Desfarges les considéra d'un regard hautain. Il avait peut-

être du mal à prendre une décision, mais quand il en avait

arrêté une, il était difficile de l'en faire

changer. En dépit des protestations répétées de ses officiers, il se tourna vers son

fils et l'informa qu'ils alaient partir tous deux pour Louvo

avec l'escorte que leur proposait Petraja.

Une heure plus tard, accompagné de son plus jeune fils, de

son interprète et d'un assistant, il s'embarquait pour Louvo,

un voyage de seize heures par le fleuve. Nelie l'avait supplié

de l'emmener avec lui, mais, inébranlable, il l'avait renvoyée

sans ménagements. Il ne faisait manifestement plus confiance

à l'Anglaise et pensait au contraire qu'en raison de ses liens

avec Phaulkon ele pouvait nuire à la cause française. Au

fort, on pourrait garder un œil sur ele.

Ele réussit cependant à obtenir qu'il s'informe de ce qu'était

devenu son fils Mark et lui fit promettre de le ramener au

fort avec lui s'il n'était pas déjà en route.

Au début du voyage, ils ne furent accompagnés que d'une

petite escorte. Mais, bientôt, d'autres embarcations

occupées par des hommes en armes vinrent se joindre à eux

et, progressivement, cernèrent la barque du général.

Alarmé, ce dernier demanda à son interprète ce que

signifiait un tel cortège. Il lui fut répondu qu'une escorte plus petite aurait été

indigne d'un personnage aussi ilustre.

Desfarges fut d'abord flatté par cette explication, comme il

l'avait été par les marques de respect de Petraja. Mais

bientôt, devant l'importance de la flotte qui l'entourait, il

commença à avoir des doutes. En examinant les passagers,

il ne vit que des mines patibulaires et hostiles. Tandis qu'il

était plongé dans ses pensées, un bateau plus rapide fut

envoyé en éclai-reur pour informer Petraja de son arrivée.

Le voyage se poursuivit dans les mêmes conditions, la garde

d'honneur ne cessant d'augmenter. Ils arrivèrent enfin à

Louvo et, malgré sa fatigue, le général fut immédiatement

conduit au Palais, ce qui déjoua les plans des jésuites.

Avertis de sa vue, ils avaient en effet prévu de le rencontrer

aussitôt pour l'avertir que des troubles

sérieux avaient éclaté

dans la vile, mettant en péril la population chrétienne. Des

hommes, des femmes, des enfants de toutes nationalités

étaient jetés en prison.

Le plus jeune fils de Desfarges fut promptement éloigné

après qu'on lui eut expliqué que Petraja désirait s'entretenir

seul avec son père. On interdit également à l'interprète

d'accompagner le général français.

Il régnait à l'intérieur du Palais une intense activité.

Desfarges fut conduit dans une antichambre où, sous la

surveilance de gardes armés, il fut abandonné à ses pensées

pendant ce qui lui parut une éternité. Tour à tour, il fut

assaili par le doute, la colère, la frustration, la peur. De tous ces sentiments, celui qui lui était le plus pénible était la

certitude grandissante d'avoir été dupé. Mais que pouvait

bien gagner Petraja à afficher une pareile arrogance? Ne

savait-il pas que, s'il lui arrivait quoi que ce soit, les Français exerceraient des représailes?

Des pensées confuses l'agitaient encore quand on vint

l'avertir que Petraja alait enfin le recevoir. Il fut conduit dans la sale d'audience lambrissée où le roi l'avait reçu autrefois.

Partout, les domestiques et les gardes de

service étaient

prosternés ou accroupis, tête baissée. Le soleil entrait par

une fenêtre perçant le haut du mur, mais l'air sentait malgré

tout le renfermé. Le front du général se trempa de sueur.

Vêtu d'un panung noir et d'une veste de brocart d'or,

Petraja était assis sur une estrade à l'extrémité de la sale,

entouré d'un groupe de courtisans. Il avait à sa droite un

homme épais, de forte carrure, qui ne semblait pas à sa

place dans cette compagnie. Il ressemblait davantage à un

lutteur ou à un garde du corps. C'était Sorasak.

D'un signe de tête hautain, Petraja salua Desfarges et, par

l'intermédiaire d'un interprète, lui ordonna de se prosterner à

la mode siamoise. Le corpulent Français alait protester,

mais la mine sinistre des nombreux

gardes qui l'entouraient

le fit changer d'avis. Il se vit contraint de garder la tête au-

dessous de cele de Petraja et, comme ce dernier était assis,

de conserver durant tout l'entretien une position des plus

humiliantes. Le roi lui-même, songeait-il amèrement, n'avait

jamais exigé qu'il reste ainsi à quatre pattes. Toute veléité

de se redresser était aussitôt arrêtée par un redoutable

garde qui se tenait juste derrière lui, l'épée à la main. Le

général commençait à prendre la pleine mesure de sa

désilusion.

«Il m'a été signalé, Général, que le comportement de vos

troupes à Bangkok laissait beaucoup à désirer, commença

Petraja avec arrogance. Eles sont indisciplinées et

insolentes, errent dans les rues et s'en prennent aux femmes

quand eles ne demandent pas tout

bonnement l'aumône. Comment compter, dans ces

conditions, sur leur loyauté?

- La loyauté de mes hommes à l'égard du roi du Siam est

inébranlable», répondit Desfarges toujours front contre

terre.

Il transpirait abondamment et commençait à souffrir de cette

position plus qu'inconfortable.

«Dans ce cas, Sa Majesté leur ordonne de venir

immédiatement à Louvo pour réprimer un soulèvement des

populations du Nord-Est. Vous devrez également demander

à votre commandant de Songkhla d'amener ses hommes ici

sans délai.»

Le général avait conscience de la menace que sa présence

armée faisait peser sur lui. Il ne lui avait pas échappé que le

garde qui l 'accompagnait portait à son bras le brassard

rouge du corps royal d'élite - des hommes entre les mains

desquels une épée se transformait promptement en arme

meurtrière. Le regard de Petraja se portait alternativement

sur le garde et sur Desfarges, comme pour rappeler à ce

dernier les dangers qui pesaient sur sa vie.

« Nos rapports indiquent que le

soulèvement au Laos est

des plus inquiétants, poursuivit Petraja, et Sa Majesté m'a

chargé de vous informer qu'ele comptait sur le soutien de

ses aliés pour écarter tout danger dans cette région. »

Le général, dont l'orgueil était maintenant rabattu, cherchait

un moyen d'échapper à ce piège. La stratégie de Petraja

était évidente. Les hommes du commandant Du Bruant

seraient attirés hors de Songkhla et tomberaient sans doute

en chemin dans une embuscade. Ceux de Verdesal

subiraient probablement le même sort dès qu'ils auraient

quitté la protection du fort de Bangkok. Petraja veillerait à

ce que les deux unités ne se rejoignent jamais.

Il eut soudain une idée. « Mon Seigneur, je crains de ne

pouvoir accéder à votre demande qu'à la

condition

d'intervenir en personne. Dans l'armée française, voyez-

vous, le règlement exige qu'un ordre émane de la bouche

même du commandant pour être respecté.

Des ordres écrits de ma main ne seront pas suivis, de

crainte qu'il ne s'agisse d'un document falsifié. Nous ne

pourrons satisfaire les désirs de Sa Majesté que si j'en exige

moi-même l'exécution. Je vous prie donc de me laisser

partir afin que je me rende à Songkhla et à Bangkok pour

informer mes hommes de ces nouveles circonstances. »

Surpris par cette réponse Petraja demeura un long moment

silencieux.

«Vous êtes autorisé à retourner à Bangkok, Général, mais

vos deux fils resteront ici en otages. Ils ne seront libérés que lorsque vos

troupes seront toutes rassemblées à Louvo.

Dans le cas contraire, vos fils seront mis à mort. Quant à

votre division de Songkhla, il vous faudrait trop de temps

pour vous y rendre en personne. Je vais donc remettre cet

ordre écrit de Sa Majesté que vous ferez traduire en

français. Lorsque vous y aurez apposé votre sceau, il sera

envoyé par messager rapide. J'espère

que votre

représentant à Songkhla comprendra qu'il vous est

impossible de lui communiquer ces ordres de vive voix,

compte tenu de la distance et de l'urgence. »

Le général alait protester quand il surprit un tel éclat de

haine dans les yeux de Petraja qu'il jugea préférable de se

taire pour l'instant.

Le Siamois pointa vers lui un doigt menaçant. « Nous

savons aussi que Vichaiyen est sous votre garde. J'exige

qu'il soit relâché et regagne Louvo sur-le-champ afin d'y

être jugé. La présence de vos fils ici garantira son retour. S'il n'est pas revenu dans trois jours, ils seront exécutés. »

Cette alusion au sort de sa progéniture raviva la colère de

Desfarges.

«Essayez-vous de me dire que le

seigneur Phaulkon n'est

pas retenu dans ces murs?»

Petraja lui jeta un regard sceptique. «Il est avec vous,

Général, comme vous le savez, et vos fils paieront pour

avoir recueili un tel criminel.»

L'irritation de Desfarges, encore accrue par l'in-confort de

sa position, atteignit son comble.

« Et quand donc aura lieu cette cérémonie ? demanda-t-il

d'un ton coupant.

- Quele cérémonie ?

- Cette soi-disant promotion de mon fils au poste de

Barcalon. C'est pour cela que je suis venu ici. »

Quand la traduction de cette réponse leur parvint, les

assistants sourirent entre eux.

«Ele a été... reportée...» Petraja regarda autour de lui d'un

air satisfait. «Indéfiniment.»

Desfarges se redressa avec effort, faisant de son mieux pour

dissimuler la raideur de ses membres. Ignorant délibérément

le garde armé derrière lui, il fit un pas en avant et lança à

Petraja un regard furieux.

«C'est probablement la seule vérité qui soit sortie de votre

bouche aujourd'hui, Petraja. Maintenant, à votre tour

d'écouter ce que j'ai à dire. »

L'interprète hésitait, effrayé de traduire ces paroles.

Desfarges se tourna vers lui, méprisant. « Parle, espèce de

lâche ! » Mais la langue de l 'homme restait colée à son

palais.

Ses larges épaules frémissant de colère et d'indignation,

Desfarges fit face à Petraja.

« Dites à ce singe derrière moi que s'il ose porter la main sur

le maréchal de France ou s il arrive quoi que ce soit à mes

fils, mes bateaux transporteront mes troupes à Ayuthia et

mes canons détruiront votre capitale. Vos bicoques en bois

feront un beau feu de joie. Si vous voulez la guerre, vous

l'aurez. Quant au seigneur Phaulkon, il n'est pas avec nous

et nous ne pouvons donc vous le renvoyer. En ce qui

concerne votre demande de regrouper

mes forces à Louvo,

je veux l'entendre de la bouche même de Sa Majesté. Je

n'agirai que dans ces conditions. Et je ne quitterai pas cette

pièce avant d'avoir parlé à mes deux garçons.»

Un murmure inquiet courut dans l'assistance. Petraja s'était

levé en même temps que Desfarges, sans perdre son

sourire. Quand le Français eut terminé, il se mit à rire,

comme si ce dernier venait de prononcer une bonne

plaisanterie, et plusieurs de ses courtisans l'imitèrent.

Desfarges connaissait assez bien le Siam pour deviner que

Petraja cherchait à sauver la face et hésitait à le tuer. S'il

avait voulu le faire, il n'avait qu'un ordre à lancer à l'homme

derrière lui. Tout cela n'était que du bluff. Desfarges savait

maintenant que les canons de la France

étaient sa carte

maîtresse.

«Au nom du roi de France, je demande à être conduit

immédiatement auprès du Seigneur de la Vie. »

Son attitude pleine d'assurance et son regard de défi étaient

explicites. Il fit un pas de plus vers Petraja.

D'une voix tremblante, l'interprète se décida enfin à informer

humblement son maître que le général français demandait à

rencontrer le roi avant de retourner au fort.

Le visage de Petraja ne changea pas d'expression. «Je dois

m'informer d'abord de l'état de Sa Majesté», répondit-il

suavement.

Il se tourna vers l'un de ses assistants et, d'un geste bref,

l'envoya se renseigner.

«Où sont mes fils? Je veux les voir, insista le général.

- Vos fils sont nos honorables hôtes et seront traités avec

respect jusqu'à votre retour. Vous pourrez les voir avant de

partir.»

Un long silence s'établit jusqu'au retour de l'assistant qui

informa Petraja que le Seigneur de la Vie était

malheureusement souffrant.

Mais l'humeur de Desfarges n'était plus à la conciliation.

«J'insiste néanmoins pour le rencontrer. Je veux m'assurer

par moi-même que Sa Majesté est bien en vie. »>

Après avoir écouté la traduction, Petraja haussa les épaules,

se tourna vers ses courtisans et prononça quelques mots à

mi-voix qui les firent rire sous cape tandis qu'ils jetaient des coups d'œil entendus en direction de Desfarges. Petraja

ordonna finalement à son assistant d'accompagner le général

dans les appartements privés de Sa Majesté. On venait de

lui confirmer que le roi était dans le coma, et il n'y avait

guère de chance pour qu'il puisse s'entretenir de quoi que ce

soit avec le Français.

En suivant son escorte vers le saint des saints, Deslarges ne

pouvait savoir que la garde avait été changée. Accusés

d'avoir voulu piler les inestimables trésors du roi, les gardes

royaux attendaient d'être jugés au fond de leurs cachots.

Ceux qui les remplaçaient étaient tous des hommes de

Petraja. Ils saluèrent le général et le firent attendre dans

l'antichambre, tandis que l'un d'eux alait s'assurer que le

Seigneur de la Vie était bien inconscient.

Satisfaits, ils revinrent chercher Desfarges dont le visage

affichait en permanence un air renfrogné. Péniblement, il se

prosterna au pied du lit. La pièce était silencieuse et plongée

dans la pénombre. Il crut voir deux visages de femme le

regarder fixement.

Le garde qui l'avait accompagné, également prosterné, leva

vers lui un regard interrogateur comme pour demander s il

était prêt à partir. Le général l'ignora. Il n'avait aucune

intention de se laisser manipuler. Un long silence s'instala, à

peine interrompu par le mouvement des grands éventails et

par le roulement étouffé d'un tambour montant d'un temple

éloigné. Desfarges avait la nette impression que les deux

femmes essayaient de lui communiquer quelque chose mais,

en l'absence d'un langage commun, il ne pouvait savoir quoi.

Furieux, il réclama une nouvele fois

vainement la présence

de son interprète. Puis il regarda les femmes et lut sur leurs

visages une expression suppliante.

A quelques pas de là, un jeune courtisan prosterné dans un

coin ne cessait de l'observer. Un espion de Petraja, sans

doute, songea Desfarges. Pourtant le jeune homme affichait

lui aussi un air implorant comme s'il voulait lui faire

comprendre quelque chose.

Le garde de Petraja lui administra une petite tape sur le bras

en montrant la porte, mais le Français écarta brusquement la

main de l'homme en lui jetant un regard menaçant. Un léger

bruit monta du lit et Desfarges fut aussitôt en alerte. Le roi

pourrait-il le reconnaître? Il toussota pour signaler sa

présence et attendit.

«Vichaiyen, est-ce toi?»

La voix plaintive du roi était empreinte de tristesse et de

douleur.

«Auguste et Puissant Souverain, c'est moi, le général

Desfarges», dit-il en français en se mettant soudain debout

avec une souplesse inattendue.

Il perçut autour de lui un murmure de désapprobation et

sentit le garde le tirer vigoureusement en

arrière. Mais

l'heure n'était plus au protocole. Debout, le roi le verrait

mieux.

Le roi se redressa soudain sur un coude et, les yeux

écarquilés, aperçut le corpulent général. Loin de s'en

offenser, il eut un sourire de soulagement et tenta de parler.

Voyant le garde de Petraja chercher désespérément à l'en

empêcher, il lui lança un regard si terrible que l'homme

s'aplatit sur le sol en silence.

«Vichaiyen., Vichaiyen...», murmura le roi d'un air triste en

regardant le général bien en face.

Son chagrin était évident et son geste explicite tandis qu'il

passait un doigt furieux sur son cou fragile pour simuler le

meurtre. Puis, d'un ton indigné, il cracha le nom de Petraja.

D'un signe de tête, le général indiqua qu'il avait compris.

Alors Naraï, épuisé, retomba sur ses oreilers et perdit

conscience. Les femmes contemplèrent Desfarges en

hochant vigoureusement la tête comme pour confirmer les

paroles du Souverain de la Vie.

Le Français s'inclina, tourna les talons sans se préoccuper

du garde qui se hâtait derrière lui, et se précipita au-dehors.

Si ses fils et Phaulkon n'étaient pas relâchés immédiatement

et sans condition, il déclarerait la guerre.

Chuchit, la nourrice royale, soupira d'aise en se laissant aler

en arrière dans le bateau, les yeux fixés sur le paysage.

Comme il était bon de se retrouver hors du Palais après tant

d'années de réclusion. C'était agréable de voyager ainsi

dans l'air frais de la nuit, sous les reflets

argentés et

tremblants de la lune. Les bananiers et les majestueux

palmiers dessinaient des contours indistincts sur le rivage où

s'alignaient des rangées de petites maisons dont les

occupants dormaient déjà depuis longtemps. Comme ce

pays est beau, songea Chuchit.

Ele étendit le bras sur le coussin de voyage triangulaire dont

ele apprécia la résistance élastique qui soulageait son dos.

Ele avait toujours adoré manger, ce qui lui valait depuis son

enfance un net embonpoint et rendait tout effort un peu plus

difficile. Jamais ele ne s'était mariée mais ele aimait

beaucoup les enfants, surtout les tout-petits, et leur avait

consacré toute sa vie. Ele considérait que c'était une grande

chance. Des enfants parvenaient au

Palais de tous les coins

de l'Empire comme cadeaux au Seigneur de la Vie. Ils

étaient élevés dans la nursery royale, puis renvoyés dans

leur province d'origine à l'âge de la puberté, avant que les

jeunes garçons ne sentent s'éveiler en eux des désirs

interdits pour les concubines du harem. Ils rentraient chez

eux reconnaissants de l'honneur qui leur avait été fait,

assurés d'un prestige qui leur valait une rapide promotion.

Attachés à la couronne, ils formaient dans les provinces les

plus reculées de l'Empire une élite loyale sur laquele le

gouvernement savait pouvoir compter.

Chuchit s'était occupée d'un grand nombre de ces enfants et

ele les aimait tous. Ele n'avait pas le temps de pleurer leur

départ que, déjà, d'autres pupiles lui étaient confiés,

chassant sa peine. Ele jeta un coup d'oeil à la filette

endormie à ses côtés, enveloppée d'un tissu blanc aux

mailes lâches pour écarter les moustiques.

Le Palais n'était pas un endroit pour une enfant aussi

précieuse, pensa Chuchit. Bien sûr, la petite alait lui

manquer, mais la nourrice espérait avoir fait le bon choix. Il

n'avait pas été facile de sortir de

l'enceinte royale. Ele avait dû attendre qu'un de ses cousins qui commandait la garde à

la porte soit de service.

Chuchit soupira en voyant miroiter au clair de lune le toit

d'un temple pointant derrière les arbres. Quele tranquilité...

L'agitation menaçante du Palais s'éloignait enfin. On

racontait que le général farang s'était disputé à Louvo avec

le seigneur Petraja et que la guerre

couvait. On disait aussi

que le Barcalon était un traître et qu'il serait jugé par le

général Petraja en l'absence du Seigneur de la Vie. Jamais

encore le Palais n'avait été aussi bourdonnant de rumeurs.

On était même alé jusqu'à raconter que les gardes royaux

assurant la protection du Saint des Saints avaient tenté de

piler des trésors sans prix et qu'ils seraient exécutés.

Profiter ainsi de l'indisposition du Seigneur de la Vie ! pensa

Chuchit, outrée. Quele honte !

Le bateau assurait un service régulier et progressait à petite

alure, observant de fréquentes haltes. Chuchit finit par

s'endormir. Lorsqu'ils atteignirent Ayuthia, le jour était levé.

Quelques instants plus tard, la nourrice se trouva devant

l'imposant portail de teck de la résidence du Barcalon.

Tenant sa pupile par la main, ele informa les gardes qu'ele

avait un message urgent pour 1 epouse du seigneur farang.

Chuchit était satisfaite. Peu de personnes en dehors d'ele

savaient qui était le père de cette enfant. Et ceux-là avaient

juré au Seigneur de la Vie de garder le silence, bien qu'ele

n'ait jamais compris pourquoi. L'enfant avait bien de la

chance que sa nourrice connaisse la

vérité, sinon ele ne

serait jamais venue ici. La première épouse du Barcalon

serait sûrement ravie d'accueilir la petite Supinda. C'était

une enfant si attachante...

« Noble Dame, il y a une femme avec un enfant qui

demande à vous voir. »

La servante était prosternée à la porte du salon de Maria,

attendant les instructions de sa

maîtresse. Maria fronça les

sourcils. « Nous ne pouvons plus accueilir d'enfants ici,

Chaï. Il faut attendre que l'extension de l'orphelinat soit

achevée.

- Noble Dame, qu'il en soit fait selon vos ordres.» La

servante rampa à reculons.

Maria soupira. On parlait de plus en plus de la guerre et

beaucoup de familes catholiques

envoyaient leurs enfants à

l'orphelinat pour les mettre en sécurité. Les Siamois

convertis quittaient Louvo en masse. Maria détestait avoir à

les repousser mais l'établissement était véritablement plein à

craquer.

Quelques instants plus tard, la servante réapparut.

« Noble Dame, le cas de cette femme semble différent. Ele

assure qu'ele est une nourrice royale, qu'ele vient du palais

de Louvo et que l'enfant qui l'accompagne intéresse tout

particulièrement Votre Seigneurie. »

Maria eut un étrange pressentiment. «Quel âge a l'enfant?

- Noble Dame, je dirai environ quatre ans.»

Maria sentit son estomac se nouer. « Fais-les entrer,

Chaï. Et ensuite laisse-nous seules.

- A vos ordres, Noble Dame. »

Un instant plus tard, Chuchit et sa jeune pupile se

prosternaient sur le seuil. L'anxiété de Maria grandit encore

à la vue de la petite file avec ses grands yeux et sa peau

légèrement dorée. Comme si ele avait senti le regard de

Maria posé sur ele, l'enfant leva les yeux et Maria crut

qu'un poignard lui perçait le cœur. C'était les yeux de

Constant. Ele resta figée sur place sans pouvoir détacher

les siens de l'enfant, tandis qu'une vague de douleur et de

jalousie la traversait. La filette était ravissante et son

expression, si sem-

blable à cele de son père, semblait lui dire qu'ele savait ce

qui se passait.

Maria entendit vaguement la voix de la nourrice et ele ferma

les yeux car ses paroles ne faisaient qu'augmenter sa

douleur.

«Noble Dame, j'ai longuement réfléchi avant de prendre

cette décision, mais la vie au Palais est devenue très

incertaine et la petite Supinda est perdue sans ses parents

bien-aimés. J'ai pensé qu'entre vos mains ele serait en

sécurité.»

Supinda se tourna vers Chuchit. «Où sont mon père et ma

mère, nounou?»

On aurait dit qu'ele alait fondre en larmes. Chuchit posa un

bras autour d'ele pour la réconforter.

Maria frémit en entendant la voix de l'enfant. Ele ne

connaissait même pas son nom jusqu'à maintenant. Ainsi, ils

l'avaient appelée Supinda... sans doute en l'honneur de cette

sorcière de Sunida. Ele fit un effort suprême pour se

contrôler.

«Vous avez bien fait de l'amener ici, nourrice. Mais il faut

que je vous parle en particulier et Supinda va aler attendre

dehors. »

Maria appela une servante et lui ordonna de faire visiter

l'orphelinat à la filette qui ne semblait guère en avoir envie.

Ele s'agrippait à Chuchit, mais cette dernière l'écarta avec

un sourire d'encouragement.

Dès qu'eles se retrouvèrent seules, Maria reporta son

attention sur Chuchit. «Queles nouveles avez-vous de mon

mari ? Je suis anxieuse à son sujet. »

La nourrice baissa respectueusement la tête. Était-ce à ele

d'annoncer à l'honorable épouse du Barcalon que son

époux avait été jeté dans les cachots du roi ? La nouvele

serait peut-être trop rude pour ele.

« Il y a beaucoup de rumeurs, Noble Dame, finit-ele par

dire, mais il semble que les parents de Supinda ont tous

deux disparu. »

Maria affecta de prendre un air affligé. « La petite semble

très attachée à son père et à sa mère. J'espère qu'ele sera

heureuse ici. - Noble Dame, c'était déjà assez pénible pour

la

pauvre enfant d'être privée de son père qui, d'ordinaire,

venait la voir tous les jours. Mais quand dame Sunida a

également disparu, ele est devenue inconsolable.» La

femme sourit tristement. «Vous n'imaginez pas combien ils

aimaient rire et jouer tous les trois ensemble. On aurait dit

de jeunes chiots. »

Maria dut faire appel à toute son énergie pour garder le

sourire. « Nous ferons de notre mieux pour la rendre

heureuse ici. Ele ne manquera pas d'enfants de son âge, en

tout cas. »

Ele se tut quelques instants, gagnée par la fureur, en

imaginant Constant en train de jouer avec la petite Supinda

tout en continuant d'assurer à sa femme que l'enfant qu'ele

portait était son premier-né. Et voilà que ce n'était même

pas le second, mais le troisième ! Pendant toutes ces

années, il n'avait cessé de lui mentir, de la duper et peut-être aussi de se moquer d'ele.

Peu à peu, la rage bouilante céda la place à une haine froide

et à un seul objectif: le détruire. Personne n'échapperait à sa

vengeance, pas plus Constant que Sunida. Lui, avec sa bele

assurance et ses dénégations hypocrites. Ele, la petite

sirène, dissimulée comme une maladie honteuse dans les

profondeurs du Palais et qui se disait concubine royale !

Légèrement inquiète, Chuchit n'avait cessé d'observer Maria

du coin de l'œil. Avait-ele été vraiment bien inspirée

d'amener Supinda ici? L'épouse du Bar-

calon grinçait des

dents et semblait agitée par les plus grands tourments. Était-

il possible qu'ele et Sunida ne s'entendent pas? Cela arrivait

parfois entre première et seconde épouses. Mais Chuchit ne

parvenait pas à comprendre qu'on puisse avoir le moindre

grief contre Sunida, la plus gentile et la plus prévenante des

femmes.

Remarquant soudain que la nourrice la dévisageait, Maria

s'efforça de lui sourire gentiment. «Je vous suis

reconnaissante d'être venue, nourrice. La petite Supinda

sera dans de bonnes mains ici, n'en doutez pas. Y a-t-il

quelque chose que je puisse faire pour vous ? »

Chuchit parut soulagée. Ses craintes ne semblaient pas

fondées et l'honorable dame se montrait

maintenant très

aimable. Ele la raccompagna même jusqu'à la porte, ce qui

était un honneur.

Luang Sorasak, que l'on appelait désormais « Excelence»,

arriva chez Maria quelques minutes après le départ de

Chuchit. A la recherche de Vichaiyen, il fut surpris de la

facilité avec laquele on le reçut. On se contenta de le fouiler

brièvement avant de l'introduire dans le salon. Il avait

cependant noté la présence de gardes armés aux portes.

Il s'accroupit à côté d'une jolie table de Goa, tapotant sa

surface incrustée de nacre de ses gros doigts épais. Il avait

refusé de s'asseoir dans le fauteuil portugais que la servante

lui avait offert, n'ayant que faire des manières des farangs.

Tout ce qui l'intéressait, pour l'heure,

c'était de mettre la

main sur Vichaiyen à qui il ménageait une ou deux surprises.

Le traître s'était échappé mais on l'avait vu, sur une civière,

embarquer sur un bateau en partance pour Ayuthia. Sans

doute était-il venu se cacher dans sa propre maison.

Il ricana, anticipant le plaisir de l'attraper vivant et de le

traiter à sa guise. Sachant son père accaparé par les affaires

du pays, il l'avait persuadé de lui abandonner la recherche

du Pra Klang. Petraja avait accepté à la condition expresse

qu'il le lui remette dès qu'il l'aurait découvert. Mais Sorasak

ne se sentait nulement lié par cette exigence et comptait

bien prendre le temps de s'amuser un peu avec le prisonnier.

Il avait apprécié la manière dont son père adoptif avait

provoqué le général Desfarges. Pour une

fois, il s'était senti

d'accord avec lui. Sorasak avait vu la flamme qui brûlait

dans les yeux du farang quand il avait levé son gros derrière

pour défier Petraja. Maintenant, le farang serait obligé de

déclarer la guerre pour sauver la face et son père atteindrait

ainsi son but : obliger les Français à tirer les premiers. Bien

sûr lui, Sorasak, se serait contenté de lever une armée et

d'assiéger le fort sans tant de manières, mais son père s était

mis dans la tête qu'il falait que les farangs attaquent d'abord.

Il pourrait ainsi prétendre agir par légitime défense et tous

les courtisans doutant encore que le Seigneur de la Vie ait

voulu s'en prendre à ses honorables hôtes approuveraient

son action.

Il leva les yeux. Maria se tenait sur le seuil de la porte, vêtue d'un kimono bleu

pâle, ses beaux cheveux noirs ramassés en

chignon. Il la contempla, frappé par sa pâle beauté. Une

fois, il avait aperçu des femmes circassiennes dont le shah

de Perse avait fait don au Seigneur de la Vie. Eles étaient

pâles également mais grandes comme les farangs et plus

lourdes. Cele-ci avait une peau de porcelaine et était de

proportions parfaites. Le léger

renflement de son ventre ne

la déparait même pas. Il se la représenta nue et soumise à

lui.

Ele le regardait sans sourire. Il était accroupi à côté d'un de

ses fauteuils portugais et ele surprit son regard

concupiscent. C'était une brute, fort comme un taureau,

avec de petits yeux à peine visibles dans son épaisse tête

carrée.

«A quoi dois-je cet honneur? demanda-t-ele en s'avançant

d'un pas. Etes-vous venu me donner des nouveles de mon

mari ? »

Toutes sortes de rumeurs circulaient à Ayuthia concernant le

sort de Phaulkon, mais ele n'avait eu aucun contact avec lui

depuis sa rencontre avec cette Anglaise à Louvo. En

apprenant les rumeurs inquiétantes qui circulaient à son

propos, la colère de Maria s'était d'abord quelque peu

atténuée, mais les dernières révélations de Chuchit l'avaient

ranimée et, désormais, aucun sort ne lui semblait assez dur

pour satisfaire sa soif de vengeance.

«Votre mari s'est échappé, madame. Je suis venu vous dire

qu'on le recherche comme criminel et que si vous l'accueilez

ici, vous serez considérée comme sa complice. Le Seigneur

de la Vie a ordonné lui-même son arrestation.»

Maria le regarda bien en face. «Il n'est pas ici, mon

Seigneur, je peux vous l'assurer, ni à Bangkok. »

Sorasak lui jeta un regard circonspect. Un étrange rictus

tordit la bouche de Maria quand ele ajouta: «Voyez-vous, il

ne quitterait jamais le Seigneur de la

Vie. Il est bien trop

entêté pour cela. »

Sorasak la contempla avec une suspicion grandissante.

Pourquoi parlait-ele ainsi? Et pourquoi souriait-ele de

manière aussi bizarre?

«Je pourrais vous aider à le trouver», proposa-t-ele.

Le prenait-ele pour un idiot? «Vraiment? fit-il. Et comment

cela ? »

Ele se mordit la lèvre. « Par sa seconde épouse.

- Cele à laquele il rendait visite tous les jours au Palais?

Ele aussi a disparu.»

Maria serra les poings et enfonça rageusement ses ongles

dans ses paumes.

«Si vous voulez bien me suivre. Je vais vous conduire à

ele... »

Ele se dirigea vers la porte. Sorasak la

suivit prudemment.

Quele sorte de piège était-ce là? Est-ce qu'ele essayait de

le détourner de la bonne piste?

Sur le seuil, ele se retourna vers lui. «Mais, en échange, je

vous demande une faveur. Je veux que vous arrangiez une

rencontre avec votre père. Je me rendrai à Louvo dès que

le rendez-vous sera fixé. »

Il la regarda, toujours sceptique. «Noble

Dame, ce sera fait.

- Bien. À présent, alons au Palais royal. La concubine de

mon époux y est prisonnière. Mais je pense avoir assez

d'influence pour la faire relâcher. »

37

Il y avait maintenant quatre jours que Phaulkon était

dissimulé dans sa cachette secrète. Il enduisait son pied de

pommades et faisait des mouvements

pour

se garder en forme. C était une chance que les bourreaux de

Petraja aient été arrêtés à temps car la brûlure n'était que

superficiele. Le membre semblait un peu moins enflé mais la

blessure n'était pas encore guérie. Malgré tout, il sentait les

forces lui revenir peu à peu. Il en aurait besoin s'il voulait

mener à bien le plan qu'il avait conçu tout au long de ces

heures douloureuses passées dans l'obscurité de ce repaire.

Il sourit. C'était le roi qui avait insisté pour qu'il aménage un abri secret dans sa maison de Louvo avec un passage

souterrain débouchant sur le fleuve en cas d'urgence. Au

début, il avait refusé, mais l'histoire avait enseigné aux

souverains du Siam que de teles dispositions étaient

nécessaires.

Une tâche longue et ardue l'attendait.

Il avait calculé qu'il faudrait aux hommes de Petraja cinq

jours pour aler à Bangkok le chercher, découvrir qu'il

n'était pas là et revenir prendre leurs ordres à Louvo. A la

condition, bien sûr, qu'ils soient tombés dans le stratagème

consistant à envoyer Mark à Bangkok sur une civière.

Lorsque les hommes reviendraient, les soupçons se

porteraient sur sa maison de Louvo et

les bâtiments seraient

méthodiquement fouilés.

Il avait appris aussi que des postes de contrôle avaient été

disposés le long du fleuve à intervales réguliers. Prendre ce

trajet serait suicidaire. Le mieux était d'emprunter une route

détournée traversant les vastes rizières au sud d'Avuthia.

Son déguisement attirerait sans doute l'attention, mais il était peu probable que les paysans y voient un rapport avec lui.

Il était essentiel qu'il atteigne Bangkok au plus vite pour user de son pouvoir de persuasion et convaincre l'indécis général

français, toujours si versatile. Il savait pouvoir compter sur

un bon nombre de ses officiers. Après tout, Desfarges avait

prêté serment de défendre la monarchie, et il était clair

désormais que l'arrivée de Petraja au pouvoir mettrait fin

une fois pour toutes aux ambitions de la France au Siam. Sa

dernière chance était de décider le général à agir.

Toujours plongé dans ses pensées, il se leva et boi-tila

jusqu'à l'extrémité de la pièce. Adossé au mur, il mesura

alors une distance d'un mètre et frappa le sol de son poing

fermé jusqu'à ce que l'extrémité d'une planche se soulève

légèrement. Il la saisit, la releva, puis plongea la main au-

dessous et gratta des doigts la terre

humide jusqu'à ce qu'il

puisse saisir deux lourdes bourses qui contenaient une

fortune en pièces d'or. L'une serait pour son fidèle serviteur

Anek, l'autre pour lui.

Peu après, des coups suivant une cadence précise furent

frappés à la porte, annonçant Anek, le seul, avec Thomas

Ivatt, à connaître l'existence de cet abri. Phaulkon gravit

quelques marches de bois le long du mur et ouvrit la trappe

qui, de l'autre côté, était dissimulée par un petit tapis persan dans la sale à manger.

«As-tu apporté ma robe?» demanda-t-il.

Les chandeles dont il disposait se trouvaient à l'autre

extrémité de la pièce, près du matelas, et il faisait trop

sombre près de la porte pour distinguer quelque chose.

« La voici, Puissant Seigneur.

- Montre-la-moi.»

Phaulkon prit le paquet et s'approcha de la lumière pour

l'ouvrir. Il contenait une robe safran dont il se revêtit

aussitôt. «De quoi ai-je l'air?» demanda-t-il avec un sourire.

Anek gloussa. «D'un authentique moine farang, Puissant

Seigneur.

- Ce soir tu viendras me raser la tête et les sourcils. Cela

changera complètement mon aspect. Puisque les moines

sont intouchables, aucun vilageois ne songera à porter la

main sur moi. » Il marqua une pause. «Tu es certain que

personne ne sait que je suis ici ?

- Puissant Seigneur, personne en dehors de moi. Vos

domestiques et vos gardes sont tous persuadés que vous

êtes parti pour Bangkok sur cette civière. Je veile toujours

soigneusement à ce qu'il n'y ait personne dans les parages

quand je viens ici.

- Parfait. Je partirai dès qu'il fera nuit. Prends cette bourse, Anek. Tu en garderas la moitié et tu distribueras l'autre au personnel comme tu l'entends. Les

pièces d'or sont faciles à écouler.»

Anek ouvrit de grands yeux quand il sentit le poids de la

bourse. S'il s'agissait de pièces d'or, il y avait de quoi payer les gages de toute une armée pendant plus d'un an.

«Montre-toi généreux avec mes gardes, Anek. Je veux

qu'ils veilent sur dame Sunida et sur mon enfant. Mark et sa

mère, eux, sont en sécurité au fort de Bangkok, mais je ne

sais pas où est Sunida. Ele viendra certainement ici pour me

retrouver et ton premier devoir sera d'assurer sa sécurité. »

Anek s'inclina. «Il en sera fait selon votre volonté, Puissant

Seigneur. »

En soupesant la bourse, il fut ému par la générosité de son

maître.

«Maître, puis-je vous accompagner? Je me ferai passer

pour un apprenti moine... »

Phaulkon fit un signe de dénégation.

«Des tâches plus importantes t'attendent ici, Anek. Je te

confie dame Sunida et mon enfant.

- Mais quand reviendrez-vous ? »

Phaulkon sourit. «Ne t'inquiète pas. Tu entendras encore

parler de moi. »

Accroupi dans un coin de sa cachette, Phaulkon repoussa

lentement le panneau ouvrant l'accès au passage secret. Il y

avait peu de place et l'air humide y était rare. Il dut

progresser en rampant, sa torche devant lui. Après la

mousson, il était venu une fois inspecter les lieux avec Anek

pour s'assurer que l'humidité n'avait pas détérioré les parois

du tunnel. Mais, à la saison sèche, eles étaient aussi dures

que du roc.

Il avança lentement jusqu'à ce qu'une vague lueur indique

qu'il approchait de son extrémité. Anek avait repoussé le

rocher qui la dissimulait. Phaulkon sortit dans la nuit et

inspira profondément, heureux de se retrouver à l'air libre.

On pouvait entendre à quelques pas de là le murmure du

fleuve dont la rive était déserte à cette heure. Péniblement,

Phaulkon remit le rocher en place devant l 'issue du tunnel.

Puis il ajusta sa robe safran et passa une main hésitante sur

son crâne rasé. C'était une sensation étrange. Anek avait

remarqué que la peau de son crâne était claire alors que son

visage était tanné par des années

d'exposition au soleil

tropical. Cela lui donnerait certainement une drôle

d'apparence à la lumière. Un ou deux jours d'exposition à

l'air arrangeraient vite ce problème, mais il devrait veiller à

ne pas prendre de coups de soleil. Heureusement, ses épais

cheveux noirs ne tarderaient pas à repousser.

Dans sa main droite, comme tout bon moine, il tenait un

éventail pour se protéger des tentations qui pourraient

s'offrir à sa vue en chemin. Et, dans la gauche, un bol à

offrandes. Certes, il n'alait pas manquer d'éveiler la

curiosité mais il n'était pas le premier farang à embrasser le

bouddhisme, bien que le cas restât rare.

Il devait être relativement facile de quitter Louvo sans se

faire reconnaître. La nuit était sombre et, une fois en pleine

campagne, il serait en sécurité. Plusieurs années auparavant,

il avait passé trois mois dans un temple et connaissait les

fondements du bouddhisme, ce qui alait lui permettre de

remplir son rôle si nécessaire. Anek avait cousu à l'intérieur

de sa robe une petite poche dans laquele il avait dissimulé

assez d'or pour faire face aux nécessités urgentes. Il était

interdit aux moines de porter sur eux des

objets de valeur,

surtout des pièces, mais il devait prendre ce risque car il

était bien certain qu'il ne tarderait pas à en avoir besoin.

Toujours boitilant, il avança en silence sur le chemin qui

longeait le fleuve, heureux de retrouver après si longtemps le

contact du sol élastique sous ses pieds. Les moines

marchaient toujours pieds nus et il devait respecter la

coutume. Quand les dernières lumières de la vile eurent

disparu derrière lui et qu'il se trouva plongé dans la

campagne sombre et silencieuse, il fut soudain envahi par un

terrible sentiment de solitude et prit conscience de la

précarité de sa situation. Les paroles de la vieile mère

Somkit revinrent le hanter. Il ne restait que quatre jours

avant que le terme soit écoulé.

Le matin suivant, peu avant l'aube, Sorasak quitta Ayuthia

avec Sunida pour gagner Louvo. Il avait d'abord voulu se

rendre à Bangkok où il espérait trouver Phaulkon. L'idée

d'utiliser Sunida comme appât n'était pas mauvaise. Il lui

fallait arriver au fort avant que le général français ne revienne de Louvo et n'ameute toute sa garnison après les

humiliations que Petraja lui avait fait subir. Heureusement,

son père avait promis de retenir suffisamment le général

farang pour donner à Sorasak le temps d'accomplir sa

mission. Mais, de manière inattendue, la femme de

Vichaiyen avait envoyé à sa poursuite un messager pour lui

demander de revenir chez ele. Là, ele avait tenté de le

convaincre que Vichaiyen n'était certainement ni à Ayuthia,

ni à Bangkok. Il était trop entêté pour

s'éloigner du roi,

avait-ele affirmé. Sorasak avait d'abord cru à un piège mais

ele avait montré tant de bonne volonté qu'il avait fini par y

réfléchir à deux fois.

Malgré tout, il avait du mal à comprendre ses véritables

intentions. Après avoir offert de l'accompagner au Palais -

où on la connaissait bien - pour faire relâcher Sunida, ele

avait réclamé une rencontre urgente avec Petraja à Louvo.

Ele n'eut aucune peine à persuader le gardien de la prison

de lui confier la jeune femme, accusée du meurtre de Chao

Fa Noi. En retour, ele promit au capitaine d'obtenir du

régent en personne qu'il le décharge de toute responsabilité

dans cette tragédie.

La première surprise passée, Sorasak s'était montré très

impressionné par la bonne volonté et la sincérité de l'épouse

de Vichaiyen et, maintenant, il la regardait avec des yeux

nouveaux, pleins de concupiscence. Il savourait à l'avance le

moment où il la

posséderait en se demandant ce qui l'exciterait le plus - la

pâleur de sa peau ou le fait qu'ele appartenait à Vichaiyen.

Quoi qu'il en soit, il se promettait de nombreuses

satisfactions entre le moment où il lui ouvrirait les jambes et

celui où il informerait Vichaiyen de son succès.

A sa sortie du cachot, Sunida avait triste mine. Épuisée,

hagarde, sa peau jaunâtre et tirée se creusait de cernes

sombres. Mais ele avait gardé le silence, refusant de

répondre à leurs questions pour se contenter de les fixer

avec défi. Sorasak avait commencé par

serrer les poings en

songeant qu'ele aurait tôt fait de retrouver sa voix quand

ele crierait pour demander grâce. Puis il avait vu la manière

dont l'épouse de Vichaiyen la regardait. Visiblement, il n'y

avait pas trace d'amour entre les deux femmes. Il les

prendrait peut-être toutes les deux ensemble dans son lit... Il

se mit à saliver en envisageant toutes les possibilités offertes par cette aléchante

perspective. Pourquoi avoir donné à

l'homme des désirs, songea-t-il, si ce n'est pour les satisfaire

?

En prenant congé de Maria, il l'avait remerciée en lui

promettant un prochain rendez-vous avec son père. Puis il

avait conduit Sunida au quai où l'attendait sa barque,

ordonnant que l'on enchaîne et que l'on bâilonne la

prisonnière puis qu'on la jette à fond de cale. Après quoi, il

accorda un peu de repos à ses hommes - soixante rameurs

qui faisaient office également de garde personnele -, les

avertissant qu'ils partiraient pour Louvo dès le lever du jour.

Thomas Ivatt traversa la barre et pénétra dans le large

estuaire de la Rivière des Rois. Il avait quitté Mergui dix

jours plus tôt et progressé rapidement.

D'ici quelques heures

il serait à Bangkok et ferait une courte halte au fort pour

s'informer des dernières nouveles avant de continuer vers

Louvo et retrouver Phaulkon.

Accoudé au bastingage du voilier pour contempler

les eaux claires, il se demanda si le général français s'était

enfin laissé convaincre d'intervenir et si Petraja avait été

arrêté.

Il était accompagné d'une douzaine de ses meileurs

combattants pour les mettre à la disposition de Phaulkon.

On ne savait jamais. C'était de robustes Indiens, des

Tamouls à la peau sombre, originaires des provinces du

Sud, des hommes qui avaient été autrefois au service des

rajahs. Quand ces derniers furent renversés, ils avaient fui à

Mergui où Ivatt les avait enrôlés.

Lorsque le bateau déboucha d'un méandre, Ivatt, incrédule,

se figea devant la scène extraordinaire qui se déroulait sous

ses yeux. Une grande jonque battant pavilon français était

encerclée par une multitude d'embarcations siamoises qui

cherchaient à lui bloquer le passage, ne lui laissant aucune

échappatoire. Bientôt, les assailants siamois commencèrent

à lancer contre les Français des flèches enflammées.

Ivatt demeura stupéfait. S'agissait-il d'un conflit local ou d

'un affrontement de plus grande envergure ? Devait-il

intervenir ou passer outre sans se faire remarquer pendant

qu'il en était encore temps? Il se trouvait maintenant à

hauteur des bateaux mais le fleuve était large à cet endroit et

les Siamois ne s'intéressaient qu'à la

jonque française. Il

pouvait donc se glisser entre la rive et eux.

Les chances étaient par trop inégales et il décida de ne pas

s'en mêler. Les Français - dont il distinguait à présent les

uniformes - étaient écrasés sous le nombre. En tant que

mandarin siamois, il lui était difficile de leur venir en aide, ne connaissant même pas la raison du conflit. De plus, il n'avait

que douze hommes avec lui et ne pouvait se permettre de

les perdre. Une autre mission les attendait.

Pétrifié, il vit les Siamois se préparer à aborder la barque

française en poussant des cris de guerre. L'officier français

plaça un tonneau de poudre à l'arrière et cria à ses hommes

de venir le rejoindre. Il vit ceux-ci se grouper en ordre de

bataile, l'épée et les fusils

pointés face à l'ennemi. Les Siamois se précipitèrent sur eux

et plusieurs tombèrent sous les coups, mais d'autres

arrivaient en vagues par-derrière pour escalader les flancs

de la jonque. Debout au milieu de ses hommes, l'officier

français ordonnait de redoubler la cadence des salves,

causant des ravages dans les rangs des assailants. Ce n'était

pourtant plus qu'une question de temps

avant qu'ils ne soient

submergés. Les Siamois étaient maintenant si nombreux que

la jonque, oscilant dangereusement, menaçait de sombrer

tandis que des grappes d'hommes tombaient à l'eau.

Comme la vague humaine se précipitait vers l'arrière du

bateau, l'officier jeta une mèche enflammée dans le tonneau

de poudre. Dans un grondement terrifiant, la jonque vola en

éclats, entraînant dans la mort des centaines de Siamois

avec les dix-huit Français.

Un frisson d'horreur secoua Ivatt et ses hommes mais ce

n'était pas le moment de s'attarder. Il se tourna vers le

Siamois qui commandait le voilier et jugea utile de lui

expliquer que les farangs qui venaient de périr venaient d'un

autre pays et qu'il ignorait ce qui se passait. Le capitaine le

regarda d'un air soupçonneux, mais la promesse d'une prime

supplémentaire emporta sa décision. Quelques instants plus

tard, ils reprenaient leur route, profitant de ce que les

Siamois étaient trop occupés par le carnage environnant

pour leur prêter attention.

Quand Thomas Ivatt accosta à Bangkok, il se rendit compte

aussitôt que des événements nouveaux s'étaient produits.

Une activité fébrile régnait dans le fort, on édifiait des

retranchements, des hommes transportaient munitions et

provisions dans toutes les directions, d'autres graissaient les

canons et vérifiaient leur emplacement.

Quelques instants plus tard il se trouva devant le major

Verdcsal qui transpirait abondamment. C'était lui qui

assurait le commandement du fort en l'absence de

Desfarges.

«Le général n'est pas encore revenu de Louvo, expliqua-t-il.

Ses fils y sont retenus en otage. Nous avons reçu un

message codé nous enjoignant de nous préparer pour un

siège, bien qu'à ma connaissance la guerre ne soit pas

déclarée. J'ai envoyé le lieutenant Saint-Cricq dans le golfe

chercher des renforts. Nous avons là-bas deux bateaux à

l'ancre avec quelques troupes supplémentaires à bord, et

nous aurons besoin de toute l'aide que nous pourrons

trouver. »

Ivatt sentit que sa gorge se serrait.

«Je crains d'avoir de mauvaises nouveles pour vous,

Major...»

Il relata à un Verdesal désespéré la scène à laquele il venait

d'assister.

« Bon Dieu ! s'exclama l'officier, soudain très pâle. C'est

donc la guerre ! »

Ivatt le laissa méditer quelques instants avant de lui poser la

question qui comptait le plus pour lui. « Avez-vous des

nouveles du Seigneur Phaulkon, Major?»

Verdesal sortit de ses sombres réflexions. « Il a été arrêté et

emprisonné par Petraja, mais on raconte qu'il se serait

échappé. Son fils est arrivé ici il y a quelques jours et nous a tout raconté.

- Mais pourquoi les Français n'ont-ils pas arrêté Petraja?»

demanda Ivatt, stupéfait.

Une expression de mépris traversa le visage de Verdesal.

« C'est Petraja qui commande le Palais à Louvo et il s'est

adjugé le titre de régent. Il semble très puissant et son

arrestation exigerait des forces importantes. Le général a

jugé bon de ne pas risquer les siennes. »

Le ton de sa voix donna à entendre à Ivatt qu'il n'approuvait

en rien la décision de son commandant.

«Où pourrai-je trouver Mark Tucker? demanda-t-il d'un ton

pressant.

- Près de sa mère, sans aucun doute. Quelqu'un va vous y

conduire. »

Ivatt, Nelie et Mark s'entretinrent avec animation dans la

petite antichambre. Par la fenêtre ouverte on voyait les

branches d'un palmier s'agiter doucement

sous la brise. Des verres de citron presse étaient disposés

devant eux sur une petite table.

«Vous êtes certainement plus en sécurité ici au fort, affirma

Ivatt après avoir écouté Nelie.

- En sécurité? s'exclama Nelie. Il me semble pourtant que

les Français se préparent à la guerre.

- Mais à Louvo, vous seriez à la merci des Siamois,

rétorqua l'Anglais.

- A Louvo, nous pourrions venir en aide à mon père,

intervint Mark, le visage grave. Petraja pense qu'il est peut-

être ici au fort. Les quelques mercenaires encore en vie aux

ordres de mon père m'ont transporté jusqu'aux quais de

Louvo sur la civière dont ils s'étaient servis pour sa fuite. De nombreux témoins ont pu me voir. Ils avaient maquilé mon

visage pour que j'aie l'air plus vieux.

- Seigneur Ivatt, dit Nelie plaidant sa cause, Mark et moi

avons retourné la situation dans tous les sens. Croyez-moi,

en tant que mère, personne n'est plus soucieuse que moi de

la sécurité de mon fils, mais je sais que notre place est près

de Constant. Nous n'avons pas fait tout ce voyage autour

du monde pour le retrouver et l'abandonner ensuite quand il

a besoin de nous. Même s'il y avait ici à quai un bateau prêt

à nous emmener en Angleterre, nous ne le prendrions pas

car rien ni personne ne nous attend là-bas. Seulement la

misère. Constant nous a accueilis comme une famile et

nous devons rester unis pour le meileur

et pour le pire. »

Un gecko traversa comme une flèche le plafond bas et avala

sa proie. Ivatt le regarda pensivement.

« Et vous prétendez être prisonniers des Français ici?

- Disons que nous sommes retenus contre notre volonté,

précisa Nelie. Mais, honnêtement, je ne crois pas que ce

soit pour des raisons de sécurité. Il me semble plutôt que le

général est furieux d'avoir été abusé par les mensonges que

je lui ai racontés lors de notre première entrevue. »

Ivatt eut un petit sourire. «Je crois pouvoir com-

prendre ce sentiment, Mrs. Tucker. Il me semble que vous

êtes très forte en la matière.» Il marqua une pause.

«Comment puis-je être certain que Constant vous a

accueilis aussi bien que vous le

prétendez?

- Croyez-moi, Seigneur Ivatt. J'ai fait la paix avec lui.» Ele

lui jeta un regard innocent. «Vous et moi l'aimons bien plus

que nous voulons l'admettre et je ne supporte pas l'idée de

l'abandonner à son sort.

- En somme, vous voulez que je vous enlève ? » Nelie

sourit. «Combien de femmes vous ont-eles

déjà demandé cette faveur, seigneur Ivatt ? » répliqua-t-ele

doucement.

Il ne put s'empêcher de rire. Puis il se tourna vers Mark: «Et

vous, jeune homme, qu'en pensez-vous ? » Le regard de

Mark reflétait une inflexible détermination. «Mon père a

besoin de nous trois, monsieur. Et je crois honnêtement,

comme lui, qu'il n'est pas trop tard pour renverser Petraja. »

Ivatt hocha la tête, impressionné par tant de conviction.

«Très bien. Je vais voir ce que je peux faire. »

38

Ce qui manquait le plus à Phaulkon, c'étaient ses

chaussures. Au début, il avait marché sur la surface bien

entretenue des voies urbaines mais à présent, dans la

campagne, les chemins semés d'inégalités le faisaient

grimacer de douleur, d'autant qu'il ne pouvait toujours éviter

les pierres dans l'obscurité. D'ici le matin, il aurait la plante des pieds aussi dure que du fer, à moins qu'ele ne soit en

lambeaux. Il aurait voulu pouvoir marcher jusqu'à midi afin

d'être à bonne distance de Louvo. Mais à l'aube, comme

tout bon moine, il devrait d'abord mendier sa nourriture sur

les chemins.

D'une taile nettement plus grande que la

plupart des moines,

Phaulkon n'avait cependant suscité que peu de regards

curieux en vile. Mais les rues étaient peu peuplées à cette

heure tardive et il faisait trop sombre pour qu'on distingue

ses traits. Le principal chemin en direction du sud longeait le

fleuve et, bien que plus exposé, Phaulkon avait décidé de le

suivre. Il lui serait plus facile, ici, de se repérer que dans le dédale des petits

sentiers campagnards où il était aisé de

s'égarer. Son but était d'atteindre Bangkok aussi rapidement

que possible, et le moindre détour pouvait signifier des

semaines de retard. En outre, sur ces voies plus fréquentées,

il avait des chances d'y trouver un mode de transport -

éléphant ou cheval. Certes, un moine farang monté sur un

éléphant risquait d'attirer l'attention, mais il ne falait pas

espérer gagner Bangkok sans s'exposer à quelques dangers.

Par le fleuve, on comptait généralement dix-huit heures de

voyage avec quatre-vingts solides rameurs. Combien de

temps pour un homme à pied? se demanda-t-il avec

inquiétude.

Il restait persuadé que ses meileures chances étaient par

voie de terre car, avec l'alerte générale que Petraja n'avait

sûrement pas manqué de déclencher, les transports fluviaux

devaient être sévèrement contrôlés.

Sa vue s'accoutuma peu à peu à la pénombre, et il distingua

sur sa gauche une vaste étendue de rizières noyées sous

l'eau qui scintilèrent doucement sous la pâle lueur d'un

croissant de lune émergé des nuages. Le chemin était peu

fréquenté à cette heure, et il ne croisa que deux autres

voyageurs, un paysan portant sur les épaules un long bâton

aux deux extrémités duquel pendaient deux seaux d'eau, et

un jeune garçon conduisant un buffle. Perché sur le dos de

l'animal, il avait repéré la robe du moine avec la vue

perçante de la jeunesse et, les mains jointes, il s'inclina

respectueusement à son passage. Phaulkon retint un sourire.

Qu'aurait pensé le garçon s'il avait su

qu'il venait de saluer le Barcalon de Siam !

Le chemin de boue sèche était maintenant plus uni et, si tout

alait bien, il pourrait marcher quatre ou cinq heures, ce qui

mettrait une bonne distance entre Louvo et lui. Encore

falait-il réussir à se nourrir pendant le jour. Il avait pris un solide repas avant de partir pour se donner des forces,

mais, dorénavant, il lui serait interdit d'avaler quoi que ce

soit de solide ou liquide de midi jusqu'à l'aube du jour

suivant. Si on le surprenait à ne pas respecter cette règle, ce

serait la révolution. Phaulkon ne savait trop comment

réagirait son corps s'il le contraignait à de longues marches

la nuit l'estomac vide. Malheureusement, il n'alait pas tarder

à le savoir.

Les quelques maisons isolées croisées auparavant avaient

disparu et le chemin était désert. Phaulkon avait éprouvé un

certain réconfort à entendre de loin des voix d'hommes, de

femmes, d'enfants, parler des événements de la journée

avant d'aler dormir. Même l'aboiement des chiens lui avait

semblé bienvenu. A présent, il était seul.

Il perçut soudain un grondement sonore qui semblait tout

proche. Immobile, le cœur battant, il écouta, tous les sens

aux aguets, en scrutant l'obscurité. La lune disparut derrière

un nuage et un sanglier bondit, lui causant la frayeur de sa

vie. Il devina à peine la masse plus sombre passant près de

lui, mais sentit le déplacement d'air. Ce n'était pas sur lui que l'animal avait chargé car, dans ce cas, il l'aurait déjà percé

de ses défenses...

Il attendit un instant que son cœur retrouve un rythme

normal après ce choc. Echapper aux griffes de Petraja pour

tomber sous les dents d'un sanglier! Ces promenades de

nuit n'étaient pas exemptes de dangers. Pas étonnant que les

gens se terrent chez eux.

Il reprit sa route prudemment, l'oreile tendue vers chaque

bruit étouffé, maudissant la lune chaque fois qu'ele se

cachait derrière un nuage. Marcher dans ces conditions le

fatigua plus vite qu'il ne l'avait pensé et, aux environs de

minuit, il s'écroula, épuisé, à l'abri d'un gros rocher au bord

de la route.

Il ne dormit que par intermittence à cause des moustiques.

Quand une première lueur se glissa dans le ciel, il se sentait

fatigué et abattu. Combien de temps pourrait-il tenir dans de

teles conditions? Encore engourdi, il se leva, secoua la

poussière de sa robe, puis ala se soulager derrière un

buisson.

Au loin, le chant d'un coq s'éleva dans l'air frais de l'aube.

Phaulkon reprit espoir. Il devait y avoir un vilage à

proximité. Avançant sur le large sentier, il découvrit le vilage à un bon mile de là. C'était l'heure à laquele les moines

sortaient pour mendier leur nourriture. Il se gratta la joue et, avec inquiétude, tâta sa barbe piquante. Les Siamois étaient

rarement barbus. Il commença à croiser des poules et des

cochons errant dans la nature et, bientôt, longea des petites

huttes sur pilotis surmontées de toits de chaume. Devant la

porte, de grandes jarres pleines d'eau étaient placées pour

se laver. Comme il aurait aimé s'asperger d'eau fraîche !

Il aperçut des gens qui le regardaient, puis un petit garçon

courut vers lui. Il était doré comme un

grain de café et

entièrement nu, à l'exception d'une petite chaîne à la cheville

qui tintait à chacun de ses pas, ce qui permettait à ses

parents de savoir où il se trouvait. Son visage était couvert

d'une épaisse couche de pommade jaune destinée à éloigner

les moustiques et autres insectes. Le petit garçon s'arrêta

devant lui et le regarda les yeux écarquilés. Puis, tout excité, il se mit à

crier: «Phra farang! Phra farang!»

Voilà, le mot était lancé, songea Phaulkon. Son épreuve

commençait. En un clin d'œil, le garçon fut de retour avec

une ribambele de petits camarades portant tous une chaîne

à la cheville. On aurait dit un véritable orchestre. D'autres

garçons un peu plus grands, de sept à huit ans, vinrent les

rejoindre. Des feuiles de palmier fourrées de tabac étaient

glissées dans leur bouche et la fumée s'élevait en spirales,

dégageant un puissant arôme.

De vieiles femmes ratatinées, les seins flasques, les cheveux

gris coupés court, sortirent de leurs maisons pour le

regarder. Le premier instant de surprise passé, eles lui

sourirent largement, exhibant pour la plupart une bouche

édentée teintée de rouge par le bétel. Quelques hommes

âgés tenant leur buffle attaché à une corde s'arrêtèrent pour

lui jeter un coup d'œil, tandis que leurs fils, trapus et

athlétiques comme tous les paysans siamois, les attendaient

pour partir au travail dans les champs. Des jeunes files aux

joues couvertes de pommade jaune formaient des petits

groupes et riaient derrière leurs mains timidement pressées

sur leur bouche. Les chiens flânaient un

peu partout, la tête

également barbouilée de jaune car les bouddhistes,

respectueux des animaux, les badigeonnaient eux aussi de

pommade pour écarter les moustiques.

Bientôt, tout le vilage fut rassemblé autour de Phaulkon. Il

fit halte sous un magnifique vieux banyan ceint d'une

véritable couronne de racines adventives, semblables à des

serpents. Manifestement, l'arbre représentait le centre

stratégique du vilage. Les paysans l'entouraient sans parler,

se contentant de lui adresser des sourires intimidés quand

leurs regards se croisaient. Un moine farang parmi eux, quel

événement! semblaient-ils tous penser. Seuls les enfants

bavardaient en riant et en se bousculant avec excitation.

Une très vieile femme aux cheveux de

neige, toute voûtée,

se décida à prendre la parole: «D'où venez-vous, saint

homme?»

Bien qu'il eût parfaitement compris la question, Phaulkon

jugea préférable de ne pas dévoiler sa connaissance du

siamois. Les hommes de Petraja recherchaient un farang

parlant couramment cette langue et il n'aurait pas été

prudent de découvrir trop vite son jeu. Il considéra la

femme d'un air interrogateur et pointa un doigt hésitant sur

sa propre poitrine.

« Oui, oui ! crièrent plusieurs personnes dans la foule. D'où

venez-vous?»

Il sourit comme s'il venait subitement de comprendre.

«Laos», dit-il.

Les vilageois se regardèrent, étonnés. Le

Laos? C'était un

lieu vague et lointain. Ils se mirent à par 1er entre eux avec

animation. Y avait-il des farangs au Laos? Connaissait-on

quelqu'un qui soit alé au Laos? Les gens qui vivaient là-bas

étaient-ils grands? A combien de jours de voyage se

trouvait ce pays ? Le Laos faisait-il partie du Siam?

Phaulkon se réjouissait de l'attitude amicale des vilageois. Il

n'était pas si loin de Louvo mais, heureusement, la nouvele

de sa fuite n'était pas arrivée jusque-là. Plus il s'éloignerait et moins il y aurait de risques de rencontrer quelqu'un qui

puisse le reconnaître.

Il leva bien haut son bol à offrandes et l'assemblée se

dispersa aussitôt pour réapparaître quelques instants plus

tard avec des feuiles de bananier chargées de boulettes de

riz au poisson ou au porc. Avec tant de

nourriture, Phaulkon

aurait pu nourrir un régiment entier. Les vilageois se

bousculaient pour remplir son bol en réclamant sa

bénédiction selon l'usage.

Il était affamé et ils le regardèrent manger jusqu'à sa

dernière bouchée, observant chacun de ses gestes comme

s'il venait d'une autre planète.

Soudain la foule s'ouvrit pour laisser le

passage à trois

moines habitant les environs. Phaulkon s'était attendu à en

voir mais il se sentit néanmoins mal à l'aise devant eux. Les

vilageois remplirent leurs bols à offrandes et s'empressèrent

de répondre à leurs questions. Phaulkon les entendit dire

qu'il venait du Laos et qu'il avait mangé de bon appétit.

«Du Laos? répéta l'un des moines. L'un de nos frères habite

à trois vilages d'ici. Lui aussi vient du Laos.

- Est-il grand, saint homme ? demanda un vilageois.

- Non, pas plus que nous.

- Alors, ce n'est pas un farang ? interrogea un autre.

- Bien sûr que non. Il ressemblerait plutôt à un Chinois.

Mais il parle un dialecte proche de notre langue. » Le moine

esquissa un signe en direction de Phaulkon. «Et celui-ci,

parle-t-il aussi un dialecte?

- Je crois qu'il ne parle pas du tout, saint homme. »

Le moine s'approcha de Phaulkon et le salua de ses mains

pieusement jointes. «Connais-tu notre langue, frère ? »

demanda-t-il.

Phaulkon avait saisi toute la conversation et jugea difficile de faire l'ignorant. Les Laotiens parlaient une langue

ressemblant beaucoup à cele du Siam,

mais avec un certain

nombre de mots différents et une prononciation tout autre. Il

s'efforça de l'imiter, accentuant encore l'accent de manière à

ce que seuls les mots essentiels soient compréhensibles.

« Il parle un dialecte encore plus mauvais que l 'autre,

déclara finalement le moine en regardant ses compagnons.

Nous devrions le conduire à Phra Panya. Ils se

comprendront. »

Les autres moines acquiescèrent. Cela ne coïncidait pas

avec les plans de Phaulkon, mais quand il eut appris que le

vilage où vivait cet autre Laotien se trouvait précisément

dans la direction d'Ayuthia, il décida de ne pas repousser

l'invitation. De toute façon, il n'avait guère d'autre choix.

Il s'efforça de voir le bon côté des choses. Au moins, les

trois religieux connaissaient le chemin et, s'il veilait à

s'exprimer avec cet affreux accent, ils ne tarderaient pas à

garder le silence. Il apprit que le vilage en question se

trouvait à six heures de marche et qu'ils ne l'atteindraient pas avant midi. Cela lui laissait six bonnes heures pour trouver

une excuse afin de pouvoir leur fausser compagnie dès leur

arrivée.

Comme il l'avait prévu, ils cheminèrent en silence et sans

incidents. Ayuthia se trouvait encore à cinq bons jours de

marche et il en faudrait trois fois plus pour Bangkok. Un

trajet beaucoup trop long, jugea Phaulkon.

Ils firent de courtes haltes dans les deux vilages qu'ils

traversèrent et il se joignit aux autres pour donner sa

bénédiction aux vilageois. Partout, il

soulevait la même

curiosité et commençait à s'y habituer, sachant qu'il lui

faudrait assumer ce rôle plusieurs jours encore. La contrée

était paisible et idylique, et les paysages si variés qu'on

aurait dit qu'ils semblaient rivaliser de beauté: les rizières

succédaient aux bananiers, les forêts de palmiers aux arbres

à pluie tandis que partout une verdure luxuriante couvrait la

terre de ses profondeurs bruissantes.

La chaleur était intense en ce milieu de matinée et, dans le

premier vilage qu'ils traversèrent, l'un des moines insista

pour donner à Phaulkon une ombrele afin qu'il se protège

du soleil brûlant - ce qu'il accepta avec reconnaissance. Il se

souvint alors pourquoi il aimait tant ce pays, peuplé de gens

hospitaliers, généreux et souriants, un peu comme des

enfants, toujours prêts à rire et à s'amuser. Peut-être cette

éternele gaieté venait-ele de leur foi en la réincarnation, leur vie présente n'étant qu'un tout petit segment dans le long

chemin de destinées qui les attendait. Alors pourquoi ne pas

en profiter pour accomplir de bonnes actions et s'assurer

des mérites pour leur existence prochaine? Il n'y avait pas

d'assassins dans ces paisibles régions, même pas dans les

viles, songea Phaulkon, et les vols étaient rares. Le monde

avait bien des choses à apprendre du Siam.

Plus il songeait à ce pays et plus il était déterminé à restaurer la situation primitive. Il ne falait pas laisser Petraja et ses

sbires usurper le pouvoir et isoler le Siam du reste de la

terre.

À l'aube de ce même jour, Anek rassembla les gardes de

son maître et les principaux serviteurs de sa maisonnée. Il

partagea entre eux la moitié des pièces d'or qu'il avait

reçues, geste accueili avec des murmures de satisfaction et

de surprise devant l'importance du don. Certains

demandèrent même si cela signifiait que leur maître était

parti pour toujours.

«Je n'en sais rien, répondit Anek avec sincérité, mais je vous

demande à tous de rester ici et de continuer votre service

comme avant. »

Ils échangèrent des regards et se dispersèrent pour se

mettre aussitôt à parler entre eux avec animation.

Les gardes de Phaulkon furent les premiers à s'absenter

sans prévenir. Ils alèrent tranquilement en

vile pour s'offrir quelques plaisirs grâce à leur récente

richesse. Quand Anek fut informé de leur disparition, il partit

immédiatement à leur recherche, soucieux de remplir la

mission confiée par son maître : protéger Sunida et son

enfant.

Les serviteurs remarquèrent son absence et conclurent qu'il

était parti avec les autres dépenser son argent. Un danger

menaçait-il la maison ? se demandèrent-ils, alarmés. Si les

hommes de Petraja attaquaient, n'alaient-ils pas leur

prendre leurs pièces d'or? Ce n'était pas prudent de rester.

Au cours des deux heures suivantes, tandis qu'Anek

parcourait la vile à la recherche des vingt gardes, tous les

domestiques, à l'exception de quelques-uns, avaient fait

leurs bagages et disparu. Au milieu de la matinée, la vaste

demeure qui d'habitude bourdonnait

d'activité était

désormais pratiquement vide.

Ele l'était toujours quand, un peu plus tard dans la matinée,

la barque de Sorasak accosta au ponton privé de Phaulkon.

Tout semblait étrangement désert. Sorasak fit ôter les liens

de Sunida et lui ordonna de rédiger un mot demandant à son

maître de venir la rejoindre d'urgence sur le quai. Il envoya

un de ses hommes porter le message, puis enchaîna de

nouveau la jeune femme en veilant à ce que son bâilon soit

bien en place. Après quoi, il la fit de nouveau enfermer dans

la cale et attendit la réponse de Phaulkon.

39

Profondément découragé, Anek traversa la cour intérieure

de la résidence de Phaulkon. Il n'avait pu retrouver le

capitaine des gardes qu'à la fin de l'après-midi et celui-ci,

tête basse, l'avait informé que tous ses hommes avaient

déserté. Certes, la distribution des pièces d'or les avait

incités à prendre du bon temps mais leur désertion avait

aussi un autre motif: la rumeur persistante d'une guerre

imminente courait un peu partout. On racontait que tout

Siamois fraternisant avec un farang

serait considéré comme

traître et exécuté. Le capitaine avait assisté en personne à

l'arrestation de convertis. En ces temps troublés et compte

tenu de l 'absence du Barcalon, il jugeait bon lui-même de

présenter à regret sa démission.

Si seulement je n'avais pas distribué l'or! se lamentait Anek.

Mais le pire était encore devant lui. Plongé dans ses

pensées, il n'avait pas remarqué l'absence d'activité dans les

jardins et les cours. Constatant soudain que tout semblait

désert, il pénétra dans la maison, le cœur battant. Aucune

torche n'avait été alumée et l'obscurité était totale. Que

diable se passait-il donc? Et où donc étaient passés les

serviteurs? Il n'avait pourtant été absent que quelques

heures.

Une atmosphère oppressante pesait sur la maison et il

réprima un frisson.

«Il y a quelqu'un?» cria-t-il, effrayé par le son de sa propre

voix.

Rassemblant son courage, il appela à nouveau, mais la

question demeura sans réponse. S'il était seul dans cette

énorme demeure obscure, mieux valait aler chercher des

bougies. Comment un endroit d'ordinaire si animé pouvait-il

devenir en quelques heures aussi menaçant? On aurait dit

que chaque coin d'ombre recelait quelque terrifiant secret.

Anek s'acheminait en direction des cuisines où il savait

devoir trouver des bougies quand un cri terrible retentit

soudain. Il s'arrêta net et sentit ses poils se hérisser sur sa

nuque. C'était une voix de femme qui

semblait provenir de

l'arrière de la maison.

Il hésita. Devait-il se précipiter dans cette direction ou aler

d'abord chercher de la lumière? Il opta pour cette seconde

solution et se dirigeait vers la cuisine quand il buta sur

quelque chose et tomba face contre terre. Que pouvait-il y

avoir dans ce passage qui n'avait jamais été meublé? Un

terrible pressentiment l'envahit tandis qu'il explorait à tâtons le sol autour de lui. Ses pires craintes furent confirmées

lorsque ses doigts entrèrent en contact avec un nez, puis un

œil grand ouvert. Apeuré, il retira vivement sa main et prêta

l'oreile, guettant une autre respiration, mais il n'entendit que les battements de son cœur. Oh, Seigneur Bouddha, pensa-t-il, désespéré, sauvez-nous!

Péniblement, il se redressa et reprit la direction de la cuisine quand un autre cri perçant déchira l'air, provenant du

quartier des domestiques. Cette fois, il distingua les mots:

«Au secours, maître! Aidez-moi je vous en prie ! »

Il resta figé sur place. «Maître?» On aurait dit une voix de

femme... Qui cela pouvait-il être? A la

pensée de son maître

et de tout ce qu'il lui devait, Anek n'hésita plus. Marchant

sans bruit sur ses pieds nus, il gagna la cuisine et trouva une

bougie qu'il aluma. Il en glissa une autre en réserve dans son

panung, en même temps qu'un grand couteau de cuisine.

Animé d'un sombre pressentiment, il retourna sur ses pas et

se pencha sur le corps inanimé en protégeant d'une main la

flamme de la bougie. Il ne connaissait que trop bien cette

livrée. Tremblant, il éclaira le visage sans vie de Sarit, le

vieux majordome, resté fidèle jusqu'au bout. On lui avait

brisé le cou.

Qui pouvait lui avoir fait cela? Pour l'or peut-être? Il avait

donné au vieil homme la plus grosse des pièces en raison de

ses longs services. Il palpa le corps et trouva presque

aussitôt la pièce dans une petite poche intérieure. Ce n'était

donc pas un voleur qui l'avait attaqué.

Il jeta un dernier regard au visage du vieil homme sur lequel

on lisait la surprise. Puis il prit la pièce en jurant que, s'il survivait, il ferait à son ami des funérailles dignes d'un

mandarin.

Vivement, il se dirigea vers les quartiers des domestiques et

ralentit prudemment le pas en approchant. Les lieux lui

étaient familiers. D'ordinaire, deux cents personnes vivaient

ici mais, aujourd'hui, tout était désert et plongé dans un

silence inquiétant. En tour-nant dans un couloir, il s'arrêta

net. Une lueur tremblotante filtrait devant lui sous le panneau

d'une porte.

Son cœur s'accéléra. Tirant le couteau de sa ceinture, il

s'avança sur la pointe des pieds pour poser son oreile

contre le panneau. Il ne perçut qu'une sourde plainte et un

sanglot étouffé.

Serrant fortement le manche de son couteau, Anek donna

un vigoureux coup de pied dans la porte qui résista. Il se

recula et se précipita sur ele de tout son poids. Cette fois,

ele s'ouvrit toute grande et son élan le projeta à l'intérieur

de la pièce. L'instant d'après, une poigne de fer s'abattait sur lui, une main

pressant sa bouche, l'autre lui ramenant le bras

en arrière.

Il laissa tomber le couteau et une voix lui murmura à l'oreile

: « Si tu résistes, je te casse le bras et si tu dis des

mensonges, je t'enfonce les yeux... comme ça!» La main se

déplaça vers ses orbites et un pouce s'y enfonça

cruelement, lui arrachant un cri. La douleur était si terrible

qu'Anek, au supplice, se demanda s'il reverrait jamais le

jour.

«Maintenant, dis-moi où se trouve Vichaiyen», demanda la

voix.

Anek réfléchit rapidement car la pression sur son œil

augmentait à chaque seconde. Il devait aider son maître et,

pour cela, rester en vie. La souffrance devint si intolérable

qu'il se convulsa en battant l'air frénétiquement de sa main

libre. «Pas l'œil! pas l'œil!» hurla-t-il. Il ne pourrait aider son maître s'il était aveugle.

«Alors, dis-moi où est Vichaiyen.

- Parti pour Bangkok. »

La pression se relâcha un peu pour le récompenser.

« Quand ?

- La nuit dernière.

- De quele manière?

- Par le fleuve. Il n'y a pas d'autre moyen. »

Il reçut un coup violent sur la tête. «Ne te moque pas de

moi. Le fleuve est surveilé. Maintenant, écoute-moi bien. Je

suis deux fois plus fort que toi et je peux

te tuer ou te laisser en vie. Ça dépend de toi. Que choisis-tu

?

- Je veux vivre.

- Bien. Mais si tu me trompes, je

t'écraserai comme un

insecte. Maintenant, tu vas te retourner et nous alons avoir

une gentile petite conversation. »

Son bras fut libéré. Anek se retourna nerveusement et resta

figé de surprise. Il avait devant lui un homme massif au

visage carré: derrière lui gisait une femme, pieds et poings

liés, bâilonnée. Ele était blottie contre le mur, une

expression de terreur dans les yeux. Il lui semblait la

reconnaître mais n'en était pas sûr.

«Comment t'appeles-tu? demanda Sorasak.

- Anek, monsieur.

- As-tu déjà rencontré Sunida?

- Non, monsieur. »

Miséricorde ! Était-ce cette dame qu'il avait juré de

protéger ?

« Alors, je vais te la présenter. »

Sorasak se pencha et ôta le bâilon de la bouche de la jeune

femme qui aspira avidement l'air.

«Tu prétends ne l'avoir jamais vue jusqu'ici ? répéta

Sorasak.

- Non, monsieur, jamais.

- Mais tu as sans doute entendu parler d'ele?»

Que répondre? songea Anek, affolé. La femme

paraissait en très mauvais état. De fragile constitution, sa

peau sombre était couverte de meurtrissures. Il frémit à la

pensée des sévices que la malheureuse avait dû subir.

Sorasak approcha son visage tout contre celui d'Anek et

insista en lui souilant dessus sa mauvaise haleine.

«Je t'ai demandé si tu avais entendu parler d'ele.

- Oui... oui... monsieur. J'ai entendu

parler d'ele, mais je ne

l'ai jamais vue. Je... je devais lui remettre un message confié

par mon maître.

- Comment comptais-tu le lui remettre si tu ne la connais

pas?

- Il a dit... qu'ele se ferait connaître, monsieur.»

Sorasak se tourna vers la jeune femme et lui donna un coup

de pied.

«Fais-toi connaître! ordonna-t-il.

- Je m'appele Sunida», répondit-ele d'une voix tremblante.

Une lueur de plaisir traversa le regard de Sorasak. «Ton

maître l'aime beaucoup, hein?»

Anek frissonna. «Je... je crois, monsieur.

- Bien. »

Sorasak saisit Anek par le menton et cracha : « Et, que

disait le message ?

- Je devais lui dire que le maître était parti pour Bangkok. »

Sorasak leva la main et alait le frapper quand Anek ajouta

précipitamment. « Par la route de terre, monsieur. »

Le bras de Sorasak resta en l'air. Il vit que l'homme semblait

honteux de son aveu, comme s'il venait de trahir son maître.

Il devait dire la vérité.

« Bien. Alors, voilà ce que tu vas faire. Tu vas prendre mon

bateau et aler le chercher séance tenante. Cela ne sera pas

difficile car mes rameurs sont les plus rapides du pays. Tu

t'arrêteras à tous les vilages de la rive jusqu'à ce que tu

l'aies trouvé. Tu lui diras que Sunida l'attend ici et tu

ajouteras qu'ele est entre les mains expertes de Luang

Sorasak. N'oublie pas ce nom : Luang Sorasak. »

Il se pencha vers sa prisonnière qui

écarquila les veux de

terreur puis il la pinça jusqu'à ce qu'ele se mette à crier de

douleur. « As-tu un message pour ton maître, Sunida?

- Dites-lui de revenir. Vite, gémit-ele.

- Tu as entendu, Anek ? Maintenant, va. Prends ce papier

pour le capitaine de ma barque. Il te permettra de circuler

librement sur le fleuve. Et n'oublie pas, la vie de Sunida

dépend de ta coopération. »

Anek jeta un dernier regard désespéré à la jeune femme. «

Courage, madame. Je vais me hâter de trouver le maître.» Il

disparut rapidement.

Dès qu'il fut hors de portée de voix, Sorasak se retourna

vers la pauvre file qui, à ses pieds, tremblait de tous ses

membres.

«Tu vas commencer par me faire plaisir.

Et avec

enthousiasme si tu veux sauver ta peau. »

Il ricana en s'imaginant qu'il violait la vraie Sunida sous les

yeux de Vichaiyen. L'idée l'excitait. Il avait eu raison de

laisser Sunida dans une autre pièce, enchaînée et gardée par

deux de ses hommes. Ele n'aurait jamais accepté de donner

les bonnes réponses qu'il avait dictées à la petite servante.

Tenté d'aler lui-même à la poursuite de Vichaiyen, il l'aurait

probablement trouvé dans un vilage riverain et aurait été

alors obligé de le remettre aux autorités comme il avait

promis à son père de le faire - ce qui aurait gâché tout son

plaisir. Tandis que s'il pouvait le ramener dans cette

maison... qui saurait jamais ce qui s'y passerait?

Il était déjà tard quand Anek longea la jetée privée de son

maître et présenta la lettre de Sorasak au capitaine de son

bateau. La lune n'était pas encore levée et seules quelques

lucioles en suspension dans l'air jetaient des lueurs

sporadiques dans la pénombre. L'équipage était déjà

profondément endormi après sa course épuisante pour venir

d'Ayuthia quelques heures auparavant.

La sentinele de

garde dut réveiler son supérieur qui se chargea lui-même de

tirer le capitaine de son sommeil.

L'homme, de forte stature, se tenait maintenant devant Anek

et lui jetait des regards soupçonneux tout en lisant la lettre.

«Très bien, dit-il enfin, j'ai ordre de t'aider à retrouver un

farang en fuite. Mais tu ne t'imagines quand même pas y

parvenir cette nuit ?

- Nous n'avons pas de temps à perdre, Capitaine.

Connaissez-vous bien cette section du fleuve ? »

D'un vigoureux coup du plat de la main, le capitaine écrasa

un moustique sur son épaule et considéra le jeune homme

avec exaspération. Qui était ce blanc-bec, un domestique

par-dessus le marché, qui se permettait de lui dire ce qu'il

avait à faire?

«Je connais chaque pouce du fleuve, mon garçon. Toute ma

vie j'y ai fait la navette. Où veux-tu aler?

- Dans la direction d Ayuthia en m'arrêtant à chaque gros

vilage que nous rencontrerons. »

Le capitaine haussa les épaules. «A cette heure? Tu ne

risques pas d'y trouver grand monde.

- Je sais, mais je dois y aler. »

Anek revoyait en pensée le visage suppliant de Sunida. Si

nécessaire, il frapperait à chaque porte pour retrouver son

maître.

Le capitaine le regarda d'un air maussade. «Le prochain

vilage est à environ une demi-heure d'ici. Es-tu certain de

ne pas vouloir attendre le matin ?

- Nous devons partir immédiatement. »

Après un nouveau coup d'œil à la lettre,

le capitaine fit lever

dix de ses hommes et leur ordonna de descendre à terre.

«Le maître veut que vous restiez sur le quai pendant mon

absence. Vous feriez bien d'organiser des tours de garde. »

Encore alourdis de sommeil, les hommes quittèrent le bateau

en se frottant les yeux tandis qu'Anek montait à bord.

Quelques minutes plus tard, les cinquante rameurs restants

entraînèrent l'embarcation vers le milieu du fleuve.

Ils naviguaient depuis à peine dix minutes lorsqu'ils

aperçurent devant eux une série de lumières perçant

l'obscurité, comme surgissant de l'eau. Un pâle croissant de

lune venait d'apparaître dans le ciel, mais sa lueur d'un jaune

voilé était à peine suffisante pour esquisser la silhouette des

grands arbres alignés sur la rive.

« Regarde là-bas, dit le capitaine en rejoignant Anek.

Je n'ai encore jamais vu ces lumières. Il doit se passer

quelque chose. »

Ils s'approchèrent en ralentissant leur vitesse.

«Halte! Qui va là? cria-t-on soudain. Conduisez votre

bateau à quai. Par ordre de Sa Majesté, le Seigneur de la

Vie ! »

La voix était stridente et on pouvait y déceler de

l'inquiétude. L'arrivée d'une si grande embarcation à cette

heure de la nuit jetait manifestement le désarroi.

Ils accostèrent le long d'une jetée de fortune qui s'avançait

de quelques mètres dans le fleuve. Anek aperçut des soldats

et un officier qui se tenait debout, les poings sur les hanches.

«Que se passe-t-il encore? lança le

capitaine avec irritation.

- Il est interdit de voyager de nuit. Ordre du roi. Vous alez

devoir vous amarrer ici. Vous pourrez repartir à l'aube

quand nous aurons fouilé votre bateau.

- Fouiler mon bateau? Et pourquoi donc?»

Le ton du capitaine montait.

«C'est la guerre, Capitaine, rétorqua l'officier siamois. Les

farangs nous ont attaqués à Bangkok.

Nous avons pour

consigne d'intercepter tous les bateaux.

- Quand est-ce arrivé?

- Nous venons de l'apprendre. Cette jetée a été bâtie

aujourd'hui à la hâte. Une autre est en construction un peu

plus bas sur le fleuve. Vous n'irez pas loin cette nuit. »

Le capitaine plissa les yeux. «Je ne crois pas que vous

réalisiez à qui appartient ce bateau. Je

suis pressé.»

Il tendit à l'officier un sauf-conduit officiel. Le soldat

l'examina scrupuleusement mais fit néanmoins un signe de

tête négatif avec un air d'excuse.

«Malheureusement nos instructions ne prévoient aucune

exception, Capitaine. C'est le général Petraja lui-même qui a

promulgué cet édit à la demande du Seigneur de la Vie.

- Mais cette barque appartient à Luang Sorasak,

le fils du général Petraja, protesta le capitaine de plus en

plus sombre.

- Désolé, mais ce sont nos ordres. Ils ne souffrent aucune

exception. »

Le capitaine leva les yeux vers une grande construction sur

la rive où l'on distinguait des soldats alant et venant en

grand nombre. Perplexe, il regarda son bateau. Devinant ses

intentions, l'officier mit aussitôt la main sur la garde de son

épée. Le capitaine hésita encore un instant puis donna

l'ordre à ses hommes d'amarrer la barque. Affronter les

soldats du général Petraja serait considéré comme une

trahison, quels que soient ses motifs.

Anek dissimula son désappointement tandis que la barque

accostait à la jetée. L'équipage semblait ravi de pouvoir

reprendre son sommeil. Le capitaine tendit un coussin à

Anek qui s'étendit auprès des rameurs. Puisqu'il ne pouvait

rien faire d'autre, autant profiter d'une bonne nuit.

Ils s'éveilèrent à la lueur du jour mais perdirent beaucoup

de temps à attendre que le bateau soit minutieusement fouilé

par les soldats. Anek s'impatientait,

torturé à l'idée des

souffrances de Sunida. Un nouveau délai leur fut imposé

quand on s'aperçut que le seul officier pouvant autoriser leur

départ était alé jusqu'au vilage.

Le capitaine se plaignit amèrement à l'officier de garde.

«Nous sommes pressés. Je vous assure que nous n'avons

rien à bord... Laissez-nous partir!

- Je vous crois, Capitaine, mais nous

devons néanmoins

consigner par écrit votre passage, en mentionnant votre nom

et votre destination. Ce sera Nai Oon en personne qui

signera le document. C'est la guerre, voyez-vous. Mais il

sera bientôt de retour», ajouta l'homme avec sympathie.

Lorsqu'ils purent enfin lever l'ancre, le soleil était déjà haut dans le ciel et Anek envisagea de négliger le premier vilage.

«Tous les vilages se trouvent-ils sur la

rive? demanda-t-il au

capitaine.

- La plupart. 11 y en a quelques-uns à l'intérieur des terres,

mais ils sont peu nombreux.

- Et la route d Ayuthia traverse tous les vilages riverains?

- Oui, ele suit le fleuve. Les petits vilages de l'intérieur ne

sont desservis que par des sentiers. »

Le capitaine s'impatienta. « Eh bien, décide-toi ! Où faut-il

s'arrêter?

- A quele distance se trouve le second vilage si nous

sautons l'étape du premier?»

Le capitaine réfléchit. «Une dizaine de minutes en forçant

l'alure.

- Alors, alons-y ! » décida Anek.

Encouragés par la voix du capitaine, les rameurs lancèrent à

pleine vitesse la mince et élégante embarcation dont la proue

sculptée représentait une tête de tigre. Un frisson secoua

brusquement Anek quand il réalisa qui était Sorasak. Le

«Tigre», bien sûr! C'était sous ce nom qu'il pratiquait la lutte.

On savait qu'il parcourait le pays pour participer à des

compétitions de boxe où, disait-on, il était invaincu. Mais on

savait aussi qu'il pouvait commettre d'abominables violences

sexueles. Anek devait absolument

trouver son maître.

Ils avaient dépassé le premier vilage depuis quelques

minutes et approchaient du second quand le capitaine

déclara : « Nous t'attendrons à quai. Ne t 'attarde pas !

- J'espère ne pas en avoir pour longtemps», le rassura

Anek.

Il lui falut plus de temps qu'il ne l'avait prévu pour interroger les vilageois. Chaque fois qu'il leur demandait s'ils

avaient

vu passer un moine farang, ils se contentaient de le regarder

curieusement.

La barque reprit son chemin pour s'arrêter dix minutes plus

tard dans un autre vilage. Là, Anek eut plus de chance. Un

moine farang venant du Laos était passé justement ce matin

et les vilageois lui avaient fait l'aumône. Ils lui dirent qu'il s'agissait d'un homme

de haute stature et qu'il faisait route en compagnie de trois

autres religieux pour rejoindre un de leurs frères, originaire

lui aussi du Laos. Celui-ci habitait en contrebas sur le fleuve

dans un vilage dont ils ne se souvenaient plus du nom. Bahn

Sukon ou Bahn Mae Sing... ils ne savaient pas au juste.

Tout excité, Anek courut au bateau pour informer le

capitaine qui eut l'air soulagé. Il n'aimait

pas se trouver loin de chez lui en cette période de troubles et avait hâte de

regagner Louvo, d'autant que les barrages de contrôle se

multipliaient sur le fleuve et les retardaient.

Deux vilages plus loin, il accosta et Anek descendit

s'informer, mais ce fut pour apprendre que le groupe de

moines - dont un étranger plus grand que les autres - était

passé un peu moins d'une heure plus tôt.

Le capitaine

décida de faire une dernière halte au vilage suivant, après

quoi il retournerait à Louvo.

Il était près de midi quand Phaulkon, escorté de ses trois

compagnons de route, pénétra dans le vilage de Bahn

Sukon. La chaleur était intense et tous avaient ouvert leurs

ombreles pour se protéger. Malgré cela, Phaulkon sentait la

sueur ruisseler sur ses tempes. Le vilage se trouvait à

l'intérieur, à quelques centaines de mètres seulement de

Bahn Mae Sing, situé au bord du fleuve. Bahn Sukon s'était

développé sur un sol qui donnait, disait-on, les meileures

mangues du pays.

Phra Panya le Laotien était un grand amateur de mangues.

Parti vers le sud pour voir du pays, il y a bien des années de

cela, il était passé dans cette région et s'était juré d'y revenir un jour pour y déguster de nouveau ses délicieuses

mangues. Il avait tenu parole.

Les moines conduisirent Phaulkon dans la cour poussiéreuse

du modeste temple de Bahn Sukon. Ils demandèrent à des

novices qui s'y trouvaient où habitait Phra Panya et on leur

indiqua sa petite maison en

précisant toutefois que le moine était parti depuis deux jours

pour Bahn Mae Sing. Il ne tarderait certainement pas à

revenir. L'un des novices offrit d'aler l'attendre dans sa

maison pour le prévenir.

Dans la modeste habitation jouxtant le temple où vivaient les

moines, les visiteurs prirent quelques rafraîchissements, les

derniers de la journée avant l'interdiction de midi. Ils

venaient de terminer quand le moine laotien apparut enfin,

de retour de Bahn Mae Sing où, dit-il, les nouveles étaient

préoccupantes. C'était un homme de petite taile, au visage

jaunâtre, rehaussé de pommettes sailantes. Les visiteurs

l'accueilirent chaleureusement, lui présentèrent Phaulkon et

s'assirent en cercle sur le sol. Phra Panya regarda

longuement le Grec - un peu plus qu'il eût falu normalement

pour être poli -, curieux de rencontrer un

compatriote.

«Ainsi vous venez du Laos?» demanda-t-il avec l'accent

chantant de son pays.

Phaulkon n'avait entendu cet accent qu'une fois auparavant,

quand un dignitaire de ce pays était venu à Ayuthia. La

langue ele-même différait peu du siamois.

«Je viens du Laos», répondit-il en s'efforçant d'utiliser les

mêmes mots et d'imiter son intonation.

Le moine parut surpris. «Vous êtes donc un farang?

- En effet.

- Où habitez-vous au Laos ?

- À Luang Prabang.

- Luang Prabang? Mais c'est de là que je viens, moi aussi.

À quel temple appartenez-vous ?

- Au temple du Bouddha doré», hasarda Phaulkon.

Le moine haussa les sourcils. «Je ne le connais

pas. Est-il nouveau?

- Il l'est.

- Et qu'est-ce qui vous amène ici ? » insista le moine en le

scrutant toujours aussi intensément.

«Je visite le pays.» Phaulkon sourit et ajouta: « Comme

vous. »

Le moine ne lui rendit pas son sourire. Il semblait

préoccupé. Les autres écoutaient en silence et en s'éventant.

Un chien galeux s'arrêta un instant pour les regarder et

poursuivit son chemin. Phaulkon commençait à devenir

nerveux. Il n'aimait pas la façon dont le moine le dévisageait

et devinait que l'homme soupçonnait quelque chose. C'était

peut-être la première fois qu'il voyait un moine farang venant

du Laos. Le cas était rare, mais pas

impossible. Il pouvait

être le fils d'un missionnaire ou d'un marchand de passage.

La situation commençait à lui peser et il se dit qu'il lui falait trouver une excuse pour partir. Mais quele raison invoquer?

Personne ne semblait avoir envie de bouger par cette

chaleur.

Phra Panya insistait. «Comment se fait-il qu'un farang vienne

du Laos ?

- Mon père était marchand, là-bas.

- Ah...» Le moine sourit pour la première fois. « Pardonnez-

moi de poser tant de questions. Mais c'est telement

extraordinaire pour moi de rencontrer quelqu'un de mon

pays. Il faut que vous restiez ici cette nuit. J'insiste. Nous

avons tant de choses à nous dire. »

Phaulkon chercha hâtivement une excuse. «J'aimerais

pouvoir le faire. Mais je dois partir. »

Sans faire attention, il s'était exprimé en siamois et vit le

moine sursauter.

«Vous voyez, j'essaie d'apprendre l'accent d'ici», ajouta-t-il

vivement en revenant au laotien.

L'explication parut suffire à son interlocuteur qui annonça.

«J'ai une surprise pour vous, attendez-moi un instant... »

Il se tourna vers les autres moines. «

Mes frères, je vous

demande de veiler sur notre honoré visiteur jusqu'à mon

retour. J'ai quelque chose d'important à lui montrer. Je serai

ici dans une demi-heure. »

Avant que Phaulkon ait pu soulever la moindre objection, il

se leva et disparut.

Anek attendait avec impatience à l'ombre d'un grand arbre à

pluie à l'entrée du vilage de Bahn Mae

Sing. Qu'est-ce qui

pouvait bien retenir son maître aussi longtemps? Le dernier

vilage où ils s'étaient arrêtés n'était qu'à une heure de

marche et, selon ce que lui avaient raconté les habitants, il y

avait maintenant près de deux heures qu'on avait vu un

moine farang reprendre la route.

Les nouveles apprises à Bahn Mae Sing le préoccupaient

encore plus. Une navette du Palais venait d'y faire halte pour

annoncer que la guerre avait éclaté. Tous les farangs

devaient être conduits immédiatement au kamnan, le chef du

vilage, qui les remettrait au poste de contrôle le plus proche

établi sur le fleuve.

Anek avait également appris l'existence d'un autre vilage

appelé Bahn Sukon, à une demi-lieue de là. Mais il n'était

pas directement sur la route d'Ayuthia. Son maître n'aurait

eu aucune raison de faire ce détour. Toutefois, pour en être

tout à fait sûr, Anek s'était posté à l'intersection des deux

chemins: la route venant de Louvo et le sentier desservant

Sukon.

Il était en train de se demander combien de temps il lui

faudrait encore patienter, quand il vit surgir en courant du

sentier poussiéreux de Bahn Sukon un homme qui se révéla

être un moine. Il n'avait encore jamais vu un saint homme

courir de la sorte. Quand il s'arrêta devant Anek, il dut

attendre de reprendre son souffle avant de réussir à parler.

«Vite... il nous faut... tous les hommes valides... ! Suivez-

moi chez le kamnan...»

Anek le retint par le bras. «Pourquoi? Que se passe-t-il,

saint homme?

- Un farang... chez nous... qui prétend être... un moine. Vite

! Il faut alerter le kamnan ! »

Le cœur d'Anek se crispa. «Je viens avec vous, saint

homme. Mais où est ce farang?

- À Bahn Sukon... au temple... Il faut l'arrêter... Il est très

grand... sûrement dangereux...

- Ne vous inquiétez pas, dit Anek, je vais y aler et le retenir

jusqu'à votre retour. Je suis jeune et fort.»

Le moine hésita. «C'est trop risqué. Venez d'abord avec

moi. »

Mais Anek courait déjà dans le sentier. « Il pourrait

s'échapper entre-temps ! » cria-t-il sans se retourner.

Il ne cessa de courir jusqu 'au vilage et ne s'arrêta qu'à

proximité du temple pour reprendre haleine. Il entendait un

murmure de voix. Son maître n'était donc pas seul. Il

pénétra dans le petit temple en se demandant si les autres

moines soupçonnaient eux aussi Phaulkon, mais il n'avait pas

le temps de s'en assurer.

Il se prosterna aux pieds de son maître et parla avant que

celui-ci n'ait pu ouvrir la bouche.

«Saint homme. Vous êtes réputé pour vos guéri-sons. Je

vous cherche depuis deux jours. Je vous en prie, venez...

ma petite file est malade... je n'ai qu'ele. Faites vite ! »

Phaulkon maîtrisa vite sa surprise et, comprenant le danger,

se leva aussitôt.

«Je vous prie de m'excuser, dit-il à ses compagnons. Dites à

votre saint frère que je vais revenir. Soyez remerciés de

toutes vos bontés. »

Ils le regardèrent, ahuris. Dans sa précipitation, Phaulkon

avait parlé siamois couramment...

Mais sans attendre leur réaction, il sortit rapidement, suivant

Anek qui l'entraînait en courant. On était à l'heure la plus

chaude du jour et il n'y avait personne aux alentours.

«Que se passe-t-il? cria Phaulkon quand ils furent assez

loin. Je ne vais pas courir longtemps comme ça pieds nus !

- Il faut gagner le fleuve, saint homme.»

Phaulkon retint un sourire. Il commençait à s'habituer à cette

appelation.

Au croisement des chemins, Anek hésita. Traverser le

vilage était risqué car il y aurait sûrement des gens devant

leurs maisons, mais il ne savait pas comment rejoindre le

bateau autrement.

«Vas-tu me dire enfin ce qui se passe?

demanda Phaulkon,

comme ils s'arrêtaient tous deux haletants.

- Puissant Seigneur, tout le monde vous recherche. Nous

devons rejoindre mon bateau qui est amarré tout près d'ici.

»

Trop fatigués pour reprendre leur course, ils avancèrent d'un

pas plus calme en direction du vilage qu'ils apercevaient

devant eux. A l'entrée, un autre chemin, plus petit,

conduisait directement au fleuve. Comme ils approchaient

de cette intersection, ils virent un groupe d'hommes, une

douzaine environ, sortir du vilage armés de longs bâtons.

Anek qui marchait devant fut le premier à les apercevoir. Il

fit un pas en arrière et saisit Phaulkon par le bras.

« Puissant Seigneur, pardonnez-moi. Ces

hommes là-bas

sont venus pour vous arrêter. Il nous faut atteindre ce

chemin avant eux, mais si nous nous mettons à courir

maintenant, ils vont nous soupçonner. Dès que nous

arriverons au croisement, prenez à droite et courez jusqu'au

fleuve. »

Les hommes les avaient déjà aperçus. Anek leur fit signe de

la main.

«Ne vous inquiétez pas, cria-t-il, je le tiens... Il n'a pas fait de difficulté... Il dit que c'est une erreur et qu'il va

s'expliquer.»

Les hommes virent qu'il agrippait fermement Phaulkon par le

bras mais ils accélérèrent néanmoins le pas et atteignirent le

croisement avant eux.

« Il va nous faloir couper à travers champs, murmura Anek.

Alons-y! Maintenant!»

Ils obliquèrent brusquement sur leur droite, traversèrent des

buissons et filèrent vers le fleuve.

Surpris, les hommes mirent un certain temps avant de

s'élancer à leur poursuite. L'un d 'eux, plus jeune et plus

rapide, prit vite de l'avance sur le groupe, talonnant les

fugitifs. Avec son pied encore douloureux, Phaulkon ne

parvenait pas à tenir la distance alors que le quai était

maintenant en vue.

«À l'aide!» cria Anek, espérant que l'équipage du bateau

était à son poste.

Il vit surgir une tête coiffée de rouge, puis une autre. Dans

un dernier élan, Phaulkon tenta d'atteindre la barque mais le

jeune vilageois l'avait déjà rattrapé. Un pan de sa robe lui

resta dans la main au moment où il plongea dans l'eau pour

se débarrasser de lui. Des hommes de Sorasak sautèrent

sur le quai et interceptèrent le jeune garçon qui se défendait

comme un diable.

Aidé par Anek, Phaulkon sortit de l'eau et grimpa sur le

pont du bateau où il s'affala, pantelant. Sur le quai, les douze vilageois en colère tentaient d'atteindre la barque.

Anek se rua vers le capitaine.

«Vite cria-t-il, nous avons celui que votre maître cherche.

- Je sais, mais j'ai encore deux hommes à terre.»

Voyant que les vilageois alaient parvenir à leurs

fins, il se décida. «A vos rames! » hurla-t-il.

Le bateau s'écarta du quai et les hommes de Sorasak

repoussèrent les assailants dont certains tombèrent à l'eau.

Ils coupèrent la gorge de ceux qui

avaient réussi à s'infiltrer

sur le pont et jetèrent leurs corps par-dessus bord. Au loin,

ils virent les vilageois se venger sur leurs deux compagnons

restés à terre.

Anek s'accroupit devant son maître pour masser son pied

douloureux tandis que le quai s'éloignait à toute vitesse.

Phaulkon se tourna vers lui.

«A qui appartient ce bateau? demanda-t-

il.

- Puissant Seigneur, à Luang Sorasak.»

Les yeux de Phaulkon s'élargirent. «Es-tu devenu fou?

- Puissant Seigneur. Il est dans votre maison. Seul avec

dame Sunida. »

Le sang se retira du visage de Phaulkon.

Dès son retour au fort, le général Desfarges avait convoqué

un conseil de guerre. Après l'attaque du lieutenant Saint-

Cricq, sans aucune provocation du côté français, l'opinion

quasi unanime fut de rester au fort et de donner aux Siamois

une bonne leçon. Tous étaient indignés de la manière dont le

général avait été traité à Louvo. Les officiers estimaient qu'il serait suicidaire de couper l'armée des défenses de

Bangkok et que c'était précisément à cela que Petraja

voulait en venir. Avec un peu de chance Du Bruant, à Song-

khla, saurait lire entre les lignes le message que le général lui avait envoyé et conclurait qu'il devait rester sur place au lieu de courir au-devant d'une embuscade sur la route de

Louvo. Restait le problème des otages.

A midi, une lettre des fils du général leur parvint, disant que

si Phaulkon ne se montrait pas le jour suivant, ils le

paieraient de leur vie. On supposa que la lettre, qui ne

donnait aucune information sur leur état de santé, avait été

dictée par Petraja.

Le général répondit en termes héroïques qu'il n'avait pas

d'autre choix que de sacrifier deux vies pour sauver celes

de cinq cents autres hommes. Non qu'il fût insensible au sort

de ses enfants pour lesquels il aurait volontiers donné son

existence en échange de la leur, mais il ne pouvait failir à

son devoir vis-à-vis de la France et espérait que ses fils

penseraient de même, considérant comme un grand honneur

d'avoir à souffrir pour la cause de Dieu et du roi. En tout

cas, ils pouvaient être assurés que leur mort ne resterait pas

impunie et que leur sang ne serait pas versé sans que leurs

bourreaux n'aient à payer un prix élevé. Quand le roi Louis

apprendrait que les deux fils d'un maréchal de France

avaient été retenus en otages et exécu-

tés, sa vengeance ne

connaîtrait pas de limites et sa réaction serait aussi rapide

qu'implacable.

Avec l'accord de ses officiers, le général prépara ses

troupes à un long siège et, peu après, le premier coup de

canon fut tiré, créant une brèche fumante sur la rive opposée

du fleuve.

Les Siamois usèrent de toutes leurs

ressources pour

empêcher les Français de tirer à nouveau. Ils envoyèrent

d'abord un message disant qu'ils détenaient l'évêque Laneau

et que celui-ci risquait d'être blessé. Puis ils menacèrent à

nouveau le général d'exécuter ses deux fils à Louvo.

Desfarges refusa de se laisser intimider et les trois cent

cinquante hommes et officiers qui occupaient le fort, soudés

par le danger, se dirent prêts à défendre la place jusqu'au

dernier et à mourir bravement pour le roi et pour la France.

Pourvus de nourriture et de munitions en abondance, ils

compensaient le nombre insuffisant de leurs effectifs par une

maîtrise consommée des techniques de siège.

Les Siamois les assaillirent cependant en force et

cherchèrent vainement à percer leurs

défenses. Ils finirent

par recourir à des attaques de nuit, tenant les Français en

alerte en lançant des projectiles enflammés sur leur

campement aux toits de chaume.

C'était la seule chose que les Français redoutaient.

Thomas Ivatt était parti pour Louvo juste à temps. Un jour

de plus, et il n'aurait plus été en mesure de remonter le

fleuve. Avec tous ces barrages, un farang escorté de douze

hommes n'aurait pas manqué d'être arrêté, même avec un

chapeau conique et des chaussons de mandarin de première

classe. Par précaution, Nelie et Mark s'étaient déguisés -

Nelie en femme musulmane, un voile lui couvrant le visage,

et Mark en jésuite après avoir emprunté une robe au

chapelain du fort.

Ivatt avait réussi à persuader Verdesal que tous deux

seraient une charge au fort si la guerre éclatait, comme il y

avait tout lieu de le croire. Les Français auraient bien

d'autres choses à faire que de les protéger. D'ailleurs, au cas

où le siège se prolongerait, deux bouches de moins à nourrir

représentaient un élément appréciable, même avec

d'abondantes provisions. Verdesal avait

fini par se laisser

convaincre après que l'Anglais eut promis d'aler voir

Desfarges - si celui-ci était toujours à Louvo - et de

l'informer du sort tragique réservé à Saint-Cricq et à ses

hommes.

Compte tenu des circonstances, Ivatt dut offrir le triple du

prix normal pour louer une barque de vingt rameurs afin de

gagner Louvo. Encore n'obtint-il satisfaction qu'à la vue de

son chapeau conique qui inspirait toujours le respect dans

ce pays fortement hiérarchisé.

Après avoir navigué près de vingt heures sur le fleuve et

changé plusieurs fois de rameurs, ils arrivaient enfin en vue

de Louvo lorsqu'ils furent arrêtés à un poste de contrôle.

Ivatt en remarqua deux autres sur la rive d'en face et se

demanda si ces barrages visaient Phaulkon. Il était inquiet

pour la sécurité de son ami et avait hâte de le voir, certain

qu'il n'avait pas quitté son roi bien-aimé. S'il se trouvait

encore à Louvo, les autorités ne devaient pas l'ignorer.

Heureusement, Nelie et Mark dormaient profondément

dans la cale et le contrôle fut superficiel, en partie grâce au

sauf-conduit que Phaulkon lui avait fait

attribuer par le roi

afin de faciliter ses déplacements. Us purent donc repartir

assez vite.

Au moment où ils s'approchaient de l'embarcadère privé de

Phaulkon, le soleil se leva derrière les palmiers qui ourlaient

la rive et, dans cette lumière matinale, Ivatt crut distinguer

des corps étendus sur le quai de bois. Les gardes de

Phaulkon ? Endormis?

Il demanda aux rameurs de ralentir leur cadence et se

dirigea vers la proue pour observer la rive de plus près.

Mark dormait toujours, la tête sur les genoux de sa mère et

Nelie était adossée contre la paroi, son châle roulé en boule

sous sa tête toujours voilée.

La barque glissa sur l'eau presque jusqu'au quai sans que les

hommes endormis notent sa présence. L'un d'eux se

redressa enfin et regarda l'embarcation approcher. Pensant

qu'il s'agissait des gardes de Phaulkon, Ivatt lança d'une

voix forte: «Où est ton maître ? »

Un officier s'avança en se frottant les yeux. «Qui êtes-vous?

demanda-t-il en réajustant son panung.

- Un ami de ton maître. Il m'attend.

- Il n'est pas ici, déclara le Siamois en

jetant un coup d'oeil

prudent au chapeau conique d'Ivatt.

- Alors, dis-moi où il est», insista Ivatt.

Les soupçons de l'officier s'accrurent quand il vit à l'arrière

de la barque les Indiens à la peau sombre à moitié

endormis.

« Mon maître n'a pas d'amis farangs. Qui êtes-vous?

- Dis-moi plutôt qui est ton maître?» tonna Ivatt qui

commençait à perdre patience.

L'homme le regardait, hésitant, mais quand Ivatt sauta sur le

quai, il se dressa devant lui.

«Je n'ai pas le droit de vous laisser débarquer tant que je ne

sais pas qui vous envoie. »

A l'arrière de la barque, les Indiens s'étaient réveilés et se

levaient les uns après les autres. « Préparez-vous ! leur cria

Ivatt en siamois. Nous pourrions avoir

des ennuis. »

Puis il se tourna à nouveau vers le garde. «Je suis le

gouverneur de Mergui. Dis-moi où est le seigneur Phaulkon

? »

En guise de réponse, l'officier tira son épée et appela ses

hommes qui se mirent péniblement debout, encore

engourdis de sommeil. Pendant ce temps, les Indiens

sautèrent à terre tandis qu'Ivatt se précipitait dans le bateau

pour s'emparer de son fusil. Quand il revint, il vit le géant

tamoul de Madras, le meileur de ses combattants, lever

deux des hommes de Sorasak en l'air et leur fracasser le

crâne l'un contre l'autre. Il y eut un bruit terrible d'os brisés et ils tombèrent à terre au moment où Ivatt tuait l'officier

d'une décharge dans le cou. Les autres gardes échangèrent

des regards incertains. Ils n'étaient pas habitués aux armes à

feu, ni à ces diables de géants à la peau sombre. Les Indiens

ne leur laissèrent pas le temps de se reprendre et se ruèrent

sur eux, armés de leurs kriss meurtriers, tandis que les deux

métis de Goa, les frères Perez, chargeaient la tête en avant,

comme des taureaux furieux.

Bientôt, la moitié des hommes de Sorasak gisaient à terre.

Les autres s'enfuirent en courant, mais les Indiens les

rattrapèrent et leur passèrent leur lame à travers le corps. En

quelques minutes, neuf des gardes de Sorasak et un seul

Indien étaient étendus sur le quai, morts ou agonisants.

Mark et Nelie avaient assisté au combat de la barque et

Nelie avait eu bien du mal à empêcher son fils de se joindre

à la bagarre. Comme la lutte touchait à

sa fin, les rameurs

siamois, peu désireux d'être mêlés à ces événements, les

obligèrent à mettre pied à terre.

Ivatt se précipita au bord du quai en les invectivant, mais

c'était trop tard. Le bateau s'éloigna, les abandonnant sans

espoir de retraite. Il ne leur restait plus qu'à tenter de gagner la maison de Phaulkon en espérant que tout se passerait

bien.

Le géant tamoul se campa devant eux, tenant par la peau du

cou un des hommes de Sorasak encore en vie qui agitait

désespérément les jambes dans le vide. Le géant le déposa

devant Ivatt. «Voulez-vous que je vous aide à l'interroger,

maître?» lui demanda-t-il dans le dialecte de Madras avec

lequel Ivatt avait eu le temps de se familiariser lors de son

séjour en Inde.

«Entendu», soupira-t-il.

De teles méthodes lui donnaient la nausée mais eles seules

donnaient des résultats, et il avait besoin de l'information. Il traduisit en siamois le discours menaçant que le Tamoul

adressait à son prisonnier: «Tu as deux oreiles, deux yeux,

deux mains, deux pieds et deux testicules. Les dieux ont été

généreux car tu pourrais faire avec un seul de chaque. C'est

ce qui t'arrivera si tu ne réponds pas à

mes questions. »

Le géant pointa son kriss près du testicule droit du garde qui

roulait des yeux terrorisés. «Qui est ton maître? demanda-t-

il.

- Lu-Luang Sorasak.

- Et où est le seigneur Vichaiyen ? »

Ivatt traduisit la question et le garde désigna le fleuve d'un

doigt tremblant.

«La barque de Luang Sorasak est partie à sa recherche.

- Est-il en fuite?

- Oui, Puissant Seigneur.

- Ton maître est-il parti aussi avec la barque ? »

Le garde hésita. S'il disait la vérité, son maître le

tuerait certainement. Il avait peut-être une chance d'y

échapper. «Oui, Puissant Seigneur.»

Ivatt avait remarqué l'hésitation de

l'homme et décida de

laisser les choses aler. Il dit au géant de tuer le garde

proprement, ce qu'il fit en lui brisant la nuque avant de jeter

son corps dans le fleuve où les cadavres de ses camarades

vinrent bientôt le rejoindre. Le quai était plein de sang et

parsemé de membres coupés. Nelie détourna les yeux, près

de défailir devant ce carnage. Il leur faudrait nettoyer la

place avant le retour de la barque de Sorasak s'ils trouvaient

quelque part des balais et des seaux d'eau.

Ivatt s'avança prudemment vers la maison avec quatre

Indiens tandis que les sept autres entourant Nelie et Mark

suivaient à quelque distance. Il réfléchit qu'avec Sorasak à

l'intérieur, Phaulkon pouvait s'être retranché dans son abri

secret sous la sale à manger où il gardait

des vêtements et

de la nourriture de réserve en prévision d'un long séjour.

Sachant qu'en dehors de lui seules une ou deux personnes

de confiance connaissaient l'existence de cette cachette, il

eut l'idée d'y mettre Nelie et Mark en sécurité pendant qu'il

irait tâter le terrain. Mark insisterait certainement pour

participer aux opérations, mais il avait laissé entendre

clairement au garçon, à Bangkok, que s'il voulait venir avec

lui à Louvo, il devait obéir à ses ordres.

Depuis l'embarcadère, le chemin traversait de superbes

jardins peuplés de bassins couverts de fleurs de lotus et de

haies sculptées, débouchant ensuite sur une cour intérieure

circulaire occupée par un majes-

tueux palmier-éventail. Les portes aux vantaux de teck qui

se dressaient devant eux se trouvaient sur l'arrière. L'entrée

principale était de l'autre côté, sur le devant, face aux

murailles massives du Palais royal.

Ivatt s'étonna de trouver les lieux déserts. Il les avait

toujours vus fourmilant de serviteurs et d'esclaves. Où était

passée l'imposante domesticité de Phaulkon? Il n'y avait

même pas un jardinier en vue.

Il continuait d'avancer prudemment en jetant des regards de

tous côtés. En pénétrant dans la cour arrière, il remarqua

qu'un des panneaux de la porte d'entrée était entrouvert,

comme si quelqu'un venait de passer par là. Il prêta l'oreile

mais n'entendit aucun bruit. Alors, pas à pas, il s'avança le

dos colé au mur et, d'un brusque coup de main, poussa la

porte qui s'ouvrit en grand.

Du fond de la maison où il se dissimulait, Sorasak avait

entendu au loin un coup de fusil qui semblait monter du

fleuve. Il avait laissé dix hommes de garde à l'embarcadère,

mais aucun ne possédait d'armes à feu. Qui avait bien pu

tirer? Sans doute quelque maudit farang. Il falait aler voir

ce qui se passait. D'un pas rapide, il gagna le quartier des

domestiques et pénétra dans la pièce où

il avait laissé

Sunida sous la surveilance de deux hommes. Il constata

avec surprise qu'ils lui avaient retiré son bâilon.

«Pourquoi avez-vous fait cela?

- Puissant Seigneur, ele étouffait. Votre Excelence nous a

dit de la garder en bonne santé.

- Remettez-lui son bâilon! rugit-il. Vous n'avez donc pas

entendu ces claquements qui venaient du

quai ? »

Les gardes le fixèrent sans comprendre. Sunida prit la

parole avant d'être à nouveau bâilonnée. « Moi, j'ai

entendu, dit-ele. Ce sont les farangs qui viennent me

délivrer. »

Sorasak fronça les sourcils d'un air menaçant, il avait une

furieuse envie de la frapper, mais il serait temps de le faire

sous les yeux de Vichaiyen. Il tourna sa rage vers ses

gardes.

«Je vous ordonne de rester en alerte sans relâche. Vous

m'avez bien compris?»

Ils étaient sans doute en train de bavarder tous les deux

quand on avait tiré.

«A partir de maintenant, vous feriez mieux d'ouvrir vos

oreiles ! »

Ils s'inclinèrent en tremblant. «À vos ordres, Puissant

Seigneur.

- Je vais jusqu'au fleuve. Si je ne suis pas de retour dans

quelques minutes, que l'un de vous vienne voir ce qui se

passe. »

Sorasak s'avança en silence, traversant la cour intérieure,

jusqu'à ce que son ouïe exercée perçoive des pas qui

s'approchaient. Un de ses hommes? Mieux valait être

prudent. Dissimulé derrière le grand palmier-éventail, il prêta

l'oreile. Les pas venaient dans sa direction et,

manifestement, il y avait plusieurs personnes. Rapidement,

toujours en silence, il se déplaça avec la légèreté d'un

athlète, malgré sa lourde stature, et se glissa derrière l'une

des portes dont il laissa le panneau

entrouvert.

Ses yeux s'écarquilèrent quand il aperçut un petit farang

coiffé d'un chapeau conique de mandarin, entouré de quatre

colosses à la peau sombre dont l'un était un véritable géant.

Sorasak n'avait jamais vu d'être aussi monumental, même

lorsqu'une troupe d'acrobates du nord de la Chine était

venue à Ayuthia en tournée. Ses veux s'élargirent encore

quand il distingua à quelque distance un second groupe de

gigantesques hommes sombres accompagnant une mem

et... non, c'était impossible! Vichaiyen! Qu'était-il donc

arrivé aux gardes qu'il avait laissés sur le quai ? Comment

avaient-ils pu les laisser passer?

Sorasak recula et regagna en courant la pièce où se trouvait

Sunida. Il avertit ses gardes de ne faire aucun bruit et vérifia le bâilon de la

jeune femme. Puis, toujours courant, il reprit

le corridor en sens inverse en soufflant toutes les chandeles

sur son pas-

sage. Il n'eut que le temps de se tapir derrière un paravent

du hal d'entrée quand le panneau de la porte s'ouvrit en

grand, dessinant une bande lumineuse sur le plancher de

teck.

Le petit farang entra prudemment en regardant tout autour

de lui. Puis, apparemment satisfait, il fit un geste aux

hommes restés derrière lui. La mem et Vichaiyen se

montrèrent les premiers, entourés d'une demi-douzaine de

ces gardes géants. Sorasak voyait maintenant très bien

Vichaiyen, mais il y avait en lui quelque chose de bizarre

qu'il ne parvenait pas à définir. Peut-ctre

avait-il cherché à

se déguiser?

Le petit farang se lança dans une longue conversation avec

la mem et Vichaiyen qui eut l'air de protester à un moment

donné. Mais qu'est-ce qui lui donnait cette expression

différente ?

Tassé derrière son paravent, Sorasak écoutait, furieux de ne

rien comprendre à ce qui se disait. Il vit

le Barcalon suivre le petit homme à contrecœur et traverser le hal en compagnie

de la mem et de deux gardes. Ils ouvrirent une porte à

l'autre extrémité du hal mais, cette fois, Sorasak ne put voir

ce qui se passait. Les gardes redoutables n'étaient qu'à deux

doigts de lui et il n'osait pas bouger. Tous les sens aux

aguets, il entendit des grattements, comme si l'on déplaçait

quelque chose, et crut même distinguer le bruit d'un verrou

que l'on tire. Puis les pas s'éloignèrent et bientôt le silence

retomba.

Il attendit longtemps avant de voir le petit farang

réapparaître - seul, maintenant. Avec trois de ses hommes, il

repartit par le corridor conduisant aux quartiers des

domestiques. Sorasak jura tout bas. Et s'ils découvraient

Sunida? Les gardes alaient-ils se tenir tranquiles comme il

le leur avait recommandé? Un long moment s'écoula et, à sa

grande surprise, il vit revenir les trois hommes portant des

balais et des seaux. Pour quoi faire ?

Après avoir rejoint le groupe qui attendait dans le hal, tous

prirent la direction du fleuve.

Sorasak attendit qu'ils aient disparu, puis il sortit

de son coin et se précipita vers la porte par où la mem et

Vichaiyen avaient disparu.

Lek, la petite esclave qui servait à la cuisine, n'en revenait

pas d'être encore en vie. Ele tremblait au souvenir de ce

que lui avait fait subir cet homme brutal et de sa fuite

miraculeuse. Ele courait aussi vite qu'ele le pouvait sur ses

petites jambes, sans même prendre la peine de rassembler

ses pauvres biens qui l'attendaient dans sa chambre. Sans

doute était-ele la dernière à quitter cette immense demeure

déserte, seule survivante des infortunés serviteurs qui avaient

choisi de rester. Ele les avait imités par loyauté pour son

maître, le grand Barcalon, ce farang que l'on disait si bon et

vers lequel ele, pauvre esclave, n'avait jamais osé lever les

yeux.

Lek n'arrivait toujours pas à comprendre comment ele avait

eu la chance d'être épargnée après avoir assisté au

massacre impitoyable des autres. Mais ele savait qu'on

avait voulu lui faire jouer le rôle d'une certaine Sunida dont

ele n'avait pourtant jamais entendu parler. Oh,

miséricordieux Bouddha, qu'est-ce que cela pouvait bien

vouloir dire ?

Toujours en courant, ele traversa la grande cour qui

précédait la maison et ouvrit la porte donnant sur la rue. Au

moment où ele sortait, une main la saisit et ele vit un

homme vêtu d'une tunique rouge avec un bonnet assorti,

entouré d'autres hommes portant la même tenue. Des

gardes du Palais! Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien lui vouloir?

En voyant sa terreur, l'homme lui sourit

gentiment.

«Ne crains rien, petite souris. Nous ne te voulons pas de

mal. Juste te poser quelques questions. Viens avec nous... »

Sorasak examina avec soin la pièce autour de lui. Ele était

étrangement vide et il semblait bien n'y avoir aucune autre

sortie que la porte qu'il venait de franchir. Pourtant, le petit farang était ressorti seul. Où pouvaient bien se cacher les

autres ?

Il fit le tour de la pièce en frappant sur les murs, à la

recherche de quelque issue cachée. Les fenêtres étaient trop

hautes et trop étroites pour qu'ils aient pu passer par là.

Perplexe, Sorasak se gratta la tête. La pièce semblait être

une sale à manger avec des petites tables un peu partout et

un buffet chargé de plateaux. Il vit un grand paravent birman

dans un angle et sur le sol, des tapis persans. Remarquant

que l'un d'eux ne se trouvait pas exactement dans le même

alignement que les autres, il se souvint avoir entendu une

sorte de remue-ménage. Soudain très excité, il se pencha,

souleva un coin de tapis puis, satisfait, le remit en place et se rendit vivement dans la pièce où se trouvait Sunida. D'une

main, il la souleva, toujours ligotée et bâillonnée, et la jeta

sur ses larges épaules en disant à ses gardes de le suivre

jusqu'à la sale à manger.

Là, écartant le tapis, il tira le verrou de la trappe.

Le colonel Virawan, principal aide de camp de Petraja,

avait appris de Lek, la petite esclave, tout ce qu'il voulait

savoir. Quand ele avait compris qu'ele ne risquait rien, ele

lui avait raconté en détail les récents événements. Après

l'avoir récompensée d'une pièce d'argent et d'une petite tape

dans le dos, il lui avait dit qu'ele pouvait aler où ele voulait.

Une fois Lek partie, Virawan fronça les sourcils. Le général

Petraja ne serait pas content d'apprendre que Sorasak

tentait d'interférer dans ses plans. Il était temps de remettre

les choses en place. Il avait maintenant sous ses ordres cent

hommes de la garde d'élite de Petraja et,

depuis qu'on avait

appris que Vichaiyen était à Louvo et non à Bangkok, des

sentineles discrètement postées autour de sa maison en

surveilaient tous les accès.

Jusqu'à l'arrivée soudaine de Lek, la chance n'avait guère

souri à Virawan. La maison semblait tout à fait

déserte. Aucune sentinele n'avait été postée à l'intérieur ni

sur l'embarcadère afin de ne pas alerter le Barcalon qui,

Virawan en était persuadé, enverrait sûrement quelqu'un en

éclaireur. Il falait lui laisser penser qu'on le croyait toujours à Bangkok. Mais à présent, grâce à Lek, il savait où il était.

Le colonel maudit à nouveau Sorasak et son intervention. Il

alait faloir poster des hommes sur le quai afin de guetter le

retour de la barque de Vichaiyen et l'intercepter avant que

cette brute de Sorasak ne vienne tout gâcher.

Accompagné de quatre-vingts gardes, il entra dans la cour

de la résidence par la grande porte et s'apprêta à déployer

ses hommes autour de la maison, dans les jardins et sur le

ponton. Soudain, il s'arrêta net en apercevant des gens en

train de balayer le quai, des hommes grands à la peau

sombre - certainement pas des Siamois.

Des Indiens, peut-

être? Que pouvaient-ils bien faire là? Ils levèrent les yeux

vers lui et Virawan aperçut alors à côté d'eux un farang de

petite taile qui le regardait également.

A sa vue, les Indiens abandonnèrent leurs balais et se

saisirent de leurs armes. Ils paraissaient féroces mais très

inférieurs en nombre. Virawan réfléchit. Ce farang pouvait

être un ami de Vichaiyen et il était préférable de l'interroger, plutôt que de le tuer.

Le colonel ordonna à ses soldats de ne pas bouger et

s'avança seul vers le farang qui devait parler siamois si l'on

en jugeait par sa robe de mandarin. En s'approchant, un

sourire aimable plaqué sur les lèvres, il constata que le

visage du farang ne lui était pas étranger. Où l'avait-il déjà

vu? Il s'arrêta à quelques pas de lui et le salua. «Il me

semble vous connaître, monsieur. »

Ivatt lui rendit son salut. «Colonel Virawan, n'est-ce pas ? »

Ce visage, ravagé par la petite vérole, n'était pas facile à

oublier. Le colonel s'efforça de dissimuler sa surprise.

« Vous ne me reconnaissez pas car je ne porte pas

mon chapeau, poursuivit Ivatt. Je suis le gouverneur de la

province de Mergui. »

Bien sûr... songea Virawan. Et le meileur ami de Vichaiyen,

si je ne me trompe.

«Excelence, c'est un honneur pour moi, dit-il en s'inclinant.

Puis-je vous demander ce que vous faites ici, si loin de chez

vous?»

Ivatt lui sourit. « La même chose que vous, Colonel. Je

cherche le Barcalon, mais je peux vous

dire qu'il n'est pas

ici. Il est parti pour Bangkok et doit se trouver maintenant

au fort.

- Excelence, permettez-moi d'en douter. Voyez-vous,

grâce aux soins de vos médecins jésuites, la santé du

Seigneur de la Vie s'est améliorée de manière inattendue, et

il a été horrifié d'apprendre que la guerre s'était déclenchée

contre un alié avec lequel il avait signé un traité d'amitié. Le général français exige la libération du seigneur Vichaiyen

avant toute négociation de paix. Vous voyez donc que nous

avons tous deux intérêt à trouver le Barcalon au plus vite. »

Ivatt garda ses soupçons pour lui. Au Siam, il était mal vu

de contredire directement son interlocuteur. II se contenta

donc de sourire sans répondre. Il n'alait pas tomber dans ce

piège.

«Je peux comprendre que vous éprouviez quelque doute,

Excelence, poursuivit le colonel, mais je pense pouvoir vous

convaincre. Vous avez sûrement remarqué que j'ai quatre-

vingts hommes avec moi. Je peux en faire venir beaucoup

d'autres. Si mes intentions à votre égard n'étaient pas

amicales, il me suffirait de donner l'ordre de... »

Il laissa la phrase en suspens. Une menace directe aurait été

impolie, ele aussi.

«En outre, Excelence, et pour vous prouver que nous

poursuivons le même but, je vous informe que Luang

Sorasak nous a déjà précédés dans cette maison. Nous

devons absolument trouver le Barcalon avant qu'il ne le

fasse lui-même, car le Seigneur de la Vie tient avant tout à

arrêter les hostilités.»

Le colonel jeta un coup d'œil sur le quai où des taches de

sang étaient encore visibles.

«Mais je constate, Excelence, que vous êtes déjà informé

de la présence ici du seigneur Sorasak. » Il eut l'air

impressionné. «Puis-je vous demander combien de ses

gardes ont été éliminés?

- Dix. Us nous ont attaqués les premiers

et ne nous ont pas

laissé le choix. Nous avons malheureusement perdu aussi un

homme. »

Le respect du colonel s'accrut encore et il jeta un coup d'œil

appréciateur à la solide escorte d'Ivatt.

«Avec votre accord, Excelence, nous alons les remplacer

par dix de nos gardes afin que la barque du Seigneur

Sorasak accoste ici sans méfiance quand

ele reviendra. De

loin, on ne s'apercevra pas du changement. »

Comme Ivatt ne semblait soulever aucune objection, le

colonel lança un ordre bref et dix hommes s'avancèrent.

Aussitôt, les Indiens braquèrent leurs armes.

«Tout va bien, leur dit Ivatt en tamoul. Ils viennent seulement

remplacer ceux que nous avons tués. »

Les gardes prirent tranquilement
position sur le quai et les

Indiens se détendirent. Puis le groupe
que le colonel avait

chargé de fouiler la maison revint faire
son rapport. Voyant

les Indiens s'agiter de nouveau, le
colonel expliqua vivement:

«J'ai envoyé ces hommes dans la maison
mais ils n'ont pas

trouvé trace du seigneur Sorasak. Il n'est
nule part.

Cependant, la présence de plusieurs

cadavres indique qu'il

est passé par là. Excelence, je vais maintenant me retirer.

Vous êtes libre, bien entendu, d'aler où bon vous semble

mais vous m'obligeriez en me disant où je pourrai vous

joindre afin que nous puissions échanger nos informations.

Vous comprendrez, j'en suis certain, que notre intérêt

commun est de coopérer.

- Je compte rester pour l'instant dans cette maison,

Colonel», répondit Ivatt.

Virawan s'inclina et s'éloigna avec sa troupe.

Le capitaine était de plus en plus inquiet. Il avait ordre de

ramener le farang en vie mais, peu après avoir quitté Bahn

Mae Sing, un transporteur de riz qui l'avait croisé lui avait

appris que deux autres barrages de contrôle avaient été

dressés sur le fleuve par des hommes en armes.

Il décida d'accoster au premier vilage et d'envoyer un de

ses hommes à terre pour s'y procurer une nouvele robe de

moine, un rasoir, un crayon de maquilage et diverses

pommades. Dans l'état où il se trouvait, le farang éveilerait

sûrement des soupçons. Le haut de sa robe safran avait été

arraché, sa barbe avait repoussé et son

visage était meurtri.

Anek rasa la tête et la barbe de son maître, dissimula les

cernes autour de ses yeux et soigna son visage. En peu de

temps, il fut ainsi transformé en un moine présentable,

capable de jouer le dernier acte du rôle qu'il s'était inventé.

Anek, quant à lui, gardait un œil attentif sur la précieuse

bourse de son maître dissimulée dans l'ourlet de sa robe.

Au premier barrage et malgré les protestations du capitaine

qui tenta vainement d'invoquer le rang élevé de son maître

Sorasak, un officier particulièrement pointileux exigea

d'interroger lui-même Phaulkon. Grâce à la connaissance

que ce dernier avait du dharma et de la vie dans les temples,

il réussit à le convaincre qu'il était bien le fils d'un moine

siamois débauché qui avait fauté avec la

file d'un

missionnaire farang dans le nord.

Au second barrage, l'histoire du moine eurasien fut débitée

avec plus d'assurance et l'arrêt dura moins longtemps. Mais

le troisième poste, à l'entrée de Louvo, était celui où la

barque avait été retenue à l'aler pour la nuit. Si le même

officier était de service, il pourrait avoir des soupçons. Le

capitaine jugea donc préfé-rable de ne pas s'y arrêter.

Après tout, la barque de son maître était la plus rapide de

tout le pays et, s'ils accéléraient l'alure, aucun bateau ne

pourrait la rattraper. Une fois dans les eaux encombrées de

la vile, ele se perdrait parmi les autres embarcations.

Il dit à Phaulkon d'aler à l'arrière et de se dissimuler de son

mieux puis, en vue du barrage, ralentit le

train. Trois

embarcations attendaient devant lui le passage et l'attente

s'annonçait longue car la fouile des gardes était minutieuse.

Ce fut enfin au tour de la barque de Sorasak de se

présenter. Ele avança doucement jusqu'au quai et, juste au

moment où le soldat de garde alait monter à bord, le

capitaine abaissa le bras, et le bateau s'élança si

brusquement en avant que le soldat perdit l'équilibre et

tomba à l'eau. Un second clapotis se fit entendre presque

aussitôt, plus discret que le premier, mais les quarante

rameurs, trop occupés à accélérer la cadence, ne

remarquèrent rien. Seul Anek constata que son maître avait

disparu. Les cris des poursuivants se firent de plus en plus

lointains au fur et à mesure que

l'équipage de Sorasak

augmentait la distance qui les séparait.

Entraîné depuis sa jeunesse en Grèce à nager sous l'eau sur

de longs parcours, Phaulkon resta plusieurs minutes invisible

à une centaine de pieds du barrage, dissimulé dans les

herbes aquatiques et ne faisant surface que pour respirer. Il

entendit de grands cris et, profitant de l'agitation, escalada la berge pour prendre des petits sentiers peu

fréquentés. Il

n'était pas très loin de chez lui et le coin lui était familier, aussi avança-t-il d'un bon pas tandis que sa robe mouilée

séchait rapidement dans l 'air tiède du soir. Il songeait à

Sunida. Ele lui manquait telement! Que le Dieu Tout-

Puissant la protège !

Après quelques recherches, il repéra le rocher fermant

l'entrée du tunnel secret. S'étant assuré que personne n'était

en vue, il réussit à le déplacer mais, une fois à l'intérieur, il lui fut impossible de le remettre en place. Après de longs et

pénibles efforts, il put néanmoins le faire glisser de quelques

centimètres afin de

masquer partielement l'ouverture, espérant qu'avec la nuit

tombante ele passerait inaperçue. C'était un risque à courir.

Il rampa dans le tunnel en se demandant s'il aurait la force

de repousser le panneau de la trappe au

cas où le verrou

serait mis. Jusqu'ici, il y avait toujours eu quelqu'un de l'autre côté. S'il n'y parvenait pas, il ne lui resterait plus qu'à

parcourir le tunnel à reculons et à tenter de repousser le

bloc de pierre avec ses pieds pour agrandir le passage.

Toute la fatigue des derniers jours tomba soudain sur lui,

aggravée par un fort sentiment de claustrophobie. Il s'arrêta

un instant, ruisselant de sueur, puis reprit

sa progression en

priant Dieu de lui donner des forces.

Sorasak leva la trappe aussi doucement qu'il le put, sauta

sur les marches et se redressa au milieu de la pièce, le corps

tendu prêt à l'attaque. Les deux gardes Eurasiens qui se

trouvaient à l'intérieur furent saisis de surprise. D'un violent coup de coude, Sorasak brisa le nez de l'un et frappa

durement l'autre à l'aine avant de lui fracasser la mâchoire.

Le garde s'écroula sur le sol, inanimé.

Les hommes de Sorasak s'avancèrent vivement et

descendirent les marches. Celui qui portait Sunida la jeta

sans ménagement à terre. Mais l'un des deux Eurasiens

n'avait pas perdu conscience malgré son visage en sang. Il

s'élança sur lui et le frappa rudement sur sa pomme d'Adam.

Au grand émoi de sa mère, Mark s'était joint à la bagarre et

tentait d'agripper Sorasak par-derrière, mais ses attaques

parais saient sans effet sur le puissant cou de taureau di

lutteur. Sans se retourner, le «Tigre» lança son brai derrière

lui et, d'un coup vicieux, envoya valser le jeune Anglais au

milieu de la pièce. Nelie se précipit a à son secours mais

l'autre garde de Sorasak l'écarta brutalement avant

d'immobiliser le jeune homme.

Sorasak se retourna alors pour observer la scèn

La mem sanglotait hvstériquement et le garçon - trop jeune

pour être Vichaiyen, constata-t-il avec regret -se débattait

furieusement.

Ses lèvres se retroussèrent en une grimace de satisfaction. Il

disposait à présent de deux femmes et d'un garçon pour se

distraire. De bonnes heures de plaisir en perspective. Il

ordonna aux gardes de ligoter Mark et, comme il continuait

à se débattre, l'un d'eux le frappa rudement et l'étendit

inconscient sur le sol. Nelie se mit à hurler, mais Sorasak la

gifla si violemment que ses cris s'étranglèrent dans sa gorge.

Puis les gardes détachèrent Sunida et lui ôtèrent son bâilon.

Dès qu'ele fut libre, ele se précipita sur Nelie et la serra

dans ses bras comme une sœur. Nelie

parvint à esquisser

un sourire à travers ses larmes.

De plus en plus content de lui, Sorasak observait les deux

femmes avec délectation. Les perspectives étaient bien

meileures qu'il ne l'avait pensé. Après avoir jeté un regard

méprisant au garçon encore à demi évanoui, il expliqua à

Sunida ce qu'il attendait d'ele. Si ele ne lui obéissait pas, le jeune farang serait tué. Paralysée par la peur, Sunida ne

savait comment expliquer à la mem ce que cette brute lui

avait ordonné. Comment lui dire que ce monstre n'hésiterait

pas à tuer son fils si ele refusait de se plier à ses désirs?

Comment lui faire comprendre que son peuple n'avait rien

de commun avec ce débauché, ce sauvage, ce pervers, qui

était pourtant le fils du Seigneur de la Vie, un être si dépravé que son père refusait de le reconnaître?

Plongée dans ses pensées, Maria parcourut à pied la faible

distance qui séparait le Palais de la maison de Phaulkon. Le

plan de Petraja était décidément excelent et il alait enfin lui

donner l'occasion de se venger de son traître de mari, un

mari qui l'avait doublement trompée. En approchant de la

maison, ele vit traîner discrètement dans les parages

quelques hommes du colonel Virawan,

mais, comme

convenu, aucun ne fit mine de
s'intéresser à ele. Les

panneaux de bois de la porte s'ouvrirent
en grinçant,

donnant accès à la demeure déserte.

Le silence et la pénombre créaient une
atmosphère étrange,

inquiétante. Mais Maria connaissait bien
les lieux car ele y

était venue fréquemment au début de leur
mariage. Ele se

dirigea d'abord vers les pièces de réception à la recherche

d'un indice révélant la présence de Phaulkon.

Quand ele pénétra dans la sale à manger sans avoir encore

rien trouvé, il lui sembla entendre un cri lointain venant de

quelque part au-dessous. Étonnée, ele regarda autour

d'ele, sachant qu'il n'y avait pas d'autre issue. Constant

était-il là, quelque part? Ele se souvint

alors l'avoir entendu

parler autrefois d'une cachette qu'il voulait construire.

Remarquant soudain le tapis déplacé au milieu de la pièce,

ele se pencha pour le soulever et découvrit la trappe. Le

cœur battant, ele frappa trois coups secs contre le panneau

de bois.

Assise sur le lit, les yeux écarquilés par la terreur, Nelie

sentit sa panique grandir encore en voyant l'expression

angoissée de Sunida. Du coin de l'œil, ele constata que

Sorasak dénouait son panung, exhibant son sexe boursouflé.

Ele poussa un grand cri.

À cet instant précis, des coups répétés retentirent sur la

trappe. Sorasak murmura un ordre à ses gardes qui lièrent

et bâilonnèrent les deux femmes. Puis il se plaça dans

l'ombre à côté des marches et fit signe à ses hommes de

tirer le verrou intérieur. Si cela pouvait être Vichaiyen, son

plaisir serait complet.

Le panneau s'ouvrit avec un léger craquement. Sorasak et

les deux gardes restèrent immobiles tandis que le nouvel

arrivant semblait hésiter et ne se montrait pas. Après un

silence, une voix appela : « Constant ? » Nouveau silence. «

Êtes-vous là? »

C'était une voix de femme et ele parlait une langue farang.

D'un mouvement brusque, Sorasak bondit pour l'attraper.

Ele failit lui échapper mais, d'une main ferme, il la saisit par une chevile et l'attira brutalement à lui. Ele tomba la tête la

première par l'ouverture de la trappe et il l'attrapa au vol

pour amortir le choc avant de la déposer, pantelante, à ses

pieds. L'un des gardes referma la trappe et remit le verrou.

Les yeux de Sorasak s'alumèrent. La femme de Vichaiyen !

Quele fête ! Eles étaient toutes là maintenant. Il les examina

l'une après l'autre en se demandant par laquele il alait

commencer. Le garçon le regardait d'un air féroce, un air

que Sorasak avait déjà vu sur le visage de Vichaiyen. Il

devait être le fils d'un de ses frères, car

la ressemblance était étonnante. Qui que ce soit, il alait assister à un fameux

spectacle !

Il se tourna vers Sunida : « Laquele d'entre vous se propose

la première à mon plaisir ? »

Il donna un coup de pied dans les côtes de Maria en lui

ordonnant de traduire ses paroles à l'intention de la mem.

Maria leva vers Sorasak des yeux stupéfaits.

«Mais, mon Seigneur, avez-vous oublié que nous sommes

aliés? C'est votre père qui m'envoie vers vous... »

Il se mit à rire. « Eh bien, voilà qui est décidé. Toi la

première. »

Sur son ordre, les gardes retirèrent Nelie et Sunida du lit et

leur ôtèrent leur bâilon. Il jeta alors brutalement Maria sur la couche et se dressa, nu, devant ele. Ele le regardait avec

des yeux terrifiés, comme un animal pris au piège.

Hors d'ele, Sunida s'écria: «Je vous en prie, mon Seigneur !

Prenez-moi à sa place ! Ele attend un enfant et ne saura

vous donner du plaisir. Je ferai tout ce que vous me

demanderez. »

Les supplications de Sunida ne faisaient qu'augmenter la

satisfaction de Sorasak. Il la laissa gémir ainsi quelques

instants, puis ordonna à ses hommes de la faire taire pour

pouvoir se concentrer sur Maria.

Comme cele-ci se débattait, il la frappa durement au visage

puis, voyant qu'ele résistait encore, il lui planta un coude

dans l'estomac pour lui couper le souffle. Ele se tut enfin,

anéantie. Alors, sous les yeux horrifiés des autres, il la

pénétra en force, poussant sauvagement comme s'il avait

voulu la partager en deux. Ele le fixait, le visage déformé

par la peur et par la douleur. Sunida voulut intervenir à

nouveau mais, d'un geste, il ordonna qu'on lui remette son

bâilon.

Quand enfin, il se sentit satisfait, Sorasak se retira de Maria

et, au même instant, ele poussa un cri perçant. Les eaux

mêlées de sang ruisselaient entre ses jambes.

«Aidez-moi! Mon enfant... mon enfant!»

Ele poussa un long gémissement.

Thomas Ivatt était préoccupé. Qu'était devenu le bateau de

Sorasak sur lequel se trouvait Phaulkon ? Il n'était pas dupe

des déclarations du colonel Virawan, mais celui-ci avait au

moins tenu parole sur un point : il n'était pas revenu le

déranger. Et ses hommes étaient toujours sur le quai,

attendant eux aussi l'arrivée de la barque. Ivatt décida d'aler

voir si Nelie et Mark avaient besoin de quelque chose et se

fit accompagner du géant tamoul, un homme d'une force

exceptionnele et, de plus, d'une loyauté à toute épreuve.

Comme ils s'avançaient vers la maison, leurs silhouettes

disparates évoquaient plutôt David et Goliath.

Ils pénétrèrent dans le hal et se

dirigèrent aussitôt vers la

sale à manger. Le tapis avait été dérangé. Qui pouvait être

venu ? Phaulkon était-il de retour à son insu? Mais alors,

comment était-il entré dans la maison sans se faire voir ?

De plus en plus inquiet, Ivatt fit signe au Tamoul de ne pas

faire de bruit et tenta de soulever la trappe. Ele résista. Un

frisson le traversa, car il avait recommandé à ses hommes

de ne pas mettre le verrou.

Le Tamoul s'avança et introduisit son kriss dans la fente,

enlevant un morceau de bois par où il pouvait passer un

doigt. À ce moment, un cri perçant retentit de l'autre côté.

Le visage du géant se contracta de fureur. Il saisit le

panneau et le secoua violemment jusqu'à ce qu'il lui reste

entre les mains, le verrou toujours en place.

Deux gardes de Sorasak accoururent mais, aussitôt, des

mains géantes les prirent par le cou pour les tirer au-dehors

en frappant leurs têtes l'une contre l'autre. Le Tamoul leur

tordit ensuite le cou. Une seconde plus tard, il sautait dans le trou les pieds en avant, immédiatement suivi par Ivatt. Un

homme nu se retourna vers eux avec fureur. D'un coup

d'œil, le Tamoul vit une femme étendue sur le lit, nue

également et gémissant. Il se rua sur Sorasak, enserrant son

cou puissant d'une poigne de fer. Le Siamois se débattit

mais, pour la première fois de sa vie, il se trouvait confronté

à plus fort que lui. Lentement, inexorablement, la prise du

Tamoul se refermait autour de son cou jusqu'à ce que les

veines de son front semblent sur le point d'éclater.

Ivatt s'était précipité pour détacher

Mark, Nelie et Sunida.

Le garçon se jeta aussitôt sur Sorasak, lui martelant le

visage de ses poings, tandis que le Tamoul le maintenait,

jusqu'à le rendre méconnaissable.

Entre-temps, Nelie et Sunida s'affairaient autour de Maria

et Ivatt plaça un paravent devant le lit pour l'isoler de la vue des autres. Ele saignait beaucoup et sanglotait

hystériquement. «Je vous en prie... sauvez mon enfant ! »

Sunida vit pointer la tête du bébé et ele la tira délicatement

à ele en recommandant à Maria de pousser. Rassemblant

ses dernières forces, ele obéit.

Penchée sur ele, Nelie tentait de la réconforter. Dans un

grand cri, Maria expulsa le bébé et Nelie tourna la tête pour

le regarder. L'expression désolée de Sunida lui confirma ce

qu'ele avait cru voir. L'enfant était mort-né. Les deux

femmes échangèrent un regard de pitié. Prenant l'enfant

dans ses bras, Sunida s'efforça en vain d'éveiler en lui un

souffle de vie.

Ivatt, appelé par Nelie, s était approché et regardait les

deux femmes couper le cordon ombilical. Maria gisait sur le

lit les yeux fermés, immobile et épuisée par ces terribles

épreuves, inconsciente du sort de son enfant. Sunida

enveloppa le minuscule corps dans son écharpe, ele alait le

déposer à côté de sa mère quand Ivatt intervint.

«Il serait préférable qu'ele ne le voie pas. Je vais aler

l'enterrer dehors.»

Sunida hocha la tête, ignorant tout des coutumes farangs.

Pendant l'absence d'Ivatt, les deux femmes s'occupèrent de

Maria de leur mieux, épongeant son visage avec un linge

humide et lavant son sang. Puis eles prirent ses mains dans

les leurs et restèrent longtemps ainsi, leurs doigts enlacés,

réalisant que toutes trois avaient donné un enfant à

Phaulkon.

Quand Maria ouvrit enfin les yeux, ele vit Sunida penchée

sur ele. Ele lui jeta un regard douloureux. «J'ai perdu mon

bébé, n'est-ce pas?»

D'une voix étranglée, Sunida répondit: «Oui, Honorable

Dame. Ele a été enterrée selon vos coutumes.

- Elle ? » Les yeux de Maria se remplirent de larmes. Après

un long silence, ele murmura : « Pardonnez-moi. Je vous

avais mal jugée.

- Il n'y a rien à pardonner, Honorable Dame. Mais il faut de

ce pas chercher un médecin. Permettez-moi de m acquitter

de cette tâche.»

Maria la retint de la main. «Trop tard, souffla-t-ele d'une

voix rauque. Je vais mourir, je le sais. »

Ele leva les yeux vers Sunida. «J'ai perdu mon enfant mais il

ne faut pas que vous perdiez le vôtre. Votre file se trouve à

mon orphelinat d Ayuthia. Alez la chercher... »

Parler 1 épuisait et ele s'arrêta, cherchant son souffle.

«Mon mari court un grave danger. Je l'ai trahi. J'étais venue

ici pour lui dire d'aler voir le Seigneur de la Vie dans sa

chambre. Mais... c'est Petraja qui l'attend dans le lit du roi.

»

Sunida ouvrit de grands yeux. Dans le lit du roi? Quel

sacrilège...

«Mais où est le Seigneur de la Vie? demanda-t-ele

anxieusement.

- On l'a instalé aileurs. Je ne sais où. J'ai entendu dire que

sa santé s'était bien améliorée.»

Sunida lui fit un sourire. «Vous voyez, Honorable Dame, le

Seigneur Bouddha veile sur nous. Vous serez sauvée

également. Je vais aler chercher un médecin. »

Maria secoua la tête. «Ce n'est pas un médecin que je veux,

c'est un prêtre.»

Ivatt proposa d'aler jusqu'au séminaire des jésuites, mais

Sunida l'en empêcha.

« Seigneur Thomas, il est préférable que je m'y rende moi-

même. En tant que farang, vous risquez d'être arrêté.

D'ailleurs, je dois voir le Seigneur de la Vie, moi aussi.»

Ivatt admit à contrecœur qu'ele avait raison. Avant de

partir, Sunida s'adressa à Maria : « Honorable Dame, je

vous prie d'expliquer à la mem tout ce que vous m'avez dit.

Je ne parle pas sa langue. »

Maria acquiesça et tourna la tête vers Nelie au moment où

Sunida sortait. «J'ai trahi Constant. Empêchez-le d'aler au

Palais. C'est un piège. Petraja a pris la place du roi dans sa

chambre. » Ele se mit à pleurer. «J'ai trahi mon mari...»

Nelie lui prit la main. «J'ai voulu le trahir, moi aussi. J'ai

même songé à le tuer.

- Mais votre fils ? balbutia Maria à travers ses larmes.

Pourquoi Constant ne m'en a-t-il jamais parlé?

- Parce qu'il ignorait son existence, je vous le jure. Constant

est un homme honnête. »

Le visage de Maria se crispa de douleur. «Je dois me

confesser. J'ai voulu perdre mon mari et c'est un péché

mortel. »

Des coups s'élevèrent soudain dans la pièce, comme

frappés contre l'une des parois de la cachette. Tous se

figèrent et Ivatt se leva pour voir de quoi il s'agissait. Après avoir prêté l'oreile, il comprit qu'ils venaient d'un panneau

derrière une tapisserie dissimulant l'entrée du tunnel. Il la

souleva et tira vigoureusement sur le

panneau qui céda tout

à coup, livrant passage à Phaulkon.

Le visage rouge, ruisselant de sueur, il rampa dans la pièce

et regarda autour de lui. Sorasak gisait en tas dans un coin,

un gigantesque Indien à côté de lui. Mark était accroupi à

deux pas de là, les poings en sang. Quant à Nelie, ele

s'occupait de Maria qui, pâle et tremblante, gisait sur le lit

les yeux fermés.

Il se traîna jusqu'à ele, les jambes encore raides d'avoir

rampé dans le tunnel, et s'agenouila à son côté en lui

prenant la main.

«Que s'est-il passé?» demanda-t-il à Nelie.

Au son de sa voix, Maria ouvrit les yeux. Ce fut ele qui lui

répondit. «Pardonne-moi, Constant», mur-mura-t-ele dans

un souffle.

Ele mourut en lui tenant la main.

43

Prosternée au pied de la couche royale, Sunida attendait

que le Seigneur de la Vie daigne s'adresser à ele. Son cœur

battait furieusement, comme chaque fois qu'ele se trouvait

en présence du roi, la seule personne qui pouvait encore

sauver son bien-aimé Phaulkon. Ele

n'avait pu trouver de

prêtre, tous ayant été emprisonnés sur les ordres de Petraja.

Quant à envoyer un médecin, il ne falait pas y penser car il

aurait falu alors dévoiler l'endroit de la cachette, ce qui les

aurait tous exposés au danger.

Ele sentait que la situation avait évolué. Vichai, chef des

gardes du Palais, un vieil ami qui l'avait aidée à y entrer, lui avait dit que la santé du Seigneur de la Vie s'était nettement

améliorée et que, pour réussir à approcher le roi, il falait

tenter de se faire

passer pour une concubine. Sa Majesté était maintenant

instalée dans les anciens appartements de Chao Fa Noi.

Sur les conseils de Vichai, ele s'était rendue directement

dans le quartier des femmes pour retrouver son amie

Wannee, l'une des anciennes favorites du monarque. Avec

son aide, ele avait revêtu les plus beaux vêtements, s'était

parée de bijoux, maquilée, parfumée. Wannee, en hochant

la tête, lui affirma qu'ele avait fière alure.

Sunida parcourut ensuite un labyrinthe de couloirs

faiblement éclairés à travers le harem royal, où languissaient

inutilement tant de jeunes femmes, pour gagner les

appartements de Chao Fa Noi situés de

l'autre côté. Cela

faisait longtemps que le jeune prince, envoyé en exil, ne les

habitait plus. Et maintenant, il est mort, songea Sunida,

désolée. Oh, Seigneur Bouddha, protégez celui que j aime !

Ele fut surprise de rencontrer plusieurs gardes de l'escorte

royale d'élite, arborant leur brassard rouge. Ils

l'accompagnèrent eux-mêmes jusqu'à la chambre du roi,

manifestement amusés de voir le monarque suffisamment

remis pour s'offrir à nouveau les faveurs d'une concubine.

Dans l'antichambre, Omun Sri Munchay, le fidèle et ancien

Premier Gentilhomme de la Chambre royale, l'informa que

plus de trente de ces «Bras rouges», comme on les appelait,

étaient revenus servir le Seigneur de la Vie, outrés de le voir

chassé de ses anciens appartements.

Petraja avait commis là

une grave erreur tactique et il évitait, à présent, toute

confrontation ouverte avec les gardes du roi.

La voix du roi interrompit ses pensées, plus claire et plus

tranchante que Sunida ne l'avait entendue depuis longtemps.

«Ah, Chuchit, nous t'attendions. Approche, petite souris. »

Sunida fut touchée que le Seigneur de la Vie ait songé à

l'appeler d'un autre nom, afin de ne pas dévoiler son identité

devant les gardes. Il y avait cer-

tainement des espions partout qui connaissaient ses liens

avec Phaulkon.

Ele jeta un regard rapide autour d'ele, mais les esclaves

présents, prosternés, avaient le visage enfoui dans le tapis

persan. A son grand étonnement la sœur et la file du roi

étaient absentes. Ele se demanda ce qui leur était arrivé.

Ele rampa un peu plus près du lit, comme ele en avait reçu

l'ordre. «Auguste et Puissant Seigneur, j'attends vos ordres.

»

Ele sentit soudain une main se poser sur son épaule puis se

déplacer lentement pour la prendre par le coude. Le

Seigneur de la Vie cherchait à l'approcher de lui.

« Étends-toi près de moi comme autrefois, Chuchit. »

Confondue, Sunida grimpa dans la couche royale et, toute

tremblante d'émotion, s'alongea contre le corps émacié du

tout-puissant monarque dont ele effleura la poitrine creuse.

Une main décharnée saisit la sienne sous la couverture et la

serra.

«Mets ta tête sur mon épaule comme tu avais l'habitude de

le faire, petite souris. »

Ces paroles s'adressaient clairement aux espions, car

Sunida n'avait jamais été une concubine royale. Ele obéit et

sentit que la bouche du roi s'approchait de son oreile.

Soudain, ele comprit. Faisant mine de lui chuchoter des

mots tendres, le roi avait des choses à lui dire qu'ele seule

devait entendre.

Honorée, ele se serra contre son corps ratatiné. La bouche

contre son oreile, il murmura tout doucement : « Dans son

obsession de capturer Vichaiyen, Petraja a commis une

erreur. En usurpant le lit royal, il a choqué nombre de nos

anciens gardes. Il nous faut profiter de cet avantage. Nous

savons que Petraja attend Vichaiyen dans notre ancienne

chambre dont, de ce fait, il ne peut

sortir. Mais pour que

Vichaiyen morde à l'appât, il faut que la convocation ait l'air

de venir de moi et qu'il puisse se présenter avec l'escorte de

son choix. Maintenant, écoute bien. Voilà notre plan... »

Sunida écouta attentivement le roi lui exposer la

manœuvre qu'il avait conçue. Ele ouvrait parfois de grands

yeux étonnés ou sentait une larme couler sur sa joue en

entendant le Souverain de la Vie parler aussi

affectueusement de Vichaiyen. Puis il la questionna à son

tour et, à mi-voix, ele lui narra les souffrances infligées à

Maria.

Quand arriva le moment de se séparer, le roi fouila sous

son oreiler et lui glissa discrètement dans la main deux

magnifiques pierres précieuses en lui disant de les cacher

entre ses jambes, là où personne n'irait les chercher...

Bouleversée, Sunida quitta la couche et s'éloigna aussi

rapidement que le permettait le protocole pour regagner en

hâte la maison de Phaulkon.

Ils enterrèrent Maria dans le jardin à côté de son enfant. Ce

fut une cérémonie toute simple. A défaut de connaître les

prières exactes, les assistants y participèrent avec leur cœur.

A l'exception de Phaulkon, auquel ils avaient décidé de taire

la vérité, tous se remémoraient le supplice qu'ele avait

enduré.

Aussitôt après, Phaulkon prit la direction du Palais en

compagnie de six robustes Indiens d'Ivatt. Ainsi que Sunida

l'en avait informé, il était manifestement attendu. Bien qu'ils

soient armés, les Indiens furent admis dans l'enceinte et on

leur adjoignit trois gardes du Palais à l'attitude amicale et

détendue.

En pénétrant dans la seconde cour intérieure, Phaulkon

obliqua soudain sur sa droite avec ses hommes en direction

des anciens appartements de Chao Fa Noi. Pris de court,

les gardes du Palais le rattrapèrent pour lui dire qu'il se

trompait de chemin. Phaulkon s'arrêta.

«Ne m'avez-vous pas dit que le Seigneur de la Vie désirait

me voir? demanda-t-il poliment.

- Certes, Excelence, mais les appartements royaux sont de

l'autre côté. »

Phaulkon prit un air étonné. « Dans ce cas, pourquoi m'a-t-

on dit à la porte que le Seigneur de la Vie s'était instalé

dans les anciens appartements du prince ? »

Les gardes le dévisagèrent, perplexes. Cette attitude

contredisait ouvertement les instructions qu'ils avaient reçues

de Petraja. « Excelence, il doit y avoir un malentendu.

Veuilez nous suivre.»

Ignorant leur requête, Phaulkon poursuivit son chemin en

accélérant le pas, son escorte en cercle autour de lui. Us

traversèrent des jardins, heureusement déserts, tandis que

les gardes du Palais, paniqués, tournaient autour d'eux en les

pressant de rebrousser chemin.

L'entrée du harem royal se profila au loin, jouxtant

l'ancienne résidence de Chao Fa Noi. Les hommes au

brassard rouge de la garde d'élite patrouilaient un peu

partout. Affolés, les trois gardes, manifestement des

hommes de Petraja, se placèrent devant Phaulkon et tirèrent

leur épée. Les Indiens réagirent aussitôt et saisirent leur

kriss. Le combat était inégal en nombre et en taile et, en

quelques secondes, les Siamois furent massacrés.

Phaulkon fit signe de ramasser leurs cadavres et de les

porter à l'entrée des appartements. Les Indiens les mirent

sur leurs épaules et s'avancèrent vers les « Bras rouges» qui

les observaient attentivement, prêts à

dégainer à leur tour

leur épée. L'un d'eux reconnut soudain Phaulkon et se

précipita à terre pour se prosterner. Les autres suivirent son

exemple.

Phaulkon leur demanda de faire disparaître les corps ainsi

que toute trace de la lutte qui venait de se dérouler. Le

capitaine des gardes rouges apparut alors et lui suggéra de

renvoyer ses hommes car il était préférable qu'on ne les voie

pas par ici. Trois gardes les feraient sortir par une porte

latérale.

D'autres « Bras rouges», tous déférents, rejoignirent leurs

compagnons et Phaulkon, se sentant en sécurité avec eux, fit

comprendre de son mieux aux Indiens qu'ils devaient

maintenant rejoindre leur maître.

Au nombre d'une bonne vingtaine, les « Bras rouges»

escortèrent Phaulkon par un passage voûté et un long

corridor éclairé de torches qui débouchait dans une vaste

pièce non meublée. Ele semblait servir d'antichambre aux

gardes car Phaulkon vit plusieurs tuniques et bonnets rouges

étalés par terre. Six gardes le firent entrer, tandis que les

autres restaient à l'extérieur. A la grande

surprise de

Phaulkon, ils le prièrent, tout en éludant ses questions,

d'essayer les tuniques pour trouver un costume à sa taile.

Des doutes commencèrent à s'emparer de lui. Pourquoi tous

ces mystères? Pourquoi ne le conduisaient-ils pas vers le

Seigneur de la Vie comme Sunida avait assuré qu'ils le

feraient ? Quand il réclama de nouveau avec insistance

d'être introduit auprès du roi, ils détournèrent les yeux sans

lui répondre mais sans manifester non plus d'hostilité.

Phaulkon commençait à regretter son escorte d'Indiens.

Il se décida à suivre leurs instructions et trouva une tunique à sa taile, ce qui parut les satisfaire. Ils lui présentèrent alors un masque en le priant de l'essayer. Réalisé avec art, il

reproduisait avec tant d'exactitude un visage siamois qu'on

l'aurait cru vivant. Phaulkon s'exécuta et

les gardes alaient

ajuster un bonnet rouge sur sa tête quand il perdit patience

et exigea d'être introduit sans délai auprès du Seigneur de la

Vie. Comme ils ne faisaient pas mine de le satisfaire, il

s'avança résolument et frappa l'un d'eux. Aussitôt, les autres

lui maintinrent solidement les bras, tandis qu'un de leurs

camarades, une petite tasse à la main, s'approcha et le força

à en avaler le contenu.

Très vite, il sentit que la tête lui tournait et il eut une rapide pensée pour les prédictions de mère Somkit. Si ele avait vu

juste, il ne lui restait plus qu'un jour à vivre. Les murs de la pièce se mirent à flotter tandis qu'il luttait pour garder

l'équilibre, mais ses yeux ne lui obéissaient plus et il

s'écroula, inconscient.

Après l'avoir déshabilé, les gardes l'étendirent sur le sol.

Soigneusement, ils lui rasèrent les poils des bras, des jambes

et de la poitrine en épongeant le sang avec un linge humide

quand il leur arrivait de le couper. Puis ils lui peignirent sur le bras un brassard semblable au leur et, après l'avoir revêtu

d'un panung noir et de la tunique qui leur servait d'uniforme,

ils placèrent le masque sur son visage et le coiffèrent d'un

bonnet rouge. Ils se reculèrent ensuite pour admirer leur

travail. Impossible, à présent, de distinguer Phaulkon d'un

des leurs. Ils le saisirent alors, toujours inanimé, et

l'emportèrent précautionneusement le long du passage

menant aux appartements de Chao Fa Noi. Ils s'arrêtèrent

devant des panneaux de teck finement sculptés, frappèrent

et attendirent qu'on vînt leur ouvrir. Puis ils entrèrent tête

baissée et disposèrent le corps de

Phaulkon devant la

couche royale avant de se prosterner.

Un visage émacié émergea d'une multitude de coussins.

« Placez-le contre le mur et ôtez-lui son masque. Je veux

voir son visage.

- Auguste et Puissant Seigneur, nous recevons vos ordres. »

Ils calèrent le corps inanimé de Phaulkon contre la paroi,

face au lit. A présent, le Grec était tête

nue et le visage à

découvert. Ils placèrent alors de part et d'autre de lui deux

chandeles alumées dont la flamme vacilante donnait vie à

son visage inerte.

Le Seigneur de la Vie se redressa et, aussitôt, des esclaves

s'empressèrent d'empiler des coussins dans son dos. Un

silence complet régnait dans la chambre où l'on n'entendait

que le souffle des grands éventails agités en cadence.

Le roi contempla longuement Phaulkon.

« Nous voulions te voir une dernière fois, ami, dit-il enfin.

Car il nous faut mourir, et il est temps pour toi de partir.

Pardonne-nous de t'avoir fait endormir, mais nous savions

que, conscient, tu aurais refusé d'obéir à nos vœux. Va

maintenant, quitte ce pays car il n'y a plus de place pour toi

au Siam. Tu nous as servi mieux que quiconque. Que le

Seigneur Bouddha et ton propre Dieu te protègent à jamais.

»

Mais le Souverain de la Vie semblait ne jamais se lasser de

contempler ce visage endormi. S'il n'avait

été interdit de regarder le monarque en face, on aurait pu

voir une larme couler sur ses joues.

D'une voix à peine distincte, il murmura enfin: « Emmenez-

le. »

Quand Phaulkon reprit conscience, il était de retour dans

l'antichambre des gardes, vêtu comme eux de pied en cap et

portant toujours son masque. Ils l'aidèrent à se relever et à

retrouver son équilibre sans tenir compte de ses

protestations et de ses menaces. Souriant poliment, ils

l'entraînèrent au-dehors et traversèrent la première cour -

dix-neuf « Bras rouges » entourant Phaulkon, par rang de

quatre. Ils l'avaient placé à la queue au milieu des plus

grands dont il ne se distinguait pas. Puis ils prirent un chemin circulaire par des cours désertes et de modestes jardins

jusqu'à une petite porte latérale. Respectueusement, les

sentineles s'écartèrent pour laisser sortir la garde d'élite du

roi.

Le soir tombait quand ils prirent la direction du nord,

quittant la vile par des chemins détournés. Au premier

vilage, vingt chevaux les attendaient. Ils les enfourchèrent et

disparurent dans l'obscurité grandissante.

Il faisait sombre également, ce même soir, quand Sunida se

dirigea vers les docks publics de Louvo. Vêtue comme une

simple paysanne, ele s'efforçait de passer inaperçue tandis

que des pensées la ramenaient sans cesse à sa chère

Supinda qu'ele n'alait pas tarder à revoir. Cependant, un

étrange pressentiment la tenailait. Tout s'était trop bien

passé jusqu'ici et ele savait pertinemment que le destin

n'avançait jamais dans une seule direction. Tôt ou tard, il

alait se retourner contre ele.

Ele avait vu partir Nelie et Mark pour le nord et priait pour

qu'ils soient désormais en sécurité. Anek les avait fait passer

par le tunnel pour les conduire dans son vilage, à trois

heures de marche de Louvo.

De nuit, le voyage serait plus long mais ils éviteraient ainsi

les rencontres indésirables.

Thomas Ivatt lui avait proposé de l'accompagner jusqu'à

Ayuthia, mais Sunida avait refusé car une escorte farang

aurait été par trop voyante. D'aileurs Ivatt devait rester sur

place pour veiler sur Sorasak qu'il comptait garder en otage

jusqu'à ce qu'il soit certain que Phaulkon serait en sécurité.

Le cœur de Sunida se gonflait d'orgueil quand ele songeait à

son bien-aimé. Quele affection le Seigneur de la Vie lui

avait manifestée et quel honneur de

penser que son dernier

désir avait été de le mettre en sûreté ! Mais le roi avait dû

recourir à un stratagème, sachant trop bien que, s'il avait eu

le choix, jamais Phaulkon ne l'aurait abandonné.

Le Seigneur de la Vie avait expliqué à Sunida qu'il n'y avait

pas d'autre issue. Petraja voulait la guerre, et il avait été lui-même trop malade pour réussir à l'éviter. A présent, il était

impossible de revenir en arrière. Les canons farangs

détruisaient tout ce qui naviguait sur le fleuve au large de

Bangkok, et la position retranchée des Français dans le fort

leur assurait la maîtrise de la plus importante voie d'eau

commerciale desservant Ayuthia. Le général français

pouvait tenir plusieurs mois, le temps de recevoir des

renforts, ou de parvenir à un accord si

les deux parties se

lassaient de la guerre. Quoi qu'il arrive, il n'y avait

dorénavant plus de place au Siam pour Phaulkon. Il ne

pourrait jamais atteindre Bangkok et, même s'il y parvenait,

rien ne pourrait plus modifier le cours des événements. Les

dés étaient jetés. Il était jeune et pouvait encore construire

une autre vie ailleurs. L'existence n'était-ele pas une suite

ininterrompue de cycles ?

Plongée dans ses pensées, Sunida suivait la rive du fleuve.

L'embarcadère était maintenant en vue, et ele pria pour y

trouver encore un bateau à cette heure tardive.

Heureusement, ele ne manquait pas d'argent car le Seigneur

de la Vie avait été généreux envers ele. Au moment où ele

passait à côté d'un grand arbre à pluie, une silhouette se

détacha de l'ombre. Sa gorge se serra. Etait-ce le coup du

sort qu'ele redoutait? Oh Seigneur Bouddha, pria-t-ele,

faites que je puisse revoir ma petite Supinda !

A la lueur argentée de la lune, ele vit le visage marqué de

petite vérole et, le cœur serré, reconnut le colonel Virawan.

«Tu es Sunida, n'est-ce pas? Où vas-tu?»

Ele s'efforça de répondre avec naturel.

«Je me rends à

Ayuthia, Seigneur.

- Vraiment? Attends que je devine pourquoi. Tu vas voir ta

file, hein? Est-ce qu'ele ne s'appelerait pas Supinda, par

hasard ? »

Un froid glacial envahit Sunida. Que savait-il d'autre

encore? On aurait dit qu'il lisait dans ses pensées.

«Sunida. Il n'y a guère de choses que

nous ignorons. Nous

avons épié tous tes mouvements. Si tu as pu circuler

librement jusqu'ici, c'est parce que tu nous étais utile. Mais

je peux t'épargner ce voyage. Ta file n'est plus à Ayuthia.

Ele se trouve ici, à Louvo, sous la garde du général Petraja,

et son sort dépendra de l'aide que tu nous apporteras. Je

t'arrête. Tu vas maintenant m'accompagner au Palais. »

Dès que le messager prosterné lui eut communiqué les

terribles nouveles, le Seigneur de la Vie lui ordonna d'aler

immédiatement en informer le seigneur Thomas Ivatt,

expliquant comment trouver la cachette secrète de l'Anglais.

Puis il se leva et demanda qu'on apporte ses vêtements de

cérémonies. Les serviteurs échangèrent des regards

stupéfaits devant cette requête inattendue.

«Eh bien, qu attendez-vous ? » lança le roi d'un ton sec.

Omun, Premier Gentilhomme de la Chambre royale, ne se le

fit pas répéter une deuxième fois.

« Auguste et Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. »

Il rampa vivement hors de la chambre et se précipita dans

une pièce voisine pour préparer l'apparat royal.

Quelques instants plus tard, trois esclaves prosternés de

chaque côté du roi pouvaient admirer le superbe panung de

soie bleue tout brodé d'or qu'Omun enroulait avec soin

autour de la taile de son maître. Puis ils aidèrent ensuite le

Seigneur de la Vie à passer une tunique de soie pourpre à

col mandarin, ornée en son centre de boutons filigranés.

Le souverain réclama alors son coffret à

bijoux et les

esclaves, médusés, le virent ouvrir une véritable boîte à

trésors, remplie de bagues et de bracelets. Ses doigts furent

bientôt ornés de pierres précieuses et de diamants. Devant

les regards éblouis de ses serviteurs, il remit à chacun d'eux

une petite pierre de valeur pour s'assurer de leur

coopération.

Enfin Omun, seul autorisé à toucher le chef royal, plaça sur

sa tête un magnifique chapeau conique tout en or, puis se

mit humblement aux ordres de Sa Majesté.

«Nous alons respirer une dernière fois l'air de la cour,

annonça Naraï. Car c'est aujourd'hui que nous alons

mourir. Maintenant, vous tous, soutenez-nous. »

Paralysés par le respect, les serviteurs

levèrent les yeux vers

Omun pour lui demander ce qu'ils devaient faire.

«Qu'attendez-vous encore? s'écria le roi. N'avez-vous pas

entendu le dernier souhait de votre souverain? Voulez-vous

que nous vous maudissions, vous et votre famile, dans votre

vie suivante et toutes les autres à venir?»

Tremblant de peur, ils soutinrent le monarque et l'aidèrent à

sortir de sa chambre et à parcourir lentement le corridor. A

la sortie du saint des saints, les «Bras rouges» se

prosternèrent, mais le roi leur ordonna de se relever et de

l'accompagner.

Il traversa alors à petits pas la partie du Palais contrôlée par Petraja. Son aspect était si majestueux, sa présence si

stupéfiante et ses malédictions à l'égard de ceux qui

oseraient se dresser contre lui si

redoutables que, l'un après

l'autre, les gardes de Petraja reculèrent pour le laisser

passer. Il atteignit enfin la cour centrale où se déroulait la

scène extraordinaire que son messager lui avait décrite.

Tous les mandarins du Palais étaient assemblés et

prosternés, tandis qu'au centre se dressait Petraja, l'épée

levée au-des-sus de sa tête. A ses pieds était agenouilé Pra

Piya qui gémissait hystériquement, pieds et poings liés. Au

même instant, l'épée de Petraja fendit l'air en sifflant et la

tête du jeune courtisan roula à terre. Non loin de là, Sunida

se tenait agenouilée, tête baissée.

Un silence étrange, lourd de respect et de crainte, tomba sur

l'assemblée, sidérée devant l'apparition du roi en grande

tenue. Petraja s'immobilisa à son tour, stupéfait. Puis il

aboya un ordre, mais personne n'osa bouger. Troublé, il

répéta son ordre aux deux gardes les plus proches de lui.

Après un instant d'hésitation, ils se dirigèrent en rampant

vers la tête de Pra Piya et l'élevèrent, encore toute

dégoulinante de sang. Frappée de terreur, l'assemblée

silencieuse regardait tour à tour Petraja et le roi. La tension

était presque insoutenable. Deux

volontés s'affrontaient.

Lentement, les deux gardes
s'approchèrent de Sunida,

brandissant la tête coupée, et Petraja
leur ordonna de la

suspendre à son cou, ainsi que
l'exigeaient les usages pour

les complices d'une même conspiration.
En l'absence de

Phaulkon, Sunida avait été choisie pour
le représenter et

porter ce macabre pendentif autour du
cou pendant trois

jours avant de subir le même sort.

Le ciel s'était assombri et un froid étrange tomba sur la cour.

Levant un bras en direction des deux gardes, le Seigneur de

la Vie tonna : «Arrêtez! »

Ils obéirent, indécis, en voyant le roi s'avancer vers Petraja

et pointer dans sa direction un doigt tremblant.

« Quel infâme complot as-tu encore fomenté, traître

venimeux? Ne pouvais-tu attendre notre dernier soupir? Ne

restons-nous en vie que pour voir détruire tout ce pour quoi

nous avons vécu ? Tu as assassiné ou éloigné nos plus

fidèles amis, et seule la crainte de la vengeance de notre

peuple te retient de porter la main sur notre cou affaibli. Tu

as le sang de Pra Piya sur les mains, et c'est autour de ton

cou à toi que devrait pendre sa tête

coupée. Si nous n'étions

pas intervenu, tu t'apprêtais à faire subir le même sort à la

fidèle Sunida. Pourquoi? Parce qu'ele appartient à

Vichaiyen et que tu n'as pas su t'emparer de celui-ci. Tu n'es

même pas digne de remplir son bol de riz! Tu l'as qualifié de

traître mais tu savais très bien qu'à tout moment il pouvait se

mettre à l'abri au fort de Bangkok. Au lieu de cela, il a

choisi de demeurer fidèle à son souverain au risque de

mourir pour lui. Il a aimé ce pays comme aucun farang ne l'a

fait avant lui, alors que toi, Petraja, tu as souilé son nom et

profané tout ce pour quoi nous nous sommes battu. Tu as

déclenché la guerre, une guerre que tu ne peux pas

remporter, contre ceux que nous avions honorés comme

des hôtes. Quel écho donneront-ils à nos

méthodes

barbares? Mais la puissance de la France reviendra

t'écraser, souviens-toi de nos paroles.

«Et à présent toi, le gardien des éléphants, tu cherches à

usurper le noble trône du Siam! Nous te maudissons à

jamais ! »

Un frisson parcourut la foule des courtisans.

Soudain, une clameur s'éleva du côté de

la porte et tous les

yeux se tournèrent dans cette direction. Quatre Indiens firent

leur apparition portant une civière sur laquele gisait

Sorasak, le corps meurtri et plein de contusions.

Il y eut un murmure de surprise dans l'assemblée.

Sorasak leva la tête et parcourut toute la scène de ses petits

yeux porcins. Un géant indien marchait à côté de lui, son

kriss recourbé posé sur son cou puissant, tandis que quatre

autres gardes, également armés, entouraient Thomas Ivatt

qui fermait la marche.

«Œil pour œil, comme dit le Livre des chrétiens, déclara le

roi d'un ton sinistre. Contemple ton fils prisonnier, Petraja.

- Votre fils, Sire, pas le mien.

- Comme tu le dis, Petraja.»

Le roi regarda tout autour de lui. Il

émanait de lui une

puissance terrifiante qui faisait penser à la vengeance de

Dieu.

«Écoutez, vous tous ici présents. Nous sommes toujours

votre roi. Et à l'heure de notre mort, nous proclamons

devant vous notre dernière volonté.» Il jeta à Petraja un

regard méprisant. « Sorasak est en vérité le produit de notre

chair et de notre sang, et je le nomme ici héritier du trône.

Vous tous, seigneurs mandarins, inclinez-vous devant votre

nouveau roi. »

Un murmure de crainte parcourut l'assemblée. A ce

moment, les cieux s'ouvrirent et déversèrent un furieux

torrent de pluie. La voix de Sorasak s'éleva, dominant

l'averse, et remplit toute la cour.

« Auguste et Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. Je

m'efforcerai d'être le digne successeur de votre ilustre

règne. »

Le roi eut un petit sourire. « Mais tu n'es pas encore libre,

fils. Que ceci soit notre dernière action dans ce cycle de

vie.» Il se tourna vers Ivatt. «Nous vous ordonnons de

libérer le seigneur Sorasak en échange de dame Sunida. »

Tous les yeux se tournèrent maintenant vers la forme

prosternée de l'Anglais.

« Auguste et Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. »

Mais Sunida s'avança: «Seigneur, mon enfant est ici, entre

les mains du général Petraja. Je ne peux accepter ma liberté

sans ele. »

Le roi se tourna vers les gardes: «Alez chercher l'enfant ! »

Ils eurent un instant d'hésitation, tandis que Petraja jetait un coup d'oeil circulaire pour évaluer la situation. Tous les

regards l'évitaient.

Le roi l'interpela : « Un enfant n'a pas sa place dans cette

négociation, Petraja. Néanmoins, nous t'accordons ta liberté

en échange de cette petite file. »

Petraja déglutit fortement, cherchant à sauver la face.

« Puissant Seigneur, l'enfant a toujours

été libre, à ma

connaissance. »

Puis, d'un signe, il ordonna à ses assistants d'aler chercher

Supinda.

La pluie continuait à tomber à verse, mêlée à présent de

grêle. Le Seigneur de la Vie, d'un geste, renvoya

l'assemblée. Il ne resta bientôt plus dans la cour que Petraja,

Sunida, Sorasak et Ivatt. Face aux

hommes de Petraja, les

« Bras rouges » veilaient sur leur maître.

45

Après vingt et un jours d'un voyage épuisant, la petite hutte

en bois de teck avec son toit aux extrémités recourbées se

profila sur un ciel radieux, offrant un repos bienvenu aux six

cavaliers. Ici, dans le nord, le climat était plus frais et plus sain. Ils se trouvaient dans une superbe valée verdoyante,

cernée de hautes montagnes où la population était peut-être

encore plus gracieuse et aimable que cele du sud.

Pour ajouter encore à la couleur locale, diverses tribus

nomades des montagnes du Tibet - Birmans, Méos,

Karens, Nons aux vêtements noirs, jaunes et rouges -

venaient de très loin à la ronde apporter leurs produits pour

les vendre au marché. Comme pour ne

pas être de reste

avec les imposantes montagnes environnantes, la population

de Chiengrai était plus grande et plus robuste que ses

voisines du sud. Tous se montraient extrêmement intéressés

par les nouveaux arrivants, mais trop timides et bien élevés

pour poser des questions.

Assis sur la petite véranda dominant la verte val-lée,

Phaulkon ne pouvait s'empêcher de parler sans cesse du roi.

Il restait là pendant des heures avec Sunida, passant sans

cesse en revue les événements qui lui avaient permis de

s'échapper. Plus il apprenait de détails sur la manière dont le

roi avait tout orchestré, plus il était malheureux d'avoir

abandonné son maître.

Sunida tentait de le raisonner doucement en évitant

instinctivement de le prendre de front tout en le dissuadant

de retourner en hâte au Palais.

« Croyez-moi, mon Seigneur, tout s'est déroulé selon la

volonté du Seigneur de la Vie. Il a voulu votre liberté plus

que toute autre chose et il savait que vous ne l'auriez jamais

quitté s'il n'avait usé de ce stratagème. Il a été heureux grâce à vous. »

Phaulkon fronça les sourcils. « Comment pouvait-il être

heureux sachant que ce traître de Petraja alait lui

succéder?»

Sunida sourit. « Le Seigneur de la Vie a été le plus

inteligent, en fin de compte. Devant tous les mandarins, il a

désigné Sorasak comme successeur, sachant que cela

aboutirait à une lutte sanglante entre Petraja et celui-là. Dans sa sagesse, il a espéré qu'ils se détruiraient l'un l'autre et

qu'ils laisseraient ainsi la place à un successeur plus éclairé.

- Mais mon rôle était de le débarrasser de Petraja, s'entêta

Phaulkon. C'était mon devoir en tant que Barcalon. »

Ele lui toucha doucement le bras. « Pardonnez-moi, mon

Seigneur, mais vous avez fait tout ce qui était en votre

pouvoir. Le Seigneur de la Vie a dit que vous étiez le plus

grand Barcalon qui ait existé de

mémoire d'homme.»

Phaulkon la regarda, ému. « Il a dit cela?»

Ele hocha la tête en souriant fièrement.

Phaulkon passait de longues heures à ruminer, ne se laissant

parfois brièvement distraire que par la vue de sa petite file.

Sunida et Nelie, de plus en plus attachées l'une à l'autre,

veilaient sur lui à tour de rôle pour empêcher qu'il ne parte

sur un coup de tête rejoindre son roi. Thomas Ivatt était la

plupart du temps absent, prétextant une mission sur laquele

il gardait le secret. Anek et Mark, inséparables, exploraient

ensemble la région et rendaient visite aux tribus des

montagnes qui les fascinaient.

Ils étaient là depuis quatre jours quand Anek leur annonça

qu'il devait regagner son vilage. C'était là qu'ils s'étaient tous retrouvés pour

entamer leur long voyage vers le nord.

Phaulkon y avait rejoint Nelie et Mark tandis que, peu

après, Ivatt arrivait à son tour en compagnie de Sunida et de

la petite Supinda. Les «Bras rouges» du roi les avaient mis

sur la route avant de reprendre la direction de Louvo. Selon

eux, Petraja recherchait Phaulkon au sud, persuadé qu'il

voudrait gagner Bangkok. Quoi qu'il en soit, ils veileraient

eux-mêmes sur la seule et unique route conduisant aux

provinces du Nord.

Le départ d'Anek fut une dernière épreuve pour Phaulkon

qui voulut à tout prix l'accompagner. Il falut tous les efforts

de son entourage pour le convaincre que c'était une folie et

qu'il aurait ainsi contrevenu aux désirs du roi.

Phaulkon se résigna enfin et, les yeux humides, salua une

dernière fois Anek. «Tu as été un bon serviteur et un ami.

Renonce à ce voyage et accompagne-nous, tu es le

bienvenu si tu acceptes de risquer ta chance avec nous.

- Puissant Seigneur, ce serait un honneur pour moi, répondit

Anek, profondément touché. Mais je dois retourner dans

mon vilage. Ma mère est malade et je ne peux la laisser

mourir seule. »

Ils virent une expression de douleur traverser le visage de

Phaulkon. Il pensait à son roi en train de mourir loin de lui.

Le colonel Virawan entra dans le bureau de Petraja, deux

paquets sous le bras. Il tendit le plus petit à son chef « Le

voilà, Général. Une ressemblance remarquable. Fidèle en

tous points au portrait. »

Petraja ouvrit le paquet et examina le masque, l'air satisfait.

«Nous serions la risée de tous si nous laissions croire qu'un

farang a pu nous duper.»

Le colonel le regarda d'un air interrogateur. «Je dois vous

dire, Général, que l'artisan avait déjà exécuté ce mois-ci une

autre commande pour le Palais. »

Petraja eut l'air surpris. «Pour le Palais?

- Oui, Général. Il s'agissait de reproduire le visage d'un

garde royal.

- Qui a passé cette commande ?

- Le roi lui-même.»

Petraja s'assombrit. Il resta un long moment silencieux, les

yeux fixés devant lui.

« C'est donc ça, dit-il finalement. Vichaiyen est parti vers le

nord déguisé en garde... »

Il saisit une feuile de papier de riz, la broya rageusement

entre ses doigts avant de la lancer de toutes ses forces

contre le mur.

« Et il y a plus de trois semaines de cela... Nous ne le

rattraperons jamais. »

Il fixa sur le colonel un regard dur. «Va chercher l 'un de ces

maudits jésuites que nous retenons prisonniers, lança-t-il

d'un ton venimeux. Enlève-lui sa robe et mets-lui des

vêtements siamois. Après quoi, tu lui couperas la langue et

tu placeras le masque de Vichaiyen sur son visage. Tu le

promèneras ensuite à travers toute la vile sur le dos d'un

éléphant afin que tous le voient et tu le conduiras près du lac

Chupsorn. Là, tu l'exécuteras et tu l'enterreras selon leurs

coutumes. Veile à ce qu'il y ait de nombreux témoins.»

Virawan laissa échapper un ricanement. «C'est ce que nous

aurions dû faire il y a déjà longtemps de

cela.

- Impossible, répliqua sèchement Petraja. Son protecteur

était encore en vie. »

Il fit une pause, cherchant à maîtriser sa colère. Puis il

regarda le colonel bien en face. «Ces paroles doivent

demeurer un secret entre nous, Colonel. L'histoire ne devra

jamais savoir que ce n'est pas Vichaiyen mais un prêtre

farang qui est enterré sur la rive du lac Chupsorn. »

Quand la nouvele de la mort du Seigneur de la Vie parvint

dans le nord, toute la région prit le deuil. Naraï le Grand

avait été un souverain chéri de son peuple et respecté par

tous. Mais personne ne le pleura davantage que le grand

farang qui était arrivé récemment parmi eux. Il se rasa la

tête, revêtit une robe blanche et fut

inconsolable.

Trois jours et trois nuits, Nelie et Sunida se relayèrent à sa

porte et l'entendirent pleurer son maître bien-aimé. Le

quatrième jour, il se montra enfin et déclara à Sunida qui se

trouvait là : « Désormais, je n'ai plus aucune raison de rester

au Siam.»

Sunida entra et se lova à ses pieds. «C'est exactement ce

que désirait le Seigneur de la Vie, dit-ele doucement.

- Il t'a dit ça?»

Sunida leva vers lui un regard malicieux. «Non, c'est à vous

qu'il l'a dit.»

Phaulkon fouila dans sa mémoire. «Quand? Je ne m'en

souviens pas. »

Ele eut un petit rire. « Parce que vous étiez inconscient,

mon Seigneur.

- Inconscient?

- Oui, mon Seigneur. Après que les gardes vous eurent

drogué, le Seigneur de la Vie leur ordonna de vous amener

dans sa chambre et de vous ôter votre masque. Puis il vous

parla longuement. Ses gardes, les "Bras rouges" m'ont dit qu'il avait pleuré et qu'il vous avait appelé son meileur ami,

le meileur qu'il ait jamais eu.» Ele courba la tête. «C'est

alors qu'il a ajouté qu'il n'y avait plus de

place pour vous au

Siam et que son esprit vous accompagnerait partout où vous

iriez. »

Sept jours après leur arrivée, Phaulkon les réunit tous et,

pour la première fois depuis longtemps, réussit à esquisser

un sourire.

« Accepteriez-vous de suivre dans l'inconnu un pauvre

Barcalon dépossédé de tous ses biens ?

»

Ils le regardèrent avec joie, heureux de voir qu'il avait repris ses esprits. Sunida se mit à rire. « Dépossédé de son titre,

peut-être, mais pauvre, certainement pas... »

Ele fouila dans ses cheveux d'où ele finit par extraire un

énorme rubis. «Chao Fa Noi m'a dit qu'il vaudrait une

fortune en Chine. » Son sourire s'élargit encore. « Et j'en ai

encore deux autres semblables.

- Il ne nous reste plus qu'à aler en Chine, alors, lança

Phaulkon sur le ton de la plaisanterie.

- En Chine ! » Sunida battit des mains comme une enfant

joyeuse. «Toute ma vie j'ai rêvé de voyager au loin ! Et où

irons-nous ensuite ? »

Phaulkon avait repris son sérieux. «Je songeais à aler

d'abord à Maca où nous aurions pu trouver un bateau pour

le Portugal et. de là, gagner la France. Je possède là-bas

pas mal de parts dans la Compagnie française des Indes

orientales. » Il jeta un regard affectueux à Sunida. « Mais si

tu as telement envie de voir du pays, nous pourrions y aler

par la voie de terre en suivant l'ancienne route de la Soie,

comme Marco Polo l'a fait avant nous. Après tout, rien ne

nous presse.

- L'idée me plaît, déclara Nelie en prenant la main de

Mark. Nous sommes déjà venus par la voie maritime, alors

pourquoi ne pas explorer d'autres routes ? »

Sunida avait l'air perplexe. «Qui est ce Marcoporo, mon

Seigneur?

- Un aventurier comme moi, répondit Phaulkon. Tu

l'aimerais, j'en suis sûr.

- Je suis très heureuse avec vous, mon Seigneur. Que ce

Marcoporo se trouve quelqu'un d'autre.»

Tous éclatèrent de rire.

«Cependant, nous alons devoir vendre un de tes rubis avant

d'aler en Chine, Sunida, reprit-il. La route sera longue à

travers gorges et montagnes. Il nous faudra des guides, des

provisions...

- Gardez vos rubis pour la Chine,

Sunida, dit Mark en

s'avançant. J'ai assez d'or pour y aler et même en revenir. »

Tous lui jetèrent un regard surpris.

«Anek m'a donné cette bourse, dit-il. Il semble que mon

honoré père n'ait pas été un si bon moine que ça. Il gardait

une petite fortune dans l'ourlet de sa robe ! Anek a pensé

que s'il la lui remettait, il risquait de la refuser. Alors il me l'a donnée à moi. » Mark eut un petit rire. «Avec six

bouches à

nourrir, c'est plus raisonnable, n'est-ce pas?

- Sept, déclara Ivatt. Je viens d'acheter une épouse. »

Ils le contemplèrent avec stupéfaction. «Comment

aurais-je pu trouver une Siamoise en France?

Malheureusement, j'ai dû donner toutes mes économies

pour constituer sa dot. Je comptais vous emprunter de

l'argent, Mark, ainsi qu'à votre mère. Après tout, ne vous

ai-je pas nourris à Mergui ? »

La joie fut générale.

Phaulkon se tourna vers lui. «Où est-ele? Nous voudrions

la voir avant de donner notre consentement. »

Ivatt sourit. « Ele nous rejoindra plus tard. Ele prépare ses

bagages pour aler en Chine. »

Ils partirent le lendemain au petit jour.

Le lever du soleil fut une splendeur, une boule de flammes jaunes si proche qu'on

aurait presque cru pouvoir la toucher. Ele surgit soudain

derrière la chaîne orientale des montagnes et plongea la

verte valée dans une lumière limpide. Les brumes qui

s'étaient accumulées dans les creux se dissipèrent et un ciel

immense et radieux se déploya au-dessus d'un paysage

d'une beauté intemporele.

Phaulkon chevauchait à côté de Sunida qui tenait la petite

Supinda nichée contre ele. Nelie et Mark suivaient puis

Ivatt, tenant par la main une grande

Siamoise, une beauté du Nord, qui souriait timidement à

tout le monde. Deux guides ouvraient la marche, deux

porteurs fermaient le convoi.

Le site était spectaculaire, et Phaulkon laissa errer ses

pensées, se remémorant les prédictions de la vieile

devineresse. Ele avait vu juste sur bien des points mais,

heureusement, s'était trompée sur le dernier: sa terrible

exécution et son tombeau au bord d'un lac.

Phaulkon et Sunida prirent quelque retard sur les guides qui

entamaient l'escalade des premiers contreforts montagneux.

Phaulkon se tourna pour observer la

jeune femme.

«Sunida?

- Mon Seigneur?

- Nous alons bientôt quitter le territoire siamois. De ce pays

que j'aime, il ne me restera que toi. Je voudrais que tu me

fasses une promesse.

- Tout ce que vous voudrez, mon Seigneur.

- Il faut que tu me promettes de rester toujours une vraie

Siamoise, où que nous nous trouvions et queles que soient

les influences auxqueles tu seras exposée.

- Mon Seigneur, je ne cesserai jamais de vous baigner, de

vous masser, de cuisiner pour vous les plats épicés que vous

aimez. En tous lieux, vous resterez pour moi le grand

Barcalon et je ne manquerai jamais de me prosterner devant

vous et devant votre première épouse. »

Il la regarda, surpris.

« Ma première épouse ?

- Oui, mon Seigneur. Ele chevauche derrière nous. Et il faut

que vous l'épousiez car je l'aime vraiment beaucoup.

- Mais... qu'est-ce qui te fait penser qu'ele acceptera ta

présence ? »

Sunida sourit. «C'est déjà fait, mon Seigneur. Et c'est son

désir tout autant que le mien.»

Profondément ému, le Faucon du Siam se détourna. Puis,

lentement, il joignit les mains et s'inclina.

ÉPILOGUE

Après avoir épousé les deux princesses - la sœur et la file

du roi Naraï -, le général Petraja se couronna lui-même roi

de Siam. Chacune de ses épouses lui donna un fils. Il régna

quinze ans, mena de nombreuses guerres et mourut à l'âge

de soixante-douze ans. L'un de ses fils entra au monastère,

l'autre fut assassiné par son successeur, le Tigre.

Le Tigre, connu autrefois sous le nom de Luang Sorasak, se

distingua par ses vices et sa brutalité. Il épousa la princesse

Yotatep, file du roi Naraï le Grand et veuve de Petraja, et

régna sept ans. Il mourut de ses débauches.

L'une des portes du Palais fut baptisée «

Porte des

Cadavres» car on prétendait que de nombreux cercueils

d'enfants la franchissaient, sinistres témoignages de la

perversion sexuele de Sorasak.

Le général Desfarges négocia le départ de ses troupes après

avoir reçu les renforts du navire L'Oriflamme. Mais il

mourut de maladie en mer avant d'arriver en France.

L'évêque et les membres du clergé français furent

emprisonnés et brutalisés par Petraja. Le christianisme

disparut pratiquement du Siam et il falut attendre un siècle

avant que les farangs soient de nouveau accueilis sans

méfiance dans le pays.

Quant à Phaulkon, Nelie, Mark et Sunida, ceci est une

autre histoire...

1 Cigares à bout coupé. (N.d.T.)